A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE FRANCE

DEPUIS

LES PREMIERS AGES JUSQU'EN 1848.

Ouvrage dédié à Mgr l'Évêque de Verdun

PAR L'ABBÉ PIERROT

CURÉ-DOYEN DE DUN, CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS D'UN DE NOS ÉCRIVAINS LES PLUS CONNUS DANS LA PRESSE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME QUATORZIÈME

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, RUE DELAMBRE, 9

1862

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

V• ÉPOQUE, 3• PÉRIODE, LIVRE III (suite).

CHAPITRE V.

Année 1808.

§ I. *Affaires d'Espagne. — Capitulation de Baylen.*

Il semble qu'un fatal génie poussait l'empereur, et que, hors du champ de bataille, cette nature ardente, impétueuse, manquait de l'élément dont elle avait besoin. Son expédition contre le Portugal, dont nous avons parlé, devait l'entraîner à une autre qui occupe des pages bien lugubres dans sa vie, c'est la guerre d'Espagne, qui, à ses yeux, devait enfin réaliser sa grande pensée politique, savoir l'union des peuples du midi contre ceux du nord.

A peine rentré à Paris après son voyage d'Italie, Napoléon se trouva obligé de répondre à la lettre de Char-

Digitized by Google

les IV, qui lui demandait une princesse de sa famille pour l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne. Napoléon n'avait qu'une jeune fille qu'il pût destiner à Ferdinand, c'était la fille que Lucien avait eue de son premier mariage. Mais Lucien était très opposé de vues à Napoléon, et sa fille, amenée à la cour de France pour y être élevée auprès de l'impératrice-mère, avait l'esprit de son père, son libre penser. Bien que soumise et docile en apparence, elle écrivait à son père des lettres très satiriques sur l'empereur, sur sa grand'mère et sur toutes les personnes de la cour. Ces lettres, ouvertes par l'ordre de Napoléon, l'indisposèrent très vivement contre elle, et il la renvoya. Ces antécédents n'étaient guère encourageants pour mettre une telle femme sur le trône d'Espagne.

Trois partis se présentaient à l'empereur par rapport à l'Espagne : l'enlever et l'unir à la France, l'abandonner à elle-même, ou la laisser indépendante sous le gouvernement du prince des Asturies, devenu une sorte de vassal de l'empire.

Marier une princesse française à l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne, donner à cette princesse le Portugal pour dot, et obtenir en échange toutes les provinces situées au nord de l'Ebre, semblaient au prince de Talleyrand des mesures éminemment politiques. D'abord on n'était point obligé de soutenir une guerre lointaine et d'entretenir une armée sur le Tage; ensuite la possession de la ligne de l'Ebre nous rendait maîtres des Pyrénées; et dans le cas d'une guerre avec l'Espagne, nous nous trouvions dans les mêmes rapports qu'avec une nation défendue par des obstacles ordinaires. Ce

Digitized by Google

projet, qui, dans l'esprit de Talleyrand, était une immense concession faite à Napoléon pour l'engager à ne point se lancer témérairement dans une guerre contre l'Espagne, n'eût pas même dû être admis par Charles IV, parce que ses Etats, démembrés et privés de leurs défenses naturelles, n'avaient pas dans le Portugal une compensation suffisante. Cette mesure n'était toutefois pas assez absolue pour Napoléon.

Après avoir bien médité les principes politiques qui avaient dirigé Louis XIV dans la lutte qu'il soutint contre la maison d'Autriche pour la possession du trône d'Espagne, il résolut de rejeter toute espèce de politique indécise, de tenter la conquête de l'Espagne et de mettre la couronne de ce pays sur la tête de l'un de ses frères. Quand, pour l'en détourner, on lui parlait des difficultés que Joseph avait rencontrées dans la Calabre, il répondait que vingt-cinq mille hommes ayant suffi pour réduire les Calabrais à l'obéissance, il n'en faudrait pas cent mille pour vaincre l'Espagne. Cent mille hommes pour lui étaient une fort petite armée.

Obligé enfin de répondre à l'ouverture que venait de lui faire Charles IV, Napoléon, qui avait besoin de masquer sa pensée, dit qu'avant de parler de marier le prince des Asturies avec une princesse française, il était nécessaire de savoir si ce prince était réconcilié avec son père, parce que personne ne voudrait s'allier à un fils déshonoré. Cette réponse de Napoléon n'était qu'un moyen détourné pour déclarer qu'il ne voulait pas de cette alliance; car si Charles IV demandait la main d'une princesse française pour son fils aîné, c'est que ce fils s'était réconcilié avec lui. Bien convaincu que si la fa-

Digitized by Google

mille royale d'Espagne prenait le parti de quitter l'Europe pour se retirer en Amérique, elle se déconsidérerait aux yeux des Espagnols et lui laisserait le champ absolument libre, l'empereur des Français essaya de l'épouvanter, et en attendant l'effet de ses manœuvres, travailla à mettre son armée sur le pied le plus formidable.

Il fit décréter par le sénat la levée du contingent de 1809, ajoutant quatre-vingt mille hommes aux huit cent mille que nous avions sous les armes, et qui, avec les deux cent mille Italiens, Hollandais, Polonais, Irlandais et Allemands, devaient élever nos armées à plus d'un million d'hommes. Cette masse prodigieuse de soldats, répandue depuis la Vistule jusqu'au Tage, des bords de l'Océan jusqu'à la Dalmatie, était très-difficile à gouverner.

L'armée, telle qu'elle existe aujourd'hui, se partage en compagnies, en bataillons ou escadrons, en régiments, en brigades et en divisions. Le régiment, la base fondamentale de tout notre système, est, dans l'infanterie, de deux à trois mille hommes, nombre jugé suffisant pour que le colonel, son chef, puisse entrer dans tous les détails de ce qui le concerne et le former convenablement. La réunion de plusieurs régiments constitue ce qu'on nomme une brigade. Le général commandant la brigade n'a pas à entrer dans le détail de ce qui concerne le régiment, il a plutôt à s'occuper de bien coordonner les rapports que ces différents corps peuvent avoir entre eux. La réunion de plusieurs brigades forme les divisions dont se compose un corps d'armée. On voit donc que, par l'organisation de nos troupes, on peut en détacher des parties aussi petites qu'on le

Digitized by Google

veut, et constituer des corps d'armée très nombreux, capables de manœuvrer sans confusion. La prodigieuse armée de Napoléon, dispersée dans toute l'Europe, présentait une assez grande difficulté de gouvernement, parce que les bataillons d'un régiment se trouvant à deux cents lieues l'un de l'autre, et le dépôt à une distance beaucoup plus grande encore, il y avait nécessairement une grande confusion dans l'administration des différents corps. Napoléon avait résolu de détruire les régiments et de former des légions, fortes d'un nombre d'hommes suffisant pour qu'il n'y eût que soixante légions. Chaque légion aurait eu plus de quinze mille hommes. On lui fit comprendre que si cette concentration pouvait avoir de l'avantage quant aux dépôts, elle avait d'immenses inconvénients relativement à la discipline et à l'organisation. Afin de donner quelque chose à ses vues, Lacuée et Clarke, chargés de l'administration de la guerre, lui conseillèrent de porter à six ou sept le nombre des bataillons, ce qui devait élever le régiment à plus de cinq mille hommes.

Malgré les proportions énormes de son armée, Napoléon ne pouvait trouver cent mille bons soldats pour entrer en Espagne. Il lui fallait au moins trois cent mille hommes pour garder l'Allemagne; il en avait besoin d'un grand nombre pour conserver le Hanovre, la Hollande, nos côtes, l'Italie entière, la Dalmatie, le Portugal, etc.

Quand Napoléon eut disposé plusieurs armées pour entrer en Espagne, il ordonna au général Dupont de franchir les Pyrénées avec un corps de vingt-cinq mille hommes, dit *Corps de la Gironde*, et de s'avancer jusqu'à

Digitized by Google

Valladolid; il prescrivit au général Moncey de rejoindre Dupont avec une armée de trente-deux mille hommes, nommée *Corps d'observation des côtes de l'Océan;* il porta la septième division des Pyrénées orientales à douze mille hommes, afin d'entrer en campagne s'il était nécessaire, et plaça une armée de réserve, forte de dix mille hommes, à Poitiers et à Orléans; c'était là, avec l'armée du Portugal et le corps de la garde impériale qui devait s'unir à ses troupes, une masse de plus de cent mille hommes, destinés à opérer dans la Péninsule.

La cour d'Espagne, au lieu d'unir toutes ses forces contre l'ennemi qui se montrait toujours plus menaçant, donnait l'exemple de la plus déplorable faiblesse. Après avoir fait poursuivre les conseillers du prince des Asturies par devant un tribunal extraordinaire, qui refusa de condamner de vrais Espagnols, la cour les fit enfermer et jeta ainsi des haines plus profondes dans la nation.

Troublée par les dissensions domestiques, la cour d'Espagne le fut bien plus par la réponse si insidieuse de Napoléon et par la marche de ses troupes. Au milieu de ces inquiétudes, les uns proposaient au roi de fuir en Amérique, les autres lui conseillaient de se défendre dans ses Etats d'Europe. Avant de prendre un parti sur des propositions également périlleuses, Charles IV résolut d'écrire à Napoléon, pour lui rappeler tout ce qu'il avait fait pour la France, le sacrifice de ses flottes, l'envoi de ses armées en pays lointain, et lui demander, en retour d'une si fidèle alliance, la déclaration franche et loyale de ses intentions.

Izquierdo, ambassadeur d'Espagne, demanda une ré-

Digitized by Google

ponse catégorique sur les desseins de la France, soit par rapport au mariage proposé, soit relativement aux troupes amassées au pied des Pyrénées et à celles qui avaient déjà franchi ces montagnes. Napoléon, pressé ainsi par ces questions, et désirant avoir le bénéfice des faits accomplis, ordonnait à ses généraux de faire la conquête de l'Espagne; mais, avant d'agir ouvertement, il avait besoin de préparer les nations étrangères à ce grand événement, et d'atténuer la mauvaise impression produite par d'autres faits qui causaient une bien grande sensation en Europe.

Napoléon, qui prétendait gouverner le Chef de l'Eglise comme les rois, et lui imposer sa volonté comme il l'avait imposée à tant de monarques faibles, fut étonné de rencontrer dans Pie VII une résistance inattendue. Aux reproches qu'il lui adressa de recevoir à Rome les cardinaux napolitains opposés à l'autorité de Joseph, d'avoir à sa cour un agent du roi de Naples retiré en Sicile, de permettre aux Anglais de commercer dans ses Etats, le Pape répondait que jamais il n'avait rien fait ni rien souffert de malveillant pour le gouvernement français, que tout le reste était du domaine de sa puissance souveraine.

« Répétez à l'empereur, disait-il au cardinal Fesch » qui était rappelé en France, que nous ne voulons en» trer dans aucune confédération; que nous voulons être » indépendant, parce que nous sommes souverain ; que » s'il nous fait violence, nous protesterons à la face de » l'Europe, et que nous ferons usage des moyens tem» porels et spirituels que Dieu a mis entre nos mains. »

Une autre affaire non moins sérieuse fut l'attaque

Digitized by Google

dirigée contre la Sicile. Napoléon ordonna aux flottes de Rochefort, de Cadix et de Carthagène de se joindre à celle de Toulon, de se porter sur l'extrémité de la côte de Naples pour y prendre des troupes, les déposer en Sicile, faire la conquête de cette île et ensuite se diriger sur Corfou pour ravitailler cette île. Joseph ayant écrit à son frère que les siéges de Scylla et de Reggio n'étant pas encore terminés, il avait besoin de tous ses hommes pour s'emparer de ces places, Napoléon, après s'être emporté, avait accusé Joseph de lâcheté : « C'est une honte, » lui écrivait-il, que les Anglais puissent vous résister » sur terre. Je ne veux pas que vous m'écriviez avant » que cette honte soit réparée ; et si elle ne l'est bientôt, » j'enverrai l'un de mes généraux vous remplacer dans » le commandement de mon armée de Naples. »

La nécessité de laisser à Joseph le temps indispensable pour emporter ces deux places, engagea Napoléon à modifier son plan ; il prescrivit à sa flotte de ravitailler d'abord Corfou et de venir ensuite prendre les hommes qu'elle devait déposer en Sicile.

Mais ses flottes n'avaient pu se réunir comme il l'avait désiré. Rosily, si plein de bravoure, ce marin toujours prêt à se mesurer avec la flotte anglaise à nombre égal, n'avait osé sortir du port de Cadix en présence des Anglais, dont les forces étaient triples des siennes. L'amiral espagnol de Carthagène avait bien reçu de sa cour l'ordre de mettre en mer ; mais soit crainte réelle, soit qu'il eût des instructions secrètes, ayant aperçu un vaisseau anglais, il se renferma dans un port des îles Baléares et prétendit y être bloqué. Le contre-amiral Allemand, sorti de Rochefort à la faveur d'une tempête et arrivé devant

Digitized by Google

le détroit de Gibraltar, le traversa par une nuit extrêmement obscure poussé par un vent de l'ouest, et mérita qu'on lui fît l'application de ce vieil axiome : *Audaces fortuna juvat.* Ni de Ceuta, ni de Gibraltar, personne ne l'aperçut. L'amiral Ganteaume, avec deux excellents lieutenants, Allemand et Cosmao, se vit à la tête de deux vaisseaux à trois ponts, un de quatre-vingt, sept de soixante-quatorze, deux frégates, deux corvettes, deux grosses flûtes, en tout seize voiles.

Pour la prise de possession de l'Espagne et la conquête de la Sicile, Napoléon sentant le besoin d'avoir la Russie pour complice, savait qu'il ne pourrait la rendre solidaire de ces iniques tentatives qu'en lui abandonnant la Finlande, la Moldavie et la Valachie. C'était beaucoup trop à ses yeux, car il donnait ainsi à cette puissance une force formidable. Tolstoï, ambassadeur russe à Paris, qui reconnaissait si facilement le mauvais vouloir de notre empereur, en avait prévenu sa cour; mais Caulaincourt, notre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, sut si bien entrer dans l'esprit d'Alexandre, qu'il fit oublier la part qu'il avait prise à l'assassinat du duc d'Enghien. Il poussa vivement la Russie vers la Finlande, espérant lui faire perdre de vue la Moldavie et la Valachie.

Mais alors on se plaisait à Saint-Pétersbourg à présenter la Finlande comme un trop faible dédommagement, et on voulait la Moldavie et la Valachie; c'était l'opinion générale de l'empire moscovite. Les reculades de la France dans le projet de partage de l'empire ottoman causaient le plus vif mécontentement à l'empereur Alexandre et lui faisaient regretter les pertes qu'il avait laissé essuyer à la Prusse.

Digitized by Google

Convaincu qu'il lui serait difficile de se conserver longtemps dans de bonnes relations avec la Russie s'il ne lui faisait quelque grande concession, Napoléon se mit en travail d'imagination, et conçut un de ces projets qui sortaient de son cerveau dans les moments d'extrême exaltation. Il résolut de proposer à l'empereur Alexandre non plus la Moldavie et la Valachie seule, mais le partage intégral de l'empire ottoman, entre la Russie, l'Autriche et la France, qui, après en avoir pris chacune une part, devaient ensuite former une grande armée et marcher sur l'Inde par l'Asie mineure. Ces propositions extravagantes causèrent à l'empereur de Russie, dont l'imagination n'était pas moins extraordinaire que celle de Napoléon, une allégresse qu'on ne peut traduire que par son langage : « Ah! le grand homme, s'écriait-il à cha- » que instant, le grand homme! Le voilà revenu aux » idées de Tilsitt! Dites-lui, répéta-t-il souvent à Cau- » laincourt, que je lui suis dévoué pour la vie, que mon » empire, mes armées, tout est à sa disposition. Quand » je lui demande d'accorder quelque chose qui satisfasse » l'orgueil de la nation russe, ce n'est pas par ambition » que je parle, c'est pour lui donner cette nation tout » entière, et aussi dévouée à ses grands projets que je le » suis moi-même. Votre maître, ajoutait-il, veut inté- » resser l'Autriche au démembrement de l'empire turc : » il a raison. C'est une sage pensée, je m'y associe vo- » lontiers. Il veut une expédition dans l'Inde, j'y con- » sens également. Je lui en ai déjà fait connaître les dif- » ficultés dans nos longs entretiens à Tilsitt. Il est habitué » à compter les obstacles pour rien; cependant le cli- » mat, les distances en présentent ici qui dépassent tout

Digitized by Google

» ce qu'il peut imaginer. Mais qu'il soit tranquille, les » préparatifs de ma part seront proportionnés aux diffi- » cultés. Maintenant il faut nous entendre sur la distri- » bution des territoires que nous allons arracher à la » barbarie turque. Traitez ce sujet à fond avec Roman- » zoff. Néanmoins il ne faut pas nous le dissimuler, tout » cela ne pourra se traiter utilement, définitivement, que » dans un tête-à-tête entre moi et Napoléon. Il faut com- » mencer par examiner le sujet sous toutes ses faces. » Dès que nos idées auront acquis un commencement de » maturité, je quitterai Saint-Pétersbourg, et j'irai à la » rencontre de votre empereur aussi loin qu'il le voudra. » Je désirerais bien aller jusqu'à Paris, mais je ne le » puis pas; et d'ailleurs c'est un rendez-vous d'affaires » qu'il nous faut, et non un rendez-vous d'éclat et de » plaisir. Nous pourrions choisir Weimar, où nous se- » rions au sein de ma propre famille. Cependant là en- » core nous serions importunés de mille soins. A Erfurt » nous serions plus isolés et plus libres. Proposez ce lieu » à votre souverain, et sa réponse arrivée, je partirai à » l'instant même, je voyagerai comme un courrier. »

Les ministres russes partageaient l'enthousiasme de leur maître. *On marchait enfin dans le grand système de Tilsitt.* Romanzoff, surtout, était satisfait d'une poli- tique qu'il regardait comme sienne. « Nous voici enfin » revenus aux grandes idées de Tilsitt. Celles-là nous les » comprenons, nous y rentrons; elles sont dignes du » grand homme qui honore le siècle et l'humanité. »

On se mit alors à faire le plan du partage de l'empire ottoman sans éprouver plus de scrupule que s'il se fût agi d'une propriété qu'on possédait légitimement. « Les

Digitized by Google

Russes passaient les Balkans et occupaient le versant méridional, c'est-à-dire l'ancienne Thrace jusqu'aux détroits, obtenaient l'objet de leurs vœux, Constantinople et une portion du rivage de l'Asie, pour assurer en leurs mains la possession des détroits. L'Autriche, mieux dotée aussi et employée à séparer la Russie de la France, obtenait, outre la Bosnie et la Servie, l'une et l'autre en toute propriété, la Macédoine elle-même jusqu'à la mer, moins Salonique. La France conservait son ancien lot, l'Albanie, la Thessalie jusqu'à Salonique, la Morée, Candie; elle avait encore toutes les îles de l'Archipel, Chypre, la Syrie, l'Egypte (1). »

Caulaincourt, affligé de voir Constantinople abandonné à la Russie, voulait du moins avoir pour la France le détroit des Dardanelles, afin de posséder une route pour aller par terre en Asie. Ces difficultés de détail furent ajournées pour l'époque du traité définitif. Au moment d'adresser ces propositions à Napoléon, la main de notre ambassadeur trembla, elle n'osa formuler une convention si grande et si bizarre. Le ministre de Russie recula aussi. En sorte qu'on se contenta d'envoyer à l'empereur des notes contenant ces projets.

Tout en amusant ainsi l'empereur de Russie par le projet fantastique de partage de l'empire ottoman, Napoléon le poussait à faire la conquête de la Finlande. Alexandre, croyant pouvoir compter sur une bonne part de l'empire d'Orient, ne regarda plus cette province comme une contrée de trop mince valeur. Sans être arrêté par la pensée qu'il allait dépouiller un parent qui

(1) Thiers.

Digitized by Google

ne lui avait donné aucun sujet de mécontentement, sans avoir fait aucune déclaration de guerre, sans avoir même rappelé son ambassadeur de la cour de Suède, il fit marcher ses troupes, conquit la Finlande et la déclara réunie à l'empire de Russie; ce qui causa une si vive allégresse dans toutes les parties de l'empire moscovite, que Caulaincourt crut pouvoir écrire à son maître de ne pas tant s'inquiéter à l'avenir de l'empereur Alexandre, qu'il était satisfait. On est réellement saisi de pitié quand on voit les souverains des grands peuples perdre ainsi le sens moral. Ils ont mérité d'être punis sévèrement pour de pareilles iniquités; ils ont perdu tout sentiment de justice entre eux; leurs peuples perdront aussi à leur égard tout sentiment de respect et d'obéissance.

Croyant n'avoir plus rien à craindre du côté du nord, parce qu'il dupait l'empereur Alexandre, Napoléon marcha résolument à son grand dessein relativement à l'Espagne. Cinquante mille hommes, sans compter les troupes lancées en Portugal, avaient déjà franchi les Pyrénées. Trente à quarante mille étaient prêts à les traverser; elles avaient à leur tête le brave Murat, qui ne reçut aucune communication politique; ses instructions étaient purement militaires. Il devait faire observer la plus exacte discipline, tenir ses corps assez rapprochés pour se prêter un mutuel appui, traiter le peuple espagnol en ami, le tromper sur ses desseins en prononçant le mot de Gibraltar, comme s'il devait en faire la conquête; s'emparer, sous prétexte d'assurer ses derrières, de Pampelune, Barcelone, Saint-Sébastien; ne jamais parler de Charles IV et de sa famille, et ne consentir jamais à aucuns pourparlers avec lui.

Digitized by Google

Dans une instruction adressée à Junot pour régler sa conduite en Portugal, Napoléon lui prescrivait d'imposer une taxe de cent millions aux Portugais, de réprimer avec une excessive sévérité toute tentative de soulèvement, d'envoyer en France les restes de l'armée portugaise et de se mettre en rapport avec l'armée qui allait opérer en Espagne.

Cependant l'empereur, pour jeter la plus profonde terreur dans la cour d'Espagne, refusait de s'expliquer sur le but des troupes nombreuses réunies sur les frontières d'Espagne, et ordonnait à Izquierdo de retourner à sa cour pour la mieux disposer en faveur de la France. Quand Izquierdo demandait quel acte on pouvait reprocher à l'Espagne, Napoléon ne répondait que par un regard menaçant. Tous ces moyens avaient pour but principal de compromettre la famille royale vis-à-vis de ses sujets en la déterminant à quitter l'Europe pour se retirer en Amérique. Napoléon ne voulait cependant pas d'une retraite, qui aurait mis à la vérité l'Espagne en son pouvoir, mais aussi qui lui aurait ravi les colonies espagnoles d'Amérique; après avoir tout fait pour hâter la fuite de l'infortuné Charles IV, il écrivit à son amiral Rosily d'arrêter la famille royale d'Espagne, si elle venait dans un port de mer pour s'y embarquer.

En arrivant à Bayonne, Murat, chargé du commandement de nos armées d'Espagne, ne trouva point les ordres qu'il y attendait. Les préparatifs faits à la hâte n'étaient point achevés; on y voyait les dernières colonnes de l'armée de Junot, qui n'avaient pas encore pu le suivre faute de moyens de transport. Murat dut passer plusieurs jours pour mettre un peu plus d'ordre dans

Digitized by Google

les préparatifs et être assuré de pouvoir agir librement en arrivant en Espagne.

Murat fut reçu dans les provinces basques en ami et en prince. Les autorités des villes allaient à sa rencontre; les évêques lui présentaient l'eau bénite; on le regardait moins comme un conquérant que comme un pacificateur envoyé du ciel pour remettre l'union dans une cour malheureusement divisée et en chasser un homme cause de tant de honte et de tant de maux. Il entendait dans les provinces basques ces mots si doux à son oreille : *Vivent les Français!* Les provinces basques, placées entre la France et l'Espagne, jouissant d'une sorte d'indépendance, prêtes à se donner au pouvoir qui saurait respecter leurs priviléges, détestaient le prince de la Paix : il n'est donc pas surprenant que Murat ait été ainsi reçu dans ces contrées. Lorsqu'il eut traversé l'Ebre, il se trouva au milieu du véritable peuple espagnol. Ce n'était plus cette nation laborieuse de France, constamment occupée à cultiver la terre et à lui arracher ses produits par un dur labeur : c'était une population presque oisive, réunie dans de gros villages, se dispersant quelques semaines dans la campagne pour cultiver ses terres et recueillir ses moissons, et passant le reste de l'année réunie au milieu de la place publique pour se livrer à des jeux, des danses, et disserter sur les affaires de l'Etat. Tout en recevant Murat convenablement, les Espagnols cherchaient à l'interroger sur le but de son expédition ; personne ne pouvait lui arracher un mot : on répétait seulement autour de lui le mot de *Gibraltar*, afin de persuader aux Espagnols qu'on voulait prendre cette ville sur les Anglais. Peiné d'être dans l'ignorance complète

Digitized by Google

des desseins du gouvernement français, Murat en fit ses plaintes à Napoléon : « Sire, écrivait-il à Napoléon, je » croyais, après tant d'années de services et de dévoue- » ment, avoir mérité votre confiance, et, revêtu surtout » du commandement de vos troupes, devoir connaître » à quelles fins elles allaient être employées. Je vous » en supplie, ajoutait-il, donnez-moi des instructions. » Quelles qu'elles soient, elles seront exécutées. Voulez- » lez-vous renverser Godoï, faire régner Ferdinand? » rien n'est plus facile. Un mot de votre bouche suffira. » Voulez-vous changer la dynastie des Bourbons, régé- » nérer l'Espagne en lui donnant l'un des princes de » votre maison? rien n'est plus facile encore; votre vo- » lonté sera reçue comme celle de la Providence. »

Loin de satisfaire les désirs de Murat, l'empereur lui répondit avec une assez grande sévérité : « Quand je » vous prescris de marcher militairement, exécutez mes » ordres : de tenir vos divisions bien rassemblées et à » distance de combat, de les pourvoir abondamment pour » qu'elles ne commettent aucun désordre, d'éviter toute » collision, de ne prendre aucune part aux divisions de » la cour d'Espagne, et de me renvoyer les questions » qu'elle pourra vous adresser; ne sont-ce pas là des ins- » tructions? Le reste ne vous regarde pas, et, si je ne » vous en dis rien, c'est que vous ne devez rien savoir. »

Quand ses armées furent assez avancées pour prendre possession des positions les plus importantes, Napoléon prescrivit à ses généraux d'agir, commanda à Duhesme et à d'Armagnac, qui occupaient alors les villes de Barcelone et de Pampelune, de s'emparer des forteresses de ces places dont ils n'étaient pas maîtres, et d'employer

Digitized by Google

la force s'il était nécessaire. Le gouvernement espagnol, cherchant à ôter toute espèce de prétexte qui pût légitimer une guerre injuste, avait prescrit à tous ses commandants de n'opposer aucune résistance. Les généraux français, se voyant obligés de recourir à la ruse pour s'emparer des postes désignés, étaient eux-mêmes indignés de manœuvres si peu dignes de la franchise de nos généraux. D'Armagnac, en rendant compte au ministère de la guerre du succès de sa mission, disait : *Ce sont là de vilaines missions.* Barcelone, Pampelune et Saint-Sébastien tombèrent ainsi au pouvoir des Français.

Ces prises de possession produisirent une profonde sensation sur le cabinet de Madrid, déjà excessivement alarmé des projets de la France. Son ambassadeur à Paris, Izquierdo, vint encore augmenter la crainte en déclarant qu'il n'avait pu obtenir un seul mot favorable de la cour de France, et qu'évidemment on voulait se conduire par rapport à l'Espagne comme on avait agi avec le Portugal. Izquierdo reçut aussitôt l'ordre de retourner à Paris et d'offrir une partie de l'Espagne pour sauver le reste ; il devait même abandonner l'Ebre, s'il était nécessaire. Mais ces offres ne devaient même pas être écoutées.

Les projets les plus confus et les plus contradictoires agitaient la cour d'Aranjuez ; les uns voulaient armer immédiatement, les autres proposaient la fuite en Amérique. Mais cette ressource désespérée ne devait pas même rester à l'infortunée famille des Bourbons. Le peuple, instruit des projets de fuite, se souleva pour empêcher le départ, et fit entendre le cri mille fois répété de : *Vive le roi !* et, pour indiquer la cause du mal, se porta sur le palais de Godoï, le fouilla de fond en comble, jeta tous

Digitized by Google

les meubles et les richesses prodigieuses qu'il renfermait, sans rien prendre, car le noble peuple d'Espagne aurait cru se déshonorer en s'emparant de la moindre chose qui eût appartenu à ses ennemis. Le prince de la Paix, pour échapper à la mort, s'était roulé dans une natte et y était demeuré plus de vingt-quatre heures sans avoir aucune nourriture; forcé enfin par la faim de se remettre entre les mains d'une sentinelle, il échappa, grâce aux efforts de la garde royale, à la fureur du peuple.

Charles IV crut apaiser la populace en dégradant le prince de la Paix et en lui ôtant toutes ses dignités; mais les têtes étaient toujours en fermentation ; on voulait plus que la cour n'avait accordé : on désirait un nouveau souverain. Charles IV abdiqua et transporta sa couronne à Ferdinand VII, qui saisit le pouvoir dans un moment très difficile, lorsque la France marchait à grands pas à l'asservissement complet de l'Espagne.

A l'annonce de l'abdication de Charles IV, Madrid se livra à une joie insensée; tous les partisans déclarés du prince de la Paix furent insultés; quelques-uns même virent leurs maisons dévastées. Pour échapper à l'anarchie qui menaçait de dévorer l'Espagne, Ferdinand VII servit les projets de Napoléon en se jetant entre ses bras et en appelant les Français. Ferdinand prit pour première mesure de déférer le prince de la Paix aux tribunaux, ce qui jeta sa mère dans une grande terreur. Redoutant d'entendre les tribunaux retentir de ses désordres, elle résolut, pour sauver son honneur, d'appeler Murat à son secours. La jeune reine d'Etrurie, sa fille, qui avait été liée d'amitié avec Murat pendant que ce général était en Italie, alla elle-même le conjurer d'accourir à Aran-

Digitized by Google

juez pour délivrer ses infortunés parents. Murat, arrivé alors aux portes de Madrid, arrêté par la nécessité de suivre son armée, se contenta d'y envoyer Montyon.

Tourmenté par les événements qui se succédaient, déchiré par le regret de son abdication, Charles IV eut le malheur d'écouter certains conseils; on lui inspira de faire une protestation contre son abdication et d'en référer à Napoléon, ce qui convenait beaucoup à celui-ci; car il se trouvait juge entre deux rois, dont l'un prétendait l'être encore et l'autre voulait avoir tous les pouvoirs de la royauté. Un habile disciple de Machiavel pouvait entrevoir là le moyen de les expulser tous les deux et de leur arracher en sa faveur une abdication plus ou moins volontaire.

A peine entré à Madrid, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par toutes les autorités, Murat agit en maître, ordonna d'interrompre le procès intenté à Godoï, envoya Beauharnais à Aranjuez pour prescrire de sa part à Ferdinand VII de se dépouiller de tous les insignes de la royauté, de renvoyer dans leurs cantonnements les troupes qu'il avait appelées auprès de lui, enfin lui conseiller d'aller à la rencontre de Napoléon pour remettre absolument son sort entre ses mains. Ferdinand VII, d'après les conseils de ses ministres, ne voulut pas suivre ces conseils dans toute leur étendue; il fit une entrée solennelle à Madrid, y fut reçu par toute la population, ivre de joie d'avoir enfin un souverain pour la délivrer de toutes les turpitudes du dernier règne. Les ambassadeurs de toutes les cours lui offrirent leurs hommages et firent acte d'adhésion. Un seul manqua, celui de France, à qui Murat défendit de se présenter à l'au-

Digitized by Google

dience d'un jeune monarque dont on voulait contester les droits.

Lorsque Napoléon connut tous ces événements, il forma le dessein d'amener le jeune prince et le vieux roi à Bayonne, de leur arracher une abdication en sa faveur ou de les emprisonner s'ils refusaient d'accéder à ses désirs. Un homme, quelque pervers qu'il soit, ne peut se décider à braver la réprobation de sa conscience et celle du genre humain dans un grand et horrible attentat, sans éprouver des remords. Napoléon, ému par la pensée de son criminel projet, éprouva un moment de trouble, qui fut encore augmenté par Tournon, son chambellan, qui, sachant que l'Espagne portait le plus grand dévouement au prince des Asturies, dit à l'empereur que la véritable politique à l'égard de l'Espagne serait de s'attacher au jeune roi, de le soutenir et d'en faire une sorte de vassal de la France. Envoyé de nouveau en Espagne, afin d'y étudier encore la situation de ce pays, Tournon écrivit de Burgos une lettre à Napoléon pour le conjurer de ne rien décider relativement à l'Espagne sans avoir vu par ses propres yeux; il l'assurait que les dispositions du pays n'étaient pas telles qu'on les lui représentait. Il accourut même à Paris pour lui certifier ce qu'il avait vu et lui déclarer que s'il touchait à la royauté espagnole, il allait probablement commencer une guerre d'extermination.

Napoléon était ébranlé par ces discours quand il reçut une lettre de Murat, qui l'instruisait de son installation à Madrid et lui annonçait les dispositions bienveillantes des Espagnols à l'égard de la France. Il déclara alors qu'il allait partir pour l'Espagne afin de régler sur les

Digitized by Google

lieux toutes les difficultés qui pouvaient se rencontrer.

Cependant une grande intrigue s'ourdissait à Madrid. Témoin de l'enthousiasme de l'Espagne pour Ferdinand VII, convaincu qu'il serait impossible de l'expulser si on le laissait dans sa capitale, Murat recourut à la ruse pour le faire sortir de Madrid et le remettre entre les mains de l'empereur des Français. Il lui envoya Beauharnais, notre ambassadeur en Espagne, pour lui persuader que Napoléon, animé de l'unique désir de voir la guerre finir, s'entendrait avec lui sur les moyens de pacification.

Vivement inquiets d'une proposition aussi inattendue, les conseillers de Ferdinand se demandaient quelles seraient les conséquences de ce voyage. Les uns y voyaient une énorme faute politique, une désertion, un acte capable de désaffectionner la nation si dévouée de l'Espagne. Persuadés de son extrême nécessité, les autres faisaient valoir plusieurs motifs très plausibles : d'abord le danger d'attirer la colère de l'empereur Napoléon par le refus de se rendre à ses désirs; ensuite l'invraisemblance du projet coupable de s'emparer de l'Espagne comme du Portugal, projet dont on n'avait ni preuve, ni même aucun soupçon bien fondé; enfin le besoin de défendre la validité de l'abdication de Charles IV et la nullité de la révocation postérieure de cet acte important. Napoléon devant être juge de ce différend, il était indispensable de se le rendre favorable.

Avant de prendre une résolution définitive, le chanoine Escoïquiz, ancien précepteur de Ferdinand, voulut avoir un entretien avec Murat et avec Savary, se persuadant que si la cour de France formait quelque mau-

Digitized by Google

vais dessein, il parviendrait facilement à le découvrir. Les deux généraux français, sans rien dire de positif, donnèrent beaucoup à espérer à Ferdinand s'il allait se remettre entre les mains de Napoléon et le rendre arbitre des différends survenus en Espagne. Convaincu alors que Napoléon s'avançait en ami et non en ennemi, Escoïquiz persuada à son élève qu'il fallait partir pour aller à la rencontre du souverain, qui, selon l'ambassadeur de France, avait déjà dû traverser la frontière espagnole et serait bientôt à Burgos. Si Ferdinand découvrait alors le moindre danger, il pourrait encore facilement y échapper et prendre la fuite.

Lorsque le peuple de Madrid connut le projet de départ de Ferdinand, son idole, il s'émut profondément, prédit tout ce qui allait arriver et jura qu'il ne lui permettrait point de partir. Il ne fallut rien moins qu'un ordre impérieux du roi à son peuple pour ne pas l'empêcher de quitter sa capitale. Le voyage fut un triomphe continuel. Toutes les populations se pressaient sur la route que suivait le jeune roi, le félicitant d'avoir chassé ce prince de la Paix, le déshonneur et le malheur de l'Espagne. Quoique le roi ne marchât pas vite, il apprit à son arrivée à Burgos que non-seulement Napoléon n'avait pas encore franchi la frontière, mais qu'il se trouvait à Bordeaux, étudiant le commerce et les besoins de cette grande ville, afin de pouvoir la secourir. Le général Savary, qui accompagnait Ferdinand VII, l'engagea à s'avancer jusqu'à Vittoria, l'assurant qu'il y trouverait certainement l'empereur des Français. Le roi d'Espagne, contre l'avis de quelques conseillers sages, se décida à continuer sa marche jusqu'à Vittoria, où il apprit que

Digitized by Google

Napoléon était encore en France, qu'il s'établissait au château de Maroc et y faisait faire les dispositions nécessaires pour y recevoir la cour pendant quelque temps.

L'inquiétude fut alors à son comble dans l'infortunée cour du jeune roi d'Espagne; les conseils se croisaient dans tous les sens; un homme politique, dont les vues étaient très élevées, se jeta aux genoux du jeune monarque pour le conjurer de retourner au fond de l'Espagne et lui prédit ce qui allait lui arriver. « Quoi donc! s'écria » le duc de l'Infantado avec la plus étrange assurance, » quoi! un héros entouré de tant de gloire descendrait à » la plus basse des perfidies!

» — Vous ne connaissez pas les héros, répondit d'Ur- » quizo avec amertume et dédain; vous n'avez pas lu » Plutarque. Lisez-le, et vous verrez que les plus grands » ont élevé leur grandeur sur des monceaux de cadavres. » Les fondateurs de dynasties, surtout, n'ont le plus sou- » vent édifié leur ouvrage que sur la perfidie, la vio- » lence, le larcin! Notre Charles-Quint, que n'a-t-il pas » fait en Allemagne, en Italie, même en Espagne! La » postérité ne tient compte que du résultat. Si les au- » teurs de tant d'actes coupables ont fondé de grands » empires, rendu les peuples puissants et heureux, elle » ne se soucie guère des princes qu'ils ont dépouillés, des » armées qu'ils ont sacrifiées. »

Le duc d'Infantado et le chanoine Escoïquiz jugeaient Napoléon par la dignité de leurs propres sentiments; ne pouvant se persuader qu'un grand souverain oserait ainsi ternir sa réputation, ils voulurent continuer la route. Urquizo s'écria enfin : « Si vous désirez que j'aille » seul à Bayonne, discuter, négocier, tenir tête à l'en-

Digitized by Google

» nemi commun, tandis que vous vous retirerez dans » les profondeurs de la Péninsule, soit; mais autrement » je ne veux pas, en vous accompagnant, ternir ma ré- » putation, seul bien qui me reste dans ma disgrâce, et » au milieu des malheurs de notre commune patrie. »

Comme on ne voulut pas l'entendre, il quitta Vittoria, pleurant sur l'aveuglement d'hommes d'honneur, qui jugeaient Napoléon d'après leur propre manière de voir, de penser et d'agir.

Savary revint presque aussitôt, ayant pour instruction secrète d'amener Ferdinand de force à Bayonne, s'il ne voulait y aller volontairement, et remit à ce roi imprudent une lettre de Napoléon, dans laquelle on lisait quelques-unes de ces expressions vagues qui semblent promettre et n'assurent rien en réalité. Les conseillers de Ferdinand, expliquant en bonne part cette lettre, étaient triomphants et se félicitaient de leur politique.

Le peuple, plus clairvoyant, s'effrayait d'un voyage où il ne voyait que péril pour son souverain; il passait les nuits sur les places publiques, couchant sur le seuil de la porte de son hôtel, et quand il le vit prêt à partir, il arrêta les voitures, coupa les traits des mules et les reconduisit à l'écurie. Ferdinand VII ne voulut pas croire un peuple si clairvoyant, il recourut à la force pour opérer son départ.

En approchant de la frontière de France son cœur se serrait : pas la moindre escorte pour honorer un roi; seulement, en approchant de Bayonne, il vit venir à sa rencontre Duroc et le général Berthier, qui le conduisirent sans honneurs dans un petit hôtel.

Napoléon eut, ce jour même, un entretien avec le cha-

Digitized by Google

noine Escoïquiz, et lui dit formellement que la famille des Bourbons allait cesser de régner sur l'Espagne, se montrant seulement disposé à accorder à Ferdinand VII, pour échange de l'Espagne, du Mexique et des immenses possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale et dans les îles du sud, le petit royaume d'Etrurie. Escoïquiz, confondu, abattu par une communication si inattendue, défendit cependant avec assez de chaleur et avec beaucoup de force la cause de Ferdinand VII; il montra les conséquences épouvantables d'un changement de dynastie : la guerre la plus affreuse et la perte des colonies espagnoles. « Mauvaise politique que la vôtre, Monsieur » le chanoine, mauvaise politique, répliqua Napoléon » avec un sourire bienveillant, mais ironique. Vous ne » manqueriez pas, avec votre savoir, de me condamner, » si je laissais échapper l'occasion unique que m'offrent » la soumission du continent et la détresse de l'Angle- » terre pour achever l'exécution de mon système. Vos » Bourbons ne m'ont servi qu'à contre-cœur, toujours » prêts à me trahir. Un frère me vaudra mieux, quoi que » vous en disiez. La régénération de l'Espagne est im- » possible par des princes d'une antique maison qui sera » toujours, malgré elle, l'appui des vieux abus. Mon » parti est arrêté : il faut que cette révolution s'accom- » plisse. L'Espagne ne perdra pas un village; elle con- » servera toutes ses possessions. J'ai pris mes précau- » tions pour lui conserver ses colonies. Quant à votre » prince, il sera dédommagé s'il se soumet de bonne » grâce à la force des choses. C'est à vous à user de votre » influence pour le disposer à accepter les dédommage- » ments que je lui réserve. Vous êtes assez instruit pour

Digitized by Google

» comprendre que je ne fais que suivre en ceci les lois » de la vraie politique, laquelle a ses exigences et ses » rigueurs inévitables. »

Les courtisans de Ferdinand, persuadés que ce ne serait pas le dernier mot de l'empereur, se présentèrent chacun à leur tour pour essayer de le fléchir. Mais sa volonté était irrévocable.

Napoléon, connaissant la faiblesse de caractère du vieux Charles IV, ordonna de le faire partir d'Aranjuez et de l'envoyer à Bayonne avec le prince de la Paix, qui ferait signer à cet infortuné monarque tout ce qu'il lui plairait. Lorsque le peuple connut qu'on voulait arracher à la justice un homme qu'il regardait comme la principale cause des maux de l'Espagne, il essaya d'empêcher son départ. La force était là, elle triompha de la résistance populaire.

Godoï, arrivé avant Charles IV à Bayonne, fut invité par Napoléon à se ranger à ses desseins. Voyant qu'il n'avait rien à espérer de Ferdinand, se souvenant des maux de sa douloureuse prison, Godoï promit tout et tint parole.

Pour tromper l'infortuné Charles IV et lui persuader qu'il était encore roi, on le reçut à Bayonne avec les honneurs qu'on a l'habitude de rendre aux souverains. Ce malheureux père ne voulut jamais recevoir son fils Ferdinand et refusa de croire aux calamités qui menaçaient sa personne, sa famille et sa chère nation espagnole, pour laquelle il aurait voulu donner sa vie. Le prince de la Paix dit au vieux souverain quels étaient les desseins de Napoléon, lui représenta qu'on voulait le traiter en roi, lui ôter seulement le fardeau du gouver-

Digitized by Google

nement et lui donner une liste civile très élevée. Après avoir lutté quelques jours, Charles IV, à qui on avait fait reprendre les insignes de la royauté afin qu'il pût les déposer, céda enfin. Un événement fâcheux était venu compliquer la situation.

Murat, qui régnait à Madrid et s'en croyait déjà le souverain, avait pris des mesures et occupé les postes les plus importants, pour contenir les populations et réprimer le moindre mouvement. La nouvelle de ce qui se passait à Bayonne, le traitement que l'empereur Napoléon faisait subir à Ferdinand VII, enflamma tous les esprits. Les rudes habitants des campagnes accoururent dans la ville pour défendre l'Espagne contre les étrangers, et une lutte s'engagea. Une centaine de Français périrent; beaucoup d'Espagnols succombèrent (2 mai). Lorsque Napoléon connut cet événement, lui qui, dans un combat, était à peine ému en voyant sur le champ de bataille vingt mille cadavres, se montra profondément affligé, il courut chez Charles IV et accusa Ferdinand VII du sang répandu.

Le vieux Charles IV, touché des malheurs de son peuple, consentit alors à abdiquer en faveur de Napoléon, à qui il cédait toutes les possessions espagnoles, à la condition du maintien de la religion catholique, d'une pension de sept millions cinq cent mille francs avec les châteaux de Compiègne et de Chambord; enfin d'un traitement proportionné pour tous les princes de la famille royale.

L'empereur avait offert la royauté de l'Etrurie à Ferdinand, qui, en la refusant, eut la faiblesse de signer un acte de renonciation à la couronne d'Espagne pour

Digitized by Google

le château de Navare en Béarn, un million de revenu, plus quatre cent mille francs pour chacun des infants. Charles IV partit content pour Fontainebleau, et Ferdinand VII pour Valençay, où il devait attendre que le château de Navare fût préparé pour le recevoir.

Napoléon adressa au prince de Talleyrand une lettre curieuse, pour lui dire la manière dont il voulait que fussent traités ces grands tombés si bas: « Le prince des » Asturies, l'infant don Antonio son oncle, l'infant don » Carlos son frère, partent mercredi d'ici, restent ven- » dredi et samedi à Bordeaux, et seront mercredi à Va- » lençay. Soyez-y rendu lundi au soir. Mon chambellan » de Tournon s'y rend en poste, afin de tout préparer » pour les recevoir. Faites en sorte qu'ils aient là du » linge de table et de lit, de la batterie de cuisine. Ils » auront huit ou dix personnes de service d'honneur et » le double de domestiques. Je donne l'ordre au général » qui fait les fonctions de premier inspecteur de la gen- » darmerie, à Paris, de s'y rendre et d'organiser le ser- » vice de surveillance. Je désire que ces princes soient » reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec » intérêt, et que vous fassiez tout ce qui sera possible » pour les amuser. Si vous avez à Valençay un théâtre, » et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y » aura pas de mal. Vous pourriez y amener Mme de Tal- » leyrand avec quatre ou cinq dames. Si le prince des » Asturies s'attachait à quelque jolie femme, cela n'au- » rait aucun inconvénient, surtout si on en était sûr. » J'ai le plus grand intérêt à ce que le prince des Astu- » ries ne commette aucune fausse démarche. Je désire » donc qu'il soit amusé et occupé. La farouche poli-

Digitized by Google

» tique voudrait qu'on le mît à Bitche ou dans quel-
» que château-fort; mais comme il s'est jeté dans mes
» bras, qu'il m'a promis de ne rien faire sans mon ordre,
» et que tout va en Espagne comme je le désire, j'ai pris
» le parti de l'envoyer dans une campagne, en l'envi-
» ronnant de plaisirs et de surveillance. Que ceci dure
» le mois de mai et une partie de juin, les affaires d'Es-
» pagne auront pris une tournure, et je verrai alors le
» parti que je prendrai.

» Quant à vous, votre mission est assez honorable :
» recevoir chez vous trois illustres personnages pour les
» amuser, est tout à fait dans le caractère de la nation
» et dans celui de votre rang. »

Le trône des Espagnes était vide. Murat espérait bientôt être nommé roi de ce beau pays; mais ce n'était point le dessein de Napoléon, qui l'accorda, avec plus de simplicité qu'un père n'en met dans le don de l'une de ses terres, à son frère Joseph en échange de la couronne de Naples.

Quoique douloureusement affecté de se voir privé de la couronne d'Espagne, Murat se hâta de communiquer à la junte de gouvernement les actes d'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII, et l'exaltation de Joseph Bonaparte, roi de Naples, au trône d'Espagne. La junte, même sous l'oppression des baïonnettes, consentit encore avec peine à déclarer que, dans le cas de vacance du trône bien reconnu, elle porterait de préférence son choix sur le roi Joseph.

Afin de faire accepter la dynastie par la nation espagnole, Napoléon voulut la gagner avec de l'or, et envoya au-delà des Pyrénées vingt-cinq millions en numéraire;

Digitized by Google

il nomma aux premières charges les hommes les plus marquants et les plus influents de la junte de gouvernement, espérant ainsi se les attacher. Bien qu'il ne soupçonnât point une insurrection générale, il ordonna d'éloigner l'armée espagnole de Madrid, prescrivit d'envoyer quelques-uns de ses corps dans les présides d'Afrique, commanda d'en diriger d'autres sur la France pour aller rejoindre les quinze mille hommes placés vers la Hollande, dont il faisait le plus grand éloge; enfin il disposa les différents corps français dans les lieux les plus propres pour comprimer toute tentative de révolte. Il prêta en même temps la plus grande attention à la marine espagnole, et conseilla à Murat de donner tous ses soins à cette affaire.

Quand Napoléon eut fait accepter de force, par la junte amenée pour cela à Bayonne, une constitution qu'il avait élaborée, il adressa une pompeuse proclamation aux Espagnols, à qui il faisait les promesses les plus magnifiques :

« Espagnols, après une longue agonie votre nation » périssait; j'ai vu vos maux, je vais y porter remède. » Votre monarchie est vieille, ma mission est de la ra- » jeunir. J'améliorerai toutes vos institutions, et je vous » ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une » réforme sans froissements, sans désordre, sans con- » vulsions..... »

Jamais politique plus fourbe et plus adroite n'avait été employée pour obtenir un résultat pareil à celui qu'on croyait avoir atteint. Malgré son extrême penchant à la ruse, le négociateur de Campo-Formio, de Lunéville, de Presbourg et de Tilsitt, l'inventeur du

Digitized by Google

blocus continental ne s'était point laissé entraîner jusqu'alors à un tel machiavélisme.

L'empereur de Russie, pour avoir le droit de se porter sur l'Orient, avait absolument abandonné le sud-ouest de l'Europe à Napoléon; nous aimons à croire qu'il n'avait pas prévu ce qui devait arriver. S'il eût prévu les grands événements qui vont se passer, il se fût peut-être félicité de cette politique, qui amena pour la France l'une des guerres les plus terribles que l'on puisse imaginer. Les Espagnols ont montré une grande férocité dans cette guerre; mais leur férocité a-t-elle été plus grande que notre impiété, sans parler des actes de brigandage de nos soldats? qui oserait les taxer d'injustice? ne défendaient-ils pas une cause juste et nationale à la fois? C'est, si l'on veut, l'héroïsme du patriotisme porté jusqu'à la barbarie, mais c'est du vrai patriotisme. Napoléon reconnut ses torts beaucoup plus tard. « Ma » plus grande faute, disait-il sur son rocher de Sainte-» Hélène, est d'avoir mis de l'importance à détrôner les » Bourbons d'Espagne. J'aurais pu donner à l'Espagne » une constitution libérale et charger Ferdinand de la » mettre en pratique. J'embarquai fort mal toute cette » affaire; l'*immoralité* dut se montrer trop patente, l'in-» justice trop cynique, et l'attentat ne se présente plus » que dans sa hideuse nudité, privé de tout le grandiose » et des nombreux bienfaits qui remplissaient mon in-» tention. La guerre d'Espagne a été une véritable plaie » et la cause première des malheurs de la France.....; » c'est ce qui m'a perdu. »

Lorsque les événements de Bayonne furent connus en Espagne, la nation espagnole se partagea en deux camps.

Digitized by Google

La classe riche, les industriels des villes, bien que profondément attachés à leur nationalité, consentirent à admettre sans résistance la constitution et le *bon* roi Joseph que Napoléon voulait leur donner; mais la masse de la nation, le peuple, les moines, qui sentaient leurs forces, et en qui l'amour de la patrie l'emportait sur toutes les questions mesquines d'intérêt personnel, voulurent lutter contre le géant qui avait foulé à ses pieds l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, le Hanovre, le Portugal et même la Russie. Cette lutte est extrêmement instructive; il n'est pas un lecteur qui ne soit disposé à la suivre dans tous ses détails.

Animé par les bruits les plus alarmants répandus en quelques jours sur les desseins de Napoléon, épouvanté de voir transporter à Bayonne les plus illustres personnages de la nation, le peuple se persuada qu'on voulait lui ravir ses libertés, enlever ses enfants par une conscription générale, et les envoyer, avec la division de la Romana, sur les bords de l'Elbe et de là en Russie. On répétait que tout l'or, tout l'argent qui se trouvait en Espagne allait devenir la proie d'un vainqueur avide; que des millions de menottes avaient été transportées sur des vaisseaux français et au milieu des bagages de guerre, pour mettre tout le peuple aux fers; plusieurs assuraient les avoir vues de leurs yeux et les avoir touchées de leurs mains. Il ne fallait qu'un événement pour éclater; la proclamation de l'abdication de Charles IV et de Ferdinand fut le signal du soulèvement.

La province des Asturies, déjà vivement agitée par la présence de la junte assemblée alors, se souleva en apprenant qu'on avait fait violence à son roi. Le peuple

Digitized by Google

des montagnes se porta à Oviédo au milieu de la nuit, déposa les magistrats et mit à la tête de la junte le marquis de Santa-Cruz, qu'on savait grand ennemi des Français. Une déclaration de guerre fut aussitôt faite à la France, et deux députés partirent pour implorer le secours de l'Angleterre et faire alliance avec cette nation.

La Galice, voisine des Asturies, suivit le mouvement de cette province. Elle fut un moment contenue par les troupes espagnoles qui s'y trouvaient en assez grand nombre, mais le jour de la Saint-Ferdinand le peuple se porta en masse chez le gouverneur et fit proclamer l'insurrection générale. Comme à Oviédo, les armes furent distribuées à tout le peuple, la guerre fut déclarée aux Français, et les communications rétablies avec l'Angleterre. Le capitaine général Filangieri, ayant montré de l'hésitation au moment de l'insurrection, fut égorgé dans les rues de Villafranca, et on attribua ce meurtre à ses propres soldats, qui avaient embrassé le parti de l'insurrection.

La commotion de la Galice se communiqua à Léon et à la vieille Castille. Valladolid, Ségovie et Ciudad-Rodrigo prirent les armes malgré le voisinage des Français.

Sans attendre le mouvement du nord, les provinces du midi repoussèrent le pouvoir établi par les Français et constituèrent à Séville un gouvernement qui prit le nom de *junte suprême d'Espagne et des Indes*. Tout le peuple fut appelé en masse aux armes. Cadix, malgré la présence de la flotte française, leva aussi le drapeau de l'insurrection et reconnut la suprématie de la junte de Séville. Jaen et Cordoue suivirent l'exemple de Séville.

Digitized by Google

Le feu de l'insurrection atteignit ainsi toute l'Espagne, et avec tant de rapidité, que du 12 au 30 mai tout le royaume se trouva sous les armes. Il y eut d'horribles excès commis contre ceux qu'on ne regardait pas comme assez dévoués à la cause populaire. A Séville, le comte del Aguila fut assassiné par la multitude; à Badajoz, le capitaine général Torre del Freno, étant connu pour ami du prince de la Paix, fut égorgé entre les mains des soldats qui voulaient le défendre; à Grenade, le gouverneur de Malaga fut arrêté et mis à mort parce qu'on le soupçonnait parent des demoiselles Tudo, femmes ou amantes du prince de la Paix. Le corrégidor Velez et un savant nommé Portillo, connus pour leur antipathie pour la guerre, furent aussi égorgés. A Valence, le peuple, poussé aux plus grands excès par un moine fanatique accouru de Madrid, massacra trois cents Français renfermés dans la citadelle. Ces infortunés, cédant aux conseils de Calvo, abandonnèrent le fort qu'ils occupaient et passèrent dans un lieu où une multitude apostée se jeta sur eux pour les mettre à mort. Huit Français s'étaient retirés au sein de la junte, espérant y trouver protection; ils furent égorgés et couvrirent de leur sang les vêtements des hommes les plus éminents de la cité. Le P. Rico, indigné de tels excès, fit arrêter et condamner à mort le moine Calvo, qui en était l'auteur.

Tous ces événements, arrivés en quelques jours sur la surface de l'Espagne, y produisirent un effet extraordinaire et préparèrent les plus grands désastres à nos armées. Il fallait cependant du temps à cette multitude pour s'aguerrir et surtout pour apprendre les moyens

Digitized by Google

de lutter avec avantage contre les Français. Instruit fort tard et très imparfaitement de ce mouvement extraordinaire, Napoléon, se persuadant que cette insurrection, qu'il traitait d'éphémère, céderait devant la terreur, ordonna à Lefebvre-Desnouettes de se porter sur Saragosse; en même temps il prescrivit à Savary, qui allait prendre le commandement général de l'armée à Madrid, en place de Murat alors très-malade, de diriger une division sur Ségovie et un corps considérable sur l'Andalousie, afin de couvrir Cadix et de protéger la division de l'amiral Rosily.

Le général Verdier, chargé de faire un exemple à Logrono, y rencontra peu de difficulté; nous n'eûmes qu'un homme tué sur ce point et cinq blessés, malgré les préparatifs de défense faits par les insurgés, qui, dès la première attaque, se sauvèrent avec tant de rapidité, que le général n'eut pas le temps de tourner la ville pour les poursuivre. Verdier recueillit sept pièces de canon et quatre-vingt mille cartouches. La ville de Logrono, grâce à l'intervention de l'évêque, fut épargnée et ne subit qu'une faible contribution de guerre de trente mille francs, qui furent aussitôt distribués aux soldats.

Le général Frère se portait alors à Ségovie, qui était occupée par les élèves du collége d'artillerie et par une nuée de paysans; la place n'opposa qu'une faible résistance malgré les moyens de défense préparés à la hâte par des hommes qui auraient dû avoir un peu plus de connaissance de l'art militaire. Les élèves du collége abandonnèrent alors l'immense matériel qui se trouvait dans la place et se retirèrent à Valladolid, suivis d'une

Digitized by Google

multitude de paysans. Honteux de leur défaite, ils l'attribuèrent à l'impéritie de Michel de Cevallos, directeur du collége, qui fut impitoyablement égorgé, et dont les membres palpitants furent traînés dans les rues.

Don Gregorio de Cuesta, placé à la tête du mouvement à Valladolid, alla se poster à deux lieues en avant de cette ville pour disputer le passage de la Pisuerga. Cette position fut facilement emportée. Notre cavalerie se précipita alors sur les fuyards, qui ne s'arrêtèrent pas même à Valladolid. Nous avions eu quinze morts et vingt-cinq blessés. Les Espagnols n'en comptaient pas moins de six cents.

Le général Lefebvre-Desnouettes, qui était parti de Pampelune à la tête de trois mille fantassins, d'un millier de cavaliers et de six pièces de canon, se dirigea vers Saragosse en traversant les villages déserts. Le passage de l'Ebre souffrit peu de difficulté; mais à Tudela, où ils voulaient se mesurer, les Espagnols répondirent par des coups de fusil aux sommations qui leur furent faites. Le général Lefebvre commanda alors d'entrer dans la place au pas de charge, et obtint ainsi un plein succès. Les Espagnols se sauvèrent dans le plus grand désordre, laissant derrière eux trois ou quatre cents blessés, et allèrent se rallier un moment à Mallén, où ils ne tinrent pas davantage. Dans ces deux affaires nous ne comptâmes guère que vingt morts ou blessés. C'est ainsi que le général Lefebvre-Desnouettes arriva devant Saragosse, ville forte, et trop bien décidée à se défendre pour qu'il osât en faire le siége avec le petit nombre d'hommes qu'il avait à sa disposition.

Persuadé par ces premiers succès que l'ennemi ne

Digitized by Google

tiendrait pas contre des forces bien conduites, et que toute l'Espagne serait facilement pacifiée, Napoléon prescrivit de diriger de faibles corps sur tous les points afin de contenir tout le pays. Le général Duhesme, qui était à Barcelone à la tête de douze mille hommes, reçut l'ordre de porter la division Chabran sur la route de Valence, afin d'opérer de concert avec Moncey, chargé d'agir contre cette ville.

Lorsque le général Chabran fut arrivé à Tarragone, dont il s'empara facilement, les paysans accoururent sur le Llobregat, s'y fortifièrent de manière à couper la retraite à cet officier général, et mirent Duhesme dans la nécessité absolue de rétablir ses communications de ce côté. Duhesme traversa l'Ebre, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, parvint à chasser les paysans des villages voisins, et finit par commander à Chabran de se replier et de le rejoindre tandis que la route était ouverte, car il voyait sur ses derrières de nouveaux soulèvements se former.

Les corps destinés à opérer au sud et à l'est de l'Espagne devaient être bien plus malheureux encore. Le maréchal Moncey, à la tête de huit mille quatre cents Français et de deux mille Espagnols, reçut l'ordre de quitter Madrid et de se diriger sur Valence, où il trouverait le général Chabran; mais, comme nous l'avons vu, Chabran avait été obligé de se replier au-delà de l'Ebre, et la nouvelle du soulèvement de l'Espagne engagea les soldats espagnols à quitter notre armée pour se ranger sous le drapeau de l'insurrection. Réduit à ses huit mille quatre cents Français, Moncey, arrivé à Cuença, y trouva les passages si bien gardés, qu'aucune

Digitized by Google

nouvelle ne pouvait franchir les défilés des montagnes; il suspendit alors sa marche, en attendant les renforts qu'on lui avait promis, et laissa ainsi à l'insurrection le temps de s'organiser et de se fortifier. S'il eût, dans ce moment, fait preuve d'audace, il eût pu pénétrer dans Valence et s'en rendre maître.

Le général Dupont, chargé d'opérer en Andalousie, partit de Tolède à la tête de treize mille hommes; ayant traversé sans difficulté les défilés de la Sierra-Morena, il conçut une telle confiance en lui-même et un si grand mépris pour la puissante organisation de l'insurrection d'Andalousie, qu'il se vanta de n'avoir à faire qu'une simple *promenade conquérante*. Tout répondit d'abord à cette sotte présomption, qui bientôt fut payée par les plus affreux désastres. Une fois arrivé dans la vallée du Guadalquivir, Dupont, qui croyait n'avoir plus d'obstacles à vaincre, trouva tout préparé pour une héroïque défense. A Alcala quinze mille paysans mal armés, soutenus par quelques troupes régulières, avaient fermé le passage par un fossé profond creusé à la tête du pont; ils avaient jeté sur la gauche un corps de quatre mille hommes pour prendre l'armée française en flanc pendant qu'elle essaierait de tenter le passage. Dupont lança ses grenadiers, enleva les redoutes, prépara tout pour le passage de l'artillerie, et finit par attaquer le village d'Alcala, dont beaucoup de maisons étaient changées en forteresses. Nous perdîmes dans cette affaire cent quarante hommes tués ou blessés, et l'ennemi cinq à six cents.

Après ce coup vigoureux, Dupont ne rencontra plus d'obstacles jusqu'à Cordoue, dont les portes furent en-

Digitized by Google

foncées après une faible résistance, ce qui détermina la fuite désordonnée des Espagnols, incapables de supporter la furie des Français.

Il serait difficile de décrire les désordres et les crimes dont Cordoue fut le théâtre. Non content de piller, le soldat se livra à la plus horrible débauche, descendit dans les caves, s'abandonna à la plus complète ivresse; plusieurs hommes se noyèrent même dans le vin. Il n'y eut alors plus de discipline possible; les vierges furent violées, les portes des monastères enfoncées par des soldats avides de se livrer à toute la brutalité de leurs passions; les temples saints furent forcés et les vases sacrés pillés. L'Espagne et l'Europe retentirent longtemps de ces actes d'impiété barbare inconnus dans le monde civilisé. Pour venger de pareils forfaits et détruire le corps du général Dupont, les Espagnols réunirent quinze mille hommes de troupes régulières destinées à soutenir une multitude de paysans. De hardis partisans se portèrent sur les derrières de l'armée française, occupèrent les défilés de la Sierra-Morena, ne laissèrent plus rien passer, et massacrèrent sans pitié tous les petits corps détachés. Deux cents hommes que nous avions au bourg de Montoro, étant tombés entre les mains des Espagnols, furent livrés aux supplices les plus affreux; quelques-uns de nos soldats furent même placés entre deux planches et sciés comme un morceau de bois. Dupont, arrêté à Cordoue, attendant en vain les divisions qui devaient se réunir à lui, ne pouvait répondre aux demandes réitérées des partisans des Français à Cadix, où la flotte de l'amiral Rosily était exposée au plus grand péril.

Digitized by Google

La population de Cadix, soulevée comme le reste de l'Espagne, plaça à la tête de ses troupes Thomas de Morla, capitaine assez habile non-seulement dans le parti des armes, mais encore en diplomatie. Afin d'arracher la ville aux plus affreux malheurs, Morla résista avec la plus grande énergie à la populace, qui demandait avec fureur la destruction de la flotte française, et il obtint de l'amiral Rosily qu'il viendrait se fixer au fond de la baie, dans un lieu d'où il ne pouvait pas faire beaucoup de mal aux Espagnols. Cet amiral, qui avait consenti à cette retraite dans l'espérance d'être secouru d'un moment à l'autre par le général Dupont, reconnut bientôt le danger de sa position, et s'avança au milieu de la baie avec le dessein de profiter du premier vent favorable pour essayer de se faire jour à travers les flottes anglaise et espagnole, et de se sauver, s'il était possible, ou de périr honorablement. Pour empêcher cette fuite et couper entièrement le passage, les Espagnols firent couler à fond de vieux vaisseaux, placèrent des canons et des mortiers tout autour du bassin, de manière à écraser notre flotte. Après avoir déjà supporté honorablement, pendant deux jours, une horrible canonnade, Rosily, connaissant enfin l'impossibilité de se défendre, et perdant l'espoir d'être secouru par le général Dupont, se vit dans la douloureuse nécessité de se rendre, afin de sauver des marins qui pourraient encore être utiles à leur patrie. Il pensait qu'il resterait à peine quelques jours en prison, bien persuadé que nos armées auraient facilement raison des bandes espagnoles, qui, une fois vaincues, les laisseraient maîtresses du port et des vais-

Digitized by Google

seaux qui s'y trouvaient. C'est ainsi que les vaisseaux français échappés à la funeste journée de Trafalgar furent, eux aussi, perdus pour la France.

Le général Dupont, après avoir en vain attendu les renforts qui lui étaient promis, se voyant coupé et privé de toutes nouvelles du centre se décida, pour sortir d'une situation extrêmement périlleuse, à opérer sa retraite vers Andujar, petite ville abandonnée par ses habitants terrifiés. C'était à Baylen qu'il fallait s'établir; là, du moins, Dupont aurait occupé une très-forte position d'où il pouvait surveiller tous les défilés et les balayer au besoin; mais il voulut se cantonner à Andujar pour ne pas trop rétrograder.

Les Espagnols, triomphants de la destruction de la flotte française et de la nécessité où se trouvaient Dupont et Moncey d'opérer leur retraite, proclamaient leur complet et indubitable succès, regardant comme certain l'anéantissement des deux corps de l'armée française. Afin de secourir ces deux corps sérieusement menacés, Savary avait fait avancer la division Védel, lui avait commandé de dégager les défilés de la Sierra-Morena, et avait en même temps donné l'ordre au général Frère de se porter à San-Clementi.

Plein de sécurité sur la situation de nos colonnes destinées à opérer dans le midi de l'Espagne, Napoléon les abandonnait à elles-mêmes, disposait différents corps le long des Pyrénées pour repousser toutes les bandes qui oseraient déborder sur notre territoire, et dirigeait en même temps le général Reille, à la tête de sept ou huit mille hommes, pour dégager Duhesme assez vivement pressé dans Barcelone par la population des villages en-

Digitized by Google

vironnants. Il le mettait en état, avec vingt mille hommes, de dégager la place, en refoulant les agresseurs dans les montagnes; il disposait encore douze mille hommes pour faire le siége de Saragosse, et répandait vingt-deux mille hommes autour de Burgos. C'étaient cent dix mille hommes que Napoléon jetait en Espagne, nombre bien considérable sans doute, cependant insuffisant pour la soumission d'un immense et redoutable pays.

Pour montrer enfin à l'Espagne le roi qu'il lui destinait, Napoléon ordonna à Joseph de franchir les Pyrénées, de se rendre à Madrid, d'y prendre en main la direction des affaires et d'y déployer un grand faste. Quand Joseph vit les visages de tout un peuple irrité, son cœur se serra : « Je n'ai personne pour moi, écrivit-il à l'em-» pereur. Il nous faut cinquante mille hommes de vieilles » troupes et cinquante millions; et, si vous tardez, il » nous faudra cent mille hommes et cent millions !...»

Napoléon essayait de le rassurer par des promesses de secours considérables. « Prenez patience, répondait-il à » Joseph, et ayez bon courage. Je ne vous laisserai man-» quer d'aucune ressource; vous aurez des troupes en » suffisante quantité; l'argent ne vous fera jamais défaut » en Espagne avec une administration paisible. Mais ne » vous constituez pas l'accusateur de mes soldats, au dé-» vouement desquels vous et moi devons ce que nous » sommes. Ils ont affaire à des brigands qui les égor-» gent et qu'il faut contenir par la terreur. Sachez ac-» quérir l'affection des Espagnols, mais ne découragez » pas l'armée, ce serait une faute irréparable. »

Un événement militaire avait fait espérer aux Espagnols que Joseph ne pourrait pas atteindre la capitale

Digitized by Google

de ses nouveaux Etats. Saragosse opposait une vive résistance et avait reçu plus de deux cents bombes et de douze cents obus sans se laisser ébranler. Le 2 juillet, jour marqué pour un assaut général, nos soldats, malgré leur valeur, n'avaient pu pénétrer dans les couvents extérieurs changés en forts. Une colonne, cependant, était venue déboucher dans une rue, mais à la vue des barricades, des maisons crénelées et des toitures chargées de soldats, elle s'était repliée. Il était évident qu'on ne pourrait emporter ainsi cette ville sans de nouvelles troupes.

L'échec éprouvé par le général Verdier devant Saragosse, la fâcheuse situation de Dupont et de Moncey dans le midi de l'Espagne, avaient fait concevoir aux patriotes exaltés un plan qui, à leur jugement, devait avoir un succès complet, c'était d'occuper la route de Bayonne à Madrid, et de s'y fortifier de manière à pouvoir ne rien laisser passer. Le capitaine don Gregorio de la Cuesta, l'auteur de ce plan, qui s'était retiré à Léon après sa défaite à Valladolid, appela inutilement à lui les troupes de l'Asturie, qui, se croyant invincibles dans leurs montagnes, voulurent presque toutes y rester; ensuite il recourut aux Galiciens plus exercés à la guerre et parmi lesquels se trouvait un plus grand nombre de troupes régulières, car don Joachim Blake, membre d'une ancienne famille catholique anglaise, placé alors à la tête des troupes de la Galice, exerçait avec le plus grand soin les jeunes soldats qui étaient accourus en foule pour défendre leur pays contre l'étranger. Quoique Blake eût de la répugnance à marcher en rase campagne, parce qu'il connaissait l'imperfection de ses manœuvres et qu'il ne voulait pas s'exposer à une ruine certaine, il dut cependant

Digitized by Google

obéir, après s'être joint au général Gregorio. Les Galiciens se voyant au nombre de vingt mille hommes, se crurent invincibles. Le général Bessières, qui se rendait alors à Madrid à la tête de onze à douze mille hommes, attaqua les vingt mille Espagnols, les culbuta et en fit un horrible massacre.

Cette journée de Rio-Seco, où nous avions eu un si éclatant succès, jeta le plus grand découragement parmi les Espagnols et permit à Joseph de continuer sa route vers Madrid, où il entra le 20 juillet, le soir, au milieu d'un peuple immense accouru pour assister à ce spectacle. Personne ne fit entendre le moindre cri ni d'approbation ni de blâme; c'était partout un froid glacial, presque plus dangereux qu'une hostilité ouverte. Aucun des grands corps, excepté le clergé, ne se rendit auprès de lui pour le complimenter; les membres de la junte disparurent les uns après les autres; tout s'isolait autour de ce roi d'un jour, dont la puissance allait être compromise par un grand désastre éprouvé par l'armée chargée d'opérer en Andalousie.

Nous avons vu que pour comprimer tout le midi, principalement le long du littoral, Napoléon avait ordonné à deux de ses généraux de s'avancer de Madrid vers la Méditerranée, l'un à Valence, l'autre à Cordoue, pour se diriger ensuite sur Séville et de là sur Cadix. Moncey, que nous avons laissé à Cuenza, où il s'arrêta quelques jours pour attendre Chabran, se persuada que ce général était déjà sur le point d'atteindre Valence, et marcha en avant. Pour arriver devant Valence, il était nécessaire de traverser plusieurs défilés assez difficiles, dont le plus dangereux est celui de Las Cabreras, où les Espagnols

Digitized by Google

avaient établi des redoutes défendues par des troupes exercées. Moncey, arrêté tout-à-coup sans qu'il lui fût possible de franchir le défilé, se détermina alors à jeter sur les hauteurs nos plus hardis tirailleurs, qui parvinrent à déloger l'ennemi, firent tomber aussitôt toutes les positions et nous rendirent maîtres absolus du défilé.

Le soldat, qui avait supporté de grandes fatigues et beaucoup de privations dans sa marche, voyant enfin les plaines de Valence, crut tous ses maux finis. Valence, que notre armée venait d'atteindre, était une place assez bien fortifiée, enveloppée de toute part d'un gros mur, dont le pied était baigné par les eaux. Les portes, fortes par elles-mêmes, étaient encore protégées par des chevaux de frise et des obstacles de tout genre. Après avoir arraché les chevaux de frise, avoir employé inutilement le canon pour enfoncer ces portes, et éprouvé une perte de plus de trois cents hommes, Moncey comprit qu'il serait téméraire de tenter le siége d'une place de près de cent mille âmes, dont les habitants avaient crénelé leurs maisons, afin de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il opéra sa retraite avec succès, ne laissant ni un malade ni un canon sur sa route. Napoléon l'en félicita, afin de rendre un peu de courage à une armée qui avait perdu deux mille hommes, mais qui du moins conservait intact l'honneur du drapeau.

La division la plus aventurée était celle du général Dupont, que nous avons laissée à Andujar, sur le Guadalquivir. Ce corps ayant été renforcé de deux divisions, et porté ainsi à plus de vingt mille hommes, dont dix-huit mille Français et deux mille Suisses, aurait dû être invincible, s'il avait su manœuvrer convenablement. Si,

Digitized by Google

au lieu de s'établir à Andujar, position malsaine où se développaient les maladies, et qui avait le grand inconvénient de pouvoir être tournée, il se fût porté à Baylen, à l'entrée des défilés de la Sierra-Morena, qu'il aurait pu dominer, et dont il était éloigné de sept à huit lieues, il eût été maître de la situation. Mais, une fois en possession des défilés, les guérillas répandus dans le pays ne laissèrent passer ni un homme ni une seule correspondance; et tel était le patriotisme des Espagnols, que nos officiers ni nos soldats ne pouvaient obtenir le plus petit renseignement sur la situation des armées ennemies. Ce n'était donc que par des découvertes, des courses lointaines, qu'il était possible de savoir la véritable position des adversaires, leurs forces, leurs marches, les desseins qu'ils formaient. Dans une de ces courses, le capitaine Baste s'avança, avec un faible détachement, vers l'importante ville de Jaen, y entra et fit un butin immense qu'il ramena au camp, où l'on éprouvait de grandes privations. Le soldat, réduit à la nécessité de fauciller lui-même pour se procurer des vivres, était heureux quand il recevait une demi-ration; mais il était moins affligé de ses besoins que de son isolement et d'être sans nouvelles des autres corps de l'armée; car, depuis un mois, on était privé de toute communication avec Madrid, et on ne savait ce qui se passait au centre de l'Espagne.

Les généraux Gobert et Védel, qui avaient été envoyés pour renforcer Dupont, s'étaient portés à Baylen et dans les défilés environnants, défilés qu'ils devaient occuper, toujours prêts cependant à se rendre aux ordres du général commandant. Une assez vive canonnade s'étant engagée entre les Français et les Espagnols, Du-

Digitized by Google

pont, craignant de ne pas avoir de forces assez considérables pour repousser l'ennemi, appela à lui une partie du corps du général Védel, qui, par un zèle indiscret, quitta aussitôt Baylen avec sa division, en prévenant le général Gobert de cet abandon et le priant de venir le remplacer. Ce fut une grande fête à Andujar quand nos soldats virent des Français, des compatriotes; cette fête devait être de courte durée.

L'armée ennemie était alors divisée en deux corps, l'un de Séville et l'autre de Grenade. Le premier, sous les ordres du commandant Castanos, après avoir plusieurs fois remonté et descendu le Guadalquivir, cherchant un point par où il pût attaquer les Français, avait résolu de ne plus s'arrêter à une vaine canonnade comme il l'avait fait, mais de se porter en avant. L'armée de Grenade, sous les ordres de Reding, chargée d'opérer du côté de Baylen, ayant été informée du départ du général Védel, traversa le bac de Mensibad et marcha résolûment sur cette position, où se trouvait le général Léger-Belair avec quelques centaines d'hommes. Reding le poussait avec vigueur, lorsqu'arriva le général Gobert, qui fit une charge très brillante et jeta l'irrésolution parmi nos ennemis. Il fut malheureusement atteint d'un coup de feu et tomba sans connaissance.

Après avoir raffermi nos troupes un moment ébranlées et fait reculer l'ennemi, le général Dupont, remarquant le peu de vivacité de l'attaque des Espagnols, se persuada qu'ils portaient ailleurs leur attention, et crut que la pointe faite sur Baylen n'était qu'une manœuvre très secondaire pour masquer un mouvement destiné à occuper des positions importantes sur nos derrières. Le

Digitized by Google

général Védel, renvoyé à la hâte par Dupont, à la triste nouvelle de la mort du brave Gobert, adopta entièrement les idées de Dupont, fit faire une petite reconnaissance pour s'en assurer davantage, et, n'ayant rien découvert, ordonna de se replier à la hâte sur le défilé de la Caroline, qu'on croyait occupé par les Espagnols. La position de Baylen fut alors complétement abandonnée par nos soldats.

On s'était beaucoup trompé sur les desseins de nos ennemis. Ils n'avaient nullement songé à la manœuvre savante qu'on leur supposait; tout ce qu'ils voulaient, c'était de tâter les différents points par où l'on pouvait attaquer les Français. Ayant reconnu que le point le plus vulnérable était celui de Baylen, Reding demanda à Castanos une division de son armée, l'assurant que, renforcé de cette division, il parviendrait facilement à détruire le faible corps qu'il supposait encore à Baylen, et qu'ensuite il marcherait sur Andujar, qui, se trouvant pris entre deux feux, ne pourrait tenir longtemps. Instruit du mouvement de la division détachée de Castanos, Dupont résolut de décamper et de se porter en arrière; mais, au lieu d'exécuter ce mouvement sur-le-champ et avec vivacité, Dupont, par un sentiment louable d'ailleurs, ne voulant laisser derrière lui aucun malade, perdit vingt-quatre heures à faire les préparatifs nécessaires pour opérer son départ. Le 18, au soir, quand l'armée se mit en marche par une excessive chaleur, Dupont, voyant derrière lui des corps d'armée qu'il croyait les plus considérables, fit obstruer le pont d'Andujar, pour arrêter longtemps les Espagnols au passage, plaça, pour couvrir sa marche, une batterie de six pièces de quatre

Digitized by Google

et une brigade forte de deux mille huit cents hommes; puis venaient les bagages; enfin le corps de l'armée, forte de sept mille hommes environ. Arrivé au torrent du Rumbad, alors desséché, Dupont y laissa une brigade, afin d'arrêter l'ennemi s'il nous poursuivait; ensuite il entra dans un chemin bordé de hauteurs, où il espérait trouver le premier corps de Védel, et vit une colonne assez serrée, qu'il prit pour des Français; mais c'étaient des Espagnols qui se replièrent sur eux-mêmes. Quand Dupont déboucha dans la plaine de Baylen, il trouva l'armée espagnole, forte de dix-huit mille hommes, ayant son front couvert d'une redoutable artillerie, qui eut bientôt démonté les pièces de quatre de notre avant-garde.

Le premier corps, déjà horriblement maltraité quand arrivèrent nos principales forces, reprit courage; l'attaque devint alors extrêmement vive, sans que nos soldats pussent rompre les lignes des ennemis; plus d'une fois ils bravèrent la mitraille, s'élancèrent sur les Espagnols, rompirent leurs premiers rangs; mais, voyant la profondeur des lignes qu'il fallait traverser pour s'ouvrir un passage, ils reculèrent en désespérés. L'armée, exténuée de fatigue, n'ayant rien pour soutenir ses forces, avait déjà perdu un tiers de son monde, quand seize cents Suisses, qui s'étaient battus vaillamment, se souvenant qu'ils étaient au service de l'Espagne, abandonnèrent inopinément notre drapeau et allèrent se ranger sous celui de nos ennemis. Nos soldats, saisis alors d'effroi, plus encore de cette défection que de la vue de la plupart des officiers morts ou grièvement blessés, ne montrèrent plus la même valeur. Dupont, effrayé plus que

Digitized by Google

les autres à l'arrivée du général Castanos sur ses derrières, demanda à traiter et fit une trève de quelques heures, comptant sur l'appui du général Védel. Cet officier supérieur s'était laissé duper par quelques guérillas qu'il avait pris pour la grande armée espagnole; après s'être enfoncé jusqu'à la Caroline, où il avait reconnu son erreur, il résolut de retourner à Baylen, où le canon se faisait entendre. Mais, au lieu de marcher avec rapidité pour prendre part au combat, il perdit deux heures, ne s'avança que très lentement, par une chaleur étouffante, il est vrai, laissa même ses soldats aller recueillir les filets d'eau qui s'échappaient du creux des rochers, s'amusa à explorer les gorges de Garroma, et donna deux heures à ses soldats, qui s'étaient emparés d'un troupeau de chèvres, pour faire cuire de la viande et en manger. Le canon ayant alors cessé, il se persuada que c'était seulement un combat d'avant-postes, se mit en marche avec une plus grande lenteur, et arriva enfin sur les derrières des Espagnols vers cinq heures de l'après-midi. Il avait attaqué avec vivacité la droite des Espagnols pour se faire jour et y avait déjà causé d'assez grands désordres, quand on lui remit, de la part de son général en chef, l'ordre de suspendre le combat et de respecter la trève. S'il ne se fût arrêté, les Espagnols allaient égorger sans pitié toute la division Barbou.

Cependant la négociation se suivait auprès des généraux espagnols, qui exigèrent que Dupont fût prisonnier avec ses troupes, ainsi que celles de Védel et de Dufour. Dupont, indigné, voulait reprendre les armes et mourir en combattant; mais ses soldats ayant refusé la lutte, la capitulation fut arrêtée, à condition que la division

Digitized by Google

Barbou mettrait bas les armes, se soumettrait à l'inspection des havre-sacs, que tous les corps jureraient de ne pas servir contre l'Espagne : après quoi ils seraient déposés en France.

La division Védel, que Dupont avait comprise dans la capitulation, ayant tenté de se retirer, les Espagnols entrèrent dans une fureur inexprimable, et menacèrent d'égorger toute la division Barbou si Dupont ne rappelait aussitôt son lieutenant. Ce général céda aux prières de ses officiers, pensant d'ailleurs que ses soldats, rentrés en France. pourraient encore rendre d'éminents services à la patrie. La division Védel revint enfin et mit un terme au désespoir des soldats de Dupont, qui n'avaient eu pendant deux jours aucune distribution de vivres et n'avaient mangé que leurs restes de ration; quelques soldats n'avaient même rien pris dans cet espace de temps, si ce n'est quelques figues qui avaient un peu rafraîchi leurs lèvres. Aussitôt que la capitulation fut signée, l'armée fut traitée avec un peu plus d'humanité. Le général Castanos crut devoir donner quelques conseils, qu'il pria de transmettre à Napoléon. « De La Cuesta, Blake et moi, » dit-il, n'étions pas d'avis de l'insurrection; nous avons » cédé à un mouvement national. Mais ce mouvement » est si unanime, qu'il acquiert des chances de succès. » Que Napoléon n'insiste pas sur une conquête impos- » sible; qu'il ne nous oblige pas à nous jeter dans les » bras des Anglais, qui nous sont si odieux et dont jus- » qu'ici nous avons repoussé le secours. Qu'il nous rende » notre roi, en exigeant des conditions qui le satisfas- » sent, et les deux nations seront à jamais réconciliées. »

L'armée française fut profondément humiliée quand

Digitized by Google

elle fut obligée de défiler sans armes devant les rangs des Espagnols. Ce n'était là que le commencement de sa douleur et de sa honte; nos soldats voyaient accourir sur leur route des femmes, des enfants, des hommes de toutes les classes pour les insulter. A Lebrija soixante-quinze soldats furent égorgés, et, sans l'intervention bienveillante du clergé, ils eussent tous été immolés. Au port Sainte-Marie on se saisit des bagages et du trésor, où se trouvaient trois cent mille francs, faible partie de ce qui avait été pris à Cordoue. La capitulation de Baylen n'ayant pas été acceptée par la junte de Séville, sous prétexte qu'une telle faveur ne pouvait être accordée à des hommes qui n'observaient aucune loi, ni divine, ni humaine, tous les Français restèrent prisonniers de guerre.

La capitulation de Baylen eut un grand effet sur les destinées de l'empire. Si Dupont avait triomphé comme il aurait pu le faire en réunissant ses différents corps pour attaquer les ennemis, l'exaltation des Espagnols se serait amortie, et peut-être Napoléon n'aurait-il pas eu à soutenir cette lutte, longue et acharnée, qui décima son armée et le perdit à jamais.

La défaite de l'armée française à Baylen causa une profonde impression dans toute l'Espagne. Madrid, surtout, tressaillit d'allégresse. Si cette grande ville, toujours sous la pression de nos troupes, n'osa manifester toute sa joie, du moins elle espéra qu'elle serait bientôt délivrée de ces étrangers, objet de sa haine. Cette capitale se trouvant entièrement découverte, Joseph Bonaparte réunit son conseil pour avoir son avis sur le parti à prendre.

Digitized by Google

Joseph aurait pu rester à Madrid en réunissant les troupes qui l'environnaient, mais Savary jugea la retraite absolument nécessaire.

« Et que dira l'empereur? demanda cependant Joseph » avec inquiétude. — L'empereur grondera, repartit le » général Savary, mais ses colères, vous le savez, sont » bruyantes et ne tuent pas. Lui, sans doute, tiendrait » ici, mais ce qui est possible à lui ne l'est pas à d'au- » tres. C'est assez d'un désastre comme celui de Baylen, » n'en ayons pas un second. Quand on sera sur l'Ebre, » bien concentré, bien établi, et en mesure de reprendre » l'offensive, l'empereur en prendra son parti et vous » enverra les secours nécessaires. »

Le 2 août Joseph, qui s'était déjà fait aimer à Madrid, sortit au milieu d'un peuple silencieux qui n'osait faire éclater sa joie. Tout désertait sa présence; la junte, plusieurs de ses ministres, l'abandonnèrent sans même lui en donner avis; il ne resta auprès de lui que ceux qui, étant trop compromis, n'osaient s'en séparer de peur d'être poursuivis par le peuple. Une chose bien digne de remarque et peut-être unique au monde, c'est que, d'une multitude de serviteurs espagnols attachés auparavant, soit au roi Joseph, soit aux grands d'Espagne qui lui demeurèrent fidèles, pas un ne voulut les suivre et continuer à leur rendre le moindre service; tous, depuis le dernier domestique d'écurie jusqu'au serviteur le plus élevé, disparurent. Nos soldats irrités, surtout lorsqu'ils rencontraient sur leur route des traces de sang français, voulaient se conduire avec une excessive rigueur à l'égard des Espagnols. Joseph, par amour pour ses sujets, faisait tous ses efforts pour le maintien d'une discipline

Digitized by Google

sévère. Il voulait conserver un peuple sur lequel il espérait bien régner dans quelques jours. Il rétrograda jusqu'à Miranda, sur l'Ebre, où il se trouva en sûreté, parce qu'il avait les vingt mille hommes de Madrid, les vingt et quelques mille de Bessières, les dix-sept mille du général Verdier et toutes les réserves de Bayonne.

Si ce fut une faute de ne pas se maintenir à Madrid avec les forces suffisantes qu'on avait encore pour garder cette ville, c'en fut une plus grande d'abandonner le siége de Saragosse, réduite à se soumettre. Le général Verdier, commandant du siége, ayant été renforcé de deux régiments de vieilles troupes, qui portaient ainsi son armée à dix-sept ou dix-huit mille hommes, avait ordonné le 4 août, dès le matin, de battre en brèche les faibles murailles de la ville avec les couvents qui les soutenaient. Bientôt une large ouverture ayant permis de pénétrer dans la place, le général forma deux colonnes et s'avança jusqu'au *Corso*, espèce de boulevard intérieur qui traverse Saragosse dans toute sa longueur. La colonne de droite enleva les barricades placées dans les rues et parvint jusqu'au *Corso*, qu'elle balaya. Il nous restait, sans doute, beaucoup à faire pour nous rendre maîtres de la place : il était nécessaire d'emporter les rues et les maisons les unes après les autres; mais ce genre de combat devenait moins difficile. C'est dans cette circonstance qu'arriva le désastre de Baylen, et l'ordre à l'armée de quitter Saragosse et de se rendre à Miranda pour former l'aile gauche de l'armée réunie sur ce point. Nous abandonnions une ville qui nous avait coûté plus de deux mille hommes, tant en morts qu'en blessés, parmi lesquels beaucoup d'officiers, et notam-

Digitized by Google

ment les deux généraux en chef, Verdier et Lefebvre-Desnouettes, couverts de blessures assez graves.

Notre armée, profondément humiliée de se voir obligée de se retirer derrière l'Ebre, apprenait de fâcheuses nouvelles de tous les points. Le général Duhesme, qui opérait dans les environs de Barcelone, après avoir cruellement châtié la petite place de Mataro, avait été obligé lui-même de se retirer devant les forces toujours multipliées de ses ennemis, pour se renfermer dans la forteresse de Barcelone, jugée inexpugnable. Cette place étant enveloppée de toute part d'une ceinture de forts qui étaient au pouvoir des Espagnols, Duhesme fut en quelque sorte prisonnier et ne put se retirer.

§ II. *Désastres en Portugal. — Capitulation de Junot.*

Il se passait alors en Portugal des événements non moins fâcheux qu'en Espagne. Electrisés par le malheur de nos armées à Baylen, poussés à un soulèvement général par les Espagnols, les Portugais voulurent, eux aussi, reconquérir leur indépendance et chasser les Français; mais ils étaient maintenus par la crainte de nos troupes, qui sévissaient avec une extrême rigueur contre les moindres tentatives de soulèvement.

La retraite des Français derrière l'Ebre avait rendu très difficile la position de Junot. Croyant qu'il était impossible de se frayer un passage pour se rendre en France, plus ému encore de l'agitation croissante autour de lui et de l'appel fait aux Anglais, il prit une détermination très prudente, si elle eût été complète; ce fut de réunir ses troupes à Lisbonne, d'évacuer les Algar-

Digitized by Google

ves, l'Alentejo, le Beira et toutes les parties des provinces à l'exception d'Almeida au nord et d'Elvas au midi. Par une habile et prompte concentration de toutes les troupes à Lisbonne, on pouvait avoir sous la main vingt à vingt-deux mille hommes, en laisser cinq à six mille dans les forts de la ville, se mettre en campagne avec seize ou dix-sept mille hommes, et être ainsi en état de tenir tête à l'ennemi.

Le général Loison, qui reçut l'ordre d'évacuer Almeida, en laissant seulement quinze cents hommes dans la place, traversa tout le nord du Portugal au milieu d'un peuple soulevé qui tuait tous les traînards et les malades, et arriva à Abrantès n'ayant perdu que deux cents hommes dans ce trajet périlleux. Le général Kellermann, ayant aussi reçu l'ordre de se retirer sur Lisbonne, laissa dans Elvas les malades et les blessés qui, ne pouvant opérer une marche très-rapide et difficile, étaient exposés à périr sous les coups des Portugais, et seraient ainsi devenus un embarras pour la colonne. Il rentra sans obstacle à Lisbonne par la gauche du Tage. Nous n'avions alors de troupes qu'à Elvas, Almeida, Peniche, Sétubal, Lisbonne et ses environs.

Presque tout le pays s'étant mis alors en état d'insurrection au cri de *vive le prince régent!* Junot voulut réprimer les principaux centres d'agitation, et envoya ses légions sur tous les points. Il réussit, il est vrai, en un moment; mais nos troupes avaient à peine quitté le pays comprimé, que le soulèvement se manifestait de nouveau. Les généraux Margaron et Loison eurent un plein succès à Coïmbre et à Évora. Mais ces marches rapides avaient l'inconvénient de fatiguer nos troupes et de nous

Digitized by Google

faire perdre des hommes bien précieux en présence des dangers devenus à chaque instant plus pressants.

Le gouvernement anglais ayant compris les avantages immenses que lui procurerait le nouveau champ de bataille choisi par Napoléon, s'était hâté de réunir sur les côtes d'Espagne et de Portugal une grande partie de son immense flotte, et avait placé à portée quelques troupes de débarquement pour profiter des circonstances. Il y avait cinq mille hommes à Gibraltar qu'on avait voulu mettre à la disposition de l'armée andalouse-espagnole; mais ce concours avait été refusé, car l'Espagne ne voulait pas plus de l'Anglais que du Français. Lorsque l'armée de Dupont eut été réduite à mettre bas les armes à Baylen, les cinq mille hommes de Gibraltar furent aussitôt embarqués pour être dirigés sur la côte de Portugal, où ils pourraient rendre de plus grands services. Il arrivait alors sur cette côte un homme qui fut toujours heureux, sans avoir cependant les hautes inspirations du génie. Sir Arthur Wellesley, depuis si connu sous le nom de duc de Wellington, quoique jeune encore, s'était distingué dans les Indes et venait de rendre à son pays de beaux services dans l'expédition contre Copenhague. C'était un officier froid, positif, plein de fermeté, ne donnant rien à la témérité.

Le ministère anglais organisa, pour la diriger sur le Portugal, une armée de trente mille hommes de bonnes troupes, dont il confia le commandement à sir Dalrymphe, sous lequel Wellesley dut servir. Envoyé avant son général en chef sur la côte d'Espagne, Wellesley, afin que toute la gloire de l'expédition lui revînt, tenta

Digitized by Google

quelques actions importantes. Il se présenta d'abord au port de Corogne; mais les Espagnols, là aussi bien qu'en Andalousie, n'acceptèrent que de l'argent et des armes, et refusèrent les hommes. Il se porta alors sur la côte de Portugal, où l'on attendait avec impatience un débarquement de troupes anglaises. S'étant rendu à l'embouchure du Tage pour y tenter un débarquement, il reconnut qu'il lui serait difficile de l'opérer avec succès en présence d'une armée de quinze mille Français; il choisit alors un point entre Lisbonne et Oporto, et débarqua cette fois neuf à dix mille hommes avec l'immense matériel qui accompagne toujours les armées anglaises. Il fut presque aussitôt rejoint par cinq mille hommes commandés par le général Spencer, ce qui porta son armée à quatorze ou quinze mille hommes, presque tous fantassins, car il n'avait que quatre cents chevaux. Il espérait être appuyé par l'armée portugaise, forte de cinq ou six mille hommes de ce côté; mais, choqué de ce qu'on lui avait refusé le commandement en chef et qu'on avait repoussé sa manière d'opérer, le général portugais se sépara de Wellesley, lui laissa seulement douze cents fantassins et trois cents chevaux pour lui servir d'éclaireurs, et se retira dans l'intérieur du pays.

Afin d'être sans cesse en communication avec sa flotte pour en recevoir les vivres et les munitions qui lui étaient nécessaires, Wellesley suivit les bords de la mer, s'avançant lentement vers Lisbonne, avec l'espoir que cette ville de trois cent mille âmes, appuyée par une armée valeureuse, ne manquerait pas de se soulever. Comprimée par les Français qui, occupant les forts, pouvaient

Digitized by Google

la foudroyer, Lisbonne, qui jusqu'alors n'avait pas pris part au soulèvement, s'agita bientôt et suivit le mouvement général.

A peine instruit du débarquement des Anglais, Junot, jugeant la situation moins dangereuse qu'elle ne l'était en réalité, au lieu de marcher lui-même en avant, envoya, pour observer et harceler l'ennemi, le général Delaborde, vieil officier plein de valeur, qui se mit en marche à la tête de trois mille hommes, avec l'espoir d'être bientôt rejoint par le général Loison, à qui on avait ordonné d'accourir d'Abrantès à grandes journées. Persuadé qu'il serait téméraire d'attaquer l'armée anglaise qui s'avançait lentement dans la plaine de Rolica, Delaborde se replia et vint occuper, sur les montagnes voisines, une position très forte. Wellesley jeta de chaque côté des corps pour le tourner, l'attaqua de front avec beaucoup d'énergie, et, malgré la vivacité de nos troupes, qui ébranlèrent plus d'une fois l'infanterie anglaise si renommée par sa tenacité, il contraignit Delaborde à la retraite. Nous avions eu dans cette journée cinq à six cents morts ou blessés, mais les ennemis en avaient eu trois fois autant.

Au lieu de profiter du combat qui venait d'être livré, de laisser l'ennemi s'avancer et de l'attendre dans des lieux de difficile accès, le bouillant Junot réunit les corps les plus rapprochés, laissa dans les forts de Lisbonne des forces suffisantes pour garder la place, prit dix mille hommes et crut pouvoir facilement vaincre l'armée anglaise et même la jeter dans la mer. Voyant Wellesley assis sur la crête de la côte de Vimeiro, où il avait reçu un renfort qui portait son armée à dix-huit mille hom-

Digitized by Google

mes, Junot se persuada que s'il pouvait forcer ses adversaires, il les culbuterait dans la mer; là-dessus il ordonna de les attaquer, sans se demander si la position n'était pas trop forte et si sa nombreuse cavalerie pourrait agir. Nos soldats montrèrent la plus grande vaillance, gravirent les rochers sans se laisser épouvanter, mais toujours ils vinrent échouer contre cette redoutable artillerie que rien ne pouvait détruire. Plusieurs fois nos régiments percèrent la première ligne des Anglais; mais, en voyant une seconde, puis une troisième, ils succombaient. Junot, ayant perdu le cinquième de son monde dès le milieu du jour, opéra une belle retraite, sans se laisser entamer, et alla s'établir sur Torres-Vedras. Dans l'impossibilité de tenir en Portugal, au milieu d'un peuple soulevé et soutenu par une armée triomphante, Junot devait prendre une résolution extrême, se retirer à marches forcées vers l'Espagne et regagner l'armée française sur l'Ebre, quoique cette retraite dût lui coûter au moins la moitié de ses troupes; car tous les corps détachés, les traînards, les malades, les blessés, devaient incontestablement périr, et l'armée elle-même devait beaucoup souffrir de la route et des attaques incessantes des ennemis. Le général en chef s'arrêta au parti d'une capitulation. Kellermann, envoyé au camp anglais, signa la capitulation de Cintra. « Elle stipulait que l'armée française se retirerait avec les honneurs de la guerre, et en emportant ce qui lui appartenait; qu'elle serait ramenée sur des vaisseaux anglais dans les ports de France les plus voisins, ceux de La Rochelle, Lorient ou autres; qu'elle pourrait servir immédiatement; que les blessés et les malades seraient traités avec soin et transférés à leur tour, dès que

Digitized by Google

leur état leur permettrait de supporter le trajet; qu'il en serait de même pour les garnisons d'Almeida et d'Elvas, restées dans l'intérieur du pays. Il fut convenu, de plus, que les Français n'emporteraient rien de ce qui appartenait au Portugal, dont ils avaient administré les finances avec autant d'ordre que de loyauté, et auxquels ils laissaient neuf millions dans les caisses, qu'ils avaient trouvées absolument vides à leur arrivée. Il fut stipulé enfin qu'aucune recherche n'aurait lieu pour le passé, et que les Portugais qui avaient embrassé le parti des Français, seraient respectés dans leurs personnes et leurs propriétés (1). »

Cette capitulation fut littéralement gardée. Les Anglais reçurent nos troupes sur les bords du Tage et vinrent les déposer sur les côtes de la Saintonge et de la Bretagne.

Telle fut l'issue de la première expédition dans la Péninsule. Nous y avions perdu notre vieille réputation de loyauté et le prestige de nos armes. L'Europe tout entière, sachant que des cent quarante mille hommes qui avaient franchi les Pyrénées, soixante mille seulement étaient encore sous les armes, se persuada que le moment était arrivé de frapper le lion. Il devait longtemps encore lutter avec avantage contre ses adversaires. S'il avait su mettre de la prudence dans ses projets gigantesques, il eût triomphé. Une voix amie et intéressée à la conservation de la couronne d'Espagne, conseilla à Napoléon de renoncer à la conquête d'un pays qu'il avait pu apprécier pendant le peu de jours qu'il avait passés à Madrid.

(1) Thiers.

Digitized by Google

Le roi Joseph écrivit dans ses lettres ces mots remarquables : « J'ai tout le monde contre moi, tout le monde sans » exception. Les hautes classes elles-mêmes, d'abord incertaines, ont fini par suivre le mouvement des classes » inférieures. Il ne me reste pas un seul Espagnol qui » soit attaché à ma cause. Philippe V n'avait qu'un compétiteur à vaincre; moi j'ai une nation tout entière. » Comme général, mon rôle serait supportable et même » facile; car, avec un détachement de vos vieilles troupes, » je vaincrais les Espagnols; mais comme roi, mon rôle » est insoutenable, puisque, pour soumettre mes sujets, » il faut en égorger une partie. Je renonce donc à régner sur un peuple qui ne veut pas de moi. Cependant » je désire ne pas me retirer en vaincu. Envoyez-moi » une de vos vieilles armées; je rentrerai à sa tête dans » Madrid, et là je traiterai avec les Espagnols. Si vous » le voulez, je leur rendrai Ferdinand VII en votre nom, » mais en leur retirant une partie de leur territoire jusqu'à l'Ebre, car la France victorieuse aura le droit de » faire payer sa victoire. Elle aura ainsi le prix de ses » efforts, de son sang versé, et moi je vous redemanderai le trône de Naples. Le prince auquel vous le destinez n'en a pas encore pris possession. Je suis d'ailleurs » votre frère, votre propre sang; la justice et la parenté » veulent que j'aie la préférence, et j'irai alors continuer, au milieu du calme qui convient à mes goûts, le » bonheur d'un peuple qui consent à être heureux par » mes soins. »

Tout conspirait donc à déterminer Napoléon à renoncer à une entreprise téméraire; mais rien n'était capable de l'engager à abandonner un projet où il croyait son

Digitized by Google

honneur engagé. Il voulut triompher sur ce point, et fut enfin vaincu.

A la nouvelle de la chute de Dupont à Baylen, Napoléon se livra à la plus violente colère, se servit, à l'égard de ce vaillant et malheureux officier, des expressions les plus grossières; puis, jetant un coup-d'œil sur le passé, il se souvenait de sa bravoure et de ses services : « L'in- » fortuné! quelle chute après Albeck, Halle, Friedland! » Voilà la guerre! un jour, un seul jour suffit pour ter- » nir toute une carrière. » Puis, revenant à sa colère, il jurait de livrer à un conseil de guerre un homme qui avait renversé ses plus beaux plans.

Le malheur arrivé à Dupont était en effet le coup le moins attendu par Napoléon. Après la victoire remportée par Bessières à Rio-Seco, il se persuadait qu'aucune armée espagnole ne pourrait tenir contre nos troupes. Sa confiance paraissait d'autant mieux fondée, que le corps de Dupont avait été porté à vingt mille hommes, nombre suffisant pour remporter la victoire, s'il avait été bien conduits. Ce qui le mécontentait le plus, ce n'était pas la défaite de Baylen, mais l'abandon de Madrid et la retraite au-delà de l'Ebre, qui avait laissé la prise de Saragosse inachevée, et qui devait inévitablement amener la ruine du corps de Junot en Portugal. Le découragement de Joseph l'affligeait aussi. Il essayait de ranimer sa confiance : « Soyez donc digne de votre frère, » lui avait-il dit; sachez avoir l'attitude convenable à » votre position. Que me font quelques insurgés dont je » viendrai à bout avec mes dragons, et qui, apparem- » ment, ne vaincront pas des armées dont ni l'Autriche, » ni la Russie, ni la Prusse n'ont pu venir à bout? Je

Digitized by Google

» trouverai en Espagne les colonnes d'Hercule; je n'y » trouverai pas les bornes de ma puissance. »

Les promesses de Napoléon, sa confiance au milieu des revers de nos armées, avaient rendu de l'espérance à Joseph, qui établit sa cour à Vittoria et voulut y paraître en souverain.

Napoléon cependant parcourait nos villes du midi, s'y montrait plein de sérénité, visitait la Vendée, où il recevait une magnifique ovation, semblait joyeux, et essayait de ne laisser apercevoir ni crainte ni mécontentement sur son visage. Parce que la police ne permettait point aux journaux anglais d'entrer en France, qu'elle défendait aux journaux français de parler de nos malheurs en Espagne et de la retraite de l'armée en deçà de l'Ebre, il se persuadait que le pays ignorait nos désastres. Mais rien n'était demeuré caché; les lettres des officiers et des soldats qui étaient parvenues à leur adresse malgré la surveillance de la police, avaient jeté une vague inquiétude dans tout le pays. Sans pouvoir rien préciser des désastres qui nous étaient survenus, chacun s'en formait une idée plutôt exagérée qu'amoindrie. On disait que les journaux se taisaient parce que nos pertes étaient trop grandes.

En attendant qu'il pût réunir de nouvelles forces pour diriger par lui-même la guerre d'Espagne, Napoléon donnait des instructions à l'armée qui était sur les bords de l'Ebre et voulait que, par ses actes et sa confiance, elle pût inspirer de la terreur aux Espagnols et repousser cette multitude de guérillas qui l'enveloppaient comme des nuées qu'on pouvait traverser sans les saisir. Comme on disait à Napoléon que la difficulté d'agir en Espagne

Digitized by Google

était l'impossibilité de savoir où était l'ennemi et quelles forces il avait réunies : « La vérité à la guerre, répondait-» il, est toujours difficile à connaître en tout temps, en » tous lieux, mais toujours possible à recueillir quand on » veut s'en donner la peine. Vous avez une nombreuse » cavalerie, et le brave Lasalle ; lancez vos dragons à dix » ou quinze lieues à la ronde; enlevez les alcades, les » curés, les habitants notables, les directeurs des postes ; » retenez-les jusqu'à ce qu'ils parlent ; sachez les inter-» roger, et vous apprendrez la vérité. Mais vous ne la con-» naîtrez jamais en vous endormant dans vos lignes. »

Le général Lefebvre-Desnouettes ayant traversé l'Ebre, s'était jeté avec succès sur des bandes d'Espagnols et les avait dispersées ; Joseph crut se montrer grand capitaine en formant différents corps pour parcourir sans cesse le pays ; il se trouvait lui-même au centre, pour appuyer tantôt l'un, tantôt l'autre de ces corps. Ayant causé ainsi beaucoup de fatigue à nos troupes et perdu des hommes sans obtenir aucun résultat effectif, Napoléon prescrivit à ses capitaines de demeurer en repos jusqu'à ce qu'il eût pris lui-même le commandement général de l'armée. Quoiqu'il y eût encore près de cent mille hommes en Espagne, il voulait augmenter cette armée active de cent dix mille hommes et d'une réserve de quarante mille, ce qui formerait un effectif de deux cent cinquante mille hommes. L'armée de Junot, qu'il blâma de son honorable capitulation, fut aussitôt réorganisée et dirigée vers les Pyrénées. Il prit deux divisions en Italie qu'il envoya en Catalogne, où le général Saint-Cyr venait d'obtenir le commandement supérieur. Cet officier, très habile tacticien, esprit positif, ayant un comman-

Digitized by Google

dement qui convenait à son caractère, put manœuvrer à son gré et sous sa propre responsabilité.

Afin de relever le courage de l'armée d'Espagne par de vieilles troupes, Napoléon appela de la grande armée les premier et sixième corps et toutes ses divisions de dragons. Il laissait en Allemagne sa grosse cavalerie, ses cuirassiers, troupes très convenables à opposer aux armées allemandes, et résolut d'adjoindre à ces fiers guerriers de jeunes conscrits qui devaient se former à leur école. Afin de remplir les vides, Napoléon appela non-seulement les restes des contingents des années 1807, 1808 et 1809, mais il fit encore tirer au sort les jeunes gens qui n'auraient dû être appelés aux armes qu'en 1810, et nous n'étions alors qu'au mois de septembre 1808. Il pouvait ainsi avoir cent quarante mille nouveaux soldats français, sans compter ceux de nos alliés, à qui il imposa une augmentation de forces proportionnée à la nôtre.

Pour agir en Espagne avec une armée de deux cent cinquante mille hommes, il fallait un grand matériel; aussi les principales villes du Midi furent changées en ateliers de guerre ; Bayonne eut des magasins prodigieux de draps, de toiles, de cuirs, de fusils, de canons, de marmites, de graisse, de fourrages, de bétail. Les divers métiers ne travaillaient presque plus que pour le compte de l'armée ; les voituriers ne conduisaient que des effets militaires ; le mouvement des affaires était grand en France, mais il n'avait pas d'autre objet que la guerre.

La prodigieuse extension donnée à nos armées, les immenses approvisionnements nécessités par nos expéditions, devaient nécessairement jeter le désordre dans les

Digitized by Google

finances. Si les impôts directs se payaient parfaitement, les revenus indirects provenant surtout de la douane, ne donnaient presque rien. Pour faire face à toutes les dépenses, Napoléon recourut au trésor de l'armée et à l'imposition extraordinaire dont il avait chargé la Prusse, qui, par une nouvelle convention, comme nous le verrons tout-à-l'heure, s'était engagée à nous fournir de nouveaux fonds.

Les financiers faisaient aussi la guerre à leur manière à l'empereur. Lorsque Napoléon avait déclaré la déchéance de Charles IV, ils avaient fait tomber les fonds à quatre-vingts; quand ils apprirent l'insurrection générale de l'Espagne, ils les firent descendre à soixante-dix. « Je veux, dit Napoléon à Mollien, faire une campagne » contre les baissiers. » Et il ordonna d'acheter des rentes avec le trésor de l'armée, jusqu'à ce que les fonds eussent atteint quatre-vingts. Il prescrivit aussi à la Banque de faire de semblables acquisitions. Les fonds remontèrent selon son idée et atteignirent le chiffre qu'il désirait : « Voilà les baissiers vaincus, dit-il à Mollien. » Ils ne s'y essaieront plus, et en attendant nous aurons » conservé aux créanciers de l'Etat le capital auquel ils » ont le droit de prétendre, car quatre-vingts est celui » sur lequel je veux qu'ils puissent compter; et de plus » nous aurons opéré de bons placements pour la caisse » de l'armée. »

Digitized by Google

§ III. *Rapports de Napoléon avec l'Autriche, la Prusse et la Russie.*

Les événements d'Espagne, qui avaient eu une si grande action sur le dedans, avaient agi avec plus de vivacité encore au-dehors. Napoléon, sentant la nécessité d'en empêcher les conséquences, déploya son habileté diplomatique habituelle à l'égard des trois puissances, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Aucune cour n'avait été plus profondément blessée de la perfidie de l'empereur des Français que celle d'Autriche : « Voilà donc ce qui attend toutes les vieilles royautés du continent ! s'était-on écrié dans les salons de Vienne. C'est un horrible guet-apens ; c'est un danger évident qui doit parler à quiconque a un peu de prévoyance ; car tout souverain qui aura négligé de se défendre, sera traité comme Charles IV et Ferdinand VII.» L'archiduc Charles lui-même, ordinairement plus réservé que les autres et moins malveillant pour la France, s'était écrié à son tour : « Eh bien ! nous mourrons s'il le faut les armes à la main, mais on ne disposera pas de la couronne d'Autriche aussi facilement qu'on a disposé de la couronne d'Espagne. »

D'autres événements avaient encore profondément affligé cette cour. La catholique Autriche n'avait pu voir sans une amère douleur le vicaire de Jésus-Christ devenir un simple évêque de l'empire français ; elle sentait qu'il était contraire à une bonne politique de laisser le chef du catholicisme sous la domination d'un despote ; elle soutenait de ses encouragements Pie VII, qui montra

Digitized by Google

au monde catholique que si la force peut enchaîner le corps, l'âme demeure libre dans les fers.

Le prince Charles, chargé de réorganiser l'armée autrichienne, lui avait donné des proportions que ne comportait pas la simple défensive. L'armée active, forte en apparence de trois cent mille hommes, l'était réellement de quatre cent mille, parce que cent mille, sous le nom de réserve, étaient exercés au maniement des armes. Trois cent mille hommes de milices formées à l'instar de nos gardes nationales, portaient effectivement l'armée autrichienne à sept cent mille hommes, dont quatre cent mille appartenaient à l'armée destinée à entrer en campagne, et trois cent mille devaient garder les places et les provinces. Napoléon, à peine rentré à Paris, s'occupa de cette grave question et voulut avoir une explication avec M. de Metternich. « Vous voulez ou nous » faire la guerre, ou nous faire peur, » dit-il à M. de Metternich. M. de Metternich ayant assuré que son cabinet ne voulait ni l'un ni l'autre, Napoléon répartit sur-le-champ : « Alors pourquoi vos armements, qui vous « agitent, qui agitent l'Europe, qui compromettent la » paix et ruinent vos finances? » Sur l'assurance que ces armements n'étaient que défensifs, Napoléon s'attacha en connaisseur profond à prouver à M. de Metternich qu'ils étaient d'une tout autre nature.

Pour s'assurer plus pleinement des dispositions de l'Autriche, Napoléon ordonna à son ambassadeur Vienne de demander au gouvernement autrichien dans quel but se faisaient des armements qui n'échappaient à personne, et pourquoi la flotte anglaise avait eu tant de bienveillance pour des vaisseaux autrichiens; enfin il

Digitized by Google

exigea la reconnaissance de Joseph comme roi d'Espagne. Le ministre des affaires étrangères d'Autriche répondit que l'armée n'était nullement sur un pied de guerre, que les changements remarqués étaient dus à un travail de l'archiduc Charles, qui avait demandé à mettre l'armée sur un pied tout différent; que l'Autriche n'ayant aucun rapport ni direct ni indirect avec l'Angleterre, ne s'expliquait la bienveillance de la marine anglaise à l'égard de la marine autrichienne que par un souvenir des bons rapports qui avaient existé entre les deux peuples. Quant à la demande de reconnaissance de Joseph comme roi d'Espagne, le cabinet autrichien n'ayant pas encore soumis cette question à l'empereur, il ne pouvait répondre.

A cette réponse si peu satisfaisante, Napoléon comprit qu'une nouvelle guerre pouvait seule dompter l'Autriche, et qu'il fallait la faire dans le plus bref délai. Désirant cependant avoir au moins six mois pour frapper auparavant un grand coup sur l'Espagne, il parut se contenter de cette réponse.

La Prusse conservait toujours contre nous une profonde irritation, non-seulement parce qu'elle avait été dépouillée d'une partie de ses domaines, mais encore parce que notre armée occupait son territoire et vivait à ses dépens. Sentant l'absolue nécessité de retirer une partie de sa grande armée pour la porter en Espagne, et de rétrograder jusque derrière l'Elbe, Napoléon proposa cette évacuation moyennant une indemnité de cent quarante millions, somme qui devait être acquittée moitié en argent ou en billets, ou en lettres de change acceptables, et moitié en titres sur les domaines territoriaux de la Prusse. Le roi Frédéric-Guillaume accepta cette

Digitized by Google

condition, et s'engagea de plus à ne former aucune milice locale et à n'avoir pas une armée qui excédât quarante-deux mille hommes, dont seize mille devaient être à la disposition de la France, si cette puissance avait une guerre contre l'Autriche.

L'empereur de Russie, toujours aussi désireux de posséder une partie de la Turquie d'Europe, acceptait tout ce que Napoléon tentait au sud-ouest de l'Europe: « Votre » empereur, avait-il dit à Caulaincourt, ne veut pas souf- » frir des Bourbons si près de lui. C'est de sa part une » politique conséquente, que j'admets entièrement. Je ne » suis point jaloux, répétait-il sans cesse, de ses agran- » dissements, surtout quand ils sont aussi motivés que » les derniers. Qu'il ne soit point jaloux de ceux qui sont » également nécessaires à mon empire, et tout aussi fa- » ciles à justifier. »

Lorsque la nouvelle de nos désastres en Espagne arriva à Saint-Pétersbourg, la plupart des grands seigneurs russes ayant témoigné une joie indécente, Alexandre engagea lui-même notre ambassadeur à demeurer ferme, et parut chagrin de nos malheurs: « Votre maître » a envoyé là de jeunes soldats, et en a envoyé trop peu; » il n'y était pas, d'ailleurs: on a commis des fautes; il » aura bientôt réparé cela. Avec quelques milliers de ses » vieux soldats, un de ses bons généraux ou quelques » jours de sa présence, il aura promptement ramené le » roi Joseph à Madrid et fait triompher la politique de » Tilsitt. »

Napoléon, afin de se rattacher encore davantage l'empereur Alexandre dans un moment où tant d'ennemis surgissaient contre lui, consentit enfin à l'entrevue

Digitized by Google

d'Erfurt, depuis longtemps proposée par le czar. Erfurt, ville d'Allemagne placée sous le patronage de la France, reçut dans son sein ce que notre cour avait de plus magnifique, pour fêter honorablement ses hôtes illustres; car une multitude de petits princes, tous fort intéressés à ce que les choses fussent réglées d'une manière pacifique, vinrent en même temps que l'empereur Alexandre.

Lorsque Napoléon eut fait connaître l'époque où il désirait avoir l'entrevue, la cour de Russie s'indigna de voir le czar s'abaisser jusqu'à se rendre chez l'empereur des Français. Plusieurs manifestaient des craintes et faisaient entendre le mot *Bayonne*, pour rappeler à Alexandre la perfidie de Napoléon et le peu de foi qu'on pouvait ajouter à ses engagements les plus sacrés. Toujours poussé par l'appât invincible d'agrandissement en Orient, l'empereur de Russie ne se laissa point détourner par ses courtisans d'un voyage qu'ils regardaient comme compromettant pour la dignité impériale; il repoussa leurs craintes comme des fantômes imaginaires et partit heureux, espérant ne rentrer à Saint-Pétersbourg qu'en montrant le traité de possession de cet Orient tant convoité par les Russes de toutes les conditions. En passant à Kœnigsberg, il alla rendre visite à l'infortuné Frédéric-Guillaume qui, accablé encore sous le poids de ses désastres, se montrait toujours plus attristé. Alexandre lui promit d'obtenir un allégement aux charges écrasantes qui pesaient sur lui.

Les deux souverains firent une entrée solennelle à Erfurt, accompagnés d'un brillant état-major français. Le jour se passa en fêtes, et le soir les deux monarques parurent au théâtre, sur lequel se montrèrent nos meilleurs

Digitized by Google

acteurs. Nommer Talma, c'est dire la perfection de l'art tragique. *Cinna*, qui fut joué ce jour-là, faisait allusion à la nouvelle dynastie française. Craignant que son règne ou celui de ses descendants n'eût un Tacite pour le peindre, Napoléon se plaisait à dire que cet historien avait des couleurs trop chargées pour qu'il fût vrai. Avait-il peur pour lui-même?

Le grand objet de la réunion était l'empire d'Orient, dont on voulait se partager les dépouilles. Bien revenu de ses premières idées, Napoléon, loin de donner à la Russie ni Constantinople, ni les provinces de l'Asie, eût rétracté sa promesse sur la Valachie ainsi que sur la Moldavie, s'il eût été en son pouvoir de le faire; et si la guerre d'Espagne ne l'eût contraint à de grandes concessions, il est probable qu'il n'eût rien accordé.

Alexandre, feignant le désintéressement, disait que s'il n'avait besoin de donner une satisfaction à sa noblesse, il ne chercherait aucun agrandissement, mais que la situation de sa cour et des grands de ses Etats l'obligeait à soutenir son alliance avec la France par quelque grand avantage territorial. Napoléon, forcé de descendre du séjour des rêves pour s'occuper de réalités, déclara que le partage projeté de l'empire turc soulèverait à la fois les musulmans et l'Autriche, dans un temps où la Russie embarrassée dans la conquête de Finlande, et la France dans celle d'Espagne, avaient des affaires assez considérables à conduire ; il croyait que l'empereur Alexandre, en convertissant en définitive l'occupation temporaire de la Valachie et de la Moldavie, ferait preuve de sagesse et de modération; il proposait enfin de remettre à un temps plus éloigné et lorsque les cir-

Digitized by Google

constances seraient plus favorables, le partage définitif de la Turquie.

Napoléon, qui avait craint de ne pas satisfaire l'empereur Alexandre par ces promesses, le trouva, au contraire, parfaitement disposé à accepter cette offre. Pour que cette concession ne vînt pas à s'évanouir comme tant d'autres, Alexandre demanda à la convertir aussitôt en traité. Napoléon feignit d'être prêt à traiter, mais il incidenta sur le moment où devait être publiée la convention; il représenta qu'il y avait danger que l'Angleterre n'entraînât la Turquie et ne mît cette antique alliée de la France au nombre de nos ennemis; enfin il demanda que cette concession ne fût divulguée que lorsque la paix serait faite avec l'Angleterre, ou lorsqu'il n'y aurait plus de danger pour la France. Romanzoff n'acceptait aucun délai, désirant proclamer, en rentrant à Saint-Pétersbourg, l'avantage qu'avait valu à son pays la démarche d'Erfurt. Il finit enfin par adopter une convention dont voici les principales dispositions : Les deux empereurs s'engageaient à faire en commun, soit la paix, soit la guerre; ils devaient s'adresser ensemble à l'Angleterre pour traiter de la paix et prendre pour base l'*uti possidetis*. La France promettait de ne signer de paix qu'autant qu'il serait reconnu que la Russie possédait légitimement la Finlande, la Moldavie et la Valachie. La Russie, de son côté, ne devait pas signer la paix à moins que toutes les possessions de la France ne nous fussent reconnues, et spécialement que la couronne d'Espagne ne fût assurée sur la tête de Joseph. En parlant des provinces du Danube, concédées à la Russie, il était dit que les plénipotentiaires et agents des deux puissances s'en-

Digitized by Google

tendraient sur le langage à tenir afin de ne pas compromettre l'amitié existant entre la France et la Porte.

Napoléon, non content de s'être attaché Alexandre par un traité d'amitié, voulait encore se lier à lui par un mariage. Son divorce avec l'impératrice Joséphine étant arrêté dans son esprit, il essaya plusieurs fois d'amener Alexandre à lui parler de sa famille, et même de la nécessité d'un divorce et d'un nouveau mariage pour la tranquillité de l'empire français. N'ayant pu y réussir, il chargea Talleyrand d'aborder cette question délicate avec toute la finesse qu'il lui connaissait. Quand Talleyrand découvrit à Alexandre les désirs de Bonaparte, dont les vœux se portaient sur la princesse Catherine, l'empereur de Russie répondit que s'il ne dépendait que de lui, l'union se ferait très facilement, mais que jamais l'impératrice douairière ne consentirait à voir sa fille monter sur un trône qui avait été occupé par Marie-Antoinette, et qu'il ne voulait point violenter sa mère.

L'Autriche avait envoyé à Erfurt, pour représentant, Saint-Vincent, qui fit des efforts inouïs pour connaître les conventions arrêtées entre les deux empereurs, sans pouvoir les découvrir. L'empereur Napoléon lui remit, pour l'empereur François II, une lettre où se trouvaient exposées toutes ses vues soi-disant pacifiques par rapport à l'Autriche :

« Monsieur mon frère, je remercie Votre Majesté im-
» périale de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire, et que
» le baron de Saint-Vincent m'a remise. Je n'ai jamais
» douté des intentions droites de Votre Majesté ; mais je
» n'en ai pas moins craint un moment de voir les hostilités
» se renouveler entre nous. Il est à Vienne une faction

Digitized by Google

» qui affecte la peur pour précipiter votre cabinet dans les » mesures violentes, qui seraient l'origine de malheurs » plus grands que ceux qui ont précédé. J'ai été le maître » de démembrer la monarchie de Votre Majesté, ou du » moins de la laisser moins puissante; je ne l'ai pas » voulu. Ce qu'elle est, elle l'est de mon aveu. C'est la » plus évidente preuve que nos comptes sont soldés, et » que je ne veux rien d'elle. Je suis toujours prêt à ga- » rantir l'intégrité de sa monarchie. Je ne ferai jamais » rien contre les principaux intérêts de ses Etats. Mais » Votre Majesté ne doit pas remettre en discussion ce » que quinze ans de guerre ont terminé. Elle doit dé- » fendre toute proclamation ou démarche provoquant la » guerre. La dernière levée en masse aurait produit la » guerre, si j'avais pu craindre que cette levée et ces » préparatifs fussent combinés avec la Russie. Je viens » de licencier les camps de la confédération. Cent mille » hommes de mes troupes vont à Boulogne pour renou- » veler mes projets envers l'Angleterre. J'ai dû croire, » lorsque j'ai eu le bonheur de voir Votre Majesté et que » j'ai conclu le traité de Presbourg, que nos affaires » étaient terminées pour toujours, et que je pouvais me » livrer à la guerre maritime sans être inquiété ni dis- » trait. Que Votre Majesté se méfie de ceux qui, lui par- » lant des dangers de sa monarchie, troublent ainsi son » bonheur, celui de sa famille et de ses peuples. Ceux-là » seuls sont dangereux; ceux-là seuls appellent les dan- » gers qu'ils feignent de craindre. Avec une conduite » droite, franche et simple, Votre Majesté rendra ses » peuples heureux, jouira elle-même du bonheur dont » elle doit sentir le besoin après tant de troubles, et sera

Digitized by Google

» sûre d'avoir en moi un homme décidé à ne jamais rien » faire contre ses principaux intérêts. Que ses démarches » montrent de la confiance, elles en inspireront. La meil- » leure politique, aujourd'hui, c'est la simplicité et la vé- » rité. Qu'elle me confie ses inquiétudes lorsqu'on par- » viendra à lui en donner, je les dissiperai sur-le-champ. » Que Votre Majesté me permette un dernier mot : » Qu'elle écoute son opinion, son sentiment, il est bien » supérieur à celui de ses conseils.

» Je prie Votre Majesté de lire ma lettre dans un bon » sens, et de n'y voir rien qui ne soit pour le bien et la » tranquillité de l'Europe et de Votre Majesté. »

A la demande faite par l'empereur Napoléon d'une reconnaissance expresse de la royauté de Joseph en Espagne, l'Autriche répondit qu'elle désirait sincèrement conserver la paix, mais qu'elle ne pouvait s'expliquer sur la nouvelle royauté d'Espagne avant de connaître ce qui s'était passé à Erfurt et les desseins qui y avaient été formés. Si l'Autriche parlait avec fermeté, c'est qu'elle était assurée du concours de l'Angleterre.

Napoléon, à peine arrivé à Paris avec Romanzoff, avait fait expédier à Londres deux courriers pour y proposer la paix, en prenant pour base l'*uti possidetis*. C'est à peine si ces courriers purent arriver jusqu'à Londres; Canning, qui savait que l'opinion publique en Angleterre était pour la guerre, se contenta de répondre que l'Angleterre ne traiterait qu'en admettant aux négociations tous les intéressés, et nomma spécialement les Espagnols, qui avaient les armes à la main pour la défense des droits de Ferdinand VII. Il était évident que l'Angleterre ne voulait point la paix; et, en effet, la guerre

Digitized by Google

grandissait sa puissance; elle voyait l'Espagne se jeter entre ses bras; la Péninsule et ses immenses possessions en Amérique allaient devenir de magnifiques débouchés pour son commerce; elle espérait même que les colonies espagnoles se détacheraient peu à peu de leur métropole, qu'elles rechercheraient l'indépendance, et qu'elle-même serait un jour la seule puissance de l'Europe possédant de belles et riches colonies. Les ministres français et russe ayant répondu qu'ils acceptaient les conditions de négociation posées par l'Angleterre, à l'exclusion des Espagnols qui avaient les armes à la main, Canning repoussa toute proposition avec dédain, et dit « qu'aucune » paix n'était possible avec deux cours, dont l'une dé» trônait et tenait prisonniers les rois les plus légitimes, » dont l'autre les laissait traiter indignement pour des » motifs intéressés; que du reste les propositions paci» fiques adressées à l'Angleterre étaient illusoires, ima» ginées pour décourager les peuples généreux qui déjà » avaient secoué le joug oppresseur de la France et ceux » qui se préparaient à le secouer encore; que les com» munications devaient être considérées comme défini» tivement rompues, et la guerre continuée avec toute » l'énergie commandée par les circonstances. »

§ IV. *Succès de Napoléon en Espagne.*

Ce qui donnait tant de confiance aux Anglais c'étaient les succès des Espagnols. Ceux-ci ne s'endormaient plus depuis la fameuse capitulation de Baylen; ils couvraient d'un blâme très sévère celle de Cintra, parce qu'à leurs yeux les Anglais auraient pu traiter Junot comme l'avait

Digitized by Google

été Dupont; mais, avant d'obtenir sur nos armées un triomphe durable et complet, il devait y avoir des flots de sang répandus. La courte campagne de Napoléon en Espagne, que nous allons raconter, suffira presque pour détruire toutes les espérances conçues par les Anglais. Comme conception militaire, cette campagne est une des plus belles que nos annales militaires, si riches en stratégie, puissent nous présenter.

Les Espagnols, exaltés par leur victoire de Baylen et par la retraite des Français, s'étant persuadé que rien ne pourrait plus les arrêter, résolurent de réunir leurs bandes dispersées pour commencer ce qu'ils appelaient leurs grandes manœuvres. Mais, pour cela, il fallait établir l'unité dans le gouvernement et substituer une autorité centrale à cette multitude de juntes qui agissaient en souveraine chacune dans leur province. On parvint, en effét, à former à Aranjuez une junte centrale, qu'on revêtit de tout pouvoir souverain. Cette junte, formée des hommes les plus audacieux et de royalistes voulant s'appuyer sur le peuple, porta sa première et sa principale attention sur la guerre. On ne parlait pas moins que d'une armée de cinq cent mille hommes pour battre les Français. Lorsqu'elle fut réunie, on en compta à peine cent mille, qui furent divisés en trois corps, dont les deux principaux devaient agir à une très-grande distance l'un de l'autre. Toujours enivrés de l'affaire de Baylen, les Espagnols voulaient renouveler la même opération à l'égard de l'armée française, dont le quartier général était à Vittoria. Selon eux, en plaçant un faible corps pour fermer la route de Madrid, et en formant deux armées considérables pour marcher vers la Biscaye,

Digitized by Google

l'une par la vallée qui conduit à Bilbao, et l'autre vers la Navarre pour déboucher à Pampelune, ces deux corps pourraient se réunir derrière notre armée, intercepter ses communications avec la France, et la prendre comme dans un filet avec le faible roi Joseph.

Pour réaliser un si vaste projet, il eût fallu une armée très-nombreuse, parfaitement aguerrie et exercée au feu. Sur les cent mille hommes qui étaient accourus sous les drapeaux, les Espagnols n'en avaient pas moitié qui eussent déjà vu le feu. On comptait quelques mille hommes qui avaient abandonné l'armée de Joseph pour prendre part à l'insurrection, et quelques mille soldats portugais qui étaient venus chercher les périls de la guerre en Espagne, parce qu'ils savaient que là gisait le salut de leur patrie. Le corps de l'armée espagnole le plus important, qui était alors, comme le lecteur se le rappelle, au service de la France dans le Hanovre, avait frémi de rage à la nouvelle des événements de Bayonne. Quand il apprit que l'Espagne soulevée tenait tête aux Français, voulant aussi voler à la défense de son pays, il se forma un complot entre les soldats pour déserter tous en un jour et se porter sur le petit Belt, d'où ils seraient transportés par des barques sur la flotte anglaise. Neuf à dix mille hommes échappèrent ainsi; quatre ou cinq mille furent aussitôt mis dans les fers par les Français. Les neuf à dix mille hommes recueillis par les Anglais furent aussitôt transportés avec La Romana, leur général, sur la côte de l'Espagne pour servir sous le commandement des généraux de l'insurrection.

Les troupes destinées à agir contre les Français étaient divisées en trois corps principaux. Celui de droite, sous

Digitized by Google

les ordres du général Blake, formé des divisions de Toranio, de l'arrondissement maritime du Ferrol, des troupes de La Romana, des volontaires de Galice, de Léon, de Castille, des Asturies, des étudiants de Salamanque et des montagnards des Asturies, devait s'élever à quarante-cinq mille soldats, lorsque tous les hommes sur lesquels on comptait seraient réunis. L'armée du centre, forte de trente mille hommes, sous les ordres de Castanos, destinée à être portée sur l'Ebre, de Logrono à Calahorra, avait derrière elle une réserve de douze mille hommes placés à Burgos; l'armée de droite, sous le commandement de Palafox, comptait à peine dix-huit mille hommes, mais elle devait être soutenue par Castanos. Il y avait dans les provinces des corps destinés à couvrir le pays. La Catalogne, formant un champ de bataille à part, avait aussi son armée, qui devait agir sous sa responsabilité personnelle, mais sans rapport avec la grande armée.

Napoléon, instruit du mouvement des ennemis, avait recommandé de laisser les deux ailes des Espagnols s'avancer témérairement bien loin de leur base d'opération, et de ne pas les inquiéter pour ne pas les déterminer à se reporter en arrière. Il voulait percer rapidement leur centre, puis se porter sur sa droite, envelopper l'armée de Blake, lui couper toute retraite, et ensuite opérer de même sur sa gauche. Cette manœuvre paraissait d'autant plus sûre, que les deux ailes des Espagnols étaient à une fort grande distance l'une de l'autre, et qu'elles étaient dans l'impossibilité absolue de se secourir mutuellement. L'impatience des officiers généraux français ne permit pas d'exécuter complétement ce beau plan.

Digitized by Google

Persuadée d'abord que la France épuisée n'avait pas fait de nouvelles levées, que les troupes vaincues et découragées derrière l'Ebre étaient les seules à combattre, la junte espagnole apprit bientôt avec surprise qu'il se formait à Bayonne une nouvelle armée bien plus forte que la première, et que chaque jour il arrivait de nouveaux régiments et des soldats aguerris ; elle prescrivit alors à ses généraux de se porter en avant et de détruire les corps qui se trouvaient en Espagne, avant qu'ils eussent été rejoints par de nouvelles forces sous les ordres de l'empereur Napoléon. Il était déjà trop tard pour les Espagnols, et nos officiers agirent trop vite.

Napoléon, après le désastre de Baylen, avait envoyé en Espagne ses meilleurs généraux, qui n'eurent pas la patience d'attendre que les ailes des Espagnols fussent assez avancées. Lorsque Ney vit les premiers corps de Castanos et de Palafox arrivés sur l'Ebre du côté de Logrono, il marcha sur eux, les culbuta et les replia jusqu'à Nalda. Le maréchal Moncey porta, de son côté, ses troupes jusqu'à Lérin, où il fit un millier de prisonniers. Le maréchal Lefebvre avait aussi agi prématurémen sur notre droite. Voyant le général Blake, qui, sans avoir été rejoint par La Romana et après avoir laissé quinze mille hommes pour garder les débouchés de Vittoria, s'avançait sur la route de Mondragon, il marcha sur lui pour l'arrêter et livra bataille à Zorzona. Nous eûmes dans cette petite affaire deux cents hommes tués ou blessés, mais les Espagnols en perdirent près de dix-huit cents. Comme leur agilité était beaucoup plus grande que la nôtre, nous ne fîmes presque point de prisonniers. C'est le caractère spécial de cette guerre, et c'est

Digitized by Google

ce qui la rendit extrêmement longue et destructive pour nous. Le maréchal Lefebvre poussa les Espagnols jusqu'au-delà de Balmaséda, où il plaça la division Villatte, pour arrêter les tentatives des ennemis.

A son arrivée dans ce moment à Vittoria, Napoléon témoigna un extrême mécontentement de ce que ses maréchaux n'avaient pas été fidèles à ses ordres, leur commanda de se replier sur le quartier général, et plaça les maréchaux Victor et Lefebvre pour garder les débouchés par où pourrait descendre le général Blake, dont l'exagération espagnole portait les forces à quatre-vingt mille hommes; il ordonna au général Moncey de couvrir l'Ebre de Logrono à Calahorra, et résolut de s'avancer avec quatre-vingt mille hommes.

Dans ce moment il s'exécuta sur notre droite un mouvement qui obligea l'empereur à suspendre un instant l'exécution de son plan. Le maréchal Lefebvre, après avoir jeté le corps de Villatte à Balmaséda, s'était retiré en arrière et l'avait laissé exposé aux coups du général espagnol Blake, qui l'attaqua avec beaucoup de vigueur et l'obligea, malgré une vaillante défense, à opérer une retraite qu'on présenta comme une défaite, non-seulement parmi les Espagnols, mais aussi dans les rangs de l'armée française. Napoléon, en fureur, infligea le blâme le plus sévère à ses officiers, et ordonna aux maréchaux Lefebvre et Victor de se porter en avant, ce qu'ils firent avec succès. Le maréchal Lefebvre battit les Espagnols à Gécenes, sans cependant leur faire le mal qu'il leur eût causé si le maréchal Victor se fût élancé sur les devants des ennemis, comme il le devait, pour leur couper

Digitized by Google

la retraite. Tout le succès de cette journée se réduisit à quelques centaines d'Espagnols qui furent tués.

Napoléon se mettait alors en route pour exécuter le plan qu'il avait longuement médité et s'avançait vers Burgos, où la faible armée espagnole prétendait arrêter nos formidables légions. En suivant la grande route pour arriver à Burgos, on a, aux approches de cette ville, sur sa droite des hauteurs couvertes par le bois de Gamonal, sur la gauche un monticule surmonté du fort de Burgos, et en avant une forêt que la route traverse. Les Espagnols avaient mis dans le bois des bataillons serrés, couverts par une puissante artillerie avec de la cavalerie, et posté un assez grand nombre de tirailleurs dans le bois de Gamonal. Malgré le feu bien nourri de la mousqueterie et des décharges à mitraille qui enlevaient des files entières de nos soldats, le général Mouton aborda vigoureusement l'ennemi, l'enfonça de toute part et le poursuivit avec une extrême ardeur. Douze drapeaux, trente pièces de canon, neuf cents prisonniers et un grand nombre de morts et de blessés furent le fruit de cette journée.

Le peuple, qui avait abandonné Burgos et l'avait laissé presque désert, voyant que les Français traitaient la ville avec douceur, revint en quelques jours et reprit ses habitudes ordinaires. Il y avait à Burgos et dans les environs d'immenses quantités de laines appartenant aux plus grands seigneurs de l'Espagne, aux ducs de Medina-Celi, d'Ossuna, de l'Infantado, etc. Napoléon les fit saisir et transporter à Bayonne, où elles devaient être vendues pour entrer dans le trésor de l'armée et servir à

Digitized by Google

augmenter son courage en lui montrant le fruit de ses exploits.

La première partie des opérations de Napoléon était exécutée. Ayant débordé l'arrière-garde des deux armées qui opéraient sur ses flancs, il lui restait à se replier de chaque côté, pour envelopper ses ennemis et les écraser ou les faire prisonniers. Il se hâta d'agir sur sa droite, parce que Blake était aux prises avec les maréchaux Victor et Lefebvre, et que de ce côté on annonçait l'arrivée des Anglais.

Le gouvernement anglais, voulant seconder l'insurrection espagnole, avait ordonné aux trente mille hommes de troupes régulières placées au bord du Tage, de se rendre en Espagne pour y opérer de concert avec les armées espagnoles. Les Anglais, qui n'avaient plus alors Arthur de Wellesley pour commandant, se divisèrent en deux corps, dont l'un remonta le Tage et suivit la route que Junot avait parcourue; le second alla débarquer à la Corogne et fut même reçu difficilement par les Espagnols, qui se croyaient assez forts par eux-mêmes pour vaincre les Français et les réduire à sortir d'Espagne. John Moore, général en chef de l'armée anglaise, avait déjà dépassé Badujar et Almeida, et allait être rejoint par sir David Bair, qui s'avançait de la Corogne par Lugo et Astorga, quand Napoléon, dans le dessein non-seulement de battre Blake, mais encore de faire essuyer un échec considérable aux Anglais et de les punir de l'affront que nos armes avaient essuyé à Cintra, ordonna au maréchal Soult de marcher vite sur les derrières de Blake, de l'écraser et de s'unir aux maréchaux Lefebvre et Victor pour détruire la colonne anglaise.

Digitized by Google

Le maréchal Victor était alors aux prises avec Belak sur le célèbre champ de bataille d'Espinosa, centre de plusieurs routes pour atteindre Bilbao, Santander, Villarcayo et Reinosa. Blake, qui s'était arrêté pour défendre ce point, avait à sa gauche des hauteurs escarpées et boisées, à sa droite un plateau moins élevé aussi couvert de bois; son centre était très accessible, mais il était défendu par des clôtures. Le maréchal Victor ayant reconnu la forte position de son ennemi, chargea Pacthod d'enlever, avec deux régiments d'infanterie, un mamelon situé à droite de la ligne espagnole, et commanda à Soult de faire un circuit pour couper la retraite à ses ennemis. Quand les Espagnols se virent coupés et cernés de toute part, ils prirent la fuite, abandonnant leurs armes, leurs drapeaux et leurs canons. Soult compléta la victoire en s'emparant de Villarcayo, où se trouvaient les parcs, les bagages et les magasins des Espagnols.

Cette journée, qui nous coûta onze cents hommes, ne nous valut que quelques centaines de prisonniers; mais l'ennemi avait eu trois mille morts ou blessés, et ce qui était plus avantageux, cette victoire désorganisa l'armée de gauche des Espagnols.

Napoléon, heureux de ce succès, ne voyait cependant pas les résultats qu'il avait espérés. Dans ses grandes guerres d'Allemagne, après un combat comme celui d'Espinosa, on aurait fait éprouver aux ennemis des pertes beaucoup plus considérables, et surtout on leur aurait pris beaucoup de prisonniers. Ici nous ne pouvions guère nous rendre maîtres que des blessés, les autres nous échappaient. C'était donc un autre genre de guerre, qui annonçait une lutte beaucoup plus longue.

Digitized by Google

L'empereur, voyant l'armée de gauche dispersée, et voulant porter ses coups sur celle de droite, ordonna à Ney et à Lannes de s'avancer sur les derrières de Castanos, le premier par Aranda, avec les divisions Marchand et Dessoles, et le second par Logrono, avec les divisions commandées alors par le maréchal Moncey; il espérait que, par leur puissante activité et leur valeur intrépide, ces deux capitaines s'empareraient de tout le corps de Castanos. Toujours actif malgré des douleurs très aiguës causées par une chute de cheval, Lannes s'avança à marches forcées et trouva l'ennemi à Tudéla, comme il s'y était attendu. Les deux généraux espagnols étaient divisés sur le plan de campagne à suivre. Palafox voulait entrer en Navarre; Castanos prétendait qu'en se plaçant sur l'Ebre, on ne pouvait attendre que des désastres, que la seule guerre possible était le centre et même le midi de l'Espagne, parce que les Français, loin de leur centre d'opération, seraient obligés de disséminer leur armée sur tous les points et de la diviser en petits corps qu'on écraserait les uns après les autres. C'est au milieu de ces discussions que ces deux généraux furent surpris par Lannes et contraints de livrer bataille. Ils se hâtèrent de ranger leur armée, forte d'environ quarante mille hommes, sur les hauteurs de Tudéla, qui vont en s'abaissant jusqu'aux environs de Cascante, au milieu d'une vaste plaine d'oliviers. Le terrain occupé par les Espagnols était beaucoup trop étendu pour qu'ils pussent se défendre.

Le maréchal Lannes fit d'abord attaquer les hauteurs les plus escarpées par les généraux Maurice-Mathieu et Habert, qui, malgré le feu bien nourri des Aragonais et

Digitized by Google

leur tenacité, emportèrent les mamelons les uns après les autres et refoulèrent les Espagnols de ce côté sur Tudéla. Lannes, apercevant ce mouvement de retraite, lança les divisions Morlot et Grandjean sur le centre des Espagnols qui, après avoir fait éprouver à ses adversaires une perte de quatre cents morts ou blessés, se replia aussi sur Tudéla. Le maréchal Moncey, avec les divisions Maurice-Mathieu, Morlot, Grandjean, la cavalerie légère de Colbert et les lanciers polonais, se mit à la poursuite des fuyards et prit aux Espagnols toute leur artillerie, une immense part de munitions et de voitures de bagages, enfin des prisonniers en assez grand nombre. La gauche des ennemis, placée du côté de Cascante, existait encore tout entière. Lannes la fit charger vigoureusement par les divisions Musnier et Lagrange, qui la mirent en déroute. L'armée ennemie se sauva par deux chemins : les Aragonais à Saragosse, et les Andalous par Borja, sur la route de Calatayud. Les ennemis laissèrent deux mille morts ou mourants sur le champ de bataille; trois mille prisonniers tombèrent entre nos mains. Presque tous ces prisonniers étaient blessés; car il faut observer qu'aucun Espagnol ne se rendait que lorsqu'il avait été frappé.

Si le maréchal Ney s'était avancé avec la vivacité qu'il montrait ordinairement, la journée de Tudéla aurait pu avoir de bien plus grands résultats; mais Ney ne sachant pas la position des ennemis, effrayé par les rapports exagérés des Espagnols, qui lui disaient que Castanos et Palafox n'avaient pas moins de quatre-vingt mille hommes, s'était arrêté à Soria, attendant de nouveaux ordres. Il rejoignit enfin le maréchal Moncey sous les murs de

Digitized by Google

Saragosse, et l'aida à investir cette place pendant que le maréchal Lannes poursuivait Castanos.

La junte d'Aranjuez, accablée déjà par la dispersion de l'armée de Blake, le fut bien plus par celle du corps de Palafox-Castanos; elle comprit les inconvénients de la division des commandements, résolut de les réunir désormais sur une seule tête, et nomma La Romana général en chef de toute l'armée. La Romana était un officier exalté, vantard, qui semblait pouvoir tout détruire, s'il était maître de conduire l'armée à son gré. Il n'avait cependant d'autre titre à la recommandation, que l'adresse avec laquelle il s'était échappé du Hanovre.

Napoléon, n'ayant plus rien pour gêner ses côtés, se détermina à marcher en avant et à se porter sur Madrid. Le 30, il parvint au col de Somo-Sierra, où une petite armée de quinze mille Espagnols s'était placée pour lui disputer le passage. Il fit occuper les hauteurs voisines afin de les balayer, et commanda de marcher en avant. Les premiers rangs, malgré leur courage, ayant été arrêtés, l'empereur, après avoir examiné le terrain, donna ordre à un escadron de chevau-légers polonais de se lancer sur la batterie principale des Espagnols et de s'en rendre maîtres. Ils plièrent une première fois; mais la seconde, ils marchèrent avec tant de vivacité, qu'ils tombèrent sur les canonniers, les sabrèrent et mirent tout en fuite.

La route de Madrid nous étant ouverte par le combat de Somo-Sierra, la junte d'Aranjuez, effrayée, se retira à Badajoz, annonçant que si le nord était un moment vaincu, elle allait se retirer dans le midi pour y préparer la défense. Madrid, qui n'était environné que d'une

Digitized by Google

simple muraille d'enceinte, sans bastion ni terrasse, avait élevé dans les rues par lesquelles les Français devaient entrer, des barricades très fortes et capables d'être défendues quelques jours. Ces moyens ne pouvaient sans doute tenir longtemps contre nos légions. Les officiers chargés de défendre la capitale des Espagnes, redoutant une prise d'assaut, auraient voulu capituler; mais la multitude, toujours plus fanatisée, repoussait cette proposition avec horreur. Quelques exaltés ayant cru remarquer qu'on avait donné du sable noirâtre au lieu de poudre, soulevèrent la populace, qui se jeta sur Péralès, corrégidor de Madrid, le massacra et traîna ses membres palpitants dans les rues. Le peuple en délire est le même partout; il semble qu'il ait besoin de sang pour satisfaire sa nature farouche.

Napoléon, désirant épargner la capitale d'un Etat dont il faisait la conquête pour son frère, somma d'abord la place de se rendre, et, sur son refus, fit les préparatifs pour se mettre en possession du Buen-Retiro, qui domine Madrid à l'est. Après ces premiers préparatifs, Napoléon fit une nouvelle sommation à la ville, qui refusa encore de se rendre. Mais lorsque nos colonnes se furent emparées de Buen-Retiro, d'où elles délogèrent quatre mille hommes, bourgeois et gens du peuple; lorsque les portes de Fuencarral, de l'Ouque, de San-Bernardino furent enfoncées, que l'armée put entrer dans la place et que Napoléon eut fait une troisième sommation, la junte de défense se montra disposée à composer. Thomas de Morla, ancien gouverneur de l'Andalousie, se présenta devant Napoléon, qui, voulant épouvanter les Espagnols, leur adressa ces paroles, destinées à retentir jusqu'au

Digitized by Google

fond des dernières provinces de la Péninsule, et même dans toutes les cours de l'Europe :

« Vous employez en vain le nom du peuple; si vous » ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous- » même vous l'avez excité et égaré par des mensonges. » Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alca- » des, les principaux propriétaires, et que d'ici à six » heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé » d'exister. Vous avez massacré les malheureux prison- » niers français qui étaient tombés entre vos mains. » Vous avez, il y a peu de jours encore, laissé traîner et » mettre à mort dans les rues, deux domestiques de » l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés fran- » çais. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient » mis en vos mains des troupes qui avaient capitulé sur » le champ de bataille de Baylen, et la capitulation a été » violée. Vous, Monsieur de Morla, quelle lettre avez- » vous écrite à ce général? Il vous convenait bien de » parler de pillage, vous qui, entré en 1795 en Roussil- » lon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées » comme un butin entre vos soldats. Quel droit aviez- » vous d'ailleurs de tenir un pareil langage? La capitu- » lation de Baylen vous l'interdisait. Voyez quelle a été » la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer » d'être rigides observateurs du droit des nations. Ils se » sont plaints de la convention de Cintra, mais ils l'ont » exécutée. Violer les traités militaires, c'est renoncer à » toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne » que les Bedouins du désert. Comment donc avez-vous » osé demander une capitulation, vous qui avez violé » celle de Baylen? Voilà comme l'injustice et la mau-

Digitized by Google

» vaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui » s'en sont rendus coupables. J'avais une flotte à Cadix, » elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé » contre elle les mortiers de la ville où vous comman- » diez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs, » j'ai mieux aimé la voir passer et être obligé de la pré- » cipiter du haut des rochers d'Espinosa, que de la dé- » sarmer. J'ai préféré avoir neuf mille ennemis de plus » à combattre, que de manquer à la bonne foi et à l'hon- » neur. Retournez à Madrid, je vous donne jusqu'à de- » main six heures du matin. Revenez alors, si vous n'a- » vez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il » s'est soumis. Sinon, vous et vos troupes, vous serez » tous passés par les armes. »

La ville, saisie d'épouvante, se hâta d'ouvrir ses portes. Une partie de la garnison espagnole, espérant échapper à la honte d'un désarmement, se sauva par les portes de l'ouest et du sud. Tout le reste fut désarmé et la place soumise au régime de l'état de siége. Napoléon ni Joseph Bonaparte ne voulurent entrer dans la ville; le premier habita quelques jours une maison de campagne du duc d'Infantado, et le second alla se fixer au Prado, magnifique maison royale à trois lieues de Madrid.

Afin de frapper de terreur la nation espagnole et d'enlever au peuple ses principaux meneurs, Napoléon fit arrêter les hommes les plus exaltés, les présidents et procureurs royaux des conseils de Castille. Il voulait poursuivre comme un traître le duc de Saint-Simon, Français d'origine; il fit confisquer tous les biens des personnages les plus distingués de la grandesse d'Espagne. Tandis qu'il frappait la tête, il essayait de gagner la classe moyenne

Digitized by Google

en détruisant les droits féodaux, en organisant la justice sur des bases plus populaires. Pour atteindre les moines, ces zélés patriotes, les principaux initiateurs du mouvement, il détruisit les deux tiers des couvents et les sécularisa. Les principaux habitants de Madrid, terrifiés, allèrent se jeter aux pieds de l'empereur et lui redemander le roi qu'ils avaient chassé. Ils furent reçus avec une grande sévérité; Napoléon déclara que le roi Joseph ne rentrerait à Madrid que lorsque tous les pères de famille seraient allés jurer au pied des autels et sur les saints Evangiles, qu'ils lui demeureraient fidèles à l'avenir; il ajouta que si les Espagnols ne voulaient point du roi qu'il leur donnait, il ne le leur imposerait pas malgré eux, mais que l'Espagne deviendrait une simple province de la France.

Les armées espagnoles, qui s'étaient promis de si magnifiques succès au-delà de l'Ebre, se voyaient toutes dispersées; celle de Castanos, après avoir immensément souffert à Tudéla, avait éprouvé un nouveau désastre à Rubiecco, et avait été rejetée sur le Guadalaxara; elle était ensuite passée sous les ordres du duc d'Infantado, qui opéra la retraite jusqu'à Cuença. L'armée qui avait vaillamment défendu le passage de Somo-Sierra, brisée elle-même, avait été repoussée jusqu'à Talavera; elle était dans la plus affreuse confusion, accusant ses officiers de ses malheurs. Elle en rejeta la faute principalement sur don Juan Benito, officier plein de valeur, qui avait été malheureux parce qu'il avait eu en tête un trop grand nombre de troupes et de trop vaillants soldats. Saisi par des lâches, il fut pendu à un arbre et criblé par des balles qu'on n'avait pas eu le courage de lancer aux Français.

Digitized by Google

L'armée sous les ordres du général Blake, que nous avons vue vaincue par les maréchaux Victor et Lefebvre, s'était ralliée et avait reçu pour commandant le général La Romana, qui s'était rapproché des Anglais dans le dessein d'opérer de concert avec eux. Les deux corps de l'armée anglaise, dont l'un avait remonté le Tage et l'autre avait débarqué à Corogne, étaient parvenus à se réunir à Benavente sous les ordres de John Moore. Ce capitaine ne voulait plus alors que se rapprocher de la Corogne, afin de se rembarquer et d'attirer une partie des troupes françaises à sa suite, manœuvre qui donnait répit aux bandes espagnoles du midi et leur fournissait le temps de s'organiser et de préparer les travaux de défense. Ayant été informé, au moment où il commençait son mouvement de retraite, que le maréchal Soult se trouvait avancé jusqu'à Valladolid avec un corps assez faible, il résolut de se porter sur lui, de le battre et de se retirer ensuite. Mais un soldat qui avait appartenu à l'armée de Dupont, vint annoncer à Napoléon la présence des Anglais au nombre de trente mille et leur marche vers la vieille Castille.

Pour prendre tous les Anglais, Napoléon prescrivit aussitôt au maréchal Soult de réunir tous les corps qui étaient auprès de lui, et de feindre une retraite, au lieu de marcher à la rencontre des ennemis. Il espérait qu'en les attirant ainsi vers lui, le maréchal Soult les engagerait toujours davantage, et qu'il lui serait plus facile de leur couper la retraite. Napoléon mettait Ney à la tête des divisions Marchand et Maurice-Mathieu; il prenait lui-même les divisions Dessoles et Lapisse avec la garde impériale, et formait une armée de quarante mille hommes pour franchir le Guadarrama et mettre les Anglais entre

Digitized by Google

lui et les vingt mille soldats dont Soult disposait. Le maréchal Lefebvre devait, avec dix mille hommes, passer derrière les Anglais pour tenir tête à l'armée d'Estramadure et l'empêcher de faire sa jonction avec John Moore. Napoléon ayant eu un temps excellent et de magnifiques chemins jusqu'au Guadarrama, se croyait déjà sûr d'atteindre les Anglais et de les vaincre ; mais il semble que la fortune devait toujours lui manquer lorsqu'il était sur le point de saisir ces insulaires. Le temps devint tout-à-coup affreux, et l'armée se vit arrêtée dans une gorge des montagnes, où Napoléon dut se porter lui-même pour donner l'exemple aux soldats, en faisant frayer un chemin dans la neige. Le lendemain, le dégel et la pluie rendirent les chemins presque impraticables. L'empereur, malgré ces difficultés et la perte d'un temps précieux, arriva à Tordesillas, à une journée des Anglais, fut instruit de leur position par le maréchal Soult qui se portait en avant avec vingt mille fantassins et trois mille chevaux. « Si les Anglais restent un jour de plus dans » leur position, ils sont perdus, dit Napoléon, car je vais » être sur leur flanc. » Ils n'y restèrent point un jour ; prévenu par le général La Romana du mouvement de Napoléon et du danger qu'il courait, s'il n'opérait sa retraite, John Moore se retira aussitôt sur Benavente, coupant les ponts sur son passage.

Informé de ce départ, Napoléon avait fait avancer son armée avec tant de promptitude, que le général Lefebvre-Desnouettes arriva sur les derrières des Anglais, et ne se trouva séparé d'eux que par l'Esla, qu'il passa à un gué. Il avait déjà atteint quelques fantassins, lorsque la cavalerie anglaise accourut, battit nos trois cents chevaux et

Digitized by Google

les jeta dans l'Esla. Plusieurs échappèrent, mais quelques-uns furent pris et d'autres tués. Le général Lefebvre demeura un moment au nombre des prisonniers.

Le maréchal Soult détruisait presque en même temps l'arrière-garde que le marquis de La Romana avait laissée au pont de Mansilla, pour faciliter sa retraite et celle du général anglais. Il se mit à parcourir avec une extrême vitesse la route suivie par John Moore, route qui était couverte de débris, de voitures chargées de munitions, d'hommes ivres-morts; car, en arrivant dans une ville ou un gros village, le premier soin des Anglais était de descendre à la cave et de se gorger de vin. Leur général pouvait à peine les rallier et en laissait quelquefois par centaines sur les chemins et dans les lieux où il avait fait halte. Les Espagnols étaient au désespoir, pressurés par de prétendus alliés, et accablés par les Français qu'ils avaient en horreur.

Napoléon espérait bientôt atteindre ses ennemis implacables et ne pas en laisser échapper un seul, lorsque le 2 janvier, à la lueur d'un feu de bivouac, il lut une dépêche qui lui arrivait de Paris pour l'informer que l'Autriche allait commencer la guerre. Il confia alors la conduite de ses troupes à ses lieutenants, et courut à Valladolid, afin d'être dans un lieu convenable pour correspondre avec la capitale de son empire et l'intérieur de l'Espagne.

Le maréchal Ney, chargé d'agir de concert avec Soult dans la poursuite de La Romana, s'éloigna tant, que Soult ne put rien tenter d'important. Les ennemis lui présentèrent cependant deux circonstances où il eût été facile de les atteindre, si Soult se fût trouvé avec des

Digitized by Google

forces assez puissantes. Après avoir éprouvé un échec d'arrière-garde et non sans avoir abandonné des morts, des blessés et des prisonniers, John Moore se rangea en bataille sur une hauteur devant Lugo, où il s'arrêta durant trois jours, pendant lesquels il fit filer les bagages, ses hommes fatigués et ses blessés. Soult, obligé de laisser une partie de ses hommes en route, n'osa point attaquer les Anglais avant d'avoir rallié ses troupes. Si Ney eût été à une faible distance, comme il aurait dû y être, les Anglais auraient pu être écrasés. John Moore, après trois jours de repos, reprit sa retraite, laissant cependant dans Lugo quelques centaines d'hommes ivres dont Soult s'empara.

John Moore arrivé à la Corogne, n'ayant point trouvé les vaisseaux qui devaient le recevoir, se retrancha et attendit pendant quatre jours. Le maréchal Soult, dont les cadres étaient à moitié vides, ne voyant aucune nécessité de livrer bataille, différait de jour en jour jusqu'à ce qu'il se vît à la tête de forces suffisantes. Quand il aperçut les vaisseaux anglais qui flottaient le long des quais de la Corogne pour recevoir les troupes anglaises, il marcha en avant, enleva aux ennemis le village d'Elvina, que John Moore reprit. Le combat se soutint ainsi avec des succès divers jusqu'à la nuit. Nous avions eu quatre ou cinq cents morts ou blessés, et les Anglais plus de douze cents, parmi lesquels le général en chef, dont la retraite avait été sinon brillante du moins très habile. Il avait perdu trois mille hommes, ce n'était point à son incapacité ou à ses malheurs qu'on devait attribuer cette perte, mais à la grossièreté de ses soldats et à leur passion pour le vin.

Digitized by Google

Il y a une contrée de l'Espagne où nous remportions d'assez grands avantages et dont nous n'avons point encore parlé. C'est la Catalogne. Cette province espagnole, qui forme presque un Etat à part, avait des places fortes très importantes et des armées assez considérables. « L'armée espagnole qui défendait cette province et qu'il n'était possible d'évaluer que très approximativement, s'élevait à environ quarante mille hommes. Elle se composait des troupes de ligne tirées des îles Baléares et transportées en Catalogne par la marine anglaise, de troupes de ligne tirées du Portugal et transportées également par la marine anglaise en Catalogne; d'une division de Grenade, sous le général Reding; d'une division d'Aragonais, sous le marquis de Lassan, frère de Palafox; enfin des troupes régulières de la province. Elle avait pour général en chef don Juan de Vivès, qui avait servi autrefois contre la France, pendant la guerre de la Révolution, et se vantait beaucoup d'y avoir obtenu des succès. Elle était secondée par des volontaires appelés miquelets, formés en bataillons nommés tercios et remplissant l'office de troupes légères. Agiles, braves, bons tireurs, ces volontaires, courant sur les flancs de l'armée espagnole, lui rendaient de nombreux services. A ces forces il fallait joindre les somathènes, espèce de milice composée de tous les habitants qui, d'après d'anciennes coutumes, se levaient en masse au premier son de leurs cloches, devaient défendre les villages et les villes, occuper et disputer les principaux passages (1). »

Il fallait, pour tenir tête à ces troupes, un général ha-

(1) Thiers.

Digitized by Google

bile dans les manœuvres. Duhesme était renfermé dans Barcelone avec des forces capables de tenir encore longtemps. Mais comme il était évidemment au-dessous d'un tel commandement, Napoléon jeta les yeux sur le général Saint-Cyr, officier qui joignait à la valeur une connaissance approfondie de l'art militaire et une grande fermeté de caractère. L'empereur avait ordonné à Saint-Cyr de marcher rapidement sur Barcelone, afin de dégager cette place vivement pressée par les ennemis. Le nouveau commandant général, sur le point d'entrer en Espagne, jugeant que le fort de Ross nous était absolument nécessaire pour rendre faciles nos communications avec la Catalogne, résolut de l'emporter avant de pénétrer plus avant.

La ville de Ross protége un mouillage excellent et peut devenir un lieu de débarquement et d'embarquement facile. Elle a un fort détaché dit *Routan*, dont le canon frappe la meilleure partie de son mouillage. Il était évident que si nous n'en étions pas maîtres, nous ne pourrions être assurés de nos derrières, et que les Anglais s'en serviraient pour y prendre ou y déposer des troupes. Quand ce fort eut été forcé de se rendre par des batteries de très gros calibre placées sur des hauteurs voisines, la place fut enveloppée, et on pratiqua trois parallèles comme dans un siége régulier. Enfin, après seize jours de tranchée, la garnison, forte de douze mille huit cents hommes se soumit.

Nous étions ainsi maîtres du mouillage d'où nos vaisseaux pouvaient envoyer des secours à nos troupes, qui étaient vivement pressées à Barcelone et inquiétées par les habitants.

Digitized by Google

Deux voies se présentaient pour marcher à la délivrance de cette ville, l'une le long de la mer, et la seconde plus dans les terres. La première avait le désavantage d'obliger à passer presque constamment sous le canon des chaloupes anglaises; la seconde exposait au feu de Girone. Saint-Cyr, afin de marcher avec plus de rapidité, ne donna à ses colonnes presque aucun bagage, et laissa en arrière son artillerie, qu'il eût été très difficile de conduire dans ces pays de montagne. Il suivit d'abord la route de Girone pour attirer sous cette place les ennemis qui bordaient la mer; puis, se dérobant tout à coup à ses adversaires, il se trouva par un chemin de traverse sur la route qui longe la mer. Les Anglais, qui ne s'attendaient plus à le voir, lui lancèrent à peine quelques boulets. Pendant que l'armée espagnole, placée devant Girone, courait à la mer, Saint-Cyr se dérobait de nouveau à ses coups et reprenait sa première route qu'il poursuivit sans obstacle jusqu'à une journée de Barcelone. Les assiégeants de cette place, informés que le général français avait trompé l'armée espagnole et qu'il arrivait sans avoir pu être atteint, se portèrent à sa rencontre et l'attendirent à Cardeden, poste très fort qui présentait de grands obstacles de terrain. Saint-Cyr forma ses hommes en colonnes serrées, ordonna de marcher au pas accéléré sans même faire une seule décharge, et fit aborder le plus promptement possible l'ennemi à la baïonnette. Il le culbuta en effet et lui prit toute son artillerie. Aucun obstacle ne l'arrêta plus jusqu'à Barcelone, où il entra au grand étonnement des habitants qui s'étaient persuadés qu'aucun corps français ne pourrait vaincre les difficultés qui défendaient l'approche de cette place.

Digitized by Google

Entré le 17 décembre à Barcelone, Saint-Cyr prit à peine deux jours de repos. Il sortit le 20 pour culbuter l'ennemi retiré dans son camp de Llobregat, où il paraissait n'avoir rien à craindre. Pendant que la division Chabran établissait des batteries vis-à-vis de Moulin-del-Rey, les autres divisions traversaient le Llobregat et abordaient le front de l'ennemi avec une telle vigueur, qu'il fut culbuté de toute part. La masse des Espagnols prit alors la fuite, abandonnant armes, bagages, pièces d'artillerie, en un mot tout ce qui pouvait retarder sa course. Elle fut tellement dispersée que le général Vivès ne rallia pas plus de quinze mille hommes à Tarragone. Cinquante bouches à feu, une immense quantité de fusils et douze cents prisonniers furent le fruit de cette victoire (20 décembre).

Nous étions donc vainqueurs de tous côtés à la fin de l'année 1808. Toutes les armées ennemies étaient dispersées, les Anglais vivement pressés se rembarquaient, il n'y avait plus que Saragosse pour tenir avec fermeté contre nos troupes. Nous n'avions pas encore tenté de pénétrer dans le midi, mais les bataillons ennemis y étaient si peu nombreux, qu'ils ne semblaient pas capables d'opposer une résistance sérieuse; cependant la grande lutte allait seulement commencer.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Année 1809.

§ I. *Saragosse.*

Chaque année était pour Napoléon une leçon dont il aurait dû profiter, et il marchait toujours de plus en plus dans le système qu'il avait eu le malheur d'adopter. Le jour du nouvel an 1809 il répondit à Joseph qui lui souhaitait la pacification de l'Europe : « Je vous remercie » de ce que vous me dites relativement à la bonne an- » née. Je n'espère pas que l'Europe puisse être encore » pacifiée cette année. Je l'espère si peu, que je viens de » rendre un décret pour lever cent mille hommes. La » haine de l'Angleterre, les événements de Constanti- » nople, tout fait présager que l'heure du repos et de la » tranquillité n'est pas encore sonnée. »

Il partit presque aussitôt de l'Espagne dans le dessein de prendre la route d'Allemagne, où il devait cueillir encore de nouveaux lauriers, mais cette fois très chèrement acquis. Croyant la conquête de l'Espagne presque entièrement finie, il donna des conseils à Joseph sur la manière de gouverner : « Il faut vous faire craindre » d'abord, et aimer ensuite. Soyez à la fois juste et fort, » et autant l'un que l'autre, si vous voulez gouverner. »

C'était aussi cette politique que se proposait de suivre

Digitized by Google

Joseph en Espagne, du moins autant qu'il en était capable. Madrid, sous le régime militaire, gémissant de la contrainte qu'on lui faisait subir, demandait avec instance l'entrée du roi Joseph dans ses murs, afin d'être soulagée du joug de fer qui pesait sur ses habitants. La plupart des citoyens, menacés d'être écrasés par les soldats tant qu'ils n'iraient pas jurer sur les saints Evangiles fidélité au roi illégitime et détesté, se décidèrent à prêter un serment réprouvé par leur cœur. Dès lors Joseph fit tous ses préparatifs pour une entrée solennelle dans la capitale de ses Etats.

Avant de rentrer à Madrid, Joseph voulant, par un succès éclatant, montrer aux Espagnols que tout espoir de restauration était perdu, fit proclamer par ses partisans et ses journaux le combat insignifiant de la Corogne comme une horrible défaite, et l'embarquement des Anglais comme un abandon éternel de ce qu'il nommait la rébellion. Ce n'était pas assez encore. Il ordonna au maréchal Victor de détruire les restes de l'armée espagnole de Castanos, réunie à Cuença sous les ordres du duc d'Infantado. A l'approche des Français, le général espagnol, destiné à être aussi malheureux dans la guerre qu'en politique, se retira à Vilès et occupa deux pics très élevés. Le maréchal Victor fit passer derrière l'ennemi une partie de ses troupes, afin de l'empêcher de fuir, et l'aborda de front avec une grande vivacité. Les Espagnols ne purent tenir contre nos troupes, furent culbutés, arrêtés en cherchant à échapper à la mort et pris entre deux feux. Treize mille hommes déposèrent les armes et livrèrent trente drapeaux avec une nombreuse artillerie. Quoique ce brillant fait d'armes fût

Digitized by Google

une belle réponse à la capitulation de Baylen, il eut cependant assez peu de retentissement, parce qu'on savait apprécier la différence qui existait entre les soldats français et les bandes espagnoles à peine exercées à supporter le feu. Joseph entra alors à Madrid au milieu d'une population silencieuse, et reçut les compliments obligés des grands.

Si les Espagnols étaient faibles en rase campagne, jamais peuple ne montra plus d'énergie derrière des murailles. Le siége de Saragosse, qui paraissait à Joseph Bonaparte la dernière opération sérieuse pour son établissement définitif et complet sur le trône d'Espagne, va nous en fournir la preuve. Nous sommes saisis d'un étonnement mêlé de grandeur et de tristesse en lisant les siéges de Numance et de Jérusalem, parce qu'on y voit jusqu'à quelle tenacité le patriotisme peut soutenir le courage de l'homme. Celui de Saragosse présente quelque chose de plus grand encore, parce que les Espagnols eurent à lutter contre des moyens que ne possédaient pas les anciens.

La ville de Saragosse, située sur la droite de l'Ebre, possédait sur la gauche de ce fleuve un faubourg environné d'une muraille faite en briques, épaisse de quatre pieds. La place n'était point fortifiée régulièrement, elle n'avait qu'une simple chemise d'enceinte, mais appuyée par quelques bâtiments construits avec la plus grande solidité, tels que le bâtiment de l'Inquisition, les couvents des Capucins, de Saint-Joseph, de Santa-Engracia, des Augustins, de Sainte-Monique. Dans l'intérieur de la ville il y avait aussi un grand nombre de maisons très solidement bâties, qu'il était facile de convertir en es-

Digitized by Google

pèce de forteresses. La ville était encore protégée en dehors par la Huerba, petite rivière encaissée et profonde, qui enveloppait une partie de la place du côté de l'est et servait de défense à la muraille. Au point où elle formait un angle avec la muraille de la ville, il y avait une tête de pont que les Espagnols fortifièrent. En dehors, et comme pour servir de fort avancé, se trouvait le couvent de Saint-Joseph, qu'on avait environné de fossés et où l'on avait placé trois mille hommes pour le défendre. Sur la gauche il n'y avait que le faible mur d'enceinte et les trois énormes bâtiments de l'Inquisition, de Santa-Engracia et des Capucins; on les rattacha l'un à l'autre par une muraille en pierre sèche avec terrassement.

La population de la ville, forte d'environ quarante à cinquante mille âmes, avait été plus que doublée par le grand nombre de défenseurs qui s'étaient présentés. Ils avaient juré que la place ne se rendrait point, à moins qu'elle ne fût couverte de ruines. N'ayant aucun intérêt à la conservation des maisons, les défenseurs ne craignaient pas de les sacrifier pour satisfaire leur résolution de résistance à mort. Cinquante mille hommes, soutenus d'une formidable artillerie, avaient juré de mourir plutôt que de se soumettre.

Les Français, au nombre de trente-six mille hommes environ, ne prenaient pas tous part au siége. Neuf mille étaient placés au-delà de l'Ebre pour garder l'enceinte du faubourg et empêcher d'y rien laisser pénétrer; huit mille étaient dans un camp à Calatayud, n'ayant d'autre soin que de maintenir le pays qui se soulevait en effet et voulait marcher à la délivrance de la place. Il n'y

Digitized by Google

avait donc en réalité que dix-huit à dix-neuf mille hommes occupés au siége difficile de Saragosse.

Toutes les mesures étant prises pour commencer les opérations du siége, la première parallèle fut ouverte le 31 décembre devant le couvent de Santa-Engracia, la tête de pont de la Huerba et le couvent de Saint-Joseph. Dès le 2 janvier la deuxième parallèle fut tracée, et on commença à battre en brèche les principales positions. Le 11 janvier l'assaut fut livré au couvent de Saint-Joseph, et malgré un fossé profond qui n'était pas encore comblé, il fut emporté. Des trois cents Espagnols qui n'avaient pu rentrer assez tôt dans la place, quarante furent faits prisonniers, les autres furent noyés ou passés au fil de l'épée. Nous avions eu trente morts et cent cinquante blessés, la plupart grièvement.

Le couvent de Saint-Joseph une fois tombé au pouvoir de l'ennemi, la tête de pont de la Huerba pouvait être facilement enlevée ; les Espagnols firent sauter le pont en se retirant. On pratiqua aussitôt deux ponts couverts par des terrassements, à l'aide desquels nous pûmes nous approcher de la place, avec l'espoir d'y pénétrer bientôt. La ville souffrait déjà horriblement, mais elle montrait un courage au-dessus de tout éloge. Quoique une épidémie fût venue joindre son action destructive à la mitraille des Français, la ville n'en continuait pas moins à se défendre avec la plus grande valeur et couvrait nos troupes de bombes, de grenades, de balles et de boulets. Nos plus vieux soldats, accablés par un feu désastreux, exténués de travaux, affaiblis par les besoins, ayant déjà plus de douze cents hommes hors de service, faisaient entendre de grands

Digitized by Google

murmures. Junot, commandant supérieur du siége, essayait de les ranimer, lorsque le maréchal Lannes fut chargé de conduire lui-même les travaux. En sa qualité de maréchal, il crut devoir apporter quelques changements au plan tracé par Napoléon. Ainsi il voulut que les troupes de Catalogne contribuassent pour leur part au siége; il ordonna aux neuf mille hommes chargés d'envelopper le faubourg, de l'emporter et d'en repousser les habitants dans la place. Le faubourg fut en effet attaqué, mais il ne put être emporté que le 18 février.

Le 26 janvier, on avait donné l'assaut et rencontré une résistance qui désespérait les plus braves. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici quelques passages des rapports adressés à l'empereur; ils montreront la terrible impression de nos officiers en racontant les peines que causait le siége : « Jamais, Sire, je n'ai vu autant » d'acharnement comme nos ennemis en mettent à la » défense de cette place. J'ai vu des femmes venir se faire » tuer devant la brèche. Il faut faire le siége de chaque » maison. Si on ne prenait pas de grandes précautions, » nous y perdrions beaucoup de monde, l'ennemi ayant » dans la ville trente à quarante mille hommes, non com- » pris les habitants. Nous occupons depuis Santa-Engra- » cia jusqu'aux Capucins, où nous avons pris quinze bou- » ches à feu.

» Malgré tous les ordres que j'avais donnés pour empê- » cher que le soldat ne se lançât trop, on n'a pas pu être » maître de son ardeur. C'est ce qui nous a donné deux » cents blessés de plus que nous ne devions avoir.

» Le siége de Saragosse ne ressemble en rien à la » guerre que nous avons faite jusqu'à présent. C'est un

Digitized by Google

» métier où il faut une grande prudence et une grande » vigueur. Nous sommes obligés de prendre avec la mine » ou d'assaut toutes les maisons. Ces malheureux s'y dé- » fendent avec un acharnement dont on ne peut se » faire une idée. Enfin, Sire, c'est une guerre qui fait » horreur. Le feu est dans ce moment sur trois ou qua- » tre points de la ville ; elle est écrasée de bombes, mais » tout cela n'intimide pas nos ennemis. On travaille à » force à s'approcher du faubourg. C'est un point très » important. J'espère que quand nous en serons maîtres, » la ville ne tiendra pas longtemps. »

Lorsque la muraille d'enceinte eut été enlevée, il fallut livrer un combat à chaque maison, les enlever les unes après les autres. Quand nos soldats y entraient, un feu meurtrier les accablait de la cave, des premiers et des seconds étages. Des tirailleurs, postés sur les toits, frappaient ceux qui se montraient dans les rues. Quand une fois on était maître d'une maison, et que l'on croyait pouvoir saisir les guerriers intrépides qui la défendaient, ils disparaissaient tout à coup par des issues pratiquées afin de faire communiquer entre elles toutes les habitations; le combat recommençait alors comme dans la maison précédente. Afin d'avoir plus tôt fini avec ces maisons, nos soldats pratiquaient des mines et les faisaient sauter. Un jour ils préparèrent un horrible guet-apens. Ayant disposé une mine puissante sous un couvent, ils se retirèrent et le laissèrent de nouveau occuper par les Espagnols : le couvent sauta alors et lança en l'air plus de trois cents hommes.

Rien n'était capable de suspendre le courage des défenseurs de la place. Animés surtout par les moines

Digitized by Google

qu'on n'accusera pas ici d'avoir manqué de patriotisme, ils ne se laissaient abattre par aucun revers. N'ayant pas le temps d'enterrer les morts, sachant que plus de quinze mille soldats étaient dans les hôpitaux livrés aux plus grandes souffrances, ils attendaient la mort sans crainte, donnant au monde l'exemple d'une défense inconnue. Nos soldats, vaincus par tant de résistance, voulaient abandonner les travaux du siége. « Nous y périrons » tous, disaient-ils. A-t-on jamais fait la guerre de » la sorte? A quoi pensent nos chefs? Ont-ils oublié » leur métier? Pourquoi ne pas attendre de nouveaux » renforts, un nouveau matériel, et enterrer ces furieux » sous des bombes, au lieu de nous faire tuer un à un, » pour prendre quelques caves et quelques greniers? Ne » pourrait-on pas dépenser plus utilement pour l'empe- » reur notre vie, qu'on dit lui être due, et que nous ne » refusons pas de lui sacrifier. »

Lannes essayait de leur rendre du courage. « Vous » souffrez, mes amis, leur disait-il ; mais croyez-vous » que l'ennemi ne souffre pas aussi? Pour un homme » que vous perdez, il en perd quatre. Supposez-vous » qu'il défendra toutes ses rues comme il en a défendu » quelques-unes? Il est au terme de son énergie, et, sous » peu de jours, vous serez triomphants et possesseurs » d'une ville dans laquelle la nation espagnole a placé » toutes ses espérances. Allons, mes amis, ajoutait-il, » encore quelques efforts, et vous serez au bout de vos » peines et de vos travaux. »

Nos soldats, après avoir, par des fatigues inouïes, emporté les unes après les autres les maisons qui conduisaient au Corso, l'atteignirent enfin. Le tiers des édifices

Digitized by Google

était détruit, les deux autres tiers étaient criblés de boulets et tachés de sang. Cinquante-quatre mille personnes avaient succombé ; les cadavres infects laissés sans sépulture, répandaient de tous les côtés des miasmes mortels ; le reste était presque incapable de tenir une arme : que restait-il à faire ? Se soumettre. Les restes de la junte demandèrent à capituler. On accorda pour toute faveur aux défenseurs de sortir par la porte principale, pour se constituer prisonniers de guerre s'ils n'aimaient mieux reconnaître le roi Joseph et servir dans les rangs de ses armées. Le 21 février, dix mille fantassins, deux mille cavaliers, pâles, maigres, décharnés, se soutenant à peine, défilèrent en présence de nos soldats pleins d'admiration pour tant d'héroïsme. Ils avaient aussi souffert des pertes considérables. Près du quart des assiégeants avait péri. Sur quarante officiers supérieurs, vingt-sept avaient été tués ou grièvement blessés (1).

Le résultat que Napoléon avait marqué pour point de départ d'un vaste plan, était enfin atteint ; car Saragosse ayant succombé, il semblait que nous pouvions marcher en avant, attaquer sans crainte les faibles débris des armées espagnoles, les détruire entièrement et soumettre toute la Péninsule à notre pouvoir. Napoléon partagea l'armée d'Espagne en différents corps indépendants, qui tous avaient un rôle à jouer et une grande charge à remplir. Saint-Cyr, à la tête de quarante mille hommes, devait maintenir la Catalogne dans l'obéissance et conquérir les places qui n'étaient pas encore en notre pouvoir. Suchet, chargé du commandement du corps de

(1) Thiers.

Digitized by Google

Junot, dont l'effectif nominal était de trente mille hommes, mais qui en avait à peine vingt, devait contenir l'Aragon. Mortier, qui, au lieu d'un effectif de vingt-trois mille hommes comme on le disait, n'en comptait réellement que dix-huit, commandait la réserve, que Napoléon s'était proposé de transporter sur les rives du Rhin s'il en avait besoin. Le roi Joseph, dirigé par son chef d'état-major, le vieux général Jourdan, réunissait à Madrid et dans les environs les débris de tous les corps, et se trouvait ainsi à la tête, non de cinquante mille hommes comme le croyait l'empereur, mais seulement de trente-six mille. Le maréchal Victor, qui avait remporté les victoires d'Espinosa et d'Uclès, chargé d'un rôle brillant, dut se porter sur la droite de Madrid, remonter vers l'Andalousie et soumettre cette vaste et belle province. Au lieu de quarante mille hommes, il n'en avait que trente mille. Le maréchal Ney devait maintenir dans l'obéissance la Biscaye, les Asturies et la Galice. Enfin le maréchal Soult, que l'on chargeait de faire de nouveau la conquête du Portugal, au lieu d'un effectif de quarante-six mille hommes que lui avait promis l'empereur, put à peine en compter vingt-cinq mille sous les drapeaux. Toutes les troupes réunies en Espagne formaient un effectif nominal de trois cent mille hommes, et un effectif réel de deux cent et quelques mille soldats solides, les meilleurs de la France.

Napoléon, qui avait conçu un vaste plan avec la prétention de faire manœuvrer tous les maréchaux et les généraux indépendants dans une harmonie parfaite, avait commis plusieurs erreurs extrêmement graves. D'abord ce n'était plus, comme nous l'avons dit, trois

Digitized by Google

cent mille hommes qu'il avait sous les armes, mais un peu plus de deux cent mille. En quelques mois c'était donc près de cent mille hommes que lui avait coûté une guerre de partisans. Les corps qu'il croyait suffisants pour atteindre un but qu'il se proposait, ne l'étaient réellement pas. Une seconde erreur, c'était l'appréciation des forces de l'insurrection. Jugeant du caractère de la nation espagnole et de ses troupes par celui des peuples d'Allemagne, il se persuadait qu'après les batailles qu'il avait gagnées, il n'y avait plus d'armées capables de tenir la campagne. L'Espagnol fuyait lorsqu'il n'était pas derrière des murailles, mais il reparaissait aussitôt qu'il se croyait capable de tenir tête à son ennemi. Aussi jamais une province n'était soumise; comme un simple déplacement de forces suffisait pour faire méconnaître les autorités françaises, il fallait constamment des corps assez considérables dans chaque province pour les maintenir dans l'obéissance.

Une autre faute énorme, la plus grande de toutes peut-être, fut la division des commandements sans un chef supérieur qui pût donner, suivant les circonstances, l'impulsion aux différents corps chargés d'agir de concert. Il fallait pouvoir les réunir, les disperser, les transporter d'un lieu à un autre, selon le besoin, et Napoléon s'était réservé à lui-même d'ordonner les changements nécessaires et les opérations qui devaient se faire. Mais Napoléon allait se trouver à six cents lieues du théâtre de la guerre dans laquelle agissaient ses capitaines; comment, dans un tel éloignement, pouvoir donner un ordre convenable? Tel corps qui se trouvait en danger et avait besoin d'être secouru dans l'espace de quelques jours,

Digitized by Google

pouvait-il attendre un ou deux mois pour sortir de sa position? C'était donc évidemment une énorme faute de s'être réservé la direction suprême. Il y avait à Madrid un roi qui, aidé des lumières du maréchal Jourdan, voulut donner plus d'une fois des ordres utiles, qui ne furent point reçus. Joseph se contenta alors de hasarder des conseils timides, qui ne furent pas même acceptés par des officiers habitués à entendre Napoléon, à leurs yeux le type du génie militaire; ils se riaient de son frère et de son chef d'état-major. De tristes propos, échappés de la bouche de l'empereur pour tourner en ridicule les prétendus talents militaires de Jourdan et pour constater l'incapacité de Joseph à la guerre, étaient-ils propres à les relever aux yeux des généraux? Les officiers et les soldats, fatigués de combattre pour les frères incapables de leur empereur, murmuraient de ce qu'on répandait leur sang pour un homme et non pour la France. Si seulement le roi Joseph avait pu se relever par des récompenses distribuées avec sagesse. Sous le rapport des finances, il pouvait moins encore. Obligé, pour payer ses serviteurs, de faire fondre l'argenterie saisie chez les plus grands personnages de l'Espagne, comment aurait-il pu donner de l'argent soit aux officiers, soit aux soldats? Napoléon s'étant emparé pour deux cent millions de biens sur les Médina-Celi, les d'Ossuna, etc., Joseph en réclamait une grande partie pour en faire un noble usage, soit dans l'intérêt du trésor espagnol, soit pour les restituer aux propriétaires, s'ils venaient à reconnaître son autorité; mais Napoléon ne le voulait point. Etait-il possible, dans un pareil état de choses, d'espérer de brillants succès?

Digitized by Google

L'Espagne, que Napoléon avait crue vaincue, sentit renaître toute son ardeur patriotique lorsqu'elle apprit que l'empereur repassait les Pyrénées avec sa garde, pour se rendre sur le Rhin et aller s'enfoncer aux extrémités de l'Allemagne. La junte d'insurrection, transportée en Andalousie, envoya partout des émissaires pour agiter le peuple et le soulever; elle mit trois armées sur pied : au nord celle de La Romana, qui avait rallié les troupes de Blake à la hauteur de Madrid; vers l'ouest celle de Vénégas, et enfin, plus au sud, celle de don Gregorio de Cuesta. La junte avait envoyé des renforts à ces différentes armées, qui, tant de fois battues, n'en conservaient pas moins leur confiance et se croyaient capables d'anéantir les plus nombreux bataillons français.

Un autre ennemi que Napoléon croyait défait de manière à n'oser plus se montrer sur un champ de bataille, c'était l'Angleterre. On avait tant exagéré en France notre faible succès de la Corogne (si succès il y avait), qu'on croyait les Anglais dégoûtés de la guerre du continent. Ils allaient cependant débarquer de nouveau en Portugal et tenter une descente sur les bords de l'Escaut. Ils replaçaient à la tête de leur principale armée de terre le fameux Arthur de Wellesley (lord Wellington), qui avait été obligé de passer à un conseil de guerre pour avoir accordé trop facilement la capitulation de Cintra, par laquelle Junot et ses soldats avaient été déposés sur le continent. Nos ennemis allaient donc être plus puissants que jamais en Espagne, et nous devenions plus faibles. Cent mille hommes hors de combat en une campagne, un commandement divisé, nos ennemis exaltés par l'espérance de chasser les Français hors de la Pénin-

Digitized by Google

sule, telle était la véritable situation des choses lorsque le maréchal Soult entra en Portugal.

§ II. *Expédition de Soult en Portugal.*

Le maréchal Soult, établi entre Vigo, Saint-Jacques-de-Compostelle et Thuy, avait consacré un mois à se remettre des souffrances de la dernière campagne et à reconstituer son armée. Au lieu de partir au 1er février, comme on l'avait espéré, il ne put commencer son mouvement que le 15. D'ailleurs, la route qu'il se proposait de suivre lui paraissait si courte et si facile pour atteindre Oporto, qu'il espérait en quelques jours en devenir maître. Il pensait traverser le Minho un peu au-dessous de Thuy, et prendre la grande route qui conduit à Oporto, où il voulait se rendre en longeant la mer ; mais le soulèvement des Portugais l'obligea à changer de dessein. Exaltés, fanatisés par la défaite de Junot, les Portugais se soulevèrent en masse, élevèrent des barricades jusque dans les moindres villages que l'armée française devait suivre, s'emparèrent de toutes les barques du Minho, et n'en laissèrent pas une seule sur la rive droite, en sorte que le maréchal Soult, arrivé sur le bord du fleuve, ne trouvant aucun moyen de passage dans le lieu qu'il avait désigné, fut obligé de descendre jusqu'à Garda, où il put s'emparer de quelques barques. Contrarié par l'insuffisance de ses moyens de transport, et plus encore par l'agitation du fleuve produite par l'Océan, Soult, au lieu de jeter deux mille hommes sur la rive gauche, put à peine en faire passer quarante-cinq seule-

Digitized by Google

ment, qui furent à l'instant arrêtés et désarmés. Réduit à remonter le fleuve jusqu'à Orense pour y tenter le passage, Soult rencontra dans sa marche beaucoup plus de difficultés qu'il ne le croyait, et fut obligé de laisser à Thuy sa grosse artillerie, quelques malades et un corps pour garder cette place. En remontant vers Orense, il se vit assailli par une multitude de tirailleurs, appartenant au général La Romana, l'un des plus hardis partisans, qui s'était placé sur ses derrières et sur ceux de Ney. Soult refoula un peu La Romana et continua son mouvement sans disperser totalement son ennemi, faute dont il dut se repentir. Il avait compté sur le maréchal Ney pour réduire ce chef; mais Ney, obligé de maintenir une ligne très étendue, s'étant alors avancé du côté de la France pour dégager cette partie du littoral, La Romana en profita pour se jeter en Galice et soulever le pays presque abandonné à lui-même. Le maréchal Soult, réduit à combattre sans cesse contre une multitude de tirailleurs, traversa le Minho à Orense et parvint à Chaves, ayant déjà plus de huit cents hommes hors de combat. Les généraux portugais, fidèles aux leçons des Anglais, ne firent aucune résistance à Chaves. Y ayant trouvé une petite citadelle, Soult y déposa ses blessés avec un corps pour les garder, car telle était la condition de la guerre en Portugal, qu'il fallait, pour conserver les malades et les blessés, des détachements capables de leur sauver la vie. A chaque pas, notre armée se voyait décimée et obligée de laisser des corps en arrière. En continuant ainsi, Soult devait arriver à Oporto tellement affaibli, qu'il se trouverait dans une véritable incapacité de rien faire.

La populace de Braga voulant se défendre, et le géné-

Digitized by Google

ral portugais Frère ayant refusé d'accéder à son désir, elle se souleva, massacra cet officier et confia le commandement à un Hanovrien. La défense ne dura pas longtemps ; la populace, qui se montrait un instant auparavant si audacieuse, s'épouvanta lorsqu'elle vit une de nos divisions tourner la place, et prit la fuite. Nos soldats la poursuivirent et la massacrèrent sans pitié, se montrant malheureusement trop fidèles imitateurs des Portugais.

Le maréchal Soult, qui avait eu quarante morts et cent soixante blessés à Braga, déposa ses malades dans cette ville et en confia la garde à la division Heudelet, qui reçut en même temps l'ordre de dégager Thuy et de maintenir la tranquillité dans le pays. Quoique l'armée portugaise, qui s'était réunie devant Oporto pour y livrer bataille, fût au nombre de soixante mille combattants, elle n'était cependant pas fort à craindre pour nos vieilles troupes ; aussi se dispersa-t-elle dès le premier choc. Les faibles talus en terre élevés à la hâte furent facilement emportés. Le peuple et l'armée, poussés dans les rues, refluèrent sur le pont de bateaux par lequel on communiquait aux faubourgs situés sur la rive gauche. Le poids de la multitude et de nos soldats qui la poursuivaient l'épée dans les reins le fit céder, et un grand nombre d'infortunés furent engloutis sous les flots. Toute issue de retraite étant fermée, le peuple d'Oporto fut alors exposé aux coups de nos troupes furieuses, qui renouvelèrent tous les excès de Cordoue. Vol, assassinat, sacrilége, viol, tous les crimes en un mot furent commis. Les officiers rappelèrent enfin leurs soldats à la raison et les ramenèrent à la discipline lorsque leur férocité et leur barbarie furent satisfaites.

Digitized by Google

Le maréchal Soult, maître d'Oporto, n'avait plus guère que vingt mille hommes, dont il était encore obligé de détacher la division Heudelet pour garder Braga, et quelques mille sous les ordres du général Loison, pour occuper Amarante. Il ne pouvait d'ailleurs conserver aucun espoir de recueillir de nouvelles troupes ou d'être secondé. S'il avait pu l'être, il l'eût été sans doute par Ney, qui était en Galice pour comprimer cette province entièrement soulevée. Vigo avait été pris, quoiqu'il y eût une garnison de treize cents hommes. Chaves avait été emporté; Thuy eût aussi succombé, bien qu'il y eût dans cette place quatre mille Français, si une division de Ney et celle d'Heudelet ne fussent accourues pour la dégager. Dans une pareille situation, que pouvait le maréchal Soult à Oporto? rien, que se compromettre et amener un désastre semblable à celui de Junot, et peut-être plus grand. Il ne pouvait songer à marcher sur Lisbonne avec des forces très faibles, lorsqu'un adversaire plus puissant que lui y prenait terre. Arthur de Wellesley y avait déjà dix-huit à vingt mille Anglais, et attendait de nouveaux soldats. Si le maréchal Soult avait écouté les conseils de la sagesse, il eût à l'instant même opéré sa retraite sur l'est du Portugal, afin de se lier avec les corps que nous avions sur ce point et d'agir de nouveau selon les circonstances sur le pays qu'il était chargé de conquérir. Il eût fallu une grande force d'âme pour prendre une pareille résolution, car c'était presque s'avouer vaincu. Une intrigue bizarre vint encore détruire les velléités de retraite que le maréchal aurait pu avoir.

Le Portugal contenait un grand nombre de négociants, espèce de gens qui ne consulte que son intérêt et n'ap-

Digitized by Google

précie trop souvent la moralité de la grande politique qu'à la mesure de ses bénéfices. Contents d'avoir l'ordre matériel et un gouvernement qui soutiendrait le négoce, quelques intrigants s'abouchèrent avec le maréchal Soult et lui persuadèrent de les laisser agir, l'assurant qu'ils le feraient reconnaître pour roi non-seulement par le pays, mais encore par l'armée française. Il se répandit en effet dans la province d'Oporto des émissaires qui obtinrent des adhésions dans une certaine classe de la société, qui, par contrainte, demandait la royauté de Soult. Des demandes analogues furent présentées à l'armée, dont les officiers pouvaient être divisés en plusieurs classes. Les uns tenaient à Napoléon, qu'ils regardaient encore comme le représentant de la grandeur et de la félicité de la France, c'était peut-être le petit nombre; les autres, attachés aux idées révolutionnaires, se montraient hostiles à l'empereur qui en était l'ennemi; d'autres n'ambitionnaient que la fortune, et ceux-là étaient prêts à se vendre à qui saurait les bien payer; quelques-uns enfin ne voyaient de salut pour leur patrie que dans l'antique famille des Bourbons. Dans une telle division de sentiments politiques, malgré la fidélité au drapeau français, il était difficile qu'une armée pût se soutenir bien longtemps. Un officier subalterne la ramena à l'unanimité en voulant la diviser.

Argenton, capitaine du 18e de dragons, ayant reçu dans le Midi où il était né des impressions favorables au rétablissement de la légitimité, crut voir l'Empire s'écrouler, et pensa qu'on pouvait en accélérer la chute en augmentant la division dans l'armée. Loin de repousser l'idée d'élever Soult à la royauté de Portugal, il était persuadé que cette exaltation ferait naître la pensée

Digitized by Google

d'une semblable ambition dans beaucoup d'officiers généraux. La guerre, éclatant entre Napoléon et ses lieutenants, devait nécessairement compliquer encore une machine déjà trop surchargée. Pour la réalisation de son projet, il prit un habit bourgeois et alla plusieurs fois visiter Arthur de Wellesley dans l'espoir de lui faire adopter ses pensées. Le général anglais recueillit ainsi de précieux renseignements sur la situation de l'armée française et comprit qu'il serait facile de la surprendre et de l'accabler à Oporto. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les voyages d'Argenton se firent sans qu'on en eût le moindre soupçon dans l'armée, tant il y avait déjà peu d'ordre et de discipline parmi nos troupes.

Dans un dernier voyage, Argenton ayant rencontré les Anglais qui s'avançaient sur Oporto, s'ouvrit à son retour au général Lefebvre, qu'il aimait, sur ce qu'il venait de voir, et avoua qu'il était allé au camp des Anglais dans l'intérêt des généraux sacrifiés pour la famille Bonaparte. Le général Lefebvre découvrit tout ce qu'il venait d'entendre au maréchal Soult, qui fit arrêter Argenton, puis le laissa s'échapper ; mais il fut repris plus tard, condamné à mort et fusillé. Son procès révéla une grande partie des faits que nous venons de rapporter.

Il ne restait plus qu'un seul parti au maréchal Soult, opérer la retraite, et l'opérer avec assez de rapidité pour échapper aux coups du général anglais. Toujours sous l'impression des hallucinations de la royauté, le maréchal retarda son départ jusqu'au 12 mai, prétextant la nécessité de faire partir ses bagages et de mettre ses malades en sûreté. Il y avait encore d'assez graves difficultés sur la route qu'il fallait suivre. Deux chemins se

Digitized by Google

présentaient naturellement, l'un qui conduisait sur Zamora par Amarante, l'autre sur Thuy par Braga. Le premier n'avait d'autre avantage que de persuader aux ennemis que les troupes françaises ne fuyaient pas, mais opéraient un mouvement très habile dans le dessein d'attaquer le Portugal sur un autre point. Le second amenait une retraite sûre et facile, parce que à Braga et à Thuy nous avions des corps maîtres du pays. En mettant de côté tout sentiment d'amour-propre, on ne devait donc pas adopter d'autre route que celle de Thuy; tout officier sincèrement ami de son pays l'eût acceptée sans balancer; mais on opta pour la première.

Arthur de Wellesley, parfaitement instruit de l'incurie de notre armée à Oporto, s'avança avec la plus grande promptitude sur cette ville, et arriva dans la nuit du 11 au 12 dans les faubourgs placés sur la rive gauche. A l'aide de bateaux dont il s'empara, il jeta sur la rive droite du Douro deux mille hommes, qui se rendirent maîtres d'un grand bâtiment et s'y cantonnèrent. Sur un bruit vague du passage des Anglais, le maréchal Soult avait envoyé deux officiers qui déclarèrent n'avoir rien aperçu. Les Anglais, déjà solidement établis lorsqu'ils furent assez vivement attaqués par une de nos divisions, sans pouvoir être délogés, faisaient passer de nouvelles forces, et bientôt inondèrent toutes les rues de la ville. Il fallait absolument abandonner Oporto ou livrer bataille dans les rues. La bataille, fort chanceuse en elle-même, devant nous coûter beaucoup, on se résolut à quitter la place, malgré le sacrifice pénible d'un millier de blessés et de malades. Ce qui consolait le général en chef, c'est que nos soldats abandonnés se-

Digitized by Google

raient entre des mains humaines et civilisées, qui n'imiteraient point la barbare coutume des Portugais et des Espagnols, de mettre à mort leurs prisonniers.

Notre armée quitta Oporto avec assez d'ordre, et arriva le soir même (12 mai) à Bathar, où le maréchal Soult apprit un nouvel accident. Le général Loison, chargé de l'occupation d'Amarante, voyant les Anglais s'avancer sur Oporto et craignant d'être coupé, quitta son poste pour se rapprocher du centre de l'armée. La retraite par la route de Bragance devenant dès-lors dangereuse, Soult, au lieu de retourner sur ses pas pour prendre la route de Braga et se diriger par cette ville sur Thuy, recula devant le danger, presque imaginaire, de trouver la masse des Anglais sur son passage, et se détermina à franchir la Sierra de Santa-Cathalina, au-delà de laquelle il rencontrait la route de Chaves; mais, pour franchir cette chaîne de montagnes, il fallait nécessairement abandonner l'artillerie, car on n'avait d'autres chemins que des sentiers de chevriers. On se résolut à ce douloureux sacrifice. Les pièces furent enclouées, les affûts et les voitures livrées aux flammes, et le trésor de l'armée délaissé. On avait offert de le partager entre les soldats qui, étant déjà trop chargés d'or, refusèrent de l'accepter. Tous les sacs étaient, en effet, pleins des dépouilles d'Oporto.

Après ce pénible et humiliant sacrifice l'armée rencontra encore des obstacles inattendus. Les Portugais soulevés partout sur le passage de nos troupes, les attaquant sans cesse, les empêchèrent de se rendre à Chaves, et les obligèrent à se diriger vers Orense pour traverser le Minho. Heureusement encore les ennemis avaient né-

Digitized by Google

gligé de bien garder le pont de Puente-Novo. Le major Dulong le surprit. Le passage ne nous coûta que quelques hommes et les mulets chargés du transport du reste de nos bagages. C'est dans le plus triste état que nos soldats rentrèrent à Orense, ne rapportant de leur expédition de Portugal que la honte, le découragement, la perte de tout leur matériel et du tiers de l'armée expéditionnaire. On a comparé ce désastre à la capitulation de Cintra, tant reprochée à Junot. Les pertes furent peut-être plus considérables dans cette circonstance. On échappa seulement à la honte d'une défaite matérielle; mais Soult avait éprouvé une défaite morale beaucoup plus forte.

A peine rentré en Espagne, le maréchal Soult fut obligé de voler au secours de Lugo, vivement pressée par les insurgés de la Galice, que commandait La Romana. Après avoir soulevé la Galice pendant que le maréchal Ney se portait sur les Asturies pour comprimer les mouvements de cette province, La Romana, poursuivi bientôt par cet habile général et sur le point d'être pris près de Gijon, s'était échappé par la mer; puis, s'étant reporté de nouveau en arrière, il avait produit de nouvelles commotions dans le pays. C'est près de Lugo que se rencontrèrent Ney et Soult, qui concertèrent un plan de campagne.

Afin de faire quelque chose de durable, Ney voulait que les deux généraux unissent leurs forces pour abattre absolument La Romana et réduire le pays de manière qu'il ne donnât aucune inquiétude à l'avenir. Soult, qui ne voulait pas s'avouer vaincu en Portugal, prétendait, avec les dix-sept mille hommes qui lui restaient, se diriger sur

Digitized by Google

Zamora et Ciudad-Rodrigo pour opérer sur le Tage, soumettre le midi de l'Espagne et reconquérir une partie du Portugal. Il feignit enfin de céder, et promit de descendre la rive droite du Minho, tandis que Ney s'avancerait de Saint-Jacques-de-Compostelle pour prendre La Romana entre deux feux et l'écraser entièrement. Une fois arrivé à Montfort, Soult abandonna son collègue, qu'il jugeait capable de faire seul son mouvement, et prit la route de Zamora. A son arrivée devant Vigo, où il se trouva en présence d'une armée bien supérieure à la sienne, Ney attendait avec impatience le mouvement du maréchal Soult pour concerter avec lui l'attaque, quand il apprit la retraite déloyale de son confrère, et lui écrivit pour le conjurer de venir remplir son engagement. Soult n'ayant tenu aucun compte de cette prière, le maréchal Ney, soit dépit, soit, comme il le dit, impuissance de tenir contre des forces trop supérieures, résolut d'évacuer la Galice; il réunit ses malades et ceux du maréchal Soult et se retira à Astorga. C'étaient là déjà deux magnifiques triomphes remportés par nos ennemis, le Portugal évacué, la Galice abandonnée à l'insurrection, et de plus la haine semée entre nos généraux, car Ney, piqué au vif, adressa au maréchal Soult les reproches les plus blessants : « Si j'avais voulu, disait-il, me résoudre à sortir » de la Galice sans artillerie, j'aurais pu y rester plus » longtemps, au risque de m'y voir enfermé; mais je » n'ai pas voulu m'exposer à en partir de la sorte, et j'ai » fait ma retraite en amenant mes blessés, mes malades, même ceux de M. le maréchal Soult, restés à ma » charge. »

Pendant que le maréchal Ney exhalait ainsi sa haine,

Digitized by Google

Napoléon, informé de la division de ses officiers et de la nécessité de concentrer davantage le pouvoir militaire, nommait le maréchal Soult général en chef des corps de Ney et de Mortier. Avant de voir les conséquences de cette combinaison, il est nécessaire de suivre les opérations militaires sur un autre point.

§ III. *Opérations militaires au sud de l'Espagne. — Talavera.*

Napoléon s'étant persuadé que Soult ne rencontrerait aucune difficulté en Portugal, avait ordonné au maréchal Victor de se porter sur l'Andalousie lorsque Soult aurait atteint Lisbonne, afin que ces deux officiers pussent se seconder mutuellement dans leurs opérations. Dans l'absence complète de nouvelles du maréchal Soult, et quand on eut présumé qu'il avait incontestablement atteint Lisbonne, le maréchal Victor se mit en marche vers le milieu de mars, fit, par précaution, flanquer son corps de celui du général Sébastiani, fort de treize mille hommes, et se trouva ainsi à la tête d'une armée d'opération de trente-six mille hommes.

L'ennemi s'était placé sur les bords du Tage, prêt à en disputer le passage à Victor, qui trouva heureusement un gué, franchit le fleuve et contraignit, par sa seule présence, ses adversaires à se retirer au-delà de la Guadiana. Le vieux Gregorio de Cuesta avait été mis à la tête de l'armée espagnole ; pressé par la junte d'arrêter les Français, il voulut essayer encore la chance d'une bataille rangée. L'armée française ayant occupé Médellin et se trouvant ainsi maîtresse des deux rives de la Guadiana, Gregorio alla se couvrir derrière l'Ortigosa, torrent qui

Digitized by Google

était un faible obstacle pour nos vaillants soldats. Au-delà se trouvait une hauteur très escarpée, qui d'un côté allait se perdre par une pente assez douce vers Benito. C'est ce penchant de colline que l'armée espagnole occupait. Persuadé que le point le plus difficile, celui dont l'enlèvement déciderait de la bataille, était la hauteur la plus élevée, Victor y porta ses principales forces. Bientôt les ennemis cédèrent sous la puissante attaque de nos régiments. Latour-Maubourg s'élança bien loin à la poursuite de l'aile qu'il avait dispersée, et faillit ainsi compromettre le salut de la journée. Tandis qu'il était vainqueur sur ce point, notre centre et notre aile gauche faiblissaient. Victor s'en étant aperçu se mit à la tête de la réserve, ramena nos régiments qui reculaient, et donna un coup si vigoureux, que toute l'armée espagnole se mit en retraite. Ce qui avait été une grande faute fut alors une heureuse circonstance. Latour-Maubourg, qui revenait de la poursuite des ennemis, se trouva devant les fuyards, qui furent ainsi pris entre deux armées prêtes à les broyer. Neuf à dix mille hommes morts ou blessés restèrent sur la place; résultat magnifique, quand on songe que nous n'eûmes que douze mille hommes engagés contre trente-six mille.

Le général Sébastiani, qui traversait alors la Manche, remporta presque en même temps une belle victoire à Ciudad-Real sur le général espagnol Cartojal, qui avait été mis à la tête des troupes de Castanos. Sébastiani le poussa avec tant de vigueur, qu'il lui tua ou blessa deux mille hommes et lui fit six mille prisonniers. Le lendemain, il fit encore mille prisonniers et ramassa huit cents blessés. La junte, dans cette circonstance, plus juste qu'aupara-

Digitized by Google

vant et surtout animée du désir de ne pas décourager des soldats malheureux, conserva le commandement à ses deux généraux vaincus, et parvint à réparer les pertes qu'ils avaient essuyées.

Il semblait alors que la conquête des provinces du midi ne rencontrerait aucune difficulté. Mais c'est dans ce moment que parvint la nouvelle de la fâcheuse situation de Soult en Portugal et de l'impossibilité où se trouvait le maréchal Ney d'entretenir des relations avec lui. Déjà même les provinces espagnoles du nord se vantaient qu'elles allaient couper les Français et que pas un ne sortirait par Bayonne. Le maréchal Victor suspendit alors sa marche; on commanda au maréchal Mortier, qui occupait Logrono par ordre de Napoléon, de se rendre à Valladolid, pour secourir le maréchal Soult. Mortier crut faire une grande concession en transportant son corps à Burgos; mais il refusa d'aller jusqu'à Valladolid : c'est dans ces circonstances que Soult avait opéré sa retraite.

Malgré les victoires brillantes de Médellin et de Ciudad-Real, notre position en Espagne n'était pas belle. Nous avions perdu la Galice; le Portugal nous échappait entièrement; après avoir fait quelques pas vers le midi, nous étions obligés de reculer. C'est dans ce moment que parvint l'ordre de Napoléon de réunir sous le commandement du maréchal Soult les corps de Ney et de Mortier. Il écrivait de l'Allemagne la dépêche suivante au ministre de la guerre : « Vous enverrez un officier d'état-ma-» jor en Espagne, avec l'ordre que les corps du duc d'El-» chingen, du duc de Trévise et du duc de Dalmatie ne » forment qu'une armée, sous le commandement du duc

Digitized by Google

» de Dalmatie. Ces trois corps ne doivent manœuvrer » qu'ensemble, marcher contre les Anglais, les poursui- » vre sans relâche, les battre et les jeter dans la mer. » Mettant de côté toute considération, je donne le com- » mandement au duc de Dalmatie comme le plus ancien. » Ces trois corps doivent former de cinquante à soixante » mille hommes, et si cette réunion a lieu promptement, » les Anglais seront détruits et les affaires d'Espagne ter- » minées. Mais il faut se réunir et ne pas marcher par » petits piquets; cela est de principe général pour tout » pays, mais surtout pour un pays où l'on ne peut pas » avoir de communications. Je ne puis désigner le lieu de » réunion, parce que je ne connais pas les événements » qui se sont passés. Expédiez cet ordre au roi, au duc » de Dalmatie et aux deux autres maréchaux par quatre » voies différentes. »

La concentration des troupes pouvait donner un excellent effet. Si le général en chef savait profiter de la haute influence que lui donnait une masse de soixante mille hommes, il est certain qu'il n'y avait ni en Espagne ni en Portugal une armée capable de lui résister. Cependant cette concentration fut en réalité un malheur. L'état-major de Madrid, prévoyant que l'armée anglaise, au lieu de se porter, comme John Moore, sur la vieille Castille, agirait plutôt sur le Tage, de manière à se lier avec les armées espagnoles du sud, avait proposé de réunir des troupes dans les environs de Talavera et avait même demandé au maréchal Soult de laisser sur ce point le maréchal Mortier. Soult, persuadé au contraire qu'avant d'agir, les Anglais attendraient l'arrière-saison, plus favorable aux troupes du nord dans un

Digitized by Google

pays chaud, pensait qu'il fallait marcher sur Coïmbre et de là se porter sur les derrières des Anglais et les culbuter dans la mer. Mais, pour pouvoir opérer avec sécurité « il lui fallait, disait-il, trois nouvelles concentrations de forces ; une formée avec des troupes d'Aragon et de Catalogne (où l'on sait que les généraux Suchet et Saint-Cyr ne se soutenaient que difficilement), pour lui fournir un corps d'observation au nord ; une autre formée avec une partie des troupes réunies dans la vallée du Tage (lesquelles y étaient tout-à-fait indispensables), pour le flanquer vers Alcantara ; enfin une troisième formée avec la réserve de Madrid (où il ne restait qu'une bien faible garnison lorsque Joseph en sortait), pour lui servir d'arrière-garde quand il serait enfoncé en Portugal. Le maréchal Soult demandait en outre la réunion d'un parc de siége, et une somme d'argent considérable pour préparer son matériel. »

Le roi Joseph répondait avec justesse que les demandes du maréchal ne pouvaient sans le plus grand péril être accordées ; qu'en tirant un seul corps des provinces en insurrection, on entraînait la complète destruction du gouvernement sur ces points ; il demandait au moins qu'on laissât Mortier du côté de Salamanque pour opérer selon les circonstances. Soult s'y refusa et apprit peu après que ses prévisions étaient entièrement erronées.

Arthur de Wellesley ne demeura pas en repos pendant les mois ardents de juillet et d'août, comme l'avait cru le duc de Dalmatie. Ayant reçu quelques renforts de Gibraltar, il s'avança jusqu'à Placencia et se rendit auprès du général espagnol Gregorio de la Cuesta, officier rempli de l'orgueil de sa nation et toujours persuadé qu'au-

Digitized by Google

cun ennemi n'était capable de lutter contre elle. Ils finirent cependant par s'entendre sur les opérations, convinrent de la réunion des forces et de leur emploi; et les deux armées s'avancèrent vers la Manche pour faire leur jonction avec Vénégas et marcher, s'il y avait chance de succès, sur la capitale de l'Espagne.

Les armées une fois réunies près d'Almaraz, Wellesley voulait qu'on se portât aussitôt contre le maréchal Victor, qui, n'ayant pas encore concentré ses troupes, devait être facilement vaincu. La Cuesta prétendit qu'il avait encore des préparatifs à faire et demanda à différer une bataille qui avait des chances certaines de succès, car c'était alors seulement qu'on avait appris à Madrid le mouvement des troupes anglaises et qu'on avait pris des mesures pour les combattre.

Joseph ordonna aussitôt au général Sébastiani d'opérer sa jonction avec le maréchal Victor. Il fit sortir de Madrid cinq mille hommes et quatorze bouches à feu, ce qui devait porter à quarante-cinq mille l'armée destinée à agir contre les Anglo-Espagnols. Non content de la réunion de ces troupes considérables, il envoya aussitôt au maréchal Soult pour le prévenir de marcher à grands pas sur Placencia, afin de prendre les ennemis en queue et de les broyer entre les deux armées françaises. Napoléon blâma ce plan de campagne parce que, selon lui, un général actif pouvait attaquer séparément chaque corps, le détruire et triompher avec des forces inférieures; il pensait que la jonction des deux armées françaises aurait dû se faire entre Madrid et les ennemis. Peut-être que Napoléon ne faisait pas attention que chacune des deux armées françaises était capable d'arrêter les Anglo-Espa-

Digitized by Google

gnols, sinon de les battre à plate couture. En attendant les Anglo-Espagnols et en les contraignant à ne livrer bataille que lorsqu'ils seraient pris entre deux feux, on était ainsi assuré de les anéantir complétement. Le blâme de Napoléon n'était donc pas fondé. L'événement prouva que si le maréchal Soult s'était trouvé à Placencia au jour qu'on lui avait indiqué, c'en était absolument fait de l'armée ennemie, et la funeste guerre d'Espagne eût peut-être tourné à l'avantage de la France. Mais il y a une justice divine qui, en permettant à l'iniquité de triompher un moment pour éprouver les justes, ne permet point que son triomphe soit durable.

Dans l'espérance que le maréchal Soult serait le 30 ou le 31 à Placencia, Joseph, Sébastiani et le maréchal Victor marchèrent à la rencontre des ennemis, et se présentèrent devant eux sans avoir la certitude de l'arrivée de Soult. On était impatient d'agir, on avait besoin de répondre par un acte éclatant au cri de victoire des Espagnols. Le maréchal Victor ayant fait un mouvement en arrière, pour opérer sa jonction avec les généraux appelés à agir de concert avec lui, fut un moment poursuivi par La Cuesta, malgré les avis de Wellesley qui lui avait annoncé une défaite s'il avait le malheur de s'exposer à être attaqué. Il reçut en effet une leçon assez sévère entre Torréjossa et Alcabon; les dragons de Villaviciosa ayant été écrasés, La Cuesta se hâta de rejoindre les Anglais et alla camper avec eux à Talavera.

La position choisie par les Anglais était très-forte. Qu'on se représente une suite de mamelons couverts de troupes retranchées derrière des abattis et défendues par une artillerie formidable. A notre droite se voyait le

Digitized by Google

coteau le plus élevé sur lequel se trouvait placée la gauche des Anglais, dont le centre, moins fortifié par la position, l'était davantage par l'art et surtout par une redoutable artillerie qui le couvrait. Cette position convenait parfaitement aux Espagnols, peu capables de combattre dans une campagne ouverte, mais presque invincibles derrière des retranchements ou des murailles. Il y avait encore en avant de la position choisie par les Anglais une forêt d'orangers et d'autres arbrisseaux qui devaient gêner beaucoup les mouvements des Français.

Le maréchal Victor se voyant à la tête de troupes considérables, s'était porté à la hâte à la suite des ennemis et s'était présenté devant eux avant d'être rejoint par les autres corps. Son ardeur de combattre était si grande, que quoiqu'il fût nuit, il lança ses troupes sur le premier mamelon, dont il espérait s'emparer ce jour-là. Les Anglais voyant nos soldats monter, tirèrent sur eux et leur causèrent un mal considérable. Rien ne les arrêta; ils s'avancèrent toujours, et s'ils eussent été suffisamment soutenus, le mamelon eût été probablement enlevé. Les Anglais s'étant aperçus que les troupes qui montaient n'étaient point appuyées, les prirent en flanc et les culbutèrent. Nous perdîmes trois cents hommes dans cette attaque mal concertée.

Le lendemain, dès le point du jour, Victor fit de nouveau attaquer le mamelon par trois corps qui gravirent la pente de trois côtés. Il dirigea en même temps le général Sébastiani pour faire une démonstration contre les ennemis. Ce n'était pas une simple démonstration qu'il eût fallu faire, mais une attaque sérieuse. Les Anglais voyant que Sébastiani n'avait pas le dessein d'attaquer,

Digitized by Google

firent passer des troupes sur leur gauche et répondirent avec tant de vivacité à notre feu, que, malgré l'ardeur de nos troupes, ils mirent hors de combat cinq cents hommes à chacun des trois régiments qui s'avançaient. Il fallut encore reculer et suspendre la bataille.

Joseph, arrivé sur le moment avec le maréchal Jourdan, réunit aussitôt un conseil de guerre pour décider quelle était la marche à suivre. Le vieux maréchal Jourdan, ne voyant aucune nécessité de livrer bataille, proposa de se retirer et de se porter sur un lieu où l'on pût attendre l'arrivée du maréchal Soult. Victor, au contraire, opina pour une attaque immédiate, se fondant sur ce que, en enlevant la position occupée par la gauche des Anglais, on faisait tomber toutes les autres et on jetait les Anglo-Espagnols dans le fleuve du Tage. L'opinion de Jourdan était incontestablement la plus sûre, car il n'y avait pas de risque à attendre un jour ou deux, terme marqué par le maréchal Soult pour son arrivée. Le parti de la retraite allait probablement triompher lorsqu'il arriva un envoyé du duc de Dalmatie qui annonçait qu'il ne serait pas à Placencia avant le 3 ou le 4 août. On fit alors valoir le danger de laisser Madrid exposé au péril d'être enlevé par Vénégas. La retraite pouvait ôter la confiance aux Français et ranimer l'audace des ennemis. La bataille fut alors résolue.

Le maréchal Jourdan demanda l'attaque simultanée sur tous les points, et manifesta le désir de la voir commencer au centre et vers notre gauche, afin que, lorsque notre droite se porterait sur le mamelon principal, les ennemis ne pussent diriger du secours à leur gauche.

Digitized by Google

Trois colonnes, l'une en avant, l'autre de côté et la troisième en arrière, devaient s'avancer contre les ennemis de manière qu'elles atteignissent en même temps le sommet.

L'attaque du centre fut précipitée par la division allemande Laval, qui s'était trouvée tout à coup sous le feu des Anglais. Au lieu de soutenir cette division, on la fit rétrograder pour agir de nouveau avec ensemble. La gauche et le centre partirent en même temps et abordèrent les positions ennemies avec la plus grande valeur. Le 13e dragons anglais, envoyé pour nous charger, s'élança sur nous avec une vigueur extrême; on lui ouvrit un passage qu'on referma sur lui. Il fut en un moment entièrement anéanti. Tout nous présageait un heureux succès, lorsque la mort du général Lapisse, frappé à la tête de sa division, jeta le trouble parmi ses soldats et les fit reculer. La colonne d'attaque conduite par le général Sébastiani fut ainsi mise à découvert et attaquée en flanc. Elle dut rétrograder pour se couvrir. Ce mouvement jeta une grande indécision dans les troupes. Le maréchal Victor accourut pour les ranimer et les lancer de nouveau en avant; mais Joseph, voyant la journée fort avancée, ordonna de cesser l'attaque, sauf à la recommencer le lendemain si on le jugeait à propos. On préféra opérer la retraite et se mettre à couvert derrière l'Alberche plutôt que de renouveler la bataille. Nous avions eu sept mille hommes hors de combat et l'ennemi autant. Cette égalité était un désavantage réel pour nous, puisqu'étant les moins nombreux la différence devenait bien plus grande entre nos forces et celles de nos enne-

Digitized by Google

mis. Ce qui fut le plus sensible à notre armée et servit de trophée aux Anglais, ce fut la perte de six pièces de canon.

L'indécision réelle de cette journée, présentée cependant comme une victoire par les Anglo-Espagnols, eut des conséquences excessivement graves sur les suites de la guerre; elle donna une très grande confiance aux Espagnols et nous réduisit presque à l'impuissance. Le maréchal Soult, qui aurait pu venir sans attendre la jonction du maréchal Ney, ne contribua pas peu, par son abstention, au malheur de cette journée. Il n'arriva que le 6 août, trouva en retraite l'ennemi qui, tout en se disant victorieux, n'avait pas osé poursuivre les Français. L'avant-garde du maréchal Soult attaqua assez vivement l'arrière-garde des Anglais et lui fit essuyer quelque perte. On mit alors en délibération si l'on poursuivrait les Anglais. Désespérant de les atteindre, parce qu'il était nécessaire de faire prendre un long détour à l'artillerie, on suspendit toute poursuite.

Vénégas, qui s'était approché de Madrid lorsque Joseph s'en était éloigné, commit la faute de l'attendre à son retour, parce qu'il se trouvait dans une position avantageuse à Almonacid, où il fut attaqué avec vivacité par Sébastiani, qui lui tua trois mille hommes et lui fit un égal nombre de prisonniers. Cette petite victoire était nécessaire à Joseph pour reparaître dans Madrid, qui commençait à s'agiter. Il se donna comme victorieux, mais personne ne se laissa tromper.

Dans le cours de cette campagne nous nous étions soutenus avec peine en Catalogne; la Galice avait été perdue, toutes les fois que nous avions voulu faire un pas en avan

Digitized by Google

nous avions été dans la nécessité de reculer. C'était plus qu'une campagne perdue. Le moral de nos troupes commençait à être atteint, l'indiscipline s'introduisait principalement parmi les généraux, qui tous auraient été prêts à verser leur sang pour la France; mais ils étaient jaloux l'un de l'autre, et plusieurs ne travaillaient qu'avec peine à l'élévation de certains membres de la famille impériale qu'ils avaient vus leurs égaux.

§ IV. *Intérieur.*

Les revers que nous éprouvions en Espagne étaient dus surtout à l'absence de Napoléon, qui avait été obligé de quitter ce royaume pour se rendre au centre de son empire et de là se diriger sur l'Allemagne, où l'appelaient les plus graves intérêts. Parti de Burgos le 18 janvier, il était le 19 à Bayonne, où il s'arrêta à peine quelques heures pour donner des ordres pressants, et arriva le 22 à Paris, qui fut tout étonné de savoir son empereur dans ses murs lorsqu'on le croyait encore en Espagne. Napoléon fut plus irrité que frappé du changement d'opinion survenu dans toutes les classes de la société, depuis le dernier des paysans jusqu'aux premiers corps de l'Etat et aux ministres eux-mêmes. Les habitants de la campagne, se voyant enlever leurs enfants jeunes encore, se demandaient si bientôt les champs ne seraient pas incultes faute de bras pour les cultiver. Lorsqu'après une victoire on chantait un *Te Deum* solennel pour enivrer les populations par la gloire, le simple peuple des campagnes lui donnait un sens qui était loin de la pensée du gouvernement; il disait dans son lan-

Digitized by Google

gage naïf quelques-uns de ces mots un peu burlesques, mais très significatifs, que beaucoup d'entre nous ont pu entendre répéter dans le dernier des hameaux :

Te Deum il faut cent mille hommes,
Laudamus te pour les tuer.

C'était là pour le peuple la signification d'un *Te Deum*. Jusqu'alors les riches familles étaient parvenues à dispenser, par de lourds sacrifices, leurs fils de la dure nécessité de marcher sous les drapeaux. Napoléon ne s'arrêtait plus devant l'âge ni les remplacements, il faisait chercher dans les lycées et les familles les enfants qui lui convenaient, sans autre loi que son bon plaisir. « Je » suis instruit, écrivait-il d'Espagne à Fouché, ministre » de la police, que des familles d'émigrés soustraient » leurs enfants à la conscription et les retiennent dans » une fâcheuse et coupable oisiveté. Il est de fait que les » familles anciennes et riches, qui ne sont pas dans le » système, sont évidemment contre. Je désire que vous » fassiez dresser une liste de dix de ces principales fa- » milles par département et de cinquante pour Paris, en » faisant connaître l'âge, la fortune et la qualité de cha- » que membre. Mon intention est de rendre un décret » pour envoyer à l'école militaire de Saint-Cyr les jeunes » gens appartenant à ces familles, âgés de seize ans et » de moins de dix-huit. Si l'on fait quelque objection, » il n'y a pas d'autre réponse à faire, sinon que cela est » mon bon plaisir. La génération future ne doit point » souffrir des haines et des petites passions de la géné- » ration présente. Si vous demandez aux préfets des » renseignements, faites-le dans ce sens. »

Digitized by Google

La guerre était odieuse alors à toutes les classes de la société; chacun se demandait quand elle finirait, et on répondait : jamais, parce qu'on savait qu'une guerre finie verrait en enfanter une autre. De toutes les guerres que la nation eut à soutenir, la plus impopulaire était certainement la guerre d'Espagne, parce que nos exploits y étaient plus contestés, que les guérilleros tuaient nos hommes sans pouvoir être atteints, enfin parce que aucune guerre n'avait paru plus inique que celle-ci. Nous y trouvions une double perte, celle de nos hommes et celle de notre honneur national.

Le clergé, qui s'était si sincèrement attaché à Napoléon comme au restaurateur des autels en France, se séparait de lui maintenant qu'il devenait le persécuteur du Saint-Siége, qu'il tenait le Père commun des fidèles dans une espèce de captivité en attendant qu'il le jetât réellement dans les fers

Le Corps législatif lui-même, jusqu'alors si docile, qui sanctionnait sans opposition les projets de loi les plus extraordinaires, qui croyait avoir fait un grand acte d'indépendance quand huit à neuf voix se prononçaient contre les projets soumis à son acceptation, apportait alors cent suffrages négatifs sur deux cent cinquante votants. C'est à une assez faible majorité que passèrent les divers chapitres du Code d'instruction criminelle.

Cette opposition s'était manifestée plus vive encore dans les conseils de l'empereur. Les deux principaux ministres de Napoléon étaient toujours Fouché et Talleyrand. Le premier conduisait la police avec une grande habileté, mais, il faut le dire aussi, avec une grande partialité. Lorsque les conspirateurs avaient ses sympathies, il

Digitized by Google

savait faire disparaître toutes les traces de la conspiration et arrachait les coupables à la vindicte des lois. Le général Malet, rêvant sur une folle manière de renverser l'empire, avait déjà eu le dessein d'imaginer la mort de l'empereur. Fouché, regardant cette sorte de conspiration comme insensée, n'en avait pas parlé. Napoléon, en ayant été informé, lui adressa des reproches extrêmement sévères et voulut que les rapports concernant Dubois, l'un des agents du général Malet, fussent examinés en conseil des ministres. Fouché, sachant que Napoléon désirait divorcer, s'était de sa propre autorité avancé jusqu'à conseiller à l'impératrice Joséphine de prévenir elle-même son mari et de demander une séparation qui ne tarderait pas à être imposée. L'empereur, irrité de cette singulière tentative, fit les reproches les plus amers à son ministre. Ce qui fâcha le plus Napoléon et lui fit craindre pour lui-même, fut la réconciliation de Talleyrand et de Fouché, qui, après avoir jusqu'alors vécu en ennemis, s'étaient rapprochés, visités et mutuellement promis de se soutenir l'un l'autre. Ils disaient clairement que la mort pouvait surprendre Napoléon sur un champ de bataille, ou qu'il pouvait tomber sous le couteau des assassins, qu'il fallait être en mesure pour toutes les éventualités. Ces discours rapportés à Napoléon l'avaient singulièrement ému. Il se demandait quel fond on pouvait faire sur des ministres qui calculaient sur les chances de sa mort.

Pendant le séjour de Napoléon en Espagne, Talleyrand, voyant le soleil d'Austerlitz pâlir, et persuadé qu'il était sage de séparer sa politique de celle de l'empereur, blâmait l'assassinat du duc d'Enghien et condamnait

Digitized by Google

ouvertement la guerre d'Espagne comme une grande iniquité et une faute politique. Tous ces discours, rapportés plus ou moins fidèlement à l'empereur, avaient produit en lui une de ces colères étranges qui approchaient quelquefois de la folie. Plein de ces idées, passant un jour en Espagne une revue de sa garde, dans les rangs de laquelle il trouva le général Legendre, qui avait signé la capitulation de Baylen, il fut saisi d'une espèce de délire instantané. Ayant vu de l'hésitation dans un soldat, il lui arracha son fusil des mains, et le tirant à lui : « Malheureux, lui dit-il, tu mériterais que je te fisse » fusiller! et peu s'en faut que je ne le fasse. » Puis le rejetant dans les rangs, et s'adressant à ses camarades : « Ah! je le sais, leur dit-il, vous voulez retourner à » Paris pour y retrouver vos habitudes et vos maîtresses; » eh bien! je vous retiendrai encore sous les armes à » quatre-vingts ans! » Ayant ensuite aperçu le général Legendre, il lui saisit la main et lui dit : « Cette main, » général, cette main, comment ne s'est-elle pas séchée » en signant la capitulation de Baylen? »

A peine arrivé à Paris, il réunit son conseil des ministres, se promena à pas précipités, gardant le silence, interrogeant du regard chacun des membres de son cabinet, semblant conjurer l'orage qui bouleversait son âme. Il éclata tout à coup, et s'arrêtant devant Talleyrand, il s'écria en gesticulant avec force : « Et vous osez » prétendre, Monsieur, que vous avez été étranger à la » mort du duc d'Enghien! Et vous osez prétendre que » vous avez été étranger à la guerre d'Espagne! Etran- » ger, répétait Napoléon, à la mort du duc d'Enghien! » mais oubliez-vous donc que vous me l'avez conseillée

Digitized by Google

» par écrit? Etranger à la guerre d'Espagne! mais ou-
» bliez-vous donc que vous m'avez conseillé dans vos
» lettres de recommencer la politique de Louis XIV?
» oubliez-vous que vous avez été l'intermédiaire de toutes
» les négociations qui ont abouti à la guerre actuelle? »

Il recommença ensuite sa marche précipitée, adressant à Talleyrand les injures les plus grossières. Le lendemain Napoléon lui ôta tous ses emplois. Talleyrand voyant que le maître était trop fort encore pour que l'on pût lutter contre lui, mit une grâce parfaite dans la remise des clefs de grand chambellan, et parut quelques jours après dans une grande soirée des Tuileries, plus obséquieux que jamais. Il calma ainsi Napoléon, qui aurait fort bien pu l'envoyer, en vertu de son *bon plaisir*, dans une prison d'Etat où il aurait gémi peut-être longtemps. Fouché avait montré plus d'adresse que Talleyrand et en avait été quitte pour une très vive réprimande.

Tandis que l'anarchie s'introduisait dans les grands pouvoirs de l'empire, les affaires prenaient au dehors la tournure la plus fâcheuse. La guerre avec l'Autriche était presque certaine. Napoléon, dans l'espoir de la prévenir, voulut s'aboucher avec Metternich et l'épouvanter par une de ces colères qui ne produisaient plus le même effet. « Il paraît, dit-il, à tous, que ce sont les eaux du
» Léthé et non celles du Danube qui coulent à Vienne, et
» qu'on a oublié les leçons de l'expérience. Il en faut de
» nouvelles; on les aura, et cette fois terribles, j'en ré-
» ponds. Je ne veux pas la guerre, je n'y ai pas d'intérêt,
» et l'Europe entière est témoin que tous mes efforts,
» toute mon attention étaient dirigés vers le champ de
» bataille que l'Angleterre a choisi, c'est-à-dire l'Es-

Digitized by Google

» pagne. L'Autriche, qui a sauvé les Anglais en 1805, » au moment où j'allais franchir le détroit de Calais, les » sauve encore une fois en m'arrêtant au moment où » j'allais les poursuivre jusqu'à la Corogne. Elle paiera » cher cette nouvelle diversion. Ou elle désarmera sur- » le-champ, ou elle aura à soutenir une guerre de des- » truction. Si elle désarme de manière à ne me laisser » aucun doute sur ses intentions futures, je remettrai » moi-même l'épée dans le fourreau, car je n'ai envie de » la tirer qu'en Espagne et contre les Anglais. Sinon la » lutte sera immédiate et décisive, et telle que l'Angle- » terre n'aura plus à l'avenir d'alliés sur le continent. »

Ce n'était pas sur l'Autriche seule qu'il voulait agir, ce n'était pas à elle seule qu'il avait le dessein d'inspirer de la terreur; la Russie, la Prusse, les princes de la Confédération germanique devaient aussi avoir leur leçon. La Russie était toujours dans l'expectative pour l'obtention de la Moldavie et de la Valachie. Romanzoff, demeuré à Paris pendant plusieurs mois, attendant le retour de l'empereur triomphant en Espagne, pour obtenir enfin la réalisation de la fameuse convention d'Erfurth, relativement à la Turquie, eut aussi une leçon sévère de Napoléon, qui lui dit : « Si votre empereur avait suivi mon » conseil à Erfurth, nous ne serions pas aujourd'hui où » nous en sommes. Au lieu de simples exhortations, » nous aurions fait des menaces sérieuses, et l'Autriche » aurait désarmé. Mais nous avons parlé au lieu d'agir, » et nous allons peut-être avoir la guerre, moi pour ce » que je veux achever en Espagne, vous pour ce que » vous voulez terminer en Finlande et commencer en » Turquie. En tout cas, je compte sur la parole de votre

Digitized by Google

» maître. Il m'a promis que, si le cabinet de Vienne de-
» venait l'agresseur, il mettrait une armée à ma disposi-
» tion. Qu'il remplisse ses promesses ; qu'il conduise plus
» activement la guerre de Finlande, de manière à en fi-
» nir avec cette petite puissance qui le tient en échec ;
» qu'il ait une armée suffisante sur le Danube, pour dé-
» jouer auprès des Turcs toutes les intrigues des Anglais
» et des Autrichiens coalisés ; qu'enfin il ait une armée
» imposante sur la haute Vistule, pour faire comprendre
» à l'Autriche que le jeu est sérieux avec nous. Quant à
» moi, je vais réunir sur le Danube et le Pô trois cent
» mille Français et cent mille Allemands, et probable-
» ment leur présence obligera l'Autriche à nous laisser
» en paix, ce que j'aime mieux pour vous et pour moi,
» car dans ce cas vous aurez la Moldavie et la Valachie
» presque sans coup férir, et moi je pourrai sans nou-
» velles dépenses achever la soumission de la Péninsule.
» Si ces démonstrations ne suffisent pas, s'il faut em-
» ployer la force, eh bien ! nous écraserons pour jamais
» les résistances qui s'opposent à nos communs projets.
» Mais alliance pour la paix comme pour la guerre, al-
» liance franche, effective, voilà ce que j'ai promis, ce
» que l'on m'a promis, et ce que j'attends. »

Satisfait de l'obséquiosité de Romanzoff, Napoléon tâcha d'en faire un intermédiaire entre la cour d'Autriche et celle de France pour la paix.

Sachant que la cour de Prusse, toujours renfermée à Kœnigsberg, était disposée à prendre les armes lorsqu'elle trouverait l'occasion de les saisir avec quelque chance de succès, il lui fit dire que si elle avait le malheur de mettre sur pied un homme de plus que les quarante-deux

Digitized by Google

mille accordés par le traité de paix, il briserait totalement le royaume de Prusse. Il flatta, au contraire, les princes allemands ses amis et leur demanda un contingent de cent mille hommes.

Il prescrivait en même temps de grandes levées en France. Jusqu'alors le contingent n'avait été que de quatre-vingt mille hommes par année; il fut porté à cent mille pour 1810, à cent mille pour les conscriptions antérieures de 1806, 1807, 1808 et 1809. Il était étrange de donner à une loi nouvelle un tel effet rétroactif. Il fallut cependant en subir les conséquences. Le lecteur se persuade peut-être que la France ayant alors beaucoup plus d'étendue qu'aujourd'hui, cet impôt n'était pas très lourd : la différence du nombre des jeunes gens appelés alors à subir le sort et ceux de notre temps n'était guère que d'un neuvième en sus. Et de plus, aujourd'hui, tout le contingent n'est jamais appelé, tandis qu'alors on ne laissait pas un seul homme. C'est par cet impôt énorme sur le sang qu'il espérait avoir en Espagne une armée de quatre cent mille hommes, en Allemagne une de quatre cent mille, une de cent cinquante mille en Italie. Il n'y avait pas même de terme marqué pour le service militaire ; Napoléon voulait qu'on le remplît tant qu'on était valide.

Les finances devaient aussi attirer l'attention de l'empereur, qui ne pouvait avoir sous les armes une armée prodigieuse sans dépenser énormément. Les troupes coûtaient cependant moins qu'aujourd'hui, parce qu'on avait l'habitude de les nourrir aux dépens du pays sur lequel elles se trouvaient. Malgré cela, il y avait eu un déficit considérable dans les recettes. L'augmentation de vingt

Digitized by Google

millions, dont l'empereur avait besoin pour les premières opérations de l'armée au-delà du Rhin, devait encore ajouter à la gêne du Trésor. Ce qui fournissait aux besoins de l'Etat c'était toujours le trésor de l'armée, qui commençait à s'épuiser ; car Napoléon ayant voulu conserver les fonds publics à quatre-vingts, s'était trouvé dans la nécessité d'acheter une énorme quantité de rentes. Vaincu enfin, il était décidé à abandonner une concurrence ruineuse pour lui et pour la Banque.

Si la France faisait de grands efforts pour se préparer à lutter contre l'Autriche, cette puissance, de son côté, cherchait à se créer des alliés et à former des armées. Une partie de l'Allemagne était encore l'alliée de la France, mais ce n'était plus cette amitié franche et loyale, disposée à faire des sacrifices pour ce qu'on aime et pour ce qu'on admire; c'était une alliance forcée, subie même par les puissances secondaires qui s'étaient agrandies sous notre protectorat. La conscription établie en Allemagne, la nécessité de nourrir nos armées étaient pour la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, des charges beaucoup plus lourdes que n'étaient avantageuses les augmentations territoriales. Il n'y avait évidemment que la force et la peur pour maintenir les Allemands dans notre alliance ; un revers de nos troupes devait soulever toute l'Allemagne comme un seul homme.

L'Autriche, connaissant la haine que la noblesse de Russie portait à la France, envoya le prince de Schwartzenberg à Saint-Pétersbourg pour ramener l'empereur Alexandre à la politique européenne. Schwartzenberg rappela tous les griefs de l'Europe contre Napoléon, l'assassinat du duc d'Enghien, sa perfidie à l'égard de l'Es-

Digitized by Google

pagne, l'invasion de toutes les contrées du monde. Les grands seigneurs russes comprenaient ce langage et le répétaient avec plus de vivacité que l'ambassadeur autrichien ; Alexandre était ému lui-même ; l'affection réelle qu'il avait eue pour Napoléon disparaissait entièrement. Il n'y avait plus qu'un seul lien pour les unir, l'intérêt. L'empereur de Russie était toujours persuadé que la possession de la Moldavie, de la Valachie et de la Finlande dépendait de son union avec la France.

L'empereur de Russie, n'envisageant pas la guerre sans crainte pour l'avenir de son pays et de l'Europe, offrait sa médiation, conjurait ses alliés de ne point recourir aux moyens toujours si redoutables des armes ; il s'entretenait fréquemment sur ce sujet avec notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et disait que ce n'était pas par la terreur seule, en posant à chaque moment des *ultimatum*, qu'on arriverait à la paix, mais qu'il fallait recourir à des moyens plus doux. Napoléon ayant demandé que les ambassadeurs de France et de Russie suivissent la négociation à Vienne : « Nos ministres brouil-» leront tout, dit Alexandre à Caulaincourt; qu'on me » laisse agir et parler, et si la guerre peut être évitée, je » l'éviterai ; si elle ne le peut pas, j'agirai, quand elle » sera devenue inévitable, loyalement et franchement. »

L'empereur Alexandre s'adressa ensuite au prince de Schwartzenberg et le pria avec des instances mêlées de menaces de faire tout pour la conservation de la paix. Il finit par déclarer « qu'il avait des engagements formels, » pris dans le seul intérêt de son empire, et auxquels il » n'entendait pas manquer ; que si on avait la folie de » rompre, on serait écrasé par Napoléon, mais qu'on

Digitized by Google

» obligerait aussi la Russie à intervenir, parce que, » l'ayant promis, elle tiendrait parole, et unirait ses » troupes aux troupes françaises; que cet affranchisse- » ment de l'Europe dont on parlait sans cesse, on ne l'a- » mènerait pas; qu'on ne ferait, en déterminant un nou- » vel effort de celui qu'on appelait un colosse écrasant, » que de le rendre plus écrasant encore; que l'unique » résultat qu'on obtiendrait serait de donner à l'Angle- » terre, autre colosse écrasant sur les mers, le moyen » d'éloigner la paix dont on avait un si urgent besoin; » que, quant à lui, la paix était tout ce qu'il voulait (les » provinces Danubiennes comprises, aurait-il pu ajou- » ter) ; qu'il fallait enfin qu'on y arrivât; qu'il tiendrait » pour ennemi quiconque en éloignerait le moment, et » qu'il emploierait contre celui-là, quel qu'il fût, toutes » les forces de son empire (1). »

Un négociateur habile aurait découvert que l'empereur de Russie était retenu dans l'alliance française par quelque grand intérêt; il aurait cherché à le découvrir et à le satisfaire. Le prince de Schwartzenberg, sans s'effrayer des armements de la Russie et de la marche de soixante mille hommes vers la Gallicie, se persuada que si la guerre éclatait, ces hommes serviraient plutôt en faveur de l'Autriche qu'en faveur de la France.

La diplomatie autrichienne avait été plus heureuse à Constantinople qu'à Saint-Pétersbourg. Il venait de s'opérer dans cette ville une révolution qui avait porté Mahmoud sur le trône de la Sublime-Porte. Le jeune souverain manifestait des dispositions favorables à la France,

(1) Thiers.

Digitized by Google

lorsque des insinuations de notre ambassadeur le tournèrent entièrement du côté de l'Angleterre. Pressé depuis longtemps par la Russie qui voulait enfin être mise en possession de la Moldavie et de la Valachie, l'empereur Napoléon fit insinuer par son ambassadeur à Constantinople qu'il était de l'intérêt de la Porte d'abandonner les provinces Danubiennes qu'elle avait tant de peine à conserver dans l'obéissance. A cette insinuation, le Divan, appuyé par tous les grands corps de l'Etat, répondit que jamais il ne ferait une semblable concession, et se montra même disposé à armer quatre cent mille hommes et jusqu'au dernier enfant de Mahomet s'il était nécessaire. L'ambassadeur d'Autriche détermina alors le sultan à recevoir les Anglais chassés l'année précédente; le détroit des Dardanelles leur fut ouvert, et la Porte fut dévouée à la nouvelle coalition.

Nous avions donc contre nous l'Espagne, l'Angleterre, la Porte et l'Autriche. L'Allemagne était chancelante, et la Russie n'attendait que le moment pour se déclarer. C'était à l'Autriche à lever l'étendard de la guerre. Tous les personnages de l'Etat poussaient la cour aux armes; on rappelait continuellement les attentats de Napoléon contre l'Europe; on répétait sans cesse ce propos trop significatif, que Napoléon, sous les murs de Madrid, avait tenu aux Espagnols lorsqu'il avait mis une sorte d'affectation à leur faire attendre le retour de son frère Joseph. « Si vous ne le voulez pas pour roi, leur avait-il » dit, je n'entends pas vous l'imposer, j'ai un autre trône » à lui donner; et, quant à vous, je vous traiterai en » pays conquis. »

Un seul homme en Autriche ne partageait pas les

Digitized by Google

illusions de sa cour, c'était le prince Charles. S'il s'était chargé de réorganiser l'armée, s'il l'avait mise sur un pied inconnu depuis très longtemps, ce n'est point qu'il voulût la guerre, il la repoussait : son travail sur l'armée n'était qu'un travail de prévoyance. Il avait organisé environ trois cent mille hommes de forces actives, et deux cent mille hommes de landwehr qui devaient servir de réserve. Les menaces de l'empereur, les armements qu'il préparait, faisaient repousser les conseils de l'archiduc Charles. On voulait la guerre et on se croyait en état de la faire avec succès; on ne discutait que le moyen d'attaquer les Français. Le prince Charles avait distribué les trois cent mille hommes formant l'effectif des forces autrichiennes en six corps d'armée et en deux corps de réserve; mais restait à savoir quelles positions on leur ferait occuper. Les esprits étaient divisés sur ce point : les uns voulaient qu'on réunît en Bohême une masse de troupes considérable, pour tomber sur les corps français dispersés en Franconie, en Saxe et dans le haut Palatinat. Par cette attaque subite, on pouvait arriver par Wurtzbourg jusqu'à Mayence. Ce plan, qui demandait un homme audacieux, avait l'inconvénient de présenter le flanc aux Français et de laisser la route de Vienne presque ouverte. Les autres disaient qu'on devait suivre la grande route du Danube, se porter par là sur la Bavière, afin d'avoir d'un côté ce fleuve pour appui, et de l'autre les montagnes du Tyrol. C'est ce second plan qui fut adopté. Une armée de cent cinquante mille hommes fut aussitôt transportée sur l'Inn, cinquante mille demeurèrent en Bohême, et près de cent mille furent dis-

Digitized by Google

persés dans les provinces limitrophes des possessions françaises du côté de l'Italie.

Tout étant disposé pour l'entrée en campagne, Metternich reçut l'ordre de déclarer au gouvernement français que l'Autriche, fondée sur le langage des journaux du gouvernement français et sur l'invitation faite aux princes de la Confédération germanique de tenir leur contingent prêt, avait aussi cru devoir prendre ses sûretés et adopter le pied de guerre.

De Champagny ayant répondu que depuis plus de six mois l'Autriche réunissait des troupes, Metternich lui répliqua que son souverain n'ayant reçu aucune communication relativement aux résolutions arrêtées à Erfurt, il avait dû prendre en conséquence des mesures pour être en état de répondre à toutes les éventualités. On se sépara après ces mots, sans conserver de côté ni d'autre aucun espoir de la paix.

§ V. *Campagne d'Allemagne.*

Dès le lendemain (2 mars) Napoléon donna l'ordre à son armée de se réunir, et prescrivit à ses alliés d'Allemagne de se tenir prêts à partir et à se battre sérieusement. Il exigea quarante mille hommes de la Bavière, qui les accorda, en se bornant à demander que le prince royal en eût le commandement : « Il faut, répondit l'em-» pereur, que votre armée se batte sérieusement dans cette » campagne, car il s'agit de conserver et d'étendre même » les agrandissements que la Bavière a reçus. Votre fils, » quand il aura fait avec nous six ou sept campagnes,

Digitized by Google

» pourra commander. En attendant, qu'il vienne à mon » état-major, il y sera accueilli avec tous les égards qui » lui sont dûs, et il y apprendra notre métier. »

Il plaça à la tête des douze mille hommes fournis par le Wurtemberg, le général Vandamme, que le roi de Wurtemberg repoussait. Napoléon le lui imposa : « Je » connais les défauts du général Vandamme, mais c'est » un véritable homme de guerre, et, dans ce difficile » métier, il faut savoir beaucoup pardonner aux grandes » qualités. »

Baden dut fournir dix mille hommes, la Saxe vingt mille, la Pologne vingt-cinq mille, les petits princes de la Confédération germanique une division. C'était près de cent vingt mille hommes demandés aux Allemands et aux Polonais, sans compter les Hollandais et les Westphaliens. Cent quatre-vingt-dix mille Français se rassemblaient aussi au-delà du Rhin; c'était donc une armée de plus de trois cent mille hommes qui allait être séparée en trois corps, commandés, l'un par le maréchal Davoust, l'autre par Lannes, et le troisième par Masséna. Le premier corps dut s'avancer jusqu'à Ratisbonne, point marqué pour la réunion générale; le second se concentra à Augsbourg, et le troisième à Ulm. Une réserve de quatorze à quinze mille hommes fut mise sous les ordres du général Bessières. Toute cette armée, mêlée de jeunes et de vieux soldats, d'indigènes et d'étrangers, présentait une masse énorme qui reçut le nom d'armée d'Allemagne. La grande armée se faisait alors décimer en Espagne.

Napoléon, qui avait choisi Ratisbonne comme point de départ, se proposait de suivre le Danube, sur lequel

Digitized by Google

ses vivres, ses équipages, sa grosse artillerie, ses malades et ses éclopés devaient voyager. Espérant atteindre ainsi Vienne et s'emparer de cette ville, il enjoignit en même temps d'une manière expresse à Murat, roi de Naples, de porter une division sur Rome; il donna des instructions détaillées au prince Eugène sur la manière dont il devait attaquer les Autrichiens en Italie.

Cependant l'archiduc Charles, nommé généralissime de toutes les armées impériales, après avoir placé un corps sur la Vistule sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, son frère, en avait dirigé un du côté de l'Italie. Il se mit lui-même à la tête de l'armée principale, et se proposa de porter la guerre sur le Rhin, espérant, par cette manœuvre, détruire la prétendue confédération du Rhin et déterminer les souverains allemands qui en faisaient partie, à renoncer au servile protectorat de la France.

Il manœuvra avec beaucoup d'habileté dans ce dessein. Si ses Allemands avaient marché avec moins de lenteur, il aurait pu écraser le corps de Davoust, anéantir Oudinot et Masséna. Ces trois officiers, qui eurent le temps de se retirer devant lui, auraient incontestablement été détruits si Napoléon ne fût accouru pour diriger lui-même son armée, qui se trouvait dans une situation assez critique.

L'empereur commença par rassurer son armée dans un de ces ordres du jour que lui seul savait rédiger: « Soldats, j'étais au milieu de vous en 1805, lorsque le » souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Mora» vie; vous l'avez entendu implorer ma clémence et me » jurer une amitié éternelle. Vaincue dans trois guerres,

Digitized by Google

» l'Autriche a dû tout à votre générosité; trois fois elle a » été parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr ga- » rant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et » qu'à notre vue l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

Napoléon commanda à Davoust de venir rejoindre l'armée bavaroise sur l'Abens, en suivant la rive droite du Danube. Au moment où Davoust quittait Ratisbonne, l'archiduc Charles marchait sur cette ville. Le général français ayant appuyé fortement à gauche, il en résulta que les principales colonnes du prince Charles ne le virent pas et qu'il n'eut à combattre qu'un corps autrichien qui, après lui avoir bravement disputé le passage, fut contraint de lui laisser la route libre. Oudinot, qui avait quitté Augsbourg pour se porter sur l'Abens, n'eut pas plus de difficulté; il repoussa le faible corps de Hiller et le sépara du centre de l'armée autrichienne.

Les succès de cette première journée avaient été extrêmement favorables à l'empereur, qui, voyant l'armée ennemie déjà coupée, trouvait le moyen de faire une trouée dans son centre et de marcher en avant.

Pour empêcher l'archiduc de rallier ses troupes, Napoléon commanda à Lannes, à Lefebvre, à Vandamme et à Oudinot de poursuivre Hiller et de l'empêcher de rejoindre le prince Charles. Les combats d'Abensberg et de Landshut firent ce qu'il désirait, et Hiller se replia sur l'Inn après avoir subi une perte de près de quinze mille hommes, dont la moitié étaient prisonniers.

L'archiduc Charles, après avoir fait prisonnier un régiment que nous avions laissé à Ratisbonne, marcha contre Davoust qu'il croyait très faible; mais ce corps ayant

Digitized by Google

été rallié par Lefebvre, il comptait déjà cinquante mille hommes, et Napoléon arriva quand le prince autrichien commença l'attaque. Au lieu d'une victoire, Charles éprouva une défaite; il laissa six mille morts sur le champ de bataille, quinze mille prisonniers entre nos mains et presque tous ses bagages. Quoique Davoust n'eût fait que préparer la victoire, il fut salué, sur le champ de bataille, du titre de prince d'Eckmülh.

L'archiduc, comprenant l'impossibilité de hasarder une seconde bataille avec quelque chance de succès, résolut de passer sur la rive gauche du Danube et se retira pour cela à Ratisbonne. Au moment où il effectuait ce passage, l'armée française se présenta sous les murs de cette ville, y pénétra par une brèche qui n'avait point été réparée, et fit éprouver de nouvelles pertes aux Autrichiens, qui laissèrent dans la place une partie des prisonniers qu'ils avaient faits. Le colonel du 65e vint lui-même présenter son aigle à l'empereur, quand ce monarque entra dans la ville; il l'avait soustrait aux recherches des Autrichiens.

« Jamais Napoléon n'avait remporté de succès plus brillants, plus décisifs, et l'on peut dire plus mérités. Le combat de Thaun, livré au centre de l'archiduc, la bataille d'Abensberg, qui isola la gauche, l'affaire de Landshut, qui acheva de la mettre hors de combat, la bataille d'Eckmülh, livrée de nouveau contre son centre, et enfin le combat de Ratisbonne, qui acheva de rompre son armée, forment une série d'événements dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Napoléon était le 12 à Paris; dix jours après il avait gagné deux batailles et décidé

Digitized by Google

la campagne. César ne put jamais dire avec autant de raison son fameux *veni, vidi, vici* (1). »

Les premiers et rapides succès de Napoléon furent un grand bonheur pour lui. Quelques jours d'incertitude auraient mis dans le plus grand péril toute sa puissance et probablement amené la catastrophe de 1813. Car l'Allemagne et l'Italie étaient profondément agitées et n'attendaient qu'un moment favorable pour un soulèvement général.

L'Italie, qui souffrait de la domination des Français comme toutes les provinces où nos soldats étaient établis, avait, dans la partie la plus menacée de nos possessions, pour défenseur le vice-roi Eugène de Beauharnais, jeune prince plein de valeur, mais doué de trop peu d'expérience pour pouvoir triompher des Autrichiens, bien supérieurs en nombre. L'archiduc Jean, chargé d'opérer du côté de l'Italie, avait beaucoup d'audace et s'était proposé de marcher directement sur l'Adige, en franchissant le Tyrol aux sources de la Drave et de l'Adige. Il pensait que les Français, n'ayant sur ce point que des généraux sans réputation, ne pourraient pas lui opposer une grande résistance, et qu'ainsi on ferait facilement tomber tous nos postes avancés. Le conseil de guerre autrichien, à qui ce plan fut soumis, l'ayant trouvé téméraire, jugea plus convenable de jeter dans le Tyrol, avec douze mille hommes, le général Chasteler, qui reçut la mission de chasser les Bavarois d'un pays où ils étaient détestés. Le gros de l'armée se dirigea aussitôt sur la haute Italie.

(1) Jomini.

Digitized by Google

Plusieurs routes se présentaient pour descendre de la haute Italie vers l'Adige, l'une qui venait de Vienne sur le Tagliamento par la Carinthie, la seconde qui descendait des Alpes Juliennes sur l'Isonzo, qu'elle franchit entre Goritz et Gradisca, et tombe sur Palma-Nova. Il y en avait une entre ces deux routes, très difficiles pour l'artillerie, que l'archiduc préféra parce qu'il la jugea moins défendue. Ces précautions étaient inutiles, parce que le prince Eugène, ne s'attendant pas à être attaqué de sitôt, n'avait pris jusqu'alors aucune mesure sérieuse de défense.

Lorsque les Autrichiens débouchèrent en Italie, ils trouvèrent les divisions françaises dispersées. Eugène se hâta de reporter ses avant-postes sur le Tagliamento, où les divisions Grenier, Barbou, Sévéroli, Lamarque et Grouchy se réunissaient. Le mouvement des Autrichiens, moins lent ici que dans la plupart des circonstances, leur permit d'enlever un de nos corps renfermé dans Pordenone. Le général Nugent, sachant qu'il y avait dans ce village deux bataillons du 35e et un régiment de cavalerie légère, fit porter sa cavalerie au-delà du bourg, attaqua avec un régiment d'infanterie, arrêta le régiment de cavalerie qui avait cherché à s'échapper, le sabra et l'obligea de se rendre. Quelques hommes à peine parvinrent à s'échapper. Les deux bataillons d'infanterie, après s'être défendus vaillamment, mirent aussitôt bas les armes. Cinq cents de nos braves avaient périr glorieusement au champ d'honneur, près de deux mille furent faits prisonniers.

Le prince Eugène, persuadé que la retraite, toujours pénible aux Français, les jetterait dans le découragement,

Digitized by Google

se détermina à s'arrêter et à livrer bataille avec trente-six à quarante mille hommes contre quarante-cinq mille Autrichiens, qui s'étaient divisés en deux corps, l'un à notre droite, placé sur un terrain marécageux, coupé de canaux et de clôtures, l'autre à gauche, situé au milieu d'une plaine ouverte. Ces deux corps, éloignés l'un de l'autre de plus d'une lieue, offraient une ouverture très facile à saisir pour les officiers les moins expérimentés; le prince Eugène ne songea pas à s'en emparer, se persuadant qu'il devait avant tout chasser la gauche des ennemis de la position difficile qu'ils occupaient.

Toutes ces dispositions avaient été prises pendant la nuit du 15 au 16 avril. Les divisions Sérat et Sévéroli, qui formaient la droite de l'armée, furent les premières engagées contre l'ennemi, qui les obligea à reculer. Soutenues par la division Barbou, elles reprirent les positions qu'elles avaient abandonnées. Bientôt l'affaire s'engagea sur toute la ligne. Le prince Eugène, voyant que les Autrichiens ne cessaient de pousser en avant des troupes fraîches, prit le sage parti d'opérer sa retraite, préférant leur laisser le champ de bataille plutôt que de s'exposer à une défaite complète. Quoique la bataille de Sacile ait été regardée comme perdue pour nous, cependant les pertes des Autrichiens égalèrent presque les nôtres.

Jusque-là nous n'avions perdu que des morts, des blessés, l'artillerie démontée, mais peu de prisonniers. Le prince Eugène ayant commandé la retraite jusqu'à Conegliano, son armée fut assaillie par un temps affreux, perdit une partie de son matériel et de ses munitions et laissa entre les mains des Autrichiens trois mille prisonniers. Si nos ennemis avaient su profiter de leur victoire,

Digitized by Google

et s'ils avaient agi avec beaucoup de vigueur, ils eussent écrasé le prince Eugène ; mais ils s'amusèrent à jouir de leur triomphe, laissèrent le temps à Eugène de relever le courage de son armée et de la fortifier par la division d'infanterie Lamarque et par la division de cavalerie de Grouchy. Il lui arriva, ce qui lui valait presque une armée, le fameux Macdonald, qui était depuis longtemps dans une fâcheuse inactivité. Quoique en sous-ordre, Macdonald reçut le commandement du corps principal et commença aussitôt à faire sentir sa forte influence, que le prince Eugène seconda de tous ses efforts. Car telle était la générosité d'âme du vice-roi que, mettant de côté tout sentiment d'amour-propre personnel, il était prêt à accepter le succès, pourvu qu'on daignât le lui montrer.

Les Autrichiens étaient encore plus heureux dans le Tyrol qu'en Italie. Les Bavarois, qui en avaient pris possession, avaient voulu substituer un gouvernement dur, sous prétexte de le rendre fort, au gouvernement si doux et si paternel de l'Autriche. Aussitôt les montagnards tyroliens, désirant avec ardeur secouer le joug de la Bavière pour se soumettre de nouveau à la domination de François II, secondèrent de tous leurs efforts le général Chasteler, qui attaqua avec vigueur les différents postes bavarois. Enveloppés de toutes parts par vingt mille montagnards et par douze mille Autrichiens, les cinq mille Bavarois et les quatre mille conscrits français furent contraints de mettre bas les armes.

Le Tyrol allemand ayant été si facilement et si heureusement reconquis par nos ennemis, permit de porter la masse des austro-montagnards sur le Tyrol italien. On pouvait ainsi lier les opérations de l'armée du Tyrol

Digitized by Google

avec celles de l'archiduc Jean. Le général Baraguay-d'Hilliers, qui commandait sur ce point, fut tourné d'abord à Trente puis à Roveredo, et obligé de se replier successivement sur Rivoli, où il put s'arrêter, parce qu'il était appuyé sur l'armée française d'Italie, occupée alors à se réorganiser.

L'Allemagne s'agitait aussi. Toutes les provinces qui avaient été soumises au régime paternel de l'Autriche se révoltaient. La Souabe, la Franconie, les provinces ecclésiastiques soumises au gouvernement des puissances laïques, repoussaient les autorités auxquelles elles avaient été violemment données, et voulaient revenir à leur premier état politique. La Prusse était dans la plus violente agitation. Elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait prendre les armes sans péril. Les Prussiens quittaient les rangs de leur armée pour aller se ranger sous l'étendard autrichien, qu'ils regardaient comme le salut de l'Allemagne. Le major Schill, devenu l'idole du peuple parce qu'il était un forcené déclamateur contre les Français, vantait le patriotisme des Espagnols et disait que l'Allemagne devrait se couvrir de guérillas comme l'Espagne. Il enleva en un jour toute la cavalerie de Berlin pour se porter au secours des Autrichiens ; une partie de l'infanterie le suivit. Le roi de Prusse, épouvanté d'un mouvement qui allait exciter la fureur de Napoléon, se confondait en excuses auprès de notre ambassadeur, faisant entendre les menaces les plus sévères contre le major Schill, qu'il n'osait faire poursuivre, parce qu'il craignait de voir ses soldats suivre le mouvement général.

La Pologne détestait de son côté son union avec la

Digitized by Google

Saxe et s'agitait à son tour. Elle ne voulait pas sans doute seconder le mouvement des Autrichiens; elle prétendait armer pour les Francais et contre la Saxe. L'archiduc Ferdinand s'était avancé jusqu'auprès de Varsovie à la tête de trente-huit mille hommes, publiant partout qu'il venait délivrer la Pologne du joug des Français et lui rendre un gouvernement qui lui convînt. Le prince Poniatowski, qui semblait avoir perdu toute énergie au pied des belles Polonaises, prit les armes, espérant être secondé par les Russes qui avaient promis de soutenir les Français. Après un brillant combat à Tengen, où il avait, avec douze mille hommes, tenu tête à l'armée autrichienne, Poniatowski ayant perdu quinze cents hommes, se vit obligé de battre en retraite, quoiqu'il eût tué beaucoup plus d'Autrichiens qu'il n'avait perdu de monde.

La question de défendre Varsovie se présenta alors. En défendant cette ville, on pouvait attendre la délivrance de la Pologne par la nouvelle de quelque succès éclatant des Français, mais on pouvait aussi l'exposer à un grand désastre. Le parti des intérêts matériels triompha. Varsovie fut livrée aux Autrichiens à des conditions honorables.

Telle était la situation générale au moment où Napoléon se proposait d'avancer sur Vienne. Il fallait d'abord sauvegarder l'Italie, qui était la province la plus menacée. Le prince Eugène rendit compte à Napoléon de ses malheurs par ce singulier billet : « Mon père, j'ai besoin » de votre indulgence. Craignant votre blâme si je recu» lais, j'ai accepté la bataille et je l'ai perdue. »

Il n'y avait pas un mot ni sur la nature, ni sur l'éten-

Digitized by Google

due de la défaite, ni sur les mesures qu'il avait adoptées pour réparer le mal. « Soyez vaincu, soit; j'aurais dû » m'y attendre, en nommant général un jeune homme » sans expérience, tandis que je n'ai pas voulu que des » princes de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg com- » mandassent les soldats de leur nation. Vos pertes, je » vous enverrai de quoi les réparer; les avantages de » l'ennemi, je saurai les neutraliser; mais pour cela il » faudrait que je fusse instruit, et je ne sais rien. Je » suis réduit à chercher dans les bulletins étrangers la » vérité que vous devriez m'apprendre. Je fais ce que je » n'ai jamais fait, ce qui doit répugner par-dessus tout » à un sage capitaine; je marche mes ailes en l'air, ne » sachant ce qui se passe sur mes flancs. Heureusement, » je peux tout braver, grâce aux coups que j'ai frappés, » mais il est cruel d'être tenu dans une telle ignorance. » Napoléon ajoutait ces belles paroles, que nous citons textuellement parce qu'elles importent à la gloire du plus grand de ses lieutenants, à Masséna : « La guerre, disait » Napoléon, est un jeu sérieux dans lequel on compro- » met sa réputation, ses troupes et son pays; quand on » est raisonnable, on doit se sentir et connaître si l'on est » fait ou non pour le métier. Je sais qu'en Italie vous af- » fectez de beaucoup mépriser Masséna. Si je l'eusse en- » voyé cela ne serait point arrivé. Masséna a des talents » militaires devant lesquels il faut vous prosterner tous, » et, s'il a des défauts, il faut les oublier, car tous les » hommes en ont. En vous confiant mon armée d'Italie, » j'ai fait une faute. J'aurais dû envoyer Masséna et vous » donner le commandement de la cavalerie sous ses or- » dres. Le prince royal de Bavière commande bien une

Digitized by Google

» division sous les ordres du duc de Dantzig. Je pense » que si les circonstances deviennent pressantes, vous » devez écrire au roi de Naples de venir à l'armée; vous » lui remettrez le commandement, et vous vous range- » rez sous ses ordres. Il est tout simple que vous ayez » moins d'expérience de la guerre qu'un homme qui la » fait depuis dix-huit ans. »

Napoléon savait que le moyen d'imposer silence à ses ennemis et de les abattre, était de se rendre maître de Vienne et de dompter ainsi l'Autriche; pour cela, il lui fallait poursuivre l'archiduc Charles et le vaincre. Deux routes pouvaient l'amener à ce résultat: l'une directe, qui suivait la ligne droite du Danube et conduisait à la capitale de l'empire sans rencontrer d'autre obstacle que le corps du général Hiller, fort d'une trentaine de mille hommes. Cette route était la plus courte et la plus facile pour atteindre Vienne. La seconde était la rive gauche du Danube, par laquelle se retirait l'archiduc Charles, dans l'espoir de rejoindre le corps de cinquante mille Autrichiens placé en Bohême. L'avantage que présentait cette seconde route, plus longue que la première, était de détruire le corps de l'archiduc Charles avant qu'il eût pu être renforcé, ce qui eût épargné les sanglantes batailles d'Essling et de Wagram, qui faillirent anéantir l'armée de Napoléon et le perdre. Parce que l'empereur triompha avec peine, on a conclu qu'il avait commis une énorme faute militaire en ne poursuivant pas un ennemi déjà démoralisé. Aussi les Allemands disent que si Napoléon eut l'honneur de la victoire, le prince Charles eut celui des manœuvres. Mais de graves motifs engageaient Napoléon à suivre la route qu'il adopta. La poursuite du

Digitized by Google

prince Charles l'eût jeté dans des lenteurs inévitables, et d'ailleurs, il espérait bien avoir un double avantage, celui de prendre Vienne, d'où il passerait sur la rive gauche du Danube pour combattre l'armée autrichienne. Pour cela, il fallait hâter sa marche et empêcher l'archiduc d'arriver avant lui aux principaux passages du fleuve.

Pendant que Davoust tenait en échec le généralissime autrichien et qu'il l'éloignait du Danube, Bessières, chargé de poursuivre Hiller, avait éprouvé un faible échec. Pour fortifier ses troupes de ce côté, l'empereur y envoya Lefebvre avec ordre de rejeter Hiller dans le Tyrol. C'était le moyen de laisser entièrement libre le chemin de Vienne.

Hiller traversa l'Inn très-rapidement, en détruisit les ponts et alla prendre une forte position à Ebersberg, où il espérait recevoir des renforts et peut-être se réunir à l'archiduc Charles. L'empereur Napoléon ne pouvant le laisser se fortifier dans cette position, lança Masséna à sa poursuite.

Le 4 mai, Masséna brusqua l'attaque et poussa la division Claparède sur l'arrière-garde autrichienne, qui se hâtait de passer sur la rive droite de la Traun; elle fut reçue par un feu bien nourri et canonnée dans le village d'Ebersberg, qui fut bientôt en flammes. Tout alors fut dans la plus complète confusion dans ce village, ce qui arrêta longtemps une partie de l'armée française. Enfin nos troupes franchirent ce passage, et comme elles menaçaient de déborder l'ennemi, Hiller se hâta d'opérer sa retraite.

Cette affaire nous avait coûté dix-sept cents hommes

Digitized by Google

tués, noyés ou blessés. Les pertes des Autrichiens avaient été bien plus élevées. Ils avaient eu trois mille hommes hors de combat, quatre mille prisonniers et nous avaient abandonné beaucoup de canons et de drapeaux.

Hiller se sentant incapable de tenir contre des forces trop supérieures, dirigea quelques troupes sur Vienne et passa le Danube avec le reste pour aller rejoindre l'archiduc Charles.

Napoléon, n'ayant plus aucun obstacle devant lui, marcha à grandes journées sur Vienne. Comme il craignait que le prince Charles ne vînt attaquer ses derrières dans la plaine étroite qu'il était obligé de suivre, il fortifia tous les lieux où il était possible d'établir des ponts sur le Danube.

Quand il arriva devant Vienne il se rendit facilement maître des faubourgs, qui sont dépourvus de toute fortification, et somma la ville de se rendre. Cette place, qui n'avait que seize mille hommes armés, moitié troupes régulières, moitié landwehr, était soumise au commandement de l'archiduc Maximilien, le seul prince de la maison impériale qui fût dans la capitale. Vienne ayant refusé de capituler, il fallut recourir au bombardement. Dix-huit cents obus lancés en peu de temps incendièrent les principaux hôtels de la ville, ce qui contraignit l'archiduc à se retirer aussi sur la rive gauche. La place se rendit alors. Napoléon s'occupa ensuite du passage du fleuve.

Napoléon, maître de Vienne, se trouvait dans l'absolue nécessité de passer le Danube pour attaquer ses adversaires; car tant qu'il n'avait pas détruit l'armée du prince Charles, il ne pouvait se vanter de dominer le

Digitized by Google

pays. Le passage du fleuve étant très difficile dans cet endroit, parce que le Danube y est extrêmement large, il fit avancer du côté de Presbourg pour le reconnaître et voir s'il était possible d'y jeter un pont avec facilité. Sur ce point le Danube est bien moins large que vis-à-vis de Vienne, mais il est beaucoup plus rapide, et les bords en sont bien plus élevés. Ce n'était donc pas sans danger qu'on pouvait tenter un passage sur ce lieu. Vis-à-vis Ebersdorf, à deux lieues au-dessous de Vienne, le Danube se divise en trois bras et forme deux îles. De la rive droite à la première île il y a près de cinq cents mètres, de cette île à la seconde le courant a deux cent trente mètres; cette deuxième île, plus vaste que la première, est à cent trente mètres de la rive gauche.

Jugeant le passage plus facile dans un endroit où le fleuve est entrecoupé d'îles et où il est moins rapide à cause de sa largeur, Napoléon résolut de franchir le Danube en ce lieu et de s'établir dans la vaste île de Lobau, pour en faire le point de départ de ses opérations ultérieures. Pour parvenir à cette île, il fallait établir deux ponts, ce qui n'était pas facile sur un courant rapide qui allait grossir sans cesse par suite de la fonte des neiges des Alpes. Pour fixer au fleuve le pont de bateaux qu'on voulait établir, il eût fallu des ancres très puissantes; comme on n'en avait pas, on y substitua des objets d'un poids énorme, de gros canons pris dans la place de Vienne, des caisses remplies de boulets. Le passage de trente mille hommes s'effectua en peu de temps pour l'île de Lobau. Le petit bras du Danube ne présentait pas de difficulté sérieuse, car il n'avait pas plus d'étendue que la Seine au-dessous de Paris. Napoléon rencontra

Digitized by Google

précisément un endroit qui lui permettait de couvrir de mitraille la plage voisine sur laquelle on voulait déboucher, en sorte que si les Autrichiens avaient tenté de nous inquiéter, il était facile de les foudroyer. Le pont une fois jeté, l'armée commença à effectuer son passage et s'empara de deux bonnes positions, Aspern et Essling.

Instruit seulement le 20, sur la fin du jour, du mouvement des Français, l'archiduc Charles, après avoir fait une reconnaissance avec sa cavalerie, remit au 21, au matin, à s'avancer pour paraître en ligne dans l'après-midi. S'il eût paru la veille au soir, ou même le 21 dès le matin, les premiers corps des Français auraient pu être anéantis. Lorsqu'on annonça l'arrivée des Autrichiens, Berthier se hâta de monter sur le clocher d'Essling, et mesura de l'œil l'armée ennemie, qu'il jugea devoir être forte de quatre-vingt-dix mille hommes environ. Les Français n'avaient encore sur la rive gauche que vingt-deux à vingt-quatre mille hommes, nombre bien faible pour tenir tête à une grande armée. Un grave accident était encore survenu au pont placé sur le plus large bras du Danube. La crue extraordinaire des eaux, les troncs d'arbres roulés par les flots impétueux, des bateaux chargés de pierres, des moulins enflammés venaient se précipiter contre nos bateaux et rompaient le pont. Napoléon épouvanté avait résolu de replier le pont placé sur le petit bras après qu'il aurait fait repasser ses corps avancés. Le maréchal Molitor fit observer que les villages d'Aspern et d'Essling étaient d'une grande importance; que, les ayant occupés, il ne fallait pas les abandonner sans une grande nécessité. On vint en même temps annoncer que le grand pont était rétabli et que le

Digitized by Google

passage des troupes et des munitions recommençait. Dès lors Napoléon résolut de conserver ces deux importantes positions, espérant pouvoir les défendre le reste du jour et les avoir le lendemain pour livrer une grande bataille. L'archiduc Charles établit aussitôt ses lignes en un long demi-cercle qui enveloppait Aspern et Essling. Quoiqu'il eût reconnu la faiblesse de ce plan, qui permettait de percer le centre et de diviser l'armée ennemie en deux corps qu'on pouvait battre successivement, Napoléon, ayant trop peu de monde pour prendre l'offensive, résolut de se tenir sur la défensive et de repousser les agresseurs en attendant qu'il eût autant de forces qu'il lui en fallait pour attaquer.

Un des premiers mouvements des ennemis fut de se porter sur Aspern et d'occuper un petit bois voisin à l'aide duquel ils pouvaient tourner notre gauche, venir s'emparer du pont qui conduisait à l'île de Lobau et nous couper ainsi la retraite, en nous empêchant en même temps de recevoir du secours. Le maréchal Molitor courut à la défense d'Aspern et repoussa les Autrichiens, sans pouvoir parvenir cependant à les déloger de l'église qu'ils avaient convertie en forteresse. Les Autrichiens revinrent bientôt à l'attaque, mais ils trouvèrent Molitor barricadé dans le village, s'étant servi de tout comme moyen de défense, maisons, voitures, charrues, instruments de labourage, meubles. On se battit pendant cinq heures avec un acharnement difficile à décrire. La nuit arriva sans que les Autrichiens eussent pu se mettre en possession d'Aspern. Ils n'avaient pas été plus heureux à Essling, défendu par le brave Lannes; ils s'emparèrent seulement d'Enzersdorff.

Digitized by Google

Les Autrichiens, qui avaient essayé trois fois de pénétrer entre Aspern et Essling, et qui avaient été repoussés trois fois, auraient pu tenter un dernier effort, mais ils préférèrent remettre au lendemain la destruction des Français, qui devaient pendant la nuit recevoir des secours dont ils avaient bien besoin. Le lendemain matin Napoléon avait soixante mille hommes à mettre en ligne contre les Autrichiens déjà bien épuisés de la lutte de la veille; croyant, avec cette masse, être assuré de la victoire, il plaça Masséna à Aspern et Lannes à Essling, afin que ces deux points fussent occupés par deux hommes du plus grand courage et de la plus haute capacité militaire.

Napoléon avait reconnu la veille la faiblesse du centre des Autrichiens. Lannes, chargé de le rompre, met dans son mouvement cette vigueur « qu'il apporte dans toutes ses attaques. Le 57e de ligne, de la division Saint-Hilaire, régiment redoutable entre tous, placé à notre extrême droite, marche au pas de charge sous la mitraille et la fusillade, et oblige l'infanterie autrichienne à plier. Toute la division appuie le 57e, et à mesure que les autres régiments, formés en autant de colonnes serrées, arrivent à portée de l'ennemi, ils s'arrêtent pour faire feu, puis s'avancent de nouveau, gagnant du terrain sur les troupes qui leur sont opposées. Les deux divisions d'Oudinot prennent place à leur tour dans ce mouvement offensif, et bientôt l'impulsion se communiquant à toute la ligne, les Autrichiens, vivement pressés, commencent à se retirer en désordre. A ce spectacle, l'archiduc Charles, comme tous les capitaines indécis dans le conseil mais braves sur le champ de bataille, montre le dévouement d'un prince

Digitized by Google

héroïque. Il accourt de sa personne pour prévenir la catastrophe dont son centre est menacé. D'une part il ordonne aux grenadiers qui étaient à Breitenlée de s'approcher; de l'autre, il prescrit à Bellegarde de se reporter d'Aspern vers Essling, pour renforcer le milieu de sa ligne. En attendant l'exécution de ces ordres, il prend en main le drapeau du régiment de Zach, qu'il ramène en avant; ses plus braves officiers sont frappés à côté de lui, notamment le comte Colloredo, qu'il voit tomber sous ce feu épouvantable, et dont il serre la main avec douleur. Lannes, qui comme lui est à la tête de ses soldats, continue sa marche offensive, et, voyant l'infanterie autrichienne ébranlée, lance sur elle Bessières avec les cuirassiers. Ceux-ci se précipitent sur le corps de Hohenzollern, enfoncent plusieurs carrés et enlèvent des prisonniers, des canons, des drapeaux. Déjà nous touchions à Breitenlée, point où l'archiduc avait placé sa réserve de grenadiers. Lannes, ne doutant plus du succès, envoie à Napoléon l'officier d'état-major César de Laville, pour l'informer de ses progrès, et lui demandant de couvrir ses derrières, pendant que, s'élevant dans cette plaine, il va laisser un si vaste espace entre son corps et le village d'Essling (1). »

Napoléon, qu'un pareil ordre eût rendu heureux dans toute autre circonstance, se voit obligé d'ordonner au maréchal Lannes de suspendre l'attaque et de se replier peu à peu. Le grand pont du Danube venant de se rompre de manière à ne pas laisser l'espérance de le rétablir en un instant, les munitions s'épuisaient; bientôt

(1) Thiers.

Digitized by Google

l'armée ne devait plus avoir pour combattre que l'arme blanche. Il eût été souverainement imprudent de s'avancer dans de pareilles circonstances. Lannes, comme un lion qui se trouve devant une barrière infranchissable, recule sans se déconcerter et vient se couvrir derrière le long fossé creusé d'Aspern à Essling. Il faudrait un Homère pour raconter la lutte effroyable qui s'engagea alors entre les Autrichiens et les Français. Quinze mille cavaliers français et autrichiens s'abordent, se renversent, se culbutent. Le feu de l'artillerie, une fusillade continuelle, l'incendie d'Aspern et d'Essling ajoutent à l'épouvantable spectacle. La nuit vient bientôt étendre ses ombres sur cette scène horrible. On n'entend plus de notre côté que quelques rares coups de canon; la canonnade est toujours aussi vive du côté des Autrichiens. Lannes parcourt le front de la bataille; il est alors atteint d'un boulet qui lui enlève la jambe droite entière et la gauche jusqu'au-dessus de la cheville. L'empereur, l'ayant vu transporter à l'île de Lobau, court à lui, l'embrasse et lui demande s'il le reconnaît. « Dans quel» ques heures, répondit Lannes, vous aurez perdu un » homme qui meurt avec la consolation d'avoir été votre » meilleur ami. » Il n'est donc pas vrai, comme l'ont dit quelques biographes, que Lannes se laissa aller en plaintes amères contre l'insatiable ambition de l'empereur.

Cependant l'ennemi attaque avec une nouvelle fureur le village d'Aspern, qui ne présente plus qu'un monceau de ruines. Au milieu des débris fumants des maisons on voit des têtes, des membres d'hommes morts; on marche sur les blessés sans se demander s'ils vont être écrasés.

Digitized by Google

Aspern nous reste, mais l'archiduc se lance sur Essling. Bessières, qui avait remplacé Lannes, demande du secours à Napoléon, déclarant qu'il va succomber si on ne lui en apporte point dans le plus bref délai. L'empereur lui envoie les fusiliers de sa garde sous les ordres du général Mouton, à qui il dit ces paroles qui montrent toute l'inquiétude de son âme : « Brave Mouton, faites encore » un effort pour sauver l'armée, mais finissez-en ; car, » après ces fusiliers, je n'ai plus que les grenadiers et les » chasseurs de la vieille garde, dernière ressource qu'il » ne faut dépenser que dans un désastre. »

Comme un loup fait le tour d'une bergerie pour découvrir un endroit faible de la clôture par où il puisse pénétrer, ainsi les Autrichiens se portent sur tous les points pour entrer dans Essling. Cinq fois ils attaquent avec la plus grande fureur les endroits les plus faibles, et toujours ils sont repoussés. Désespérant alors de jeter les Français dans le Danube, l'archiduc Charles ordonne de sonner la retraite, et finit par une canonnade dirigée au hasard vers l'armée française au milieu des ténèbres de la nuit.

Napoléon ne pouvant livrer le lendemain une nouvelle bataille sans munitions, prépara tout pour la retraite dans l'île de Lobau. Il rassembla son conseil des maréchaux pour leur communiquer son dessein. « La journée avait été rude, disait-il, mais elle ne pouvait pas être considérée comme une défaite, puisqu'on avait conservé le champ de bataille, et c'était une merveille de se retirer sains et saufs après une pareille lutte soutenue avec un immense fleuve à dos et avec ses ponts détruits. Quant aux blessés et aux morts, la perte était grande, plus

Digitized by Google

grande qu'aucune de celles que nous avions essuyées dans nos longues guerres, mais celle de l'ennemi avait dû être d'un tiers plus forte; on pouvait donc être certain, assurait Napoléon, que les Autrichiens se tiendraient tranquilles pour longtemps, et qu'on aurait le loisir de rallier l'armée d'Italie, qui arrivait victorieuse à travers l'Illyrie, de ramener dans les rangs les trois quarts des blessés, de tirer de France les nombreux renforts qui étaient en marche, d'établir sur le Danube des ponts de charpente aussi solides que des ponts de pierre, et qui feraient du passage du fleuve une opération ordinaire. Napoléon ajoutait qu'après tout, lorsque les blessés seraient rentrés dans les rangs, ce ne seraient que dix mille hommes de moins de notre côté, pour quinze mille du côté de l'adversaire, et deux mois de plus dans la durée de la campagne; qu'à cinq cents lieues de Paris, soutenant une grande guerre au sein d'une monarchie conquise, au milieu même de sa capitale, un accident de cette espèce n'avait rien qui dût étonner des gens de courage, rien que de très naturel, rien même que d'heureux, si on songeait aux difficultés de l'entreprise, qui consistait à passer devant une armée ennemie le plus grand fleuve de l'Europe, pour aller livrer bataille au-delà. Il ne fallait donc, suivant lui, ni s'alarmer, ni se décourager. Il y avait un mouvement rétrograde qui était convenable et nécessaire, c'était de repasser le petit bras du Danube pour se renfermer dans l'île de Lobau, pour y attendre l'abaissement des eaux et le rétablissement des ponts sur le grand bras; mouvement facile qui se ferait la nuit sans inconvénient, sans perdre ni un blessé, ni un cheval, ni un canon, sans perdre surtout

Digitized by Google

l'honneur des armes. Mais il y avait un autre mouvement rétrograde à la fois déshonorant et désastreux, ce serait de repasser non-seulement le petit bras, mais le grand, en repassant celui-ci tant bien que mal, avec des barques qui ne pourraient transporter que les hommes valides, sans un canon, ni un cheval, ni un blessé, en renonçant surtout à l'île de Lobau, qui était une conquête précieuse et le vrai passage d'un terrain ultérieur. Si on agissait de la sorte; si, au lieu de soixante mille hommes qu'on était au départ, on repassait au nombre de quarante mille, sans artillerie, sans chevaux, en abandonnant au moins dix mille blessés capables de servir dans un mois, on ferait bien, en revenant, de ne pas se montrer aux Viennois, qui accableraient de mépris leurs vainqueurs, et appelleraient bientôt l'archiduc Charles pour chasser les Français d'une capitale où ils n'étaient plus dignes de rester. Et dans ce cas ce n'était pas à une retraite sur Vienne, mais à une retraite sur Strasbourg qu'il fallait se préparer. Le prince Eugène, en marche sur Vienne, y trouverait l'ennemi au lieu de l'armée française, et périrait dans ce coupe-gorge; les alliés effrayés, devenus traîtres par faiblesse, se retourneraient contre nous; la fortune de l'empire serait anéantie, et la grandeur de la France détruite en quelques semaines. En un mot Napoléon prévit, annonça avec précision, comme devant se réaliser sous quinze jours, tout ce que sa politique lui a valu cinq ans plus tard, si, au lieu de se retirer fièrement dans l'île de Lobau, on avait la faiblesse de traverser précipitamment le grand Danube, laissant à l'autre bord ses camarades blessés, son matériel, son honneur. Pour agir d'ailleurs comme il le conseillait, il

Digitized by Google

ne fallait que peu d'efforts. Masséna tiendrait à Aspern jusqu'à minuit, défilerait ensuite avec l'armée sur le petit pont, défendrait Lobau le lendemain contre les entreprises de l'ennemi, et attendrait derrière le petit bras du Danube les vivres et les munitions qu'on allait lui envoyer en bateaux. Pendant ce temps on rétablirait le grand pont, et si, contre toute vraisemblance, l'archiduc Charles osait faire une tentative, en descendant sur Presbourg ou bien en remontant jusqu'à Krems, pour se transporter sur la rive droite et venir nous disputer Vienne, le maréchal Davoust lui tiendrait tête avec ses trente mille hommes, qui valaient soixante mille Autrichiens; avec le reste des cuirassiers, avec la cavalerie de la garde, qui n'avait point passé; avec les Wurtembergeois, les Bavarois, les Saxons. Ainsi Masséna, Davoust, leur dit-il, vous vivez et vous sauverez l'armée en vous montrant dignes de ce que vous avez déjà fait (1). »

Masséna, qui avait blâmé le passage précipité du Danube, ne voulut point contrister le cœur de son empereur. « Vous êtes, dit-il, sire, un homme de cœur et » digne de nous commander! Non, il ne faut pas fuir » comme des lâches qui auraient été vaincus. La fortune » nous a mal servis, mais nous sommes victorieux néanmoins, car l'ennemi, qui aurait dû nous précipiter dans » le Danube, a mordu la poussière devant nos positions. » Ne perdons pas notre attitude de vainqueurs, bornons-nous à repasser le petit bras du Danube, et je vous jure » d'y noyer tout Autrichien qui voudrait le franchir à » notre suite. »

(1) Thiers.

Digitized by Google

Des réparations étaient à faire au pont du petit bras du Danube, vers lequel les blessés, au nombre de plus de douze mille, se traînaient pour avoir un passage. Le fleuve, qui grossissait de moment en moment, en enleva un grand nombre. C'était un spectacle effroyable d'apercevoir ces braves, qui venaient de donner leur vie, délaissés dans le plus triste abandon. Enfin le pont fut rétabli et on put transporter ces infortunés dans l'île.

Quand tous les blessés eurent franchi le bras du fleuve, l'empereur expédia l'ordre à Masséna d'allumer un grand nombre de feux, afin de tromper l'ennemi, et lui prescrivit de se retirer à Lobau. L'opération fut terminée à quatre heures du matin et le pont fut replié. On a dit que des maux plus affreux que les précédents attendaient cette malheureuse armée, et qu'elle fut livrée à toutes les horreurs de la faim. Quelques historiens ont affirmé que pendant quelques jours elle fut sans pain, obligée de manger les chevaux ; qu'elle les avait presque tous mangés quand elle vit arriver des vivres ; enfin que la moitié des blessés avaient succombé.

C'est là une exagération évidente, car le jour même Napoléon se jeta dans une barque, sans s'inquiéter de la fureur des flots, et fit porter du biscuit, des gargousses et des cartouches, pour que nos soldats pussent vivre et se défendre. Si la viande manquait, on y suppléait par les cerfs et les chevreuils, très abondants dans l'île, que nos quarante-cinq mille soldats, devenus chasseurs, abattaient à chaque instant.

La bataille d'Essling, l'une des plus sanglantes du siècle, avait coûté vingt-cinq ou vingt-six mille hommes morts ou blessés aux Autrichiens, et quinze ou seize

Digitized by Google

mille aux Français. En envisageant le résultat matériel, elle était en notre faveur; mais, en considérant le résultat moral, elle nous était défavorable. Napoléon s'était vu dans la nécessité de reculer, au milieu d'un peuple ennemi attentif au moindre revers; cent mille bouches portaient dans toutes les contrées de l'Europe la nouvelle mensongère d'une grande défaite de Napoléon. On prétendait que cet homme fameux avait trouvé dans l'archiduc Charles un rival heureux. On vantait les belles dispositions de ce capitaine. Il est incontestable que Charles montra beaucoup de valeur. On ne saurait guère lui faire qu'un seul reproche, c'est d'avoir trop étendu sa ligne. Toutes ses attaques furent conduites avec une grande intelligence et une puissante énergie. Faut-il s'étonner qu'il n'ait pas remporté un triomphe éclatant, lorsqu'il avait devant lui soixante mille soldats, les plus braves du monde, à couvert derrière des retranchements habilement élevés ?

On a aussi vivement critiqué la conduite de l'archiduc après la bataille d'Essling. Il aurait dû, assure-t-on, se hâter de passer le Danube à Presbourg, ou du côté de Lintz, pour venir fondre sur l'armée française placée à Vienne. Mais il pouvait croire que cette armée ne serait pas obligée de demeurer si longtemps à Lobau. En passant sur la rive droite du fleuve, il courait risque d'avoir toutes nos légions à combattre et de perdre l'avantage que lui présentait la possession de la rive gauche. C'était peu en effet, pour Napoléon, d'être maître de l'une des rives du fleuve. Pour vaincre et contraindre l'Autriche à la paix il fallait détruire l'armée de l'archiduc, car la seule retraite dans l'île de Lobau avait produit le plus

Digitized by Google

déplorable effet. Que Napoléon fît encore un pas en arrière, et on proclamait son entière défaite. Connaissant la fermentation des Allemands qui menaçaient de lui couper la retraite, il sentit la nécessité de frapper un grand coup; mais, pour le tenter, il avait besoin de nouvelles forces. Il rappela alors Lefebvre et Marmont qui opéraient, le premier en Tyrol et le second en Dalmatie. Ces provinces s'étaient aussi soulevées. Chasteller avait pénétré jusqu'à Vérone, et il n'avait pas fallu moins que la présence de Lefebvre dans le Tyrol et la réunion des troupes éparses du prince Eugène pour le faire rétrograder. Quand Lefebvre et Marmont rejoignirent l'empereur avec leurs troupes, Eugène dut tenir tête à Chasteller, le maintenir et l'empêcher d'aller unir ses forces à celles de l'archiduc Charles.

Le prince Eugène fit mieux. Arrivé près de Raab, il attaqua avec des forces inférieures l'archiduc Jean. Les deux armées montrèrent le plus grand acharnement dans cette bataille. Un village fut pris et repris jusqu'à trois fois. Enfin l'armée autrichienne dut abandonner le champ de bataille, nous laissant des prisonniers. Nos pertes égalaient presque celles de l'ennemi, mais l'honneur de la victoire nous demeurait; la place forte de Raab en fut le prix : nous y trouvâmes des vivres en abondance.

Les opérations de l'armée d'Italie, compromises d'abord, s'étaient donc rétablies; il ne restait plus que le général autrichien Giulay, qui agissait du côté de la Dalmatie. Marmont, avant d'aller rejoindre Napoléon, s'étant réuni à Broussier, le força à se rapprocher de l'Adriatique pour se mettre en communication avec les Anglais.

Digitized by Google

Le corps autrichien chargé d'opérer en Pologne avait eu d'abord du succès; il s'était imposé à Varsovie et avait déterminé cette place à se déclarer neutre, mais il avait été aussi contraint de se replier devant le prince Poniatowski; les opérations furent trop peu importantes de ce côté pour que nous nous arrêtions à les donner en détail.

Pendant six semaines les deux armées principales, séparées uniquement par le Danube, restèrent dans une inactivité complète. Napoléon ayant été forcé d'abandonner la rive gauche du fleuve, ne pouvait tenter un nouveau passage qu'après avoir préparé tout ce qui était nécessaire pour être assuré de la victoire. L'archiduc Charles, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes et avec un parc de quatre cent cinquante pièces, aurait pu tenter une attaque; mais il préféra choisir une position très forte, s'y établir d'une manière formidable, couvrir la Moravie, la Hongrie et la Bohême, et attendre les Français. C'était plus sage

L'archiduc Charles, s'attendant à avoir une de ces grandes affaires qui sont la ruine ou le salut des monarchies, commit la faute très grave de ne pas retirer ses cinquante mille hommes de la Silésie, de la Pologne, et ne prescrivit pas à son frère l'archiduc Jean, qui se trouvait en Hongrie, de soulever ce pays et d'arriver pour tomber sur les flancs de l'armée française. Que Napoléon employait bien mieux ses loisirs! Il s'appliquait à fortifier l'île de Lobau et y faisait les travaux nécessaires pour la rendre formidable. Ayant jugé que les premiers ponts établis sur le Danube étaient incapables de résister à la fureur des flots, il fit transporter les énormss pièces

Digitized by Google

de bois qui étaient descendues des magnifiques forêts des Alpes, et fit enfoncer soixante lignes de pilots pour supporter un large et puissant entablement. Comme les poutres, les bateaux chargés de pierres et les moulins à feu pouvaient le détruire, il fit enfoncer en avant des pilots placés obliquement, contre lesquels venaient s'amortir les coups des puissants fardeaux destinés à rompre le pont. D'autres ponts en bateaux, protégés par celui-ci, furent placés en dessous et rendirent sûres, faciles et permanentes les communications entre la rive droite du Danube et l'île de Lobau. Certes, il y avait quelque chose de merveilleux à voir cette multitude d'ouvriers de tous les pays, de toutes les nations, se pressant à l'envi pour une grande œuvre.

Il semblait beaucoup plus difficile d'établir des ponts sur le petit bras du Danube, parce que les ennemis étaient en face pour nous combattre. Mais d'abord Napoléon avait fait préparer dans l'île toutes les poutres qui devaient former les quatre ponts pour porter quatre colonnes à la fois. L'un de ces ponts, d'un mécanisme ingénieux dont il avait lui-même fourni le dessin, devait être jeté en quelques minutes. C'était une chaîne de vaisseaux longs de soixante à quatre-vingts toises, liés par d'énormes poutres. On le fixait au rivage de l'île, et puis on laissait emporter l'autre bout par les flots : il allait ainsi de lui-même se fixer sur le rivage. A droite de l'île de Lobau, le bras du Danube se recourbe tout-à-coup pour se précipiter dans le fleuve. Vis-à-vis de cette courbe se voit une magnifique plaine dans laquelle les ennemis n'avaient fait aucuns travaux de défense, parce qu'ils ne se persuadaient point que Napoléon dût débarquer en ce

Digitized by Google

lieu. Ce fut cependant là qu'il jeta ses ponts, pour rendre ainsi inutiles tous les retranchements que son adversaire avait élevés avec tant de soins. Afin de le tromper, il lança cinq cents voltigeurs dans un îlot vis-à-vis d'Essling, où il feignait de faire ses préparatifs de passage. Cette opération attira toute l'attention des ennemis, qui négligèrent la principale position.

Les premiers jours de juillet, une des plus grandes armées du monde, et sûrement la plus vaillante, fut rassemblée dans l'île de Lobau, ayant à sa tête l'invincible « Masséna, meurtri d'une chute de cheval, mais capable de dominer un jour de bataille toutes les douleurs physiques; l'opiniâtre Davoust, le bouillant Oudinot, l'intrépide Macdonald et une foule d'autres qui étaient prêts à payer de leur sang le triomphe de nos armes (1). »

Il manquait un héros à cette noble et grande armée, c'était Lannes, duc de Montebello, dont le corps, traversant l'Allemagne et la France, fut reçu dans toutes les villes avec les plus grands honneurs. Napoléon, qui les dominait tous, crut un moment que l'archiduc Charles allait lui échapper et se transporter en Hongrie pour y chercher un champ de bataille au milieu de cette nation généreuse qui avait sauvé Marie-Thérèse. Cette politique, loin d'être mauvaise, eût peut-être été le seul moyen de sauver la monarchie autrichienne d'un grand désastre. Napoléon connut bientôt que son ennemi ne lui avait point échappé. La nuit du 4 au 5 juillet commença le passage de nos troupes, au milieu d'un feu horrible et des détonations de la foudre, qui souvent étaient couvertes par le bruit

(1) Thiers.

Digitized by Google

du canon, car pendant cette nuit un orage épouvantable vint mêler son effroyable tempête aux éclats de l'artillerie.

« Quand le jour vint éclairer les bords du fleuve, vers quatre heures du matin, un spectacle des plus imposants se présenta aux yeux surpris des deux armées. L'orage était dissipé. Le soleil, se levant radieux, faisait reluire des milliers de baïonnettes et de casques. A droite, le général Oudinot s'élevait dans la plaine, tandis que son arrière-garde foudroyait le château de Sachsengang. A gauche, Masséna s'appuyait à la ville d'Enzersdorf, qui brûlait encore sans pouvoir rendre les feux dont elle était criblée, car son artillerie avait été atteinte en quelques instants. Entre ces deux corps, celui de Davoust, passé tout entier, remplaçait l'intervalle. Une partie de l'artillerie et de la cavalerie avait défilé sur le pont de pontons ; le reste se pressait sur le pont de radeaux. La garde impériale suivait pour passer à son tour. Soixante-dix mille hommes étaient déjà en bataille sur la rive ennemie, capables à eux seuls de tenir tête aux forces de l'archiduc Charles. Bernadotte, avec les Saxons, s'apprêtait à défiler après la garde impériale. Les armées d'Italie et de Dalmatie, la division bavaroise, transportées la nuit dans la Lobau, s'avançaient de leur côté; tout marchait avec un ensemble merveilleux et irrésistible. Les soldats, à qui on avait défendu d'allumer des feux pendant la nuit pour ne pas offrir un but aux projectiles de l'ennemi, et qui étaient tout mouillés par la pluie, se réchauffaient aux premières ardeurs d'un soleil de juillet. Quelques-uns sortaient des rangs pour embrasser des parents, des amis qu'ils n'avaient pas vus depuis des années; car des corps venus les uns du fond

Digitized by Google

de la Dalmatie, les autres des confins de la Pologne et de l'Espagne, se rencontraient sur ce nouveau champ de bataille, après s'être séparés à Austerlitz, pour se rendre aux extrémités opposées du continent. Des Bavarois, des Badois, des Saxons, des Polonais, des Portugais, des Italiens mêlés à des Français, se trouvaient à ce rendez-vous des nations, prêts à se battre pour une politique qui leur était étrangère. La joie de nos soldats éclatait de toutes parts, bien que le soir même un grand nombre d'entre eux ne dussent plus exister. Le soleil, la confiance dans la victoire, l'amour du succès, l'espoir de récompenses éclatantes les animaient. Ils étaient enchantés surtout de voir le Danube vaincu, et ils admiraient les ressources du génie qui les avaient transportés si vite et en masse si imposante d'une rive à l'autre de ce grand fleuve. Apercevant Napoléon qui courait à cheval sur le front des lignes, ils mettaient leurs schakos au bout de leurs baïonnettes et le saluaient des cris de *vive l'empereur!* (1) »

Napoléon débarqua avec ces troupes admirables et s'empara de la petite ville d'Enzersdorf à sa gauche, et du château de Sachsengang à sa droite. Aucun obstacle ne le gênant plus, il se déploya au milieu de la plaine de manière à envelopper bientôt les Autrichiens placés à Essling et à Aspern, où ils avaient attendu de pied ferme le débarquement. L'archiduc Charles, voyant le péril de ses postes avancés, se hâta de les replier sur les hauteurs de Wagram, ce qui étonna beaucoup François II, à qui on avait promis de jeter les Français dans le Danube.

(1) Thiers.

Digitized by Google

Comme il en faisait l'observation, l'archiduc n'osa lui avouer sa déception et répondit qu'il attendait, pour marcher en avant, que les Français fussent passés en assez grand nombre pour les attaquer. « Soit, répondit l'em- » pereur avec finesse, mais n'en laissez pas passer un » trop grand nombre. »

Par un plan très-savant, qui aurait exigé les préparatifs de défense dont nous venons de parler, le prince Charles voulait se défendre sur sa gauche et attaquer par sa droite, se replier sur le flanc des principales colonnes de l'armée française, les ébranler et les culbuter dans le Danube. Ce plan très hardi eût peut-être réussi complétement, si, comme il aurait pu le faire aisément, le prince eût réuni cinquante ou soixante mille hommes de plus, et qu'il eût porté son armée à deux cent mille hommes au lieu de cent trente à cent quarante mille; car il avait trop peu de monde pour les dispositions qu'il avait adoptées, et il fut obligé de se fortifier sur ses ailes aux dépens de son centre. En reconnaissant la position de ses adversaires le 5, vers le soir, Napoléon avait découvert l'endroit faible et ordonné l'attaque sur-le-champ, espérant couper ce jour même l'armée autrichienne en deux et s'emparer des principales hauteurs. Mais les corps envoyés pour exécuter cet ordre rencontrèrent d'abord le Rusbach et y perdirent du monde. Les Saxons, conduits par Bernadotte, commençaient à atteindre la hauteur, malgré les efforts des Autrichiens, et nous faisaient espérer un succès complet, lorsque deux bataillons, envoyés pour les soutenir, les prirent pour des ennemis et les chargèrent. Les Saxons se retournèrent, frappèrent à leur tour sur les Français et les renversèrent. Cette

Digitized by Google

échauffourée coûta un millier d'hommes à la division Dupas et quelques hommes égarés à l'armée d'Italie.

Cette attaque et le succès qui avait failli la couronner, déterminèrent l'archiduc à opérer des changements dans la disposition de ses corps, ce qui les fatigua beaucoup la veille d'une grande bataille, tandis que les soldats français se livraient à un profond repos.

Napoléon, instruit par le mouvement de la veille, voulut laisser aux ennemis le temps d'opérer leurs premiers mouvements, afin de comprendre leurs desseins et de les mieux combattre. La gauche des Autrichiens ayant un peu descendu des hauteurs, Napoléon ordonna de l'attaquer et d'enlever, s'il était possible, le plateau qui s'étend de Nieusedel à Wagram. Pendant que l'ennemi était vivement attaqué sur ce point, de graves événements se passaient à notre centre et à notre gauche.

Le maréchal Bernadotte, jeté jusqu'à Aderklaa comme une pointe avancée, se vit tout à coup débordé sur ses deux flancs, ce qui le détermina à faire un mouvement en arrière. Masséna, jugeant que ce mouvement de retraite allait donner de l'audace aux ennemis et peut-être les engager à se précipiter avec furie sur notre ligne et la forcer, se hâta d'envoyer deux régiments pour reprendre Aderklaa. Ils se portèrent tête baissée sur ce village, s'en rendirent maîtres et s'avancèrent au-delà, précisément jusqu'au poste dangereux que Bernadotte avait abandonné avec sagesse. Ils furent assaillis avec tant de vigueur, qu'ils cédèrent beaucoup de terrain après des pertes très considérables.

Napoléon, appelé pour porter un prompt remède à un mal qui allait toujours croissant, y accourut et amena

Digitized by Google

l'artillerie de la garde, le corps de Macdonald et les régiments de cuirassiers, placés pour charger dans les occasions difficiles. Plus de cent bouches à feu furent alors tirées sur les Autrichiens, et si bien dirigées, sous l'habile commandement du général Drouot, qu'elles démontèrent l'artillerie ennemie et criblèrent de boulets les colonnes autrichiennes. Malgré ce feu roulant et les pertes énormes qu'ils font, les Autrichiens marchent toujours et vont bientôt atteindre nos premiers rangs, si on ne les charge. C'est alors que Napoléon commande à Macdonald de marcher en avant. On voit ce capitaine audacieux, naguère disgracié à cause de ses opinions républicaines, portant encore son vieil habit de général de la république, étonner par son aplomb et son courage, pousser au milieu des balles et des boulets des colonnes un moment auparavant chancelantes. Il rappelait à Napoléon la vigueur des soldats formés à la rude école de la République. Le mouvement des Autrichiens ayant été arrêté sur ce point, Napoléon donna tous ses soins à se rendre maître de Nieusedel et de Wagram. Après une défense extrêmement opiniâtre, ces deux positions nous restèrent enfin. Il était trois heures après midi, le combat avait duré depuis quatre heures du matin. Les Autrichiens, partout forcés, se mirent en retraite. C'est alors que l'archiduc Jean arriva vers notre droite et mit en fuite, sur ce point, nos postes avancés qui croyaient à la venue d'une nouvelle et redoutable armée autrichienne. Si l'archiduc Jean, jaloux de la gloire de son frère dont il blâmait la timidité, eût mis l'activité qu'il aurait dû apporter, il se serait trouvé facilement sur le champ de bataille vers huit heures du matin, c'est-à-dire lorsque

Digitized by Google

les Autrichiens se croyaient vainqueurs. Sa présence dans ce moment aurait peut-être changé les destinées de la journée. Lorsqu'il connut que la bataille était perdue, il se hâta de se replier sur la Hongrie.

La bataille de Wagram fut extrêmement sanglante : vingt-quatre mille Autrichiens, et seize à dix-huit mille Français morts ou blessés, avaient couvert d'hommes le champ du combat. Les Autrichiens perdirent de plus neuf mille prisonniers, ce qui forma douze mille avec ceux de la veille. Ce fut sur ce champ de bataille que Bernadotte, accablé par le nombre, demanda du secours au général Dupas, qui répondit qu'il avait l'ordre de rester à son poste. Il s'adressa à l'empereur Napoléon, qui lui fit répondre de tenir toujours et d'attendre. Il tint en effet jusqu'au bout, mais ses malheureux Saxons avaient presque tous succombé. Il se plaignit vivement, après la bataille, de cette violation des lois militaires, et offrit sa démission à l'empereur, qui l'accepta.

Après cette grande victoire, Napoléon dut s'attacher à la poursuite des fuyards. Il avait d'abord cru que l'archiduc Charles se retirerait sur la Hongrie, parce que c'était le champ de bataille le plus favorable; mais il se dirigea vers la Bohême, afin de couvrir cette province, qu'il savait avoir le plus grand besoin de sa protection. D'ailleurs il se rapprochait davantage du centre de l'Allemagne, dont il n'ignorait pas l'agitation; il prit la route de Prague et jeta sur celle de Moravie les corps de Rosenberg et de Hohenzollern.

Le général Marmont, après avoir replié plusieurs corps ennemis et leur avoir pris quelques centaines d'hommes, était arrivé en face de Znaïm, où entraient

Digitized by Google

les Autrichiens. Il se porta sur une hauteur voisine, qu'il descendit pour se rendre maître du cours d'un ruisseau profond et de difficile accès, qui lui servirait de ligne de défense jusqu'à ce que les corps principaux fussent arrivés; car il n'avait pas plus de dix mille hommes. Il livra un combat aux Autrichiens, et occupa en effet les positions dont il voulait s'emparer. Mais, malgré les efforts et les secours que lui apporta Masséna, le combat resta incertain à cause de l'infériorité excessive de nos troupes. On attendait avec impatience l'arrivée de Napoléon, qui avait rencontré le prince Jean de Lichtenstein, chargé de demander un armistice pour traiter de la paix. Napoléon, en sentant lui-même la nécessité, commanda de suspendre le feu. Mais tel était l'acharnement des combattants, que la lutte continua encore pendant quelques instants. L'affaire de Snaïm nous avait coûté deux mille morts ou blessés, et trois mille aux Autrichiens.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de ses troupes, Napoléon, persuadé que le moyen d'obtenir une paix solide serait de faire de nouveaux armements, commanda l'envoi de nouvelles recrues, qui furent dirigées sur l'Allemagne. Il récompensa les officiers qui avaient bien mérité de la patrie; les généraux Oudinot et Masséna furent créés maréchaux; le maréchal Bernadotte seul fut, comme nous l'avons dit, vivement et injustement chargé d'un blâme dont les fâcheuses conséquences se feront sentir plus tard (1).

(1) Voici un ordre du jour adressé contre lui par Napoléon aux maréchaux :

« Sa Majesté a manifesté son mécontentement au maréchal prince

Digitized by Google

§ VIII. *Rochefort. — Walcheren. — Paix avec l'Autriche.*

L'Autriche, en entrant en négociation, jetait sans cesse ses regards vers l'Angleterre, cherchant si elle y trouverait cette puissante diversion qui lui avait été promise. L'Angleterre, en déterminant l'Autriche à faire un grand armement, s'était engagée, non-seulement à porter un corps d'armée considérable en Portugal pour agir sur l'Espagne, mais avait aussi promis de faire une diversion vers le nord de la France.

Les Anglais, irrités de ne pouvoir attaquer nos flottes

de Ponte-Corvo, pour son ordre du jour daté de Léopoldau, le 7 juillet, qui a été inséré à une même époque dans presque tous les journaux, dans les termes suivants :

« Saxons, dans la journée du 5 juillet, sept à huit mille d'entre vous » ont percé le centre de l'armée ennemie et se sont portés à Deutsch- » Wagram, malgré les efforts de quarante mille hommes soutenus par » cinquante bouches à feu. Vous avez combattu jusqu'à minuit et bi- » vouaqué au milieu des lignes autrichiennes. Le 6, dès la pointe du » jour, vous avez recommencé le combat avec la même persévérance » et au milieu des ravages de l'artillerie ennemie. Vos colonnes vivantes » sont restées immobiles comme l'airain. Le grand Napoléon a vu votre » dévouement ; il vous porte parmi ses braves.

» Au bivouac de Léopoldau, le 7 juillet 1809, le maréchal d'em- » pire commandant le 9e corps,

» Signé : BERNADOTTE. »

» Indépendamment de ce que Sa Majesté commande son armée en personne, c'est à elle seule qu'il appartient de distribuer le degré de gloire que chacun mérite.

» Sa Majesté doit le succès de ses armes aux troupes françaises, et non à aucun étranger. L'ordre du jour du prince de Ponte-Corvo, tendant à donner de fausses prétentions à des troupes au moins médiocres,

Digitized by Google

dans nos ports, résolurent de les brûler, et conduisirent vis-à-vis Rochefort trente vieux bâtiments qui ne pouvaient plus servir, afin de mettre le feu à nos vaisseaux lorsque le vent serait favorable pour pousser le feu au milieu de notre escadre.

La nuit du 11 au 12 avril, poussés par un vent très prononcé sur notre ligne d'embossage, les vaisseaux anglais, auxquels on avait mis le feu, furent lancés contre les nôtres. Il serait difficile de décrire la détresse de notre escadre, n'ayant à bord qu'une faible partie de son monde, quand elle vit les feux flottants venir se placer au flanc de nos vaisseaux, les étourdir par d'énormes

est contraire à la vérité, à la politique, à l'honneur national. Sa Majesté doit le succès de ses armes aux maréchaux duc de Rivoli et Oudinot, qui ont percé le centre de l'ennemi en même temps que le duc d'Auerstaedt le tournait par sa gauche.

» Le village de Deutsch-Wagram n'a pas été en notre pouvoir dans a journée du 5. Ce village a été pris; mais il ne l'a été que le 6, à midi, par le corps du maréchal Oudinot.

» Le corps du prince de Ponte-Corvo n'est pas resté immobile comme l'airain, il a battu le premier en retraite. Sa Majesté a été obligée de le faire couvrir par le corps du vice-roi, par les divisions Broussier et Lamarque, commandées par le maréchal Macdonald, par la division de grosse cavalerie aux ordres du général Nansouty, et par une partie de la cavalerie de la garde. C'est à ce maréchal et à ses troupes qu'est dû l'éloge que le prince de Ponte-Corvo s'attribue.

» Sa Majesté désire que ce témoignage de son mécontentement serve d'exemple pour qu'aucun maréchal ne s'attribue la gloire qui appartient aux autres. Sa Majesté, cependant, ordonne que le présent ordre du jour, qui pourrait affliger l'armée saxonne, quoique les soldats sachent bien qu'ils ne méritent pas les éloges qu'on leur donne, restera secret et sera seulement envoyé aux maréchaux commandant les corps d'armée et au ministre secrétaire d'Etat. »

Digitized by Google

détonations qui jetaient au loin des matières embrasées. Aucun de nos vaisseaux ne fut consumé par les flammes; partout on parvint à éteindre l'incendie; mais quatre, surpris par la marée descendante, se virent enveloppés par les Anglais. Le *Calcutta* sauta en l'air, l'*Aquilon* et le *Varsovie* amenèrent pavillon, et le *Tonnerre*, ne pouvant échapper à une perte certaine, fut abandonné par son équipage qui y mit le feu. Tel fut le succès de l'expédition des Anglais contre Rochefort. Ils obtinrent des avantages moins grands qu'ils ne l'avaient espéré d'une tentative qui est réprouvée par la plupart des marins.

Ce qui excitait le plus la jalousie de l'Angleterre, c'était notre port d'Anvers, où nous avions un magnifique établissement que notre ennemie voulait détruire. Au printemps 1809 une flotte nombreuse et une armée de quarante-quatre mille hommes furent préparées à ce dessein. Avec plus de confiance, l'escadre anglaise eût jeté sur Ostende ses quarante-quatre mille hommes qui, en quelques jours, auraient pu atteindre Anvers alors sans défense et s'emparer de cette ville. Lord Chatam n'avait pas assez d'audace pour une pareille tentative. Craignant de rencontrer des troupes françaises en trop grand nombre, il aima mieux remonter l'Escaut, qui, avant son embouchure, se divise en deux bras, l'un oriental et l'autre occidental; celui-ci pouvant seul donner passage aux vaisseaux de haut bord, les Anglais auraient dû y entrer hardiment sans se laisser effrayer par les feux de Flessingue et de Breskens. Les Anglais, qui ne connaissaient point assez les passages qui pouvaient être embarrassés, trouvèrent encore la tentative trop audacieuse. Ils débarquèrent dans l'île de Wal-

Digitized by Google

cheren, et après avoir repoussé les petits corps qui s'opposaient à leur marche, ils arrivèrent sous les murs de Flessingue, la place la plus forte de l'île.

Le 29 juillet la flotte anglaise, après avoir fait mine de s'approcher d'Anvers, qu'elle trouva suffisamment défendue, tourna ses armes du côté de Flessingue, et débarqua quinze à dix-huit mille hommes. Le général Monnet couvrit la ville, puis se renferma dans ses murs, fit une brillante sortie pour détruire les batteries élevées par les ennemis et tua quinze cents hommes aux Anglais; il en perdit lui-même huit cents, mais il ne put pas détruire une seule batterie. La ville, fortement canonnée, ouvrit ses portes, et la garnison française fut prisonnière de guerre et conduite en Angleterre.

La tentative des Anglais avait produit une très vive impression, non-seulement sur l'esprit des puissances allemandes, mais aussi en France, où il n'y avait pas une seule armée qu'on pût diriger sur le lieu menacé. Decrès, ministre de la marine, profondément affligé de nos désastres sur mer, épouvanté des malheurs qui menaçaient nos bâtiments et notre établissement maritime d'Anvers, était accouru chez Fouché, ministre de la police, chargé par intérim du ministère de l'intérieur; ce ministre lui proposa un grand moyen : c'était de lever les gardes nationales des départements voisins de la Belgique, et d'en confier le commandement à Bernadotte, que Napoléon n'aimait pas.

Fouché, qui jouait un double jeu, se donnait alors un grand mouvement, dans le dessein de se rendre agréable à l'empereur par son empressement à le servir; et comme il prévoyait sa chute, il n'était pas fâché d'agir

Digitized by Google

sur le peuple afin de se le rendre favorable au moment de la catastrophe jugée inévitable. Cambacérès et le ministre de la guerre connaissant l'horreur que Napoléon avait pour tout ce qui tendait à agiter le peuple, rejetèrent le moyen proposé, se contentant de réunir les faibles troupes dispersées dans tout le nord pour repousser l'invasion anglaise. On ne peut s'empêcher de faire une observation bien triste en étudiant la politique de Napoléon. Il avait trois cent mille Français en Espagne, trois cent mille en Allemagne, plus de cent mille en Italie, et il ne pouvait avoir une armée pour garder ses côtes! Si l'Angleterre avait eu l'audace qu'il avait, ne se serait-elle pas facilement emparée de l'une de nos villes vis-à-vis le canal qui sépare la France? Napoléon, chose inattendue, approuva le projet de Fouché, nomma, selon son désir, Bernadotte, alors disgracié, pour commander aux troupes réunies.

Bernadotte organisa les troupes et mit de l'ordre dans toutes les parties de l'administration de la marine; il approuva l'amiral Missiessy qui, au lieu de se retirer au-delà d'Anvers, avait voulu rester au-dessous afin de foudroyer les Anglais s'ils tentaient de s'avancer le long des rives du fleuve, la seule voie qu'ils pussent suivre pour atteindre la ville dont ils voulaient se rendre maîtres, car les terres environnantes avaient été couvertes d'eau par des tranchées faites aux écluses. Les Anglais furent ainsi tenus dans un état d'inaction complète, au sein de l'île de Walcheren. Une maladie contagieuse désola leur armée, qui en peu de temps eut plus de dix mille malades, et le nombre des morts fut si grand qu'on cessa de les enterrer. L'Angleterre commanda de détruire

Digitized by Google

toutes les fortifications et de miner le port de Flessingue; ensuite la flotte retourna dans ses ports avec une armée très affaiblie.

Napoléon avait, du fond de l'Allemagne, l'œil fixé sur Walcheren, moins à cause de l'importance de cette affaire que pour l'influence qu'elle pouvait avoir sur les négociations d'Altenbourg. Pour montrer à l'Allemagne qu'il ne redoutait pas l'issue de la lutte que le maréchal Bernadotte était obligé de diriger, il appelait sans cesse de nouveaux régiments au-delà du Rhin, et feignait de ne pas vouloir traiter avec l'Autriche. On lui avait d'abord conseillé d'anéantir cette puissance; mais, pour le faire, il y avait encore une lutte longue et difficile à soutenir contre un peuple déterminé à se défendre jusqu'au dernier soupir, et lorsque la guerre eût été transportée au milieu de la Hongrie, dans cette immense plaine sillonnée par des cours d'eau larges et profonds qui se précipitent dans le Danube, il eût rencontré bien des obstacles à surmonter. Les nations étrangères pouvaient-elles d'ailleurs voir tomber encore cette vieille monarchie si vénérable par son antiquité et par son renom de justice et de sagesse? Comme il était impossible de détruire la monarchie autrichienne, Napoléon songea à séparer les couronnes de Hongrie, de Bohême et d'Autriche pour les placer sur trois têtes de la famille impériale de Hapsbourg, séparation qui ne pouvait guère être acceptée plus facilement que la destruction : il y renonça. Une autre idée se présenta, ce fut de laisser subsister la monarchie autrichienne dans toute son intégrité, d'y ajouter même certaines provinces qui en avaient été distraites, mais de transporter la couronne impériale sur

Digitized by Google

la tête du frère de l'empereur François, le grand-duc de Wurtzbourg, qui avait toujours montré de l'attachement à Napoléon. L'empereur des Français n'osa cependant proposer ce moyen; il fit ouvrir les négociations sur le pied de l'*uti possidetis*. Seulement comme il était maître de Vienne, il consentait à remettre à l'empereur la capitale et les provinces voisines, mais à condition qu'on lui céderait sur d'autres points un nombre égal d'habitants.

Champagny, notre ministre des affaires étrangères, avait à lutter contre Metternich, esprit fin, raisonneur, sachant montrer une question sous le rapport qui lui était le plus avantageux, et surtout fort habile à traîner une négociation en longueur, ce qui n'est pas indifférent dans une affaire épineuse. Avant toute proposition, il chercha à démontrer qu'il était de l'intérêt de la France d'être généreuse et de ne rien ôter à l'Autriche, qui, par reconnaissance, s'attacherait à Napoléon et lui serait plus utile que la Russie, beaucoup trop éloignée du Rhin.

Napoléon consentit à faire des concessions et demanda cinq millions d'habitants, tant du côté de la Pologne que sur les frontières de la Bavière et du côté de l'Italie. C'était encore beaucoup. Metternich traita ces propositions assez durement, les appela *la paix marché*, afin de montrer à Napoléon qu'un homme grand et généreux comme lui ne devait pas traiter une si grande affaire comme une marchandise. L'empereur François II, voyant que les affaires n'avanceraient pas tant que l'on ne traiterait pas directement avec Napoléon, lui envoya Bubna, militaire plein d'honneur et de franchise. Bubna commença par entrer dans l'esprit de Napoléon, rejeta toutes les lenteurs sur l'esprit formaliste de Metternich, et de-

Digitized by Google

manda à traiter directement avec lui. Napoléon, touché de la franchise de l'officier autrichien, résolut de s'ouvrir tout entier à lui, et finit par dire : « Vous avez raison, il ne faut pas nous en tenir à ce que font nos diplomates. Ils se conforment à leur métier en perdant du temps et en demandant plus que nous ne voulons, vous et nous. Si on se décide à agir franchement avec moi, nous pourrons terminer en quarante-huit heures. Il est bien vrai que je n'ai pas grand intérêt à procurer un million d'habitants de plus à la Saxe ou à la Bavière. Mon intérêt véritable, voulez-vous le savoir? C'est ou de détruire la monarchie autrichienne, en séparant les trois couronnes d'Autriche, de Bohême, de Hongrie, ou de m'attacher l'Autriche par une alliance intime. Pour séparer les trois couronnes, il faudrait nous battre encore, et bien que nous devions peut-être en finir par là, je vous donne ma parole que je n'en ai pas le désir. Le second projet me conviendrait. Mais une alliance intime, comment l'espérer de votre empereur? Il a des qualités, sans doute, mais il est faible, dominé par son entourage, et il sera mené par Stadion, qui lui-même le sera par son frère, dont tout le monde connaît l'animosité et la violence. Il y aurait un moyen certain d'amener l'alliance sincère, complète, et que je payerais, comme vous allez le voir, d'un prix bien beau : ce serait de faire abdiquer l'empereur François et de transporter la couronne sur la tête de son frère, le grand-duc de Wurtzbourg. Ce dernier est un prince sage, éclairé, qui m'aime et que j'aime, qui n'a contre la France aucun préjugé, et qui ne sera mené ni par les Stadion, ni par les Anglais. Pour celui-là, savez-vous ce que je ferais? Je me retirerais sur-le-

Digitized by Google

champ sans demander ni une province, ni un écu, malgré tout ce que m'a coûté cette guerre; et peut-être ferais-je mieux encore, peut-être rendrais-je le Tyrol, qui est si difficile à maintenir dans les mains de la Bavière. Mais quelque belles que fussent ces conditions, puis-je, moi, entamer une négociation de ce genre et exiger le détrônement d'un prince et l'élévation d'un autre? Je ne le puis pas. » Napoléon accompagnant ces paroles de son regard interrogateur et perçant, Bubna se hâta de lui répondre, quoique avec l'embarras d'un fidèle sujet, « que l'empereur François était si dévoué à la nation, que, s'il supposait une telle chose, il abdiquerait à l'instant même, aimant mieux assurer l'intégrité de l'empire à ses successeurs, que la couronne sur sa propre tête. » « Eh bien! répondit Napoléon avec une incrédulité marquée, s'il en est ainsi, je vous autorise à dire que je rends l'empire tout entier à l'instant même, avec quelque chose de plus, si votre maître, qui souvent se prétend dégoûté du trône, veut le céder à son frère. Les égards qu'on se doit entre souverains m'empêchent de rien proposer à ce sujet, mais tenez-moi pour engagé si la supposition que je fais venait à se réaliser. Pourtant, ajouta Napoléon, je ne crois pas à ce sacrifice. Dès lors, ne voulant pas séparer les trois royaumes au prix d'une prolongation d'hostilités, ne pouvant pas m'assurer l'alliance de l'Autriche par la transmission de la couronne au duc de Wurtzbourg, je suis forcé de rechercher quel est l'intérêt que la France peut conserver dans cette négociation et de le faire triompher. Des territoires en Gallicie m'intéressent peu, en Bohême pas davantage, en Autriche un peu plus, car il s'agit d'éloigner votre

Digitized by Google

frontière de la nôtre. Mais en Italie la France a un grand et véritable intérêt, c'est de s'ouvrir une large route vers la Turquie par le littoral de l'Adriatique. L'influence sur la Méditerranée dépend de l'influence sur la Porte; je ne l'aurai, cette influence, qu'en devenant le voisin de l'empire turc. En m'empêchant d'accabler les Anglais toutes les fois que j'allais y réussir, en m'obligeant à reporter mes ressources de l'Océan sur le continent, votre maître m'a contraint à chercher la voie de terre au lieu de la voie de mer pour étendre mon influence jusqu'à Constantinople. Je ne songe donc pas à mes alliés, mais à moi, à mon empire, quand je vous demande des territoires en Illyrie. Cependant, poursuivit Napoléon, rapprochons-nous les uns des autres. Je vais consentir à de nouveaux sacrifices en faveur de votre maître. Je n'avais pas encore renoncé formellement à l'*uti possidetis*, j'y renonce pour n'en plus parler. J'avais réclamé trois cercles en Bohême, il n'en sera plus question. J'avais exigé la haute Autriche jusqu'à l'Ens, j'abandonne l'Ens et même la Traun. Je restitue Lintz. Nous chercherons une ligne qui, en vous rendant Lintz, ne vous place pas sous les murs de Passau, comme vous y êtes aujourd'hui. En Italie je renoncerai à une partie de la Carinthie, je conserverai Villach, je vous restituerai Klagenfurth. Mais je garderai la Carniole et la droite de la Save jusqu'à la Bosnie. Je vous demandais deux millions six cent mille sujets en Allemagne; je ne vous en demanderai que un million six cent mille. Reste la Gallicie : là il me faut arrondir le grand duché, faire quelque chose pour mon allié l'empereur de Russie, et il me semble que vous, comme nous, nous devons être

Digitized by Google

faciles de ce côté, puisque nous ne tenons guère à ces territoires. Si vous voulez revenir dans deux jours, dit enfin Napoléon, nous en aurons terminé en quelques heures, et je vous rendrai Vienne tout de suite, tandis que nos diplomates, si nous les laissons faire à Altenbourg, n'en finiront jamais et nous amèneront encore à nous couper la gorge (1). »

Nous avons rapporté ce long entretien, parce qu'il nous fait parfaitement connaître comment Napoléon prétendait conduire cette négociation importante. L'empereur François II, ayant trouvé ces demandes exagérées, envoya de nouveau Bubna, dont les réclamations jetèrent Napoléon dans une grande irritation. Il écrivit même une lettre à François II, dans laquelle il lui reprochait de *ne savoir ce qu'on disait*. Il eut cependant la retenue de ne pas l'envoyer. Enfin, après de longues discussions, le prince de Lichtenstein accepta le traité suivant : L'empereur d'Autriche cédait à la Confédération du Rhin les pays de Salzbourg et de Berschtesgaden; la partie de la haute Autriche, en deçà d'une ligne partant du village de Strass et comprenant Weissenkirch, Widdersdorff, Michelbach, Greitz, Ieding; cette ligne, depuis ce lieu, suivait la route jusqu'à Schwanstadt, sur l'Alter, dont elle remontait le cours jusqu'à la frontière du pays de Salzbourg. L'empereur d'Autriche ne conservait dans tout ce pays que la propriété des bois dépendant du Salz-Gommer-Gutt.

Il abandonnait à l'empereur des Français le comté de Goritz, le territoire de Montefalcone, le gouvernement

(1) Thiers.

Digitized by Google

et la ville de Trieste, la Carniole avec ses enclaves sur le golfe de Trieste, le cercle de Villach en Carinthie, et tous les pays situés à la droite de la Save, en partant du point où cette rivière sort de la Carniole et la suivant jusqu'à la frontière de Bosnie, les îles dépendantes des pays cédés et la seigneurie de Rhæzuns enclavée dans le pays des Grisons.

Il cédait au roi de Saxe les enclaves dépendantes de la Bohême et comprises dans le royaume de Saxe; il abandonnait au même roi les provinces des duchés de Varsovie et de Cracovie, qui étaient auparavant des domaines de l'Autriche.

Enfin l'empereur François abandonnait à la Russie la partie la plus orientale de l'ancienne Gallicie, territoire renfermant une population de plus de quatre cent mille âmes.

Outre ces cessions territoriales, l'empereur d'Autriche sanctionnait la suppression de l'Ordre teutonique dans les Etats de la Confédération du Rhin; il ratifiait par avance tous les changements qui pourraient intervenir en Italie, en Espagne, en Portugal, et enfin adoptait sans réserve le blocus continental accepté par la Russie contre l'Angleterre.

Des articles secrets contenaient l'engagement de ne pas porter l'armée autrichienne au-delà de cent cinquante mille hommes, jusqu'à la paix maritime, et l'obligation de verser quatre-vingt-cinq millions dans le trésor de l'armée française, ce que devaient les provinces autrichiennes, dont trente millions comptant le jour de l'évacuation de Vienne. Il n'était accordé que six jours pour la ratification.

Digitized by Google

L'empereur d'Autriche, qui avait eu un moment la velléité de ne point accepter la pacification, céda enfin à la nécessité, qui était d'autant plus grande pour lui, que l'empereur de Russie l'abandonnait absolument. Cependant l'Allemagne était profondément irritée contre Napoléon, qui l'apprit lui-même de la bouche d'un fanatique. Pendant une revue de sa belle armée, que l'empereur passait près de Vienne, un jeune homme revêtu d'une redingote grise se présenta à lui; on l'éloigna. Il revint à plusieurs reprises, ce qui excita des soupçons; on l'arrêta. Interrogé sur ses desseins, il avoua qu'il avait puisé dans la méditation la pensée, qu'il jugeait agréable à Dieu et aux hommes, de délivrer la terre et particulièrement l'Allemagne d'un tyran qui l'opprimait. Napoléon lui ayant demandé s'il abandonnerait son projet dans le cas où on lui ferait grâce : « Oui, dit-il, si vous » donnez la paix à mon pays; non, si vous ne la lui don- » nez pas. » Napoléon venait d'entendre une grande vérité; on lui apprenait qu'il fatiguait le monde, et il ne voulait point le reconnaître. Il ne tira d'autre leçon de ce fait, que la Providence veillait d'une manière spéciale sur sa personne, et qu'il ne périrait point de la main d'un vil assassin. Une longue expiation de ses fautes politiques lui était réservée sur le rocher de Sainte-Hélène. Napoléon retourna à Paris, où des affaires très sérieuses l'attendaient.

§ VII. *Captivité de Pie VII.*

La première et la plus importante affaire que Napoléon avait à traiter à son retour à Paris, concernait le

Digitized by Google

Chef de l'Eglise. La cause du grave démêlé qui s'était élevé entre Pie VII et Napoléon remontait presque au sacre. Si quelqu'un méritait l'amour et la reconnaissance de Napoléon, c'était assurément Pie VII, qui avait tant fait pour l'empereur des Français. Napoléon, se faisant des principes de justice à lui, un droit des gens nouveau, aurait aussi voulu se faire un pontife façonné à son image, partageant ses haines, secondant ses vues politiques, dirigeant les affaires ecclésiastiques avec le despotisme le plus absolu, retranchant, modifiant les lois de l'Eglise. Mais Pie VII, qui avait poussé la condescendance jusqu'à son extrême limite, soit en concédant le concordat français, soit en venant sacrer Napoléon Ier, fut bientôt obligé de s'arrêter devant de nouvelles exigences. Une fois roi du royaume de Lombardie, Napoléon, non content d'y introduire le code civil français, voulut aussi y appliquer le concordat français, et, contrairement aux dispositions du concordat conclu par la république cisalpine, se mit à nommer les évêques italiens, comme il nommait aux évêchés français. Le Pape ayant réclamé au nom du concordat italien et refusé l'institution canonique, Napoléon, dont la haute raison reconnaissait, même sous le point de vue humain, la faiblesse des institutions religieuses de l'Angleterre et de la Russie, s'écria alors : « Le roi d'Angleterre et l'empereur de Russie sont bien » seuls maîtres chez eux; ils règlent d'une manière ab» solue et sans contrôle les affaires religieuses de leur » pays. » L'affaire demeura suspendue pendant la campagne de 1806; mais quand il eut proclamé le fameux décret de Berlin, relatif au blocus continental, il voulut l'imposer au Chef de l'Eglise, qu'il exposait aux repré-

Digitized by Google

sailles exercées contre la France. Et comme le Pape faisait valoir ses droits de souveraineté à l'intérieur, de neutralité à l'égard des autres nations, Napoléon répondait par la prise du port, de la ville et de la Marche d'Ancône, demandait le renvoi de tous ceux qui lui déplaisaient dans le personnel des ambassades à Rome, et, affectant une supériorité temporelle sur le Pape, il écrivait à Pie VII : « Vous êtes le souverain de Rome, je suis l'empereur; » mes ennemis doivent être les vôtres (13 février 1806). » Pie VII faisait ressortir les conséquences de cette maxime, qui rendait le Chef de l'Eglise l'ennemi de tous les ennemis de l'empereur, et lui faisait perdre son caractère d'ami essentiel de la paix en sa qualité de vicaire du Dieu de paix. « Ministre de paix, disait-il, représen- » tant du Dieu de la paix, bien loin de m'engager à ce » que l'on me demande, je dois invoquer le Ciel et ne » pas cesser d'implorer pour obtenir la fin de la guerre » et le retour de la concorde et du repos universel. » Napoléon, qui avait été irrité d'un refus qu'il croyait devoir châtier, afin qu'on ne dît pas de lui qu'il avait aussi son Grégoire VII et qu'il tremblait sous la menace de l'excommunication, le fut bien plus quand le Chef de l'Eglise refusa de reconnaître sans condition Joseph Bonaparte en qualité de roi de Naples, et qu'il lui écrivit une lettre où il posait nettement et franchement les vrais principes de justice : « Votre Majesté a la conscience de » sa force et de sa puissance; mais nous savons qu'il y a » au-dessus des monarques de la terre un Dieu vengeur » de la justice et de l'innocence, auquel est soumise » toute puissance humaine. » Voyant que la menace ne pourrait rien sur la conscience du Chef de l'Eglise, Na-

Digitized by Google

poléon résolut de se rendre maître de Rome et de masquer pour cela la prise de possession sous un prétexte plus ou moins plausible. La prise de possession du royaume de Naples avait produit une agitation et des scrupules dans certaines âmes profondément religieuses qui, ne voulant pas prendre part à l'usurpation du droit et la consacrer par leurs actes et leur présence, se retirèrent à Rome. Napoléon prétendit que Rome était devenu un foyer de troubles contre Naples, et envoya le général Miollis pour rétablir l'ordre dans la ville éternelle, c'est-à-dire pour expulser et frapper tout ce qui ne pensait pas comme l'empereur des Français et n'agissait pas selon ses vues. Quatre cardinaux furent conduits à Naples comme des criminels d'Etat, dix autres bannis de Rome; la garde suisse fut désarmée devant le palais pontifical, la garde noble renfermée dans le château Saint-Ange. Quoique Pie VII conservât encore alors le titre de souverain des Etats romains, il était cependant réduit à une telle nullité, qu'il ne pouvait prendre un centime sur le trésor sans un *bon* d'un agent français. Mais au lieu de s'abaisser à demander, Pie VII, pour se procurer l'argent indispensable à ses plus pressants besoins, fit mettre en gage la tiare dont Napoléon lui avait fait don au moment du sacre. De vives réclamations s'élevèrent de part et d'autre. Napoléon déclara enfin qu'il voulait réunir toute l'Italie en une ligue offensive et défensive, pour en bannir les *désordres et la guerre,* et il appuya ses prétentions sur le droit de défense: « Le Saint-Père, disait Napoléon, proteste qu'il » ne veut pas de guerre avec l'empereur, et en même » temps il la lui déclare. Or, la première conséquence de

Digitized by Google

» la guerre, c'est la conquête, et la première conséquence » de la conquête, le changement de gouvernement dans » les Etats conquis. Cependant ce changement de gou- » vernement ne priverait pas le Chef de l'Eglise de ses » droits spirituels, le Pape continuerait à être l'évêque » de Rome, comme ses prédécesseurs l'avaient été pen- » dant les huit premiers siècles et sous Charlemagne; » l'empereur était peiné, ajoutait-il, de voir l'œuvre du » génie, de la politique et de la civilisation détruite par » la déraison, l'obstination et l'aveuglement. » Le Pape répondit qu'il regrettait de ne pouvoir empêcher l'empereur d'être sourd à la voix de la justice, de s'emparer de ses Etats par le droit de la force et d'en renverser le gouvernement; il déclarait qu'on ne pouvait faire valoir le droit de conquête, puisqu'il était en paix avec le monde entier; que, dans le fait de la prise de possession de Rome, il y avait une usurpation violente et inouïe; que renverser le Saint-Siége, ce n'était pas seulement détruire l'œuvre du génie, de la politique et de la civilisation, mais bien celle de Dieu, de qui dérive toute puissance et particulièrement celle qui fut donnée au Chef de la chrétienté pour le bien de la religion; qu'il se soumettrait aux décrets de la Providence, qui sait, quand il lui plaît, élever et abattre, et réserver à la justice un moment marqué pour la restitution du droit.

Il était impossible de défendre plus dignement les droits de la justice. Napoléon crut se venger en déclarant que les provinces d'Urbino, d'Ancône, de Macerata et de Camerino étaient irrévocablement réunies au royaume d'Italie, et en ordonnant à tous les prélats et serviteurs de la cour romaine de rentrer dans le royaume

Digitized by Google

d'Italie, sous peine de la confiscation de leurs biens. Pie VII avait encore une ombre de gouvernement à Rome. Le gouverneur de la capitale du monde chrétien, Cavalchini, n'ayant pas témoigné assez de complaisance pour les agents français, fut renfermé dans la forteresse de Fenestrelle; le cardinal Gabrielli, secrétaire d'Etat, fut arrêté et reconduit dans son évêché de Sinigaglia; les secrétaires furent brisés, les papiers d'Etat enlevés. Le cardinal Pacca, nommé pour remplacer Gabrielli, ayant été arrêté, le Pape alla lui-même le délivrer, et le conduisit au Quirinal, pour partager sa captivité s'il était nécessaire. Un journal fut fondé dans le but spécial de déprécier le gouvernement ecclésiastique et d'exalter le gouvernement civil; une cour martiale fut instituée pour juger et condamner tous les sujets du Pape qui ne reconnaîtraient pas la loi française.

L'année 1808 et le commencement de 1809 s'étaient passés dans cette lutte déplorable. Convaincu enfin qu'il ne parviendrait pas à dompter le généreux Pontife, Napoléon rendit à Vienne, le 17 mai 1809, un décret par lequel le reste des Etats de l'Eglise était annexé à l'empire français; Rome était déclarée ville libre et impériale, en attendant qu'on en fît un chef-lieu de préfecture : le Pape recevait une pension de deux millions de francs et conservait ses palais.

Le 10 juin, la publication du décret de Vienne du 17 mai fut faite solennellement à Rome. Le soir même le Pape rédigea, en langue italienne, une protestation qui fut affichée avant le jour dans tous les quartiers de la ville. Le cardinal Pacca donna l'ordre de publier une sentence d'excommunication contre tous ceux qui exer-

Digitized by Google

çaient des actes de violence dans les Etats de l'Eglise. Cette bulle d'excommunication fut affichée le 11 juin, en plein midi, aux portes des trois principales églises de Rome. Comme la bulle d'excommunication n'était que générale, sans désignation de personne, il fut permis de communiquer avec ceux qu'elle atteignait; on s'en rapportait à la justice de Dieu pour les frapper.

Le Pontife demandait aussi à Dieu qu'il daignât frapper celui qui le persécutait, non point pour le châtier, mais pour le convertir, prophétie qui se réalisa à Sainte-Hélène.

Quoique, par ménagement, Napoléon n'eût pas été nommé dans la sentence d'excommunication, le coup n'en était pas moins porté, et une agitation extraordinaire se manifesta parmi les membres du clergé et au milieu du peuple. On disait que Pie VII devait sortir en habits pontificaux, se rendre à Saint-Pierre, et là, délier du serment d'obéissance tous les peuples soumis à Napoléon. Le général Miollis, gouverneur de Rome, qui s'était fait une réputation de douceur, se persuada qu'il ne pouvait administrer, le Pape étant à Rome. C'est pourquoi, interprétant des lettres de l'empereur à Murat, il ordonna l'enlèvement de Pie VII et chargea le colonel de gendarmerie Radet, esprit très rusé, très hardi, homme capable d'un coup de main, d'entrer de force au palais pontifical. Et, en effet, une heure avant l'aurore, le 6 juillet 1809, Radet escalada les murailles, brisa les fenêtres de la demeure du Chef de l'Eglise et communiqua ses ordres d'enlèvement au Pape, qui lui répondit: « Si vous avez cru devoir exécuter de tels ordres de l'em» pereur parce que vous lui avez fait serment de fidé-

Digitized by Google

» lité, pensez de quelle manière nous devons, nous, sou-
» tenir les droits du Saint-Siége, auquel nous sommes
» lié par tant de serments! Nous ne pouvons pas, nous
» ne devons pas, nous ne voulons pas abandonner ce qui
» n'est pas à nous. Le domaine temporel appartient à
» l'Eglise, nous n'en sommes que l'administrateur. L'em-
» pereur pourra nous mettre en pièces, mais il n'obtien-
» dra jamais cela de nous; après tout ce que nous avions
» fait pour lui, nous ne nous attendions pas à un pareil
» traitement. »

Le Pape, croyant qu'on le conduirait seulement avec le cardinal son ministre chez le général Miollis, n'avait rien pris avec lui. Quand il vit la voiture se diriger, non point du côté de la porte Doria, mais vers la porte del Popolo, il comprit que l'exil l'attendait. Il tira sa bourse, où il trouva vingt-deux sous de France; le cardinal, de son côté, n'en avait que seize. « De toute notre » principauté, voilà tout ce que nous possédons, » dit-il au colonel Radet.

Toutes les parties de l'Italie que traversa le Pape étaient dans une profonde stupeur, silencieuses, pleurant sans oser faire de démonstration. Transporté d'abord à Florence, où il y avait une grande fermentation, le Pape, sur la prière de la grande duchesse Elisa, qui redoutait un soulèvement, dut être dirigé sur le Piémont, où il y eut encore plus d'élan : les ordres religieux venaient processionnellement à la rencontre du Pape; le peuple lui offrait tout ce qu'il pouvait désirer; plusieurs fois même la multitude l'interrogea du regard, pour savoir s'il lui permettait de le rendre libre en se débar-

Digitized by Google

rassant des gendarmes. A Gênes, la foule accourue pour saluer le Chef de l'Eglise était si nombreuse, que les conducteurs, épouvantés, le firent embarquer à quelque distance de la ville, dans un canot de douane, pour le conduire par mer à Saint-Pierre d'Aréna. Le prince Borgia, gouverneur général du Piémont, n'osant conserver un pareil prisonnier, le dirigea sur la France. Plus Pie VII approchait de notre pays, plus l'enthousiasme augmentait. Au premier village français, les autorités voisines, sous prétexte de veiller au bon ordre, cherchaient à s'approcher du Saint-Père pour baiser ses mains, le consoler et le plaindre. A l'approche de Grenoble, plus de mille soldats désarmés accoururent à la rencontre du Pape : c'était l'héroïque garnison de Saragosse, prisonnière de guerre, qui avait demandé de se porter à la rencontre du Chef de l'Eglise; le Pontife se pencha pour bénir ces héros supportant noblement les rigueurs de la captivité.

Le clergé de Grenoble ne put obtenir la permission de complimenter le Chef de l'Eglise. Le cardinal Pacca fut alors séparé du Pape et renfermé dans la forteresse de Fenestrelle. On espérait, par cette mesure, rendre le Pape plus souple aux volontés de Napoléon. Mais il demeura ferme.

Napoléon, informé de l'expulsion du Chef de l'Eglise s'en montra d'abord irrité, défendit de l'amener en France et prescrivit de le reconduire et le renfermer à Savone, où il serait plus facile de le surveiller; puis il eut la volonté de l'établir près de Paris, qui serait ainsi devenu la capitale du monde chrétien et de l'empire

Digitized by Google

d'Occident. Mais à peine connut-on le désir de Napoléon relativement à l'incarcération du Pape dans la ville de Savone, qu'aussitôt les autorités y dirigèrent Pie VII.

Toute la vallée du Rhône était couverte des fidèles accourus pour voir le Pape et recevoir sa bénédiction. A Valence, la foule fut tellement compacte, qu'il fallut s'arrêter. Nice, qui avait été prévenue à temps, fit de grands préparatifs pour la réception du vicaire de Jésus-Christ. Ce n'était pas comme en France un mélange confus de tous les états. Les conditions se trouvaient ici distinctes : les ecclésiastiques revêtus de leurs habits sacerdotaux, les nobles portant le signe distinctif de leur noblesse; dix mille personnes à genoux attendaient le Pontife vénéré, qui, retenant d'un geste son escorte en arrière, avança pour bénir la multitude. La reine d'Etrurie, qui était accourue pour vénérer le Chef de l'Eglise, à genoux elle-même, tenant ses deux enfants, ne put s'empêcher de pleurer et de s'écrier avec amertume : « Quel temps différent! — Tout n'est pas amertume, » répondit le Pape, nous ne sommes, ma fille, ni à Flo- » rence, ni à Rome; mais voyez ce peuple, écoutez ses » transports. »

A Savone, lieu de sa destination, Pie VII fut dans le plus complet isolement; le gouvernement ne lui permit pas même de voir l'évêque de la ville; il ne put parler ni écrire qu'en présence de témoins.

Les cardinaux demeurés fidèles au Pape furent tous exilés, la plupart en France. Napoléon les insultait, leur reprochait l'entêtement du Pape, plaisantait sur l'excommunication lancée contre lui et contre les agents de sa tyrannie. Il devait arriver un jour où le malheu-

Digitized by Google

reux verserait des larmes bien amères sur cet acte déplorable.

Le cardinal Pacca fait une réflexion bien pénible sur l'indifférence des gouvernements catholiques de cette époque. Nogaret, ce légiste de Philippe-le-Bel, pour avoir eu l'audace de porter la main sur Boniface VIII, fut traité comme un objet d'horreur, et le Dante, quoique gibelin et l'ennemi particulier de Boniface, nous le montre aussi coupable que Pilate. Bien qu'il se soit attaché un sentiment de répulsion aux noms de Miollis et de Radet, qui avaient accepté la triste mission de porter la main sur Pie VII, cependant leur front n'a pas été marqué de ce fer d'ignominie qui devrait y être toujours gravé; ils ont même continué à être honorés dans le monde.

L'enlèvement du Chef de l'Eglise s'effectuait au moment où Napoléon remportait la victoire de Wagram. Quand il connut le voyage triomphal du Pape, il adressa des reproches sévères à ses ministres et ne voulut plus qu'on lui parlât de cette affaire, qui lui paraissait trop peu importante pour qu'il daignât s'en préoccuper. Il vit bientôt qu'elle était plus sérieuse qu'il ne l'avait jugé. Après son retour en France, il reçut à Fontainebleau l'abbé Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, pour converser sur la situation présente de l'Eglise.

Au milieu de l'entretien, on vint annoncer les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Hollande : « Qu'ils » attendent! » cria Napoléon. Ce mot est caractéristique. Les rois étaient obligés de faire antichambre. Napoléon, quoique vivement pressé par l'abbé Emery qui lui montrait les droits du Pape sur le domaine de Saint-Pierre,

Digitized by Google

fondés sur les titres les plus légitimes, ne conçut pas moins une profonde estime pour ce vénérable ecclésiastique. Pour sortir de la position où il se trouvait, il nomma une commission chargée d'étudier le moyen de concilier son différend avec le Pape. Nous la verrons plus tard à l'œuvre, et nous constaterons son impuissance; car désormais tous les actes du puissant empereur pour étendre et perpétuer son immense empire, vont être frappés par une Providence qui s'était chargée de montrer qu'on ne viole pas en vain les droits les plus saints et les plus sacrés.

§ VIII. *Divorce de Napoléon.*

Napoléon roulait dans son esprit un dessein destiné selon lui à assurer la perpétuité de son pouvoir, c'était le projet de son divorce avec l'impératrice Joséphine. Cette femme, qui lui avait fait éviter bien des fautes, ne pouvait lui donner d'enfants, et d'ailleurs il la trouvait de trop petite naissance, car Napoléon n'était plus le même que dans les premières années de sa grandeur. Cambacérès s'en aperçut dans son premier entretien : « Nous » fûmes seuls pendant plusieurs heures. L'empereur l'a» vait voulu ainsi, afin de m'entretenir à loisir d'une » foule d'objets. Pendant cet entretien, Napoléon me pa» rut préoccupé de sa grandeur; il avait l'air de se pro» mener au milieu de sa gloire. Ce qu'il dit avait un ca» ractère de hauteur qui me fit craindre de ne plus obte» nir de lui aucun de ces ménagements délicats dont il » avait lui-même reconnu la nécessité pour conduire un » peuple libre ou qui veut paraître tel. »

Digitized by Google

Pendant ce long entretien et après avoir beaucoup parlé de donner un héritier à la couronne impériale de France, Napoléon dit qu'il ne voyait personne dans sa famille capable de lui succéder, et jugeant le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, trop faible et dépourvu de l'auréole de gloire nécessaire pour le remplacer, il avait résolu d'arriver à un nouveau mariage et de faire casser l'ancien. Comme il ne voulait pas d'éclat, il demanda à Cambacérès d'amener Joséphine à donner son consentement à la rupture de son premier mariage, moyen de divorce reconnu par le Code civil.

L'impératrice Joséphine, bien que toujours traitée en souveraine, apercevait avec tristesse les froideurs de son époux et ses rapports avec d'autres femmes; elle lui en adressa un jour de vifs reproches; il coupa court et lui dit qu'il fallait songer à d'autres nœuds, que la raison d'Etat exigeait une autre union. A ces mots, Joséphine fut saisie d'une crise nerveuse qui dévoila tout le mystère. Hortense de Beauharnais, reine de Hollande, déjà si malheureuse, et son frère, vice-roi d'Italie, furent appelés pour consoler leur mère et consommer son expulsion du trône. Ces enfants, qui avaient déjà plus d'une fois regretté la grandeur qui les avait élevés si haut, confondirent leurs larmes avec celles de leur mère, et parurent en son nom à l'acte de divorce qui fut signé le 15 décembre (1809) au soir par l'impératrice, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Naples, le roi et la reine de Westphalie, la princesse Borghèse, le chancelier Cambacérès et le comte Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, ces deux derniers remplissant les fonctions d'officiers de l'état-civil pour la famille impériale. Napo-

Digitized by Google

léon, debout, tenant par la main Joséphine qui était en pleurs, et ayant lui-même les larmes aux yeux, lut le discours suivant :

« Mon cousin le prince archichancelier, je vous ai expédié une lettre close, en date de ce jour, pour vous » » ordonner de vous rendre dans mon cabinet, afin de » vous faire connaître la résolution que moi et l'impéra- » trice, ma très chère épouse, nous avons prise. J'ai été » bien aise que les rois, reines et princesses, mes frères » et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, ma belle-fille » et mon beau-fils, devenu mon fils d'adoption, ainsi » que ma mère, fussent présents à ce que j'avais à vous » faire connaître.

» La politique de ma monarchie, disait Napoléon, l'in- » térêt et le besoin de mes peuples, qui ont constamment » guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi je laisse » à des enfants, héritiers de mon amour pour mes peu » ples, ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, » depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir » des enfants de mon mariage avec ma bien-aimée » épouse l'impératrice Joséphine : c'est ce qui me porte » à sacrifier les plus douces affections de mon cœur, à » n'écouter que le bien de l'Etat et à vouloir la dissolu- » tion de notre mariage.

» Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir » l'espérance de vivre assez pour élever dans mon esprit » et dans ma pensée les enfants qu'il plaira à la Provi- » dence de me donner. Dieu sait combien une pareille » résolution a coûté à mon cœur ; mais il n'est aucun sa- » crifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il est » démontré qu'il est utile au bien de la France.

Digitized by Google

» J'ai le bonheur d'ajouter que loin d'avoir jamais » eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me louer » de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée » épouse. Elle a embelli quinze ans de ma vie; le souve- » nir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a » été couronnée de ma main; je veux qu'elle conserve » le rang et le titre d'impératrice, mais surtout qu'elle » ne doute jamais de mes sentiments, et qu'elle me tienne » toujours pour son meilleur et son plus cher ami. »

L'impératrice avait aussi un papier à la main qui contenait une déclaration qu'on lui avait arrachée. Elle voulut le lire, mais elle n'avait pas encore jeté un œil sur cet écrit, qu'un torrent de larmes inonda son visage; les sanglots la suffoquèrent. Elle passa alors ce papier à Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, qui lut ces paroles :

« Avec la permission de mon auguste et cher époux, » je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'a- » voir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de » sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui » donner la plus grande preuve d'attachement et de dé- » vouement qui ait été donnée sur la terre. Je tiens tout » de ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du » haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages » d'affection et d'amour du peuple français.

» Je crois reconnaître tous ces sentiments en consen- » tant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un » obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur » d'être un jour gouvernée par les descendants d'un » grand homme si évidemment suscité par la Provi- » dence pour effacer les maux d'une terrible révolution » et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social. Mais la dis-

Digitized by Google

» solution de mon mariage ne changera rien aux senti-
» ments de mon cœur : l'empereur aura toujours en moi
» sa meilleure amie. Je sais combien cet acte, commandé
» par la politique et par de si grands intérêts, a froissé
» son cœur, mais l'un et l'autre nous sommes glorieux
» du sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

Après avoir assisté à cette scène douloureuse, Joséphine se retira dans son appartement et y tomba évanouie entre les bras de Napoléon. Le lendemain, le Sénat convoqué solennellement prononça la dissolution du mariage ; il assigna deux millions à l'impératrice déchue, qui alla se renfermer à la Malmaison. Napoléon, presque honteux, se retira lui-même à Trianon, d'où il s'échappait fréquemment pour aller revoir une femme qu'il avait aimée.

Napoléon n'avait point pensé au lien religieux ; Cambacérès lui rappela la nécessité de le faire rompre. L'Eglise n'admet point la dissolution du mariage validement contracté ; elle interdit absolument le divorce. Tout ce qu'elle pouvait alors, c'était d'examiner si le mariage religieux avait été contracté validement et d'en déclarer la nullité, s'il y avait des causes suffisantes. Afin d'assurer l'impartialité des juges chargés de prononcer sur les motifs de nullité de cette nature, la cour de Rome appelle ces grandes causes à son tribunal. Comme on jugeait qu'il était impossible de recourir au Saint-Siége dans l'état des relations de Napoléon avec Pie VII, l'affaire fut confiée à l'officialité diocésaine, qui, sans s'inquiéter si elle n'attaquait pas les droits du Chef de l'Eglise, prononça la nullité, se fondant sur ces motifs : 1° le défaut de consentement ; de Talleyrand, Berthier

Digitized by Google

et Duroc assurèrent tenir de la bouche de Napoléon qu'il ne voulait assister qu'à une simple cérémonie, ce que les circonstances du mariage religieux semblaient indiquer; 2° il y avait ensuite un empêchement secret bien constaté, que la pudeur ne nous permet pas de nommer; 3° enfin le mariage avait été contracté sans témoins. Par respect pour les parties, l'officialité ne voulut point s'appuyer sur les deux premières causes de nullité; elle fit valoir la dernière et l'absence du propre prêtre, remplacé par le cardinal Fesch, qui exhiba les dispenses accordées pour ne pas suivre les formes ordinaires; mais ces dispenses étant générales, on les regarda comme ayant été mal appliquées par le cardinal. Tout d'ailleurs fut traité suivant les formes du droit canon et devant les deux degrés de juridiction, diocésaine et métropolitaine. Au moins il n'y avait pas eu l'odieux d'une répudiation ou d'un divorce. Napoléon n'avait pas attendu l'annulation de son mariage pour solliciter la main d'une princesse étrangère. Il n'y avait que trois princesses qui pussent lui convenir, une princesse russe, une princesse autrichienne et une princesse de la maison de Saxe. Celle-ci, quoique d'un âge mûr, parfaitement constituée, et très respectable dans ses mœurs, ne lui convenait point parce qu'elle était de trop petite naissance. Il jeta les yeux sur la sœur de l'empereur de Russie, dont il avait presque fait la demande à Erfurt. Champagny adressa en conséquence une note à Caulaincourt, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, pour sonder les dispositions de la cour de Russie, note ainsi conçue :

« Des propos de divorce étaient revenus à Erfurt aux » oreilles de l'empereur Alexandre, qui en parla à l'em-

Digitized by Google

» pereur et lui dit que la princesse Anne, sa sœur, était » à sa disposition. Sa Majesté veut que vous abordiez la » question franchement et simplement avec l'empereur » Alexandre et que vous lui parliez en ces termes :

« Sire, j'ai lieu de penser que l'empereur, pressé par » toute la France, se dispose au divorce. Puis-je man- » der qu'on peut compter sur votre sœur? Que V. M. y » pense deux jours et me donne franchement sa réponse, » non comme à l'ambassadeur de France, mais comme à » une personne passionnée pour les deux familles. Ce » n'est point une demande formelle que je vous fais, » c'est un épanchement de vos intentions que je solicite. » Je hasarde, sire, cette démarche, parce que je suis trop » accoutumé à dire à V. M. ce que je pense, pour crain- » dre qu'elle me compromette jamais. »

» Vous n'en parlerez pas à M. de Romanzoff, sous » quelque prétexte que ce soit, et lorsque vous aurez eu » cette conversation avec l'empereur Alexandre et celle » qui doit la suivre deux jours après, vous oublierez en- » tièrement la communication que je vous fais. Il vous » restera à me faire connaître les qualités de la jeune » princesse, et surtout l'époque où elle est en état de de- » venir mère; car, dans les calculs, six mois de diffé- » rence font un objet. Je n'ai pas besoin de recomman- » der à V. E. le plus inviolable secret; elle sait ce qu'elle » doit à cet égard à l'empereur. »

Napoléon attendit avec une grande impatience la réponse de l'empereur Alexandre, qui apporta, au contraire, un retard calculé. Craignant le rétablissement du royaume de Pologne, il demanda d'abord une déclaration solennelle et sacrée que jamais Napoléon ne réta-

Digitized by Google

blirait ce royaume. La Russie nous échappait évidemment; elle ne voulait pas de notre alliance, elle nous subissait pour nous repousser ensuite. Napoléon, en donnant quatre cent mille âmes en Finlande à l'empereur de Russie, avait cru le gagner, mais il résista à toutes ces avances.

Fatigué d'attendre une réponse, Napoléon, afin de sortir de la fausse position où l'avait jeté son imprudente demande, convoqua un grand conseil pour décider sur quelle princesse il devait jeter ses vues. La plupart des membres de cette assemblée se déclarèrent pour l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Murat et Cambacérès soutinrent qu'il convenait mieux de demander la main d'une princesse de Saxe, parce que cette alliance laisserait à l'empereur plus de liberté politique : « Je pèserai, » dit Napoléon, vos raisons dans mon esprit. Je demeure » convaincu que, quelque différence qu'il y ait entre vos » manières de voir, l'opinion de chacun de vous a été » déterminée par un zèle éclairé pour les intérêts de » l'Etat et par un fidèle attachement pour ma personne. »

Napoléon reçut dans ces circonstances la réponse de la Russie, qui, tout en déclarant qu'elle serait très honorée de l'alliance d'une princesse russe avec l'empereur des Français, prétextait l'âge de la jeune princesse et demandait, en attendant, une promesse formelle que le royaume de Pologne ne serait pas rétabli. Napoléon répondit avec une extrême vigueur à toutes les propositions de la Russie. « Prendre, dit-il, l'engagement ab- » solu et général que le royaume de Pologne ne sera » jamais rétabli, est un acte imprudent et sans dignité » de ma part. Si les Polonais, profitant d'une circons-

Digitized by Google

» tance favorable, s'insurgeaient à eux seuls et tenaient » la Russie en échec, il faudrait donc que j'employasse » mes forces à les soumettre. S'ils trouvaient des alliés, » il faudrait que j'employasse toutes mes forces pour » combattre ces alliés. C'est me demander une chose im- » possible, déshonorante, indépendante d'ailleurs de ma » volonté. Je puis dire qu'aucun concours, ni direct, ni » indirect, ne sera fourni par moi à une tentative pour » reconstituer la Pologne, mais je ne puis aller au-delà. » Quant à la suppression des mots Pologne et Polonais, » c'est une barbarie que je ne saurais commettre. Je » puis, dans les actes diplomatiques, ne pas employer ces » mots, mais il ne dépend pas de moi de les effacer de la » langue des nations. Quant à la suppression des an- » ciens ordres de chevalerie polonais, on ne peut y con- » sentir qu'à la mort des titulaires actuels et en cessant » de conférer de nouvelles décorations. Enfin, quant aux » agrandissements futurs du duché de Varsovie, on ne » peut se les interdire qu'à charge de réciprocité et à » condition que la Russie s'engagera à ne jamais ajouter » à ses Etats aucune portion détachée des anciennes pro- » vinces polonaises. Sur ces bases, ajoutait Napoléon, je » puis consentir à une convention, mais je ne puis en » admettre d'autres. »

Napoléon fit aussitôt faire la demande de la main de l'archiduchesse Marie-Louise, demande que l'empereur François II accepta. Tout marcha avec tant de célérité que, la demande faite au mois de février, le mariage se célébra par procureur au mois de mars. Le 1er avril le mariage civil fut renouvelé à Saint-Cloud, et le lende-

Digitized by Google

main se fit une nouvelle cérémonie religieuse aux Tuileries. Cependant un incident grave marqua cette cérémonie. Treize cardinaux sur vingt-huit refusèrent d'y assister, parce que le Pape n'avait pas déclaré la nullité du premier mariage. Ils attaquaient ainsi la légitimité du second et semblaient confirmer la grave accusation répétée dans les salons, que Napoléon faisait un mariage adultère. L'empereur, irrité, fit arrêter ces cardinaux, leur fit déposer leur soutane rouge et les obligea à se vêtir de noir, croyant les disgracier, tandis que ces princes de l'Eglise se relevaient, et le titre de *cardinaux noirs*, qu'on leur donna par dérision, fut un titre d'honneur. Napoléon triomphait, persuadé que sa dynastie était à jamais assurée sur le trône de France. Mais l'esprit de vertige qui le poussait devait bientôt le précipiter dans un abîme d'où il tenta vainement de se relever.

Napoléon, cependant, se berçait dans ses rêves de grandeur. Il voyait toutes les vieilles royautés de l'Europe à ses pieds. Dans la maison civile de l'empereur on voyait pour serviteurs un Ségur, grand-maître des cérémonies; un Mortemart, gouverneur de Rambouillet; de Contades, Croï, Montesquiou, Just de Noailles, Albert de Damas, Charles de Gontault, Auguste Chabot, Luc Saluces et Beauvau, grands chambellans. Les officiers d'ordonnance étaient le comte de Montmorency, de Chabriant, de Mortemart et de Montesquiou. Dans la maison de l'impératrice, le premier aumônier était le comte Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambrai. Parmi les dames d'honneur se trouvaient M^mes^ de Talhouet, de Bouillé, de Brignoles, de Périgord, de Beau-

Digitized by Google

vau, de Montmorency, de Mortemart. Les dames de la plus haute noblesse composaient aussi les maisons de Joséphine, de Pauline, d'Hortense.

Tout le cérémonial du mariage avait été emprunté à celui de Louis XVI avec Marie-Antoinette; rien n'avait manqué à l'étiquette des grandes cours. Lorsque Louis XVIII lut dans le *Moniteur* la longue liste des princes étrangers et des grands seigneurs français attachés au char de l'empereur, il fut profondément ému. En lisant le nom de l'aumônier de l'impératrice, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Voici encore un Rohan et » une archiduchesse d'Autriche! » Il en fut tellement consterné, qu'il ne reçut personne pendant plusieurs jours. Il réunit enfin sa petite cour et permit à ceux qui le désiraient de retourner en France. Au milieu de son découragement le monarque ne désespérait point; on l'entendait dire : « Le temps viendra. » Et, en effet, le moment de la décadence ne devait pas tarder à arriver.

CHAPITRE VI.

Années 1810-1811.

Napoléon, parvenu au sommet de sa puissance, ne reconnaît plus d'autre volonté que la sienne, n'accepte plus de conseils, veut que tout plie sous sa main redou-

Digitized by Google

table. Quoique, depuis son mariage jusqu'en 1812, il n'y ait eu aucune grande guerre, que la lutte en Espagne semblât s'éteindre, cependant un sage observateur apercevait des symptômes d'une prompte décadence. L'empereur réunissait contre lui toutes les forces vitales, l'intérieur, l'Eglise et les nations étrangères.

§ I. *Etat intérieur.*

Si un souverain, quelque grand qu'il soit, appesantit trop fortement le joug qu'il impose à ses sujets, il les indispose, leur fait perdre l'entier dévouement dont il a besoin dans les grandes nécessités de l'Etat. Le petit peuple, celui qui n'agit que par impulsion, souffre ordinairement peu de ce despotisme ; mais les grands, ceux qui savent apprécier les choses, ceux qui sont à la tête des affaires, finissent par se séparer de lui. Napoléon ne tenait aucun compte des grands corps de l'Etat ni des grands dignitaires.

Le Corps législatif n'était pas assurément bien indépendant ; il se soumettait aux volontés de l'empereur, confectionnait des lois selon son désir ; ainsi, dans la session de 1810, qui s'ouvrit le 1er février, il vota presque sans examen les lois qui lui furent présentées ; le Code pénal, malgré la gravité des peines qu'il contient et quoique la mort y soit prodiguée pour les délits politiques, passa en quelques jours, sans l'ombre de modifications. Une loi du 14 février détermina les moyens de pourvoir aux dépenses du culte dans les communes rurales. Une autre loi régla les conditions, le mode d'expropriation pour cause d'utilité publique et les indemnités à accorder dans

Digitized by Google

ce cas. La magistrature fut réorganisée par une loi du 20 avril; les juges reçurent le titre de conseillers de l'empereur, pour marquer que toute justice procédait du trône. Comme le nombre des magistrats judiciaires fut considérablement augmenté, on en profita pour replacer sur le siége du juge les anciens membres vivants du Parlement, dont on voulait faire revivre certaines traditions.

Malgré sa docilité, le Corps législatif ne reçut pas communication de plusieurs mesures extrêmement graves qui étaient cependant de son domaine, ce qui dut affliger les députés et les détacher d'un empereur devant lequel ils se courbaient si profondément. Ainsi l'empereur fit régler par le Sénat la dotation de la couronne et ses différentes espèces de domaines particuliers.

La dotation de la couronne se composa de palais, maisons impériales, terres, bois, parcs, domaines, rentes, manufactures, biens qui furent déclarés inaliénables et imprescriptibles, sous l'administration d'un intendant-général.

Le domaine privé se composait des biens particuliers de l'empereur qui lui étaient arrivés, selon les règles du Code civil, par donation, acquisition, ou succession. Napoléon n'était soumis, pour l'emploi de ces biens, à d'autres formalités que celles auxquelles sont tenus les autres citoyens.

Le domaine extraordinaire se composait des contributions prélevées sur les pays ennemis, ou obtenues par des traités; des meubles et immeubles acquis hors de France et en France, avec des deniers provenant de ces contributions. Ces biens étaient si considérables qu'ils

Digitized by Google

égalaient et quelquefois surpassaient le budget ordinaire. L'empereur employait ces fonds à compléter les dépenses du ministère de la guerre, à enrichir les généraux et les ministres et à élever des monuments publics.

Napoléon opéra encore une réforme complète, en matière de presse et de prisons, sans consulter son Corps législatif. Il réduisit le nombre des journaux, et décréta qu'il n'y en aurait qu'un seul par département, excepté celui de la Seine; seulement vingt-huit départements furent autorisés à avoir une feuille d'annonces concurremment avec le journal du département. L'empereur s'attribua la propriété des journaux qu'il laissait vivre et en distribua les actions aux gens de lettres. Il décréta l'établissement de huit prisons d'Etat, pour y renfermer sans débat public et sans jugement proprement dit les individus qui étaient déclarés, par un *conseil privé*, dangereux pour l'ordre public. C'était, sous une autre forme, le rétablissement de la Bastille et des lettres de cachet.

Malgré son mutisme, le Corps législatif, persuadé que ces grandes mesures ressortissaient essentiellement de ses attributions, ne les vit pas sans un sourd mécontentement, qui n'attendait qu'une circonstance pour éclater. Le conseil d'Etat fut traité en 1811 avec plus d'inconvenance encore. Un de ses membres, Portalis, fils de l'ancien ministre de la justice, avait eu connaissance des brefs de Pie VII (dont nous parlerons plus tard), adressés à M. D'Astros, son parent, doyen du chapitre de Paris; Napoléon, informé du fait, réunit le conseil d'Etat uniquement pour ne pas avoir dénoncé son parent, et quoiqu'il fût entièrement étranger à l'affaire des brefs, Portalis fut expulsé en présence de tous les membres du

Digitized by Google

conseil, dont aucun d'eux n'eût agi autrement. Le conseil d'Etat fut blessé de la manière dont on traitait l'un des plus respectables de ses membres.

Un homme actif, rusé, capable de porter des coups dangereux au gouvernement, crut alors avoir beaucoup à se plaindre : Fouché, ministre de la police, auquel tous les moyens étaient bons, ayant appris que l'empereur avait envoyé un agent en Angleterre pour traiter de la paix, s'avisa de son côté d'y en envoyer un pour le même sujet, et se servit de l'intermédiaire d'Ouvrard, qui espérait par ce moyen reconquérir la faveur de Napoléon. Informé des manœuvres d'Ouvrard, Napoléon fit saisir ses lettres et apprit ainsi que son ministre avait sa grande part dans cette affaire, s'il n'en était pas le directeur. Profondément irrité, l'empereur reprocha en plein conseil à son ministre son indigne audace de vouloir agir en souverain en faisant la guerre et la paix. Fouché fut alors renvoyé du ministère, d'où il emporta, dit-on, des lettres de l'empereur très compromettantes pour l'honneur de son souverain, qu'il n'aurait remises qu'après une longue et difficile négociation. Profondément ulcéré par ce renvoi et par une sorte d'exil dans sa sénatorerie d'Aix, Fouché se proposa de travailler à la ruine d'un maître qu'il avait servi sans attachement comme sans principe. Il fut remplacé par le duc de Rovigo, dont le nom seul causait le plus grand effroi, car si Fouché, dans l'intérêt bien entendu de son maître, adoucissait souvent ses ordres, Rovigo était disposé à les exagérer.

Plusieurs autres mesures rendaient encore plus pesant le joug impérial. La conscription, qui n'était pas entrée

Digitized by Google

entièrement dans les mœurs, causait à cette époque une répulsion d'autant plus grande, qu'on voyait les jeunes gens périr avant l'âge viril, moins par le feu des ennemis que par la misère ou par le couteau des Espagnols. Un grand nombre de jeunes gens, surtout dans l'ouest, dans le centre et dans le midi, se cachaient pour se soustraire au service d'un maître qu'ils n'aimaient pas, car la bravoure ne leur faisait pas défaut, et au milieu des bois et des montagnes où ils s'étaient retirés, ils ne craignaient pas de se mesurer avec les gendarmes. On pouvait compter au moins soixante mille hommes faits, fortifiés par leur genre de vie, qui leur était nécessaire pour se soustraire à l'autorité qui les cherchait.

Pour atteindre les réfractaires et les contraindre à rentrer dans les rangs de l'armée où leur présence devait être si utile, Napoléon, non content de former des corps mobiles chargés de parcourir tout le pays et de le fouiller dans tous les sens, envoya chez les parents et les amis des réfractaires, des soldats en garnison, avec autorisation de se faire servir et traiter comme ils le voudraient. Ces hommes, connus sous le nom de garnisaires, causaient un effroi indicible et produisaient une aussi grande terreur que tout ce que l'imagination populaire a pu se faire dans les temps anciens sous le nom de barbares, de loups-garous. Quelques préfets, et notamment Lezay-Marnésia, du Bas-Rhin, résistèrent au ministre; mais la plupart des autres préfets exagérèrent encore ce qui avait été prescrit. Ces mesures détachaient de plus en plus les populations et leur rendaient le gouvernement impérial insupportable dans une grande partie de la France.

Une autre cause plus considérable, plus générale, et

Digitized by Google

qui avait action bien au-delà du territoire français, le blocus continental, jeta le trouble dans les fortunes et produisit une crise commerciale et industrielle des plus graves. Le lecteur se rappelle que Napoléon, pour répondre à un acte du gouvernement anglais (1806), par lequel l'entrée de nos ports était déclarée en état de blocus, quoiqu'il n'y eût pas, devant la plupart, de vaisseaux anglais pour en interdire l'entrée, avait rendu à Berlin un décret pour déclarer en état de blocus les Iles Britanniques, où souvent il n'avait pas un vaisseau. Les Anglais irrités déclarèrent que, pour voyager dans les mers qui approchent de notre territoire, il faudrait une licence accordée par leurs agents. Napoléon rendit un décret pour déclarer de bonne prise tout vaisseau, de quelque nation qu'il fût, qui aurait reçu une licence des Anglais ou communiqué avec leurs ports, etc. Les Américains révoltés portèrent la *loi d'embargo* pour défendre à leurs bâtiments de naviguer entre la France et l'Angleterre, et même en Europe. L'Amérique voulant se suffire, les armateurs américains ne se soumirent pas à ce décret et continuèrent en Europe un commerce interlope, dont le principal profit revenait à l'Angleterre, qui avait partout des entrepôts, dont les marchandises s'écoulaient principalement par la marine des Etats-Unis. Par la Hollande, la Prusse, la Suède, la Russie, la Turquie, ces marchandises, soit coloniales, soit confectionnées, se répandaient de tous côtés. Napoléon fit saisir une énorme quantité de vaisseaux américains, et s'empara de tant de marchandises, qu'un grand nombre de dépôts en furent pleins. Pour interdire entièrement le com-

Digitized by Google

merce interlope, Napoléon avait besoin de se rendre maître d'une plus grande étendue de côtes; c'est ce qui le poussait à s'emparer de la Hollande, de Hambourg, Dantzig, etc. Comme, malgré ces mesures, la fraude parvenait à introduire des marchandises qui se vendaient à un prix excessif, et conséquemment donnaient un grand bénéfice à l'Angleterre, Napoléon imagina d'admettre dans nos ports les produits coloniaux moyennant cinquante pour cent de bénéfices pour l'Etat, espérant par ce moyen faire tellement baisser le prix des marchandises, qu'on ne pourrait soutenir le commerce interlope chassé par nos douaniers, auxquels on donnait le cinquième des prises. Toute marchandise saisie, toute denrée coloniale ne put se vendre et circuler par toute la France que moyennant un droit de cinquante pour cent. Afin d'atteindre plus sûrement les contrebandiers, Napoléon décréta que tout dépôt, à quatre jours de marche de nos frontières, serait considéré comme fait contre nous, et prescrivit à nos généraux de violer le territoire étranger pour le détruire. C'était un acte d'une audace incroyable; tout ce qui était d'origine anglaise devait être détruit. Tous les Etats, à l'exception de la Russie, se soumirent à ce décret. La destruction des marchandises anglaises causa une véritable terreur au commerce interlope.

Afin de se procurer plus facilement des denrées coloniales qui lui rapportaient un bénéfice énorme, Napoléon déclara que les Américains ne seraient plus passibles des peines portées par les décrets de Berlin et de Milan. Il avait un double avantage par cette mesure, un

Digitized by Google

bénéfice commercial et l'espérance de voir bientôt l'Amérique déclarer la guerre à l'Angleterre pour la punir de la prise de ses vaisseaux.

Toutes ces mesures, qui se succédaient dans un intervalle si court, jetèrent une extrême perturbation parmi nos grands fabricants, dont les marchandises, moins parfaites que celles des étrangers, ne trouvèrent plus à s'écouler que très difficilement, quand les produits étrangers eurent la liberté de circuler moyennant un droit de cinquante pour cent. Tandis que l'Etat faisait des bénéfices énormes, les particuliers subissaient des pertes épouvantables. Bientôt une crise commerciale se manifesta sur toutes les parties de l'empire; les maisons qui passaient pour les plus solides s'écroulaient les unes après les autres. Bien que l'empereur essayât de ranimer les espérances et qu'il donnât des secours au commerce, son système, auquel on attribuait tant de malheurs, n'était pas moins détesté.

§ II. *L'Eglise. — Concile de 1811.*

Un grand corps de la nation, le clergé, avait aussi les plus graves sujets de mécontentement contre l'empereur. Napoléon voulait du catholicisme, mais d'un catholicisme fait à son image, et dont il aurait pu disposer à son gré, comme il disposait du Corps législatif et de la masse du peuple. Il trouva de ce côté une résistance d'autant plus forte qu'elle était fondée sur la conscience.

Depuis que Napoléon avait dépouillé le Pape de ses Etats et qu'il l'avait renfermé à Savone, il se trouvait dans un extrême embarras relativement au gouverne-

Digitized by Google

ment de l'Eglise dans son vaste empire. Tout le monde sait que le gouvernement d'un diocèse appartient à l'évêque, mais l'évêque tient ses pouvoirs du Pape, en sorte que tout ce qui ne vient pas du Pape est nul de plein droit. Pie VII avait consenti à donner l'institution canonique aux évêques nommés par l'empereur, tandis qu'il était à Rome presque captif sous la domination du général Miollis; il l'avait fait toutefois avec une restriction, en ne nommant pas l'empereur. Mais quand il fut captif à Savone, sans conseil de cardinaux, il refusa absolument de se mêler du gouvernement de l'Eglise en ce qui concernait l'empire français; les dispenses étaient accordées à Rome par les différentes congrégations, mais quant aux affaires majeures, à l'institution des évêques, tout était suspendu. Par suite de nomination, soit en translation, soit à des siéges nouveaux, il y avait vingt-sept prélats qui réclamaient leur institution. Napoléon, avec son caractère violent, qui voulait tout trancher par la force, croyait pouvoir briser la résistance du Pape comme il amenait ses familiers à ses désirs. Il ignorait la puissance de la conscience, que rien ne peut vaincre quand elle est ferme. Voyant que les demandes réitérées faites au Pape n'avaient pas de succès, l'empereur voulait trouver un expédient pour donner des évêques aux diocèses, parlait même de se passer de Pape et de faire comme Henri VIII et la Constituante, quand le cardinal Maury crut lui indiquer un moyen de faire conférer à ses évêques les pouvoirs juridictionnels indépendamment du Pape. Quand un évêque vient à mourir, ou qu'il a donné sa démission, acceptée par le Saint-Siége, le chapitre reçoit la juridiction, non point pour l'exercer par

Digitized by Google

lui-même, mais pour la remettre à un vicaire capitulaire qui l'exerce en son nom. Maury conseilla à l'empereur d'agir sur les chapitres et de faire élire l'évêque nommé et non institué. De cette façon l'administration diocésaine passait entre les mains de l'homme de l'empereur. Le cardinal Maury n'avait point étudié la question sous toutes ses faces, ou il avait oublié que le deuxième concile général de Lyon, voulant obvier au malheur qui pourrait arriver à l'Eglise si, par cette voie détournée, un souverain pouvait faire passer son candidat, avait défendu de conférer les pouvoirs ecclésiastiques à un ministre présenté ou nommé par la puissance temporelle. En France, où l'étude du véritable droit canon était presque inconnue, l'empereur ne rencontra pas de difficulté; mais en Italie, où la connaissance du droit existait, les chapitres refusèrent d'abord d'élire les évêques nommés. Ainsi d'Osmond, évêque de Nancy, esprit timide, nommé à l'archevêché de Florence, s'étant rendu dans ce diocèse, trouva en route une députation du chapitre, pour lui apprendre qu'il y avait un vicaire capitulaire nommé. Il en avait été de même à Asti, en Piémont. Il est vrai qu'on employa la violence pour faire accepter ces prélats de contrebande, mais personne ne voulait de leur pouvoir, et quand ils se présentaient dans les cathédrales tout le monde se retirait.

Instruit de ces manœuvres coupables de l'autorité civile, le Chef de l'Eglise résolut d'éclairer et d'affermir les chapitres par des brefs, où il rappelait les véritables principes et déclarait nuls tous les pouvoirs donnés aux évêques nommés. Le cardinal Maury nommé, sur le refus du cardinal Fesch, à l'archevêché de Paris, et élu

Digitized by Google

vicaire capitulaire, vit alors une partie du chapitre se retirer quand il remplissait quelque fonction d'évêque de Paris, et même quand il faisait porter la croix devant lui, marque de son autorité sur le diocèse. D'Astros, doyen du chapitre, donnait le premier l'exemple de la fidélité à l'Eglise, ce qui le fit mettre en prison. On trouva chez lui les brefs du Pape, ce qui causa l'une des plus grandes colères de Napoléon. Il ordonna de saisir tous les papiers de Pie VII, d'éloigner de lui tous les hommes de confiance, de ne lui laisser que deux domestiques et de lui enlever plume, encre, papier, afin qu'il ne pût écrire.

Pie VII, après avoir un moment manifesté une vive indignation contre une telle violence et déclaré qu'il suffisait de lui demander ses papiers sans les ravir de force, reprit tout son calme, promit de ne plus correspondre avec personne, afin de ne pas attirer de mal à ceux qui recevraient sa correspondance, et ajouta que vieux, accablé par les événements, il approchait du terme de sa carrière et ne laisserait plus qu'un cadavre à ses persécuteurs.

Pour vaincre ce qu'il nommait une étrange opposition, Napoléon résolut de la briser par un concile national, auquel il espérait imposer ses pensées comme il les faisait accepter par le Sénat et par le Corps législatif. Afin de préparer les voies au concile et de faciliter l'adoption de ses vues, il fit partir, d'après le conseil de l'évêque de Nantes, une commission pour Savone, où elle devait conférer avec le Chef de l'Eglise et l'engager à faire des concessions en vue du bien général du catholicisme. Cette commission, composée de Barral, archevêque de Tours;

Digitized by Google

Duvoisin, évêque de Nantes, et Mannay de Trèves, à laquelle se joignit bientôt l'évêque de Faenza, fut parfaitement reçue du Pape, qui montra à ces évêques son isolement absolu; il n'avait même pas un crayon pour livrer au papier les pensées dont son âme était agitée. Dans une telle situation, sans conseil pour fixer ses pensées, il lui était impossible, leur dit-il, de rien statuer qui fût dans l'intérêt bien entendu de l'Eglise; il voulait rester dans un état purement négatif. Comme les envoyés lui représentaient le triste veuvage d'un grand nombre d'Eglises de l'empire, et qu'ils lui faisaient craindre quelque acte de violence de l'empereur, s'il ne donnait l'institution canonique, il répondait que cela ne durerait pas toujours, et par une intuition spéciale il annonçait la chute du colosse. Il se montrait disposé à donner l'institution aux évêques, mais sans faire mention de la nomination de l'empereur, et comme s'il nommait lui-même et instituait *proprio motu*. Napoléon ne voulait pas de ce *proprio motu*, parce que c'était éluder son droit de nomination.

Quand on lui parla des projets de Napoléon relativement à l'établissement du Saint-Siége, ou à Paris avec tous les tribunaux ecclésiastiques, ou à Avignon, mais avec adoption de la déclaration du clergé de France de 1682, ou à Rome, mais avec renonciation formelle au domaine de Saint-Pierre, et serment de sujétion et de fidélité à l'empereur, il répondit noblement : « Je ne » demande qu'une chose, la liberté de me réfugier dans » les catacombes avec quelques pauvres prêtres, d'où je » sanctifierai les âmes; je promets de ne rien dire ni » rien faire qui puisse troubler les usurpateurs des do- » maines de Saint-Pierre. Je ne sollicite aucune dota- » tion, je n'en ai pas besoin. »

Digitized by Google

Les évêques insistèrent si vivement, représentèrent si fortement le péril de l'Eglise, que le Pape consentit à laisser écrire, comme base d'un arrangement à intervenir, les propositions suivantes : 1° qu'il accorderait l'institution canonique aux sujets nommés par l'empereur dans la forme convenue à l'époque des concordats de France et du royaume d'Italie; 2° que Sa Sainteté se prêterait à étendre par un nouveau concordat les mêmes dispositions aux églises de Toscane, de Parme et de Plaisance; 3° qu'Elle consentait à ce que l'on insérât dans le concordat qu'Elle s'engageait à faire expédier aux évêques nommés les bulles canoniques, au plus tard six mois après la nomination. Dans le cas où Elle différerait davantage, pour d'autres raisons que pour l'indignité personnelle des sujets, Elle investirait du pouvoir de donner l'institution en son nom, après les six mois expirés, le métropolitain de l'église vacante, et à son défaut le plus ancien des évêques de la province ecclésiastique; 4° que ces concessions n'étaient faites que dans l'espérance que les députés prépareraient les voies à des arrangements pour la paix de l'Eglise et le rétablissement du Souverain Pontife dans l'état d'indépendance, de liberté et de dignité qui lui est nécessaire pour gouverner l'Eglise.

A peine armés de cette pièce, les députés partirent pour Paris. Le Pape tomba alors dans un grand abattement, il perdit le sommeil, se reprochait un acte de faiblesse dont l'Eglise et la justice divine lui demanderaient compte. Il demanda que la pièce fût supprimée; mais il put à peine obtenir la radiation du dernier article, qui semblait indiquer que ses concessions avaient pour but principal le temporel du Saint-Siége.

Cependant les évêques se réunissaient, au nombre de

Digitized by Google

plus de cent, à Paris, pour le baptême du roi de Rome et la tenue du concile, qui s'ouvrit le 17 juin 1811 dans la cathédrale de Paris, avec la plus grande solennité. Mgr de Boulogne, évêque de Troyes, prononça le discours d'ouverture, parla avec une grande habileté. S'il proclama la déclaration de 1682, s'il s'exprima avec le plus grand respect sur le pouvoir temporel, s'il dit même que dans les grandes crises l'Eglise avait en elle-même la puissance nécessaire pour se sauver, il eut soin d'insister vivement sur l'indispensable nécessité de ne se séparer jamais du Saint-Siége, et fit une grande profession de dévouement et d'amour pour le Pontife prisonnier. Ce discours était loin des vues de l'empereur; c'était un premier pas pour affermir l'assemblée contre toute idée de schisme.

Le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, nommé président du concile pour plaire au souverain, était un prélat profondément attaché au Saint-Siége, quoique sa vie n'eût pas toujours été régulière, et que pendant la tourmente révolutionnaire il eût quitté son état pour se faire commissaire des vivres. Nommé à l'archevêché de Paris avant Maury, il avait refusé ce poste quand il avait su que le Pontife prisonnier ne voulait pas donner de bulles d'institution; il était donc simple archevêque de Lyon. Il tenait souvent tête à son neveu, lui rappelait les vrais principes du gouvernement de l'Eglise, ce qui irritait Napoléon, qui lui demandait où il avait appris tant de science ecclésiastique. Quand l'évêque de Troyes eut prononcé son discours, Fesch, la mitre en tête, monta sur un jubé élevé exprès et prononça cette formule de serment au Saint-Siége : *Je reconnais la sainte Eglise*

Digitized by Google

romaine mère et maîtresse de toutes les autres Eglises; je promets et je jure une véritable obéissance au Pontife romain, successeur de saint Pierre, prince des Apôtres et vicaire de Jésus-Christ.

Quand Napoléon connut tous les détails de cette première session, il entra dans une grande colère; sentant que le concile lui échappait, pour le dominer il fit rédiger un message au concile, rendit un décret pour nommer Fesch président, et nomma deux de ses ministres pour assister à toutes les sessions, se fondant sur ce qui se pratiquait dans la primitive Eglise. Pour répondre au message du gouvernement, cassant et insolent envers le Saint-Siége, on nomma une commission chargée de rédiger un projet d'adresse. Quoique le projet fût prudent envers Napoléon et plein d'effusion pour Pie VII, l'assemblée générale le trouva trop faible. L'évêque de Chambéry, Mgr Dessoles, se leva et dit que l'assemblée ne pouvait délibérer tandis que Pie VII était dans les fers. Les prélats se lèvent alors et s'écrient : « A Saint-Cloud, » pour réclamer la liberté du Chef de l'Eglise. » Redoutant les conséquences de cette démarche, le cardinal président leva la séance pour ne pas être obligé de mettre la proposition aux voix.

Quoique les assemblées du concile ne fussent pas publiques, cependant on savait ce qui s'y passait, et quelques hommes se cachaient dans les coins de la basilique pour assister à ce spectacle. Paris se ressentit de la liberté des Évêques. On faisait des comparaisons entre cette assemblée et celle du Corps législatif alors réuni. Ce Corps sans vie, oisif, rampant et servile demeurait muet en face du pouvoir; il ouvrait la bouche pour blâmer la

Digitized by Google

convention ecclésiastique, sachant qu'il plairait ainsi au maître.

Malgré les agitations du duc de Rovigo, préfet de police, et les menaces d'enfermer les prélats, le projet d'adresse fut tel, que Napoléon refusa de le recevoir.

Ces discussions n'étaient que préparatoires. Arriva enfin l'objet pour lequel le concile avait été convoqué, la recherche des moyens pour que l'institution des évêques ne pût être suspendue pour aucune autre cause que les empêchements canoniques. La première question à résoudre était celle-ci : Un concile national est-il compétent sans le Pape? A l'exception des évêques courtisans, tous les prélats se prononcèrent pour la négative. Pour empêcher les excès auxquels Napoléon menaçait de se porter, on proposa d'admettre la note rapportée de Savone par les évêques et de la faire accepter comme venant du Pape. La discussion en assemblée générale fut très vive. D'abord la note n'était pas signée ; ensuite la concession au métropolitain, de donner l'institution canonique, n'était pas expresse. Les partisans de Napoléon osèrent accuser le Pape d'imprudence, pour avoir lancé sa bulle d'excommunication. L'archevêque de Bordeaux prit alors le concile de Trente, et montra que Pie VII était resté dans la limite de son droit, que le condamner c'était condamner toute l'Eglise. Le cardinal Fesch se hâta de clore la séance, mais le coup n'en était pas moins porté. Napoléon le sentit vivement, accabla d'outrage son oncle, qui rejeta tout sur les évêques de Troyes, de Tournai et de Gand. L'empereur les fit arrêter par Rovigo pendant la nuit et renfermer dans les prisons de Vincennes, sans jugement et même sans explication. Le

Digitized by Google

lendemain on répandit le bruit que le concile était dissous. Alors plusieurs évêques quittèrent Paris et se retirèrent dans leurs diocèses. Le cardinal Maury engagea l'empereur à prendre un à un tous les évêques qui restaient pour leur arracher en particulier le consentement qu'ils avaient refusé en corps. La grande majorité céda ainsi et se réunit en une congrégation générale; après avoir statué en faveur de leur compétence pour juger de l'institution des évêques en cas de nécessité, les évêques courtisans déclarèrent que les évêchés, d'après les saints Canons, ne devaient pas rester plus d'un an vacants, et en conséquence ils prièrent l'empereur de continuer à nommer aux siéges vacants conformément au concordat. Les évêques nommés devaient demander l'institution canonique au Chef de l'Eglise, et si le Pape la refusait, six mois après le métropolitain, et à son défaut le plus ancien évêque de la province, conférait l'institution. Le concile, sentant la nullité de la décision, demanda à l'empereur de la faire accepter par le Pape; c'était reconnaître et confesser que son décret n'avait par lui-même aucune valeur.

Une députation d'évêques trouva le Pape assez disposé, pour empêcher de plus grands maux, à accepter le décret du concile, quoiqu'il portât une rude atteinte à l'institution canonique, en ce qu'on pouvait se dispenser de recourir au Pape. Il modifia ce décret en ce sens, qu'il fit tout découler de l'autorité du Saint-Siége, et voulut que quand, par nécessité, les métropolitains conféreraient l'institution, ils le fissent au nom du Pape régnant. Nous verrons plus tard les suites de cette grande affaire.

Digitized by Google

§ III. *Relations extérieures.*

Le despotisme qui faisait peser un fardeau insupportable sur les grands corps de l'Etat et sur le clergé agissait peut-être plus fortement encore sur l'étranger. Napoléon voulait manier les peuples comme son armée, créer des souverainetés, ensuite les détruire; élever des royaumes, et faire descendre les rois faits de sa main du trône qu'il leur avait fabriqué, en sorte qu'il n'y avait aucune stabilité dans les Etats. L'année 1810 vit une suite de ces changements qui avertissaient les rois que, s'ils ne suivaient la volonté du maître, ils descendraient les marches de leur trône, ou qu'on leur ravirait une partie de leur territoire. Le 14 janvier l'électorat de Hanovre, moins le duché de Saxe-Lauenbourg, fut réuni au royaume de Westphalie, dont Jérôme, le plus jeune des frères de l'empereur, était roi.

Rome, quoique privée de son souverain naturel, n'avait point encore perdu son existence d'Etat; mais le 17 février, un sénatus-consulte déclara réuni à l'empire français l'Etat romain, dont on fit deux départements, l'un de Rome et l'autre de Trasimène. Afin que la capitale du fameux empire des Romains ne perdît pas tout souvenir de sa grandeur passée, Napoléon statua que Rome serait la seconde ville de l'empire, que le maire de Rome serait présent au serment de l'empereur à son avénement, que chaque monarque français, après s'être fait sacrer à Notre-Dame de Paris, se rendrait à Rome pour y être couronné à l'exemple de Charlemagne. Afin de conserver à la capitale de l'empire des Romains et du

Digitized by Google

monde chrétien un reste de splendeur, il voulut qu'un grand de l'empire y tînt une cour en son nom.

En faisant des départements du domaine de Saint-Pierre, Napoléon statua sur l'avenir de la Papauté, dont il croyait pouvoir disposer absolument comme d'une chose de la terre. Selon la pensée de l'empereur, les Papes, pour être façonnés à l'image de l'Eglise gallicane, devaient, au moment de leur exaltation au souverain pontificat, prêter serment d'admettre comme base de leur doctrine les quatre célèbres propositions proclamées dans l'assemblée de 1682. Après la prestation de ce serment on mettait à la disposition du Pape plusieurs palais, dont deux devaient nécessairement être, l'un à Paris et l'autre à Rome. On donnait au Chef de l'Eglise une dotation de deux millions de revenu, en biens fonds exempts de tous impôts, sis dans différentes contrées de l'empire. On n'avait pas voulu réunir ces terres, de peur de donner au Pape un air de souveraineté. L'empereur se chargeait aussi des dépenses nécessaires à l'entretien convenable du Sacré-Collége et de la Propagande. On voit que Napoléon ne portait pas haut l'indemnité accordée pour la prise de possession du domaine de Saint-Pierre et des immenses biens ecclésiastiques des Etats romains.

Deux jours après les grandes mesures dont nous venons de parler, Napoléon en prit une nouvelle relativement à l'électorat de Francfort. Dans le dessein de grandir le prince-primat, Napoléon érigea l'électorat en grand duché, qui devait être héréditaire au décès du prince régnant. Le prince-primat ayant déclaré le cardinal Fesch son héritier présomptif, l'empereur cassa cette disposition, parce que les principes de l'empire s'opposaient

Digitized by Google

à ce qu'une personne ecclésiastique fût mise en possession d'une principauté temporelle. Le prince Eugène, qui n'avait plus d'espoir de devenir l'héritier de Napoléon, et qu'il fallait cependant doter, fut déclaré successeur du prince-primat. Le grand duché subit en même temps des agrandissements territoriaux ; il reçut la plus grande partie des principautés de Hanau et de Fulde. Le nouveau grand duc dut fournir un contingent de huit mille hommes ; il céda la principauté de Ratisbonne à l'empereur et la moitié de l'octroi du Rhin.

La Bavière, en récompense de sa fidélité, reçut les principautés de Ratisbonne, de Bayreuth et de Berchtesgaden. On lui ôta la partie méridionale du Tyrol, qui fut réunie au royaume d'Italie. Le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Bade et plusieurs autres petits princes allemands virent opérer à cette occasion des remaniements dans leurs principautés.

La Hollande éprouva aussi un changement total dans sa situation. Le roi Louis Bonaparte, qui avait été placé sur le trône de Hollande par Napoléon, son frère, s'était persuadé que, tout en conservant un attachement profond à la France et à sa famille, il devait avant tout travailler au bonheur de ses nouveaux sujets. La Hollande, pays essentiellement commerçant, se mourant sous l'étreinte du blocus continental, Louis crut pouvoir se relâcher un peu et accorder une certaine tolérance au commerce maritime. Napoléon imposa à son frère un traité par lequel tous les ports de la Hollande et toute relation commerciale devaient être interdits aux Anglais. Afin de s'assurer de l'exécution de ses ordres, Napoléon plaça des troupes le long des côtes et prit possession, comme

Digitized by Google

garantie, du Brabant hollandais et de la Zélande, y compris l'île de Schowen. Le roi Louis, après avoir essayé pendant quelques mois de mettre à exécution ce déplorable traité, s'étant convaincu qu'il ruinerait totalement ses sujets, ne voulut plus le subir; il abdiqua en faveur de son fils mineur. Cette démission servait les vues de l'empereur, qui avait déjà arrêté la réunion de la Hollande à la France. Quand il connut l'abdication de son frère Louis, il rendit un décret par lequel la Hollande était réunie à l'empire, la ville d'Amsterdam devenait la troisième ville impériale, le pays allait être divisé en départements qui auraient six sénateurs, six membres au Conseil d'Etat, vingt-cinq députés au Corps législatif et deux juges à la Cour de cassation. Voici les singuliers motifs que Napoléon donnait de cet acte d'usurpation : « Ce pays est réellement une portion de la France, puis-» qu'il n'est que l'alluvion du Rhin, de la Meuse et de » l'Escaut, c'est-à-dire des grandes artères de l'empire; » enfin c'est un pays nécessaire à la restauration de notre » marine et un coup mortel porté à l'Angleterre. »

La Hollande accepta ou subit un régime auquel elle ne pouvait se soustraire. Napoléon regardait cet acte comme si simple, qu'il daigna à peine en faire part aux cours de Russie et d'Autriche, apportant pour cause qu'il n'y avait réellement rien de changé dans la situation de la Hollande, qui était de fait à la France et devenait sa propriété légalement. Il y avait cependant des motifs de graves réflexions, car Napoléon s'avançait chaque jour vers les contrées maritimes du nord, après s'être rendu maître de celles du midi.

Ces coups, qui frappaient si rudement les plus pro-

Digitized by Google

ches parents de l'empereur, faisaient trembler tous les souverains placés sous sa dépendance. Napoléon ne cessait de leur rappeler qu'ils seraient atteints, s'ils ne prenaient de lui le mot d'ordre, comme un caporal le reçoit de son officier. A cette époque le *Moniteur* cita quelques paroles adressées à un enfant, à Louis-Napoléon, jeune fils de l'ex-roi de Hollande, qui, après avoir été dépouillé du trône de Hollande, fut nommé grand-duc de Berg : « Venez, mon fils; *n'oubliez jamais,* dans » quelque position que vous placent *ma politique* et l'in- » térêt de *mon empire,* que vos premiers devoirs sont » *envers moi,* vos seconds *envers la France;* tous vos » autres devoirs, *même ceux envers les peuples que je* » *pourrais vous confier, ne viennent qu'après.* »

Ces paroles, véritable défi jeté aux espèces de souverains placés sous la dépendance de l'empereur, étaient confirmées par les faits. Dans le mois de novembre, dans le dessein de diriger par lui-même le blocus continental, Napoléon incorpora à la France les villes anséatiques et le Valais. Cette dernière contrée était saisie parce qu'elle servait de passage aux contrebandiers qui portaient les marchandises anglaises en Suisse; et le 3 décembre, un sénatus-consulte organique déclara partie intégrante de l'empire les villes anséatiques, le Lauenbourg, les pays situés entre la mer du Nord et une ligne tirée depuis le confluent de la Lippe dans le Rhin, jusqu'à Halteren, de Halteren à l'Ems, au-dessous de Telget; de l'Ems au confluent de la Werra dans le Weser, et de Stolzenau, sur l'Elbe, au-dessus du confluent de la Stecknietz. Ces différentes contrées formèrent dix départements, et Hambourg, Brême et Lubeck furent mises au nombre des

Digitized by Google

bonnes villes, dont les maires devaient être présents au serment de l'empereur à son avénement à l'empire.

Le Valais, aussi réuni à la France, reçut le nom de département du Simplon.

Napoléon croyait se rendre ainsi extrêmement puissant, mais d'un seul coup il violait deux grands principes de la sécurité des empires, la justice et la modération. Quand il réunissait à la France la Hollande, une partie du duché de Berg, la principauté de Salm, le duché d'Oldenbourg, le duché de Lauenbourg, les villes de Brême, de Hambourg et de Lubeck, Napoléon ne s'était pas même demandé si la mesure était juste, mais si elle était utile. « Un nouvel ordre de choses régit l'univers, » dit l'empereur; de nouvelles garanties m'étant deve- » nues nécessaires, la réunion de ces différentes contrées » m'a paru nécessaire. Des indemnités seront données » aux princes qui pourront être froissés par cette grande » mesure que commande la nécessité et qui appuie sur » la Baltique la droite des frontières de mon empire. »

Par cet agrandissement brutal, l'empire français s'étendit de la Baltique au Garigliano, et de l'Adriatique à l'Océan. Napoléon était en outre roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin : il régnait par ses frères à Naples et en Westphalie; il dominait presque dans toute la Péninsule ibérique; car les Anglais ne tenaient plus qu'avec peine en Portugal, et la junte d'insurrection espagnole semblait sur le point de céder. La Prusse, l'Autriche et le Danemarck courbaient leur front en présence du puissant empereur; la Suède et la Turquie paraissaient céder devant le colosse; la Russie elle-même avait accédé à une partie des vues de la France sur le blocus

Digitized by Google

continental. Mais les derniers actes de Napoléon lui firent sentir la nécessité d'arrêter une puissance qui ne mettait point de bornes à son ambition.

La Russie, déterminée à apporter une digue au courant du fleuve débordé, sentait l'indispensable nécessité d'avoir toute liberté d'action sur les frontières de son vaste empire; pour cela il lui fallait, sinon la coopération, du moins la neutralité de la Suède et de la Porte. Ce fut assurément un acte de grande politique de la part de la Russie, que d'avoir pu se rendre favorable ces deux puissances; et l'empereur commit une grande faute en ne sachant point se les attacher par les liens les plus forts.

La Suède subissait alors un changement dans la succession au trône; Napoléon espéra en tirer les plus grands avantages, mais ce changement tourna contre lui. La Suède, après avoir été obligée de céder à la Russie la Finlande et les îles d'Aland, c'est-à-dire le tiers de sa population, se vit tout à coup privée de l'héritier présomptif de la couronne. Charles XIII, ne voulant pas laisser la nation dans la confusion et la triste incertitude de ses destinées après sa mort, réunit les Etats pour procéder à l'élection d'un prince royal. Napoléon aurait vu volontiers le roi de Danemarck placé sur le trône de Stockolm, parce qu'il lui était dévoué et que s'il tentait de se soustraire à son vasselage, il pouvait facilement l'atteindre par ses propriétés du Danemarck. Cette candidature échoua, non point que la Suède fût hostile à l'empereur; elle crut lui manifester au contraire la plus grande confiance en élisant un de ses maréchaux, le beau-frère de Joseph. Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, s'é-

Digitized by Google

tait fait connaître des Suédois comme administrateur, pendant qu'il avait été chargé du gouvernement de la Hollande; il avait de plus traité avec une extrême générosité un détachement suédois fait prisonnier sur la Drave.

Napoléon, qui n'aimait pas beaucoup Bernadotte, vit cette élection avec déplaisir, sans cependant oser apporter d'obstacle à son exécution. Quand le prince de Ponte-Corvo se présenta devant l'empereur pour en obtenir ses lettres d'émancipation, celui-ci lui dit : « Le Conseil » privé est d'avis que vous signiez, avant votre départ, » un acte par lequel vous vous engagerez à ne jamais » porter les armes contre la France. — Je ne puis, ré- » pondit Bernadotte, me soumettre à une pareille obli- » gation; mon acte d'élection me défend de contracter » aucun engagement de vassalité étrangère. Si Votre » Majesté insiste, je vais envoyer un de mes officiers au » roi de Suède pour le prévenir que, par suite des obli- » gations que Votre Majesté m'impose, je me trouve » dans l'impossibilité de faire usage des droits qui m'ont » été conférés comme prince suédois, et que c'est avec » regret que je suis forcé d'y renoncer. »

Après avoir écouté attentivement ces paroles, Napoléon répéta deux fois ces mots : « Partez, que nos desti- » nées s'accomplissent. » Puis, reprenant son calme ordinaire, l'empereur entretint Bernadotte du blocus continental et lui demanda que la Suède l'adoptât franchement. Celui-ci ayant demandé du temps : « Combien de » temps vous faut-il? dit l'empereur. — *Jusqu'au mois* » *de mai*, répliqua Bernadotte (on était alors au mois de » septembre). — J'y consens. A cette époque, pronon-

Digitized by Google

» cez-vous ami ou ennemi, » répondit Napoléon, qui lui promit trois millions de sa propriété de Ponte-Corvo et de ses dotations en Pologne, lui laissa ses autres propriétés, lui fit remettre un million en or et lui permit d'emmener tous ses aides-de-camp.

Napoléon ne voulut pas attendre jusqu'au mois de mai pour exiger de la Suède l'exécution complète de son système de blocus continental et la déclaration de guerre à l'Angleterre. La Suède se trouva, par cette demande, dans un extrême embarras : elle tirait de l'Angleterre le sel dont elle avait besoin pour saler le poisson qui fait la principale nourriture du pauvre suédois; par son commerce avec l'Angleterre elle vivait, sans lui elle allait périr. Dans cette douloureuse nécessité, Bernadotte demanda d'être assisté suffisamment par la France; mais Napoléon lui adressa à peine de belles paroles. L'Angleterre, qui suivait ces négociations, comprenant que si la Suède rompait avec elle, ce n'était pas librement, et que bientôt elle reviendrait à elle, la traita avec douceur, et lorsqu'elle se déclarait son ennemie, se montra presque son amie; ce qui irritait profondément l'empereur. Napoléon écrivit des lettres de très vifs reproches au prince royal de Suède, lui retira les officiers qu'il lui avait accordés pour un an, lui enleva la dotation attachée à son grade de maréchal et supprima ses pensions. Tout cela avait lieu quelques mois après le départ du prince.

Bernadotte ne cessait d'assurer à l'empereur son complet dévouement; mais celui-ci découvrait la vérité sous les formes louangeuses et prescrivait d'exercer des actes de piraterie sur les côtes de Suède. Nos vaisseaux, armés en corsaires, prirent plusieurs navires suédois sous

Digitized by Google

prétexte qu'ils faisaient la contrebande anglaise. Napoléon s'empara de la Poméranie suédoise et fit arrêter les matelots suédois qui naviguaient dans les ports du littoral du Danemarck et des villes anséatiques. Vainement Bernadotte réclama, demanda une enquête: il ne put rien obtenir. Toute l'année 1811 se passa ainsi.

Au commencement de 1812, la guerre avec la Russie étant sur le point de commencer, l'empereur demanda à la Suède de s'unir à la France contre la Russie, en lui promettant la restitution d'une partie de la Finlande et des îles d'Aland. Le prince royal, alors chargé du gouvernement de l'Etat à cause d'une maladie grave du roi de Suède, sollicita la réunion de la Norwége à la Suède. Il pensait qu'avec cette province, son Etat ferait un tout bien plus puissant que par l'adjonction d'une province dont la Russie pourrait s'emparer quand elle voudrait. Napoléon refusa cette demande, parce que la Norwége était alors la possession de l'un de ses amis, du roi de Danemarck. Il aurait pu l'indemniser largement par la concession de plusieurs provinces qui tiennent au Danemarck; il ne le voulut pas et se fit ainsi un ennemi redoutable du prince royal, qui sut louvoyer comme nous le verrons en racontant la guerre de Russie. Mais, avant de faire l'histoire de cette guerre, constatons la situation de nos affaires dans la Péninsule ibérique.

§ IV. *Rapports avec l'Espagne et le Portugal.*

Napoléon, regardant la guerre d'Espagne comme le plus grand moyen d'arracher la paix à l'Angleterre,

Digitized by Google

avait résolu de frapper un grand coup et de chasser définitivement les Anglais de la Péninsule. Il éleva ses forces d'au-delà des Pyrénées à quatre cent mille hommes de troupes aguerries, dont la meilleure partie devait agir en Portugal contre les trente mille Anglais qui s'y trouvaient. Son plan fut un peu modifié par quelques faits que nous devons faire connaître tout d'abord.

Après la bataille de Talavera, Wellington, convaincu qu'on ne pouvait rien faire en plaine avec les troupes espagnoles, se retira en Portugal avec le dessein de ne pas en sortir, et conseilla aux généraux espagnols de dissoudre leurs armées, d'en faire des corps de guérillas ou de partisans, qui ne laisseraient ni paix ni trêve aux Français et les détruiraient en détail. Mais un faible avantage remporté par le général La Romana sur le général Marchand, donna la confiance à la junte qu'en formant une grande armée, elle pourrait lutter avec avantage contre nos troupes et même rentrer à Madrid. Don Juan de Areizaga, jeune général qui avait donné des preuves de valeur, fut placé à la tête de l'armée, dont il réforma les vieux officiers. Il s'établit dans la Sierra-Morena avec une armée de cinquante mille hommes, et dans ses manœuvres chercha de bonnes positions. Soult, que Napoléon avait donné à Joseph pour conseil au lieu du vieux maréchal Jourdan, l'attaqua avec une grande vigueur à Ocâna, lui tua quatre mille hommes, fit quinze mille prisonniers, prit trente-deux drapeaux, quarante-huit bouches à feu et trois mille chevaux.

Après la victoire d'Ocâna, il n'y avait plus d'armée espagnole proprement dite. La conquête de l'Espagne paraissait d'autant plus facile, que le centre de ce royaume

Digitized by Google

faisait peu de mouvement. Le gouvernement de Madrid forma alors un plan qui paraissait de facile exécution : prendre quatre-vingt à cent mille hommes pour soumettre le midi de l'Espagne, en envoyer autant en Portugal pour conquérir ce pays et chasser les Anglais ; placer dans l'Aragon et la Catalogne assez de troupes pour faire le siége des places qui tenaient encore pour le parti national, et laisser dans les autres provinces de faibles corps pour maintenir le pays. Ce plan, que Napoléon avait indiqué, à l'exception de la conquête de l'Andalousie, qu'il ne voulait entreprendre qu'après avoir chassé les Anglais du Portugal, reçut son agrément, et on résolut de le réaliser. Comme les opérations des trois parties de ce plan sont pour ainsi dire indépendantes l'une de l'autre, nous les raconterons successivement, en commençant par celle du nord.

Pendant le cours de l'année 1809, le général Saint-Cyr, qui avait commandé en Catalogne, fut disgracié pour un siége qu'il avait cependant conduit avec talent. Napoléon, qui aurait dû apprendre de Saragosse que les siéges en Espagne étaient d'une extrême difficulté, commanda fort imprudemment et presque sans aucun moyen, de faire le siége de Girone, qui fut presque aussi extraordinaire que celui de la capitale de l'Aragon. La défense de la place mérite d'être classée parmi les plus beaux faits d'armes.

Soutenus par un patriotisme au-dessus de tout éloge et animés par le sentiment religieux le plus vif, les habitants nommèrent saint Narcisse, leur patron, pour généralissime, se défendirent avec le plus grand héroïsme pendant sept mois, et ne se rendirent que quand il n'y

Digitized by Google

eut plus de vivres. Au moment de la capitulation (11 décembre 1809) ils étaient réduits aux aliments les plus grossiers; un chat se vendait trente réaux, et une souris six.

Augereau, nommé pour remplacer Saint-Cyr, arriva au moment de l'ouverture des portes de Girone, et eut l'honneur d'un succès qui ne lui appartenait point. D'après les ordres de l'empereur il devait, de concert avec Suchet, gouverneur de l'Aragon, faire le siége des places de Mequinenza, Lérida, Tortose et Tarragone, pour se porter ensuite sur le royaume de Valence, ce qui, au jugement de l'empereur, ne pouvait tarder.

Il n'y avait plus, il est vrai, de grands corps à combattre dans le pays; mais il y avait des bandes connues sous le nom de guérillas, genre de guerre que nous devons caractériser.

Les restes des armées battues, qui, sans vouloir se reformer inutilement, ne renonçaient cependant pas à leur patriotisme, des moines chassés de leurs monastères, des curés inquiétés pour avoir défendu leurs villages, des contrebandiers qui ne pouvaient plus exercer leur métier, formaient des bandes, recrutaient des paysans, des prêtres, des soldats désertés, des prisonniers arrachés aux Français, et se réunissaient en petits corps qui, en se rassemblant, formaient de petites armées de quelques milliers d'hommes. Le but de ces bandes était de tomber sur les corps détachés, sur les soldats égarés, sur les convois faiblement escortés, pour les détruire et les piller; elles réchauffaient le patriotisme des populations, châtiaient les Espagnols amis des Français et même ceux qui étaient tièdes. Ces bandes ne paraissaient guère

Digitized by Google

au centre de l'Aragon, où Suchet avait su faire respecter son autorité, mais sur les frontières de cette province; en Navarre, en Biscaye, en Catalogne, il y en avait une multitude. Ainsi, dans la vallée de Jacca, Rénovalès s'était établi dans le monastère presque inaccessible de Saint-Jean-de-la-Pêna; Villa-Campa dominait les environs de Catalogne; Ramon-Gayan s'était porté avec trois mille hommes dans les montagnes de Montalvan, au couvent del Aquila; Garica-Navarro se chargeait d'incommoder l'Ebre inférieur; Mina, âgé de dix-neuf ans, occupait la route de Pampelune à Saragosse. Quand nos armées s'approchaient de ces bandes, elles se dispersaient et couraient se reformer sur un autre lieu pour y continuer leur genre de guerre. Le jeune Mina fut pris, envoyé à Paris et renfermé à Vincennes. Un de ses oncles le remplaça et devint très célèbre. Citons un seul de ses exploits. Informé en 1811 (25 mai) qu'un convoi de mille prisonniers espagnols et un grand nombre de blessés français, portés sur une centaine de voitures, étaient escortés seulement par quatre cents soldats, il attaqua inopinément l'escorte, la tailla en pièces, délivra les prisonniers et massacra nos blessés; car c'était une maxime parmi eux de ne pas faire de prisonniers, mais de tout tuer. Voilà le genre de guerre adopté dans toutes les provinces du nord de l'Espagne. Quand une place était assiégée, les bandes se réunissaient pour la secourir; si elles étaient vivement attaquées, elles subissaient des pertes, mais elles savaient en faire essuyer de plus grandes à leurs adversaires.

El Pastor dans le Guipuscoa, Campillo à Santander, Porlier dans les Asturies, Longa entre l'Aragon et la

Digitized by Google

Castille, Amar à la Rioja, Durau dans les montagnes de Soria, Camillo Gomez aux environs de Avila, Merino autour de Burgos, le curé Tapia dans les plaines de la Castille, don Julian aux environs de Salamanque, et une multitude d'autres, étant toujours en mouvement, connaissaient toutes nos évolutions, les transmettaient aux Anglais, leur communiquaient nos dépêches dont ils s'emparaient, et ne laissaient nulle part de sécurité à nos troupes. Chaque montagne, presque chaque village avait son héros insaisissable.

Les grandes opérations, à cause de ce mouvement continuel, étaient difficiles et n'avaient aucun succès durable.

Suchet, brave, intelligent, doué de talents administratifs, fut chargé de faire avec Augereau les siéges dont nous avons parlé; ils étaient secondés par le général d'artillerie Haxo, aidé par d'habiles généraux du génie, Rogniat et Vallée. Après avoir fait, comme nous le dirons, une pointe téméraire du côté de Valence, Suchet commença le siége de Lérida.

Nous ne pouvons raconter tous les incidents d'un siége qui demanda un mois d'investissement et quinze jours de tranchée ouverte. La place se rendit le 14 mai 1810, et laissa entre nos mains sept mille prisonniers, cent trente-trois bouches à feu, un million de cartouches, etc. Nous avions eu une perte de sept cents hommes. Le maréchal Augereau, chargé de seconder le siége, distribua si mal deux corps à Villafranca et à Manreza, qu'ils furent écrasés, ce qui détermina Napoléon à remplacer Augereau par Macdonald dans le gouvernement de la Catalogne.

Digitized by Google

Content de la manière dont Suchet avait conduit le siége de Lérida, encouragé par l'impression de terreur que la chute de cette place avait produite en Espagne, Napoléon le chargea de prendre Mequinenza, Tortose et Tarragone.

Mequinenza, petite place d'Aragon située sur un rocher de difficile accès, fut emportée en quelques jours. Tortose, forteresse placée sur la rive gauche de l'Ebre, à une faible distance de l'embouchure de ce fleuve, trop éloignée cependant de la mer pour pouvoir être secourue par les Anglais, présentait d'assez grandes difficultés, car elle était régulièrement fortifiée et n'avait pas moins de onze mille hommes de garnison et un gouverneur ferme. Mais sous l'habile direction du général Rogniat, qui remplaçait Haxo, les travaux marchèrent vite, et après dix-sept jours de siége, la place fut enlevée le 2 janvier 1811.

La place de Tarragone devait coûter beaucoup plus de peine et de temps. Cette ville grande, très forte, qui communiquait à la mer, recevait des secours de toute sorte des Anglais, et servait d'appui et de ressource à toutes les bandes éparses dans le pays. Napoléon se flattait qu'après l'avoir enlevée, Suchet pourrait conquérir facilement le royaume de Valence et celui de Murcie, et faciliter la soumission de l'est et du sud-est de l'Espagne. Bâtie sur un rocher, environnée de forts très considérables, baignée d'un côté par des marécages, soutenue par la marine anglaise, la ville, quoique divisée en deux parties, l'une haute et l'autre basse, devait opposer la plus vive résistance. Le fort Olivo, assiégé d'abord, ne demanda pas moins de quinze jours avant de pouvoir

Digitized by Google

être enlevé. Le fort Francali n'exigea guère moins de temps pour être emporté. Quelques autres forts, qui dominaient la mer et d'où l'on pouvait interdire à la flotte anglaise l'approche de la place, furent aussi enlevés, et après un mois on fut en état de commencer l'attaque contre le corps de la place. Le 22 juin la ville basse fut occupée. Restait la ville haute, le point le plus difficile. Le 28 juin, l'un des assauts les plus difficiles que nous ayons eu à soutenir, un horrible combat sur la brèche et au milieu des rues finit par nous livrer la ville. Ce siége, qui avait coûté aux Espagnols dix-huit mille hommes, tant tués que prisonniers, nous fit éprouver une perte de quatre mille trois cents soldats. En récompense de sa belle conduite dans ce siége, Suchet fut nommé maréchal.

Après la prise de Tarragone et les mois de juillet et août consacrés au repos, Suchet reçut l'ordre de conquérir Valence. Réduite de soixante mille à trente-cinq mille hommes, son armée, obligée encore de laisser une douzaine de mille hommes pour garder le bas Aragon, se trouvait trop faible pour une pareille entreprise. Suchet, d'après l'ordre de Napoléon, appela à lui des forces de la Vieille et de la Nouvelle Castille, de la Navarre et même de l'Andalousie. Ce déplacement fut une faute, car il ne fallait pas tant de troupes pour emporter Valence, qui avait résisté à deux attaques il est vrai; mais alors les plus vaillants patriotes ou avaient succombé, ou étaient un peu découragés par une lutte de plusieurs années.

Dans le mois de septembre, Suchet s'avança du côté de Valence et occupa d'abord la petite forteresse de Sa-

Digitized by Google

gonte, qu'on pensait enlever en un jour; elle retint l'armée pendant un mois et nous coûta huit cents hommes. Pendant ce siége Suchet battit une armée qui était arrivée au secours de la place.

Maître de Sagonte, secondé par les troupes qui étaient venues de la Castille et de la Navarre, Suchet commença le siége de Valence. Cette place, quoique protégée par une garnison de vingt mille hommes, se défendit à peine trois semaines; elle se rendit le 9 janvier 1812. Napoléon espérait qu'après un pareil succès Suchet pourrait longer la Méditerranée et gagner l'Andalousie; mais tous ses derrières étaient presque coupés; les corps qu'il avait empruntés étaient obligés de rentrer dans leurs provinces; lui-même se trouvait trop avancé.

Voilà une des plus grandes opérations, la plus heureuse de celles de 1810 et de 1811. Voyons la seconde, celle d'Andalousie.

Après la belle victoire d'Ocâna, la conquête du sud de l'Espagne paraissant très facile, Joseph demanda à Napoléon la permission de la tenter, et l'obtint après quelques hésitations de l'empereur. Le maréchal Soult, chargé de diriger cette expédition, afin de n'avoir pas trop d'ennemis à combattre, engagea Suchet à marcher sur Valence pour tenter le siége de cette ville, et Ney à se porter sur Ciudad-Rodrigo : expéditions qui n'eurent point de succès, car Ney, après avoir lancé quelques boulets contre Ciudad, fut obligé de se retirer à Salamanque, et Suchet, après une faible tentative contre Valence, fut repoussé avec quelques pertes; ce ne fut qu'un an après qu'il s'empara de Valence.

L'expédition de Soult ne rencontra d'abord aucune

Digitized by Google

difficulté sérieuse. Les fameux passages de la Sierra-Morena, objet d'effroi depuis la triste capitulation de Dupont, ne présentèrent presque aucun obstacle; quelques coups de canon, quelques morts, voilà ce qu'il nous en coûta. L'armée se divisa alors. Une partie, sous les ordres du général Sébastiani, se dirigea sur Jaën, de là sur Grenade et presque sans coup férir; Malaga seul montra une apparence de défense, qui fut brisée en un instant. Le royaume de Grenade se soumit alors sans résistance.

Joseph proposa de diviser encore le corps qui lui restait, d'en porter un immédiatement sur Cadix et l'autre sur Séville. Mais Soult, effrayé de la résistance qu'opposaient en Espagne les places fortes, s'y opposa et dit que la chute de Séville entraînerait facilement celle de Cadix. C'était une erreur. Il est même probable que si l'on s'était porté alors avec des forces supérieures sur Cadix, dans un moment où la défense n'était pas organisée, on aurait, sans trop de peine, emporté la place. L'opinion de Soult triompha; tout le corps de troupes se dirigea sur Séville, le centre de l'insurrection et du gouvernement. Mais à l'approche de l'armée française, la junte et toutes les forces vitales de la nation se retirèrent à Cadix avec les hommes les plus exaltés, qui s'y trouvaient beaucoup mieux pour lutter contre les Français, et où d'ailleurs ils étaient assurés d'avoir l'appui de l'Angleterre. L'armée française entra sans difficulté dans Séville, qu'elle trouva presque déserte (1er février 1812). Cette ville donna à Joseph beaucoup de ressources en tous genres.

Joseph se crut alors réellement souverain de l'Espagne

Digitized by Google

et parut avec pompe dans l'Andalousie, persuadé que tout le reste de l'Espagne allait tomber; mais Cadix restait avec tout ce que la nation avait de plus implacable contre les Français.

Cadix, assis aux bouches de la Guadiana, dans l'île de Léon, s'élève sur un rocher à quelques centaines de pieds au-dessus de la mer. Pour parvenir à l'île il faut traverser des lagunes et un canal large et profond. Dans la grande rade se trouvait une flotte anglaise avec des secours de tous genres; dans la place il y avait non-seulement des guerriers espagnols, mais encore des soldats anglais. Le peuple, trouvant trop faible la junte du gouvernement qui s'était sauvée de Séville, établit une régence au nom du roi, et demanda la convocation prochaine des cortès générales, pour réchauffer le patriotisme de toute la nation. La régence ordonna au général Blake de quitter la Catalogne et d'accourir avec des bandes dans le royaume de Grenade et en Andalousie, afin de tenir le pays en haleine et de contraindre les Français à diviser leurs corps sur cette vaste étendue de pays.

Au lieu de porter des forces considérables sur Cadix, Soult se contenta d'y diriger le duc de Bellune; il ne pouvait du reste faire davantage, s'il voulait conserver l'Andalousie, tenir tête aux bandes espagnoles et repousser les Anglais qui venaient de Gibraltar insulter nos troupes. Si Soult eût bien jugé la position et l'importance de Cadix, il eût concentré davantage ses troupes et il eût agi avec plus de vigueur contre la place; mais il lui parut que le duc de Bellune pourrait triompher de toutes les résistances. Victor s'avança assez facilement jusqu'au

Digitized by Google

canal; il refoula les chaloupes canonnières des Anglais et s'empara, près du Trocadéro, d'une éminence d'où il pouvait battre la ville; mais il lui eût fallu des vaisseaux, des marins, en un mot des moyens pour traverser le large canal; il en demandait de toute part, et Napoléon, soit impossibilité, soit qu'il se persuadât que l'affaire était moins difficile, n'envoya rien. Victor réclamait de nouvelles forces à Soult qui ne pouvait lui en accorder, car il reçut vers cette époque l'ordre de voler au secours de Masséna qui était extrêmement compromis sur le Tage. Avant de continuer l'histoire du siége de Cadix, nous devons reprendre celle de l'expédition de Masséna, qui était l'une des plus importantes du projet de Napoléon.

L'empereur, qui voulait tout diriger et faisait de son frère un mannequin de roi dont il se jouait, non content de vouloir que tout relevât immédiatement de Paris, avait déclaré qu'il allait réunir à la France tout le pays qui s'étend des Pyrénées à l'Ebre, mesure propre à mécontenter Joseph et à soulever encore davantage les Espagnols. Il avait compris que le plus grand obstacle à la soumission de l'Espagne était l'armée anglaise, alors maîtresse du Portugal; il fallait donc la chasser de cette contrée, tâche difficile dans laquelle avaient déjà échoué deux de nos généraux, Junot et Soult. Napoléon jeta les yeux, pour cette nouvelle expédition, sur Masséna, vieil officier qui s'est fait un nom immortel par la belle défense de Gênes. Masséna ne se souciait pas d'accepter la direction d'une expédition fort aventureuse; mais on le pressa tant, on lui fit de si belles promesses, qu'il accepta le commandement et partit pour l'Espagne. Napo-

Digitized by Google

léon lui donna pour lieutenants trois généraux qui se croyaient aussi capables de commander que le *capitaine déjà trop vieux;* c'était Junot qui avait échoué, Ney qui avait espéré être chargé de diriger l'expédition, et Régnier, esprit frondeur. Ces trois lieutenants n'étaient que très médiocrement disposés à seconder les vues de Masséna.

A peine arrivé en Espagne, Masséna dut, contre son opinion personnelle et contre celle de ses lieutenants, mais pour obéir à l'empereur, commencer le siége de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, regardés comme les clefs de l'Espagne et du Portugal. Napoléon avait voulu qu'on possédât ces places non-seulement comme base d'opération, mais encore pour occuper les troupes pendant les chaleurs.

Ciudad-Rodrigo opposa la plus vive résistance; il fallut six semaines pour conduire l'attaque et rendre la brèche praticable. Malgré les tentatives des Espagnols et des Anglais, elle fut obligée de se rendre. Le général Herraste, vieillard à cheveux blancs, traita sur les ruines des murailles et put sortir avec les honneurs de la guerre. Nous recueillîmes trois mille deux cents prisonniers, cent bouches à feu, mais peu de provisions. Nous éprouvâmes une perte de douze cents hommes.

La place d'Almeida, pentagone régulier, bâtie sur le roc, avait une garnison de cinq mille Portugais, et espérait être protégée par les Anglais; mais ces insulaires se montrèrent à peine et se retirèrent. La tranchée fut ouverte le 15 août, et l'on battit en brèche le 26. Une bombe tomba sur le magasin à poudre placé au centre de la ville, ce qui amena une explosion épouvantable;

Digitized by Google

cinq cents personnes furent tuées, une partie des édifices renversés et même des canons tombèrent dans les fossés. La ville fut obligée de se rendre. Afin de détruire l'opinion que les Anglais avaient répandue de la férocité des Français, Masséna permit aux miliciens portugais de retourner dans leur famille où l'on espérait qu'ils rendraient hommage à nos sentiments d'humanité et disposeraient le pays en notre faveur.

Ces premières opérations terminées, Masséna se mit en campagne à la tête de cinquante et quelques mille hommes, et non de quatre-vingt mille comme on le lui avait promis. Cette armée paraissait bien suffisante pour détruire vingt-cinq à trente mille Anglais, auxquels s'étaient joints quarante mille Portugais et Espagnols; car on comptait presque pour rien ces quarante mille hommes, tant ils tenaient peu en campagne. Cependant Masséna et surtout ses lieutenants redoutaient fort un échec, ce qui détermina le général en chef à écrire à Paris pour demander des renforts. Mais Napoléon, dont les idées étaient fixes, fut étonné qu'une armée française de plus de cinquante mille hommes pût hésiter en face de vingt-cinq mille Anglais et de ribaudailles espagnoles et portugaises; il répondit de marcher en avant et de ne pas *marchander* les Anglais quand on les rencontrerait.

L'expédition partit le 16 septembre pour gagner la vallée du Mondego, la descendre jusqu'à Coïmbre et prendre la route qui conduit à Lisbonne. Les Anglais se replièrent devant l'armée française et s'arrêtèrent sur la Sierra-d'Alcoba et sur la Sierra-Caramula, pour battre la route que devait suivre l'armée française. Malgré la force de cette position, Masséna ordonna de l'attaquer,

Digitized by Google

et si ses lieutenants avaient exécuté fidèlement ses ordres, il eût probablement culbuté ses adversaires; mais l'attaque ne fut pas simultanée comme il l'avait prescrit; quelques corps mollirent. Les Anglais éprouvèrent des pertes sensibles, les nôtres furent de quatre mille cinq cents hommes.

Il fallait retourner sur ses pas ou forcer la position. Masséna eût tenté ce dernier parti si, après un examen plus attentif, il n'eût découvert que derrière la montagne se trouvait une route qui débouchait près de Coïmbre. Il l'occupa silencieusement, et fit ainsi tomber la position de ses adversaires, qui se hâtèrent de traverser Coïmbre, entraînant la plus grande partie des habitants ou la déterminant à s'embarquer sur le Mondego pour gagner la mer. Notre avant-garde put cependant sabrer quelques traînards anglais et portugais.

Coïmbre présentait des ressources précieuses, qui furent malheureusement gaspillées ou détruites, du moins en partie, par nos troupes avides. Masséna, pour ne pas affaiblir encore son armée déjà trop faible, déposa ses blessés à Coïmbre, sans y laisser de garnison, et les confia aux habitants, avec menace de châtier vigoureusement la ville s'ils n'étaient traités avec soin. L'armée française se mit à la suite des Anglais, leur enleva quelques traînards, qu'elle regardait comme les prémices d'une moisson plus abondante, car elle espérait que bientôt l'ennemi s'arrêterait, et alors on ne *marchanderait* pas avec lui, selon le désir de l'empereur. Il s'arrêta en effet, mais ce fut derrière les retranchements de Torrès-Védras.

De Santarem à son embouchure, le Tage, sur sa rive

Digitized by Google

droite, forme avec la mer une presqu'île de quinze à dix-huit lieues de long sur sept à huit de large. A la hauteur de Torrès-Védras se trouve un monticule de très-difficile accès, d'où s'échappent deux cours d'eau, aux bords très escarpés, l'un se portant dans la mer, l'autre se jetant dans le Tage. Wellington avait reconnu depuis long-temps cette position et y avait fait préparer trois lignes de redoutes, avec tour, parapet, etc. Chose étrange, depuis plus d'une année on travaillait à rendre cette position inattaquable, et pas un de nos officiers n'en connaissait l'existence. L'armée française avait traversé une grande partie du Portugal, et pas un mot n'était venu lui révéler les travaux exécutés. Quand nos officiers virent la position de loin, ils crurent pouvoir facilement l'emporter. Masséna ordonna une première attaque et y rencontra tant d'obstacles qu'il dut s'arrêter pour reconnaître mieux la position et pour avoir des renseignements sur ces travaux de défense inattendus. Quand il eut appris qu'il y avait trois lignes formidables et que la flotte anglaise pouvait soutenir l'armée de Wellington et la recevoir en cas de besoin, Masséna interrogea son conseil pour savoir s'il était possible de forcer, avec quarante-cinq mille hommes qui lui restaient, une position défendue par quatre-vingt mille ennemis, dont trente mille Anglais. Le conseil fut unanime à répondre qu'il fallait demander des renforts, se retirer dans une position où l'on pût s'établir, et envoyer en France, d'où l'on n'avait eu aucune nouvelle depuis qu'on était entré en Portugal. Le lecteur trouvera étrange qu'on ait envoyé demander du secours à Paris, tandis que nous avions en Espagne trois cent cinquante mille hommes. C'est que

Digitized by Google

Napoléon avait eu l'ineptie de vouloir tout diriger du fond de sa capitale; et ses lieutenants, relevant tous immédiatement de lui, n'osaient sortir du cercle qui leur avait été tracé. Le général Foy, qui devint plus tard célèbre comme orateur, parvint à traverser le Portugal, courut à Paris, et étonna fort Napoléon en lui apprenant qu'une armée française était arrêtée par une poignée d'Anglais. L'empereur critiqua la marche de nos troupes, condamna l'attaque de la Sierra-Alcoba ou de Biesaco, et enfin envoya des dépêches en Espagne pour ordonner au général Drouet d'entrer en Portugal avec sa division qu'il jugeait forte de plus de quinze mille hommes, et à l'armée d'Andalousie d'y en envoyer vingt-cinq mille, ce qui formerait une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, avec laquelle il serait facile d'enlever la position des Anglais.

L'armée française s'était retirée d'abord à Santarem, ville abandonnée, où les vivres furent encore gaspillés. Comme on n'y trouva que deux barques et qu'on crut qu'il serait extrêmement difficile de tenter le passage du Tage en ce lieu, l'armée remonta le fleuve jusqu'au confluent du Zézer, et se campa dans les villages de Thomar et de Leiria. On s'occupa de rechercher des vivres et de les mettre en réserve; on essaya de préparer un moyen de passage sur le Tage, avec des poutres, quelques arbres abattus dans les forêts à l'aide d'instruments émoussés et d'ouvriers très peu habiles. Ce qui gênait le plus dans la tentative de traverser le fleuve, c'est qu'un corps anglais, secondé par les Portugais, longeait la rive gauche et était très disposé à combattre le téméraire qui oserait tenter le passage; le projet fut enfin abandonné.

Digitized by Google

Notre armée était alors livrée à une sorte d'anarchie. Ney, à Thomar, se posait en général en chef, frondait, critiquait tout; Junot, assez convenable en présence de Masséna, était très incisif en son absence; Régnier n'était pas plus soumis. Quand les premiers chefs sont en état d'insurrection, que peuvent être les chefs inférieurs et les soldats? Ce qui augmentait encore le malaise, c'était le manque de vivres; tout le pays était dévasté, et les plaines verdoyantes situées au-delà du Tage nous étaient inaccessibles. On était au milieu du mois de janvier, et depuis le 16 septembre, qu'on avait franchi la frontière de Portugal, on n'avait point reçu de nouvelles ni de France ni d'Espagne; on avait su par quelques Portugais qu'un général français s'était approché de l'armée et qu'il avait reculé, croyant impossible d'arriver à elle. Le général Gardanne, à la tête de deux mille hommes, s'était en effet avancé jusqu'à une journée de nos avant-postes; mais, épouvanté du désert qu'il traversait, il avait reculé avec effroi. Enfin arriva le général Drouet, non pas avec quinze ou vingt mille hommes comme l'avait prescrit Napoléon, mais avec sept mille hommes, et le général Gardanne accompagné de ses deux mille hommes. Ce faible corps, loin d'améliorer la position de Masséna, l'empirait, puisque c'étaient autant de bouches de plus à nourrir.

Soult demandait vingt-cinq mille hommes de renfort pour pousser le siége de Cadix, quand il reçut l'ordre d'envoyer le cinquième corps, sous le commandement de Mortier, pour se rendre par la rive du Tage et rejoindre Masséna. Au lieu de partir aussitôt, Soult répondit que

Digitized by Google

c'était compromettre les succès obtenus en Andalousie et probablement sacrifier le cinquième corps qui, entrant en Portugal, allait rencontrer des places fortes et une armée anglaise. Il ajoutait qu'en attendant les secours demandés, il allait faire le siége des places situées sur la frontière de Portugal, ce qui serait une utile diversion pour Masséna, et ce qui lui permettrait à lui-même de surveiller l'Andalousie. Il prit le cinquième corps tout entier, quelques détachements des autres corps, et fit le plus de diligence possible par des routes détestables. Il arriva devant Olivença le 11 janvier et entra le 23 dans la place, où il trouva quelques magasins, un peu d'artillerie et quatre mille prisonniers. Badajoz, capitale de l'Estramadure espagnole, peuplée de dix-sept mille habitants, la plus importante des places de guerre de la contrée, fut investie le 27 janvier. Les travaux furent bientôt poussés avec assez d'activité. Une armée partie de Lisbonne vint à son secours et se porta sur la Gevora, dans un camp retranché d'où elle pouvait communiquer avec la garnison, former un corps de vingt-deux mille hommes et attaquer les Français qui étaient à peine seize mille. Soult fit vivement attaquer les douze mille hommes du camp des ennemis, et les battit si complétement, qu'il s'en sauva à peine cinq mille. Soult reprit les travaux du siége, et le 11 mars il se rendit maître de la place, où il trouva sept mille huit cents prisonniers, beaucoup de poudre et deux équipages de pont qui auraient pu, quelques jours auparavant, lui servir beaucoup. Il était temps qu'il enlevât la place, car Victor, devant Cadix, disait qu'il allait succomber; Sébastiani,

Digitized by Google

à Grenade, demandait des secours à grands cris, et Wellington, délivré de la présence de Masséna, faisait marcher des troupes au secours de la place.

Quand Soult avait commencé le siége de Badajoz, les Portugais s'étaient repliés, abandonnant le pays. Masséna, voyant cette retraite, avait jugé que le secours approchait; il en avait été bien plus convaincu encore quand il avait entendu une forte canonnade du côté de Olivenza. Mais le silence avait succédé à la foudre; tout espoir d'être secouru disparaissait, il n'y avait plus que la retraite à opérer. Enfin le 5 mars l'armée s'ébranla sans être aperçue par l'ennemi, car ce ne fut que le 6 que Wellington en eut connaissance. Il se mit aussitôt à la poursuite de nos troupes, attaqua notre arrière-garde à Pombal, et fut vivement repoussé. Ses troupes furent aussi fort maltraitées à Redinha et Casalnovo. Le vieux maréchal rentra enfin le 22 mars sur le territoire de l'Espagne, toujours poursuivi par les Anglais.

Cette expédition, quoique moins triste que celles de Junot et de Soult, puisque Masséna ramenait ses bagages et ses canons, était cependant bien déplorable. Nous avions eu à peu près douze mille hommes de perte dans une course mal calculée, et notre armée avait besoin de temps pour se remettre, car elle rentrait exténuée, sans vêtements; la misère du soldat avait été telle, qu'il raccommodait ses habits avec des lambeaux et qu'il coupait à la peau des animaux dont il venait de se nourrir, des lanières pour réparer sa chaussure. Masséna avait rempli les devoirs d'un bon général. La responsabilité de ce grave échec doit remonter à Napoléon, qui commandait impérieusement de loin sans avoir sur la situation des

Digitized by Google

lieux, sur le nombre et la qualité des ennemis, sur le chiffre de ses troupes, sur l'indocilité des chefs placés en sous-ordre, des idées assez précises.

A peine rentré en Espagne, Masséna forma le dessein de se porter sur le Tage pour le redescendre et tenter la conquête de Lisbonne. Ses lieutenants, auxquels il s'en ouvrit, non contents de combattre sa résolution, excitèrent le mécontentement parmi les troupes qu'on allait conduire à de nouveaux et inutiles labeurs; Ney alla jusqu'à dire qu'il n'obéirait pas, ce qui contraignit Masséna à lui ôter son commandement et à le renvoyer; il le remplaça par le général Loison.

Almeida et Ciudad-Rodrigo, dont les environs avaient été abandonnés par le général Drouet, malgré la défense de son général en chef, étaient menacées par les Anglais qui empêchaient les garnisons d'en sortir. Masséna, informé que Wellington s'était dirigé vers Badajoz, résolut de passer sur le ventre des lieutenants du général anglais et de dégager les deux places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Sur la demande de ses généraux il accorda encore quelques jours de repos à ses troupes. Le 1er mai, renforcé par quinze cents chevaux et une batterie de six pièces de la garde, il rencontra les Anglais au-delà de Ciudad-Rodrigo, postés derrière le Dos-Casas, ruisseau très profond, dont ils pouvaient défendre le passage et d'où ils pouvaient s'élancer sur notre armée si elle défilait devant eux. Ils occupaient le village de Fuentès-d'Onoro, à cheval sur le ruisseau, et avaient fortement retranché la partie située au-delà de ce cours d'eau. D'ailleurs Wellington était revenu à son poste pour parer au danger. Le 3 mai, au milieu du jour, Masséna

Digitized by Google

essaya une attaque de front qui n'eut pas de succès. Informé qu'en remontant le ruisseau il y avait un gué, qu'il serait possible de prendre les Anglais en flanc, de rejeter leur aile droite sur leur centre et de précipiter le tout dans le courant, Masséna ordonna un mouvement que pressentit son adversaire. Le général de cavalerie Montbrun exécuta parfaitement ses ordres et sabra des carrés d'Anglais; malheureusement l'infanterie s'était mal dirigée, et la cavalerie de la garde, appelée à son secours, refusa de marcher parce qu'elle n'avait pas reçu l'ordre de son chef, auquel seul elle devait obéir. Les corps chargés d'attaquer de front le firent faiblement, en sorte que Montbrun eut presque toute l'armée anglaise contre lui et fut contraint de céder.

Masséna aurait voulu recommencer le combat, espérant emporter ces redoutes élevées si savamment par Wellington; mais ses lieutenants étaient découragés. Il expédia à la garnison d'Almeida l'ordre de faire sauter la place et de se replier sur l'armée française. Le général Brenier exécuta cet ordre avec vigueur, et traversa les lignes anglaises à la tête de sa garnison de quinze cents hommes, dont deux cents périrent ou ne purent rejoindre l'armée. Masséna mit pour quatre mois de vivres à Ciudad-Rodrigo et rentra à Salamanque, où il apprit bientôt sa disgrâce; il s'y attendait.

Cependant l'armée d'Andalousie avait aussi ses malheurs. Pendant l'absence du maréchal Soult, pour s'emparer de Badajoz, un corps anglais était sorti de Gibraltar dans le dessein de se réunir à la garnison de Cadix. Victor refoula la garnison qui voulait passer le canal, lui tua une centaine d'hommes et lui fit quatre cents pri-

Digitized by Google

sonniers, puis, avec cinq mille hommes, arrêta les Anglo-Espagnols au nombre de vingt-six mille, leur tua du monde et les détermina à se retirer de peur d'être écrasés s'il nous survenait du secours. Soult, dès le lendemain de la prise de Badajoz, laissa neuf mille hommes pour mettre cette place en état de défense et protéger le pays, puis, avec le reste, courut au secours de Cadix. Il fut bientôt obligé de voler à la défense de Badajoz, sur la demande pressée du général Latour-Maubourg, remplaçant de Mortier, rappelé alors à Paris. Wellington, quand il vit la retraite de Masséna consommée, conduisit des troupes pour reprendre Olivença et Badajoz. La première de ces places fut facilement emportée. Le seconde se défendit vigoureusement en attendant Soult, qui arriva avec quelques milliers d'hommes qu'il réunit aux troupes de Mortier pour attaquer les Anglais au nombre de trente-cinq mille. A Albuféra nos troupes donnèrent trop tôt, avant que le général en chef fût à son poste pour les diriger; elles vinrent se briser contre la redoutable infanterie anglaise. Heureusement que notre cavalerie et l'artillerie protégèrent nos troupes et les arrachèrent à une destruction certaine. Les Anglo-Espagnols avaient eu trois mille hommes mis hors de combat et nous quatre mille. Soult, réduit à treize mille hommes, demanda des renforts et se porta à une faible distance pour laisser à Badajoz l'espoir d'être secouru. Cette journée eut de tristes conséquences. Les Cortès réunies à Cadix, effrayées de l'inutilité des efforts faits pour dégager cette place, avaient envoyé pour traiter avec Joseph. A la nouvelle de l'affaire d'Albuféra, les envoyés retournèrent à Cadix.

Le maréchal Marmont, qui avait pris le commande-

Digitized by Google

ment de l'armée de Portugal en remplacement de Masséna, à peine informé du péril de Badajoz, courut joindre ses forces à celles de Soult, et par ce mouvement obligea Wellington à lever le siége après avoir perdu deux mille hommes dans un assaut précipité. A la tête d'une belle armée de cinquante mille hommes, les plus braves de France, les deux maréchaux, après avoir récompensé la vaillante garnison de Badajoz et ravitaillé la place, auraient dû marcher contre les Anglais, réduits alors à vingt-cinq mille hommes, secondés et soutenus par quinze mille Portugais. Mais le maréchal Soult, rappelé avec tant d'instance en Andalousie, se contenta de proposer à Marmont de se charger de fournir des renforts à la garnison de Badajoz, afin qu'il pût donner un grand coup. Mais Marmont craignait pour Ciudad-Rodrigo, et d'ailleurs il reçut l'ordre précis de se placer sur le Tage pour surveiller le mouvement des Anglais et courir au secours soit de Badajoz, soit de Ciudad.

Wellington, qui s'était retiré au centre du Portugal, épiait le moment où ses adversaires lui permettraient de se jeter sur Ciudad; il se présenta au commencement de 1812. Sur la demande de Suchet, Napoléon dirigea un corps de troupes de Marmont vers Valence et découvrit ainsi Ciudad. Wellington accourut aussitôt à la tête de quarante mille hommes, et poussa les travaux avec tant d'activité, qu'en dix jours il fut maître d'une place que nous n'avions pu enlever que par un siége de six semaines. On a accusé le maréchal Marmont d'avoir été la cause de la chute de cette place. Il avait quarante-quatre mille hommes, mais il était obligé d'en laisser dix mille sur le Tage; avec trente-quatre mille hommes, il ne pou-

Digitized by Google

vait, sans risquer une défaite, se mesurer contre les Anglais. Cependant, s'il y a des circonstances où l'on doit s'exposer à la perte d'une bataille, c'était bien ici. Peut-être que Marmont comptait sur une plus longue défense de la part de la garnison.

Après avoir frappé comme la foudre Ciudad-Rodrigo, Wellington se dirigea sur Badajoz, qui avait cinq mille hommes de garnison. Le 6 avril, après 10 jours d'investissement et quelques jours d'un feu effroyable, les Anglais montèrent à l'assaut et enlevèrent la place, malgré les ravages épouvantables que nos pièces faisaient dans leurs rangs.

Napoléon avait ordonné au maréchal Marmont, comme moyen de sauver cette place si elle était assiégée, d'entrer vivement en Portugal et de contraindre ainsi Wellington à courir à la défense du pays; mais cette tentative eût été sans succès, car le capitaine anglais ne se serait pas laissé détourner si facilement de son but. Il mit d'ailleurs tant de vivacité dans l'attaque des places de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo, qu'on aurait à peine eu le temps de les secourir.

Le lecteur doit comprendre quelle était notre situation en Espagne quand commença la terrible campagne du Nord. Nous avions partout échoué contre les Anglais qui, par Badajoz et Ciudad, possédaient les deux portes de l'Espagne au nord et au midi. Nous nous agitions dans l'Andalousie sans pouvoir emporter Cadix. Suchet, le plus heureux de nos capitaines, était réduit à l'impuissance après avoir pris Valence; tout le pays était sillonné par des bandes qui ne permettaient point de voyager sans une nombreuse escorte. Sans doute cette

Digitized by Google

triste situation venait de l'injustice même de la cause que nous défendions, mais les mesures de l'empereur n'étaient pas la plupart réalisables; il entreprenait de tous les côtés et nulle part il n'avait de forces suffisantes; enfin il n'y avait pas d'unité dans le commandement : chaque capitaine voulait se conduire en maître absolu.

CHAPITRE VIII.

Année 1812. — Guerre de Russie.

§ I. *Ses causes.* — *Ses moyens.* — *Son début.*

Le génie puissant de Napoléon, capable de concevoir et de réaliser les plus grandes choses, ne sut point connaître une vertu capitale dans un souverain, la modération. Il fallait que tout pliât sous sa main, que tout reconnût sa domination, et malheur à celui qui croyait pouvoir conserver vis-à-vis de lui son indépendance. Les souverains, dominés par la crainte, frémissaient sous les chaînes. Un des monarques de l'Europe, ne se sentant pas assez affaibli pour devenir un simple lieutenant de Napoléon, conservait la dignité d'un vrai souverain. Quoique l'empereur Alexandre eût conçu une grande estime et une vive affection pour Napoléon, cependant, malgré ses inclinations pour ce monarque, il ne pouvait

Digitized by Google

oublier les intérêts de ses peuples, la sécurité et la dignité de son empire. Il avait beaucoup fait pour la paix, avait gardé le blocus continental, non pas tel que l'entendait Napoléon, mais conformément au traité de Tilsitt. Si Napoléon avait ajouté le décret de Milan pour l'aggraver, Alexandre n'était pas obligé de le subir, et d'ailleurs il pouvait dire qu'il exécutait plus fidèlement le décret que Napoléon lui-même, qui laissait entrer les produits de l'étranger, même ceux de l'Angleterre, moyennant un fort droit. Alexandre demeurait entièrement séparé de l'Angleterre, et il ne commerçait qu'avec les Américains, qui eux-mêmes étaient neutres, et avec lesquels Napoléon devait bientôt traiter. Alexandre ne pouvait d'ailleurs restreindre ses rapports avec les commerçants étrangers, sans réduire à la dernière misère son empire déjà bien malheureux.

L'acte de Napoléon qui irrita le plus Alexandre, fut la réunion du duché d'Oldenbourg à la France. Il y avait là une marche ascendante de l'empire français, qui, pour peu qu'il continuât à s'avancer, atteindrait les frontières de la Russie; et Alexandre savait ce qu'était un pareil voisinage. De plus, le duc dépouillé était oncle chéri de l'empereur de Russie, et l'on ne daignait pas même lui donner d'indemnité: on lui promettait Erfurt, qui était loin de valoir les domaines dont on le dépouillait. On voit donc que Napoléon, par un acte d'injuste spoliation, touchait au cœur et à la puissance d'un ami qui avait fait pour lui d'immenses sacrifices. Dès-lors il y eut, entre les cabinets de France et de Russie, une suite de notes amères qui devaient finir par l'une des guerres les plus terribles. Alexandre ne la voulait pas, parce qu'il la

Digitized by Google

redoutait et parce qu'il n'avait pas consommé la conquête de la Moldavie et de la Valachie; il fit ce que sa dignité lui permettait de faire pour conserver la paix. Mais Napoléon, habitué à voir tout plier sous sa main, s'irrita de rencontrer un souverain qui voulait être indépendant, et résolut de lui faire la guerre. Comme il en sentait les difficultés, il résolut de s'y disposer par des alliances et par des préparatifs immenses.

Maître de l'Italie, croyant presque toute l'Espagne soumise à sa domination, Napoléon s'appliqua à rattacher à sa cause les peuples qui conservaient une indépendance nominale. La Prusse, malgré ses intérêts et ses sympathies pour la Russie, ayant lieu de craindre d'être broyée par le colosse, se hâta de faire alliance avec Napoléon, et s'engagea à coopérer à la guerre contre la Russie par un contingent de quatorze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, de deux mille hommes d'artillerie et de munitions suffisantes. Elle se chargeait, de plus, d'avoir des garnisons dans ses forteresses de la Silésie les plus rapprochées de la Russie; elle consentit enfin à recevoir garnison française dans ses importantes places de Glogau, Stettin et Custrin.

L'Autriche, alliée à Napoléon par Marie-Louise, consentit facilement à se liguer avec l'empereur des Français, parce que, suivant sa politique, elle espérait retirer de grands avantages, quelle que fût l'issue de la guerre. Si cette guerre était favorable à Napoléon, l'Autriche avait la promesse d'agrandissement, promesse vague, il est vrai, que celui-ci avait soin de ne pas déterminer, afin de n'être tenu que comme il le voudrait au moment du dénoûment; si la guerre était défavorable à Napo-

Digitized by Google

léon, l'empereur François II se dégagerait à temps et recouvrerait une partie des provinces perdues. Metternich montra la meilleure volonté en notre faveur, promit d'agir pour nous en Turquie, et pria notre gouvernement d'aller moins vite à Constantinople, et surtout d'y parler moins en maître; conseils pleins de sagesse, qui pouvaient beaucoup nous servir. Quant aux petits princes allemands, Napoléon ne s'en préoccupa guère; il les savait ou ses amis ou ses esclaves.

Il y avait deux Etats qu'il importait infiniment à la France de ranger au nombre des ennemis de la Russie : c'étaient la Suède et l'empire ottoman, qui, placés aux deux extrémités de l'empire du czar, pouvaient inquiéter vivement Alexandre. Par une politique inexplicable, ces deux états devinrent favorables à l'empire russe.

Napoléon croyait, en 1811 et au commencement de 1812, pouvoir compter sur la Turquie avec d'autant plus de certitude, que cette puissance était en guerre avec la Russie. Quand Alexandre vit l'orage devenir plus menaçant vers l'ouest, il fit des conditions de paix moins dures à la Turquie, en rabattant sans cesse de ses prétentions. Il se contenta de la ligne du Pruth et finit par conclure le célèbre traité de Bucharest, qui lui permettait de reporter une partie de ses troupes contre ses agresseurs. Napoléon avait fait de grands efforts pour empêcher cette paix, qu'il ne connut que quand il était déjà en Russie. Mais la Turquie, voyant l'empire français s'avancer au-delà de l'Adriatique et toucher à ses frontières du midi, regarda ce voisinage comme aussi dangereux que celui de la Russie, et il lui parut plus sage de laisser les deux grands empires se consumer,

Digitized by Google

tandis qu'elle réparerait ses pertes. La Turquie fit plus, elle ménagea entre la Russie et la Perse un accommodement qui laissait à celle-là la libre disposition de toutes ses troupes de ce côté.

Tout le monde croyait que la Suède serait pour nous, parce qu'elle avait pour prince royal et principal gouvernant un Français qui ne demandait pas mieux que de servir la France, s'il le pouvait sans blesser les intérêts d'un peuple confié à son autorité. Nous avons vu que Napoléon n'avait cessé d'irriter les Suédois, qu'il avait refusé d'accorder à la Suède la Norwége, la seule compensation vraiment convenable pour les pertes que cet Etat avait faites. Bernadotte se savait mal traité par Napoléon ; convaincu qu'il ne pouvait, sans manquer à son devoir de bon Suédois, demeurer neutre et ne pas profiter de la circonstance pour rendre à la Suède sa vieille splendeur, il résolut de se tourner du côté de la Russie, s'il ne pouvait obtenir de Napoléon une compensation convenable pour la perte de la Finlande. Il crut devoir faire de nouveaux et inutiles efforts auprès de l'empereur des Français, en lui donnant de sages conseils, lui exposant ses perplexités.

Après avoir rappelé que si les Suédois étaient amis de la France, ils l'étaient plus encore de la liberté, il disait : « Sire, l'humanité n'a déjà que trop souffert; le sang » des hommes inonde la terre, et il ne manque à la » gloire de Votre Majesté que de l'empêcher de couler. »

« Le misérable! dit Napoléon en lisant cette lettre, il » ose me donner des conseils! » Et pour réponse, il fit jeter au donjon de Vincennes le porteur de cette dépêche.

Digitized by Google

Après un pareil acte, Bernadotte ne balança plus; il fit conclure à Saint-Pétersbourg, le 24 mars 1812, un traité par lequel il obtenait l'annexion de la Norwége à la Suède. La Russie s'engageait à lui fournir vingt mille hommes pour la conquête de ce pays. La Grande-Bretagne accéda à ce traité le 3 mai suivant. Le prince royal s'engageait à entrer en campagne et à se mettre à la tête d'un corps russe. Napoléon avait dit en se séparant de Bernadotte : « Que nos destinées s'accomplissent! » Elles s'accomplissaient de la manière la plus malheureuse pour la France.

L'empereur Napoléon faisait des armements capables d'effrayer le peuple qu'il devait combattre et de terrifier ses alliés. Dès le commencement de 1811, à peine instruit qu'Alexandre faisait quelques travaux, non pas sur ses frontières, mais sur la Dwina et le Dnieper, il avait prescrit de faire de grands travaux aux places de Dantzig, Custrin et Glogau; il avait ordonné au roi de Saxe de mettre Thorn en parfait état de défense. Il avait choisi des places en Allemagne pour y établir de vastes dépôts. Il faisait confectionner des caissons à Plaisance, à Sampigny, à Dôle, à Besançon, à Hambourg et à Dantzig. Il achetait des chevaux pour avoir une cavalerie de plus de cent mille hommes. Dès le mois de décembre 1811, il avait appelé sous les drapeaux cent vingt mille hommes de la classe de 1812, et, afin d'avoir la liberté d'emmener hors de la patrie toutes les troupes régulières, il fit rendre un sénatus-consulte pour la réorganisation des gardes nationales. Elles furent divisées en trois bans : le premier, composé de tous les citoyens âgés de vingt à vingt-six ans, était destiné à la garde de l'intérieur, des

Digitized by Google

frontières et des grands dépôts maritimes. Cent cohortes de neuf cent soixante-onze hommes chacune, furent aussitôt mises à la disposition du gouvernement. Les hommes qui composaient le premier ban, devaient chaque année être renouvelés par sixième. Le deuxième ban comprenait tous les hommes valides de vingt-six à quarante ans, et le troisième ceux de quarante à soixante. Ces deux bans ne subirent pas d'organisation particulière; on se contenta pour eux des lois existantes sur ce point.

Après avoir pris ces précautions, Napoléon voulut se donner l'apparence de la modération, et fit des ouvertures au cabinet britannique pour la paix; il consentait au maintien de la maison de Bragance sur le trône de Portugal; il laissait la maison de Bourbon régner en Sicile; mais il voulait que Murat fût reconnu roi de Naples, et Joseph roi d'Espagne; c'est-à-dire qu'il ne cédait rien du tout, puisqu'il n'avait ni un homme ni un pouce de terre, soit en Portugal, soit en Sicile; et il était loin d'être le maître de l'Espagne, dont il voulait avoir la domination sous le nom de son frère. L'Angleterre, ne pouvant admettre des bases aussi dérisoires, se contenta de répondre qu'avant toute négociation, elle exigeait la reconnaissance de Ferdinand VII, par la France, comme roi d'Espagne.

L'empereur Alexandre avait reçu des propositions de paix, non point que Napoléon fût disposé à la conclure, mais il voulait amuser la Russie jusqu'au mois de juin 1812, époque où il serait prêt pour franchir le Niémen. Alexandre répondit en demandant la promesse de l'évacuation de la Prusse, des places de l'Oder et de la Po-

Digitized by Google

méranie suédoise, comme base première de la paix ; elle consentait seulement à l'occupation de Dantzig par une garnison française dont le chiffre devrait être diminué. A cette condition, la Russie continuait à exclure les Anglais de ses ports, où les neutres seuls seraient reçus; les bâtiments nationaux devaient recevoir, comme en France, des licences ; un tarif plus favorable serait accordé aux commerçants français ; enfin il s'en rapportait à l'équité de Napoléon pour les indemnités dues au duc d'Oldenbourg. Ces propositions, parfaitement acceptables, au moins comme base de négociations, même par les esprits les plus difficiles, ne pouvaient convenir à Napoléon, qui voulait la guerre à moins qu'Alexandre ne se soumît sans condition. Lauriston, nouvel ambassadeur à Saint-Pétersbourg en remplacement de Caulaincourt, disait comme celui-ci, que l'empereur Alexandre ne voulait pas la guerre, qu'il déclarait formellement qu'il n'attaquerait pas, qu'il ne franchirait pas les frontières, mais que s'il était attaqué, il répondrait avec une extrême vigueur. Napoléon, qui ne voulait que gagner du temps pour organiser ses armées et les compléter, eut alors plus de sécurité.

L'empereur Alexandre avait résolu d'envoyer à Paris l'habile et liant de Nesselrode, pour tenter un dernier effort en faveur de la paix. Mais Napoléon, qui craignait que la présence de cet envoyé ne fît éclater plus haut encore les manifestations en faveur de la paix, eut le malheur d'écarter un dernier effort d'un ancien ami qui ne voulait pas la guerre sans trop la craindre. Redoutant cependant que, justement irrité, l'empereur Alexandre ne prît l'initiative de la guerre et ne portât ses armes

Digitized by Google

dans le duché de Varsovie et dans la vieille Prusse, Napoléon recourut à un moyen qu'en politique on nomme habileté, et que dans un langage franc et loyal on devrait appeler hypocrisie, fausseté et fourberie; il ordonna à son ambassadeur de tenir le langage le plus pacifique, et envoya à Saint-Pétersbourg un membre de l'ambassade russe, afin de persuader à Alexandre que la paix était son plus vif désir. Son dessein était d'amuser le czar jusqu'au 15 juin, époque favorable pour entrer en Russie; alors la campagne se couvre d'une riche verdure, et les chevaux peuvent trouver facilement à vivre.

L'empereur Alexandre, quoique toujours animé du désir de traiter avec la France, partit pour son armée, afin de voir par lui-même les travaux de défense, départ qui causa la plus vive émotion à Napoléon.

Craignant que la Russie ne commençât aussitôt la guerre, il envoya Narbonne à Wilna pour parler de nouveau de la paix, et en même temps pour voir par lui-même les moyens de guerre dont la Russie pouvait disposer. Presque en même temps l'empereur, après avoir tenté de prendre des mesures semblables à celles de la Convention, en tarifant les denrées dont le prix était très élevé, quitta Paris avec l'impératrice pour se rendre à Dresde, où il tint une cour brillante et commanda comme s'il eût été dans la capitale de ses Etats. Tous les princes allemands vinrent y faire leur cour et lui jurer une fidélité qu'ils n'avaient pas dans le cœur. Le roi de Prusse, à qui on demandait les places de Spandau et de Pillau, y apporta sa tristesse habituelle, qu'on tâcha d'adoucir en lui donnant des espérances. Le bon François II s'y montra satisfait du bonheur de Marie-Louise, sa

Digitized by Google

fille. Mais sa confiance n'était point partagée par la belle-mère de Marie-Louise, l'impératrice d'Autriche, qui soufflait à la cour la haine contre la France. Vainement Napoléon chercha à la gagner; elle parut entraînée un moment, mais elle retrouva tout son caractère.

Après quinze jours passés à Dresde, où tous les princes allemands avaient subi le maître, Napoléon se dirigea sur Posen, Thorn, Kœnigsberg et le Niémen, fleuve qui limitait la Russie. Il put voir sur son passage les douleurs des populations qui gémissaient sous l'oppression de nos guerriers, spécialement des Wurtembergeois, des Bavarois et en général des Allemands. Le grand duché de Posen était pillé et dévasté. Napoléon en fut si effrayé qu'il s'écria: « On veut donc m'attirer une guerre de » Portugal? » A Thorn, tout paraissait en désordre au milieu d'une foule de soldats de toutes les contrées de l'Europe, Italiens, Français, Allemands, Espagnols, Portugais, Hollandais, poussant tous des cris, au tumulte desquels les voitures, les chevaux, le chaos ajoutaient un spectacle affligeant. Avec sa véhémence habituelle, l'empereur essaya de remettre un peu d'ordre au milieu du désordre.

Le maréchal Davoust, militaire courageux et habile, autant organisateur que vaillant capitaine, avait si bien formé l'armée, que les Polonais désiraient l'avoir pour roi, ce qui diminua l'affection que l'empereur lui portait; car ce souverain voyait avec peine ses lieutenants travailler à s'élever à la royauté. Bernadotte était sur les marches du trône de Suède, Soult avait aspiré à la royauté de Portugal, c'était aujourd'hui Davoust pour celle de Pologne. Le mécontentement que Napoléon en

Digitized by Google

conçut ne fut peut-être pas étranger à la froideur qu'il montra par la suite pour relever le trône du grand Casimir.

§ II. *Passage du Niémen. — Wilna.*

Après avoir pris les mesures pour le transport de ses vivres et de ses bagages, qui, par le moyen de rivières, de marais, devaient arriver à Wilna, Napoléon ordonna à ses capitaines de s'avancer sur le Niémen, qu'il voulait franchir vers le 20 juin. Quatre grandes routes se présentaient pour pénétrer au cœur de la Russie, l'une marchant à l'est jusqu'au Dnieper, au-dessus de Kiew, puis se relevant vers le nord pour se diriger sur Moscou, paraissait trop longue; la seconde, partant de Grodno, se dirigeant par Minsk et Smolensk sur Moscou, était la plus courte; mais elle traversait des lieux difficiles, des marais et des terres arides; la troisième, partant de Kowno, gagnait Wilna, Vitebsk, et se réunissait à Smolensk à la précédente; elle était plus longue mais moins difficile; la quatrième allait par Tilsitt, Riga et Narva à Saint-Pétersbourg; elle avait l'inconvénient de ne pas percer au cœur de l'empire. Napoléon se décida pour la troisième, qu'il devait modifier suivant les circonstances et la position des forces de ses ennemis, position que nous devons faire connaître.

La Russie avait deux armées principales et trois accessoires. La première et la plus forte, dite de la Dwina, placée sous les ordres de Barclay de Tolly, s'élevant à cent mille hommes, avait son quartier général à Wilna et ses avant-gardes à Kowno, sur le Niémen. La seconde,

Digitized by Google

forte de soixante mille hommes, dite du Dnieper, derrière lequel elle devait se retirer, avait pour commandant Bagration, qui se plaça dans la direction de Minsk et de Grodno. La troisième, commandée par Wittgenstein, destinée à couvrir Riga, la Courlande et Saint-Pétersbourg, eût été bien faible si Bernadotte n'eût engagé Alexandre à prendre tous les soldats de la Finlande, se chargeant de couvrir lui-même cette province, et n'eût refusé pour le moment de recevoir les vingt mille hommes que la Russie s'était engagée à fournir pour la conquête de la Norwége. Cette armée s'éleva ainsi de vingt-quatre à cinquante et quelques mille hommes. La quatrième, sous Tormasof, forte de trente mille hommes, était sur le Dnieper, plus au midi, et reliait Bagration à Tchitchakof; les troupes de ce dernier capitaine, devenues inutiles sur les bords du Danube depuis que la guerre de Turquie était terminée, devaient se rapprocher du champ de bataille.

Pour attaquer cette armée, dont il ne connaissait pas parfaitement la distribution, Napoléon forma trois corps d'armée. Celui du centre, qu'il commandait lui-même, devait passer le Niémen à Kowno; il comptait environ trois cent trente mille hommes; le second, sous les ordres de Macdonald, fort de quarante mille hommes, touchait à Tilsitt et devait suivre la route de Riga, s'emparer de cette ville et s'avancer sur Saint-Pétersbourg; le troisième, fort de quatre-vingt mille hommes, sous les ordres de Jérôme, devait traverser le Niémen à Grodno et prendre soit la première route, soit la seconde qui se dirigeait sur Minsk, suivant les circonstances. Plus à l'est, entre le Bug et le Pripet, Schwartzemberg devait

Digitized by Google

prendre place avec ses trente mille Autrichiens. C'était donc une armée de quatre cent quatre-vingt mille hommes qui devait pénétrer immédiatement en Russie. Il y avait en Allemagne, pour la soutenir, cent soixante mille hommes, ce qui formait une masse de six cent quarante mille hommes, composée pour un tiers de soldats étrangers à la France. Qu'on ajoute à ce nombre trois cent mille hommes en Espagne, cent cinquante mille en France, cent mille en Italie, etc., c'était une masse de près d'un million deux cent mille hommes que possédait Napoléon. Nous allons voir cette masse d'hommes se fondre avec la plus effrayante rapidité.

Le 24 juin Napoléon, au moment de franchir le Niémen, adressa à ses troupes une proclamation que l'on peut résumer en ces mots : « Les vaincus prennent le » ton de vainqueurs... Que les destinées de la Russie » s'accomplissent. » Il franchit ensuite le fleuve sur trois ponts qu'il jeta, et le traversa sans peine ; car les quelques ennemis qui se trouvaient sur l'autre bord, n'essayèrent même pas de se défendre. Tous ses corps, ses équipages n'étant pas arrivés pour passer le fleuve immédiatement, ce passage précipité, exécuté plutôt avec une ardeur fébrile qu'avec une activité bien calculée, fut une faute dont nous allons voir les conséquences.

Napoléon, qui n'avait pas rencontré d'obstacle au passage du Niémen, devait s'avancer encore longtemps sans avoir d'autre combat que ceux d'arrière-garde, soutenus par les Russes pour opérer leur retraite suivant leur plan de campagne. Il y avait en Russie un certain nombre d'officiers qui préconisaient le plan de Wellington en Portugal et voulaient que la Russie eût son Torres-

Digitized by Google

Vedras sur la Dwina. Dans ce dessein, Alexandre ordonna d'établir à Drissa un camp dans un angle rentrant de la Dwina; il le fit fortifier et border de canons pour résister à l'ennemi qui oserait l'attaquer. Cette position était faible parce qu'on pouvait la tourner; mais ce ne fut que plus tard qu'Alexandre la jugea ainsi. Aussitôt qu'il apprit le passage du Niémen presque sans déclaration de guerre, Alexandre se hâta de replier ses corps et de les diriger sur son camp de Drissa, tandis que son adversaire avançait à marches forcées sur Wilna. La marche de Napoléon fut aussi rapide qu'elle pouvait l'être par des routes encore humides, qui devenaient facilement mauvaises sous les pas des chevaux, des chariots et des hommes. Le 28 juin nos soldats repoussèrent un corps de cavalerie russe qui avait essayé de défendre Wilna, et entrèrent dans la capitale de la Lithuanie.

A peine Napoléon était-il arrivé à Wilna, qu'un envoyé de la Russie, Balachof, demanda à s'occuper sérieusement d'une bonne paix au nom de l'empereur Alexandre, à la seule condition que l'armée française quitterait le territoire russe, afin de sauvegarder la dignité de la Russie. Napoléon écouta d'abord les propositions avec assez de calme; puis, s'échauffant tout à coup, il se mit à insulter Alexandre, à traiter les généraux russes d'imbécilles, et déclara qu'il allait restituer à l'ancienne Pologne toutes les provinces qui lui avaient été enlevées en deçà de la Dwina et du Dnieper. Bientôt après, honteux de son emportement, Napoléon essaya, dans un entretien subséquent, de détruire la fâcheuse impression qu'il avait donnée à l'envoyé russe. Mais le coup était porté, et Alexandre sut la manière impertinente dont Napoléon avait

Digitized by Google

parlé de lui, de son armée et de son peuple; il connut que son ennemi avait la volonté de reprendre de grandes et riches provinces, annexées à l'empire depuis plus d'un demi-siècle. Toute pensée de paix fut détruite, et un duel à mort fut déclaré; l'un des deux adversaires devait succomber.

Napoléon n'avait cependant pas l'intention de rétablir la Pologne, quoiqu'il eût envoyé à Varsovie l'archevêque de Malines, de Pradt, prélat doué d'un esprit pétillant, mais sans profondeur. Ce malheureux évêque, envoyé à Varsovie pour agiter la Pologne, lui faire lever des troupes nombreuses destinées à être versées dans notre armée, n'avait aucune assurance positive du rétablissement de l'ancien royaume; il n'avait pas d'argent pour soudoyer ses agents. La Pologne s'était cependant remuée; elle avait déjà plusieurs fois conjuré Napoléon de parler; mais celui-ci, qui ne pouvait reprendre ni à l'Autriche ni à la Prusse les parts qui leur avaient été assignées, voulait encore moins enlever à la Russie ce qui avait été annexé à son empire; de peur de froisser Alexandre, il n'avait donné que des paroles vagues. A Wilna vinrent des députations pour connaître sa véritable intention : « Dites seulement, sire : LA POLOGNE EXISTE, et » votre décret sera pour le monde l'équivalent de la » réalité. » Napoléon, après avoir beaucoup parlé de son dévouement à la Pologne, des nécessités politiques, des engagements pris avec l'Autriche, finit par dire que si la Pologne voulait exister de nouveau, elle devait le témoigner en se montrant unanime dans son soulèvement. Mais la partie de la Pologne soumise à la domination russe, à l'exception de quelques individus ardents et de

Digitized by Google

certaines villes, n'était pas tentée de se soulever en notre faveur; elle avait déjà sous les yeux le plus triste spectacle et se disait : si c'est là une armée modèle, une nation civilisée, qu'est-elle donc quand elle est abandonnée à ses instincts grossiers? En effet, à peine arrivée à Wilna, notre armée était dans le plus déplorable état. Les routes étaient couvertes de débris de caissons, de chevaux morts qu'on ne prenait pas même la peine de jeter dans la berge voisine; les hommes arrivaient souvent sans ordre par petits pelotons; les soldats quittaient leur drapeau pour se répandre dans les lieux voisins, les dévaster et les piller. On comptait déjà trente mille déserteurs, dont plusieurs se formaient en bandes de vrais brigands. Ce n'était pas là, certes, un spectacle bien capable d'engager les Polonais à se jeter entre nos bras. Ce mal avait plusieurs causes. Napoléon, après avoir trop tardé à réunir ses troupes sur les limites de la Russie, ayant voulu précipiter son mouvement, avait commandé à des soldats fatigués d'une longue course, des marches forcées au milieu d'un pays difficile, avec une nourriture nouvelle; la cavalerie, formée de jeunes chevaux levés dans tous les climats, nourrie de seigles verts, ne pouvait soutenir la fatigue; les étrangers, peu attachés à notre cause, lassés d'une guerre qui les intéressait peu, étaient disposés à quitter notre drapeau; les réfractaires français, amenés à cinq cents lieues de leur pays, détestaient la violence qu'on leur avait faite. Bientôt à ces causes de dissolution vint se joindre la température. Le 28 juin un orage épouvantable se déclara et couvrit tout le pays : nos soldats, sans abri, en souffrirent beaucoup; les chemins en devinrent plus mau-

Digitized by Google

vais; la pluie continua pendant plusieurs jours. Voilà des causes de graves désordres sur une faible partie de l'armée si l'on veut, mais qui devaient frapper étonnamment un peuple qui voyait quatre ou cinq cents caissons brisés ou délaissés sur les routes, même avec leur attelage crevé ou expirant, dix mille chevaux déjà perdus, trente mille déserteurs et une multitude de maraudeurs.

Ce désordre retint Napoléon dix-huit jours à Wilna, temps trop long, malheureusement rendu nécessaire par la précipitation des premiers mouvements. Ce retard empêcha probablement le succès du plan de campagne que l'empereur s'était fait. Toujours fidèle à sa vieille tactique : *diviser les ennemis en plusieurs corps et les écraser les uns après les autres*, Napoléon avait résolu de manœuvrer de manière à tenir les armées russes isolées, pour les accabler ensuite chacune en particulier, en commençant par les plus fortes, celles de Barclay de Tolly et de Bagration.

§ II. *Drissa. — Witebsk.*

Conformément à ce plan, à peine à Wilna, Napoléon dirigea Oudinot sur sa gauche, pour empêcher Wittgenstein de communiquer avec Barclay, duquel il se rapprochait depuis qu'il s'était replié devant Macdonald. Oudinot l'attaqua vivement, lui causa une perte de quatre cents hommes et le rejeta sur la route de Riga. Ney et Murat, sur les derrières de Barclay, le contraignirent à hâter sa retraite vers le camp de Drissa. Ces deux armées étaient donc isolées.

Informé par nos coureurs qu'on avait vu de nom-

Digitized by Google

brenses colonnes russes passer à course précipitée devant notre front par un mouvement semi-circulaire, Napoléon craignit que ce fût l'armée de Bagration qui se dérobait ainsi à nous et opérait une jonction que nous voulions empêcher; mais Bagration, trop éloigné, n'avait pu encore exécuter l'ordre qui avait été prescrit. Le corps qui venait de passer devant nous était un détachement de seize mille hommes sous le commandement du général Doctorof, qui, à l'approche du prince Eugène à Tragi, se rendait au camp de Drissa. Ce mouvement engagea Napoléon à envoyer Davoust à la tête de trente à quarante mille hommes sur Minsk, avec ordre de se relier à Jérôme, qui arrivait à Grodno à la tête de quatre-vingt mille hommes, forces plus que suffisantes pour écraser les soixante mille hommes de Bagration. Pour atteindre ce but, il fallait marcher très rapidement, dérober sa marche à l'ennemi, le surprendre et l'envelopper, ce qui était très-difficile; car Bagration avait entre lui et nous un corps de dix mille Cosaques, mauvais soldats en bataille rangée, mais très-habiles pour une course rapide, pour saisir et détruire les hommes isolés. Ces Cosaques, toujours en mouvement, connaissaient nos manœuvres, et, par leurs évolutions, masquaient celles de nos ennemis, ce qui jetait beaucoup d'incertitude dans nos opérations.

Davoust fit son mouvement avec une très-grande rapidité, et arriva à Minsk, chassant devant lui les Cosaques. Une fois dans cette place il s'arrêta pour se mettre en communication avec Jérôme, qui avait éprouvé beaucoup de retard dans sa marche à travers les sables et les marais de la Pologne. Nos deux généraux se cherchaient

Digitized by Google

sans pouvoir découvrir où ils étaient; Davoust poussait ses reconnaissances du côté du Niémen, et Jérôme les siennes du côté de l'orient, vers Bobruisk. Davoust, irrité, écrivait à Napoléon des lettres très-vives sur les lenteurs de Jérôme. L'empereur fit à ce prince de graves reproches qui auraient dû peser sur lui-même, car, sans connaître les chemins et les difficultés, il avait tracé un itinéraire avec stations marquées, sans se demander s'il était possible de réaliser ses plans; à la fin Napoléon, outré de colère, réunit le corps de Jérôme et celui de Davoust, en sorte que le roi de Westphalie devint un simple lieutenant d'un maréchal de France. Jérôme, irrité, abandonna son corps et obtint de se retirer dans ses Etats. Ces démêlés, loin d'avancer nos affaires, les retardaient; aussi Bagration, qu'on espérait prendre à Bobruisk, s'en échappa et se dirigea vers Mohilew, pour se réunir à Barclay de Tolly. Mais Davoust, ayant prévu ce mouvement, choisit en avant de Mohilew, une position très-facile à défendre. Après avoir tenté de la forcer, nous avoir tué un millier d'hommes et en avoir perdu trois fois plus, Bagration redescendit un peu le Dnieper, franchit le fleuve, se déroba ainsi, et, par un arc de cercle, gagna Smolensk, où il fut bientôt rejoint par Barclay de Tolly, dont nous devons exposer les opérations.

L'armée de Bagration avait échappé à Napoléon, celle de Barclay allait aussi se dérober à ses coups. Dans le dessein de prendre le camp de Drissa comme dans un filet, Napoléon plaça Ney et Oudinot vers l'ouest de ce camp avec soixante mille hommes qui pouvaient être soutenus par Macdonald, mouvement qui ne parut pas trop inquiéter les ennemis, malgré la rude et imprudente

Digitized by Google

attaque de Dunabourg, qui pouvait déceler nos intentions. L'empereur ordonna au prince Eugène de marcher vers la droite à une assez grande distance, pour passer la Dwina et se présenter derrière le camp ; il s'avançait lui-même avec sa garde, et à la distance de quelques lieues, il avait plus de deux cent mille hommes. Barclay n'avait jamais regardé le camp de Drissa comme une position tenable ; il devint plus libre par la retraite d'Alexandre, qui, sentant la nécessité de soulever ses sujets, courut à Saint-Pétersbourg et appela toutes les forces de l'empire contre Napoléon : « Nous appelons » nos communautés religieuses à coopérer avec nous à » une levée générale contre le tyran universel. Unissez-» vous, portez la croix dans vos cœurs et le fer dans vos » mains, et jamais la force humaine ne pourra prévaloir » contre vous. »

Le métropolitain Platon agit de son côté et donna à l'empereur l'image de saint Serge, le protecteur de la Russie. La ville de Moscou, la première capitale de l'empire, la nouvelle Jérusalem, chanta dans ses transports : « *Hosanna, béni soit celui qui arrive.* Que l'arrogant, » l'impie Goliath, des limites de la France, apporte l'ef-» froi aux confins de la Russie ; la religion tutélaire, » cette fronde du David russe, brisera soudain sa tête » orgueilleuse. »

Barclay sortit de son camp avec tant d'habileté à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, grâce au tourbillonnement de sa cavalerie, qu'il était hors d'atteinte de nos coups quand Napoléon aperçut ce mouvement. Après avoir laissé des forces assez considérables sur la basse Dwina, pour tenir tête à Wittgenstein, et à Barclay

Digitized by Google

s'il faisait une nouvelle évolution de ce côté, Napoléon, à la tête de cent cinquante mille hommes de ses meilleures troupes, se mit à la poursuite de Barclay, afin de le battre avant sa jonction avec Bagration; même dans le cas de jonction, il ne le craignait pas, car, grâce aux soldats de Davoust, qui devait le rejoindre bientôt, il compterait plus de deux cent mille hommes sous sa main.

Notre marche fut très-rapide; aussi notre avant-garde atteignit l'arrière-garde ennemie le 26 juillet à Ostrowno, où deux cents voltigeurs osèrent attaquer seuls la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur audace, Napoléon demanda à quel corps ils appartenaient : « Au 9e, » répondirent-ils, et les trois quarts enfants de Paris. » Cette journée, qui nous coûta trois à quatre cents hommes, en fit perdre aux Russes douze à quinze cents, huit cents prisonniers et huit pièces de canon. Le lendemain, l'attaque recommença et nous coûta douze cents hommes et deux mille aux Russes.

L'armée russe s'arrêta enfin près de Witebsk et parut disposée à livrer bataille, ce qui causa la plus grande joie à l'empereur, qui avait l'espérance d'un nouveau Friedland. C'était en effet l'intention des Russes de livrer bataille, pour arrêter ainsi Napoléon et permettre à Bagration de se dégager; mais, informés que ce général avait échappé à Davoust et se retirait à marche forcée sur Smolensk, après avoir allumé de grands feux ils quittèrent leur camp et s'échappèrent avec tant d'ordre, de silence et de prestesse, que le lendemain Napoléon, non-seulement ne vit plus personne, mais ne trouva pas même un homme pour lui dire de quel côté les

Digitized by Google

Russes s'étaient retirés. Soupçonnant qu'ils avaient suivi la route de Smolensk, il se mit à la tête de sa cavalerie, parcourut cette route au galop, et ce ne fut que fort tard qu'il put saisir quelques hommes fatigués et apprendre par eux que Barclay suivait en effet la route de Smolensk. Il s'arrêta, rétrograda jusqu'à Witebsk, où il avait besoin de passer quelques jours pour réorganiser son armée, dont une partie était loin du point d'opération. Il y a ici une remarque à faire : nous laissions sur les routes une multitude de traînards qui étaient pris par les Cosaques; les Russes n'en laissaient point, et il était très rare que nous fissions des prisonniers.

Pendant son séjour à Witebsk, Napoléon put apprécier l'immensité des pertes qu'il avait faites. Sur le champ de bataille nous avions fait perdre à l'ennemi environ quinze mille hommes, et nos pertes s'élevaient à neuf mille; mais, par la désertion, par les maladies, par les surprises des Cosaques, nous en avions plus de cent quarante mille en moins, en sorte que, sans avoir donné une seule grande bataille, c'était pour nous une perte de cent cinquante mille hommes; en chevaux, la perte était proportionnellement plus grande, car de cent cinquante mille chevaux, il y en avait à peine soixante-quinze mille capables de faire le service. Napoléon, espérant combler les vides par les troupes de réserve qu'il avait en Allemagne, continua ses opérations. Trois grandes manœuvres avaient complétement échoué : Bagration avait savamment échappé à ses ennemis; Barclay avait agi plus habilement encore à Drissa, et devant Witebsk, où Napoléon espérait le tourner, il venait de se dérober de la manière la plus étrange.

Digitized by Google

§ IV. *Smolensk. — La Moskowa. — Moscou.*

Après avoir réorganisé son armée, assuré ses ailes par les mesures que nous raconterons après l'affaire de Smolensk, Napoléon quitta Witebsk le 11 août, pour franchir le Dnieper à Rassasna, où Davoust avait fait jeter quatre ponts. Il espérait déborder Barclay et Bagration à Smolensk, et, à la tête de cent soixante quinze mille hommes, les pousser vigoureusement sur la basse Dwina, où ils seraient arrêtés par Oudinot et Macdonald, et ensuite broyés ou précipités dans la mer. Le lecteur pense bien qu'il ne manquait pas d'issues pour l'armée russe; elle en trouva en effet une bien funeste pour nous. Mentionnons en passant la petite affaire de Krasnoï, où l'ennemi laissa mille prisonniers, perdit huit cents hommes et huit pièces de canon.

Smolensk, la première ville russe proprement dite, était assise sur le Dnieper et avait quelques moyens de défense, mais c'était une mauvaise position pour une armée. Barclay le sentait, aussi voulait-il s'en éloigner; mais les Russes poussaient des cris de fureur, ils accusaient leur général, sinon de trahison, du moins de lâcheté; Bagration criait même plus fort que les autres. Pour donner une sorte de satisfaction à son armée et au sentiment national, Barclay se détermina à tenter la défense de Smolensk, ayant soin toutefois de placer quarante mille hommes sur le Dnieper pour défendre les gués. Napoléon avait eu en effet l'intention de franchir le fleuve avec une partie de son armée, de se replier ensuite sur les ennemis et de les pousser vigoureusement,

Digitized by Google

mais, n'ayant pas trouvé de gué, il se déploya en face de la ville, dans l'espérance d'attirer à lui l'armée ennemie; ce fut inutilement, il fallut aller la chercher. Bientôt quelques centaines de pièces de canon causèrent le plus grand dommage à la place. Le lendemain, la brèche étant praticable, notre armée y pénétra, après avoir essuyé une perte de sept à huit mille hommes et en avoir causé une de douze mille aux ennemis, qui, avant de quitter la ville, mirent le feu dans tous les quartiers et se retirèrent au-delà du fleuve, dans la ville nouvelle.

Il était démontré aux Russes exaltés que, pour le moment, toute bataille contre les Français serait imprudente; il fallait absolument rétrograder et les attirer après soi. Nos généraux, comme toujours, furent un instant incertains du lieu de la retraite des Russes. Mais Ney et Murat, ardents à la poursuite, les atteignirent enfin et livrèrent à Valontina un combat très rude et fort acharné, où il y eut de part et d'autre sept ou huit mille hommes hors de combat. Napoléon, qui voulut visiter ce champ de bataille, rentra ensuite à Smolensk tristement préoccupé d'une guerre dont il ne connaissait pas d'exemple.

Il avait besoin de réfléchir sur ce qu'il avait à faire, sur sa marche ultérieure ou sur la nécessité de s'établir en Lithuanie pour y passer l'hiver. C'était ce dernier parti que sollicitaient ses capitaines, qui auraient voulu qu'on ne s'avançât point au-delà de Witebsk, parce qu'à leurs yeux c'était folie de courir après une armée agile qui s'échappait toujours en dévastant le pays qu'elle parcourait: souvent on aurait pu la suivre à la lueur des incendies, et c'étaient les Français que l'on accusait

Digitized by Google

de ces dévastations. Avant de prendre une détermination, Napoléon avait besoin de connaître la situation de ses ailes.

Pendant son séjour à Witebsk, il fut informé qu'Oudinot, après avoir battu les Russes à Dunabourg et près de la Drissa, s'était retiré sous Polotsk pour se reposer, et qu'il demandait du secours. Napoléon, malgré cette espèce de retraite qu'on appelait défaite, lui envoya treize mille Bavarois, avec lesquels il espérait qu'il battrait Wittgenstein. Bien que Oudinot n'eût pas plus de soldats que Wittgenstein, pour se conformer à l'ordre de Napoléon il franchit la Dwina et fit tous ses efforts pour engager le général russe à sortir de son camp. Il se retirait fatigué et affaibli, traînant à sa suite son adversaire, quand, après avoir hésité, il se détermina à accepter la bataille sur les bords de la Polota, près de Polotsk. Il fut, dès le commencement du combat, grièvement blessé et remit le commandement au général Saint-Cyr, qui soutint le choc, et le lendemain attaqua les Russes avec tant de vigueur, qu'il leur mit hors de combat trois mille hommes, fit quinze cents prisonniers, prit quinze canons et dégoûta ainsi Wittgenstein de reprendre l'offensive.

A notre aile droite, sur le Bug, nous avions aussi obtenu des succès. Quand Davoust s'était dirigé sur Smolensk et y avait poussé Bagration, Tormasof, chargé avec trente et quelques mille hommes de harceler les troupes que nous possédions sur le Bug, avait d'abord battu et obligé à se rendre un corps saxon de deux mille hommes, le général Klengel en tête, ce qui avait produit un grand effroi dans Varsovie. Le général Régnier, réduit à onze mille hommes, conjura Schwartzemberg de s'u-

Digitized by Google

nir à lui et de ne pas aller rejoindre Napoléon comme il devait le faire. Le général autrichien agit en bon allié et en chef intelligent, et consentit à secourir Régnier, ce que Napoléon approuva de grand cœur. Les deux généraux marchèrent à la rencontre des Russes, et le 11 août ils les trouvèrent sur une hauteur qui paraissait inattaquable; mais Régnier parvint à les tourner après une canonnade prolongée. Schwartzenberg trouva un endroit pour les forcer. La nuit empêcha les deux capitaines de profiter de leur victoire. Ils avaient eu deux mille hommes hors de combat, et les Russes le double et cinq cents prisonniers. Après cette journée Tormasof s'éloigna, et pendant assez longtemps cessa de reparaître sur nos ailes.

Ces deux victoires avaient causé beaucoup de satisfaction à Napoléon au milieu de ses soucis à Smolensk, où il semblait préparer tout pour y passer l'hiver; mais les Russes poursuivis par notre avant-garde se postaient chaque jour comme s'ils voulaient combattre. Entraîné par l'espoir d'une grande bataille, Napoléon croyait chaque jour la livrer, et chaque jour l'ennemi s'éloignait. La conduite de Barclay de Tolly, quoique extrêmement habile, avait en Russie un grand nombre d'adversaires qui sollicitèrent si fortement un autre chef pour l'armée, qu'Alexandre, sans le destituer, nomma un général en chef des deux armées réunies, qui conservaient toutes les deux leurs généraux, Barclay et Bagration, sous l'autorité du nouveau capitaine.

Koutousof, le nouveau général, était un Russe pur sang, fin, adroit, menteur, usé par la débauche et les travaux, pouvant à peine se tenir à cheval; il est vrai qu'il avait soixante-dix ans. Commandant des Russes à

Digitized by Google

Austerlitz, il avait fortement conseillé de ne pas livrer bataille, déclarant que c'était s'exposer à la perdre. Il venait peu auparavant de commander les armées russes contre les Turcs et avait remporté des succès éclatants. A Saint-Pétersbourg on le voyait à la tête de la milice déclamant violemment contre la manière dont la guerre était conduite, blâmant de ce qu'on ne livrait pas de combat, quoiqu'au fond il regardât la guerre de retraite comme la seule efficace.

Dès qu'il fut arrivé à l'armée, afin de satisfaire l'opinion publique et quoiqu'il sût qu'il s'exposait à une défaite, il chercha un champ de bataille où ses pertes seraient le moins considérables possible. Il trouva, en effet, un champ de bataille éminemment propre au combat qu'il voulait livrer. Pour déboucher sur la Moskowa, la nouvelle route de Moscou traversait un défilé environné des deux côtés de hauteurs très rares dans les vastes plaines de la Russie. Une petite rivière fangeuse, nommée la Kolocza, après avoir longé le coteau de gauche, se repliait, traversait le défilé, et dans un cours de quatre kilomètres venait en serpentant se précipiter dans la Moskowa. A l'entrée de ce défilé se trouvait le village de Borodino, traversé par la nouvelle route qui, après avoir filé sur la gauche de la Kolocza, passait sur la droite. Le coteau de gauche, défendu par la Kolocza, était tellement abrupte qu'il était inabordable; celui de droite était moins difficile; seulement protégé par des ravins, des monticules, des buttes, il avait encore été fortifié par des travaux pendant deux ou trois jours. Auprès de la nouvelle route se voyait un monticule nommé la grande redoute; à droite de cette redoute existait un ravin qui

Digitized by Google

s'élevait peu à peu jusqu'à la position des Russes; au pied de la colline était assis le village de Séménoffskoié. A droite de ce village, plus en avant, un monticule surmonté de trois flèches, dont deux se regardaient, et la troisième était plus à notre droite; plus loin étaient des bois traversés par la vieille route de Moscou. Koutousof assit Barclay sur le monticule de gauche et lui fit de plus occuper le centre ou la grande redoute; il plaça à sa gauche Bagration, dont le front était protégé par la grande redoute, le village, les trois flèches, et le flanc couvert par les bois. En avant du village de Borodino, au milieu de la plaine, était une éminence dite de Cheverdino, où les Russes avaient fait quelques travaux. En arrivant, le 5 septembre, devant ce champ de bataille, Napoléon fit enlever cette éminence. Il y eut là un combat acharné, qui nous coûta cinq à six mille hommes et aux ennemis sept à huit mille. L'empereur employa la journée du 6 à reconnaître le terrain. Convaincu que la droite des Russes, placée sur le monticule de gauche, était inattaquable, il résolut de porter ses principales forces sur sa droite et de laisser sur sa gauche un rideau pour tromper l'ennemi. Il fit filer silencieusement ses troupes au point du jour, afin que ce mouvement ne fût point connu. Les deux armées étaient à peu près d'égale force; nous comptions cent trente mille bons soldats sous les armes, et les Russes cent vingt mille, plus cinq mille Cosaques et quinze mille miliciens de Moscou, armés de piques.

Le 6, au soir, Koutousof prescrivit une procession qu'il suivit avec tout son état-major, pour demander la victoire à la sainte Vierge et puiser dans le sentiment

Digitized by Google

religieux la force de vaincre ou de mourir. Les Français se livraient à la joie, persuadés que l'armée la plus vaillante, commandée par l'empereur, aurait un succès facile.

Le 7, dès le matin, Napoléon se porta sur l'éminence de Cheverdino pour tout voir et tout diriger, ne conserva comme corps de réserve que la garde et la division Friant, et résolut de se porter vivement sur Koutousof, dont l'armée formait une ligne semi-circulaire d'une lieue et demie d'étendue.

Napoléon commanda de faire commencer l'attaque par Ney et Davoust, qui se porteraient sur les deux redoutes et la route de Séménoffskoié, tandis que Poniatowski s'avancerait sur la vieille route de Smolensk, pour tourner les Russes par le bois. Lorsque l'attention des Russes serait attirée de ce côté, Eugène, fortifié par Grouchy, Gérard et Moreau, devait s'emparer de Borodino, se rendre maître de la grande redoute, menacer le centre des Russes et leur batterie principale de Gorki.

Si cette attaque réussissait, comme l'empereur l'espérait, l'aile gauche des Russes, qui s'étendait depuis Borodino jusqu'à la Moskowa, ne pouvait prendre part au combat et se trouvait réduite à se jeter dans la rivière ou à mettre bas les armes.

La matinée avait été brumeuse; puis le soleil ayant paru avec splendeur : « Voilà le soleil d'Austerlitz, » dit Napoléon, mots qui coururent de rang en rang. On lut en même temps cette proclamation :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée. » Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est » nécessaire; elle nous donnera l'abondance, de bons

Digitized by Google

» quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. » Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à » Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée » cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que » l'on dise de vous : *Il était à cette grande bataille sous » les murs de Moscou.* »

Pour persuader aux Russes que nous voulions emporter la nouvelle route et fixer leurs forces principales sur ce point, Napoléon ordonna d'enlever le village de Borodino sans tenter de prendre la grande redoute. Le village fut facilement emporté ; mais nos soldats, entraînés par leur ardeur, traversèrent le pont de la Kolocza et éprouvèrent des pertes considérables.

Le maréchal Davoust, suivi de Compans et Denain, attaque tout à coup avec une violence extrême les flèches du milieu. Les Russes répondent avec non moins de courage : Compans est renversé ; Davoust, assez grièvement blessé, tombe évanoui ; mais à peine revenu à lui, il a le courage de reprendre le commandement. Ney se porte contre la flèche de droite, l'enlève et s'y maintient avec peine ; Razout s'empare aussi de la flèche de gauche, dont il est bientôt chassé ; il y revient avec une nouvelle fureur, secondé par de nouvelles troupes et oblige les Russes à se replier. Nous étions maîtres des premiers ouvrages des Russes sur notre droite, nous pouvions faire un feu plongeant ; il est vrai qu'ils pouvaient nous nuire beaucoup par leurs batteries de la grande redoute et celles de Séménoffskoié. Murat lança sur ce village la cavalerie de Latour-Maubourg qui, après avoir refoulé les ennemis, fut obligée de céder à son tour.

Au centre le prince Eugène avait enfin enlevé la

Digitized by Google

grande redoute et dominait de son côté Séménoffskoié, regardé comme la position la plus importante. Ney et Murat, toujours debout au milieu d'une grêle de boulets et de balles, demandèrent à Napoléon toute sa réserve, se chargeant de forcer la ligne des ennemis. L'empereur se contenta d'envoyer la division Friant, réservant sa garde pour les nécessités qui pourraient survenir. Koutousof venait de son côté de prescrire à plusieurs divisions de sa gauche de se reporter sur sa droite pour fermer la trouée qu'on commençait à percer à Séménoffskoié, et tenter de reprendre la grande redoute et les flèches.

La grande redoute fut facilement emportée à cause de la perte de nos principaux officiers sur ce point. Les Russes voulurent prendre l'initiative de l'attaque, refoulèrent un moment nos guerriers jusqu'au pied du monticule, mais ils durent rétrograder et se contenter de conserver la redoute.

Près de Séménoffskoié le combat était si acharné, que nos officiers assurent que jamais, dans aucune des nombreuses batailles auxquelles ils avaient pris part, ils n'avaient rien vu de pareil. Ney et Murat soutenaient leurs soldats contre Bagration, qui avait juré de reprendre les trois flèches. Ce capitaine succomba et laissa un moment l'armée russe sans commandant. Ney profita de l'hésitation de ses ennemis pour tenter d'enlever les ruines de Séménoffskoié, et fit des progrès si notables, qu'il lui semblait qu'appuyé par la garde, il pourrait enfin percer le corps de bataille des Russes. Il demanda la garde, et Napoléon donnait l'ordre de la faire partir quand une attaque sur sa gauche le détermina à la conserver.

Digitized by Google

La droite des ennemis, demeurée pour ainsi dire sans prendre part au combat, attendant l'attaque des Français, s'aperçut que notre gauche était si faible, qu'il serait facile d'y jeter la confusion. Quelques corps de cavalerie russe descendirent et portèrent un tel désordre dans nos rangs, que Napoléon craignit une fuite ; pour parer à cet inconvénient, il retint sa garde et dirigea sur ce point quelques corps qui maintinrent l'ennemi.

Napoléon ordonna alors au prince Eugène d'enlever la grande redoute, dont il s'empara en effet, tandis que Murat et Ney, maudissant l'empereur de les abandonner à eux-mêmes, faisaient des efforts incroyables : ils finirent enfin par se poster au-delà du village de Séménoffskoié. L'armée russe se replia alors lentement sur ses dernières lignes, se montrant très redoutable dans sa retraite, et nous abandonnant le champ de bataille, qui se trouvait encore plus menacé pour eux par l'apparition sur leur extrême gauche du corps de Poniatowski, qui s'était rendu maître d'Outitza. Le feu ayant cessé un instant de toutes parts, Napoléon vint sur la hauteur pour voir avec effroi la retraite lente et ferme des Russes. On lui conseillait de commander une nouvelle attaque avec sa garde forte de dix-huit mille hommes, et quelques faibles corps moins fatigués que le reste de l'armée qui, après une lutte de neuf heures, pouvait à peine manœuvrer. D'ailleurs les généraux et les officiers supérieurs, Plouzonne, Montbrun, Caulaincourt, Romeuf, Chastel, Lambert, Compère, Bessières et Canouville, tués ; le maréchal Davoust et les généraux Morand, Friant, Compans, Rapp, Belliard, Nansouty, Grouchy, Saint-Germain, Bruyère, Pajol, Defrance, Bonami, Teste et Guilleminot,

Digitized by Google

blessés grièvement, l'épouvantaient. Napoléon jugea l'attaque fort imprudente, et demanda ce qui lui resterait le lendemain s'il fallait recommencer une nouvelle bataille; il se contenta de donner ordre d'établir de nombreuses batteries pour écraser l'ennemi sur lequel nos coups portaient directement. Les Russes répondirent vivement sans nous causer des pertes aussi considérables que celles que nous leur faisions subir. Le feu ne cessa qu'à la nuit. Les deux armées couchèrent l'une à côté de l'autre sans s'inquiéter.

Le lendemain le spectacle le plus effrayant se présenta aux regards de tous : près de quatre-vingt-dix mille hommes morts ou mourants, trente et quelques mille Français, cinquante et quelques mille Russes, gisaient sur le champ de bataille; vingt mille chevaux étaient tombés ou erraient sans maîtres; quatre cents voitures brisées, et des débris de tous genres ajoutaient encore à l'horreur de la scène. Trois jours entiers suffirent à peine pour relever et panser les blessés

Au lieu de conserver à la bataille son vrai nom de Borodino, comme les Russes l'appellent, Napoléon lui donna le nom retentissant de la Moskowa, et conserva le titre de prince de la Moskowa à l'intrépide Ney, qui avait tant fait pour le succès de la journée.

Koutousof donna cette journée comme une victoire, écrivit à Alexandre qu'il avait tenu du matin jusqu'à la nuit, et que s'il abandonnait le champ de bataille c'était pour couvrir Moscou. Le 8, dès le point du jour, il se replia sur Mojaïsk, prescrivit d'en chasser les habitants, de détruire les magasins et de mettre le feu à la ville à l'approche des Français.

Digitized by Google

Napoléon n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues de Moscou, voulut entrer dans cette ville fameuse; il ordonna au dépôt de Smolensk de lui envoyer des munitions et des hommes, posa quelques détachements et s'achemina vers la vieille capitale, la ville sainte de l'antique Russie, sans rencontrer d'autre obstacle que le feu qu'il fallait éteindre dans les villes et les bourgades.

Quand le vieux Koutousof fut devant Moscou, il réunit son conseil afin de lui faire assumer la responsabilité de l'abandon de cette ville. Il traversa cette capitale, se dirigea un peu vers le nord, puis, par une habileté étrange, se replia vers l'est, et enfin vers le sud-ouest, de manière que quand Napoléon se complaisait dans Moscou, il était à vingt lieues en arrière de cette ville, près de la route de Smolensk, pour inquiéter ce qui pourrait nous arriver par cette voie. Cette manœuvre a été regardée comme l'une des plus hardies et des plus habiles que nous présentent les annales militaires.

Il y avait alors à Moscou un gouverneur fameux. Avec des manières très polies et des mœurs douces, Rostopchin conservait un patriotisme sauvage, capable de lui imposer les plus grands sacrifices pour le salut de sa patrie. Il engagea la population de la ville à sortir, promit la grâce et permit le pillage aux malfaiteurs enfermés dans les prisons, à condition que, quand les Français seraient à Moscou, ils mettraient le feu dans toutes les parties de la ville. Il enleva toutes les pompes afin qu'on ne pût éteindre l'incendie.

Notre armée, ivre de joie, arrivée aux portes de Moscou, consentit à respecter l'arrière-garde russe pour ne pas endommager une ville dont nous allions prendre

Digitized by Google

possession. Nos soldats étonnés pénétrèrent dans une cité où tout paraissait mort, car on ne voyait pas une âme vivante, et l'on aurait dit la cité des tombeaux. Napoléon, toujours ami des grandes représentations, attendit toute une après-midi les clefs de la ville. Après bien des recherches, on trouva quelques marchands étrangers qui n'eurent pas même le talent de cacher leur origine. Enfin l'empereur, plein de dépit, entra dans une ville composée de plusieurs cités, dont la principale était le Kremlin, où il alla se poster.

Nos soldats prenaient possession des plus beaux palais, envahissaient les riches boutiques abandonnées, quand tout à coup le feu se déclara de plusieurs côtés. On crut d'abord que c'était l'effet de l'imprudence; mais lorsqu'on sut que les pompes étaient enlevées et qu'on eut saisi des incendiaires la torche à la main, on comprit que le dessein des Russes avait été de nous ôter par le feu une retraite bien nécessaire pour nous reposer. Le feu, activé par un vent violent, envahit bientôt toute la ville et contraignit l'empereur et nos soldats à sortir d'une cité semblable à un volcan; car elle avait aussi ses éruptions. Des poutres enflammées étaient enlevées en l'air; des plaques de tôle rougie, emportées par le vent, venaient brûler le téméraire qui osait s'engager dans les rues. Enfin, après quelques jours d'un violent incendie, on put rentrer sur des cendres brûlantes, dont le foyer se ranimait de temps en temps. Le Kremlin ayant été peu endommagé, Napoléon s'y installa de nouveau et de là gouverna la France, fit même des réglements pour les théâtres de sa capitale et tenta d'amener la Russie à la paix.

Digitized by Google

A six cents lieues de sa capitale, à la tête de cent mille soldats, reste d'une armée de quatre cent vingt mille hommes, Napoléon se trouvait dans un extrême embarras. Passer l'hiver à Moscou, en réunissant les vivres cachés dans les caves et préservés ainsi du feu, avec tout ce qu'on pouvait encore trouver dans les campagnes environnantes, était une idée qui avait germé un moment dans la tête de l'empereur; mais il en comprit bientôt l'impossibilité. Reculer jusqu'à Smolensk, Vitebsk ou Wilna, ce qui était le plus sage, c'était fuir devant l'ennemi et s'avouer vaincu. Dans l'état d'incertitude où il se trouvait, Napoléon, en attendant qu'il prît une résolution définitive, se détermina à se mettre en relation avec la cour de Saint-Pétersbourg par le général de Toutelmine, gouverneur de l'hospice des Enfants-Trouvés, et par un Russe qui paraissait moins exalté que ses compatriotes. Mais Alexandre ne donna aucune réponse.

Napoléon tourmenté rêvait un plan qui pût le sauver de la honte d'une retraite : c'était de se replier vers le nord-ouest, en feignant de marcher sur Saint-Pétersbourg, et de manœuvrer contre Wittgenstein, ce qui lui aurait permis de venir prendre ses quartiers d'hiver soit à Tilsitt, soit à Wilna. Quand ses officiers entendirent cette proposition, ils dirent que cette tentative, dans un pays presque stérile, coupé par des cours d'eau et des marais, était une excessive témérité. Napoléon abandonna un projet qui seul peut-être aurait pu le sauver. Il espéra, par une tentative qui lui donna beaucoup d'inquiétude, amener enfin la cour de Russie à s'expliquer.

Le vieux Koutousof ayant attaqué nos convois sur la route de Smolensk, on se demanda d'où venait cette

Digitized by Google

armée qu'on ne connaissait point. Après de nombreuses recherches, sans avoir pu connaître la direction de Koutousof, Napoléon apprit enfin que ce général était à cheval sur la route de Smolensk, à une vingtaine de lieues de Moscou. Murat et Ney le découvrirent enfin. On engageait Koutousof à leur livrer bataille; mais ce chef rusé, craignant de se laisser entraîner, aima mieux se retirer en arrière, afin de laisser les Français se consumer, pour les attaquer quand ils seraient suffisamment affaiblis.

Afin d'engager Koutousof à intervenir pour la paix, Napoléon lui envoya Lauriston sous prétexte de s'entendre avec lui pour rendre la guerre moins cruelle, se plaindre de l'incendie de Moscou et de la responsabilité qu'on faisait peser sur lui d'un acte auquel il n'avait pris aucune part. On disait en effet dans toute la Russie que Napoléon avait détruit la ville sainte, et que ce chef barbare voulait anéantir tout le pays et le convertir en désert. Après plusieurs refus, Koutousof finit par recevoir Lauriston, lui dit qu'il ne détruisait que ce qui était impérieusement commandé par les nécessités de la guerre; qu'il était étranger à l'incendie de Moscou; quant aux insinuations relatives à la paix, il n'avait point de pouvoirs pour cela; tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'envoyer à Saint-Pétersbourg pour faire connaître les désirs de Napoléon. Il ne pouvait signer la suspension d'armes demandée; il pouvait seulement promettre que le feu des tirailleurs d'avant-garde cesserait, à l'exception des extrémités des ailes, trop éloignées de lui pour pouvoir les surveiller. Il y avait là une grande ruse; car les Cosaques, si dangereux par leur course rapide, étaient placés sur ses ailes.

Digitized by Google

Quoique le ton de Koutousof ne dût donner aucune espérance de paix, Napoléon consentit, avant de prendre une résolution, à attendre douze jours, temps qu'on lui disait suffisant pour avoir une réponse d'Alexandre. La demande de Napoléon trouva les esprits divisés à Saint-Pétersbourg. Les uns, effrayés des défaites des armées russes, épouvantés de la chute de Moscou, la ville sainte des schismatiques, désiraient la paix pour arracher l'État à une ruine qu'on disait certaine; les autres, plus irrités qu'épouvantés, attendaient le général *l'Hiver* et pensaient que les pertes éprouvées déjà par l'armée française étaient au moins une compensation de celles que l'armée russe avait essuyées. Alexandre, raffermi encore par les conseils de Bernadotte qui, à la conférence d'Abo, lui avait dit qu'il ne fallait pas s'épouvanter de la perte de deux ou trois batailles, que la quatrième serait pour les Russes, avait tout préparé pour abandonner Saint-Pétersbourg et se retirer à Archangel, où il avait envoyé ce que ses palais contenaient de précieux. Afin de ne point laisser prendre sa flotte dans les glaces de Cronstadt, il l'avait confiée à l'Angleterre pour la conserver durant l'hiver. Avec de pareilles dispositions, Alexandre ne daigna pas répondre à Napoléon, et prescrivit à Koutousof de reprendre les hostilités quand il jugerait le moment favorable. Koutousof demeura inactif pendant quelques jours, exerça ses recrues et attendit les premiers froids pour reprendre les hostilités.

Déconcerté du retard de la réponse de Saint-Pétersbourg, Napoléon voulut consulter son conseil de guerre. La plupart des membres inclinèrent pour la retraite im-

Digitized by Google

médiate. Daru croyait qu'on pouvait sans inconvénient hiverner à Moscou, où il y avait des vivres pour les hommes, et il pensait qu'il serait facile d'en trouver pour les chevaux en parcourant le pays dix lieues à la ronde. Flatté de cette dernière opinion, Napoléon, sans se laisser entraîner, s'endormit encore, se persuadant que le séjour de Moscou refaisait son armée. Ses hommes avaient en effet repris leur vigueur, mais les chevaux dépérissaient, et il ne devait pas se passer beaucoup de temps avant qu'ils fussent incapables de rendre des services. Un faux point d'honneur, une illusion dont il avait conscience, enchaînait Napoléon à Moscou, quand le canon de Winkowo le tira de son incertitude.

Koutousof était environné de jeunes officiers ardents, qui blâmaient publiquement ce qu'ils nommaient les faiblesses sinon la lâcheté de leur chef. Voyant la gauche de Murat entièrement découverte à Winkowo, ils firent à leur chef une contrainte morale pour leur permettre de tomber sur les Français. Ils attaquèrent en effet, sans avertissement préalable, quoique, d'après les conventions, on dût se prévenir trois heures avant la reprise des hostilités. Dans le premier moment, les Russes eurent l'avantage; mais nos soldats, surpris un instant, se remirent facilement et purent opérer leur retraite en faisant essuyer aux ennemis une perte de deux mille hommes; la nôtre avait été de cinq cents.

A la nouvelle de l'affaire de Winkowo, Napoléon s'emporta contre la perfidie des Russes et prit sur-le-champ la résolution, non pas d'abandonner Moscou, mais de châtier Koutousof, de s'établir pour y passer l'hiver à Kalouga, d'où il pourrait se lier à Moscou et

Digitized by Google

se mettre en rapport facile avec Smolensk par le moyen d'un poste qu'il voulait établir à Jelnia. Il écrivit en effet au gouverneur de Smolensk pour lui prescrire d'envoyer Baraguay-d'Hilliers avec sa division à Jelnia.

§ V. *Retraite de Moscou (19 octobre).*

La sortie de Moscou présentait un spectacle étrange. Les officiers de tous les grades, même des soldats, les familles attachées à la France qui voulaient opérer leur retraite avec les Français, s'étaient pourvus de petits chariots russes qu'ils chargeaient de toutes les richesses des Moscovites. Cette longue file de voitures, qui allongeait la marche, coupait les divisions et rendait impossible la prestesse d'une armée qui veut combattre, fit une pénible impression sur Napoléon. Il avait eu la volonté d'ordonner l'abandon de cet attirail; il compta sur la difficulté du voyage pour détruire un grave embarras. Ce ne fut pas moins une grande faute; car cet attirail, presque au sortir de Moscou, empêcha une belle manœuvre de réussir.

Deux routes conduisaient de Moscou à Kalouga : l'une ancienne, beaucoup moins longue, sur laquelle s'était assis Koutousof, à Tarontino; l'autre, plus longue mais facile, qui se repliait à droite, passait à Formins-koïé, Barowsk et Malo Jaroslawetz. Napoléon ayant le dessein d'attaquer Koutousof et de le détruire avant d'arriver à Kalouga, prit la vieille route. Quand il approcha de Tarontino, il reconnut que l'armée russe occupait une position formidable dont on ne pourrait la déloger que

Digitized by Google

par de très grands sacrifices, peut-être vingt mille hommes dont les blessés seraient difficiles à transporter. Il prit alors le parti d'une retraite définitive, écrivit à Mortier de sortir de Moscou, de faire sauter le Kremlin et de prendre la route de Wereja; il prescrivit à Junot d'abandonner la position de Mojaïsk et de se retirer à Smolensk avec ses blessés. Il plaça un de ses corps vis-à-vis de Tarontino, feignit de reconnaître la position, tandis que son armée faisait un mouvement de côté à droite pour gagner la nouvelle route de Moscou à Kalouga. Il espérait être à Malo Jaroslawetz avant que Koutousof connût son mouvement, ce qui ferait tomber naturellement Tarontino et lui permettrait d'arriver facilement à Kalouga. La multitude des voitures qui le suivaient rendit extrêmement difficile et retarda beaucoup la marche de l'armée par des chemins de traverse. Instruit que Napoléon avait pris une nouvelle direction, Koutousof dirigea ses premiers corps sur Malo Jaroslawetz et hâta sa marche pour prendre position en arrière de cette ville.

Malo Jaroslawetz était placée sur le penchant d'une colline très rapide, au bas de laquelle coulait un ruisseau fangeux, dont le passage fut faiblement défendu. Mais la ville présenta bientôt une scène de carnage horrible; sept fois elle fut prise et reprise, sans qu'on pût dire à qui demeurerait l'avantage. Enfin les Russes l'abandonnèrent et allèrent rejoindre Koutousof, qui venait de se choisir en arrière une position presque aussi redoutable que celle de Tarontino.

Napoléon, effrayé d'une perte de cinq mille hommes qu'il venait d'éprouver, consulta ses généraux sur ce qu'il y avait à faire. Pensant que la retraite la plus

Digitized by Google

prompte et la plus courte serait la meilleure, ils conseillèrent de regagner la route de Smolensk à Moscou. Davoust était d'avis qu'il fallait se rendre à Smolensk par une route intermédiaire, afin de se procurer plus facilement des vivres. Napoléon eût préféré marcher sur Koutousof et s'ouvrir un passage sur Kalouga; mais ce qui l'avait empêché de continuer sa marche par Tarontino l'arrêtait encore ici; il craignait non d'être vaincu, mais d'avoir un trop grand nombre de blessés à traîner à sa suite. Il se détermina à accepter l'opinion du plus grand nombre et reprit la direction de Mojaïsk par des chemins de traverse où les voitures, les blessés, l'abattement, jetèrent bientôt le plus complet désordre; les chemins étaient couverts de caissons, de canons, de chars brisés, de blessés mourants. Pour ne pas être témoin d'un spectacle si affligeant, Napoléon se plaça à l'avant-garde. Nous avions perdu huit jours bien précieux dans cette pointe sur Kalouga; si la retraite se fût opérée directement par Borodino sur Smolensk, nous aurions eu des malheurs moins grands à déplorer. Mortier fit heureusement sa jonction avec l'armée et vint lui rendre un peu de confiance. Tout était désolant sur la route qu'on avait dévastée deux mois auparavant. En traversant le champ de bataille de la Moskowa, on fut saisi d'horreur à la vue de cette multitude de cadavres auxquels on n'avait pas même donné la sépulture. On retrouva les blessés laissés au couvent de Kolostkoï et nos médecins qui avaient montré un admirable dévouement pour soigner amis et ennemis.

Koutousof, après avoir attendu Napoléon quelques jours, ayant appris qu'il se dirigeait vers le nord, se

Digitized by Google

persuada qu'il allait prendre une route différente de celle qu'il avait suivie afin de gagner Vitebsk : il ne pouvait se persuader qu'il pût suivre une route dévastée où il n'y avait rien, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Après avoir cherché de tous côtés, il apprit enfin la véritable direction de notre armée et se plaça sur notre flanc gauche pour nous harceler sans cesse, surtout avec ses Cosaques, soldats admirables pour ce genre de guerre. Tout ce qui s'écartait du corps de l'armée, tout ce qui restait en arrière était fait prisonnier ou massacré. Davoust, placé à l'arrière-garde, fit de vains efforts pour rallier tous ses soldats; ses chevaux tombaient, les routes demeuraient couvertes de bagages, de canons, de voitures, de blessés. Napoléon blâmait vivement Davoust, qui s'irrita de reproches immérités et disait avec les soldats que la place de l'empereur était non à l'avant-garde où il n'y avait pas de difficultés, mais à l'arrière-garde où les embarras et les dangers se multipliaient. Quand il se rencontrait un faible obstacle, la confusion augmentait et présentait à l'ennemi l'occasion d'un facile triomphe. Ainsi à Czarewo-Zamitchi, où se trouvaient un défilé et un cours d'eau assez difficile, l'arrière-garde, les gens non armés se poussèrent, s'écrasèrent et laissèrent aux Cosaques une nouvelle victoire facile à remporter.

Les lieutenants de Koutousof, n'écoutant pas sa froide prudence, voulurent tenter une affaire à Viazma; ils nous tuèrent quatre mille hommes, mais ils furent à leur tour obligés de céder après une perte plus considérable que la nôtre. Ce fait d'armes releva un peu le courage de l'armée, dont l'arrière-garde dut être protégée par Ney, en remplacement de Davoust dont l'empereur était mécontent.

Digitized by Google

Le 6 novembre il tomba à gros flocons une forte neige que Koutousof salua comme un auxiliaire plus heureux que ses soldats. La terre apparut bientôt couverte d'un linceul blanc; des détachements, en cherchant des abris, s'égaraient; les soldats les moins robustes laissaient tomber leurs armes et ne cherchaient pas à se défendre contre les coups des Cosaques; les chevaux qu'on n'avait pas eu la précaution de ferrer à glace s'abattaient; les soldats accouraient les dépecer pour se nourrir de leurs chairs sanglantes.

A son arrivée à Darogobouje, Napoléon divisa son armée en deux corps, dont l'un, sous le commandement du prince Eugène, dut prendre la route de droite pour atteindre Vitebsk, tandis que l'autre se dirigerait sur Smolensk. Eugène rencontra bientôt les plus grands obstacles. Nos colonnes arrivées à Vop à la nuit, s'avancèrent sur le pont qu'elles croyaient terminé; plusieurs soldats furent jetés dans les eaux; les autres, obligés de reculer, foulaient aux pieds leurs camarades s'ils étaient les plus forts, ou étaient broyés s'ils étaient les plus faibles. L'armée s'engagea dans les gués ou passa à la nage. Quelques bagages et des canons franchirent le courant, mais le reste de l'artillerie enfonça dans la boue, et on fut obligé de l'y laisser. Le corps d'Eugène présenta alors le plus triste spectacle : les hommes armés ou désarmés se mêlaient à tous les régiments, aux familles malheureuses qui suivaient l'armée. A Doukowtchina, Eugène ayant trouvé des vivres, l'armée voulait se reposer : il fallut non point marcher en avant, mais se diriger vers Smolensk, car Vitebsk venait d'être pris. Eugène mit le feu à la ville pour arrêter l'ennemi un moment, et s'avança à la lueur de l'incendie. Enfin, après des peines inouïes, l'ar-

Digitized by Google

mée aperçut Smolensk et se crut sauvée ; et cependant elle n'avait encore vu que le commencement de ses désastres.

L'armée dirigée par Napoléon n'avait été guère plus heureuse ; nous ne retracerons pas la multitude des petits combats qu'elle eut à soutenir. Rien n'était plus triste que les campements ; les hommes engourdis se pressaient autour de grands feux, s'endormaient pour ne plus se relever, ou les membres gelés se gangrenaient en quelques heures, et la mort ne tardait pas à frapper. Au moment du départ, les soldats les plus forts essayaient de réveiller leurs voisins ; ceux-ci étaient morts ou tellement engourdis, qu'ils préféraient mourir que d'entreprendre une nouvelle et pénible marche. On reconnaissait les morts sous la neige à de faibles éminences comme celles qu'on voit dans les cimetières fraîchement labourés. Enfin la grande armée toucha Smolensk, où l'on espérait trouver le terme des souffrances. Là, comme partout, les vivres furent gaspillés par une foule affamée. Si Napoléon ne trouva pas assez de ressources pour faire vivre pendant tout un hiver son armée réduite à quarante et quelques mille hommes, il put du moins la faire reposer un peu, la réorganiser et la raffermir par les troupes fraîches qui étaient dans cette ville. Toutefois, ces troupes fraîches n'étaient pas aussi nombreuses que Napoléon l'espérait, et cela par sa faute.

Le lecteur se rappelle qu'en sortant de Moscou, l'empereur avait expédié au gouverneur de Smolensk l'ordre d'envoyer à Jelnia le général Baraguay-d'Hilliers avec sa division. Cet ordre n'ayant point été révoqué quand Napoléon reprit la route de Mojaïsk à Smolensk, Baraguay-

Digitized by Google

d'Hilliers se trouva enveloppé de Russes, sans appui, et son corps fut en partie détruit. Cette nouvelle fâcheuse n'était pas la seule qui devait affliger Napoléon à Smolensk : il y apprit que les deux corps placés sur ses ailes n'avaient pu contenir l'ennemi qui se préparait à lui barrer le passage des fleuves. Alexandre, voyant Napoléon s'aventurer jusqu'à Moscou et s'y établir, conçut un plan qui devait amener la destruction de l'armée française et peut-être faire tomber Napoléon entre ses mains; il prescrivit à Wittgenstein et à Tchitchakof de réunir leurs forces, de se porter derrière quelque grand cours d'eau et d'y arrêter l'armée française, que Koutousof aurait harcelée et détruite en détail. Nous devons suivre les opérations de ces deux généraux.

Tchitchakof, chargé du commandement de l'armée russe qui opérait contre la Turquie, avait voulu, avant la conclusion de la paix entre le sultan et le czar, marcher sur Constantinople, dont il pouvait facilement s'emparer; il avait ensuite proposé de s'avancer sur la Dalmatie et de faire de ce côté une puissante diversion. L'empereur Alexandre avait repoussé ces demandes, parce qu'elles devaient exciter les craintes de l'Autriche, la déterminer à armer fortement et à prendre une part beaucoup plus active à la guerre. Alexandre crut qu'il serait bien plus sage à Tchitchakof de se replier sur l'aile droite des Français, de rejeter sur Varsovie Schwartzenberg et Régnier, et de s'avancer vers Minsk pour prêter la main à Wittgenstein et couper la retraite aux Français. Tchitchakof opéra ce mouvement avec talent, joignit le corps de Tormasof au sien, forma ainsi une armée de soixante-cinq mille hommes, s'avança contre

Digitized by Google

Régnier et Schwartzenberg, et les obligea à reculer. Quand il les sut assez éloignés, il laissa Sacken avec vingt-sept mille hommes devant Schwartzenberg, et Essen à Proujani avec cinq mille hommes, pour contenir Régnier; il prit trente mille hommes, avec lesquels il s'empara de Minsk, où nous avions des magasins immenses, et s'avança sur la rive droite de la Bérésina, pour faire sa jonction avec Wittgenstein, dont nous avons à raconter les opérations.

Le corps du maréchal Oudinot avait été porté sur la Dwina pour contenir le corps de Wittgenstein, qui avait été très faible au début de la campagne. Fortifié ensuite par les troupes de Finlande, Wittgenstein s'était trouvé en état d'attaquer; Gouvion Saint-Cyr, chargé du commandement en place d'Oudinot blessé, manœuvra pour se réunir à Victor, qui se vit bientôt à la tête de trente-six mille hommes. Après s'être soutenu à Smoliani contre Wittgenstein, qui l'attaqua avec des forces supérieures, il se replia sur Sanno et laissa ainsi à découvert les routes de Minsk, de Vitebsk et de Wilna. Vitebsk tomba au pouvoir des Russes avec le général Poujet, le commandant Chavardès et une partie de la garnison. Il n'y avait donc pas d'obstacle pour empêcher la jonction de Wittgenstein et de Tchitchakof. Telle était la situation des affaires quand Napoléon arriva à Smolensk. Il fallait à tout prix empêcher la jonction des deux armées; car, une fois réunies, il n'y avait plus d'issue pour l'armée française. Napoléon prescrivit à Victor et à Oudinot, qui avait repris le commandement de son corps, d'agir avec une extrême vigueur contre Wittgenstein et de le rejeter derrière la Dwina, quoi qu'il pût leur en coûter;

Digitized by Google

il fit en même temps expédier à Schwartzenberg et à Régnier l'ordre de ne pas se laisser arrêter par un faible rideau, mais de marcher sur Minsk.

Plusieurs routes se présentaient à Napoléon pour rentrer dans la vieille Pologne. Vitebsk ayant été enlevé, il ne fallait pas songer à la route qui y conduisait; celle qui allait au Niémen par Krasnoï, Orcha, Borisow et Minsk avait l'avantage d'être la plus courte et de n'avoir point été dévastée comme l'autre. Napoléon s'arrêta à celle-ci. Afin de n'avoir pas d'encombrement, il résolut de partir lui-même le 14 à la tête du premier corps; Eugène dut le suivre le 15, Davoust le 16 et Ney le 17, après avoir fait sauter les fortifications de Smolensk. Cette division de nos forces fut une faute; car si l'armée avait marché en corps présentant un effectif bien armé de plus de quarante mille hommes, Koutousof n'aurait osé l'attaquer avec les cinquante mille hommes qu'il avait sous ses drapeaux. Le dessein du général russe était de harceler notre armée, de l'attaquer dans les défilés et de l'acculer à quelque grande rivière pour la détruire. Koutousof, cotoyant l'armée française, trouva devant Krasnoï une position très favorable pour attaquer chacun des corps qui se présentaient l'un après l'autre. Avant d'arriver à Krasnoï, l'armée était obligée de traverser un défilé où il était facile de l'arrêter. Koutousof laissa passer Napoléon le 15; mais le 16, quand parut Eugène, il l'attaqua avec une violence extrême et lui barra le chemin; quand la nuit fut close, Eugène sacrifia la division Broussier et passa en silence; il eût même été pris si un de ses officiers n'eût, en parlant russe, persuadé que c'était un corps russe.

Digitized by Google

Pour sauver Davoust, Napoléon s'arrêta à Krasnoï, vint le lendemain à sa rencontre et le dégagea. Restait Ney, dont le corps devait enfin arriver. Napoléon, sentant que sa position devenait extrêmement critique, l'abandonna à son mauvais sort et partit de Krasnoï, donnant ordre aux divisions arrivées dans cette ville de le suivre. Ney arriva avec ses sept mille hommes et fit des efforts héroïques pour franchir le défilé. Après une perte de trois mille hommes il recula, fit un détour, franchit hardiment le Dnieper sur la glace, et trompa ainsi Koutousof qui s'attendait à le prendre. Il rejoignit Napoléon à Orcha avec douze cents hommes exténués, faible reste des sept mille qu'il avait en quittant Smolensk. On a accusé Davoust d'avoir abandonné Ney; cette accusation, si on peut la regarder comme un crime, doit retomber sur Napoléon, qui, dans cette circonstance, ne consultait que l'intérêt de l'armée, car tout le pressait d'arriver le plus tôt possible sur la Bérésina, qui allait être absolument interceptée. Loin de pouvoir rejeter Wittgenstein au-delà de la Dwina, Oudinot et Victor se soutenaient à peine devant lui, sur la haute Bérésina, et déclaraient que s'ils n'étaient secourus, ils périraient. Un corps détaché de Tchitchakof venait de se rendre maître de Borisow, où Napoléon espérait franchir la Bérésina.

Plus le danger devenait grand, plus la désorganisation pénétrait dans l'armée; tous les soldats devenaient des maraudeurs; la garde elle-même, qui avait pendant longtemps donné l'exemple d'une exacte discipline, succombait et connaissait à peine ses aigles. Devant le péril Napoléon essaya de remettre un peu d'ordre parmi ses troupes et s'avança vers la Bérésina. La situation était

Digitized by Google

effrayante : à gauche nous avions Koutousof, à droite Wittgenstein, devant nous une rivière profonde, dont les rives opposées étaient défendues par Tchitchakof. Un hasard fit découvrir à Napoléon un lieu où il pourrait facilement jeter des ponts et franchir la rivière. Le général Corbineau remontait la rive droite poursuivi par les ennemis, quand, apercevant un paysan qui traversait la Bérésina, il le suivit avec ses sept cents chevaux et rendit compte à Napoléon de la facilité qu'il y avait de jeter des ponts en ce lieu. Quand il eut reconnu le gué, l'empereur ordonna de repousser les Russes de Borisow; ils cédèrent facilement, mais ils rompirent le pont. Pendant qu'on travaillait à préparer le pont de chevalets qu'on devait jeter à trois lieues au-dessus de Borisow, Napoléon feignit de chercher au-dessous de cette ville un lieu pour tenter le passage; Tchitchakof y fut trompé et laissa construire sans obstacle deux ponts sur la Bérésina, l'un pour les voitures et les chevaux, et l'autre pour les hommes de pied. Ce travail fut exécuté sous la direction du général Eblé, par des soldats d'un dévouement au-dessus de tout éloge, car ils travaillaient ayant de l'eau jusqu'au-dessus des épaules, dans le fleuve chargé de glaçons. Ils se rechangeaient après quelques heures de travail, prenaient un peu de repos, puis venaient relever ceux qui les avaient remplacés. La plupart de ces braves gens périrent victimes de leur dévouement; le général Eblé succomba lui-même quelques semaines après.

Quand le premier corps fut passé sous les ordres d'Oudinot, il s'avança vers Zembin, sur la route de Wesselowo, pour chasser la division russe de Tchaplitz, qui

Digitized by Google

aurait pu nous exposer au plus grand péril si elle avait exécuté ce que la prudence la plus vulgaire eût réalisé. En effet, à une faible distance de Wesselowo, la route traversait un bois marécageux, et en un endroit elle se composait de trois ponts en bois de six cents mètres de longueur. Si ces ponts eussent été détruits, l'armée, en débouchant de la Bérésina, aurait dû descendre la rive droite de la Bérésina et tomber dans l'armée de Tchitchakof. Ce général, toujours trompé sur les dispositions des Français relatives au passage de la Bérésina, non-seulement ne les inquiéta pas dans la construction des ponts, mais leur permit de passer le fleuve pendant une partie de la journée du 26 et pendant celle du 27 novembre, et leur laissa le temps de réparer tous les accidents survenus aux moyens de passage. Prévenu seulement le 27 au soir, il accourut le lendemain matin et essaya de rejeter nos corps dans la Bérésina; nous étions assez forts pour lui tenir tête, il fut repoussé. Sur la rive gauche, Victor soutint les efforts de Wittgenstein devant Borisow, puis, le 27 au soir, se dirigea vers Studianka pour passer à son tour; il laissa la division Partouneaux devant Borisow, pour continuer à tromper l'ennemi; elle fut prise le 28. Le duc de Bellune eut bientôt à soutenir, avec quinze mille hommes, les efforts de Wittgenstein, dont les forces s'élevaient à plus de quarante mille hommes. Il sut choisir des positions heureuses, se soutint tout le jour et passa pendant la nuit. Restaient environ quinze mille personnes, soldats sans armes, hommes, femmes et enfants qui s'étaient cantonnés dans le village de Studianka, où ils avaient des vivres, un abri, du feu. On les pressa de passer pendant la nuit; mais,

Digitized by Google

abattus par le sommeil, goûtant un moment de repos, ne voulant pas s'exposer au milieu des ténèbres, ils prétendirent obstinément attendre le jour; mais au jour Wittgenstein arriva près de Studianka et se présenta pour forcer le passage. Une confusion étrange se manifesta alors: on se poussait, on se culbutait, les voitures écrasaient les piétons. Pour ne pas donner un passage à l'armée ennemie, le général Eblé livra le pont aux flammes quand la dernière de nos divisions, celle de Girard, se fut fait jour. Alors des milliers d'infortunés, dont la dernière espérance vient de s'évanouir, s'efforcent de s'ouvrir un passage à travers les flammes; ils se cramponnent aux chevalets, d'autres se hasardent sur la glace mal affermie, elle s'entr'ouvre et ils sont engloutis. Wittgenstein fit prisonniers quelques mille traînards, tristes débris de cette cohue, et prit trois pièces de canon; nous avions eu plus de six mille tués ou blessés, et nous abandonnâmes aux Russes une grande quantité de bagages et de richesses enlevées à Moscou.

Le passage de la Bérésina ne fut pas, comme on le croit généralement, le point où se désorganisa l'armée française; s'il y eut des scènes lamentables, il y eut aussi de beaux faits d'armes. Les soldats reconnaissaient encore leurs chefs, les divisions existaient; la cavalerie avait le plus souffert, car Napoléon, voulant former quatre compagnies de cavalerie légère de cent cinquante hommes chacune, pour éclairer sa marche, fut obligé de demander des chevaux à ses officiers.

Le froid qui, après avoir été assez intense, était diminué, reprit alors avec la plus grande rigueur; les hommes, mal vêtus, sans souliers, dans un pays où ils ne

Digitized by Google

trouvaient presque point de bois ni de vivres, périssaient d'inanition et de froid. Il semble qu'au milieu d'une telle détresse, si l'ennemi s'était présenté, il aurait facilement triomphé; il essaya une nouvelle attaque à Molodeczno : il fut repoussé avec une grande vivacité. D'ailleurs l'hiver triomphait des Russes eux-mêmes, qui cessèrent jusqu'à Wilna d'inquiéter nos troupes. Ce fut à Molodeczno que Napoléon écrivit ce 29e bulletin dont la simple vérité surpassa les craintes générales. « Les généraux, y était-il dit, faisaient les fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. »

Arrivé à Smorgoni, Napoléon avait l'âme navrée de douleur; il voyait son armée détruite et sentait la nécessité d'en reformer une autre; il se demandait, s'il venait àpérir, ce que deviendrait son empire ; il savait que la fameuse conspiration Malet, dont nous parlerons, avait failli réussir. Il réunit ses officiers, leur communiqua sa volonté et nomma Murat pour le remplacer. Daru lui dit franchement que son départ serait la ruine complète de l'armée et qu'il serait regardé comme une désertion. Ce départ fut une grande faute. Si Napoléon fût resté quinze jours seulement à la tête de son armée, il eût ramené facilement quarante-cinq mille hommes sur le Niémen, il eût pu appeler à lui Schwartzemberg et Régnier avec quarante mille hommes; Macdonald et les Prussiens, au nombre de vingt mille, eussent répondu à son ordre; c'était donc une armée de plus de cent mille hommes que la Russie affaiblie n'aurait osé attaquer, et devant laquelle l'Allemagne ne se serait point agitée comme elle le fit : son départ fut réellement sa ruine. A la nouvelle du départ de Napoléon, les officiers tombèrent dans

Digitized by Google

un sombre désespoir et l'accusèrent de désertion; les soldats exténués y furent presque insensibles, ou plutôt ils profitèrent de ce départ pour ne plus conserver l'ombre de discipline; il n'y eut dès-lors ni rang, ni régiment, ni drapeau, ni armes; les hommes marchaient à la débandade, laissant tomber sans s'en inquiéter ceux que le froid tuait. La légion Loison, sortie de Wilna pour venir à la rencontre de la *grande armée*, se désorganisa à son exemple.

Enfin le 8, deux jours après le départ de Napoléon, l'armée entra à Wilna, où il y avait des magasins immenses de tout genre et quelques troupes qui n'avaient point souffert. Presque en même temps les ennemis parurent aux portes de la ville. Si Napoléon se fût trouvé là, il aurait rendu à ses troupes l'énergie nécessaire pour résister aux Russes; mais Murat, officier très brave sur le champ de bataille, magnifique dans une parade, était alors abattu; il n'avait pas assez d'autorité pour rendre la vie à l'armée; il ordonna d'évacuer la place. Les traîneurs et les blessés, laissés en grand nombre à Wilna, furent cruellement traités par les Cosaques; les Juifs les assassinaient par avidité, les dépouillaient, puis les jetaient par les fenêtres; les malades, dans les hôpitaux, étaient abandonnés sans secours; les prisonniers, conduits dans l'intérieur du pays, se voyaient assaillis à chaque pas par une populace ameutée qui leur reprochait la destruction de la ville sainte de Moscou et la ruine de la Russie; c'est à peine si les officiers russes pouvaient les arracher à la fureur populaire. C'est seulement quand la première exaspération fut passée, que le sort de nos prisonniers put s'améliorer.

Digitized by Google

L'armée partie de Wilna, où elle laissait aux Russes des magasins immenses en habillements, en vivres, en eau-de-vie, s'élança, avec ses canons, à la débandade, sur la route de Kowno; elle eût infailliblement péri jusqu'au dernier homme, si Ney, à la tête de quatre mille soldats de troupes fraîches de la division Loison arrivée depuis peu à Wilna, n'eût sans cesse fait face à l'ennemi. A huit kilomètres de Wilna, l'armée arriva à la montagne très roide de Ponaris, couverte alors de glace; les hommes pouvaient à peine gravir la pente; quant à l'artillerie et aux bagages, vainement on tentait de les enlever, vainement on triplait les équipages et on y ajoutait des soldats: quand une voiture était arrivée à une certaine hauteur, elle reculait et entraînait tout à sa suite. On fut réduit à la douloureuse nécessité d'abandonner fourgons, voitures, canons, caissons, le trésor lui-même. Enfin nos bandes, mollement suivies, arrivèrent à Kowno au nombre de trente mille hommes, dont deux mille de la division Loison et cinq cents de la garde étaient seuls capables de tirer un coup de fusil. C'étaient là les débris de la grande armée qui avait passé le Niémen. Encore ces débris, si dignes de pitié, ne purent demeurer à Kowno, que Ney et Girard ne surent défendre; ils se sauvèrent presque seuls. Quand Murat entra à Kœnigsberg, c'est à peine s'il put réunir cinq cents hommes armés.

Des quatre cent cinquante mille hommes de la grande armée qui avaient traversé le Niémen sous les ordres immédiats de Napoléon, cent mille étaient prisonniers en Russie, plus de trois cent mille étaient morts; environ quarante mille traînards rentrèrent en France ou

Digitized by Google

regagnèrent les drapeaux. Quant aux corps de Régnier, de Schwartzenberg et de Macdonald, ils étaient presque intégralement conservés. Schwartzenberg se cantonna sur les limites du grand duché de Varsovie, en attendant qu'il fût appelé à nous combattre. Régnier put plus tard rejoindre notre armée.

Quand Murat s'était retiré à Kœnigsberg il avait cru que ce serait le terme de la retraite. Le vieux Koutousof, auprès duquel l'empereur Alexandre était accouru à Wilna, lui conseillait en effet de suspendre sa marche et même de traiter avec la France. Mais il y avait auprès d'Alexandre un grand parti qu'on peut regarder comme le parti allemand, qui poussait ce monarque à travailler à la libération de la Germanie du joug de l'empereur Napoléon, qui engageait les Prussiens à reconquérir leur indépendance, et tâchait d'entraîner à la défection le général York, commandant des forces prussiennes au service de la France.

Le maréchal Macdonald, qui avait avec lui la division polonaise de sept à huit mille hommes et le corps auxiliaire prussien, était demeuré longtemps du côté de Riga, attendant des ordres sans en recevoir. Quand il apprit que la grande armée avait repassé le Niémen, il se replia sur Tilsitt, essayant de se faire suivre des Prussiens, qui apportaient sans cesse des prétextes de retard. Le général prussien York, quoique en sous-ordre et bien qu'il reconnût pour chef l'honnête général Growert, avait pris un tel ascendant sur le corps, qu'il le commandait réellement. Comme tous les officiers prussiens souhaitaient l'indépendance de leur pays, il écouta avec une extrême complaisance les propositions des officiers russes qui

Digitized by Google

l'engageaient à se faire prendre pour échapper aux Français. Il mit en effet tant de retard dans sa marche que, environné des troupes russes, il signa une convention de neutralité et en donna connaissance au maréchal Macdonald. Si notre patriotisme nous porte à blâmer cet acte, la justice nous engage à l'excuser, car si un général français se fût trouvé dans de pareilles circonstances et qu'il eût le premier travaillé à sauver l'indépendance de notre pays, nous n'aurions pas assez d'éloges à lui prodiguer; comment blâmer un acte semblable dans un officier prussien sincèrement ami de son pays?

La défection du corps prussien produisit un effet immense dans toute la Prusse. Les patriotes prussiens, non contents d'exciter l'enthousiasme national, appelaient encore les plus grands ennemis de la France à Kœnigsberg, où se trouvaient nos officiers, la division Heudelet, qui n'avait point franchi la Vistule, les débris de l'armée de Russie, et où Macdonald cherchait à se retirer avec ses Polonais. Ils disaient bien qu'ils n'en voulaient pas aux Français, mais seulement à l'ambition insatiable de Napoléon, véritable fléau pour la France aussi bien que pour l'Allemagne. Malgré cette distinction entre les Français et leur empereur, il était évident que la position ne serait pas tenable dans cette ville, et que bientôt il faudrait tirer l'épée. Et comment espérer de vaincre quand l'armée était dissoute, que Murat laissait tout aller sans direction, que Ney déclamait tout haut contre son imprudent empereur, que les meilleurs généraux périssaient ou tombaient dans le marasme?

L'armée se mit en retraite, laissant Macdonald à vingt lieues en arrière. Cet officier parvint à opérer sa retraite

Digitized by Google

avec ses Polonais, et se réunit sur la Vistule aux autres corps. Murat jeta des troupes dans Dantzig, où Rapp se trouva bientôt à la tête de vingt-cinq mille hommes aguerris, avec des vivres considérables, et fit commencer de grands travaux de défense.

Murat, qui avait établi son quartier général à Thorn, voyant Dantzig bloqué, se crut obligé de rétrograder encore; il laissa dix mille hommes dans la place et se replia sur Posen, où il fut à la tête de dix mille hommes seulement, dont quatre mille Français; c'était là tout ce qu'il avait pu réunir des armées françaises en ramassant les corps qui n'avaient pas point part à l'expédition de Russie, mais avaient été échelonnés vers la Vistule. Arrivé à Posen, Murat, au désespoir de se trouver à la tête d'une si faible escorte, prétexta l'absolue nécessité de sa personne à Naples, remit le commandement au prince Eugène de Beauharnais et retourna en Italie. Les corps de Régnier et Schwartzenberg, laissés d'abord à Minsk sans ordre, avaient imité Macdonald, s'étaient repliés d'eux-mêmes, et avaient cherché leur salut du côté de Varsovie; Régnier s'y était jeté, Schwartzenberg avait gagné le territoire autrichien touchant à Cracovie.

Quand Napoléon apprit la triste situation de ses affaires en Allemagne et en Pologne, il croyait son armée encore assise sur le Niémen au nombre de deux cent mille hommes; quant il sut qu'il lui restait à peine quelques soldats perdus à Dantzig, à Thorn, et le reste du corps de Régnier à Varsovie, il s'emporta contre les officiers qu'il avait chargés d'opérer la retraite. Il regarda cependant comme un bonheur de se voir maître de la ligne de la Vistule par quelques positions importantes; il prescrivit

Digitized by Google

à Eugène d'occuper la ligne de l'Oder par Custrin, Stettin, Glogau et Spandau. Pressé bientôt de se replier encore, Eugène se retira vers l'Elbe inférieur et fit évacuer Berlin. Seulement il marqua sur l'Elbe une troisième ligne de défense par l'occupation des villes fortes de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg; encore cette dernière place devait-elle nous échapper par un soulèvement occasionné par l'enthousiasme allemand. C'était là la situation de notre armée en janvier 1813.

§ VI. *Rapports de la France avec les Etats-Unis. — Etat des affaires en Espagne.*

La Russie n'était pas le seul lieu où nous eussions été malheureux en 1812; notre grande ennemie l'Angleterre, qui aurait dû éprouver un échec très considérable en Amérique et en Espagne, se soutint partout avec un excessif bonheur, et malheureusement à cause des fausses mesures politiques de Napoléon

Le lecteur se rappelle que l'Angleterre avait répondu au blocus continental de Napoléon par le blocus maritime, lequel interdisait l'accès de nos ports aux neutres, et spécialement aux Américains, qui ne pouvaient naviguer sans une licence reçue de Malte ou de Londres. Pour se rendre favorable la jeune république des Etats-Unis, Napoléon modifia en sa faveur les décrets de Berlin et de Milan, mais à condition qu'elle exigerait le rappel des mesures adoptées par l'Angleterre, ce qui devait assurément amener une déclaration de guerre de l'Union américaine à notre adversaire. Napoléon pouvait entraîner les Etats-Unis par une mesure

Digitized by Google

large, en ouvrant nos ports aux Américains et en surveillant la prohibition des marchandises anglaises; mais, au lieu de cela, il se contenta de leur ouvrir trois de nos ports, ceux de Bordeaux, de Nantes et du Hâvre, faisant poursuivre à outrance les navires américains qui abordaient dans d'autres ports et qui touchaient à la Tamise ou qui transportaient des farines de Lisbonne à Cadix. De là de vives réclamations, que nous verrons succéder à la chute du régime impérial, et que Louis-Philippe apaisa par une indemnité de vingt-cinq millions.

Si l'Amérique était peu satisfaite de nos procédés, si elle regardait comme insuffisantes les concessions qui lui avaient été faites, elle était bien plus irritée contre l'Angleterre, qui, non contente de saisir ses vaisseaux dépourvus de la licence britannique, prenait tous ses matelots parlant anglais, sous prétexte qu'ils étaient ses sujets. Chacun sait cependant que beaucoup d'Américains de l'Union ne connaissaient d'autre langue que l'anglais. Ce fut là le motif principal qui détermina les Etats-Unis à déclarer la guerre à l'Angleterre (13 juin 1812). Si Napoléon ne se fût pas trouvé au fond de la Russie, il aurait pu tirer un immense parti de cette déclaration de guerre, et contraindre enfin l'Angleterre à entrer sérieusement en négociation pour une paix dont elle sentait l'impérieux besoin.

Outre les pertes causées à l'Angleterre par le blocus continental, cette nation rivale était agitée intérieurement par les partis. Le prince-régent, en prenant en main le maniement des affaires publiques, semblait devoir abandonner la politique de ses prédécesseurs et se jeter dans l'opposition, dont il était l'un des prôneur

Digitized by Google

avant de prendre part au gouvernement; tout l'invitait à réaliser ce projet, si son alliance avec l'opposition était sincère. Perceval, le ministre le plus opposé à la paix, le continuateur de la politique de Pitt, venait d'être assassiné; il n'y avait plus que Wellington, parmi les hommes de gouvernement, qui fût pour la guerre. Toutefois, comme il était difficile de passer subitement d'un système à un autre, le régent nomma ministre Castlereagh, l'un des partisans de la guerre, qui devait donner raison à ce parti non-seulement en Russie, mais encore en Espagne, où Wellington allait obtenir les plus beaux succès.

Quand la campagne de Russie allait commencer, notre position, fort compromise en Espagne par la dispersion de nos troupes, allait devenir bien plus mauvaise, parce que Napoléon retirait plusieurs de ses meilleurs officiers et quelques corps bien aguerris. Il restait cependant encore près de trois cent mille hommes en Espagne, mais ils étaient éparpillés sur la vaste étendue de ce royaume. Spécialement chargé de surveiller Wellington, qui avait soixante mille hommes, dont quarante mille Anglais et vingt mille Portugais, Marmont, avec une armée de cinquante-deux mille hommes, était obligé d'en disperser une partie dans les petites places fortes; il n'avait réellement que quarante-trois mille hommes à mettre en ligne, force bien insuffisante pour tenir tête à l'habile capitaine anglais. Napoléon avait, il est vrai, prescrit aux commandants des autres corps de seconder Marmont, mais ils ne le pouvaient pas ou ils ne le voulaient pas. Il eût fallu, pour les contraindre à l'obéissance, une autorité supérieure fortement constituée, et le faible

Digitized by Google

Joseph, institué commandant général des troupes, ne pouvait se faire obéir. Soult, qui opérait en Andalousie, obligé de continuer le simulacre de siége de Cadix, de défendre Grenade, de garder les défilés de la Sierra-Morena, de surveiller le général anglais Hill et la garnison de Badajoz, prétendait qu'il lui était impossible de distraire une partie de ses forces, qui s'élevaient cependant à plus de soixante mille hommes; d'ailleurs, il croyait que le lieu le plus menacé par Wellington était l'Andalousie, et qu'affaiblir le corps placé à la garde de cette province, c'était exposer nos troupes à être vaincues dans ces contrées. Mais il y avait là une grande erreur, comme nous le verrons; Wellington était trop habile pour porter ses coups en Andalousie. Soult était d'ailleurs mécontent, parce qu'il se croyait dans un commandement au-dessous de son mérite, et qu'il aurait voulu être à la place du vieux maréchal Jourdan, major-général de Joseph, et en réalité le commandant supérieur dans toute la Péninsule. Ainsi Marmont n'eut rien à attendre de Soult, qui refusa en effet poliment de détacher en sa faveur le corps du général d'Erlon.

Suchet avait aussi soixante mille hommes, mais il était obligé de défendre la Catalogne, le royaume de Valence et l'Aragon contre les guérillas; il prétendait aussi ne pouvoir rien faire pour l'armée de Portugal. Il aurait cependant pu protéger la Nouvelle-Castille et la Navarre, et permettre aux corps situés dans ces contrées de se porter du côté des frontières de Portugal.

Le général Dorsenne gardait, avec cinquante mille hommes, la Navarre, le Guipuscoa, la Biscaye, l'Alava et la Vieille-Castille jusqu'à Burgos. Dorsenne, ancien gé-

Digitized by Google

néral de la garde, prétendait n'obéir qu'à Napoléon et refusait les ordres de Madrid.

Il existait enfin une armée du centre sous les ordres immédiats de Joseph et de Jourdan, destinée à garder Madrid, la province de Tolède et celle de Guadalaxara, et à maintenir les communications avec le nord, l'est, le midi et l'ouest. Cette armée était d'environ vingt mille hommes.

Wellington, au lieu de se porter vers le midi comme le croyait Soult, voulait percer dans l'Espagne du côté de Salamanque, couper les communications du centre et du midi avec la France, et faire tomber, par une habile manœuvre, Madrid et nos positions d'Andalousie. Pour atteindre ce but et occuper les corps de troupes françaises dans leurs cantonnements, il fit redoubler d'activité et d'audace aux guérillas; il commanda au général Hill de feindre une attaque vers l'Andalousie, tandis que des corps, formés en Sicile d'Anglais et de Siciliens, débarquaient du côté de Valence et de la Catalogne.

Quand Wellington commença à concentrer ses troupes, Marmont comprit son dessein, rappela à lui ses corps éloignés, et demanda des renforts à Joseph, qui prescrivit à Soult et à Dorsenne de lui en expédier. Si les armées du centre, du nord et du midi lui eussent envoyé chacune dix mille hommes, ce qu'elles pouvaient faire sans inconvénient, il se fût trouvé à la tête de soixante-dix mille hommes, forces bien suffisantes pour rejeter les Anglais en Portugal et les écraser. Un pareil succès n'eût pas été inutile pour l'avenir de Napoléon, qui aurait pu opposer dans le Midi une belle victoire à ses désastres de Russie. Mais Marmont fut absolument abandonné.

Digitized by Google

Wellington fit exécuter d'abord une opération importante par le général Hill, qui, se dérobant inopinément à la présence du corps chargé de le surveiller, vint d'une course rapide s'emparer d'un pont fortifié que nous avions sur le Tage et nous ôter ainsi un moyen facile de traverser ce fleuve, ce qui causa une vive inquiétude à Madrid. Il se porta en même temps de sa personne sur Salamanque, s'empara des couvents fortifiés par les Français et occupa la ville au milieu des témoignages d'allégresse des habitants. Marmont se retira alors derrière le Douro et attira à sa suite le général anglais, qui tenta en même temps le siége de la petite ville d'Astorga. Marmont, craignant de laisser tomber cette place, repassa le Douro dans le dessein de manœuvrer à l'anglaise, c'est-à-dire de ne s'arrêter que dans des positions extrêmement fortes, ce qui, à ses yeux, était le moyen de contraindre Wellington à rétrograder vers les frontières du Portugal. Par différentes manœuvres habiles, Marmont avait forcé l'armée anglaise à se replier vers le Portugal par la crainte d'être coupé de Ciudad-Rodrigo, où se trouvaient ses vivres. Elle était arrivée à une lieue et demie au-dessus de Salamanque, et il avait occupé deux mamelons nommés les Arapiles. Marmont, après s'être porté sur une hauteur voisine, s'avança de manière à pouvoir frapper le centre des ennemis, et prescrivit de déloger les Anglais du mamelon le plus élevé afin de les foudroyer sur l'autre monticule. Les ordres de Marmont furent mal exécutés; quelques-uns de ses chefs s'étaient témérairement engagés, quand, courant à cheval pour les ramener, il fut très grièvement blessé et obligé de remettre le commandement au général Bonnet. L'armée

Digitized by Google

anglaise se mit de son côté en mouvement; bientôt ce fut une mêlée effroyable. Bonnet, blessé grièvement, remit à son tour le commandement au général Clausel, jeune officier plein de zèle et de capacité. Il fut contraint d'abandonner le champ de bataille et d'opérer une retraite difficile. Les pertes avaient été à peu près égales des deux côtés, c'est-à-dire de six mille hommes.

Notre retraite aurait pu être désastreuse, si, par une heureuse circonstance, l'armée du centre ne se fût alors avancée pour seconder l'armée de Portugal. Ce secours tardif, qui aurait pu donner un résultat tout différent à la bataille des Arapiles ou de Salamanque, eut au moins pour effet de rendre les Anglais plus circonspects, et permit à l'armée de Portugal de se retirer vers l'Ebre.

Le centre de l'Espagne étant au pouvoir des Anglais, Joseph se vit obligé de leur abandonner Madrid et de se retirer vers Valence, non-seulement avec ses troupes, mais encore avec les Espagnols dévoués à notre cause, qu'on nommait *afrancesados*. Soult reçut aussi l'ordre de se replier sur Valence. Les deux armées du centre et d'Andalousie une fois réunies, on s'occupa du nouveau plan de campagne. Soult voulait qu'on descendît par l'Aragon pour rejoindre l'armée de Portugal, mais Jourdan fit prévaloir l'opinion de marcher par le haut Tage, de le franchir et de donner la main à l'armée de Portugal. Ce plan réussit complétement, et bientôt nous eûmes quatre-vingt-dix mille hommes contre soixante mille Anglo-Portugais. Il fut alors résolu qu'on marcherait à la rencontre de Wellington pour lui livrer bataille; mais cet habile capitaine sut rendre vains tous nos efforts, et échappa sans cesse à nos coups. Une fois, le général Hill,

Digitized by Google

avec quinze mille hommes, était resté en arrière de quelques lieues; Jourdan proposait de l'environner et de le prendre; Soult trouva le projet trop hardi ou insuffisant, et fit prévaloir l'opinion de marcher en avant; mais Wellington lui échappa complétement; c'est à peine si nous avions pu lui prendre trois mille traînards, fatigués d'une course à laquelle ils n'étaient point habitués.

Nous étions rentrés à Madrid, Wellington avait été rejeté dans Ciudad-Rodrigo; mais un puissant effet n'avait pas moins été produit par la défaite de nos armées aux Arapiles et par l'abandon de l'Andalousie. Toutes les passions avaient été exaltées; nous allons voir comment elles se développèrent.

CHAPITRE VIII.

Année 1813.

§ I. *Vittoria.*

Nous avons vu le maréchal Soult, sur la fin de 1812, se replier sur le centre de l'Espagne et réunir nos troupes pour en faire une armée capable de tenir tête à nos redoutables adversaires. Napoléon ayant besoin de lui pour la campagne de Saxe, qu'il projetait pour 1813, ne lui permit pas d'exécuter ses plans; il remit l'armée française d'Espagne sous les ordres de Joseph, avec des lieu-

Digitized by Google

lenants trop indépendants et trop peu capables de le seconder. Le roi Joseph avait sans doute trois armées, l'une du centre, dont le siége était à Madrid; une autre de droite, sur la Méditerranée, depuis Valence jusqu'à la Catalogne, et la troisième de gauche, dite du Portugal. Au commencement de janvier 1813, Joseph avait ainsi environ quatre-vingt-dix mille hommes de bonnes troupes. Wellington réunit une armée de quarante mille Anglais, de vingt-cinq mille Portugais et de trente mille Espagnols, fort peu exercés aux manœuvres. Il était donc en réalité inférieur en force aux Français, et quand Joseph eut réuni ses trois armées autour de Madrid et qu'il se vit à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, il put se croire supérieur au général anglais. Wellington avait de plus le pays pour lui, l'agitation des guérillas, les flottes anglaises qui soulevaient les populations situées le long de la Méditerranée et le long des côtes de la Galice. Il résolut de se porter sur la Vieille-Castille, de rompre les communications de Joseph avec la France, et de réduire l'armée française à l'impuissance jusqu'à ce qu'elle lui offrît l'occasion de la battre.

Quoique Joseph comprît les desseins de Wellington et que le véritable intérêt de sa cause l'obligeât à quitter Madrid pour s'établir à Valladolid, cependant il éprouvait une grande répugnance à abandonner une capitale qui seule lui fournissait quelques ressources, et il persista à y demeurer encore contre l'opinion de Jourdan, son conseiller principal. Napoléon, qui réglait tout, sans connaître la situation réelle des choses, prescrivit enfin l'évacuation de Madrid, commanda à Joseph de s'établir à Valladolid, et donna l'ordre au général Clausel de

Digitized by Google

prendre l'armée de Portugal pour détruire les guérillas du nord ; il fit encore partir les meilleurs officiers pour la Saxe, et désorganisa une armée qui aurait eu besoin de son unité contre un ennemi très habile et au milieu d'une population prête à tous les sacrifices pour la détruire. Malgré les courses incessantes du général Clausel, les bandes de Porlier, Campillo, Longa, Mina, Mérino échappaient aux coups de nos guerriers, et il fallait trois ou quatre mille hommes pour voyager en sûreté de Bayonne à Burgos.

Wellington se mit en mouvement le 11 mai, passa l'Esla, se porta sur Salamanque, repliant tous nos corps sans difficulté. Il eût fallu alors ramener rapidement toutes nos troupes à Valladolid, mais Joseph ne put réunir que cinquante-deux mille hommes, au lieu de quatre-vingt mille, si ses ordres eussent été plus prompts et mieux exécutés. Comme il était impossible, avec des forces si modiques, de livrer bataille contre une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, Joseph rétrograda sur Burgos, où il espérait trouver des vivres et être rejoint par le général Clausel et ses armées de Portugal et d'Aragon. Mais à peine arrivé à Burgos, ne trouvant ni Clausel, ni vivres, il fut dans la nécessité de continuer à battre en retraite. Deux routes se présentaient, l'une qui conduisait à Logrono, où l'on était bien plus assuré de rencontrer le général Clausel ; l'autre qui menait à Vittoria. On se détermina à prendre cette dernière, principalement parce qu'on avait tracé à Paris cet itinéraire. L'armée, sans cesse menacée par les ennemis, qui furent heureusement contenus par le général Reille, arriva dans la plaine de Vittoria et conçut l'espoir de s'adosser bientôt

Digitized by Google

aux Pyrénées et d'avoir une position inexpugnable, avec quatre-vingt mille hommes pour la défendre. Mais Wellington ne voulait pas nous permettre d'y arriver sans livrer bataille. Joseph, attendant le corps de Clausel et ceux d'Aragon, perdit la journée du 20. Le 21, il fallut accepter le combat sur un terrain qu'on n'avait pas suffisamment étudié ; nos troupes furent éparpillées sans ordre, et ce ne fut que quand la lutte fut engagée, que Jourdan remarqua une éminence d'où il pouvait foudroyer les Anglais débouchant dans la plaine. Le général Cazau, à qui l'on prescrivit ce mouvement, le fit trop tard, après des pertes considérables, et quand il ne pouvait plus appuyer les coups qu'il allait y porter. Les premières décharges de la mitraille firent d'abord un grand effet; mais, dans le décousu de notre armée, il était facile de passer entre les corps et de les tourner. Il ne resta bientôt plus d'autre ressource que d'opérer la retraite, si l'on ne voulait tout perdre ; elle se fit avec la plus étrange confusion. Tout ce que nous avions à Vittoria, familles, bagages, soldats, artillerie, essayait de fuir pêle-mêle, et prit la route de Pampelune parce qu'on n'entendait pas le canon de ce côté. Cinq mille morts ou blessés, dix-huit mille prisonniers, deux cents bouches à feu, quatre cents caissons, un nombre infini de voitures de bagages, furent pour nous des pertes cruelles et pour les Anglais un trophée magnifique.

Joseph était venu à Vittoria dans l'espérance d'être rejoint par le général Foy, qui opérait en Aragon, et par le général Clausel, qui était alors à Logrono. Mais le général Foy n'avait reçu aucun des avis qui lui avaient été expédiés; s'il les avait connus, il serait arrivé avec

Digitized by Google

douze mille hommes. Clausel, à Logrono le 20 juin, cherchait de tous les côtés où était Joseph pour le rejoindre, et il ne put l'apprendre, tant les Espagnols conservaient un secret profond sur nos mouvements. Quand il sut notre désastre, il descendit l'Ebre et se dirigea sur Saragosse, pour opérer sa retraite avec Suchet. Joseph se plaça avec ce qui lui restait de soldats dans les vallées des Pyrénées, sur la frontière de France, essayant de défendre un empire qui allait être entamé de toutes parts.

Napoléon était occupé à faire ses préparatifs pour sa seconde campagne de Saxe pendant la trève de Pleiswitz, quand il apprit le désastre de Vittoria, auquel il avait lui-même tant contribué, en voulant tout diriger du fond de la Saxe, dans un pays qu'il ne connaissait plus. On fit retomber toute la cause du mal sur Joseph et sur ses lieutenants, qui étaient moins coupables que lui-même. Napoléon, suivant son habitude, traita ses généraux vaincus de lâches, d'imbéciles, ordonna à Joseph de quitter l'Espagne et de garder les arrêts à Morfontaine. Enfin il nomma pour refaire les affaires en Espagne le maréchal Soult, à qui il donna le titre de son *lieutenant en Espagne.*

§ II. *Préliminaires de la guerre d'Allemagne.*

L'empire, déjà fortement ébranlé par la fameuse campagne de Moscou et par les événements de la Péninsule, devait, dans le cours de l'année 1813, recevoir les coups les plus terribles. Les malheureux événements de la guerre d'Espagne passent pour ainsi dire inaperçus, c'est

Digitized by Google

pour cela que nous les avons jetés en avant; c'est vers l'Allemagne que se portaient tous les regards. Tout ce qui se faisait alors en politique, en finances, en religion, surtout en travaux, n'avait qu'un but, les grands faits militaires qui devaient se passer en Allemagne.

Trois personnages jouent spécialement un rôle dans ces préliminaires : Napoléon avec la France se dispose à soutenir son vaste empire chancelant; Alexandre, suivi des souverains coalisés, veut le détruire; enfin l'empereur d'Autriche, guidé par Metternich, s'interpose entre les combattants et cherche à les concilier.

I. *Moyens employés par Napoléon pour assurer le succès de la campagne qu'il va entreprendre.*

Napoléon, que nous avons abandonné quittant son armée pour revenir à Paris, avait traversé en traîneau, accompagné seulement de six sujets dévoués, les vastes plaines de la Lithuanie, de la Pologne et de la Saxe; il avait eu soin de se cacher sous des fourrures, car s'il eût été reconnu, on l'eût arrêté et probablement massacré. Il se fit à peine connaître à ses sujets à Varsovie et à Dresde. Rentré aux Tuileries le 18 décembre à onze heures et demie du soir, il se jeta entre les bras de l'impératrice et lui dit ce qu'il ne cessait de répéter, que le froid avait seul tué ses soldats, mais que le mal serait bientôt réparé.

La réception des grands corps de l'Etat pouvait avoir quelque chose d'embarrassant pour lui; il prit le parti de blâmer vivement les différents corps, à l'occasion d'un événement assez grave qui était arrivé durant son absence.

Digitized by Google

Malet, né à Dôle en 1754, avait embrassé avec chaleur les principes révolutionnaires, et mérité ainsi d'être placé à la tête de la garde nationale de son pays. En 1799, il était général de brigade. Il serait parvenu par son mérite aux plus hautes dignités militaires, s'il n'eût été un républicain déclaré. Napoléon l'avait fait enfermer par mesure de sûreté, et il se trouvait sous les verroux quand la campagne de Moscou commença. Rêvant sur les conséquences de cette dangereuse expédition, il se persuada qu'il pourrait s'en servir pour rétablir la république. Feignant d'être malade, il se fit transporter dans un hospice et fit écrire, avec une rare habileté de contrefaçon, des sénatus-consultes pour déclarer le rétablissement de la république et sa nomination au grade de commandant général des forces nationales. Armé de ces pièces, sans aucun complice, il se présente dans plusieurs casernes, annonce que Napoléon a péri en Russie, que le Sénat a rétabli la république et l'a nommé commandant des troupes, se fait reconnaître et obéir, se rend à la prison où étaient renfermés les généraux républicains Guidal et Lahorie, les met en liberté, et va avec eux aux différents ministères. Tous ceux qui n'obéissent point sont arrêtés ou mis en prison. Enfin il se présente au général Hulin, lui débite son thème, et, le trouvant hésitant, lui lâche un coup de pistolet; les assistants, prêts à se soumettre, se révoltent d'une telle brutalité; un commissaire de police le reconnaît, le nomme, et Malet est à l'instant arrêté. Un rêve de Malet avait presque suffi pour détruire la puissance colossale de Napoléon; un simple inspecteur de police fit tout échouer; tant les plus grandes choses dépendent des moindres incidents!

Digitized by Google

Le gouvernement, qui s'était laissé surprendre, déploya le plus grand zèle pour trouver des coupables et les châtier sévèrement. Quoiqu'il n'y eût en réalité aucun complot, que Malet fût le seul coupable, que tous ceux qui l'avaient suivi ne l'eussent fait que par bonne foi, douze têtes tombèrent sous la hache du bourreau, et la conspiration qui avait éclaté le 24 octobre, était punie le 29 du même mois.

Cet événement, dont il avait été instruit pendant sa retraite de Moscou, avait vivement impressionné l'empereur et lui avait appris combien était fragile l'édifice qu'il avait élevé, combien sa dynastie était exposée, s'il venait à disparaître. La conspiration Malet, le facile abandon de l'empire par des personnages éminents, tel fut le thème des réponses de Napoléon aux différents corps; c'est à peine s'il dit un mot des malheurs de sa retraite, qu'il représenta d'ailleurs comme un faible désastre qu'il réparerait très facilement; il ne semblait même pas s'en inquiéter.

La conspiration Malet fit comprendre à Napoléon l'indispensable nécessité de constituer une régence pendant son absence, et il donna à l'archichancelier Cambacérès l'ordre de rédiger un sénatus-consulte par lequel l'impératrice Marie-Louise serait établie régente en l'absence de son mari, et après sa mort durant la minorité de son fils. Marie-Louise, jeune, étrangère, était par elle-même incapable de conduire les affaires; mais il espérait que, guidée par l'archichancelier et initiée dès ce moment au mécanisme du gouvernement, elle dirigerait l'Etat sans trop de difficulté. C'était en effet la seule personne qui pût avoir assez d'ascendant pour gouverner

Digitized by Google

dans le cas d'une catastrophe, car les frères de l'empereur, dans lesquels ce monarque n'avait qu'une médiocre confiance, offraient trop peu de garanties sous tous les rapports, pour qu'on pût remettre entre leurs mains l'exercice du souverain pouvoir. Le sénatus-consulte ne fut prêt qu'au mois de mars; il fut alors publié, et l'impératrice eut entrée au conseil pour y apprendre l'art de gouverner.

A peine arrivé à Paris, Napoléon s'était occupé du soin de préparer de nouvelles forces pour tenir tête à ses adversaires. Il avait déjà cent quarante mille jeunes gens de la classe de 1813 exercés depuis trois mois; il avait obtenu de placer dans les places fortes cent mille hommes de cohortes composées d'hommes de vingt-deux à vingt-sept ans; il se proposa de les conduire hors du royaume; il comptait que son armée avait encore un effectif de deux cent mille hommes; avec le contingent qu'il obtiendrait de ses alliés, il espérait avoir une armée de plus de cinq cent mille hommes, forces bien suffisantes pour écraser la Russie, qui avait fait des pertes presque égales aux siennes. Mais il était dans une grande illusion sur un point : son armée, qu'il avait quittée à Smorgoni, était presque totalement anéantie. Quand il connut le triste état des choses, il expédia ses ordres pour fortifier les trois lignes de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe, et envoya soixante mille hommes au prince Eugène, pour qu'il pût se soutenir du moins sur l'Elbe inférieur; il résolut de doubler les forces qu'il avait d'abord eu dessein de faire sortir de France, et d'élever à cinq cent mille hommes l'armée qu'il se proposait de porter en Allemagne, sans compter les troupes qu'il avait

Digitized by Google

déjà dans cette contrée et celles que pourraient lui fournir ses alliés d'outre-Rhin. Il demanda cent mille hommes sur les classes précédentes, cent cinquante mille pour la classe de 1814, et fit un appel patriotique à toute la France. Les principales villes offrirent alors des cavaliers montés (1); quand elles ne pouvaient trouver le nombre d'hommes qu'elles avaient promis, elles donnaient les chevaux parfaitement équipés et une somme pour le cavalier.

Quoique le sentiment patriotique fût surexcité partout, cependant l'impôt du sang était extrêmement lourd. A Paris, sous le régime le plus sévère et au milieu d'une police redoutée, les femmes du peuple délivraient les conscrits arrêtés; aussi, quand les malfaiteurs voulaient échapper aux mains des agents de la police, ils criaient: *A moi, c'est un conscrit qu'on arrête;* et souvent ils étaient délivrés. Lorsqu'un soldat malade traversait Paris pour se rendre à l'hôpital, les femmes l'environnaient, s'apitoyaient sur son sort et criaient que c'était une des victimes de *Bonaparte*. On ne le nommait alors ni Napoléon, ni l'empereur. Dans les derniers des villages, le même mécontentement se manifestait; seulement il était plus concentré, car en famille même on n'osait manifester sa pensée, de peur que quelqu'un du dehors ne

(1) Paris 500, Lyon 120, Strasbourg 100, Bordeaux 80, Rouen, Lille, Nantes 50, Angers 45, Amiens, Marseille, Toulouse, 30, Metz, Rennes, Mayenne, 25, Pau, Toulon, Bayonne, Besançon, Tours, Versailles, Genève, 20, Nancy, Clermont, Dunkerque, Nîmes, Aix, 15. La plupart des autres villes en offrirent les unes 12, d'autres 10, beaucoup 8, 6, 5, 4, 3, 2. Rome 240, Gênes 80, Hambourg 100, Amsterdam 100, Rotterdam 50, La Haye 40, Leyde 24, Utrecht 20, Dusseldorf 12.

Digitized by Google

saisît quelque mot, ne le dénaturât et n'attirât ainsi des incarcérations. Les soldats avaient la même horreur de l'impôt du sang, et de vieux grenadiers ayant rencontré un jeune conscrit sur la route de Mayence, ils lui dirent : « Où allez-vous donc? — A l'armée. — Attendez donc » que l'empereur vous y mène lui-même, et en atten- » dant retournez chez vous. » C'était une allusion au malheureux départ de Smorgoni, que l'armée ne pardonnait pas à Napoléon.

Malgré ces clameurs, l'organisation des corps se fit rapidement. Napoléon leur donna, pour les former, les officiers qui avaient survécu en assez grand nombre à la triste campagne de Moscou; il en tira d'Espagne et parvint en peu de temps à avoir des corps qu'il se hâta d'exercer.

Le plus difficile était de trouver des chevaux pour l'artillerie, la cavalerie et le train. Grâce aux vingt-deux mille chevaux offerts par les villes, Napoléon put espérer avoir soixante mille chevaux, qu'il lèverait sur les contrées soumises à sa domination. Mais on comprend qu'un pareil armement ne pouvait se faire en quelques jours.

Il fallait aussi de l'argent, non-seulement pour pourvoir aux immenses armements que l'on faisait, mais encore pour solder l'arriéré, qui se montait à quatre-vingt-trois millions; le budget de 1813 accusait encore un déficit de cent quarante-neuf millions : c'était donc deux cent trente-deux millions qu'il fallait se procurer. Depuis que la science financière a marché, on ne serait pas en peine, on recourrait à l'emprunt, et le vide serait bientôt comblé. Napoléon avait, il est vrai, un trésor particulier, formé par les économies qu'il faisait sur sa liste civile,

Digitized by Google

qui se montait alors à quarante millions (1). Il avait ainsi économisé cent vingt-cinq millions. Le trésor de l'armée déposé entre ses mains, s'élevant à cent trente-cinq millions, avait été employé en partie, il est vrai, mais il lui restait encore soixante millions sur ces fonds, et cent millions sur la liste civile. C'était donc cent soixante millions en argent et en or, sans les billets s'élevant à près de trois cent millions. Napoléon, réservant ses trésors pour les besoins extraordinaires, ne voulut pas les livrer, et comme il ne prétendait pas emprunter, il imagina de prendre aux communes les biens qui n'étaient pas divisés ou n'apportaient pas des affouages, mais étaient simplement affermés. Quoiqu'ils eussent une valeur de trois cent soixante-dix millions, ils ne rapportaient que huit à neuf millions. Napoléon pensa qu'en plaçant cent trente-huit millions sur l'Etat, on pourrait, sans aggraver le Trésor, payer les huit à neuf millions de revenu, et avoir en bénéfice deux cent trente-deux millions. Vainement on représenta que c'était une spoliation, une rude atteinte à la propriété; que c'était amoindrir les revenus des communes, revenus qui pouvaient doubler et peut-être quadrupler : Napoléon sentait la force de l'objection, mais, pressé par la nécessité, il passa outre.

Il y avait une grande satisfaction à donner à la nation : le peuple, et surtout la partie sincèrement reli-

(1) Napoléon touchait douze cents francs comme membre de l'Institut. La liste civile était de vingt-cinq millions pour la France, quinze millions provenaient des forêts, des terres, de la liste civile et du royaume Lombardo-Vénitien.

Digitized by Google

gieuse, celle qui a le plus d'influence morale par son exemple, sa vie, ses discours, était profondément affligée de voir le vénérable Chef de l'Eglise en captivité et les cathédrales en triste veuvage. Afin de sortir de cette situation fâcheuse, Napoléon se détermina à s'aboucher personnellement avec le Saint-Père, qui était alors à Fontainebleau ; il y avait été transporté durant la guerre de Russie, de peur que les Anglais ne l'enlevassent de Savone. Pour le disposer en faveur de l'empereur, on adoucit quelque peu sa captivité ; il eut une sorte de liberté, put dire publiquement la messe dans la chapelle du château et bénir le peuple. Tous les prélats, ceux du moins qu'on savait dévoués à Napoléon, se succédaient auprès de lui, vantaient le catholicisme de l'empereur, sa haine contre l'hérésie, son désir de voir le Pape plus grand qu'il n'avait été ; on lui insinuait qu'en sacrifiant quelques intérêts purement temporels, il gagnerait infiniment sous le rapport spirituel, et que d'ailleurs il pourrait obtenir une ample compensation des domaines de Saint-Pierre ; en un mot, on chercha à enivrer d'encens et de douces espérances le Chef de l'Eglise. Quand Napoléon le vit, il se jeta entre ses bras, le nomma son père, parla avec enthousiasme du bien qu'ils pourraient faire tous les deux à l'Eglise et le prépara ainsi à un nouveau concordat. Les évêques courtisans, après avoir vanté la générosité, la munificence, la bonne volonté de l'empereur pour le catholicisme, faisaient craindre que Napoléon, très froissé, pût devenir un nouvel Henri VIII.

C'est par ces manœuvres, c'est en isolant Pie VII de tous les conseillers sincèrement dévoués à sa personne et aux vrais intérêts de l'Eglise, qu'on parvint à arra-

Digitized by Google

cher au Pontife le triste concordat de Fontainebleau. Après avoir établi dans un premier article que le souverain pontificat serait exercé en France et dans le royaume d'Italie de la même manière et avec les mêmes formes qu'il l'avait été par les prédécesseurs de Pie VII, il fut convenu que le Pape aurait auprès de lui des ambassadeurs des puissances étrangères; que les domaines non aliénés du Saint-Père seraient rendus exempts d'impôts; qu'on donnerait une rente annuelle de deux millions en compensation de ceux qui avaient été aliénés; que le Pape accorderait dans les six mois l'institution canonique aux évêques nommés par l'empereur, ou ferait connaître les motifs canoniques de son refus ; après les six mois, le métropolitain devait accorder l'institution; que la propagande et les diverses administrations composant la chancellerie romaine, seraient auprès de lui; que les siéges suburbicaires de Rome seraient rétablis et qu'on les mettrait, ainsi que dix autres siéges tant en France qu'en Italie, entièrement à la nomination du Saint-Siége; qu'il y aurait une réduction d'évêchés dans les Etats réunis depuis peu à l'empire français. Le Pape promettait de rendre ses bonnes grâces aux prêtres, évêques et cardinaux qui avaient sinon trahi, du moins servi trop faiblement sa cause, comme l'empereur s'engageait à bien traiter les *cardinaux noirs*, ceux auxquels il avait ôté la soutane rouge pour les châtier de leur fidélité au Saint-Siége. Enfin le Pape obtint l'insertion de ce paragraphe : « Le » Saint-Père se prête aux conditions ci-dessus en con» sidération de l'état actuel de l'Eglise, et dans la con» fiance que lui a inspirée Sa Majesté qu'elle accordera

Digitized by Google

» sa puissante protection aux besoins si nombreux qu'a » la religion dans les temps où nous vivons. » Il fut entendu que la ville d'Avignon et ses dépendances seraient érigées en principauté presque indépendante en faveur du Pape, qui y fixerait sa résidence.

Malgré la signature apposée au concordat, ce n'était cependant en réalité qu'un projet, car il avait été convenu que le Pape le communiquerait aux cardinaux et prendrait leur avis avant sa publication.

Lorsque les cardinaux noirs furent admis auprès du Saint-Père et qu'ils eurent connaissance du concordat, ils en firent comprendre les dangers; car c'était abandonner le domaine de Saint-Pierre, qui est non point une propriété, mais un dépôt sacré et inviolable. De plus, l'institution canonique conférée par les métropolitains était, pour un prince mal disposé, le moyen de ruiner la foi. Le Pape tomba alors dans un grand abattement, fit une rétractation, et comme le concordat ne devait être publié que de son consentement, il résolut de tenir une conduite purement passive et d'attendre tout des événements qui se précipitaient. Irrité de la conduite du Chef de l'Eglise, Napoléon publia le concordat, le fit insérer au *Bulletin des Lois*, espérant le mettre de force à exécution; mais les événements ne devaient pas tarder à le briser.

Napoléon, dans le dessein de donner une sorte de satisfaction aux idées de liberté qui se faisaient jour de toute part, convoqua le Corps législatif et lui tint un langage destiné à frapper l'opinion du monde. Après avoir vanté ses succès en Russie, avoir montré Moscou tombé en notre pouvoir; après avoir avoué les malheurs

Digitized by Google

de la retraite causés par l'hiver, malheurs qui auraient brisé son âme si, *dans ces circonstances, il avait pu être accessible à d'autres sentiments qu'à l'intérêt, à la gloire et à l'avenir de ses peuples*, il exaltait la France grande, riche, unie, rivalisant tout entière de zèle pour la patrie, les nouvelles provinces, Rome, Amsterdam, Hambourg, aussi bien que les anciennes. Il déclarait qu'il désirait la paix, mais une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de son empire.

Ce discours était extrêmement imprudent; il semblait défier encore l'Europe, et Napoléon prenait une sorte d'engagement d'honneur en face de son peuple de ne faire aucune concession. C'était une nouvelle arme fournie à la Russie, qui déclarait que l'Europe n'aurait de paix que quand Napoléon serait renversé et le monde affranchi de son despotisme.

II. *Alexandre tente de soulever l'Europe contre Napoléon.*

Nous étions encore établis, avec les débris de notre grande armée, sur les bords de la Vistule, quand l'empereur Alexandre, dont l'imagination, deux ans auparavant, avait été si fortement ébranlée par la pensée de recomposer l'Orient, résolut de former une nouvelle Europe sur des bases libérales. Encouragé dans ce dessein par des réfugiés allemands qui l'environnaient, il commença à faire un appel à la Pologne, lui accorda une amnistie entière et lui promit de la reconstituer en un royaume dont il serait le roi. Il donnait de pareilles espérances aux Allemands et les invitait tous à secouer le joug de Napoléon et à reprendre leur indépendance.

Digitized by Google

C'est par là qu'il était parvenu à amener la défection du général York, dont nous avons parlé. Cet événement fit une impression profonde sur tous les Allemands, et principalement sur les sociétés secrètes, dont la principale était celle de l'*Union de la vertu* (Tugendbund). L'enthousiasme pour la patrie allemande devint universel; Autrichiens, Bavarois, Saxons, Prussiens, Hambourgeois, princes, nobles, paysans, luthériens, catholiques, étaient tous unis pour délivrer le pays du joug du despote. On criait partout : *Vive Alexandre! Vivent les Cosaques!* A Hambourg ces cris étaient publics, et si la cavalerie danoise n'était venue empêcher un soulèvement, cette ville aurait, dès le commencement de janvier 1813, secoué le joug de la France. A Amsterdam et dans toute la Hollande on entendait ce cri : *Vive Orange !*

Au milieu de cette agitation profonde le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, se trouvait poussé par son peuple et fortement invité par Alexandre, qui lui faisait de magnifiques promesses; mais, retenu un peu par les engagements qu'il avait formés avec Napoléon, et bien plus par la peur que lui causait encore ce puissant empereur, il était livré à une indicible perplexité. Pour apaiser Napoléon, Frédéric lui adressa d'abord un désaveu de la conduite du général York, désaveu que cependant il n'osa publier. L'empereur des Français lui donna ensuite un prétexte de faire un armement considérable, en lui demandant de doubler le contingent qu'il lui avait fourni. Loin de se renfermer dans les bornes demandées, le roi de Prusse leva une armée bien plus nombreuse, en mit à notre charge les frais, et fit un compte par lequel de débiteur il devint créancier de la

Digitized by Google

France. Quand il se vit une armée de cent vingt mille hommes, il déclara qu'il pouvait garder lui-même les places prussiennes de Stettin, Custrin et Glogau, sollicita l'empereur d'en retirer les garnisons françaises et de les lui remettre, et enfin proposa de se retirer en Silésie, avec la pensée de faire déclarer la neutralité de cette province durant la guerre qui allait recommencer.

Napoléon répondit à ces ouvertures avec une grande hauteur, fit parade des forces immenses de son empire, et ne s'opposa pas à ce que la cour de Prusse se retirât en Silésie; mais il rejeta la neutralité de cette province, repoussa la demande d'argent et refusa de restituer les places fortes de l'Oder. Afin d'adoucir ce que ces refus avaient d'amer et de retenir la Prusse dans son alliance, il lui promit des agrandissements à la paix prochaine du côté de la Pologne et même vers la Westphalie.

En attendant la réponse à ses diverses propositions, le roi de Prusse s'était retiré à Breslau et avait fait un appel à la jeunesse prussienne. La noblesse et la bourgeoisie coururent en masse aux armes, assurées que leur roi ne tarderait pas à se séparer de la France. Si ces mouvements causaient une joie intérieure à Frédéric, ils étaient aussi pour lui une source d'alarmes; il se demandait comment Napoléon les interpréterait. Ce fut dans ces circonstances que le puissant empereur lui notifia le refus de lui livrer les places de l'Oder, qu'il présenta une réclamation de quatre-vingt-quatorze millions, dont la dette était au moins douteuse, et qu'il défendit au roi de Prusse de communiquer avec la Russie pour la neutralité de la Silésie, et cela avec menace de briser les chétifs restes du royaume de Prusse si Frédéric-Guillaume contrevenait à ses volontés.

Digitized by Google

Afin de tirer le roi de Prusse de ses perplexités et de l'amener entièrement à lui, l'empereur Alexandre poussa ses généraux en avant, chassa nos colonnes de la Prusse et les replia au-delà de l'Elbe. Quand Berlin fut délivré de la présence des Français, l'enthousiasme prussien, élevé à son comble, agit fortement sur Frédéric-Guillaume, qui, séduit encore par les promesses d'Alexandre de lui rendre tout ce que la Prusse avait possédé, se décida à passer du côté des Russes. Il prétexta quelques actes de dévastation de l'armée française sur ses terres pour remettre, le 17 mars 1813, à notre ambassadeur une déclaration de guerre contre Napoléon. Cet acte enivra de joie tous les Allemands. Les Hambourgeois, à l'approche de quelques Russes et de quelques Prussiens, se soulevèrent, présentèrent les clefs de la ville aux Cosaques, reconstituèrent leur ancien sénat et reprirent leur constitution.

La Saxe n'était guère moins agitée, malgré le profond attachement de son roi Frédéric-Auguste à l'empereur Napoléon. Pour échapper aux Russes qui s'approchaient de Dresde, Frédéric-Auguste se retira à Ratisbonne. Peu après ilse rendit à Prague, à l'instigation de l'Autriche, dont nous avons à raconter le rôle dans le grand drame qui se prépare.

III. *Vues de l'Autriche, ses efforts pour une paix sérieuse.*

L'empereur d'Autriche, en sa qualité de souverain allemand et de beau-père de Napoléon, avait ici un double intérêt, sauve garder l'intégrité de l'Allemagne, et cependant conserver à son gendre, à sa fille et à son petit-fils, le roi de Rome, le beau trône de France. Met-

Digitized by Google

ternich, son ministre dirigeant, esprit fin et délié, comprit qu'il devait donner à la politique de son maître une nouvelle direction, que s'il avait été utile de s'allier à la France tandis que cette nation avait été trop puissante, il était temps de s'en séparer pour reconstituer une Allemagne indépendante, capable de se soutenir, pour étendre les possessions autrichiennes beaucoup trop amoindries; faire des armements considérables, se poser en médiateur, contraindre à la paix celui qui ne voudrait point en accepter une raisonnable. Se poser ainsi en médiateur était un acte qui demandait la plus grande habileté. Metternich en montra tant en cette circonstance, que sa conduite mérite de devenir l'objet de l'étude des plus fameux politiques. La première démarche s'adressa à Napoléon lui-même, à qui François II écrivit une lettre amicale, paternelle, pour conseiller la paix, sans détour, en ami sincère et en beau-père dévoué.

Napoléon convoqua un grand conseil pour avoir son opinion sur la conduite à tenir à l'égard des puissances étrangères, opinion qui devait naturellement le diriger dans la réponse qu'il aurait à adresser à son beau-père. La plupart des conseillers de l'empereur demandèrent que l'on conclût la paix; mais ils se trouvèrent divisés quand il fallut adopter le moyen de la faire. Quelques-uns voulaient qu'on s'adressât directement à l'empereur Alexandre, et pensaient qu'on obtiendrait plus facilement de ce monarque généreux et plein d'imagination des conditions pour une paix sortable et durable. S'adresser à Alexandre dans la situation de nos armées parut aux autres ministres un aveu de notre faiblesse, sinon de notre impuissance, et presque la confession de notre

Digitized by Google

ruine irremédiable dans la fatale campagne de Russie. Il leur semblait qu'en s'adressant à l'Autriche, qu'en acceptant son offre, c'était se placer sur le terrain de l'égalité, et céder à la générosité, à l'humanité et non à la faiblesse. Cette dernière opinion était la plus sage : Napoléon l'adopta, sans avoir toutefois la volonté de la faire aboutir; ce n'était à ses yeux qu'un moyen de faire croire à son vouloir pour la paix, et de persuader que si elle ne se concluait pas, on devait rejeter la responsabilité de la guerre sur ses adversaires.

Dans la réponse qu'il fit à son beau-père, Napoléon parla avec la même hauteur qu'après les victoires de Friedland et de Wagram, sans penser qu'il était au lendemain de Moscou. Il acceptait la médiation de l'Autriche, lui faisait quelques promesses vagues, à condition que cette puissance l'aiderait à faire admettre par les coalisés les conditions qu'il voulait. La défection de la Prusse, qui arriva à peu près dans ces circonstances, ne lui fit rien rabattre de ses prétentions, seulement il proposa à l'Autriche la destruction de la Prusse, promettant d'accorder une partie de cet Etat à son beau-père. Par ce plan l'Autriche voyait l'Allemagne faiblir et s'écrouler au lieu de se fortifier; elle dut repousser un projet qui, sous prétexte de lui fournir un avantage d'un moment, lui présentait de très sérieux obstacles pour l'avenir.

Pour faire triompher ses nouvelles idées à Vienne, Napoléon résolut d'y envoyer un nouvel ambassadeur, de Narbonne, ancien ministre de Louis XVI, diplomate élégant, plein de grâce, mais marchant à ses fins trop ouvertement, pour ne pas se laisser pénétrer tout entier par l'esprit fin de Metternich. La cour d'Autriche, pour-

Digitized by Google

suivant son but de puissance médiatrice et voulant le faire adopter, avait fait des armements très considérables et avait résolu de ne point employer contre les Russes le corps commandé par le prince de Schwartzenberg; bien plus, elle n'entendait pas laisser passer sur le territoire autrichien, sans le désarmer, le corps commandé par Poniatowski, qui voulait rejoindre l'armée française. Ces mesures ne pouvant demeurer longtemps cachées à l'œil clairvoyant de Narbonne, Metternich se hâta de lui demander à quelles conditions la France accepterait la médiation de l'empereur François II. De Narbonne lui lut une note qui demandait à l'Autriche de prendre le rôle principal, de préparer de grandes forces, de sommer les parties belligérantes de s'arrêter, de les menacer de jeter cent mille hommes dans le flanc de celle qui ne voudrait pas suspendre sa marche, enfin de s'emparer de la Silésie et de la garder pour elle. Après s'être bien fait répéter cette note étrange, qui donnait à l'Autriche le pouvoir absolu d'agir comme elle voudrait, Metternich demanda quelles conditions il faudrait proposer aux ennemis s'ils s'arrêtaient : de Narbonne répondit qu'on se réservait de les faire connaître alors.

Metternich, qui aurait pu répondre sur-le-champ à la note du ministère français, prit deux jours; il accepta pour l'Autriche le rôle de puissance médiatrice et s'engagea de proposer la paix. Le rôle que prenait l'Autriche devait changer évidemment sa situation à l'égard des puissances étrangères. Auparavant, ses armements étaient limités, maintenant ils devaient être illimités pour répondre à sa mission; auparavant, elle avait des bataillons armés contre la Russie et la Prusse, mainte-

Digitized by Google

nant elle ne devrait plus permettre à ses troupes de combattre contre ces deux États; elle devait être dans une neutralité complète. Napoléon n'avait pas prévu ces conséquences : il s'était persuadé qu'il attirerait absolument l'Autriche à lui, que la prétendue médiation mettrait toutes les forces de cette puissance à sa disposition; il comprit bientôt la faute politique qu'il avait commise.

Quand il demanda compte à l'Autriche des armements immenses qu'elle faisait et de leur emploi futur, elle répondit qu'elle voulait faire respecter son rôle de médiatrice; quand il voulut donner des ordres au corps sous le commandement du prince de Schwartzenberg, elle lui répondit qu'une puissance médiatrice ne pouvait combattre que contre ceux qui refusaient de reconnaître sa médiation; quand il voulut faire passer le corps de Poniatowski sur le territoire autrichien, elle répliqua qu'une puissance médiatrice ne pouvait tolérer chez elle un pareil acte : il fallut une longue négociation pour que ce corps pût conserver ses armes sur le territoire autrichien.

§ III. *Lutzen et Bautzen.*

Ces réponses, parfaitement légitimes en droit, avaient profondément irrité Napoléon, qui résolut de recourir à son épée, sans cependant repousser la qualité de médiatrice que s'était réservée l'Autriche, se proposant seulement de la faire servir selon les besoins de sa cause.

Le 17 avril, Napoléon était à Mayence pour prendre en mains le commandement de son armée, qu'il trouva bien moins préparée qu'il ne s'y était attendu. Les régiments nouveaux n'avaient ni drapeaux, ni musiques, ni

Digitized by Google

souvent les objets d'équipement les plus indispensables. Il pourvut à tout avec son habileté ordinaire, sembla oublier son rang d'empereur pour reprendre le rôle du général Bonaparte en Italie. Il avait compté sur trois cent mille hommes à son entrée en campagne, et il n'en avait guère que deux cent mille. Le prince Eugène, au lieu de quatre-vingt mille hommes au confluent de l'Elbe et de la Saale, n'en put réunir que soixante-deux mille présents sous les drapeaux. Il avait espéré avoir deux cent mille hommes sur le Mein, et il n'en avait que cent quarante mille : quarante-huit mille sous les ordres de Ney; trente-deux mille sous le commandement de Marmont; quinze mille de la garde et quarante-cinq mille confiés au général Bertrand. C'étaient là assurément des forces suffisantes pour combattre les armées coalisées qui, obligées de laisser des troupes autour des nombreuses places fortes que nous avions sur la Vistule et l'Oder, n'avaient que cent et quelques mille hommes à mettre en ligne. Le prince de Suède, occupé alors de la conquête de la Norwége, ne pouvait encore paraître sur l'Elbe inférieur, comme il l'avait promis.

L'approche de Napoléon avait jeté de l'incertitude parmi les chefs. Les Allemands, toujours enthousiastes, voulaient pousser en avant et pensaient qu'on ne devait pas reculer devant de jeunes conscrits : mais le prudent Koutousof, devenu l'oracle d'Alexandre depuis la campagne de Russie, croyait que s'aventurer au-delà de l'Elbe, c'était s'exposer à une ruine presque certaine. Selon lui, la seule guerre qui pût réussir contre Napoléon, c'était la guerre de chicane, les attaques sur les petits corps détachés, la destruction en détail. S'il ne fût pas

Digitized by Google

mort (26 avril), il est probable que nous n'aurions pas eu les grandes batailles de Lutzen et de Bautzen. N'étant plus retenus par rien, les chefs les plus ardents voulaient la bataille et la demandaient partout. Ce zèle désordonné, n'étant dirigé par aucun chef supérieur, ne pouvait enfanter que la confusion.

Tandis que Napoléon descendait la Saale pour faire sa jonction avec le prince Eugène qui remontait cette rivière, les coalisés s'avançaient de Leipzig. Les deux avant-gardes se rencontrèrent à Weissenfelz, où nos jeunes conscrits s'accoutumèrent au canon et montrèrent un tel aplomb formés en carré, que la cavalerie ennemie tenta vainement de briser cette muraille de fer. Ney rompit ensuite les carrés, poussa les ennemis devant lui, entra avec eux à Weissenfelz et les chassa. Il écrivit à Napoléon : « Ces enfants sont des héros, je ferai avec eux » tout ce que vous voudrez. »

Quand Napoléon eut opéré sa jonction avec le prince Eugène, il résolut de déboucher dans les belles plaines de Lutzen, de s'avancer rapidement sur Leipzig, de se jeter sur les flancs des coalisés et de les briser contre les montagnes de la Bohême. Au sortir de Weissenfelz, Napoléon fit une perte sensible dans la personne du maréchal Bessières, qui fut frappé de mort à ses côtés : « La » mort approche de nous, » dit l'empereur, et il poussa son cheval en avant pour voir marcher ses jeunes soldats. Enfin on arriva à Lutzen, qui avait été témoin d'une grande bataille où Gustave-Adolphe était mort au sein de la victoire.

Le 2 mai au matin, Napoléon, debout dès les trois heures, disposait tout pour une bataille. Il plaça Ney à

Digitized by Google

une lieue de Lutzen, à Kija et dans les villages environnants avec quarante-cinq mille hommes. Il ordonna à son extrême gauche de s'emparer de Leipzig, distant de Kija d'environ trois lieues. Il voulait remonter les deux rives de l'Elster et enfoncer le centre des ennemis placé à quelques lieues. Leipzig fut assez vivement défendu; mais, menacés d'être pris en flanc, les Prussiens, après s'être repliés dans la ville, l'abandonnèrent.

Napoléon assistait lui-même à ce premier combat, quand tout-à-coup il entendit une très vive canonnade. Les coalisés tombèrent sur son aile droite. Les Russo-Prussiens, au nombre de quatre-vingt-douze mille, apprenant que Napoléon se dirigeait sur Leipzig, résolurent d'attaquer sa droite, qu'ils croyaient très faible, de la détruire, de se replier sur le centre des Français, et de rejeter tout dans les marais qui existent entre Mersbourg et Leipzig. Ils comptaient beaucoup sur leur cavalerie, mais alors le général russe Miloradowitz était sur le haut Elster avec treize mille chevaux ; il n'en restait donc que douze mille aux coalisés, et soixante et quelques mille hommes d'infanterie. Ils pensaient que Miloradowitz accourrait au bruit du canon et qu'ils seraient en forces suffisantes pour nous vaincre. Ils s'avancèrent la nuit du 1er au 2 mai vers Lutzen. Ils arrivèrent vers onze heures à une faible distance de Kija, donnèrent une heure de repos aux troupes, et à midi l'impétueux Blücher, malgré ses soixante-douze ans, était à cheval, voulant une bataille décisive. Blücher enleva facilement les premiers postes aux Français, les repoussa sur leur seconde ligne et s'en rendit maître. C'est dans ce moment que le vaillant Ney accourant avec de nouvelles divisions,

Digitized by Google

non-seulement arrêta les colonnes ennemies, mais les contraignit de se replier un peu vers leurs premières positions.

Napoléon, averti par une vive canonnade, comprit le mouvement des ennemis, laissa des troupes en suffisance pour garder Leipzig, et replia ses divisions pour se jeter sur les colonnes d'attaque des Prussiens. Quand il arriva sur le champ de bataille, le péril était extrême. Le centre de notre corps de bataille allait être percé. Blücher, après avoir été repoussé, avait repris l'offensive, était arrivé jusqu'au village de Kija ; il demanda alors du renfort à l'empereur Alexandre, qui mit trop de lenteur dans ses ordres. Si Blücher avait eu l'absolu commandement de toutes les troupes coalisées, nous ne doutons pas qu'il eût percé notre centre de part en part et qu'il nous eût fait éprouver un grave échec. Si Milodarowitz était accouru au bruit de la canonnade, il aurait pu augmenter considérablement notre péril. Blücher fut contenu et obligé enfin de nous céder Kija, grâce à Girard, qui se comporta en héros et resta au milieu du feu malgré une blessure grave.

Blücher, voyant nos ailes se rapprocher des coalisés, veut tenter un dernier effort; il conjure de ne pas se contenter d'engager quarante mille hommes comme on l'a fait, mais de marcher en masse et de percer entièrement l'armée française. Quoique, dans une armée où il y avait plusieurs commandants supérieurs et des troupes de différentes nations, il dût y avoir un peu de confusion, cependant l'attaque fut si vive, que Kija fut de noveau occupé par les coalisés, et sans la présence de Napoléon et de sa jeune garde notre centre eût été percé. Le général

Digitized by Google

Drouot foudroyait en flanc l'armée ennemie, et détermina les coalisés à opérer leur retraite. L'indomptable Blücher, furieux de ce qu'il nommait une lâcheté, après avoir vainement conjuré Alexandre de recommencer l'attaque, malgré la chute du jour, s'élança, à la tête d'un corps de cavalerie, jeta la confusion dans la division Marmont et se retira au milieu des ténèbres.

Sur quatre-vingt mille hommes présents à la bataille, dont soixante-cinq mille furent engagés, les coalisés avaient perdu près de vingt mille hommes ; sur cent cinquante mille Français, dont quatre-vingt mille avaient pris part à l'action, dix-huit mille avaient été mis hors de combat. La victoire était évidemment en faveur des Français, non-seulement parce qu'ils étaient restés les maîtres du champ de bataille, mais aussi parce que l'armée coalisée se trouvait diminuée de près d'un quart, et que nous n'avions guère perdu que le dixième de la nôtre. Cependant les coalisés chantèrent victoire et dirent que s'ils se retiraient, c'était par une mesure stratégique. On le crut un moment en Allemagne ; à Vienne même, le parti allemand manifesta toute son allégresse, et la vérité ne se fit jour que parmi les hommes qui pesaient les choses froidement et les considéraient sous leur véritable aspect. Napoléon se mit dès le lendemain à la poursuite de ses ennemis ; il n'avait malheureusement pas de cavalerie, en sorte que la retraite des coalisés ne fut en réalité pas sérieusement inquiétée ; ils se retirèrent derrière l'Elbe pour y choisir un nouveau champ de bataille.

Napoléon, arrivé devant Dresde le 8 mai, trouva la ville occupée par les Russes, qui l'abandonnèrent et cou-

Digitized by Google

pèrent le pont jeté sur le fleuve pour se couvrir derrière l'Elbe.

Napoléon fut reçu à Dresde par une municipalité qui, peu de jours auparavant, avait accueilli Alexandre avec le témoignage de la plus vive allégresse; il consentit cependant à traiter la ville avec bienveillance, afin de ramener à lui le faible roi Frédéric-Auguste. Ce fut afin de ménager la capitale de la Saxe, qu'il refusa d'attaquer directement le passage du fleuve et qu'il descendit à Priestnitz, où il le traversa avec une partie de ses troupes. Les Russo-Prussiens se replièrent alors, et nous eûmes trois ponts pour traverser l'Elbe, à Priestnitz, à Dresde, dont le pont fut réparé, et à Meissen, au-dessus de Dresde, où Lauriston jeta aussi un pont.

Avant de poursuivre les coalisés, Napoléon s'arrêta quelques jours à Dresde, pour s'occuper moins de la réorganisation de ses troupes que d'une affaire politique de la plus haute importance. Le lecteur se rappelle que le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, avait abandonné Dresde à l'approche des troupes coalisées, et s'était retiré à Ratisbonne avec sa cour et ses beaux régiments de cavalerie saxonne. Dans son projet d'amener les puissances allemandes à se reconstituer en un tout indépendant, et pour agir plus fortement sur Bonaparte, la cour d'Autriche conseilla à Frédéric-Auguste de se fixer à Prague, où il serait à une journée de sa capitale, sur une terre neutre, assez éloigné de Napoléon pour ne pas être obligé de subir ses lois. Le roi de Saxe s'était conformé à ce conseil et avait ainsi excité la colère de l'empereur des Français, qui y avait vu un moyen de se soustraire à son autorité et de déserter son alliance. Napoléon dissimula

Digitized by Google

d'abord et feignit de croire que le roi ne s'était retiré à Prague que pour être plus fidèle à ses devoirs d'allié. Quand il fut à Dresde, il le pria de venir reprendre dans sa capitale le gouvernement de ses Etats. Poussé par l'Autriche, Frédéric-Auguste refusa un moment, puis céda à la menace et rentra dans son palais. Pour ne pas être soupçonné de prendre le pouvoir en main, Napoléon sortit de Dresde et s'établit sur la rive orientale de l'Elbe, d'où il pourrait mieux suivre les mouvements de son armée qu'il allait ébranler pour livrer une seconde bataille dont il sentait la nécessité, afin de déterminer ses adversaires à consentir à une trève, et pour ôter à l'Autriche un peu de l'extrême supériorité qu'elle avait prise depuis qu'elle était reconnue pour médiatrice.

L'Autriche ne demandait cependant rien d'exorbitant à Napoléon; elle voulait qu'il abandonnât le titre fastueux de protecteur de la confédération du Rhin; qu'il renonçât aux villes anséatiques, afin que l'Allemagne pût communiquer à l'Océan par la mer du Nord; elle pensait que pour satisfaire l'Angleterre, il devait renoncer à l'Espagne, à laquelle il tenait peu depuis les revers que nous y avions éprouvés. Mais parler à Napoléon de l'ombre d'une concession, c'était le toucher au cœur et l'irriter. Les concessions que demandait l'Autriche le firent de nouveau penser à traiter avec l'empereur Alexandre. Non content de faire connaître ce dessein à l'Autriche, il renvoya le prince Eugène en Italie, avec ordre de reconstituer l'armée, ce qui était une menace indirecte contre l'Autriche. Afin de montrer à M. de Metternich qu'il ne voulait rien rabattre de ses prétentions sur les villes anséatiques, il prescrivit au ma-

Digitized by Google

réchal Davoust d'entrer le plus tôt possible à Hambourg et d'y exercer une justice sévère, d'arrêter et de priver de leurs biens les cinq cents principaux négociants de cette ville, enfin de saisir sans examen d'origine toutes les denrées coloniales qui se trouveraient dans le port de Hambourg.

Metternich, toujours fidèle à ses vues, envoya à Napoléon de Bubna, chargé de lui présenter une lettre de son beau-père l'empereur d'Autriche. Napoléon, après s'être un moment emporté, se laissa cependant toucher par les paroles conciliantes que son beau-père lui faisait entendre. Quoique dans le fond il fût bien résolu à ne pas accepter les conditions proposées par l'Autriche, néanmoins il sentait le besoin d'une trêve pour réorganiser son armée; il consentit à l'envoi d'agents autrichiens pour proposer un armistice, afin d'arriver à une trêve de quelques mois, ce qui lui permettrait de mettre sur pied cinq cent mille hommes, comme il en avait le projet. Persuadé qu'une leçon donnée aux coalisés ne serait pas inutile pour leur faire accepter une trêve, il résolut de livrer bataille, et cela avec d'autant plus de confiance qu'il pouvait combattre avec cent soixante-dix mille hommes contre cent mille. Ce qui avait auparavant rendu Napoléon plus faible en présence de ses adversaires, c'est qu'il avait une cavalerie peu nombreuse, et il venait de l'augmenter par sa remonte et par l'adjonction de la cavalerie saxonne; elle s'élevait à plus de vingt mille cavaliers.

Les coalisés avaient choisi une position déjà fameuse par la victoire que le grand Frédéric y avait remportée; cette position était celle de Bautzen, ville située sur la Sprée. Pour l'emporter, il nous fallait franchir la ri-

Digitized by Google

vière, nous rendre maîtres de la ville, aborder des hauteurs abruptes devant lesquelles coulait un ruisseau encaissé, et qui étaient couvertes du côté de la Bohême par des forêts et de l'autre par des marais. Convaincu qu'il serait difficile de forcer les deux positions à la fois, Napoléon se proposa d'enlever d'abord Bautzen et la ligne de la Sprée, de donner une nuit de repos à son armée et d'attaquer ensuite les hauteurs.

Le 20 mai, le maréchal Oudinot força à droite le passage de la Sprée; Marmont franchit cette rivière à gauche, tandis que Macdonald attaquait Bautzen de front. Marmont ayant trouvé une partie des murailles moins élevées, pénétra dans la ville, qui finit par ouvrir ses portes. Le 20 au soir, Napoléon était donc maître du cours de la Sprée et il avait exécuté ce qu'il s'était d'abord proposé. Restait pour le lendemain la tâche la plus difficile.

Persuadé qu'une attaque de front serait impuissante si elle n'était combinée avec une attaque de flanc, Napoléon avait mis soixante mille hommes sous les ordres de Ney et lui avait prescrit de tourner les marais et de venir déboucher sur les derrières de droite des ennemis. Ney accomplit avec fidélité cette mission. Les ennemis le croyant suivi d'une seule division, avaient essayé de l'arrêter dans sa marche le 19; il y avait eu de part et d'autre deux mille hommes tués, mais Ney avait contraint ses adversaires à se retirer. Le 21, il gravit avec courage la hauteur occupée par la droite des coalisés, les expulsa et s'y établit fortement. Après ce beau succès, il y avait un mouvement hardi que le général Jomini, chef d'état-major du corps de Ney, indiqua, c'était d'aller occu-

Digitized by Google

per les routes de Wurschen et de Hochkirch, où il aurait coupé la retraite aux Prussiens, leur eût pris vingt-cinq mille hommes et deux cents pièces de canon, et eût probablement dissous la coalition. Ney, éloigné de près de trois lieues de Napoléon, n'osa tenter un mouvement qu'il regardait comme téméraire.

Napoléon ordonna l'attaque au centre quand il entendit le canon de Ney. Les ennemis, après avoir opposé une très vive résistance, comprirent que la chute de leur gauche rendait leur position très difficile, et ils opérèrent leur retraite.

La perte des ennemis fut de quinze mille hommes et la nôtre de treize mille, que nous devons élever à seize ou dix-sept mille en y ajoutant trois à quatre mille hommes qui disparurent et ne se remontrèrent plus sous les drapeaux.

Après cette victoire, Napoléon détacha Oudinot avec vingt et un mille hommes, et lui prescrivit de se diriger vers Berlin tandis qu'il poursuivrait les ennemis. Ici encore il fallut reconnaître l'infériorité de nos troupes actuelles sur celles des premières années de l'empire. Après Austerlitz, Friedland, Wagram, les suites de la bataille étaient plus importantes que la bataille elle-même. Après Bautzen, il y eut un combat à Reichenbach entre notre cavalerie et celle des Austro-Russes. L'avantage demeura de notre côté, mais nos chevaux étaient tellement fatigués qu'on dut arrêter la poursuite. Au moment où Napoléon ordonnait de dresser les tentes, un boulet qui avait heurté un arbre, vint par ricochet frapper Kischener d'abord et ensuite Duroc. Le premier était un excellent officier du génie; Duroc était grand maréchal du palais. Quand il

Digitized by Google

fut frappé, il venait de dire à Caulaincourt : « Mon ami, » observez-vous l'empereur?... Il vient d'avoir des vic- » toires après des revers, et ce serait le cas de profiter de » la leçon du malheur.... Mais vous le voyez, il n'est pas » changé, il est insatiable de combats.... La fin de tout » ceci ne saurait être heureuse. » Cette mort causa une vive douleur à Napoléon, qui devait être éprouvé par d'autres malheurs.

Dans la poursuite que Napoléon continua les jours suivants, le général Maison fut vivement attaqué à Haynau; Ney, qui accourut à son secours, put à peine le dégager. Nous perdîmes un millier d'hommes et quatre pièces de canon. Le lendemain, Sébastiani vengea cet échec en faisant cinq cents prisonniers et en s'emparant d'un parc. C'est au milieu de ces combats que notre armée arriva sur les bords de l'Oder et dégagea Glogau.

Les coalisés divisés avaient repoussé jusqu'alors l'armistice. Après avoir autorisé l'Autriche à envoyer Stadion au camp des alliés pour traiter d'une suspension d'armes, Napoléon avait profité de cette circonstance pour diriger vers Alexandre Caulaincourt, qui ne fut pas reçu par l'autocrate des Russies; on le pria de s'aboucher avec Stadion chargé de traiter de cette affaire. Les souverains répondirent seulement le lendemain de la bataille de Bautzen et déclarèrent qu'ils consentaient à nommer des commissaires pour traiter avec Stadion et Caulaincourt. Napoléon, froissé du retard apporté par ses ennemis et de leurs dédains, répondit qu'il traiterait quand les commissaires se présenteraient aux avant-postes français. Contre l'opinion d'un parti puissant parmi les coalisés, surtout parmi les Prussiens qui ne voulaient

Digitized by Google

pas de trève, les Russes firent triompher leurs vues sur ce point, et des commissaires arrivèrent à nos avant-postes.

Napoléon sentait le besoin d'une trève pour exercer sa cavalerie trop faible alors, et pour compléter ses armements, à l'aide desquels il pourrait tenir tête à l'Autriche aussi bien qu'aux autres puissances. Mais les conditions des coalisés étaient exorbitantes. Ils prétendaient conserver Breslau, Hambourg et ne donner qu'un mois de suspension d'armes. Napoléon, irrité de la hauteur des alliés, fit de son côté des contre-propositions. Sachant que Davoust serait maître de Hambourg le 3 juin, il consentit que Hambourg demeurât au pouvoir de celui qui en serait le maître au 8 juin, proposa de mettre entre les deux armées un terrain neutre d'une dizaine de lieues, dans lequel Breslau serait compris, et fixa le terme de l'armistice au 20 juillet, avec six jours de délai. L'armistice fut signé à ces conditions au village de Pleiswitz le 4 juin. Nous verrons que, puisque Napoléon ne voulait pas la paix, il commit une énorme faute en acceptant cette suspension d'armes.

§ IV. *Trève de Pleiswitz.*

La signature de la trève de Pleiswitz avait pour but apparent d'avoir le temps de préparer un traité de paix qui pût satisfaire tous les intérêts. Telles étaient, en effet, les vues de l'Autriche qui, agissant ici avec la plus grande loyauté, voulait laisser à la France une puissance encore exorbitante, en reconstituant cependant une Allemagne assez forte pour tenir tête au colosse. L'Angle-

Digitized by Google

terre, la Prusse, la Russie et la Suède, quoique peu désireuses de la paix, et entrevoyant déjà le moment de la chute de celui qui avait tant épouvanté les nations, consentaient à traiter et s'en remettaient presque aux conditions que l'Autriche voudrait faire, moins dans l'espérance de la paix que pour rattacher cette dernière puissance à la coalition. Il n'était pas, en effet, difficile de faire comprendre à Metternich que si l'empereur d'Autriche était ami de son peuple, que, s'il mettait ses devoirs de souverain au-dessus de l'affection qu'il pouvait avoir pour un gendre, il devait profiter d'une circonstance favorable pour rendre à l'Autriche sa force et son indépendance.

Napoléon ne voulait pas de paix; la trêve n'était à ses yeux qu'un moment d'arrêt pour reconstituer ses armées et les établir sur des bases formidables. Il pensait qu'avec deux ou trois mois de trêve il parviendrait à avoir cinq cent mille hommes en Allemagne, et avec de semblables forces il comptait bien triompher de ses adversaires. Il est vrai que les puissances coalisées pouvaient, de leur côté, augmenter leurs armements; mais considérant que les puissances étaient divisées, qu'elles n'avaient pas, comme lui, la force de l'unité ni son activité dévorante, il espérait qu'elles ne profiteraient guère de ce moment de repos. Sur ce point il se trompa. Napoléon, qui voulait la guerre, plein d'illusion sur ce point, travailla à obtenir une prolongation de la trêve et espéra que, par ses manœuvres, il arriverait au 1er septembre avant la reprise des hostilités.

L'empereur cacha ses dispositions à tout le monde, excepté à Eugène et à Bassano; personne ne parlait de

Digitized by Google

la paix plus que lui, et comme il y avait contraste entre son langage et ses préparatifs de guerre, il disait que, pour obtenir une paix glorieuse, il fallait être en état d'imposer la loi à ses adversaires. Tout en ordonnant de fortifier les places, de faire des levées, de fournir les magasins, de faire avancer de nombreuses colonnes vers l'Allemagne, il sentait le besoin de voiler sa pensée et de faire croire que s'il était obligé de refuser la paix, il ne le ferait que parce que ses ennemis lui imposeraient des conditions compromettantes pour l'honneur et la grandeur de la France. Chacun, en effet, le poussait à la paix; ses maréchaux étaient fatigués de la guerre; ses ministres lui disaient que la nation entière ne respirait que la paix; Fouché, bien qu'en disgrâce, lui parlait sur ce point avec la plus grande franchise, et lui disait que s'il ne donnait la paix, il deviendrait odieux à la France, qui, sentant son honneur militaire satisfait par les victoires de Lutzen et de Bautzen, exigeait impérieusement la fin de la guerre. Napoléon se défit de ce conseiller importun en lui confiant le gouvernement de l'Illyrie. Le duc de Rovigo, ministre de la police, lui rendant compte de l'agitation intérieure de la France, lui déclarait que tous les partis ennemis de sa dynastie, les républicains et les légitimistes, souhaitaient la continuation de la guerre, pour persuader à la nation qu'avec Bonaparte il n'y aurait point de repos, et qu'avec lui il n'y aurait bientôt plus un homme valide dans les villes et les campagnes. La conclusion, c'est qu'il fallait la paix. Napoléon écrivit au duc de Rovigo de se taire, et lui déclara qu'il ne souffrirait pas un pareil langage de sa part. Ainsi l'empereur ne voulait pas connaître la vérité, et repoussait

Digitized by Google

tous ceux qui essayaient de la faire luire à ses yeux.

Metternich, ami sincère de la paix, s'était placé dans une position où il ne lui restait d'autre moyen que de l'obtenir ou de se jeter entre les bras des alliés et d'embrasser chaudement leur parti. En effet, il ne pouvait rien espérer de Napoléon ; car, aux yeux de ce monarque, balancer un seul instant à demeurer attaché à sa personne, c'était mériter un châtiment. Si l'Autriche n'obtenait pas la paix, elle devait empêcher Napoléon de vaincre ; on ne pouvait douter, en effet, qu'une fois vainqueur de ses autres ennemis, il ne lui demandât compte de ses irrésolutions. Mais la guerre, même avec la Russie, la Prusse, la Suède, l'Angleterre réunies à elle contre un génie militaire tel que Napoléon, lui paraissait un danger extrêmement grave ; ces puissances, même unies, ne pouvaient avoir la certitude d'un triomphe, et malheur à elles si elles succombaient. L'Autriche se trouvait alors obligée de presser les négociations avec d'autant plus de vivacité, qu'elle redoutait que Napoléon ne fît sa paix avec la Russie, et qu'après cet acte il ne se jetât sur elle et ensuite sur la Prusse. Quoique, dans notre conviction, ni l'empereur Alexandre, ni Napoléon ne fussent disposés à conclure la paix, cependant tous deux, afin d'agir sur l'Autriche, manifestaient des velléités de traiter, dans le dessein d'entraîner définitivement cette dernière puissance dans un parti ou dans un autre.

Metternich prit alors une position parfaitement décidée, et déclara hautement au ministre français que si la paix, ou du moins ses préliminaires, n'étaient pas signés le dernier jour de la trêve, c'en serait fait, que l'Autriche serait irrévocablement engagée dans le parti

Digitized by Google

de la guerre, et qu'elle n'aurait pas à revenir sur ses engagements. Comme Napoléon, après avoir admis la médiation de l'Autriche, ne faisait rien pour arriver aux négociations réelles, Metternich se rendit auprès des rois alliés pour arrêter les bases de la négociation. Napoléon fut ému de cette visite; il invita Metternich à venir à Dresde pour s'entretenir avec lui de la pacification générale. C'est alors qu'eut lieu cette conférence où Napoléon se livra à toutes les fureurs de sa colère, outragea l'empereur d'Autriche, insulta son ministre. Metternich se montra toujours digne, dit à Napoléon que la France avait aussi besoin de la paix que les puissances étrangères; que les officiers, les maréchaux, les soldats la demandaient; que l'armée française, composée de jeunes gens tels que ceux qu'il venait de voir en se rendant au palais, était incapable de soutenir une lutte sérieuse et durable; et comme il insistait fortement, malgré les fureurs de Napoléon, sur l'absolue nécessité pour la France d'avoir la paix, Napoléon s'écria avec un nouvel emportement : « Ah! vous persistez, vous voulez toujours me » dicter la loi, eh bien! soit, la guerre! mais au revoir, » à Vienne! »

Napoléon tenta dans un entretien subséquent de détruire le mauvais effet du premier moment; il resta toujours dans l'esprit du premier ministre autrichien cette conviction profonde, qu'avec Napoléon il n'y avait de paix à espérer que quand l'univers courberait la tête sous son pouvoir despotique. Metternich ne résolut pas moins de travailler sérieusement à la pacification; il finit même par promettre à Napoléon qu'il obtiendrait des alliés que l'armistice serait prolongé jusqu'au 10 août, et que les

Digitized by Google

hostilités ne recommenceraient que le 17, si, avant cette époque, la paix n'était pas conclue. Ce délai étant insuffisant, au gré de Napoléon, pour compléter ses préparatifs de guerre, il résolut d'incidenter sur tout pour traîner en longueur et obtenir une nouvelle prolongation. Mais les alliés, qui eurent même de la peine à accorder le délai promis par Metternich, déclarèrent qu'il n'y en aurait pas d'autre, et le ministre autrichien affirma que le 10 août, à minuit, l'Autriche cesserait d'être neutre.

Malgré ces déclarations formelles Napoléon traîna en longueur, se mit à parcourir les places qu'il possédait sur l'Elbe, alla à Mayence où il fit venir l'impératrice, en sorte que Narbonne et Caulaincourt, ses négociateurs au congrès de Prague, ne purent s'occuper d'affaires qu'au commencement du mois d'août. Pour se conformer aux instructions de leur maître, ils incidentèrent sur les moindres choses afin de n'obtenir aucun résultat pour le 10 août. Cette manœuvre, qui n'avait d'autre but que d'arriver au mois de septembre avant la reprise des hostilités, vint échouer devant la ferme résolution des alliés. Enfin Metternich fut prié de poser les conditions de la paix.

Ce ministre fameux, voulant rendre à l'Allemagne son antique puissance et à la couronne dont il était ministre une partie de la force qu'elle avait perdue, sans cependant affaiblir ou porter atteinte à l'honneur de Napoléon, demanda l'Illyrie pour l'Autriche, afin que cette nation eût des ports de mer; il proposait de partager le duché de Varsovie entre l'Autriche et la Prusse; il voulait que les villes anséatiques fussent rattachées à l'Allemagne,

Digitized by Google

afin que cette vaste contrée eût des ports sur la mer du Nord; il exigeait que Napoléon renonçât à son protectorat sur la confédération du Rhin, afin de rendre à l'Allemagne son indépendance; enfin, pour satisfaire l'Angleterre, l'Espagne devait être restituée à Ferdinand VII. On laissait donc à Napoléon non-seulement les limites du Rhin, mais tout ce qu'il possédait en Italie, Rome même et la Hollande. Le royaume de Naples demeurait à Murat. A ces conditions, on lui promettait la paix avec l'Europe entière. Mais Napoléon ne voulait rien céder; il croyait même faire beaucoup d'accorder la paix à ses ennemis en demeurant possesseur de tout ce qu'il possédait avant la guerre. Cependant, comme il redoutait l'accession de l'Autriche à la coalition, il se décida au dernier moment à sacrifier l'Espagne d'où ses armées étaient chassées, le grand-duché de Varsovie où il ne possédait plus rien, et l'Illyrie qui, par son éloignement, n'appartenait pas à son empire. Ces propositions n'arrivèrent que le 11 août, quand le congrès était déjà fermé, sans avoir été ouvert. L'accession de l'Autriche à la coalition était consommée. Metternich regretta vivement que ces propositions ne fussent pas arrivées plus tôt, il aurait essayé d'amener les partis à la conciliation. Il est d'ailleurs très probable que, malgré tous ses efforts, il n'eût pas réussi, parce que dans l'esprit de Napoléon les contre-propositions qu'il faisait n'avaient pour but que d'amuser l'Autriche, de l'empêcher d'accéder à la coalition, et de se donner à lui-même le temps de préparer ses armements.

Il fallait donc que la guerre rompît le nœud gordien.

Digitized by Google

§ V. *Fin de la campagne de Saxe. Dresde, Leipzig, Hanau.*

Afin de bien comprendre la lutte de géants que nous avons à raconter, nous devons exposer les plans de campagne arrêtés par les adversaires, et les moyens d'attaque et de défense préparés avec maturité.

Les rois alliés avaient pour ainsi dire remis la direction de la guerre à trois officiers formés dans les rangs de l'armée française, habitués à sa tactique, et qui, sachant sa manière de procéder, pouvaient la combattre avec plus de succès. Ces trois hommes étaient Moreau, Bernadotte et Jomini. Celui-ci, qui tient un rang inférieur quoique très habile écrivain et grand tacticien, était Suisse d'origine. Mécontent des mauvais traitements qu'il avait reçus, il quitta notre armée pendant la trêve et alla offrir ses services à la Russie; il ne livra pas, comme on l'a dit, les plans de Napoléon, il ne les connaissait pas.

Moreau, l'un des généraux les plus habiles de la République, qui avait balancé un moment la gloire militaire de Napoléon et qui, pour la stratégie, lui était bien supérieur, selon plusieurs officiers, comptait un grand nombre d'admirateurs en France. Tous ceux qui voulaient unir la gloire militaire à une sage liberté portaient volontiers leurs regards sur lui et l'appelaient de leurs vœux. Tant que la puissance de Napoléon fut dans sa période ascendante, personne n'osa remuer; mais quand, après la funeste expédition de Moscou, l'étoile du grand capitaine commença à pâlir, les ennemis du despotisme et les amis de la révolution s'agitèrent; n'osant trop se

Digitized by Google

montrer au dedans à cause d'une police tracassière, ils agirent plus vivement au dehors. Moreau, informé de ce mouvement, quitta l'Amérique et accourut en Europe, pour prendre part à ce qu'il nommait la libération de sa patrie du joug d'un tyran. Il voulut voir Bernadotte, Français d'origine comme lui et aussi comme lui éloigné de son pays, non point comme exilé, mais pour devenir prince royal de Suède et héritier présomptif de la couronne. La position de ces deux hommes vis-à-vis de la France était entièrement différente. Bernadotte avait cessé d'être Français, et en devenant Suédois il avait pris l'engagement de défendre les intérêts de sa nouvelle patrie; il devait, sans doute, des égards à sa patrie d'origine, et quand les intérêts des deux pays pouvaient se concilier il devait travailler au bien de l'un et de l'autre; mais quand les intérêts devenaient inconciliables, il se devait à sa patrie d'adoption, dont les droits et les intérêts se confondaient avec les siens. Moreau n'avait pas de patrie adoptive; il était toujours Français, et s'il lui était permis de souhaiter le changement du gouvernement de son pays, s'il lui était permis de travailler à le réformer, à y introduire un régime convenable, partout où le nom de patrie a encore quelque écho, on le blâmera d'avoir entrepris de diriger contre son pays une guerre étrangère ayant un but inconnu, peut-être celui de la destruction de sa nationalité; car alors personne ne pouvait savoir ce qui adviendrait de la France si la coalition triomphait.

Dans le mois de mai 1813 Moreau eut à Stralsund, avec Bernadotte, une entrevue célèbre pour discuter le plan de campagne que devaient suivre les coalisés. Berna-

Digitized by Google

dotte, qui était débarqué avec trente mille Suédois auxquels devaient se joindre soixante mille Russes, pensait qu'on devait se porter hardiment entre l'Elbe et l'Oder, soulever tous les peuples de l'Elbe inférieur, les animer à secouer le joug de l'étranger et ruer les masses non pas contre les armées françaises, mais contre les petits corps détachés; car, d'après son plan de guerre, il ne voulait jamais livrer de bataille que quand il aurait l'immense supériorité sur son ennemi et la certitude d'un succès. Moreau trouvait ce projet un peu aventureux et croyait qu'en s'avançant sur la route de Berlin, on finirait par être écrasé par des troupes extrêmement actives, qui pourraient s'appuyer sur un réseau de places fortes dont elles étaient en possession, telles que Hambourg, Magdebourg, Custrin et Stettin. Mais c'était à Trachenberg, petite ville de Silésie, que devaient être arrêtés les plans de campagne et les différentes opérations contre l'armée française. Là se trouvaient le roi de Prusse, l'empereur Alexandre et les principaux généraux de la coalition.

Bernadotte y arriva fort mécontent de la trève accordée à Napoléon, qui ne manquerait pas d'en profiter pour réorganiser son armée et préparer une attaque formidable. Selon Bernadotte, autant valait poser la pierre sépulcrale sur l'Europe, que d'accorder la paix à Napoléon. Il établit pour principe dans la lutte qui allait recommencer, de ne pas se battre contre Napoléon, qui ne paraissait jamais sur un champ de bataille sans des masses, mais d'attaquer ses lieutenants, d'écraser les petits corps et de ruiner ainsi l'armée française. Une fois que cette armée serait en partie ruinée et démoralisée, la coalition pourrait réunir toutes ses forces et les masser contre

Digitized by Google

Napoléon, qui serait inévitablement vaincu. Il assigna même le point où aurait lieu ce grand conflit, Leipzig, où, en effet, se livra la fameuse bataille connue dans l'histoire sous le nom de bataille des *nations* ou des *géants*.

Ce plan étant extrêmement rationnel, voici les moyens d'exécution qui furent arrêtés. Il fut résolu que la coalition mettrait trois armées sur pied pour attaquer de tous côtés les lieutenants de Napoléon. L'une, nommée de Bohême, au sein de laquelle se trouveraient le roi de Prusse et l'empereur Alexandre, devait s'élever à deux cent cinquante mille hommes. Une fois maîtresse des défilés de la Bohême à la Saxe, elle pouvait se porter sur les derrières de Napoléon qui avait son quartier général à Dresde, se diriger même sur Leipzig et couper ses communications avec la France. Une seconde armée de près de cent mille hommes dut se rassembler en Silésie. Une troisième, dite du Nord, composée de toutes les nations appartenant à la coalition et forte de cent cinquante mille hommes, se réunit autour de Berlin. A ces armées actives, comprenant cinq cent mille hommes et traînant à leur suite quinze cents pièces de canon, on en ajouta deux, l'une de vingt-cinq mille hommes pour agir en Bavière et entraîner ce pays à la cause de l'Allemagne, et la seconde de cinquante mille hommes pour tenir tête à Eugène en Italie. Les alliés avaient encore en réserve et prêts à marcher cent mille Russes, soixante mille Autrichiens et quatre-vingt-dix mille Prussiens. C'était donc une masse de plus de huit cent mille hommes que la coalition mettait sous les armes.

Le prince de Suède avait demandé le commandement

Digitized by Google

supérieur de toutes les armées. Il eut seulement celui de l'armée du Nord où se trouvaient les Suédois. L'ardent Blücher reçut le commandement de l'armée de Silésie, et le prince de Schwartzenberg celui de l'armée de Bohême. Il fut résolu que quand Napoléon s'avancerait avec des forces supérieures contre l'une de ces armées, elle reculerait pour échapper à ses coups. Les deux autres armées, qui seraient alors libres de leurs mouvements, devaient attaquer vivement les corps qui leur seraient opposés. Si Napoléon abandonnait la poursuite pour secourir ses lieutenants compromis, on attaquerait l'armée devant laquelle on s'était retiré. On espérait par ce système user l'armée française en marches et contre-marches, autant que par les pertes qu'on ferait subir aux lieutenants de l'empereur.

L'Angleterre, qui ne fournissait pas d'hommes parce qu'elle faisait la guerre en Espagne et qu'elle se chargeait de la partie financière, contribuait à la guerre pour cent douze millions cinq cent mille francs. Les puissances s'engageaient à ne pas traiter l'une sans l'autre.

Napoléon avait conçu un vaste plan de campagne dont il attendait un succès complet. Il avait pris l'Elbe pour ligne de défense et avait établi son quartier général à Dresde. Depuis les défilés de la Bohême jusqu'à Hambourg, il était maître du cours du fleuve et avait, d'espace en espace, des ponts pour se transporter à volonté d'une rive à l'autre. Il s'appuyait sur les places de Kœnigstein, Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg, Werden et Hambourg. En avant sur l'Oder, il avait encore les places de Custrin, Stettin, Dantzig, qui pouvaient lui servir. Napoléon s'établit au centre, à Dresde,

Digitized by Google

et distribua ainsi les trois cent cinquante mille hommes dont il disposait : soixante-dix mille hommes furent placés sur l'Elbe inférieur, sous les ordres du maréchal Oudinot, qui devait s'appuyer sur Davoust et la garnison de Hambourg pour marcher sur Berlin, frapper fortement sur la Prusse et contraindre cette puissance à rappeler ses troupes des armées coalisées pour défendre son pays. Cent mille hommes étaient, sous les ordres de Macdonald, en avant de la Silésie, pour tenir tête à Blücher et s'avancer vers l'Oder. Environ dix mille hommes étaient confiés à la garde des différents défilés des montagnes de la Bohême, par où les ennemis pouvaient arriver. Le reste de l'armée, et spécialement la garde, forte de quarante-huit mille hommes, et un corps de cavalerie de vingt-quatre mille, était campé près de Dresde, de manière que si un corps était attaqué par des forces trop supérieures, il pût être secouru en peu de temps. Napoléon pensait que dans l'espace de quatre jours il pouvait réunir près de deux cent mille hommes sur un point donné, et broyer l'ennemi assez téméraire pour oser lutter contre lui. Ce plan paraît savamment combiné; il avait cependant un grave défaut, c'est que les points d'opération étaient trop éloignés. Il était évident que tandis que l'armée de Bohême attirerait à elle les principales forces de Napoléon, les armées du Nord et de Silésie pourraient attaquer avec avantage des corps qu'on ne pouvait secourir; comme il était évident aussi que quand Napoléon courrait au secours de Macdonald et d'Oudinot, l'armée de Bohême pourrait facilement avoir raison des corps placés dans les gorges des montagnes. Pour le succès de ce plan, les lieutenants les plus éloi-

Digitized by Google

gnés de Napoléon n'auraient pas dû être à plus de vingt lieues de Dresde, et ils étaient à quarante ou cinquante.

Napoléon avait pourvu aux approvisionnements par la voie de l'Elbe dont il possédait le cours. Hambourg, Torgau, Magdebourg et Dresde avaient d'immenses magasins. Rien ne faisait présumer que l'armée dût éprouver des besoins.

Le lecteur doit comprendre les avantages et les inconvénients de chacun des plans des armées belligérantes : celui des alliés était plus habile, il devait triompher, il triompha en effet; et l'expérience prouvera que là, du moins pour le moment, se trouvait la plus grande habileté militaire.

L'armée de Silésie se mit la première en mouvement, et l'impatient Blücher quitta dès le 15 sa position de Goldberg, de manière à être à nos avant-postes dès le 17. Il se montra en effet aussitôt et replia plusieurs de nos corps, ce qui détermina Napoléon à accourir avec cent trente mille hommes contre un ennemi qui n'en avait que quatre-vingt mille; car Sacken, qui devait porter l'armée de Silésie à cent mille hommes, n'était pas en ligne. Blücher comprit bientôt qu'il avait en tête Napoléon lui-même; aussi, conformément à ses instructions, il se retira en face des Français et vint se couvrir derrière la Katzbach, dans la position de Goldberg, et ensuite à Jauer. Il avait perdu quelques milliers d'hommes, il est vrai, mais son but était atteint, et l'invasion de la grande armée de Bohême contraignait Napoléon à se retirer à Dresde avec la plus grande partie de ses troupes. Blücher n'attendait que ce moment pour reprendre l'offensive.

Le maréchal Macdonald, entre les mains duquel Na-

Digitized by Google

poléon avait remis l'armée destinée à tenir tête à Blücher, comptait soixante-dix mille hommes sous ses ordres, et il pouvait, s'il en avait besoin, réclamer l'appui de Poniatowski, qui gardait l'un des défilés qui conduisaient de la Bohême dans la Silésie. Macdonald, qui devait s'avancer jusqu'à Jauer, place forte située sur le bras le plus oriental de la Katzbach, ordonna à la division Charpentier de prendre la position de côté, tandis que lui-même l'attaquerait de front. Mais, par suite du mauvais temps, ces deux attaques ne purent être simultanées, en sorte que la division Charpentier fut battue complétement par quarante mille Prussiens et repoussée bien loin de la base d'opération. L'armée française, découverte ainsi sur son flanc, se hâta de se retirer et rentra à Goldberg à minuit (26 août). Cette position ne put elle-même être conservée, et Macdonald ordonna de se retirer sur le Bober, dont les eaux étaient débordées de toutes parts, ce qui rendit extrêmement difficile le passage de la rivière. Bientôt les jeunes soldats, pressés l'épée dans les reins, se débandèrent; quand Macdonald fut à couvert derrière le courant, il vit que vingt-deux mille soldats lui manquaient : trois mille avaient été tués, huit mille faits prisonniers et onze mille débandés, qui avaient jeté leur fusil sans dessein de le reprendre. Tout cela s'était passé les 28, 29 et 30 août. Les premiers jours de septembre Macdonald recula encore et fut obligé de venir prendre position devant Bautzen, presque aux portes de Dresde. Voilà déjà un grand effet du plan stratégique des coalisés. Quand Napoléon avait quitté Macdonald, Blücher avait tout de suite repris l'offensive.

Napoléon, au moment où il poursuivait Blücher avec

Digitized by Google

le plus de vivacité, avait été obligé d'y renoncer pour accourir au secours de Dresde. L'armée principale des coalisés, située en Bohême, voulait d'abord s'avancer sur Leipzig et obliger ainsi Napoléon à quitter Dresde. Mais Moreau et Jomini représentèrent qu'il serait téméraire de s'avancer aussi loin. Comme on savait que Dresde était presque dégarnie de troupes, il fut résolu qu'on marcherait contre cette ville; Jomini ne doutait pas que, par une attaque prompte et vive, on n'emportât cette place. L'armée s'avança résolûment par le défilé de Peterswalde et replia les corps placés à la garde de ces positions. Le maréchal Saint-Cyr accourut aussitôt sous les murs de Dresde pour les couvrir, et expédia courrier sur courrier pour conjurer Napoléon d'accourir à son aide. C'est alors que l'empereur revint à Dresde avec sa garde et prescrivit au maréchal Ney de lui amener plusieurs corps échelonnés pour poursuivre Blücher.

Les coalisés n'avaient pas mis à leur attaque sur Dresde toute la promptitude qu'ils auraient dû y apporter. Jomini aurait voulu dès le 25 août une attaque très-vigoureuse, et il assurait qu'on emporterait la ville. Nous ne doutons pas que les alliés n'eussent obtenu alors un entier succès. Mais les Autrichiens hésitaient par la crainte des moyens de défense; Moreau ne voulait pas non plus d'affaire hasardeuse. Napoléon, après avoir placé Vandamme à la tête de quarante mille hommes à l'entrée du défilé principal des montagnes de Bohême, arriva le soir même dans Dresde avec cent mille hommes. Le lendemain, Jomini et Moreau, ayant quelque pressentiment de l'arrivée de Napoléon à la tête de forces considérables, engagèrent à ne point tenter une attaque imprudente. Mais

Digitized by Google

les chefs, de peur d'être accusés de lâcheté pour s'être retirés sans avoir brûlé une amorce, voulurent faire une tentative sérieuse, puis la contremandèrent au moment de l'attaque; malheureusement elle était déjà commencée, et on la continua avec l'hésitation qui accompagne toujours une entreprise incertaine. L'attaque devint bientôt furieuse; plusieurs ouvrages avancés furent enlevés. On touchait aux barrières quand la jeune garde arriva et repoussa les assaillants, qui se retirèrent sur les hauteurs voisines après une perte de trois mille morts ou blessés et de deux mille prisonniers.

Jomini et Moreau conseillèrent aux alliés de se retirer à l'entrée des défilés de la Bohême, de prendre une position importante et d'y attendre Napoléon. C'était la réalisation du système de guerre arrêté auparavant, et dont l'abandon avait fait éprouver un échec la veille. Mais les généraux russes et allemands représentaient qu'il serait honteux de se retirer, que l'armée, se croyant vaincue, serait découragée. Le même esprit d'irrésolution qui avait laissé engager l'affaire la veille, fit tant retarder la retraite, qu'il fut nécessaire d'accepter la lutte contre un adversaire qui venait de recevoir encore quarante mille hommes.

Napoléon, en examinant la position des ennemis, vit un endroit très faible. Les hauteurs placées devant Dresde étaient coupées par un ravin très profond, qu'on ne pouvait franchir sans une certaine difficulté. En se portant en forces sur l'extrême gauche des alliés, composée presque exclusivement d'Autrichiens, on était assuré de la détruire sans qu'elle pût être secourue. Napoléon disposa tout pour cette attaque, et tandis qu'une partie de ses

Digitized by Google

phalanges appuyées à ses redoutes soutenaient le feu des Prusso-Russes, il dirigea si bien ses coups sur les Autrichiens, qu'il les précipita dans la vallée. L'aile gauche des alliés, qui avaient eu de ce côté cinq mille morts ou blessés et laissé douze mille prisonniers, était totalement désorganisée, sinon détruite.

L'aile droite des alliés semblait devoir être plus heureuse, grâce aux conseils de Moreau, quand cet officier supérieur eut les deux jambes emportées par un boulet. Il alla bientôt mourir en Bohême, avec le regret d'avoir assisté à une grande bataille dans les rangs des ennemis de son pays et de leur avoir tracé un plan de campagne qui devait nous vaincre. Schwartzenberg, effrayé du désastre de sa gauche, craignant d'être pris en queue, ordonna la retraite vers les montagnes de la Bohême, par où l'armée avait débouché. Dans cette journée, les ennemis avaient eu quinze à seize mille prisonniers et dix à onze mille morts ou blessés. Notre perte s'élevait à neuf mille hommes

Pour profiter de sa victoire, Napoléon prescrivit à Vandamme de traverser, avec son corps de quarante mille hommes, les défilés de la Bohême, et de se placer près de Tœplitz, dans une position qui commandait les principaux défilés. Napoléon, pour prendre les colonnes en queue et les broyer entre ses deux armées, aurait dû diriger ce mouvement; mais, effrayé par les mauvaises nouvelles qu'il recevait de la position de Macdonald et d'Oudinot, il prétexta un malaise pour se retirer à Dresde et confia l'exécution de ses plans à ses lieutenants. Murat, Victor et Marmont poursuivirent l'ennemi avec vigueur. Mais Vandamme rencontra plus de difficulté qu'il

Digitized by Google

ne pensait; sa marche fut ainsi retardée, ce qui permit aux ennemis de le précéder et de se poster avantageusement à Kulm. Au lieu de s'arrêter, Vandamme, croyant peut-être qu'il n'avait affaire qu'à une armée peu nombreuse, et d'ailleurs pour exécuter les ordres qu'on lui avait donnés de s'avancer jusqu'à Tœplitz, attaqua ses adversaires avec courage et réitéra l'attaque malgré les pertes considérables qu'il avait faites. Il aurait pu opérer sa retraite sans un accident qui lui survint. Le général Kleitz, avec un corps de Prussiens, instruit de la position de Vandamme, et d'ailleurs embarrassé dans une route encombrée, prit un chemin de traverse et vint tomber sur les derrières du général français. Bientôt la plus étrange confusion régna dans le corps de Vandamme; chacun se sauva comme il put; six mille hommes restèrent sur la place, sept mille furent faits prisonniers, quarante-huit bouches à feu et deux généraux, Vandamme et Haxo, tombèrent entre les mains du vainqueur. C'était là un grand désastre pour Napoléon. Si cet habile capitaine eût dirigé par lui-même la poursuite de l'armée coalisée, il aurait pu obtenir un grand succès au lieu d'une défaite. Mais il jugeait les coalisés plus désorganisés et plus démoralisés qu'ils ne l'étaient réellement, et il crut pouvoir s'en rapporter à ses lieutenants.

Quoique battus à Dresde, les coalisés pouvaient s'attribuer l'avantage, car l'armée de Macdonald était désorganisée, celle de Vandamme détruite; la troisième armée française, celle dont le commandement avait été confié à Oudinot, venait aussi d'éprouver un grave échec.

Napoléon avait attaché une grande importance au rôle

Digitized by Google

que devait jouer le corps placé sous le commandement d'Oudinot. Il pensait qu'étant soutenu par la garnison de Hambourg, ce corps, fort de soixante-dix mille hommes, pourrait égaler en nombre l'armée de Bernadotte. Avec des forces aussi belles, il était facile d'aller à Berlin châtier la grande prostituée de l'Allemagne, et contraindre ainsi les Prussiens à quitter l'armée de Silésie et l'armée de Bohême. Mais de graves obstacles s'opposèrent à la réalisation de ce projet. Oudinot avait pour lieutenants Reynier et Bertrand, généraux indépendants, toujours prêts à blâmer les résolutions du général en chef.

Bernadotte, pour empêcher la coopération de Davoust, avait jeté devant Hambourg une vingtaine de mille hommes, ses plus mauvaises troupes, capables cependant de tenir derrière les canaux du Mecklembourg ; il n'avait conservé que quatre-vingt-dix mille hommes pour couvrir Berlin ; il en avait consacré quarante mille au siége des places de la Vistule et de l'Oder. Le prince de Suède avait choisi à Ruhsdorf une bonne position que l'on ne pouvait atteindre qu'en passant par un terrain coupé de bois, d'étangs, de rivières. Deux routes se présentaient, courant presque parallèlement et à une assez faible distance; n'en suivre qu'une c'était abandonner l'autre à l'ennemi, qui pouvait prendre l'armée en flanc, la couper en tronçons et la désorganiser. Pour obvier à cet inconvénient, Oudinot résolut de diviser l'armée en deux colonnes qui suivraient les deux routes et se porteraient secours si elles étaient attaquées. On chemina ainsi assez heureusement jusqu'à Gross-Beeren, où les deux corps devaient se réunir ; Reynier enleva ce village; mais au lieu de s'y établir pour être rejoint par le reste

Digitized by Google

de l'armée, il s'élança et fut bientôt avec dix huit mille hommes en face de cinquante mille. Ceux-ci se précipitèrent sur lui, et malgré la mitraille le contraignirent à reculer. Il fut heureusement secouru par Oudinot, qui facilita la retraite et ramena l'armée sous les murs de Wittemberg. Nos pertes n'avaient été que de deux mille hommes, mais dix mille Saxons, récemment levés et travaillés par Bernadotte, avaient quitté nos drapeaux et s'étaient rangés sous ceux du prince de Suède ou étaient rentrés dans leurs foyers.

Napoléon avait commis une grande faute, c'était de donner à Oudinot des lieutenants frondeurs, peu obéissants, et d'avoir composé son armée du Nord d'un ramassis d'Allemands et d'Italiens unis à des Français. Si Oudinot avait eu des troupes solides, il fût entré dans Berlin. Mais il comprit qu'avec de pareils éléments il n'y avait rien à faire, et il demanda à Napoléon de le décharger du commandement. L'empereur le confia au maréchal Ney, qui fut bien plus malheureux encore que son prédécesseur.

Dans le dessein de donner la main à son lieutenant et de le secourir, s'il rencontrait des difficultés sérieuses, Napoléon s'était proposé de se porter à Hoyerswerda, position importante entre Dresde et Bayreuth. Il donna l'ordre à Ney de marcher résolûment de Wittemberg sur cette dernière position, d'où il pourrait s'élancer sur Berlin. Napoléon fut détourné de ce projet par les mouvements des armées de Silésie et de Bohême. Mais Ney, fidèle à ses instructions, arrivé le 3 à Wittemberg pour prendre son nouveau commandement, quitta cette ville et sut d'abord se dérober à ses ennemis, pour s'emparer

Digitized by Google

du défilé de Dennewitz avant ses adversaires. Il rencontra un assez faible corps à Dennewitz, mais malheureusement il avait mis trop d'intervalle entre ses divisions. La première fut arrêtée et bientôt accablée par l'armée du Nord, qui se montra tout entière. Il ne lui resta plus qu'à opérer sa retraite. Ney se retira dans un extrême désordre, sous les murs de Torgau, après avoir éprouvé une perte de vingt bouches à feu et de vingt mille hommes, en tués, blessés, prisonniers et déserteurs. Car ici encore, les étrangers, surtout les Saxons, avaient pris la fuite et quitté l'armée dans le plus grand désordre. De cinquante-deux mille hommes, il en restait à peine trente-deux mille à Ney. Napoléon avait assurément sa grande part à ce désastre, par les ordres trop absolus qu'il avait donnés à Ney, qui de son côté avait exécuté trop fidèlement les prescriptions de son supérieur. Par son mouvement et la situation des ennemis, il s'exposait au péril d'être écrasé; car, avec cinquante-deux mille mauvais soldats, il prêtait le flanc à une armée décidée, forte de quatre-vingt mille hommes. Profondément découragé à la vue d'un pareil désastre, plus déconcerté encore des reproches sévères de ses indociles lieutenants, Ney écrivit à Napoléon pour le conjurer de l'exonérer du commandement, et déclara qu'il préférait la situation d'un simple grenadier à l'honneur de commander dans de pareilles circonstances.

Napoléon concevait des plans qui eussent été magnifiques si ses ennemis avaient voulu demeurer immobiles; mais leurs mouvements déconcertaient tout. C'est ainsi que les opérations des armées de Silésie et de Bohême avaient empêché l'empereur de prendre position

Digitized by Google

pour seconder le mouvement de Ney. Le jour où il devait se porter sur Hoyerswerda, il apprit que Macdonald avait été ramené à Bautzen par Blücher, qui ne voulait pas s'arrêter là, mais prétendait s'avancer jusque sous les murs de Dresde. Il replia ses troupes sur Bautzen, dans le dessein de pousser vigoureusement Blücher et de lui faire éprouver des pertes considérables. Mais Blücher, qui avait pour principe de se retirer très-rapidement quand il sentait Napoléon avec des forces supérieures, opéra sa retraite avec tant de rapidité, qu'il se vit à l'abri des coups de l'empereur qui, d'ailleurs, était appelé à grands cris par Saint-Cyr contre l'armée de Bohême. Cette armée, sachant Napoléon amusé par l'armée de Silésie, était revenue par les défilés, avait replié tous nos corps avancés et menaçait Dresde. L'empereur arriva en effet, quoiqu'il soupçonnât que ce n'était là qu'un jeu de la part de ses ennemis pour *l'user* en marches et contre-marches. A sa seule présence, les Austro-Russes reprirent la route des défilés, et lui il revint à Dresde pour reprendre son premier plan sur Hoyerswerda. L'armée de Bohême reparut aussitôt et replia de nouveau Saint-Cyr. Cet officier conseillait à Napoléon de ne plus s'amuser ainsi en marches fatigantes, mais de poursuivre à fond l'armée de Bohême et de la combattre. Napoléon crut mieux faire en prescrivant de fortifier les débouchés des défilés afin d'arrêter l'ennemi. Mais Schwartzenberg se sentait déjà assez fort pour porter ailleurs le champ de bataille. Il avait fait perdre cent dix mille hommes à Napoléon, dont l'armée placée sur l'Elbe, forte de trois cent soixante mille hommes, sans compter les garnisons des forteresses, à

Digitized by Google

l'ouverture de la campagne de Dresde, trois semaines auparavant, se trouvait réduite à deux cent cinquante mille. Les ennemis, par l'enthousiasme de leurs populations et par les différents corps qui avaient rejoint leurs légions, auraient pu en mettre en ligne six cent mille.

Napoléon commença à réfléchir sur sa position, comprit le défaut radical de son plan de campagne, vit qu'il avait trop éloigné ses différents corps et les avait exposés à être écrasés; il résolut de les resserrer, et prévoyant que bientôt la guerre serait reportée sur le Rhin, il prescrivit secrètement de préparer cette ligne de défense. Il devait en avoir besoin plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Les coalisés avaient, comme ils le désiraient, affaibli l'armée de Napoléon; en battant ses lieutenants, ils avaient atteint le premier but qu'ils s'étaient proposé; restait le second, celui de concentrer toutes leurs forces pour attaquer l'empereur lui-même et l'écraser. Blücher avait été appelé à se réunir à l'armée de Bohême; mais il préféra aller rejoindre celle du Nord, avec laquelle il pourrait se rendre dans cette plaine de Leipzig, point indiqué primitivement pour être le tombeau de l'armée française. Ses projets furent vaguement connus de Napoléon; on répandit même le bruit prématuré de son départ, ce qui engagea à faire une forte reconnaissance sur le front de Macdonald. Il acquit alors la certitude que l'armée de Silésie était toujours dans la Lusace. Blücher demeura immobile en présence de Napoléon les 22, 23 et 24 septembre; le 25 il commanda au général Sacken de simuler une attaque pendant qu'il descendait l'Elbe et rejoignait Bernadotte près de Wittemberg.

Napoléon ne tarda pas d'être instruit que l'armée de

Digitized by Google

Bohême se dirigeait non plus par les défilés qui conduisaient sur Dresde, mais par ceux qui débouchaient par Commotau vers la plaine de Leipzig. Il apprit en même temps que l'armée du Nord et celle de Silésie avaient préparé entre Magdebourg et Wittemberg de grands moyens de passage. Il était donc évident que la masse des ennemis se proposait de se réunir sur les derrières de l'armée française. Cette nouvelle face de la guerre imposait de nouvelles combinaisons à l'empereur. Persuadé que les corps jetés à la droite de l'Elbe lui serviraient peu dans cette position, il fit repasser l'Elbe à tous ses corps afin de concentrer ses forces. Il envoya aussitôt Marmont pour soutenir Ney qui eut un brillant combat à Wittemberg, où il tua cinq ou six mille hommes à l'ennemi, n'éprouvant lui-même qu'une perte minime de cinq cents hommes. Ney ne pouvait rester dans cette position, car l'armée du Nord arrivant, il allait avoir l'une à sa droite et l'autre à sa gauche. Il se replia lentement devant l'ennemi, qui s'avançait évidemment vers Leipzig où se dirigeait l'armée de Bohême.

Quand Napoléon vit les plans de ses adversaires parfaitement dessinés, il résolut, suivant sa tactique habituelle, d'écraser les armées ennemies l'une après l'autre. Comme l'armée de Bohême paraissait plus éloignée que celle du Nord, il confia soixante mille hommes à Murat, avec ordre d'embarrasser sa marche, et enfin de couvrir Leipzig, tandis qu'il combattrait celle de Bernadotte et de Blücher. Il pensait vaincre facilement ces généraux, les pousser l'épée dans les reins jusqu'à Berlin, tendre une main secourable à ses garnisons de l'Oder et de la Vistule, repasser l'Elbe à Dresde où il laissait Saint-Cyr

Digitized by Google

avec trente mille hommes, tomber sur le flanc de l'armée de Bohême et l'écraser. Ce plan était évidemment plus imaginaire que réalisable, et il fit commettre plusieurs fautes à Napoléon. Ainsi il laissa trente mille bons soldats perdus à Dresde, comme il en avait laissé à Stettin, à Lutzen, à Dantzig, etc.

Quand Napoléon quitta Dresde, l'infortuné roi de Saxe, soit attachement réel à Napoléon, soit imbécillité, voulut le suivre. La présence de ce malheureux monarque tenait encore un peu les Saxons attachés à notre cause, mais ce lien était faible, comme nous le verrons sur le champ de bataille de Leipzig. Napoléon redescendit par la droite de la Mulde, rivière qui coule entre Leipzig et Dresde. Il rejoignit Ney et se trouva à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes. Cette concentration n'avait pas échappé à Blücher et à Bernadotte, qui réunirent leurs armées derrière la Mulde, qu'ils voulaient remonter ainsi couverts pour rejoindre Schwartzenberg. Napoléon ne comprit pas ce mouvement et crut que ses adversaires avaient le dessein de repasser la Mulde et l'Elbe, et en conséquence il se préparait à passer ce dernier fleuve pour les recevoir, quand il apprit que toutes les armées ennemies s'avançaient décidément sur Leipzig. Il changea à l'instant ses plans et résolut de remonter la Mulde à la hâte pour combattre l'armée de Bohême avant sa jonction avec l'armée du Nord. Ce mouvement ne fut pas encore assez rapide à cause d'une nouvelle incertitude sur le parti qu'adopterait l'armée de Silésie. Napoléon crut encore une fois qu'elle voulait repasser l'Elbe. Ainsi, par suite de ces tergiversations, quand le 14 octobre il arriva à Leipzig, au lieu de deux

Digitized by Google

cent vingt mille hommes qu'il pouvait y concentrer, il n'en avait que cent quatre-vingt-dix mille. D'ailleurs, les plus fâcheuses nouvelles se succédaient presque sans interruption. Il apprit la chute du trône de Westphalie; en présence d'un petit corps d'armée envoyé aux portes de Cassel par Bernadotte, le roi Jérôme avait été obligé de se retirer à Coblentz. La Bavière abandonnait aussi notre cause pour embrasser celle de la coalition; prétextant l'impossibilité de se maintenir contre les forces de l'Autriche, elle demandait à être secourue si l'on voulait qu'elle persévérât dans notre alliance. Mais il était bien impossible à l'empereur de lui envoyer les trente mille hommes qu'elle réclamait pour demeurer fidèle à notre cause.

Ces défections ne troublaient pas Napoléon; il espérait qu'une grande bataille referait ses affaires. Aussi, loin de la redouter, il la demandait, et ne craignait qu'une chose, c'est que ses ennemis ne voulussent pas combattre. Mais cette fois ils s'étaient comptés et ils avaient résolu de ne point fuir le combat. Et en effet il se livra quatre batailles dites *des Géants* ou *des Nations*, où la plupart des peuples de l'Europe déployèrent la plus grande valeur.

Afin d'avoir une idée nette et précise de la lutte qui va commencer, nous devons donner une description claire de la situation de Leipzig et des différents moyens d'arriver à cette ville.

Leipzig est dans l'angle de deux rivières, la Pleisse et la Sarta. La Pleisse court du midi au nord et touche la ville à l'ouest. La Sarta descend à l'est de Leipzig, fait un coude au-dessous de la ville et va se jeter dans la

Digitized by Google

Pleisse en traversant un des faubourgs. Entre ces deux rivières, se trouve une belle plaine presque unie, à l'exception d'une faible dépression de terrain où se rassemblent les eaux des pluies. Cette dépression, où l'on voyait Wachau au centre, Mark-Kleeberg sur la Pleisse et Liebert-Wolkwitz sur la Sarta, formait la séparation des deux armées qui allaient se choquer; c'était en effet la route naturelle pour arriver à Leipzig. C'était là que se présentait l'armée de Bohême, forte de cent soixante mille hommes. Elle avait envoyé un corps de vingt-cinq mille hommes à l'ouest de la ville, au-delà de l'Elster, rivière qui coule parallèlement à la Pleisse et quelquefois se confond avec elle. Vis-à-vis Leipzig, ces deux rivières, à peine distantes l'une de l'autre d'une demi-lieue, étaient dominées par une chaussée formée par une suite de ponts qui débouchaient au bourg de Lindenau. Il était nécessaire d'occuper ce bourg et d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville par la chaussée. Au nord, s'avançaient Blücher et Bernadotte à une assez grande distance l'un de l'autre, parce que celui-ci, pour ménager ses troupes, faisait marcher en avant le premier, qui recevait les coups les plus rudes. A deux ou trois lieues de Leipzig, le village de Mockern présentait une belle position pour barrer la route que suivait l'armée du Nord; Napoléon résolut de s'emparer de cette position pour empêcher les ennemis d'arriver à Leipzig.

Napoléon avait cent quatre-vingt-dix mille hommes. Il en mit cent quinze mille en ligne au sud, contre l'armée de Schwartzenberg. Il plaça huit à neuf mille hommes à Lindenau, sous les ordres du général Margaron. La division Morand, forte de quatre à cinq mille hom-

Digitized by Google

mes, fut mise entre Leipzig et Lindenau, de manière à protéger la ville et à soutenir Margaron. Il posa Marmont avec vingt mille hommes à Mockern et disposa deux corps formant un effectif de trente-cinq mille hommes, pour le soutenir et pour appuyer la grande armée, s'il était nécessaire.

Le 16 octobre dans la matinée, trois coups de canon annoncèrent la bataille et furent suivis d'une canonnade effroyable. Napoléon, qui avait sa droite appuyée sur la Pleisse et sa gauche sur la Sarta, laissa l'ennemi attaquer violemment tout son front. Son dessein était de le lasser, d'épuiser son feu, et quand il le verrait faiblir, de se porter sur sa droite, de la replier sur le centre et de jeter toute l'armée de Schwartzenberg dans la Pleisse. Malgré l'acharnement des ennemis sur toute notre ligne, nos troupes soutinrent parfaitement les efforts des coalisés. Wachau et Liebert-Wolkwitz avaient été pris et repris cinq fois. On n'apercevait que des monceaux de ruines et de cadavres, quand vers midi, Napoléon résolut de prendre l'offensive, et porta ses principaux coups sur la droite des ennemis. Bientôt notre centre et notre gauche poussent les Prusso-Russes, qui commencent à céder. Alexandre et Frédéric-Guillaume engagent toutes leurs réserves et conjurent le prince de Schwartzenberg d'amener ses Autrichiens; mais, suivant le plan d'attaque des coalisés, les Autrichiens n'ayant pas dû donner de front, avaient été divisés en deux corps pour tourner nos deux ailes et y jeter la confusion; il fallut du temps pour ramener ces troupes en ligne. Aussi les ennemis éprouvèrent alors de grandes pertes, et ils eussent été enfoncés si les Autrichiens ne fussent arrivés. Si Napo-

Digitized by Google

léon avait eu les trente mille hommes qu'il avait laissés à Dresde, ou s'il se fût contenté de défendre l'entrée de Leipzig contre l'armée du Nord et qu'il eût pris une trentaine de mille hommes sur les cinquante-cinq mille chargés de tenir tête à l'armée de Silésie, il aurait pu avoir un succès complet. Mais la nuit arriva, et l'affaire demeura indécise, ce qui était un très grave échec pour l'empereur, car les ennemis recevaient à chaque instant des renforts, et au lieu d'être cent soixante mille hommes seulement, leur nombre allait s'élever à plus de trois cent mille.

Pendant qu'on livrait cette bataille dite de Wachau, il s'en donnait deux autres, l'une à Lindenau et l'autre à Mockern. A Lindenau, neuf mille Français soutinrent les efforts de vingt-cinq mille Autrichiens et leur firent éprouver une perte d'un millier d'hommes. A Mockern, la lutte avait été extrêmement acharnée, et nous avions été obligés de nous retirer à Euterischitz, mais nous avions fait éprouver une perte de neuf mille hommes à nos ennemis. Il est vrai que notre perte avait été de six mille hommes et de vingt pièces de canon.

Cette journée du 16 octobre se résume en trois batailles, qui firent éprouver aux Français une perte de vingt-sept mille hommes et aux ennemis une de quarante mille. Mais il était bien évident que les pertes n'étaient pas dans les deux armées en proportion des ressources, et que de notre côté elles étaient beaucoup plus considérables. C'était un grand sacrifice qui préparait notre ruine, car nous ne pouvions plus empêcher la jonction des armées ennemies. Il ne restait à Napoléon qu'une mesure à prendre, opérer sa retraite le plus tôt possible. Il passa

Digitized by Google

la journée du 17 dans une sorte d'anxiété, n'osant s'avouer à lui-même sa fâcheuse situation; on bourdonnait à ses oreilles le mot de retraite; mais personne ne le prononçait franchement. Cependant un colonel lui proposa de jeter deux ponts sur l'Elster et la Pleisse afin de faire filer l'infanterie, tandis que les bagages et les canons suivraient la route ordinaire. Mais cette mesure si sage, si nécessaire, était un aveu d'une défaite qu'il n'avait pas essuyée, et puis il songeait à Dresde, aux garnisons de l'Oder, de l'Elbe et de la Vistule où il laissait cent soixante-dix mille hommes. Il voulut attendre. Le canon du 18 octobre lui donna une nouvelle leçon et le décida, mais trop tard.

Napoléon opérait seulement sur Leipzig, le 18 au matin, quand Schwartzenberg l'attaqua avec une extrême violence; mais nos soldats résistèrent, et chaque fois les troupes ennemies vinrent se briser contre un mur de fer et de feu. Bientôt Bernadotte et Blücher franchirent la Sarta et attaquèrent notre aile gauche avec vigueur. Ney commit la faute d'opposer les Saxons aux Suédois. Quand les Saxons virent les étendards du prince de Suède en qui ils avaient pleine confiance, ils s'élancèrent d'une marche rapide se ranger sous ses drapeaux, et tournèrent contre nous les canons qu'ils avaient chargés pour foudroyer nos ennemis. Il y eut alors un moment de vive anxiété; nos légions pliaient, quand Napoléon accourut réparer le désordre : de ce côté encore, les ennemis furent maintenus. Alors commença une effroyable canonnade; deux mille bouches à feu vomissaient la mort. La nuit mit fin au combat. Trente mille Allemands ou Russes et vingt-trois mille Français cou-

Digitized by Google

vraient le champ de bataille. En deux jours (le 16 et le 18) nous avions perdu cinquante mille hommes et les ennemis soixante-dix mille. Et l'on se demande quel était au fond le véritable motif de ces horribles boucheries!

Il restait encore à Napoléon près de cent quarante mille hommes, mais les ennemis en avaient deux cent cinquante mille; la retraite était une nécessité absolue. Napoléon la commanda sur-le-champ; mais il était difficile de faire passer sur une seule chaussée d'une demi-lieue formée de ponts un matériel immense, et l'on dut bien regretter alors que, par imprudence ou par une sotte vanité, l'empereur n'eût pas permis de jeter la veille deux ponts pour le passage de l'infanterie. Pendant la nuit, le passage s'effectua avec assez de régularité; mais le matin, quand la bataille s'engagea dans les rues de la ville, que les corps se poussèrent l'un l'autre, ce fut un spectacle indicible : la foule était tellement pressée qu'elle demeurait immobile. Bientôt quelques détachements ennemis mêlés à des Français se présentèrent à l'entrée du pont. Napoléon avait commandé de miner l'arche du pont situé sur le principal bras de l'Elster et de la faire sauter quand les premières colonnes ennemies se montreraient. Tandis que le colonel Montfort s'informait s'il y avait encore beaucoup de soldats à passer, un caporal, armé de la mèche, voyant quelques Prussiens mêlés aux Français, mit le feu à la mine. Une horrible explosion se fit entendre, et les débris du pont retombèrent sur nos troupes. Vingt mille Français attendaient le moment de passer. Quelques-uns se sauvèrent à la nage. Poniatowski ne put gravir la rive escarpée de l'Elster et périt dans les flots. Macdonald fut

Digitized by Google

sauvé par quelques soldats qui l'aidèrent à gravir la rive. Reynier et Lauriston furent faits prisonniers avec vingt mille officiers ou soldats. Le roi de Saxe alla se jeter aux genoux du vainqueur, qui daigna à peine le recevoir. Ainsi, en quatre jours, nous avions perdu soixante-dix mille hommes.

On s'est demandé si le mouvement stratégique de l'empereur sur Leipzig était bien motivé? Les meilleurs juges répondent qu'il fut une faute énorme, commise sur des plans imaginaires. Que devait faire Napoléon, quand, après les désastres de ses lieutenants, il vit ses ennemis concentrer leurs colonnes et essayer de lui couper la retraite en se portant sur Leipzig? Il devait réunir toutes ses troupes, reprendre toutes ses garnisons, marcher résolûment sur l'Elbe inférieur; il eût certainement rencontré les armées du Nord et de Silésie, les eût écrasées, et si elles lui avaient échappé par une fuite précipitée, il eût formé une armée de trois cent mille hommes avec ses différentes garnisons, et eût choisi une nouvelle ligne de défense derrière la Saale; et si cette ligne eût été fortée, il pouvait sans pertes considérables se retirer sur le Rhin et s'appuyer de populations amies : il eût été inexpugnable. Mais il y a des heures où ce que l'on nomme le génie, à force de vouloir être profond, tombe dans l'incompréhensible. Et l'homme, quelque savant qu'il soit, doit reconnaître que toutes les stratégies humaines, quand elles sont le fruit de l'orgueil, viennent échouer devant cette justice divine et cette sagesse suprême à laquelle on devrait toujours demander des lumières.

La retraite fut bien plus désastreuse que les batailles. De cent vingt mille hommes qu'il restait à Napoléon en

Digitized by Google

sortant de Leipzig, quatre jours après, à Erfurt, il ne lui en restait pas cinquante mille, quoiqu'on n'eût pas rencontré d'obstacles sérieux ; mais l'armée se débandait, les soldats couraient au hasard, chacun quittait ses rangs pour chercher des vivres. A Erfurt, l'armée fut réorganisée et fortifiée par les troupes qui se trouvaient dans cette ville ; et deux jours après, des corps qu'on avait portés à quatre mille hommes étaient réduits à dix-huit cents hommes. L'armée austro-bavaroise crut avoir bon marché d'une pareille cohue. Soixante mille hommes se placèrent sous le château-fort de Hanau pour intercepter la route de Mayence. Mais vingt mille hommes que Napoléon avait à mettre en ligne surent si bien profiter des fautes commises par l'ineptie de Wrede, qu'ils le culbutèrent, lui firent éprouver une perte de dix à onze mille hommes, en morts, blessés ou prisonniers, contre trois mille hommes que nous perdîmes. Napoléon rentra enfin à Mayence au commencement de novembre. Il aurait à peine pu réunir quarante mille soldats des cinq cent mille qu'il avait eus en Allemagne. Il en laissait cent quatre-vingt-dix mille dans les forteresses allemandes (1), sans compter les malades et les blessés. Avec les malades et les blessés, il y avait plus de deux cent mille hommes. Les commandants de ces forteresses, enchaînés par les ordres de l'empereur, ne purent ou

(1) Trois mille à Modlin, quatre mille à Zamosc, vingt-huit mille à Dantzig, huit mille à Glogau, quatre mille à Custrin, douze mille à Stettin, trente mille à Dresde, vingt-six mille à Torgau, trois mille à Wittemberg, vingt-cinq mille à Magdebourg, quarante mille à Hambourg, six mille à Erfurt et deux mille à Wurzbourg.

Digitized by Google

n'osèrent pas tenter de se faire jour et de rejoindre notre drapeau. Une seule garnison fit une tentative, celle de Dresde, commandée par le maréchal Saint-Cyr, officier plein d'intelligence et d'indépendance. Quand il se vit isolé dans Dresde, sans savoir ce qu'était devenue la grande armée, il forma le projet de sortir de la ville, de descendre l'Elbe et de se réunir à la garnison de Torgau. Ce projet était exécutable quand l'ennemi s'était dirigé en masse sur Leipzig, mais lorsque des corps considérables eurent rejoint l'Elbe, il était trop tard. Saint-Cyr fit une tentative avec une partie des troupes soumises à ses ordres ; elle échoua. Bientôt le manque de vivres l'obligea à capituler. Si cette capitulation, qui permettait aux hommes de retourner en France, eût été exécutée, elle eût rendu des soldats à l'armée chargée de défendre la patrie ; mais les alliés, usant du droit que s'attribuent tous les souverains, d'infirmer les conventions signées par leurs subordonnés, refusèrent la capitulation, et la garnison fut faite prisonnière. Toutes les places de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule occupées par des Français, se défendirent avec le plus grand héroïsme ; chaque siége eut son histoire ; nous ne pouvons la faire ici, les événements nous pressent trop.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Chute de Napoléon (janvier — avril 1814).

Quand on doit assister à la chute d'un vaste empire, quand une puissance colossale, qui s'est élevée en un instant au plus haut point de grandeur, tombe tout à coup, laissant cependant dans sa chute des traces ineffaçables de son passage, le lecteur se sent le besoin de se recueillir et d'interroger les causes de cette épouvantable catastrophe. Pour suivre avec plus de facilité les événements prodigieux qui vont se dérouler sous nos yeux, nous devons connaître les moyens employés par l'empereur et par ses adversaires, et suivre ensuite le duel à mort entre le génie et la force.

§ I. *Moyens préparés par Napoléon pour lutter contre la coalition.*

Tout autre que Napoléon, après les désastres qui l'avaient accablé en Allemagne et en Espagne, aurait imité le marin battu par une tempête irrésistible, il aurait cherché moins à lutter contre la violence de l'attaque qu'à arracher à une ruine certaine ce qu'il lui était possible de sauver. Mais il semblait à Napoléon que perdre une partie de ses Etats, que renoncer à maintenir l'im-

Digitized by Google

mense domination qu'il possédait sur tous les peuples, c'était sinon tomber, du moins s'avouer vaincu, aux yeux des peuples qu'il se flattait d'avoir toujours battus sur le champ de bataille. Il ne se croyait pas assez affaibli pour cela, et il espérait bien, grâce à sa vaillante épée, contraindre ses ennemis à reconnaître bientôt la loi du vainqueur.

Pour la lutte qui allait s'engager, Napoléon comprit qu'il avait besoin de se concilier la nation, de préparer de vastes moyens d'attaque et de défense, de s'adresser aux alliés ou pour obtenir une paix honorable et avantageuse, ou pour les amuser et les empêcher de s'avancer vers notre pays avant le printemps, enfin d'arrêter, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, un plan de campagne qui répondît aux immenses nécessités auxquelles on se voyait réduit.

Pour se concilier la nation, Napoléon avait besoin d'agir sur les grands corps de l'Etat, de s'adresser aux masses pour les animer contre l'étranger, et de donner quelque satisfaction à la conscience publique en travaillant à consommer et réduire en acte le fameux et déplorable concordat de Fontainebleau dont nous avons parlé.

Napoléon ne doutait pas des grands corps de l'Etat; il croyait leur influence extrêmement salutaire et espérait qu'ils donneraient une forte impulsion à la nation. Il se trompait sur ce point, et parmi les grands corps les uns devaient sourdement travailler à sa ruine et les autres se montrer ouvertement hostiles.

A peine de retour en France après sa malheureuse expédition d'Allemagne, l'empereur convoqua le Conseil d'Etat (11 novembre 1813) pour arrêter avec lui les me-

Digitized by Google

sures qu'il jugeait indispensables au salut de la France. C'est surtout dans ces circonstances qu'on juge l'homme, qu'on saisit sa nature dans toute sa vérité. Plus irrité qu'abattu de ses effrayantes défaites, il se persuadait qu'il se relèverait facilement, s'il se trouvait secondé par la nation. Il annonça qu'il lui fallait prendre des mesures financières pour subvenir aux immenses nécessités du moment. Ces mesures consistaient à ajouter trente centimes pour cent aux portes et fenêtres et aux patentes, vingt centimes par kilogramme au prix du sel. Un décret fut immédiatement rendu pour rendre cette mesure obligatoire dès le moment même, quoiqu'il fût admis en principe en France que tout impôt devait être consenti par le Corps législatif.

Le projet relatif à la levée des troupes nécessaires pour la défense du territoire suscita une discussion assez vive. Un membre du Conseil fit remarquer que l'expression *frontières envahies* étant excessivement alarmante, il serait bon de la supprimer.

« Il faut dire la vérité, répondit Napoléon; les Russes » ont franchi notre frontière du nord, Wellington celle » du midi, les Autrichiens et les Bavarois veulent fran- » chir le Rhin à l'est, et la France ne s'est pas levée en » masse pour les combattre : c'est une honte pour notre » pays. Quand les Anglais étaient sur mer, on disait que » nous ne pouvions les combattre; mais aujourd'hui ils » ne sont plus sur leurs vaisseaux, il ne s'agit plus de » manœuvrer sur mer, ils sont sur notre terrain, on peut » les aborder l'épée à la main; ce serait une ignominie » pour la France si elle ne les chassait et ne les battait. »

Puis, parlant des puissances de l'Est et du Nord :

Digitized by Google

« Ces lâches Bavarois, après m'avoir trahi, ont voulu » me barrer le passage à mon retour en France. Aussi, » comme ils ont été battus et massacrés ! j'ai tué de Wrede » et tous ses parents avec lui. Je ne veux avoir de paix » avec la Bavière que quand j'aurai brûlé Munich. Et » les trois puissances du Nord qui se sont partagé la » Pologne : veut-on laisser subsister ce triumvirat pour » qu'il commette de pareilles iniquités à l'égard des au- » tres Etats? il faut qu'il soit détruit; vienne l'année » prochaine et nous verrons.....

» Pour réaliser mes projets, il me faut une levée de » trois cent mille hommes. Je formerai trois camps de » cent mille hommes chacun, l'un à Bordeaux, l'autre » à Lyon et le troisième à Metz. Avec ce qui me reste » et les précédentes levées j'aurai un million d'hommes » sous les armes, *ce qui me suffit pour le moment.* Les » trois cent mille soldats que je demande, ce sont des » hommes faits que je veux et non de jeunes conscrits, » des enfants qui restent sur les routes dans une marche » ou encombrent les hôpitaux. Les Français sont tous » braves, les Piémontais et les Italiens le sont aussi, mais » les hommes du Nord, ces grands corps flasques qui ont » de l'eau dans les veines et non du sang, cela n'est bon » à rien. » Un membre osa hasarder un mot en faveur des Belges et parler de leur bravoure : « Les Belges, re- » prit l'empereur, m'aiment peut-être, mais que signifie » ces adresses qu'on leur fait signer?» Voyant que l'em- pereur estimait si peu les hommes du Nord, un membre du Conseil crut pouvoir parler timidement de leur aban- don en disant : « Sire, il faut que l'ancienne France nous » reste. — Il me faut aussi la Hollande, répond brusque-

Digitized by Google

» ment l'empereur, et si elle devait m'échapper je la ren-
» drais à la mer. Nous conserverons aussi l'Italie; si
» nous étions obligés de l'abandonner, il faudrait lui
» rendre une absolue indépendance. S'il faut que toute
» la nation marche, elle marchera; et vous, conseillers
» d'Etat, vous l'élite de la nation, vous et vos enfants
» vous vous mettrez les premiers à la tête de mes lé-
» gions. On ne parle que de paix. La paix! je n'entends
» que le mot de paix, tandis que le cri de guerre, qu'on
» devrait répéter d'un bout de la France à l'autre, est à
» peine murmuré. »

A la suite de cette célèbre réunion du Conseil d'Etat trois sénatus-consultes furent rendus : le premier, pour mettre à la disposition de l'empereur trois cent mille hommes, qu'on lèverait sur les classes antérieures de 1804 à 1814; le second, pour proroger les pouvoirs à la quatrième série du Corps législatif : on ne voulait pas recourir à l'élection dans un moment si critique; le troisième, pour appeler le Sénat et le Conseil d'Etat à l'ouverture du Corps législatif et pour supprimer les listes des candidats à la présidence; l'empereur se réservait le droit de nommer lui-même le président.

Le premier corps de l'Etat, le Sénat, conservateur des constitutions de l'empire, fut convoqué à son tour. Nous retrouvons dans ce corps célèbre le servilisme dont on l'a accusé et la fausseté qui lui a donné un si triste renom. Si le Sénat avait été fidèle à sa mission, s'il avait eu le courage de dire la vérité à l'homme de génie qui avait besoin d'être contenu pour procurer à la France une gloire véritable et une félicité réelle, il aurait rendu un immense service au pays. Mais toujours obséquieux,

Digitized by Google

disons plutôt servile, il parlait contre sa conscience, donnait tout à espérer quand il jugeait tout perdu, assurait Napoléon de son inaltérable dévouement tandis que ses membres les plus influents tramaient sa ruine et se donnaient à l'étranger, lui promettaient le concours de tous les Français et ne faisaient rien pour les soulever. L'adresse du Sénat fut si flatteuse, que Napoléon y répondit par ces paroles pleines des plus douces espérances : « Toute » l'Europe marchait avec nous il y a un an; toute l'Eu» rope marche aujourd'hui contre nous. Nous aurions » donc tout à redouter sans l'énergie et la puissance de » la nation. La postérité dira que si de grandes circons» tances se sont présentées, elles n'étaient pas au-dessus » de la France ni de moi. »

Le Corps législatif, qu'on disait sorti des entrailles de la nation, quoique le peu de liberté ou l'indifférence des électeurs l'eût fait nommer par le plus petit nombre et par les agents du pouvoir, aurait dû être renouvelé en partie; mais afin d'en hâter la réunion, et, si nous en croyons certains historiens, de peur de voir arriver dans l'assemblée ces esprits turbulents et révolutionnaires qui se présentent toujours au moment des grandes crises, Napoléon rendit, comme nous l'avons remarqué, un sénatus-consulte pour proroger les pouvoirs de la quatrième série du Corps législatif.

Le 19 décembre 1813 Napoléon fit lui-même l'ouverture du Corps législatif. Après avoir dit qu'il n'avait jamais été séduit par la prospérité, et que l'adversité le trouverait au-dessus de ses atteintes, proposition bien orgueilleuse pour un homme, quelque puissant qu'il soit, il demanda le concours du Corps législatif pour l'accom-

Digitized by Google

plissement de la grande tâche qu'il avait à remplir, et, afin de convaincre l'assemblée que si la paix ne s'était pas faite il ne fallait pas l'en accuser, il ordonna de remettre les pièces originales des négociations suivies pour la paix.

Le Corps législatif, qui n'osait auparavant parler ni contredire les volontés de l'empereur, manifesta une sorte d'indépendance. Il témoigna d'abord son mécontentement du choix qui avait été fait de son président, qui n'était pas même membre de l'assemblée. Le grand-juge Reynier, duc impérial de Massa, nommé président, ayant osé accuser *d'inconstitutionnelles* certaines propositions faites par Flaugergues, celui-ci lui répondit : « Je ne vois rien ici de plus inconstitutionnel que » vous-même, vous qui, au mépris de nos lois, venez » présider les représentants du peuple, quand vous n'a- » vez pas même le droit de siéger à leur côté. »

La commission nommée pour répondre au discours du trône et pour donner son opinion sur les pièces que le ministre des affaires étrangères avait exhibées relativement aux négociations pour la paix, exprima clairement toute sa pensée. « Si les déclarations des puissances » étrangères étaient fallacieuses, si les puissances étran- » gères voulaient nous asservir, si elles méditaient le dé- » chirement du territoire sacré de la France, il faudrait, » pour empêcher notre patrie d'être la proie de l'étran- » ger, rendre la guerre nationale. Mais, pour opérer plus » sûrement ce beau mouvement qui sauve les empires, » n'est-il pas désirable d'unir étroitement et la nation et » son monarque?

» C'est un besoin d'imposer silence aux ennemis sur

Digitized by Google

» leurs accusations d'agrandissement et de conquêtes, de » prépondérance alarmante. Puisque les puissances coa- » lisées ont cru devoir rassurer les nations par des protes- » tations publiquement proclamées, n'est-il pas digne de » Sa Majesté de les éclairer par des déclarations solen- » nelles sur les desseins de la France et de l'empereur?...

» Pour que cette déclaration eût une influence utile » sur les puissances étrangères, pour qu'elle fît sur la » France l'impression espérée, ne serait-il pas à désirer » qu'elle proclamât à l'Europe et à la France la promesse » de ne continuer la guerre que pour l'indépendance du » peuple français et l'intégrité de son territoire?

» ..... C'est, d'après les lois, au gouvernement à pro- » poser les moyens qu'il croira les plus prompts et les » plus sûrs pour repousser l'ennemi et asseoir la paix » sur des bases durables. Ces moyens seront efficaces si » les Français sont persuadés que le gouvernement n'as- » pire plus qu'à la gloire de la paix; ils le seront si les » Français sont convaincus que leur sang ne sera versé » que pour défendre une patrie et des lois protectrices. » *Mais ces mots consolateurs de paix et de patrie reten-* » *tiraient en vain si l'on ne garantit les institutions qui* » *promettent les bienfaits de l'une et de l'autre. Il pa-* » *raît donc indispensable à votre commission qu'en* » *même temps que le gouvernement proposera les me-* » *sures les plus promptes pour la sûreté de l'Etat, Sa* » *Majesté soit priée de maintenir l'entière et constante* » *exécution des lois qui garantissent aux Français les* » *droits de la liberté, de la sûreté, de la propriété, et à* » *la nation le libre exercice de ses droits politiques*

» *Cette garantie a paru à votre commission le plus*

Digitized by Google

» *sûr moyen de rendre aux Français l'énergie nécessaire* » *à leur propre défense.* »

Ce rapport a été très loué par les uns et traité fort sévèrement par les autres. Les premiers, bien convaincus que le despotisme énervant ne doit compter que sur lui-même, pensent que l'unique moyen de rendre à la nation son énergie, de lui faire prendre en main la cause nationale, c'était de lui persuader qu'elle défendait ses propres intérêts, son existence, et non point celle d'un seul homme, grand, très grand si l'on veut, mais avec lequel on ne pouvait mettre en parallèle la nation elle-même. A leurs yeux, pour engager la France à prendre les armes contre l'étranger, il fallait la convaincre qu'elle combattait pour son salut et non pour celui d'un homme. Les seconds, tout en avouant qu'il fallait arrêter le gouvernement dans sa marche périlleuse, pensent que le moment n'était pas convenable pour faire de semblables réclamations, que quand le feu est à la maison, il ne faut pas s'amuser à disserter sur les causes de l'incendie, mais qu'il faut s'encourager mutuellement à l'éteindre. Il y a un fond de vérité dans ces deux opinions. Il eût fallu prendre ce que chacune avait de bon et l'employer pour le salut de la patrie. Si, tenant compte du vœu des députés, l'empereur eût sérieusement travaillé à la paix, qu'il se fût contenté de la France et de la Belgique, il aurait pu conclure une paix très avantageuse sur ces bases. Mais Napoléon voulut s'appuyer sur son seul génie, et il brisa le Corps législatif, finissant sa domination comme il l'avait commencée, par un coup d'Etat; car l'année 1813 est réellement la dernière de l'empire.

Digitized by Google

Le 30 décembre 1813, les députés trouvèrent leur salle d'assemblée fermée, et reçurent l'ordre de se rendre le lendemain aux Tuileries, pour connaître le motif de ce brusque et impolitique renvoi. Les paroles de Napoléon en cette circonstance sont trop instructives pour que nous ne les mettions pas sous les yeux du public: il jugera l'homme.

« J'ai défendu l'impression de votre adresse, parce » qu'elle est séditieuse; les onze douzièmes du Corps lé- » gislatif sont de bons citoyens, je les reconnais pour » tels, et j'aurai toujours de la bienveillance pour eux; » mais il y en a un douzième qui n'est que de rebelles et » de mauvais citoyens; votre commission est de ce nom- » bre. Lainé particulièrement est un traître, qui est en » correspondance avec le prince-régent par l'intermé- » diaire de Desèze; je le sais et j'en ai les preuves. Les » quatre autres sont des têtes chaudes. Ce douzième est » composé de gens qui désirent l'anarchie; je les com- » pare aux Girondins. Où cela a-t-il mené Vergniaud » et ses consorts? A l'échafaud. Est-ce dans le moment » où il faut chasser l'ennemi de nos frontières, qu'il faut » demander un changement dans la Constitution? Il faut » plutôt suivre l'exemple de l'Alsace, de la Franche- » Comté et des Vosges. Leurs habitants s'adressent à moi » pour avoir des armes et des chefs qui les conduisent: » j'y ai pourvu.

» Vous n'êtes point les représentants de la nation, » mais les députés des départements; je vous ai assem- » blés pour me porter des consolations, car le courage » ne me manque pas, et j'espérais en trouver, à la fin, » dans le Corps législatif. Au lieu du bien que j'atten-

Digitized by Google

» dais de lui, il n'a fait que du mal : mais, à la vérité, il » en a fait peu, attendu qu'il ne pouvait en faire davan. » tage. Les hommes turbulents ont cherché à me bar- » bouiller aux yeux de la France ; mais j'ai été porté sur » le trône par quatre millions de Français. Vous cher- » chez par votre adresse à séparer le souverain de la na- » tion..... Je suis le seul représentant du peuple ; et quel » est celui de vous qui pourrait supporter un tel fardeau? » Ce trône n'est qu'un morceau de bois recouvert de » velours : moi, moi seul je tiens la place du peuple..... » Si je vous en croyais, je céderais à l'ennemi plus qu'il » ne me demande. *Dans trois mois vous aurez la paix,* » *ou je serai mort.* Il faut maintenant montrer de l'é- » nergie. Je vais marcher à l'ennemi et je le repousserai. » Ce n'est pas dans le moment où l'on bombarde Hu- » ningue et où l'on attaque Béfort, qu'il faut s'occuper » de la constitution de l'Etat et de l'abus du pouvoir. Le » Corps législatif n'est qu'une partie de l'Etat, qui ne » peut entrer en comparaison avec le Sénat et le Conseil » d'Etat.

» Si la France désirait une autre Constitution, et que » celle-ci ne me convînt pas, je lui dirais de chercher un » autre monarque. C'est à moi que les ennemis en veu- » lent plutôt qu'à la France ; faut-il pour cela sacrifier » une partie de la France? Ne fais-je pas le sacrifice de » mon amour-propre et du sentiment de ma supériorité » pour obtenir la paix? Oui j'ai de la fierté, parce que » j'ai du courage! J'ai de la fierté parce que la France » me doit sa grandeur. L'adresse était indigne de moi et » du Corps législatif. Un jour je la ferai imprimer, mais » à la honte du Corps législatif... Retournez chez vous...

Digitized by Google

» Je le répète, les onze douzièmes de votre corps sont » animés du meilleur esprit, et s'il y en a qui osent im- » primer l'adresse, je la ferai mettre dans le *Moniteur* » avec des notes que je me charge de fournir. Quand » même j'aurais des torts, vous ne deviez pas me les re- » procher publiquement. Quand on a des chemises sales » à laver, on ne les fait pas voir à tout le monde. Au » demeurant, la France a plus besoin de moi que moi » de la France. »

Un pareil discours n'encourageait guère les députés à aller ranimer dans les départements la confiance en l'empereur, à inspirer à tous l'amour de sa personne. Les députés travaillèrent à persuader que la cause de la nation n'était pas liée à celle de l'empereur, que les hommes sages devaient séparer ces deux causes, et que puisque Napoléon avait l'orgueil de dire que *la France avait plus besoin de lui que lui de la France,* il fallait montrer que la France pouvait se passer de lui, se fortifier, se développer et marcher dans la voie du progrès sans lui. Un homme prudent et sage n'insulte jamais un grand corps; il sait mieux respecter ses écarts, et quand il lui rappelle ses égarements, il met tant de modération qu'il le force à confesser ses torts.

Pour celui qui suivait avec attention l'opinion du Conseil d'Etat, du Sénat, du Corps législatif, c'était un appui très faible pour l'empereur, et à moins qu'il n'abdiquât ses idées passées pour s'identifier avec ces grands corps, il devait les compter au nombre de ses ennemis. Pouvait-il davantage compter sur la nation? pouvait-il espérer un dévouement semblable à celui des Russes? Non. Le Midi, l'Ouest étaient presque les ennemis de

Digitized by Google

l'empereur, le Centre et le Nord étaient indifférents; il n'y avait que le Nord-Est qui témoignât une velléité de se défendre.

Dans le Midi trois sortes de sentiments rendaient les populations opposées à l'empereur : l'amour de la liberté, la religion, et l'attachement à la maison royale de France. Les têtes ardentes du Midi, dans toutes les grandes crises, ont toujours cherché dans la liberté le moyen de relever la nation. C'était aussi dans le Midi qu'on faisait entendre les plaintes les plus amères contre le despotisme impérial. C'était le Midi qui envoyait au Corps législatif ces députés qui parlaient avec franchise en faveur de cette noble indépendance que le Français a toujours possédée. Un autre sentiment animait encore les populations du Midi contre l'empereur : c'est le sentiment religieux si vif dans ces contrées. Quand les catholiques fervents du Midi voyaient jeter le Chef de l'Eglise dans les fers, ils maudissaient son persécuteur.

Un troisième sentiment, qui était commun aux populations du Midi avec celles de l'Ouest, c'était la fidélité au drapeau de la légitimité. Ce sentiment avait pu sommeiller pendant que Napoléon enivrait la nation de gloire; mais depuis que son étoile pâlissait, depuis que l'ennemi était à nos frontières, cet amour s'était réveillé. Et ces enfants que nous avons vus en si grand nombre se cacher dans les forêts pour ne point servir, ces milliers de réfractaires, ces déserteurs du drapeau en Russie et en Allemagne, d'où étaient-ils? De l'Ouest et du Midi. Evidemment Napoléon ne pouvait compter sur un appui franc et entier de la part de ces populations.

Le Centre, éloigné des frontières, ne pensait pas se

Digitized by Google

trouver dans l'indispensable nécessité de se défendre. La capitale elle-même prévoyait si peu l'entrée des coalisés dans son sein, que ni Napoléon, ni ses lieutenants, après son départ, ne songèrent à élever des moyens de défense : aucuns travaux ne furent exécutés. D'ailleurs les grands faiseurs, à Paris, ceux qui donnaient l'impulsion à l'opinion, étant ennemis de Napoléon et de son système, travaillaient sourdement à le discréditer en attendant qu'ils pussent se déclarer ouvertement.

On a beaucoup parlé du patriotisme de l'Est. Il est vrai qu'on chercha à y surexciter le sentiment national, et nous nous rappelons avoir entendu répéter qu'il ne fallait point permettre aux ennemis de s'avancer dans le pays. Cependant, en examinant de près ce qui s'est passé, on est obligé de dire que dans les contrées de l'Est le peuple ne fit rien de sérieux pour repousser les coalisés. Dans toute la Lorraine on allait au-devant des étrangers, sans amour assurément, mais par crainte, et on leur portait des vivres en abondance. Je suis convaincu que dans toute la partie de l'est de la France, en Lorraine, en Alsace et en Franche-Comté, il n'y eut pas trois cents ennemis tués par la population civile. Les nations qui sont réellement attachées à une cause n'agissent pas ainsi. Si les Espagnols n'avaient pas montré plus de dévouement à leur roi, si les Russes avaient été au-devant de nos armées, comme nous avons vu nos concitoyens aller à la rencontre des Russes, l'Espagne et la Russie n'auraient pas reconquis leur indépendance, elles auraient courbé la tête sous la puissante épée du grand capitaine.

Restait le clergé, que Napoléon voulut sinon gagner

Digitized by Google

à sa cause, du moins rendre indifférent et moins hostile, en se réconciliant avec le Chef de l'Eglise. Le lecteur se rappelle qu'avant de partir pour sa campagne de 1813, Napoléon avait arraché à Pie VII le concordat de Fontainebleau, qui, sans avoir été mis à exécution, augmenta encore le différend qui existait entre le Chef de l'Eglise et le grand empereur. Pendant la campagne de 1813 l'impératrice Marie-Louise avait essayé, en communiquant au Pape la nouvelle des victoires de Lutzen et de Bautzen, d'entrer en relation avec lui sur les affaires de l'Eglise. Pie VII s'était toujours tenu sur la réserve la plus extrême, et loin de vouloir faire la moindre concession sur ses droits, il profita de l'armistice de Pleiswitz pour écrire à l'empereur d'Autriche et lui rappeler avec la plus grande fermeté les droits du Saint-Siége sur le domaine de Saint-Pierre.

A son retour en France après sa malheureuse campagne d'Allemagne, Napoléon retrouvait toujours de plus grandes difficultés pour les affaires ecclésiastiques. En Belgique les séminaires étaient bouleversés, les prêtres et les fidèles évacuaient précipitamment les églises quand ils voyaient apparaître les évêques nommés par l'empereur et non institués par le Pape. Dans l'ancienne France, il n'y avait pas une opposition aussi sensible, mais elle n'était pas moins réelle; nous avons connu de bons curés de campagne, ils étaient sous une vive impression, je dirai presque livrés à un cauchemar en pensant à la captivité de Pie VII. Ils n'osaient se plaindre haut, murmuraient au fond de leur conscience; mais leur inquiétude religieuse se lisait sur leurs fronts; ils ne respirèrent qu'après la chute de Napoléon. Ils lui appliquaient les épithètes de

Digitized by Google

tyran, de persécuteur, d'oppresseur des consciences; et quand on leur disait que Napoléon était le restaurateur du culte catholique en France, en témoignant leur reconnaissance pour cet acte, ils ajoutaient que dans la pensée de Napoléon le catholicisme devait être un instrument de règne et non un moyen de salut. Voilà ce que nous avons vu de nos yeux, voilà ce que nous avons recueilli de la bouche de tous les prêtres que nous avons connus.

Napoléon, qui avait regardé les différends avec le Saint-Siége comme une affaire de très faible importance, commença à les envisager sous un autre point de vue. D'ailleurs la situation de l'Italie, la perte de sa domination réelle sur le patrimoine de Saint-Pierre lui faisaient comprendre que s'il devait cesser de régner sur ces contrées, il valait mieux qu'elles fussent sous la domination du Chef de l'Eglise, qui saurait respecter tous les droits légitimes.

Dans le courant du mois de décembre 1813 plusieurs prélats furent envoyés à Fontainebleau pour engager le Pape à entrer en négociation; on lui proposa même de se rendre à Paris pour traiter avec Napoléon; mais il répondit toujours que c'était à Rome et non à Paris qu'on pouvait parler de traité. L'évêque de Plaisance lui fut enfin envoyé pour entrer sérieusement en négociation. Il lui proposa de la part de l'empereur de lui remettre tout ce qui subsistait des Etats pontificaux, c'est-à-dire Rome et deux départements qui en dépendaient. Pie VII répondit qu'il n'accepterait rien, à moins qu'on ne lui restituât le patrimoine de Saint-Pierre dans toute son intégrité. Il prononça dans cet entretien ces mémorables

Digitized by Google

paroles que l'histoire doit recueillir : « Il est possible » que nos péchés ne nous rendent pas digne de revoir » Rome, mais nos successeurs recouvreront les Etats qui » leur appartiennent. Au surplus, assurez l'empereur » que je ne suis pas son ennemi, la religion ne me le » permettrait pas. J'aime la France, et lorsque je serai à » Rome, on verra que je ferai tout ce qui sera conve- » nable. »

Voyant l'inutilité de ses efforts pour faire fléchir le Pape sur ses droits les plus sacrés, Napoléon, sur le point de se mettre à la tête de ses armées pour sa belle et malheureuse campagne de France, ordonna de reconduire le Pape à Rome en le faisant passer par le centre de la France. Le 22 janvier 1814 on annonça au Pape qu'il allait retourner dans ses Etats, et que les cardinaux partiraient après lui par des voies différentes et isolément, afin de faire moins de sensation. Avant de monter en voiture Pie VII réunit les cardinaux, leur rappela les droits sacrés de l'Eglise et le serment qu'ils avaient fait de lui demeurer inviolablement attachés, et leur commanda expressément de ne consentir à aucune proposition relative à un traité concernant les affaires spirituelles ou temporelles. Tous lui jurèrent d'être fidèles à ses volontés.

Nous ne suivrons pas le Pape à travers la France; nous ne redirons pas les malédictions qu'il entendit contre Napoléon dans le Midi; de trop graves événements nous pressent. Remarquons cependant que cette tardive et incomplète justice, commandée par la plus impérieuse des nécessités, ne pouvait avoir sur le clergé et sur le peuple catholique l'influence d'un acte généreux de la

Digitized by Google

part de l'empereur. On se disait : le Pape est rendu à la liberté; mais si l'empereur redevient le maître comme par le passé, que sera cette liberté? les catholiques pourront-ils suivre les impulsions de leur conscience, le droit le plus saint sera-t-il respecté? Encore une fois l'empereur ne pouvait rien attendre du clergé pour la défense de son trône.

Il est donc bien certain que les grands corps de l'Etat, le Clergé, le Sénat, le Conseil d'Etat et le Corps législatif, n'étaient point dévoués à l'empereur; bien plus, la nation elle-même lui manquait. Restait donc l'armée; pouvait-il au moins compter sur elle? Voyons sa situation, son esprit, assistons au grand travail de Napoléon pour la reconstituer, pour préparer la défense nationale; examinons où en étaient nos affaires en Italie, en Espagne, sur toute notre frontière, et principalement au nord, et jugeons.

En Italie nous avions encore près de soixante mille hommes sous les étendards du vice-roi Eugène. Mais, loin de pouvoir en détacher pour défendre le territoire français, Eugène n'en avait pas assez pour défendre l'Italie contre le roi de Naples, contre les Autrichiens, contre les Anglais et même contre les Italiens, légers et frivoles, qui, après nous avoir appelés, nous détestaient alors et nous traitaient de tyrans. L'empereur ne pouvait donc rien attendre du côté de l'Italie.

Nous avions environ quatre-vingt mille hommes sous les ordres du maréchal Soult, du côté de Bayonne, pour tenir tête à cent mille Anglais. Nous verrons qu'on ne put affaiblir Soult sans le rendre trop faible pour arrêter les ennemis les plus implacables du nom français. Sur

Digitized by Google

la frontière de la Catalogne nous possédions encore quelques troupes qui servirent à protéger la rentrée de Ferdinand VII dans ses Etats, quand Napoléon, impuissant à le garder, consentit à le renvoyer en lui faisant jurer d'être l'ennemi des Anglais.

Nos forces en France étaient encore assez considérables, on peut les évaluer à près de deux cent mille hommes; mais il fallait en jeter dans les places fortes, en disséminer sur nos côtes et sur les frontières. Napoléon ne pouvait donc disposer de plus de cent vingt à cent trente mille hommes pour la guerre qu'il allait entreprendre. Il reconnaissait lui-même que ces forces étaient bien insuffisantes, aussi sentait-il que, pour préparer de vastes moyens de défense, il avait besoin d'un temps assez long; il lui fallait au moins jusqu'au printemps. De même que pendant sa campagne d'Allemagne il avait consenti à l'armistice de Pleiswitz et au congrès de Prague dans l'espérance d'arriver, avant de reprendre les hostilités, au mois de septembre, époque où tous ses armements seraient prêts, ainsi il voulut encore amuser les alliés par un projet de congrès. Il en sentait d'ailleurs l'indispensable nécessité non-seulement pour avoir du temps, mais encore pour persuader à la France qu'il voulait sérieusement la paix et qu'il travaillait à l'obtenir. Le baron de Saint-Aignan se présenta aux avant-postes des alliés, et après d'assez nombreuses difficultés il parvint à joindre le prince de Metternich, qui conféra avec les ministres plénipotentiaires de Russie, de Prusse et d'Angleterre, et déclara à l'envoyé français que les alliés étaient disposés à traiter avec la France, mais à la condition expresse que Napoléon admettrait les bases

Digitized by Google

suivantes : Indépendance absolue de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Italie et de l'Espagne; pour la France ses limites naturelles, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin. Sans doute ces conditions n'étaient plus aussi favorables qu'à Prague, mais elles étaient aussi avantageuses qu'un homme sage pouvait le souhaiter dans la situation de nos affaires.

Napoléon ordonna au duc de Bassano d'écrire, pour accepter le congrès, une lettre qui laissait les bases du traité dans un vague extrême, afin qu'on pût les interpréter à son gré selon les circonstances. Voici un passage de cette lettre adressée au prince de Metternich.

Après avoir dit qu'il consentait au congrès, qu'il demandait que Mannheim fût le lieu des conférences et qu'il n'y eût aucune troupe, il consentait que les communications du plénipotentiaire anglais avec son gouvernement se fissent par Calais; il s'exprimait ainsi sur les conditions de la paix : « Une paix sur la base de l'indépen-» dance de toutes les nations, tant sous le point de vue » continental que sous le point de vue maritime, a été » l'objet constant des désirs et de la politique de l'em-» pereur. »

Le vague de cette lettre ne pouvait échapper à un esprit aussi clairvoyant que celui de Metternich, qui la soumit d'abord aux empereurs de Russie et d'Autriche, et au roi de Prusse et répondit au ministre de France, après quelques phrases obligées de courtoisie :

« Dans la lettre de Votre Excellence il n'est fait au-» cune mention des bases sommaires et générales que » j'ai indiquées dans mon entretien avec le baron de » Saint-Aignan. Elle se borne à exprimer un principe

Digitized by Google

» partagé par tous les gouvernements de l'Europe, et que » tous placent dans la première ligne de leurs vœux. *Ce* » *principe, toutefois, ne saurait en sa généralité rem-* » *placer ces bases.* Leurs Majestés impériales d'Autriche » et de Russie et Sa Majesté le roi de Prusse désirent » que Sa Majesté l'empereur Napoléon veuille bien s'ex- » pliquer *sur ces dernières*, comme seul moyen d'éviter » que, dès l'ouverture des négociations, d'insurmontables » difficultés n'en entravent la marche. »

Mis ainsi en demeure de s'expliquer catégoriquement, le ministre de France le fit par une lettre du 2 décembre 1813. « En admettant sans restriction comme base » de la paix l'indépendance de toutes les nations, tant » sous le rapport territorial que sous le rapport mari- » time, la France a admis en principe ce que les alliés » paraissent désirer; Sa Majesté a, par cela même, admis » toutes les conséquences de ce principe, dont le résultat » doit être une paix fondée sur l'équilibre européen, sur » la reconnaissance de l'intégrité de toutes les nations » dans leurs limites naturelles, et sur la reconnaissance » de l'indépendance absolue de tous les Etats, tellement » qu'aucun ne puisse s'arroger sur un autre quelconque » ni suzeraineté, ni suprématie, sous quelque forme que » ce soit, ni sur terre, ni sur mer.

» Je suis autorisé par l'empereur, mon auguste maître, » à déclarer que Sa Majesté adhère aux bases *générales* » *et sommaires* qui ont été communiquées à M. de Saint- » Aignan; elles entraîneront de grands sacrifices de la » part de la France, mais Sa Majesté les fera sans regret, » si, par des sacrifices semblables, l'Angleterre donne » les moyens d'arriver à une paix générale et honorable

Digitized by Google

» pour tous, et que Votre Excellence assure être le vœu » non-seulement des puissances du continent, *mais* » *aussi de l'Angleterre.* »

Les difficultés préliminaires étant levées, il ne restait plus qu'à se réunir. Mais les événements militaires marchèrent si vite, que les réunions des plénipotentiaires soit à Mannheim, soit à Francfort, ne furent guère que sur le papier; c'est à Châtillon-sur-Seine qu'eurent lieu les négociations les plus suivies. Remarquons toutefois que Napoléon se gardait bien de rapporter dans ses notes diplomatiques, les bases générales des alliés, qu'il admettait verbalement. S'il voulait sérieusement la paix, il devait se prononcer catégoriquement, ne point balancer et ne point se renfermer dans un milieu nuageux dont les alliés ne voulaient point, parce qu'ils savaient par le passé ce que valait cette diplomatie ombrée.

§ II. *Mesures des coalisés pour envahir la France.*

Les alliés étaient arrivés sur le Rhin après nos désastres dans la campagne d'Allemagne; toutefois, ce n'était pas sans inquiétude qu'ils jetaient les yeux au-delà de ce fleuve. Ils ne savaient pas que l'armée française avait été complétement anéantie et par les défaites et par la désertion; ils craignaient d'ailleurs l'esprit militaire du Français, qui leur avait toujours paru si redoutable. Celui qui les connaissait le mieux, le prince royal de Suède, Bernadotte, qui avait servi sous le drapeau de la République et sous les aigles impériales, ne voulait pas d'une tentative imprudente. Ses paroles méritent d'être consignées ici : « Je sens tout ce qu'il y a de juste dans le rai-

Digitized by Google

» sonnement de ne pas laisser à Napoléon le temps de » réorganiser des forces nouvelles; mais quand j'oppose » à cet inconvénient toutes les raisons que me dictent et » l'expérience du passé et la connaissance que j'ai du » caractère du peuple français, les dangers de l'entre- » prise projetée (le passage du Rhin) me paraissent bien » plus grands que les résultats que l'on s'en promet. J'ai » toujours pensé que les alliés ne pouvant reprocher à » la France que les torts de son chef, il fallait le leur dé- » signer comme le seul obstacle à la paix et porter la » nation à maîtriser une volonté qui a fait le malheur de » la France et de l'Europe. Comment faire comprendre » que les alliés n'ont combattu que pour la défense de » leur territoire et qu'ils désirent la paix, s'ils ne pro- » clament hautement les bases de cette paix en reconnais- » sant pour frontières de la France le Rhin, à l'excep- » tion de la Hollande, les deux mers, les Alpes et les » Pyrénées, et ne déclarent, en opposition à toutes les » calomnies que Napoléon ne manquera pas de répandre » sur leurs intentions, qu'ils veulent que la France reste » France, par la même raison et le même droit qui les a » fait combattre pour reprendre et assurer l'intégrité de » leur propre territoire? » Les mêmes idées avaient déjà été émises à Trachenberg, où l'on déclara que l'on ne passerait pas le Rhin.

Bernadotte se trompait beaucoup; l'esprit n'était plus en France ce qu'il l'avait vu au moment de l'efferves- cence démagogique. L'empire, en ramenant l'ordre, avait tempéré l'exaltation, et les hommes les plus ardents, as- pirant vers un autre ordre de choses, n'étaient pas fâchés de voir crouler l'empire, dans l'espérance que sur ses

Digitized by Google

ruines s'élèverait un gouvernement plus libéral, moins despote et moins oppresseur de la liberté individuelle. Cet état des esprits, du moins dans sa généralité, n'était pas entièrement connu des alliés, qui résolurent de faire servir à leur cause les hommes de la révolution, les esprits les plus audacieux, en se présentant comme les défenseurs de la liberté, les vrais amis de la France et les ennemis d'un seul homme, de Bonaparte. Ils rédigèrent à Francfort la proclamation suivante :

« Le gouvernement français vient d'arrêter une nou» velle levée de trois cent mille conscrits; les motifs du » sénatus-consulte renferment une provocation aux puis» sances alliées. Elles se trouvent appelées à promulguer » de nouveau, à la face du monde, les vues qui les gui» dent dans la présente guerre, les principes qui font la » base de leur conduite, leurs vœux et leur détermina» tion.

» Les puissances alliées ne font point la guerre à la » France, mais à cette prépondérance hautement an» noncée, à cette prépondérance que, pour le malheur » de l'Europe et de la France, l'empereur Napoléon a » trop longtemps exercée hors des limites de son em» pire.

» La victoire a conduit les armées alliées sur le Rhin. Le » premier usage que Leurs Majestés impériales et royales » ont fait de leur victoire a été d'offrir la paix à Sa Ma» jesté l'empereur des Français. Une telle attitude, ren» forcée par l'accession de tous les princes et souverains » de l'Allemagne, n'a pas eu d'influence sur les condi» tions de la paix. Ces conditions sont fondées sur l'indé» pendance de l'empire français comme sur l'indépen-

Digitized by Google

» dance des autres Etats de l'Europe. Les vues des puis-
» sances sont justes dans leur objet, généreuses et libé-
» rales dans leur application, rassurantes pour tous, ho-
» norables pour chacun.

» Les souverains alliés désirent que la France soit
» grande, forte, heureuse, parce que la puissance fran-
» çaise, grande et forte, est une des bases fondamen-
» tales de l'édifice social. Ils désirent que la France soit
» heureuse, que le commerce renaisse, que les arts, ces
» bienfaits de la paix, refleurissent, parce qu'un grand
» peuple ne saurait être tranquille qu'autant qu'il est
» heureux. Les puissances confirment à la France une
» étendue de territoire que jamais n'a connue la France
» sous ses rois, parce qu'une nation valeureuse ne dé-
» choit pas pour avoir, à son tour, éprouvé des revers
» dans une lutte opiniâtre et sanglante où elle a com-
» battu avec son audace accoutumée.

» Mais les puissances aussi veulent être heureuses et
» tranquilles. Elles veulent un état de paix qui, par une
» sage répartition de forces, par un juste équilibre, pré-
» serve désormais leurs peuples des calamités sans nom-
» bre qui, depuis vingt ans, ont pesé sur l'Europe.

» Les puissances alliées ne poseront pas les armes sans
» avoir atteint ce grand et bienfaisant résultat, noble
» objet de leurs efforts. Elles ne poseront pas les armes
» avant que l'état politique de l'Europe ne soit de nou-
» veau raffermi, avant que des principes immuables
» n'aient repris leurs droits sur de vaines prétentions,
» avant que la sainteté des traités n'ait enfin assuré une
» paix véritable à l'Europe. »

Dans cette proclamation les alliés avaient frappé juste,

Digitized by Google

car les personnages les plus haut placés dans la sphère du gouvernement, les Talleyrand, les Fouché, en un mot toute cette tourbe de flatteurs de l'empereur, qui blâmait tout bas le despotisme de Napoléon et le vantait tout haut, tout cela était fatigué du régime impérial : nous le verrons quand les alliés entreront à Paris. La proclamation répondait à leurs idées, à leurs vues, à leurs projets ; on conçoit d'après cela quel dut en être l'effet.

Mais le lion n'était pas encore mort, les coalisés le savaient; il ne suffisait pas de faire des proclamations pour le dompter, il fallait la force; ils préparèrent des armements formidables ; ils eurent tout d'abord plus de trois cent mille hommes pour franchir le Rhin en trois corps d'armée, et réunirent des réserves pour soutenir au besoin les armées actives.

Avec une telle masse d'hommes, il était possible de faire plusieurs armées et de recommencer le système de guerre qui avait si bien servi les alliés en Allemagne, c'est-à-dire reculer devant Napoléon, battre ses lieutenants et détruire son armée en détail. Ici le point de mire fut Paris. Comme en Allemagne, trois grandes armées furent constituées, l'une pour s'avancer vers Paris par le nord, l'autre par le nord-est, et la troisième par le sud-est. Outre ces trois grandes armées, un corps considérable devait dominer la vallée du Rhône, pour y surexciter le sentiment légitimiste qui y régnait, et au besoin tenir tête à l'armée d'Italie qui pouvait déboucher de ce côté; de petits corps détachés étaient chargés d'observer les places fortes à côté desquelles les armées se proposaient de passer pour frapper Napoléon au cœur.

Digitized by Google

§ III. *Début de la campagne de France. — Brienne. — La Rothière.*

Persuadé que les alliés ne tenteraient pas d'envahir la France avant le printemps, Napoléon n'avait pas fait de grands préparatifs de défense le long du Rhin; d'ailleurs, comptant sur la neutralité de la Suisse, il pensait qu'en jetant quelques corps depuis Neuf-Brisach jusqu'à la partie basse du Rhin, il pourrait gêner beaucoup, sinon intercepter entièrement le passage d'un grand fleuve grossi encore par les pluies de l'hiver. En conséquence, il plaça Victor à la garde du Rhin depuis Strasbourg jusqu'auprès de Bâle; Marmont dut observer le fleuve de Strasbourg à Mayence; Sébastiani fut posté entre la Moselle et le confluent de la Lippe; Macdonald garnit l'intervalle entre Crévelt et Nimègue; Maison dut couvrir Anvers et la Belgique. Deux corps de réserve, l'un à Namur, sous Mortier, et l'autre à Nancy, sous Ney, devaient prêter appui aux corps jetés le long du Rhin. Mais les alliés avaient conçu un plan qui devait faire tomber sans coup férir toute la ligne du Rhin.

Les trois armées des alliés étaient placées, celle du Nord, commandée par Bernadotte, entre Dusseldorf et Cologne; celle de Silésie, conduite par Blücher, entre Mayence et Strasbourg, et celle de Bohême, où se trouvaient le czar, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, était, sous le commandement de Schwartzenberg, entre Strasbourg et Bâle. Napoléon pouvait croire qu'avant de pénétrer en France, les alliés auraient à franchir le Rhin sous le feu de nos canons; et cette confiance était

Digitized by Google

d'autant plus grande que la Suisse professant la neutralité, son territoire devait être respecté. Mais Napoléon aurait dû penser que lui-même, n'ayant guère tenu compte de la neutralité d'un territoire, quand il le jugeait nécessaire à ses plans stratégiques, les alliés pourraient l'imiter, passer sur une terre neutre et pénétrer en France sans obstacle. Les alliés résolurent en effet de faire passer à la grande armée le Rhin, en Suisse, par les ponts de Bâle, Schaffouse et Lauffenbourg, de diriger ensuite un corps le long de la rive gauche et de pénétrer au cœur de la France avec les autres corps. Il était évident que, par la réalisation de ce mouvement, tous les corps français placés le long du Rhin allaient être obligés de se replier vers le centre de la France et de laisser le passage du fleuve entièrement libre. Cette opération s'effectua le 21 décembre 1813; Schwartzenberg passa sans obstacle le Rhin à Bâle, Schaffouse et Lauffenbourg, et dirigea, le long de la rive gauche du fleuve, de Wrède, qui, après avoir bloqué Huningue et Béfort, étendit sa droite vers Colmar. Arrêté un moment par le général Milhaud à Sainte-Croix, de Wrède, soutenu par le prince royal de Wurtemberg, reprit l'offensive et contraignit Milhaud à se replier vers Baccarat.

Pendant que la droite des alliés redescendait la rive gauche du Rhin, leur centre s'avançait au cœur de la France vers Dijon, Vesoul, Dôle, Salins, pour occuper le plateau de Langres et le bassin de la haute Seine. Leur gauche, sous les ordres de Bubna, se dirigea vers Genève pour prendre possession de la vallée du Rhône.

Un tel mouvement, auquel Napoléon avait été loin de s'attendre, l'obligeait à replier tous les corps qu'il

Digitized by Google

avait le long du Rhin. Il prescrivit à Mortier, qui était à Namur, de voler à Reims; Victor, après avoir jeté des garnisons suffisantes dans les places de Strasbourg, Landau, Brisach, Schélestadt, Huningue et Béfort, se replia dans les gorges des Vosges avec un corps réduit à neuf mille hommes. Marmont, ne devant point rester en flèche sur le Rhin, opéra sa retraite et vint se couvrir derrière la Sarre, à Forbach. Tous nos autres corps avancés se replièrent de même, en sorte qu'au 1er janvier tout le fleuve du Rhin et une partie de sa rive gauche étaient, par une manœuvre habile, au pouvoir des ennemis sans qu'ils eussent eu à livrer de combat sérieux.

Après avoir obtenu cet immense résultat, les alliés jetèrent, autour des forteresses occupées par nos soldats, des corps détachés pour les surveiller et empêcher les faibles garnisons qu'elles renfermaient de se réunir pour leur fermer la retraite ou couper leurs communications avec l'Allemagne; ils s'avancèrent vers les vallées de la Seine et de la Marne pour les occuper et de là marcher sur Paris, qu'ils voulaient prendre et où ils espéraient trouver la fin d'une guerre de plus de vingt ans. Une seconde ligne de défense paraissait devoir arrêter nos ennemis : les défilés des Vosges et nos forteresses de l'est semblaient un obstacle difficile à vaincre; mais, par une manœuvre non moins habile que celle que nous avons vue pour se rendre maîtres du Rhin, les ennemis firent tomber tous les défilés des Vosges. Pendant qu'un corps considérable marchait vers le plateau de Langres par Besançon, Blücher franchissait la Sarre et menaçait de prendre en arrière tous les corps qui essayaient de défendre les Vosges. Notre retraite fut si précipitée de ce côté, que nos troupes

Digitized by Google

en retraite ne coupèrent point les ponts de Commercy, Void et Vaucouleurs sur la Meuse.

Au 25 janvier, jour du départ de Napoléon de Paris pour commencer la célèbre campagne de France, les armées alliées étaient ainsi disposées : la grande armée, ou l'armée de Bohême, sous les ordres de Schwartzenberg, auprès duquel se trouvaient le roi de Prusse et les empereurs d'Autriche et de Russie, après avoir dirigé son extrême droite par les gorges des Vosges, sa droite vers Langres, sa gauche par Salins et Dôle, s'était établie dans les vallées de l'Aube, de la Seine et de l'Yonne. Blücher, après avoir franchi le Rhin entre Mayence et Strasbourg, avait replié tous les corps placés devant lui, avait mis un corps d'observation devant Metz, avait traversé Nancy avec une partie de ses troupes et atteignait par Saint-Dizier, le 25, le plateau de Langres, pendant que ses autres corps gagnaient la Marne par les routes de Bar-le-Duc et Verdun. L'armée du Nord, qui avait traversé le Rhin près de Dusseldorf, ayant beaucoup de chemin à parcourir, se trouvait encore en Belgique, assez rapprochée de notre frontière, le 25 janvier.

L'armée avec laquelle Napoléon allait opérer, était environ de cent mille hommes, dont les différents corps étaient ainsi disposés : huit à dix mille hommes dans la vallée de l'Yonne, à Auxerre, Pont-sur-Yonne et à Montereau, sous les généraux Alix, Montbrun et Pactod. Mortier, qui avait été rappelé de Namur, établit son quartier général à Troyes, où le général Gérard avait organisé une réserve de dix-neuf mille hommes. Ney ayant abandonné Nancy, Victor les gorges des Vosges, et Marmont la ligne de la Sarre et de la Moselle, s'é-

Digitized by Google

taient tous trois réunis à Vitry, où ils avaient été rejoints par Oudinot avec sept mille hommes de la garde ; ils couvraient ainsi la vallée de la Marne, qui allait avoir encore un autre défenseur; Macdonald, sentant l'impossibilité de lutter contre Wintzingerode et Bulow, se repliait sur Châlons. Au 25 janvier, nos différents corps étaient donc assez concentrés pour qu'en quelques jours on pût les réunir, tomber séparément sur chacune des armées ennemies et les écraser l'une après l'autre. C'était le plan qui avait si bien réussi à Napoléon dans ses guerres d'Italie; c'était le plan qu'il avait adopté en Allemagne en 1813; s'il avait échoué, c'est qu'il l'avait agrandi outre mesure. Ce plan allait encore lui donner de belles victoires.

Avant de quitter Paris, Napoléon ordonna à Joseph de prendre les mesures de défense (1) que pourraient demander les circonstances. Comme il n'avait aucune crainte que les ennemis pussent jamais atteindre sa capitale, il ne prescrivit rien de particulier et se renferma dans un vague qui lui fut funeste, comme nous le verrons en racontant la capitulation de Paris.

Napoléon ne concevait pas la moindre crainte pour sa capitale; il la croyait entièrement dévouée à sa personne et ne soupçonnait pas que dans les sommités de l'administration il y eût des traîtres. Ces mesures n'étaient donc, aux yeux de l'empereur, qu'un excès de précaution pour rassurer Paris, si un corps ennemi,

(1) Voir la brochure du général Pelet sur les fortifications de Paris (1841), pag. 69-87.

Digitized by Google

trouvant un moment un passage, osait s'aventurer jusqu'aux murs de la capitale.

L'empereur quitta Paris le 25 janvier et arriva à Châlons le 26. Persuadé que la colonne du prince de Schwartzenberg, dirigée vers le plateau de Langres, n'avait pas dépassé cette place, l'empereur se proposait de l'écraser d'abord et ensuite de se jeter sur Blücher, et après sa défaite, sur les colonnes ennemies qui débouchaient dans la haute Seine. Mais les ennemis étaient plus avancés qu'il ne le croyait. Schwartzenberg avait concentré une grande partie de ses forces sur l'Aube et sur la Seine, et Blücher, avec son audace ordinaire, touchait à l'Aube pour opérer sa jonction avec le généralissime. En entrant le 27 au soir à Saint-Dizier, Napoléon apprit que des troupes nombreuses avaient traversé Joinville et s'étaient dirigées vers le midi sans qu'on pût lui dire la route précise qu'elles avaient suivie. Les premières reconnaissances ne purent même lui donner aucun renseignement positif. Informé enfin que Blücher s'était dirigé par Doulevent sur Troyes, il se mit en marche afin de l'atteindre au passage de l'Aube, pour faire essuyer à son arrière-garde une sanglante défaite. Ney, Victor, Marmont, Gérard, s'avancèrent à marche forcée vers Brienne; un ordre fut expédié à Mortier de se rapprocher de ce point le plus vite possible. Blücher saisit l'officier chargé de cet ordre et concentra ses forces sur Brienne. Le 29, les deux armées se rencontrèrent devant cette ville; Blücher plaça ses Prussiens dans le château et les Russes dans les rues de la ville. Le combat fut si vif et la marche des Français si rapide, que les Français faillirent prendre Blücher. Malgré l'avantage

Digitized by Google

de la position des ennemis, Napoléon parvint à les chasser et contraignit l'armée de Silésie à se replier vers Bar-sur-Aube. Les pertes furent à peu près égales dans les deux armées ; mais l'avantage réel était en faveur de Napoléon, qui atteignit le but qu'il s'était proposé, celui d'empêcher Blücher d'opérer sa jonction à Troyes avec Schwartzenberg.

Après cette petite affaire, où nous eûmes l'honneur de demeurer maîtres de la ville et du château de Brienne, ou plutôt des ruines, car il n'y avait plus que les débris d'une ville labourée par les boulets, Blücher, couvert par une puissante cavalerie, s'arrêta à Trannes, où il reçut des renforts du prince de Schwartzenberg, avec l'ordre de livrer bataille. Napoléon, de son côté, voulait en courir les chances. Afin de désorganiser l'armée de Silésie et de la séparer complétement de celle du prince de Schwartzenberg, dont le quartier général était à Troyes, après avoir battu Blücher, Napoléon espérait passer l'Aube à Bar-sur-Aube et tomber sur le flanc de l'armée du généralissime de la coalition. Pour espérer obtenir du succès dans une pareille tentative, il eût fallu à l'empereur des forces imposantes, et il n'avait guère que quarante mille hommes contre cent mille que Blücher avait alors sous ses ordres, grâce aux colonnes que lui avait prêtées Schwartzenberg.

Les deux armées, qui furent longtemps sans se reconnaître, à cause d'une neige épaisse qui tombait à gros flocons, commencèrent enfin la bataille vers deux heures. Après une lutte assez longue, notre gauche fut enfoncée et notre centre percé de part en part. Voyant que le champ de bataille n'était plus tenable, Napoléon ordonna

Digitized by Google

la retraite, qu'il put effectuer sans une déroute complète, grâce à une attaque nouvelle qu'il simula sur la Rothière.

Cette bataille, l'une des premières de la campagne de France, nous coûta environ six mille hommes et cinquante-quatre bouches à feu. Il est vrai que l'ennemi en perdit presque autant, mais elle fut un malheur en ce qu'elle fixa la guerre dans le bassin de la Seine et qu'elle ôta pour un moment la confiance à l'empereur.

§ III. *Congrès de Châtillon. — Champ-Aubert, Montmirail. — Château-Thierry, Vauxchamps.*

La campagne commençait mal; les nouvelles les plus mauvaises se succédaient. Murat, placé sur le trône de Naples par Napoléon, se sépara alors de l'empereur, de son bienfaiteur. Fouché, qui avait été relégué en Italie, intrigua auprès du roi de Naples par l'intermédiaire de la reine. Le 6 et le 11 janvier 1814, Murat signa deux traités, l'un avec l'Angleterre et l'autre avec l'Autriche, par lesquels il s'engageait à employer quarante mille hommes contre le prince Eugène, vice-roi d'Italie, et obtenait en retour la possession de son royaume de Naples et quelques provinces de l'Etat de l'Eglise. Dès le commencement de février, Murat se rendit maître de Reggio, s'avança jusque sous les murs de Plaisance, et contraignit ainsi le prince Eugène à se mettre sur la défensive en se retirant derrière l'Adige. Bientôt les journées de Montmirail, Champ-Aubert, Château-Thierry, Vertus, lui firent craindre que Napoléon ne se relevât et ne le châtiât de sa défection; il se montra alors incer-

Digitized by Google

tain dans sa coopération avec les alliés, et les contraria souvent, afin d'avoir une excuse. Napoléon parut fléchir un moment sous le poids des adversités et du triste abandon auquel il se voyait réduit; il consentit alors à traiter sérieusement à Châtillon-sur-Seine, où s'ouvrirent des conférences pour travailler à la paix. En s'avançant, les alliés s'étaient montrés plus exigeants. A Francfort ils avaient accordé moins à la France qu'à Prague; à Châtillon ils voulaient nous renfermer dans des limites bien plus rétrécies qu'à Francfort; ils exigèrent que Napoléon restreignît sa puissance dans les limites de la France en 1792, qu'il renonçât au titre de protecteur de la Confédération du Rhin et de médiateur de la Confédération suisse; l'Allemagne devait être composée d'États indépendants, unis par un lien fédératif; l'Italie était divisée en Etats indépendants; la Hollande s'agrandissait du côté de la Belgique et était rendue à la maison d'Orange; la Suisse recouvrait une complète indépendance, garantie par toutes les puissances; l'Espagne était intégralement rendue à Ferdinand VII; l'Angleterre restituait toutes ses conquêtes, à l'exception de Tabago, des Saintes, des Iles de France et de Bourbon, et de l'île de Malte.

Le duc de Vicence, qui avait eu *carte blanche* pour signer après la malheureuse journée de la Rothière, reçut de nouvelles instructions après celles de Champ-Aubert, Vertus et Nangis. Napoléon lui prescrivit de prendre une *attitude plus fière*. « Je vous avais donné carte blanche » la veille de la victoire de Nangis, pour sauver Paris et » éviter une bataille qui était la dernière en présence de » la nation : la bataille a eu lieu. La Providence a béni » nos armes, j'ai fait trente à quarante mille prisonniers,

Digitized by Google

» j'ai pris deux cents pièces de canon, un grand nombre » de généraux, et détruit plusieurs armées sans pres- » que coup férir. J'ai entouré hier l'armée du prince de » Schwartzenberg, que j'espère détruire avant qu'elle » ait repassé nos frontières... Vous devez tout faire pour » la paix ; mais mon intention est que *vous ne signiez* » *rien sans mon ordre*, parce que moi seul je connais ma » position... Je veux la paix; mais ce n'en serait pas une » que celle qui imposerait des conditions plus humi- » liantes que celles de Francfort... Je suis prêt à cesser » les hostilités et à laisser les ennemis *rentrer tranquilles* » *chez eux*, s'ils signent les préliminaires basés sur les » propositions de Francfort. »

Tout en feignant de se renfermer dans les conditions des propositions de Francfort, Napoléon n'avait pas réellement l'intention de les adopter; car, dans une lettre écrite le 18 janvier au prince Eugène, il disait que « si » la fortune continuait à lui sourire, l'ennemi une fois » hors de nos frontières, *nous pourrions conserver l'I-* » *talie.* »

Tandis qu'on discutait à Châtillon, Napoléon essayait de détacher l'Autriche de la coalition. Il avait l'espérance d'y parvenir, et des conférences allaient s'ouvrir à Lusigny, quand l'Angleterre agit avec la plus grande activité et parvint à faire adopter par les puissances le fameux traité de Chaumont, qu'on peut regarder comme l'acte de déchéance de Napoléon. Afin de ne pas éloigner l'Autriche, l'Angleterre ne parla que de traiter pour contraindre Napoléon à accepter les conditions de Châtillon ou les limites de la France en 1792. Les quatre puissances contractantes s'engageaient pour vingt ans

Digitized by Google

dans une alliance offensive et défensive, et devaient avoir sur pied un effectif de cent cinquante mille hommes chacune, en tout six cent mille hommes. L'Angleterre soldait de plus, outre son contingent, une contribution dont le chiffre devait être fixé chaque année au 1er janvier, et qu'on portait à cent vingt-cinq millions de francs pour l'année 1814. Depuis ce traité (1er mars), il ne fut plus possible de détacher l'Autriche de la coalition.

Il fallait donc que Napoléon acceptât les limites de 1792 ; il les repoussa avec la plus grande énergie. On a dit que Caulaincourt aurait dû signer malgré la défense de l'empereur, qui aurait pu, s'il avait été heureux, désavouer son plénipotentiaire, ou accepter le traité s'il était malheureux. Avec de semblables principes, la diplomatie ne serait qu'un jeu. D'ailleurs Napoléon n'eût probablement pas accepté le traité de Châtillon, il l'a déclaré à Sainte-Hélène : « J'ai dû m'y refuser, et je l'ai » fait en toute connaissance de cause. Aussi, sur mon » roc, ici, en cet instant, au sein de toutes mes misères, » je ne m'en repens pas. Peu me comprendront, je le » sais ; mais pour le vulgaire même, et malgré la tour- » nure fatale des événements, ne doit-il pas aujourd'hui » demeurer que le devoir et l'honneur ne me laissaient » pas d'autre parti ? Les alliés, une fois qu'ils m'eussent » entraîné, en seraient-ils demeurés là ? Leur paix eût- » elle été de bonne foi ? Leur réconciliation sincère ? » C'eût été bien peu les connaître, c'eût été folie que de » le croire et de s'y abandonner. N'eussent-ils pas pro- » fité de l'avantage immense que le traité eût consacré, » pour achever par l'intrigue ce qu'ils avaient commencé

Digitized by Google

» par les armes? Et que devenaient la sûreté, l'avenir et » l'indépendance de la France? Que devenaient mes obli- » gations, mes serments, mon honneur? Les alliés ne » m'eussent-ils pas perdu au moral dans les esprits, » comme ils venaient de le faire sur le champ de bataille? » Ils n'eussent trouvé l'opinion que trop bien préparée. » Que de reproches la France ne m'eût-elle pas faits d'a- » voir laissé morceler le territoire confié à ma garde; » que de fautes l'injustice et le malheur n'eussent pas » accumulées sur ma tête; avec quelle impatience les » Français, pleins du souvenir de leur puissance et de » leur gloire, eussent supporté dans ces jours de deuil les » charges considérables dont il eût fallu les accabler! Et » de là des commotions nouvelles, l'anarchie et la mort.»

Après d'inutiles efforts pour arriver à la conclusion du traité, les conférences furent définitivement rompues, et les alliés répandirent une déclaration où ils disaient que « les principes de la reconstruction de l'Eu- » rope se trouvaient établis dans le projet qu'ils avaient » présenté à l'empereur; la France, rendue aux dimen- » sions que des siècles de gloire et de prospérité sous la » domination de ses rois lui avaient assurées, aurait par- » tagé avec l'Europe les bienfaits de la liberté, de l'indé- » pendance nationale et de la paix.

» Il ne dépendait que de l'empereur de mettre, par un » seul mot, un terme aux souffrances de la nation, et de » lui rendre avec la paix ses colonies, son commerce et » le libre exercice de son industrie.

» Voulait-il plus? Les puissances s'étaient offertes à » discuter, dans un esprit de conciliation, ses vœux sur

Digitized by Google

» des objets de possession d'une mutuelle convenance, » qui dépassaient les limites de la France avant les guer- » res de la révolution. »

Quinze jours se passèrent sans réponse de la part du gouvernement français. Les plénipotentiaires fixèrent un terme péremptoire pour l'acceptation ou pour le refus des dernières conditions. La France présenta le 15 mars un contre-projet où Napoléon voulait encore obtenir même plus qu'on ne lui accordait à Francfort. Dès-lors les négociations furent interrompues.

Ce qui empêcha Napoléon de conclure une paix qui lui était si nécessaire, c'est qu'il venait de remporter de grandes victoires qu'on a comparées à ses plus beaux succès en Italie. Il fut enivré de ses triomphes et se crut plus près de Vienne que ses ennemis ne l'étaient de Paris. Voici comment ces victoires furent amenées.

Après la journée de la Rothière, les alliés voyant Napoléon renfermé à Troyes, où il faisait des travaux de défense, se divisèrent sur le plan de campagne à suivre. L'ardent Blücher voulait pousser Napoléon à outrance; mais la circonspection de Scharwartzenberg, ennemi de toute tentative hasardeuse, résistait à l'ardeur de l'officier prussien. Blücher se sépara alors du généralissime pour se reporter sur la Marne et marcher de là sur Paris : en quelques jours il pouvait réunir près de cent mille hommes avec lesquels il était en état de triompher des faibles obstacles jetés sur son chemin. L'ardeur de Blücher lui fit faire des fautes énormes et amena la dispersion et la destruction d'une grande partie de son armée.

Tous les corps de l'armée de Silésie avaient été loin de pouvoir suivre Blücher. York entrait seulement le 30

Digitized by Google

janvier à Saint-Dizier; Kleist et Kapzewitsch touchaient à peine Nancy. Si York eût mis plus d'activité, il eût pu s'emparer de notre grand parc déposé à Châlons, car Macdonald, rappelé de la Belgique, y entra seulement le 31 janvier. Macdonald prépara une belle défense et ne consentit à quitter Châlons que sur la demande des autorités de la ville et pour épargner de plus grands malheurs. York poursuivit si mollement Macdonald, qu'il permit à cet officier supérieur de couper tous les ponts qu'il rencontra sur sa route, et d'arriver à Meaux, où il trouva un renfort de six mille hommes.

Pendant que York suivait la route qui longe la Marne et atteignait Château-Thierry, Blücher s'avançait par la route de Paris à Châlons par Sézanne, occupait Vertus pour y atteindre Kleist et Kapzewitsch, plaçait Sacken à Montmirail et portait Alsuvieff à Champ-Aubert pour servir de lien à ses différents corps. Cette disposition de l'armée de Silésie était évidemment mauvaise, car un ennemi aussi clairvoyant et aussi actif que Napoléon pouvait se jeter sur le corps d'Alsuvieff, le détruire facilement, se lancer ensuite à droite, puis à gauche, et désorganiser toute l'armée de Silésie sans engagement général. Blücher ne croyait pas avoir ce malheur à redouter, parce qu'il se persuadait que Napoléon ne voudrait point abandonner sa position devant la grande armée des alliés. Mais sa marche sur Paris imposait à l'empereur un devoir impérieux de l'empêcher d'arriver à la capitale, et il ne pouvait le faire qu'en le battant.

Napoléon, renfermé un instant dans Troyes, avait compris ce que cette position avait de dangereux : l'ennemi pouvait se concentrer autour de cette ville avec

Digitized by Google

des forces supérieures et le condamner à une inactivité mortelle. Il abandonna cette ville, se retira à Nogent, où devaient arriver des frontières d'Espagne les régiments qu'il avait demandés au maréchal Soult et quelques corps qu'on venait d'organiser à Paris. Quand toutes ces troupes furent réunies, il confia aux généraux Victor et Oudinot vingt-quatre mille hommes pour contenir les ennemis ; il prit le reste de ses soldats, et par des chemins affreux il se dirigea sur Sézanne. La difficulté fut telle, que les canons et les caissons s'enfoncèrent dans la boue et qu'il parut impossible de les arracher ; mais, grâce au concours de cinq cents chevaux amenés par le maire de Barbonne, et au dévouement de nos soldats qui s'attelèrent eux-mêmes aux pièces et aux caissons, l'armée arriva à Sézanne avec ses canons et ses munitions.

A peine à Sézanne, Napoléon prit la route de Champ-Aubert, où se trouvait posté Alsuvieff avec douze régiments et une batterie de douze pièces de canon. Il tomba sur ce corps avec tant de vivacité, que tout fut défait et dispersé. Deux mille hommes acculés à un lac s'y noyèrent ; quinze cents parvinrent à s'échapper à la faveur des bois et de l'obscurité de la nuit ; Alsuvieff, ses lieutenants, ses colonels, plus de cent officiers, quatre mille hommes, vingt pièces de canon, deux cents voitures demeurèrent au pouvoir du vainqueur (10 février).

Informé que Sacken avait été rappelé de la Ferté-sous-Jouarre et York de Château-Thierry, Napoléon prescrivit, le soir même de la journée de Champ-Aubert, à Nansouty de se porter sur Montmirail pour occuper cette ville avant l'ennemi. Nansouty surprit dans la ville six cents Cosaques, et fit ses dispositions pour arrêter l'en-

Digitized by Google

nemi en attendant l'arrivée de Napoléon, qui se trouva le lendemain à dix heures sur le champ de bataille. Le combat devint bientôt effrayant. Le village de Marchais fut pris et repris plusieurs fois ; les corps se battaient de si près, que l'artillerie dut se taire et qu'on n'entendit plus qu'une effroyable mousqueterie. L'ennemi vaincu de toutes parts, ne chercha plus son salut que dans la fuite ; il avait essuyé une perte de huit mille hommes, d'un grand nombre de pièces d'artillerie et de six drapeaux. Notre perte s'éleva à peine à mille hommes.

Sacken se replia du côté de Château-Thierry, que York venait d'abandonner pour venir à son secours. Le lendemain de la journée de Montmirail (12 février), Napoléon se mit à la poursuite des fuyards et trouva York avec son armée rangée en bataille au ruisseau des Caquerets. Il engagea aussitôt le combat et contraignit l'ennemi à se replier sur Château-Thierry, qu'il abandonna pendant la nuit et dont il rompit le pont.

Napoléon pensait à reconstruire le pont pour pousser les vaincus, quand il fut appelé par Marmont à un nouveau triomphe. Blücher, que nous avons laissé à Vertus, avait abandonné à eux-mêmes ses lieutenants. Le 11, il avait connu les désastres d'Alsuvieff par un corps de quinze cents fuyards qui avaient cherché un refuge sous ses enseignes. Il attendit l'arrivée de Kleist, et seulement le 13 au soir, il se mit en marche et poussa en avant le faible corps du duc de Raguse, qui se replia sur Montmirail, où Napoléon accourut à son secours. Parti de Château-Thierry à quatre heures du matin, à huit heures il attaqua, à Vauxchamps, le général Blücher, le culbuta, lui fit éprouver une perte de six mille hommes, de dix

Digitized by Google

drapeaux et trois pièces de canon. Napoléon avait conçu l'espoir d'anéantir aussi complétement le corps de Blücher que celui d'Alsuvieff; pour cela, il avait ordonné au général Grouchy de se porter en arrière des ennemis pour leur couper la retraite. Grouchy ne put mettre, par des chemins de traverse, toute la diligence nécessaire; aussi Blücher se couvrit derrière la Marne et reconstitua son armée, grâce à deux fortes divisions qui arrivaient sur le champ de bataille.

Napoléon venait de faire des prodiges. Le 10, Champ-Aubert, le 11 Montmirail, le 12 Château-Thierry, le 14 Vauxchamps, quatre grandes journées qui avaient détruit en partie et désorganisé le reste de l'armée de Silésie. Il eût fallu que l'empereur pût poursuivre son ennemi au-delà de la Marne, mais il était rappelé à grands cris sur le bassin de la Seine, où il se flattait d'opérer de semblables merveilles et de chasser définitivement l'ennemi de la France.

Si les quatre victoires que nous venons de raconter ajoutèrent à la gloire de Napoléon, elles firent plus pour sa ruine qu'une défaite. Ces succès lui persuadèrent qu'il vaincrait tous ses adversaires et le portèrent à rejeter les conditions qu'on lui avait faites à Châtillon-sur-Seine. Sans doute il y avait quelque chose d'humiliant dans l'une des conditions du traité, savoir qu'il livrerait sa capitale aux alliés jusqu'à la signature de la paix définitive. Il prit le papier et le déchira en s'écriant : « Je suis à pré-» sent plus près de Vienne qu'ils ne le sont de Paris. » Il s'aveuglait sur sa situation, car tandis qu'il s'épuisait par ses victoires, ses ennemis ne reculaient sur un point que pour se reformer et s'avançaient sur un autre.

Digitized by Google

§ V. *Montereau.*

Quand Napoléon avait abandonné le bassin de la Seine pour se reporter sur la Marne et arrêter l'armée de Silésie qui s'approchait de Paris, il avait laissé à Oudinot et à Victor vingt-quatre mille hommes pour contenir le prince de Schwartzenberg sur la Seine, sur l'Aube et sur l'Yonne. Schwartzenberg n'avait pas tardé à reconnaître l'absence de Napoléon et la faiblesse du corps qui lui était opposé; il reprit immédiatement l'offensive et occupa successivement Sens, Bray-sur-Seine, Montereau, Fontainebleau, Auxerre, Nogent. Il y eut quelques beaux faits d'armes. Ainsi Bourmont tint pendant deux jours à Nogent avec deux mille hommes contre trente mille.

Malgré l'appui que Macdonald vint leur apporter, Victor et Oudinot se sentirent trop faibles pour se défendre dans les vastes plaines de la Brie, et résolurent de se couvrir derrière la rivière d'Yères. Cette retraite causa une très-vive alarme à la capitale et inquiéta un peu l'empereur, qui se vit obligé d'abandonner la poursuite de Blücher pour repousser un nouvel ennemi qui cependant n'était pas aussi audacieux qu'on avait lieu de le craindre; car, quand il apprit la défaite d'Alsuvieff, Schwartzenberg replia ses corps et plaça les uns sur l'Aube, les autres sur la Seine et d'autres sur l'Yonne. Cette situation parut à Napoléon l'occasion d'un nouveau triomphe dont il espérait tirer un parti plus complet que de ses précédentes victoires. Il voulait écraser les corps ennemis placés sur la Seine, isoler ainsi ceux

Digitized by Google

qui étaient sur l'Aube et sur l'Yonne, les contraindre tous à la retraite et les jeter sur une armée française qu'il avait ordonné de réunir sur leurs derrières. Il accomplit une partie de ce beau plan, mais la partie la plus importante ne put se réaliser par la faute de ses lieutenants, comme nous le verrons.

Le lendemain de la journée de Vauxchamps, Napoléon quitta les rives de la Marne pour se porter sur l'Yères, laissant Marmont à Etoges pour contenir Blücher, Mortier à Villers-Cotterets pour arrêter l'armée du Nord, Vincent à Château-Thierry pour couvrir la route de Paris, et plaçant Grouchy à La Ferté-sous-Jouare pour secourir, dans le besoin, soit Marmont, soit Mortier. Napoléon ne rencontra point d'obstacle dans sa marche; tous les corps avancés des ennemis se replièrent devant lui et se portèrent en avant de Montereau, que l'empereur regardait comme le point principal à occuper. En effet, par Montereau il commandait les deux rives de la Seine et celles de l'Yonne; il espérait, suivant sa stratégie habituelle, attaquer successivement les corps ennemis placés entre la Seine et l'Yonne, tomber ensuite sur ceux qui étaient à la gauche de l'Yonne et sur ceux qui restaient sur la droite de la Seine.

Le prince de Schwartzenberg, prévoyant les desseins de Napoléon, ordonna à la plupart de ses corps de repasser la Seine, et plaça le duc de Wurtemberg avec un corps considérable en avant de Montereau pour défendre l'approche de cette ville. Dans le cas où il se trouverait trop faible devant ses ennemis, il lui était prescrit de se retirer par Montereau et de faire sauter les ponts pour arrêter les Français. Le prince de Schwartzenberg

Digitized by Google

prescrivit à de Wrède de se couvrir derrière la Seine, à Bray, de rendre les approches du pont inabordables, et commanda à Wittgenstein d'établir une forte tête de pont à Nogent. Par ces différentes mesures, le généralissime autrichien espérait arrêter Napoléon sur les bords de la Seine. Si l'un de ces points était forcé, les autres résisteraient probablement et lui permettraient de replier tous ses corps et de choisir une position où il pourrait attendre les Français.

Napoléon résolut de porter la principale attaque sur Montereau et de diriger le duc de Tarente pour s'emparer du pont de Bray; une fois ces deux positions en son pouvoir, il était facilement maître des deux rives de la Seine. A Montereau l'affaire fut extrêmement chaude (18 février). Nos premiers corps, après avoir eu quelques succès, furent repoussés à leur tour. Le général Château, jeune officier de la plus haute espérance, longeant la Seine et poussant l'ennemi avec la plus grande vigueur, allait le prendre entre deux feux et lui couper la route de Montereau, quand il fut blessé mortellement; son corps se replia à la hâte. Il était une heure, et l'on se battait depuis la pointe du jour sans qu'il y eût rien de décisif. Napoléon ordonna à Girard de commander le feu des ennemis à l'aide de quarante pièces d'artillerie; il fit peu après ébranler la masse de ses troupes et poussa si vivement les Austro-Wurtembergeois, que nos soldats entrèrent avec eux dans la ville de Montereau. Les ennemis n'eurent pas même le temps de couper les ponts. Une mine placée sous le grand pont de la Seine avait été si mal préparée, qu'elle ne fit qu'un entonnoir. Quand Napoléon se vit maître de Montereau, il sentit son cœur

Digitized by Google

soulagé et s'écria : « Enfin, je viens de sauver la capi-» tale de mon empire! » La perte des ennemis s'éleva à six mille hommes, tant tués que blessés et prisonniers; la nôtre fut de près de trois mille hommes.

Napoléon avait eu un plein succès à Montereau; mais son lieutenant, le duc de Tarente, échouait à Bray; les mesures du comte de Wrède avaient été si bien prises, que le pont fut inabordable.

Après cette brillante victoire Napoléon aurait eu besoin d'un équipage de pont pour passer à volonté d'une rive de la Seine à l'autre; mais soit ineptie, soit trahison, comme quelques-uns l'ont dit, il ne put en obtenir un (1). Pour remédier, autant que possible, au manque d'un équipage de pont, Napoléon envoya Victor à Bray-sur-Seine pour se rendre maître du pont de cette ville. Victor ne put exécuter cet ordre, fut accusé de lâcheté sinon de trahison, et perdit le commandement supérieur, qui fut remis au général Gérard. Napoléon, en faisant remonter

(1) Napoléon avait demandé instamment un équipage de pont à Paris au duc de Feltre, qui lui répondit qu'il se trouvait dans l'impossibilité de lui en expédier un. Napoléon lui écrivit, le 26 février, cette lettre foudroyante :

« Monsieur le duc, si j'avais eu un équipage de pont de dix pon-» tons, la guerre serait finie, et l'armée de Schwartzenberg n'existerait » plus : je lui aurais pris huit à dix mille voitures et pris son armée » en détail. Mais, à défaut de bateaux, je n'ai pu passer la Seine où il » aurait fallu que je la pusse passer à volonté. Il est ridicule de me » dire que Paris n'offrait pas les bateaux nécessaires pour faire un pont » sur la Seine; je n'avais pas besoin de cinquante bateaux, mais seu-» lement de vingt. Par les mesures que vous avez prises, la guerre » sera finie quand les bateaux arriveront, tandis qu'on devait les faire » partir dès le lendemain de la réception de ma lettre. »

Digitized by Google

la rive gauche de la Seine à quelques-uns de ses corps, parvint à se rendre maître de Bray; mais ce délai permit à Schwartzenberg de rallier tous ses corps, et il fut rejoint par Blücher avec quarante-huit mille hommes, en sorte que le généralissime des alliés réunit autour de Troyes cent quarante mille hommes. Blücher opéra bientôt sa retraite vers la Marne, tandis que Schwartzenberg se retira vers la haute Seine.

Napoléon, à qui il eût fallu une armée sur les derrières des Austro-Russes, avait un moment compté sur des corps qui auraient anéanti les principales colonnes des alliés; mais les corps chargés d'opérer cette manœuvre manquèrent à leur mission. Ces corps étaient ceux d'Augereau et du prince Eugène.

Napoléon, en prenant en main le commandement de son armée, avait senti la nécessité d'avoir à Lyon un lieutenant énergique qui pût, au besoin, tomber sur le flanc des ennemis ou sur leurs derrières pour les troubler dans leur marche et permettre de les pousser vivement de front. Il jeta les yeux sur le maréchal Augereau, regardé comme l'un des plus braves officiers de l'armée, qui à Eylau, couvert de rhumatismes, malade, *ayant à peine connaissance*, s'était réveillé au bruit du canon, s'était fait attacher sur son cheval et avait volé à la tête de son corps. Mais depuis longtemps le maréchal n'était plus le soldat. Si son courage l'avait élevé très haut hors de la foule, les honneurs, les dignités et la fortune l'y avaient replongé.

En arrivant à Lyon Augereau trouva tout à faire; son corps n'était point organisé, il fut obligé de le former avec des recrues inexpérimentées. Il se disait qu'avec de

Digitized by Google

pareils hommes il était impossible de rien faire. Napoléon aurait voulu qu'il les électrisât. Afin de faire sortir Augereau de Lyon, où ce capitaine voulait rester jusqu'à ce que ses troupes fussent équipées, Napoléon lui écrivait : « J'ai en ce moment quatre mille gardes nationaux en chapeaux ronds et en vestes, sans gibernes » et armés de toutes sortes de fusils, dont je fais le plus » grand cas, et je voudrais bien en avoir trente mille. » Frappez l'ennemi au cœur; l'empereur vous somme » d'oublier vos cinquante-six ans et de vous souvenir » des beaux jours de Castiglione. »

La faiblesse du corps du duc de Castiglione permit aux ennemis de faire de grands progrès dans les vallées de la Saône et du Rhône. Le comte de Bubna, chargé par le prince de Schwartzenberg d'opérer du côté du Rhône, se dirigea sur Genève et y entra le 20 décembre 1813. Il s'avança ensuite sans obstacle sur les deux rives du Rhône, soumit la Savoie sur la gauche, vint se heurter contre le fort Desbarraux et s'approcha même de Lyon; mais, malgré la faiblesse de la garnison de cette place, qui s'élevait à peine à trois mille hommes, ses lieutenants hésitèrent et se replièrent vers Genève. Bubna, qui dirigeait en personne le corps chargé d'opérer entre le Rhône et la Saône, soumit tout devant lui. Bourg le reçut, Châlon fut forcé, ce qui permit au général autrichien de se rendre maître de Mâcon et de Villefranche.

Il fallait absolument arrêter Bubna, si l'on ne voulait qu'il réunît tous ses corps et se rendît maître de Lyon. Les troupes de Toulon, de Nîmes et de Catalogne furent appelées à Lyon, et Augereau se vit à la tête de vingt-

Digitized by Google

deux mille hommes de vieilles troupes, sans compter les gardes nationaux, auxquels on confia spécialement le soin de défendre les villes. Augereau forma trois corps. Marchand eut ordre de reconquérir la Savoie. Il entra en effet à Chambéry. Desaix chassa l'ennemi de Montmélian, d'Aix, d'Annecy, et le contraignit à se renfermer dans Genève. Augereau remonta la Saône, reprit Villefranche, Mâcon, Châlon et Bourg. Il s'avança même jusqu'au Doubs, dans l'intention de reprendre de ce côté toutes les places tombées au pouvoir des Autrichiens. Schwartzenberg, dans le dessein de punir un téméraire qui s'avançait sans s'inquiéter des forces qu'on pouvait lui opposer, renforça Bubna et détacha contre Augereau un corps de soixante mille hommes. Replié de poste en poste, battu à Limonest en avant de Lyon, Augereau essaya de défendre cette grande ville. Se sentant trop faible pour se soutenir contre des forces supérieures, il rendit la ville et se retira sur Valence. On dit que cette retraite fut une trahison, et que, fatigué du joug de l'empereur, Augereau était heureux de le voir tomber. Si, dans le début de la campagne, il n'avait pas ces sentiments, du moins il les manifesta hautement au moment de la chute du trône impérial. Il adressa alors à ses troupes une proclamation où nous lisons ces mots qui font mal de la part d'un ancien ami de Napoléon, d'un homme dont la fortune n'avait cessé de grandir avec celle de l'empereur : « Soldats, vous êtes déliés de vos serments par » l'abdication d'un homme qui, après avoir immolé des » millions de victimes à son ambition, n'a pas su mourir » en soldat! »

Napoléon jugea très sévèrement la défection d'Auge-

Digitized by Google

reau. « La défection du duc de Castiglione livra sans dé-
» fense Lyon à nos ennemis. L'armée dont je lui avais
» confié le commandement était, par le nombre de ses
» bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes
» qui la composaient, en état de battre le corps d'armée
» autrichien qui lui était opposé et d'arriver sur les der-
» rière du flanc gauche de l'armée ennemie qui mena-
» çait Paris. »

Eugène, fils adoptif de Napoléon, chargé alors du commandement de l'armée d'Italie, avait un grand rôle à remplir et pouvait avoir une action décisive sur les destinées de l'empire, s'il avait su ou s'il avait voulu utiliser les forces qui lui étaient confiées. Pendant longtemps Eugène a été cité comme un noble type de la fidélité et de la reconnaissance au milieu de l'abandon, de la trahison et de l'ingratitude universelle. Depuis plus de vingt ans cette fidélité a été attaquée, et en 1841, à la tribune française, le général Pelet, en discutant la loi relative aux fortifications de Paris, disait qu'il fallait avoir le courage de le dire, bien qu'on détruisît ainsi une de nos plus douces illusions, que le prince Eugène désobéit aux ordres de son souverain et de son père. Voici comment le duc de Raguse raconte ce fait malheureux dans ses célèbres *Mémoires :*

« Les armées française et autrichienne en Italie étaient
» sur l'Adige. Eugène avait l'ordre de négocier un ar-
» mistice en cédant les places de Palma-Nuova et d'O-
» sopo, de faire partir la vice-reine pour Gênes ou Mar-
» seille, de former les garnisons de Mantoue, Alexandrie
» et Gênes avec des troupes italiennes ; de faire sauter
» les autres places simultanément et de rentrer en France

Digitized by Google

» avec l'armée, à marches forcées, après avoir tout pré-
» paré pour exécuter ce mouvement avec célérité. Il au-
» rait amené avec lui trente-cinq mille hommes d'infan-
» terie, cent pièces de canon attelées et trois mille che-
» vaux.

» Après avoir passé le mont Cenis, dont il aurait dé-
» truit la route, il aurait rallié quelques milliers d'hom-
» mes en Savoie et le corps d'Augereau fort de quinze
» mille hommes : ses forces se seraient élevées alors à
» plus de cinquante-cinq mille hommes. Ensuite, après
» avoir battu et chassé devant lui le corps de Bubna, il
» se serait porté en Franche-Comté et en Alsace. En
» tirant des garnisons du Doubs, du Rhin et de la Mo-
» selle un supplément de troupes, son armée aurait été
» forte de quatre-vingt mille hommes et placée sur la
» ligne d'opérations de l'ennemi avec l'appui de nos
» meilleures places.

» Eugène éluda les ordres de l'empereur; il fit cause
» à part; il intrigua dans ses seuls intérêts. Il s'aban-
» donna à l'étrange idée qu'il pouvait, comme roi d'Ita-
» lie, survivre à l'empire... Il a été la cause la plus effi-
» cace, après la cause dominante placée avant tout dans
» le caractère de Napoléon, la cause la plus efficace, dis-
» je, de la catastrophe; et, cependant, la justice des
» hommes est si singulière, qu'on s'est obstiné à le re-
» présenter comme le héros de la fidélité!... La déso-
» béissance du prince Eugène aux ordres formels de
» Napoléon a eu de si funestes conséquences, des con-
» séquences si directes, et ses amis ont si habilement
» déguisé la vérité, que l'historien sincère et véridique
» doit tenir à bien constater les faits tels qu'ils se sont
» passés. »

Digitized by Google

On a essayé d'infirmer ce témoignage qui est confirmé par les plus accablantes preuves. Il est vrai qu'on dit que l'ordre de rappel fut révoqué; mais s'il le fut ce n'est que six semaines après. Fallait-il six semaines pour rentrer en France? La conduite du prince Eugène laisse donc quelque chose de très équivoque. D'ailleurs on ne comprend pas pourquoi les ennemis, qui avaient des forces quadruples des siennes, le laissaient tranquille derrière le Mincio, quand l'Italie se soulevait, pour chasser les Français, au cri de : *A bas les tyrans!* comme elle avait chassé les Autrichiens. Il rêvait aussi une royauté en Italie, et comme Murat avait obtenu la conservation de son trône en trahissant l'empereur, il espérait par un semblable moyen s'affermir dans sa vice-royauté. Il eut le talent de déguiser sa félonie ou du moins de la suspendre. Les beaux faits d'armes de Vauxchamps, Montmirail et Vertus le rappelèrent à la fidélité. Il tomba avec l'empereur, et alla jouir en Allemagne des richesses prodigieuses qu'il avait accumulées.

Comme les deux corps sur la coopération desquels Napoléon avait le plus compté lui manquaient, l'empereur se trouvait dans la nécessité ou de poursuivre les vaincus de Montereau jusqu'au Rhin, en permettant aux autres corps ennemis de s'avancer jusque sur Paris, ou de laisser un instant la grande armée des alliés, pour courir sur la Marne faire face à de nouveaux dangers.

§ VI. *Nouvelles opérations sur la Marne et sur l'Aisne.*

La troisième armée des alliés opérait alors vigoureusement et était parvenue à quelques journées de Paris.

Digitized by Google

L'armée du Nord, qui avait passé le Rhin du côté de Dusseldorf, ayant été obligée de traverser la Belgique, n'avait pu prendre position aussi tôt que la grande armée et l'armée de Silésie. Quand Napoléon s'était trouvé dans la nécessité de rappeler à lui Macdonald, Winzingerode, voyant le champ libre, était entré à Namur le 30 janvier; après s'y être reposé six jours, il avait marché sur Avesnes, qui lui ouvrit ses portes sans résistance; il se porta ensuite sur Laon, qu'il enleva, et se rendit maître de Soissons (14 février), ville très importante, située sur l'Aisne et sur les routes de Compiègne et de Château-Thierry. Winzingerode abandonna presque aussitôt cette ville par l'ordre de Blücher qui, après la journée de Vauxchamps, craignant d'être poussé sur la frontière, ordonna à ce capitaine de s'y replier pour tenir tête au général Maison, qui y tenait ferme avec huit à dix mille hommes. Soissons retomba en notre pouvoir; quatorze cents Polonais et vingt pièces d'une bonne artillerie furent chargés de défendre cette ville. Quand Napoléon quitta les bords de la Marne pour retourner sur ceux de la Seine, où il cueillit de si beaux lauriers à Montereau, il reprit sa marche en avant et joignit Woronzow à Reims. Bulow, avec une autre division de l'armée du Nord, lutta d'abord contre Maison qui avait couvert Anvers avec de faibles dépôts et occupait toujours l'ancienne frontière; puis, se sentant incapable de vaincre, Bulow s'empara de La Fère, où se trouvait un matériel de vingt millions (26 février).

Ces trois généraux se réunirent pour enlever de nouveau Soissons, place de la plus haute importance comme nous l'avons dit. Cette place tomba dans le moment le

Digitized by Google

plus opportun pour les alliés, lorsque Napoléon poussait Blücher pour le jeter dans l'Aisne.

Pendant que l'empereur guerroyait sur la Seine, Sacken, l'un des lieutenants de Blücher, voyant peu de troupes devant lui, les avait poussées assez vivement et trouva un appui dans son général en chef, qui, quelques jours après la journée de Montereau, était revenu sur la Marne. Il avait été convenu entre les alliés que Schwartzenberg se retirerait vers l'est, afin d'attirer Napoléon à sa suite, et que cependant Blücher regagnerait la Marne, accablerait les lieutenants de Napoléon, et marcherait sur Paris où les alliés étaient désirés par un parti nombreux. Il replia facilement Marmont posté à Sézanne. Marmont unit ses forces à celles de Mortier, et tous deux allèrent couvrir Meaux au moment où Sacken atteignait les faubourgs de cette ville. Heureusement, des renforts arrivés de Paris permirent à nos deux officiers de tenir tête à l'ennemi; ils lui firent même éprouver des pertes assez sensibles à Etrepilly, et à Lizy. Mais ces petits succès allaient bientôt s'évanouir devant les forces imposantes de Blücher.

Instruit du danger que couraient ses lieutenants ainsi que la capitale, Napoléon, avec sa promptitude ordinaire et ce coup-d'œil qui lui manquait rarement, se décida à abandonner la poursuite de Schwartzenberg pour courir sur Blücher, le prendre en flanc et le détruire. Plusieurs causes retardèrent sa marche, les mauvais chemins d'abord, ensuite la réparation du pont de La Ferté-sous-Jouarre (1), ce qui donna le temps à Blücher de se re-

(1) Cette fois encore Napoléon avait demandé à Paris un équipage de

Digitized by Google

tirer. Il eût été infailliblement perdu si Soissons eût tenu comme il pouvait et devait le faire, car le gouverneur entendait le canon dans le lointain et pouvait comprendre que l'heure de la délivrance allait sonner. Soissons ayant ouvert ses portes aux trois généraux du Nord, Blücher y entra et se couvrit derrière l'Aisne.

Napoléon ne désespéra pas encore de vaincre ses adversaires, dont les forces étaient doubles des siennes. Il remonta l'Aisne, chassa les ennemis de Fismes et de Reims, se rendit maître du pont de Berry-au-Bac et se trouva ainsi en état de couper la retraite aux ennemis. Mais ceux-ci, épouvantés de ce mouvement, se replièrent en deux corps et se portèrent, l'un à Craonne et l'autre sous la place de Laon.

Craonne, bourg situé entre Soissons et Laon, présentait à l'ennemi un champ de bataille très favorable, dont il voulut profiter pour arrêter les Français. C'était un plateau fermé en avant par un ravin profond, défendu de chaque côté par deux ravins, et offrant sur le derrière une issue assez facile. Pour arriver à l'ennemi, il fallait suivre un défilé de deux cents mètres de large, que l'artillerie ennemie pouvait balayer. Sans se laisser

pont qui ne lui fut point envoyé. Voici une lettre qu'il écrivit au duc de Feltre : « Monsieur le duc, je suppose que votre équipage de pont » partira cette nuit de Paris et arrivera demain, 3 mars, à Meaux. Que » de choses j'aurais faites si j'avais eu cet équipage! Me voilà arrêté » ici depuis bien des heures pour réparer le pont. Grâce à l'adresse et » à l'activité des marins de ma garde, le pont de La Ferté sera fini » dans une heure. Si j'avais eu un pont à Méry, l'armée de Schwartzenberg eût été détruite; si j'en avais eu un ce matin, l'armée de » Blücher eût été perdue! »

Digitized by Google

arrêter par les soixante pièces de canon qui défendaient ce passage, le duc de Bellune marcha droit à l'ennemi, suivi de l'habile général d'artillerie Drouot, qui conduisait plusieurs batteries. Cependant le général Nansouty enlevait le ravin de droite, et le prince de la Moskowa celui de gauche. L'ennemi, voyant ses principales défenses au pouvoir des Français, se replia du côté de Laon. Cette journée fut très-sanglante; elle coûta cinq mille hommes aux Prussiens; nous perdîmes quatre mille hommes; c'était une perte plus sensible pour nous que pour les ennemis, car notre armée se trouvait plus affaiblie que la leur.

Après cette victoire, Napoléon marcha sur la position si difficile de Laon, ville assise sur une montagne escarpée, environnée de toute part d'une vaste plaine. Pendant trois jours (8, 9 et 10 mars) l'empereur fit des efforts incroyables pour enlever cette place aux ennemis.

Comprenant enfin l'impossibilité d'emporter cette position, Napoléon résolut de se porter à Soissons, pour intercepter la communication entre les armées du Nord et de Silésie, et celle du prince de Schwartzenberg. Le comte de Saint-Priest, officier de mérite, Français d'origine, émigré, qui avait pris du service en Russie, à peine arrivé à Vitry à la tête d'un corps de quatorze mille hommes, avait été chargé spécialement de relier les deux armées de Silésie et de Bohême; il se porta sur Reims et s'empara de cette place.

Napoléon ne devait pas laisser cette ville au pouvoir des ennemis, non-seulement parce que Schwartzenberg et Blücher pouvaient ainsi communiquer entre eux, mais encore parce que plusieurs de ses corps, se trou-

Digitized by Google

vant isolés, ne pourraient ni le rallier, ni manœuvrer sans péril. L'empereur marcha sur Reims, rencontra Saint-Priest posté aux portes de cette ville, et lui causa un tel effroi que, n'osant accepter la bataille, il se retira vers Berry-au-Bac pour gagner le plateau de Laon. Napoléon le poursuivit, lui tua beaucoup de monde et contraignit son corps à se sauver par bandes à Neufchâtel, à Réthel et à Châlons. Le comte de Saint-Priest, blessé dans cette affaire, rendit le dernier soupir peu après. Blücher, instruit du désastre de Saint-Priest, se concentra davantage autour de Laon, s'attendant à se voir bientôt attaqué par l'empereur; mais c'était d'un autre côté que ce génie de la guerre devait porter ses coups.

Après la défaite de Saint-Priest, Napoléon établit son quartier général à Reims, observant la marche des armées alliées pour tomber sur celle qui lui présenterait le flanc. Il pensa trouver l'occasion de battre de nouveau Schwartzenberg, mais il échoua et se perdit.

§ VII. *Dernières opérations sur l'Aube et sur la Seine. — Opérations sous les Pyrénées.*

Nous avons vu que le prince de Schwartzenberg, après l'affaire de Montereau, avait pris le parti de la retraite vers l'est, afin d'attirer Napoléon à sa suite. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'empereur l'avait abandonné pour courir après Blücher, et, en conséquence, il reprit sa marche en avant. Napoléon avait laissé trente-deux mille hommes, distribués autour de Bar-sur-Aube, sous le commandement supérieur de Macdonald, qui avait pour lieutenants, Oudinot à gauche et Gérard à

Digitized by Google

droite. Le 27 février les alliés, au nombre de quarante mille, tournèrent notre gauche et attaquèrent vivement Oudinot, qui, avec quinze mille hommes seulement, opposa une longue et valeureuse résistance; mais, après avoir fait éprouver aux ennemis une perte de trois mille hommes, voyant sa petite armée diminuée de deux mille six cents hommes, il opéra sa retraite par Dolancourt. Macdonald était plus heureux sur la partie supérieure de l'Aube; il rejetait les alliés sur la rive droite de cette rivière. Mais la défaite et la retraite d'Oudinot l'exposant à être pris en flanc, et Milhaud ayant éprouvé un échec, il se vit obligé de rétrograder et prit position à Bar-sur-Seine. Il fut contraint de quitter cette place et de se replier sur Troyes, qu'il abandonna même pour venir prendre position à Nogent. L'ennemi s'étendit alors entre les deux rives de la Seine jusqu'au-delà de l'Yonne. Le mouvement de Napoléon sur Reims et la destruction du corps de Saint-Priest avaient déterminé les alliés à suspendre leur marche en avant. Schwartzenberg, prévoyant un retour de Napoléon sur la Seine, avait proposé de reculer, afin de donner le champ libre à Blücher pour marcher sur Paris. Mais l'empereur Alexandre, honteux de fuir sans cesse devant une poignée d'hommes, voulut qu'on réunît toutes les troupes vers Arcis-sur-Aube, qu'on marchât vers la Marne pour s'unir aux armées de Silésie et du Nord, et former ainsi une masse que rien ne pourrait arrêter.

Napoléon ne connaissait pas la retraite des Austro-Russes; persuadé qu'ils s'approchaient de Paris, il laissa devant Blücher, Marmont et Mortier avec dix-huit à vingt mille hommes; il en prit autant et s'avança dans

Digitized by Google

la direction de Plancy, où il fut bientôt rejoint par Macdonald et Oudinot. Voyant que les ennemis rétrogradaient vers Troyes, il remonta la rive droite de l'Aube, pour passer cette rivière à Bar-sur-Aube seulement. Mais au sortir d'Arcis-sur-Aube, où il entra sans défiance (20 mars), ses colonnes furent engagées inopinément contre des forces qu'il jugea d'abord peu considérables; quand il les vit ramenées l'épée dans les reins jusqu'au centre de la ville, il se mit lui-même à leur tête en leur disant ces belles paroles : « N'êtes-vous donc » plus les vainqueurs de Montmirail et de Champ-Au» bert? » La mêlée devint alors affreuse ; Napoléon s'exposa comme le dernier de ses soldats et sembla braver le danger. Un obus ayant éclaté à ses pieds et enveloppé son cheval dans un nuage de poussière, on le crut perdu; il se releva en disant : « Le boulet qui doit me tuer n'est » pas encore fondu. »

Renfermé bientôt dans Arcis en feu, Napoléon, à qui la nuit offrit un peu de repos, fit préparer des ponts pour repasser l'Aube. Cette opération ne se fit pas sans combat en présence d'un ennemi acharné, qui fut cependant maintenu et dut permettre à tous nos corps de franchir la rivière.

Ayant échoué à Arcis comme à Laon, Napoléon, persuadé que ses échecs avaient été causés par la force des positions occupées par les alliés, à Laon, parce qu'ils étaient sur une hauteur, et à Arcis, parce qu'ils occupaient un défilé où les savantes manœuvres étaient impossibles, résolut de se choisir un champ de bataille plus favorable, où il aurait plus d'espoir de vaincre. Deux grandes combinaisons se présentèrent à son esprit : l'une

Digitized by Google

consistait à se porter en avant sur Paris, pour accepter une bataille sous les murs de cette grande ville, et défendre ensuite la capitale. Cette combinaison n'était pas sans danger, et, pour un homme sensé, elle ne pouvait pas avoir de résultat favorable; car les alliés, ayant tous leurs derrières entièrement libres, pouvaient réunir une masse de près de trois cent mille hommes, s'avancer méthodiquement et vaincre la faible armée française. D'ailleurs, on ne pouvait guère compter sur Paris, qui était fortement travaillé par les partis qui voulaient renverser l'empereur et établir un nouvel ordre de choses.

Napoléon présumait qu'en se posant derrière la grande armée de ses ennemis il les effraierait; jusqu'alors si timides et si prudents, ils n'oseraient point s'avancer jusqu'à Paris quand il y aurait sur leurs derrières, dans les provinces les plus belliqueuses qu'on pouvait soulever, un corps très considérable commandé par le meilleur capitaine du monde. L'empereur résolut, en conséquence, de rétrograder sur Vitry. Les alliés, poussés par Alexandre, ne se laissèrent pas cette fois détourner de leur but, et se contentèrent de faire suivre Napoléon par un corps de cavalerie légère pour connaître sa marche et le tromper.

Napoléon voulait occuper deux positions importantes, Vitry et Châlons, par lesquelles il se trouvait maître des principales routes de la capitale vers l'Allemagne, et d'où il lui était facile de dominer la vallée de la Marne. Il ordonna, en conséquence, à Ney de se porter sur Vitry et de l'enlever; mais cet officier, malgré sa bravoure, ne put arracher la place aux alliés. Napoléon, dans son mouvement, tourna cette ville par Vitry-le-Brûlé, pour se diriger vers Saint-Dizier.

Digitized by Google

Marmont et Mortier, laissés auparavant devant Blücher sur l'Aisne, ayant reçu l'ordre de venir occuper Châlons, franchirent l'Aisne à Berry-au-Bac et se dirigèrent sur Fismes pour prendre la route naturelle de Châlons par Reims ou Epernay. Reims étant occupé et le chemin d'Epernay impraticable, les deux maréchaux se dirigèrent sur Château-Thierry, afin de gagner la grande route de Châlons. L'armée des alliés avait précisément fait un mouvement des bords de l'Aube vers ces parties de la Marne, et elle occupait Châlons, Château-Thierry et les contrées environnantes. Marmont et Mortier, une fois sur la rive gauche de la Marne, gagnèrent la vieille route de Châlons par Montmirail et essayèrent de manœuvrer pour rejoindre l'empereur. Obligés de céder à Montepreux, ils prirent une nouvelle position sur les hauteurs de Fère-Champenoise. Secondés encore par un violent orage, les ennemis les chassèrent de Fère et ensuite de Linthes, où ils avaient choisi une seconde position. Ils profitèrent de la nuit pour se retirer entre Sézanne et Allemant.

Deux généraux, Pactod et Amey, qui servaient d'escorte au grand parc d'artillerie, se trouvant engagés entre les différents corps ennemis, cherchaient à se rapprocher des deux maréchaux pour gagner avec eux l'armée commandée par Napoléon. Leur corps, fort d'environ six à sept mille hommes, fut enveloppé par vingt mille cavaliers après une résistance héroïque, lorsque la plupart de nos soldats étaient morts ou blessés; tout le pays se rendit, à l'exception de quelques centaines de soldats qui rejoignirent les maréchaux Marmont et Mortier; ceux-ci sentant l'impossibilité de rejoindre l'empereur, se frayèrent un

Digitized by Google

passage à travers les ennemis, gagnèrent ainsi la vallée de la Seine et arrivèrent devant Paris le 29 mars, où ils trouvèrent le général Compans, qui avait reculé pas à pas en face des alliés. Ils formèrent ainsi une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, pour tenir tête aux alliés, forts de cent quarante mille hommes.

Avant d'assister aux derniers moments de l'empire expirant, jetons les yeux sur un corps qui était loin de la capitale. Le maréchal Soult avait été envoyé en 1813, de Dresde, pour prendre le commandement de l'armée française qui, après sa déplorable défaite à Vittoria, s'était repliée sur Bayonne. Il ne trouva plus qu'une armée désorganisée. Il réunit tous les corps épars et se vit bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes, auxquels il rendit un peu de confiance. Les deux places fortes espagnoles, Pampelune et Saint-Sébastien, étant encore en notre pouvoir et résistant vaillamment, malgré les efforts des Anglais, Soult résolut de les dégager et tenta de tourner la Bidassoa. Battu à Cubiry, il se vit obligé d'abandonner les deux forteresses à leur malheureux sort : elles tombèrent en effet dans le courant d'octobre 1813. Après la chute de ces places, Wellington marcha en avant, livra une sanglante bataille à Irun et se rendit maître de la ligne de la Bidassoa. Soult prit position derrière la Nive, et au mois de décembre il livra un combat sanglant à Saint-Pierre-d'Irube. Au commencement de 1814, les divers combats que Soult avait livrés avaient coûté seize mille hommes aux Anglo-Espagnols et dix mille hommes à notre armée.

Les opérations militaires, suspendues à cause du mauvais temps pendant le mois de janvier 1814, recommen-

Digitized by Google

cèrent dans le courant de février. Le maréchal Soult, dont l'armée, réduite alors à soixante mille hommes, aurait pu se maintenir encore derrière la Nive, si Napoléon ne lui eût demandé vingt mille hommes de ses meilleures troupes, pour défendre nos provinces de l'est envahies par l'ennemi qui s'avançait vers Paris. Réduit à quarante mille hommes, Soult ne pouvait, avec des forces aussi faibles, continuer à tenir tête aux cent mille soldats du duc de Wellington. Dans la nécessité d'opérer sa retraite, il avait à choisir entre la route de Bordeaux et celle de Toulouse. Bordeaux le rapprochait sans doute du reste de la France; mais il savait que les royalistes s'agitaient dans cette ville; sans espoir d'appui de la part de la population, sans forces nouvelles il ne pouvait, en se retirant de ce côté, qu'attendre une destruction presque certaine; au lieu qu'en se dirigeant vers Toulouse et en opérant sous les Pyrénées, il avait l'espoir de rejoindre Suchet, qui venait d'abandonner la Catalogne.

Soult, après s'être arrêté un moment à Sauveterre, derrière le gave d'Oléron, se replia derrière le gave de Pau et se posta à Orthez. Comme l'ennemi le pressait assez vivement dans sa retraite, il se détermina à livrer bataille. Soit que le lieu fût peu favorable, soit que le maréchal Soult eût commis une grande faute dans la disposition de ses troupes, notre armée aurait pu être détruite si l'ennemi avait mis plus de vivacité dans son attaque. Wellington s'étant aperçu que, par l'obliquité de nos troupes, il était possible de leur couper la route de Saint-Sever en se portant sur notre droite, pensait qu'après avoir défait cette aile, il serait facile de se replier sur le centre et acculer toute l'armée contre le gave

Digitized by Google

de Pau. Mais il rencontra dans le terrain et par la résistance de nos troupes plus d'obstacles qu'il ne s'y était attendu, en sorte que la nuit arriva, et Soult en profita pour opérer sa retraite. Il y eut de part et d'autre, dans cette journée, environ deux mille cinq cents hommes hors de combat.

Soult déroba habilement sa marche aux ennemis qui, le croyant en retraite sur Bordeaux, avaient d'abord pris cette direction. Informé de la véritable route adoptée par son adversaire, Wellington se mit à sa poursuite, fit éprouver à notre arrière-garde un faible échec à Aire, et essaya ensuite de rejeter nos troupes dans les gorges des Pyrénées, où il espérait les écraser. C'est dans ce dessein qu'il livra les combats de Vic-Bigorre et de Tarbes; Soult sut encore lui échapper, se saisit de la route de Saint-Gaudens et gagna Toulouse le 24 mars. Il fit aussitôt armer les faubourgs d'ouvrages de campagne, éleva deux fortes redoutes et forma un camp retranché.

Wellington ne parut devant Toulouse que le 6 avril 1814, et attaqua les Français sur la rive droite de la Garonne. Malgré leur petit nombre (ils n'étaient que trente-trois mille contre soixante-cinq mille), ils firent la plus noble résistance et laissèrent presque l'action indécise. Soult rentra dans la ville et se préparait à s'ensevelir sous ses ruines, quand il apprit que Wellington avait laissé libre la route de Castelnaudary : il s'en empara la nuit du 11 au 12 et arriva le soir dans cette ville. Suchet se préparait à unir ses forces à celles du maréchal Soult, quand ces deux officiers apprirent non-seulement les événements du 31 mars, mais encore l'abdication de

Digitized by Google

Napoléon. La lutte devenant inutile, ils se soumirent et reconnurent le gouvernement de Louis XVIII.

Restait le troisième corps d'armée, celui que commandait Napoléon. Nous avons vu l'empereur tournant Vitry et se rendant à Saint-Dizier. Il s'avança jusqu'à Joinville, puis rétrograda, et le 26 mars il livra un combat heureux où il fit des prisonniers, de la bouche desquels il connut que le détachement qui le suivait n'était qu'une très faible portion de l'armée de Schwartzenberg (25 mars). Où était donc la grande armée ennemie? Les uns assuraient qu'elle marchait sur Paris; les autres, qu'elle s'était arrêtée pour connaître le résultat de la manœuvre de Napoléon. L'empereur, incertain lui-même, au lieu de prendre aussitôt la route de Paris pour s'assurer de la position réelle de ses redoutables adversaires, perdit encore deux jours en irrésolutions, puis fit marcher ses différents corps et leur traça leur route de manière qu'ils devaient arriver devant Paris le 2 avril. Il courut à Troyes, où il entra le 29 mars. De là il expédia immédiatement un courrier à Paris pour ordonner à sa capitale de se défendre vaillamment, et prit le lendemain une chaise de poste pour voler à Paris avec Berthier et Caulaincourt. Il fut arrêté en route par la nouvelle de la perte de sa capitale.

§ VIII. *Chute de Paris. — Déchéance de Napoléon, son abdication.*

L'entrée des alliés à Paris en 1814 est un de ces événements dont tout Français sincèrement ami de son pays doit connaître les causes et apprécier les conséquences.

Digitized by Google

Paris pouvait-il se défendre? Paris devait-il se défendre? Paris voulait-il se défendre?

Il y avait le 29 mars devant Paris une armée alliée bien commandée, forte de cent quarante mille hommes et munie d'une bonne artillerie. Pour se défendre contre une telle armée, il eût fallu à Paris ou des fortifications, ou une bonne et immense armée et le dévouement des habitants de la capitale. Quand Napoléon avait quitté Paris le 25 janvier, il avait prescrit à Joseph, son frère, de préparer tous les moyens de défense pour empêcher la capitale de tomber devant un coup de main; car il ne soupçonnait nullement qu'une grande armée ennemie pût atteindre ses murailles et la menacer sérieusement. Napoléon n'avait donc tracé aucun plan de défense, n'avait prescrit aucuns travaux particuliers. Il s'était contenté de commander en général de mettre Paris en état de défense, s'il était nécessaire. Ces simples et vagues recommandations ne furent pas même prises en considération.

Rien n'avait été fait; la butte Montmartre n'avait pas même été disposée pour recevoir de l'artillerie; il n'y avait que le mur d'enceinte ou d'octroi, dont les portes avaient été palissadées, travaux propres tout au plus à arrêter une charge de cavalerie légère, mais incapables de résister à la plus faible attaque de l'artillerie. Les travaux de défense de Paris ne pouvaient donc arrêter un seul jour l'armée des alliés.

A défaut de défenses extérieures, de fortifications, une bonne armée aurait pu arrêter quelques jours les alliés et donner à Napoléon le temps d'intervenir. Voici la composition de l'armée de Paris : la garde nationale,

Digitized by Google

formée malgré les habitants et contre la volonté du gouvernement, comptait à peine dix à douze mille hommes, armés moitié de fusils, moitié de piques. La garnison se composait de quelques dépôts, de quatre mille conscrits, de la gendarmerie et des vétérans; avec les débris de Marmont et de Mortier, dit un historien, cela formait de vingt à vingt-deux mille hommes. L'artillerie comptait cinquante pièces servies par des vétérans et les élèves de l'Ecole polytechnique.

Il est évident que cette armée, démoralisée par ses défaites précédentes, ne pouvait tenir tête à cent quarante mille agresseurs. Elle essaya ses forces le 30 au matin, et se battit vaillamment. Les alliés avaient ainsi distribué leurs forces autour de Paris : Barclay, à la tête de trois corps, de la réserve et des gardes, fut chargé d'occuper le plateau de Belleville; le prince de Wurtemberg, avec deux corps, occupa Vincennes, pour garder la Marne et pénétrer par la barrière du Trône; Blücher, dont les colonnes étaient en retard, devait se développer par Pantin, Saint-Denis, Montmartre et tourner Romainville. Marmont était opposé à Barclay pour le chasser de Romainville; Mortier devait disputer aux Russes la position d'Aubervilliers; Moncey fut établi le défenseur de la barrière de Clichy; la garde nationale et la réserve de l'artillerie se portèrent pour défendre Vincennes.

Marmont attaqua avec une extrême vigueur, chassa l'ennemi de Romainville et obligea Barclay à s'appuyer sur Blücher, qui arriva enfin en ligne. Mortier ne déployait pas moins de valeur à Aubervilliers. Les alliés recommencèrent le combat avec des troupes fraîches et plus nombreuses, chassèrent du bois et des rues de

Digitized by Google

Romainville Marmont, qui se reforma dans le parc de Saint-Fargeau. Bientôt il fut délogé de cette position ; Belleville fut enlevé et la butte de Saint-Chaumont emportée. Mortier s'était de son côté replié jusqu'à La Villette et La Chapelle ; Moncey se soutenait à peine à la porte de Clichy. La garde nationale et la réserve d'artillerie avaient à peine pu tenir tête au duc de Wurtemberg : l'ennemi touchait presque à la barrière. Il n'y avait eu de résistance réelle que là où Marmont et Mortier s'étaient battus ; ils avaient, il est vrai, déployé le plus grand courage et avaient fait essuyer aux alliés une perte triple de la nôtre, qui était cependant de quatre mille hommes. Les ennemis touchaient Paris ; leurs boulets parcouraient certaines rues ; nos soldats disaient en tombant : « Ils sont trop ! » L'insuffisance de l'armée étant constatée, restait la population. Assurément, si le peuple de Paris avait eu le patriotisme de Saragosse, s'il y avait eu comme dans cette dernière ville un principe de résistance énergique, que le peuple, la municipalité, le clergé, les autorités militaires, en un mot que toute la partie virile de la capitale eût sincèrement voulu échapper aux alliés, assurément Paris ne fût pas tombé. Mais loin qu'il y eût à Paris un principe de résistance, tout ce qui aurait dû raffermir les courages avait fui. Les ordres positifs de l'empereur qui, aimant mieux voir son fils dans la Seine qu'entre les mains des ennemis, avait prescrit de le faire partir du côté de la Loire, furent pesés par le conseil de régence quand l'armée approcha de Paris. La majorité du conseil demandait que l'impératrice restât à Paris, pour animer le peuple par sa présence et jouer le rôle de Marie-Thérèse ; mais l'archi-

Digitized by Google

chancelier, pressé par Talleyrand, qui trahissait, et par Joseph, qui craignit de désobéir à son frère et d'avoir l'embarras de la présence d'une femme et d'un enfant, insistèrent vivement pour le départ de Marie-Louise, qui quitta Paris le 29 mars et se retira à Chartres, puis à Blois.

Le 30 mars, le roi Joseph, qui avait adressé une fort belle proclamation aux habitants de Paris pour les engager à se défendre, parut un moment sur la butte Montmartre; puis, désespérant de sauver la capitale, il crut devoir remplir un ordre de Napoléon, qui lui avait impérieusement prescrit de ne point abandonner le roi de Rome; il quitta alors la capitale, donnant aux maréchaux toute latitude pour traiter de la capitulation de Paris, et se rendit à Blois avec l'impératrice. Ainsi ce qui pouvait le plus animer le courage de la capitale, *l'impératrice* et le lieutenant-général l'abandonnaient.

Les grands corps de l'Etat, le Sénat, le Conseil d'Etat, fatigués de courber la tête sous le pouvoir despotique, étaient contents de voir finir un règne où ils ne pouvaient rien, malgré l'apparence de leur autorité. L'empressement qu'ils montrèrent à recevoir les étrangers, leurs déclamations contre Napoléon, leur complet abandon entre les mains de Louis XVIII, prouve évidemment que, loin de faire quelque chose pour la défense de Paris, ils travaillaient sourdement à arrêter tous les projets qui auraient pu empêcher les alliés d'entrer dans la capitale.

Il n'y avait pas un homme pour presser la défense... On cherchait plutôt à attiédir le peuple. Les ouvriers assiégeaient les mairies, demandant des armes. Quarante mille bras vigoureux auraient pu opposer une résistance

Digitized by Google

sérieuse. Mais Clarke, ministre de la guerre, craignit les excès de 92, repoussa la demande des ouvriers et employa même les baïonnettes de la vieille garde pour les éloigner des lieux où étaient déposées les armes.

De ces faits nous pouvons conclure qu'à la rigueur, Paris pouvait se défendre, mais qu'il ne le voulait pas.

Le devait-il? Il était sans doute très douloureux de se voir obligé de céder devant l'ennemi, de dire que l'on était vaincu ; mais on se persuadait que l'honneur de la France n'était point en cause, que sa valeur était reconnue de tous ; les alliés eux-mêmes le proclamaient bien haut et étourdissaient ainsi, endormaient des hommes les plus fidèles à l'empereur. On aimait à croire que la patrie n'était pas en danger, que les alliés n'attaquaient pas le pays, mais un seul homme, qu'il valait mieux sacrifier que de voir détruire les chefs-d'œuvre des arts.

L'intérêt parlait haut à l'esprit d'un grand nombre de citoyens, et l'on se persuada que le commerce, l'industrie, l'ordre dans les finances ne renaîtraient que quand Napoléon cesserait de régner sur la France. On remarque en effet que les plus grands financiers se réjouirent le plus de sa chute.

Qu'y avait-il donc? Un homme, grand, puissant, fameux capitaine, peut-être le plus illustre qui eût paru. Mais cet homme, quelque grand qu'il fût, ne devait pas être mis en parallèle avec Paris. D'ailleurs, la plus longue résistance de la capitale n'eût pas sauvé l'empire; il y aurait eu plus de sang versé, plus de ruines accumulées. Voilà tout.

Celui qui calcule froidement, dira : Paris devait capituler ; et il ne blâmera pas les maréchaux qui, sentant

Digitized by Google

l'impossibilité de défendre la capitale, usèrent de l'autorisation que leur avait donnée le lieutenant-général pour se soumettre.

Le 30 mars à midi, les maréchaux demandèrent à traiter de la reddition de Paris. Une capitulation fut arrêtée par laquelle Marmont et Mortier consentaient à remettre la capitale entre les mains des alliés, à condition que cette ville serait traitée avec générosité et qu'il leur serait permis à eux de se retirer avec leurs troupes sur la route d'Orléans. Durant le cours de la négociation, un courrier arriva à Paris, annonçant que dans peu de temps Napoléon serait dans sa capitale, et que son armée y entrerait dans quelques jours pour la défendre. Soit que la convention fût définitive, soit aussi parce que l'impossibilité de défendre Paris, même vingt-quatre heures, fût constatée, les maréchaux, et principalement Marmont, crurent devoir consommer l'acte commencé.

Le 31 mars, jour marqué pour l'entrée des alliés à Paris, la population se montra aussi tranquille et aussi empressée qu'en un jour de fête. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie se présentaient non comme des vainqueurs irrités, mais comme des souverains affligés d'avoir été réduits à la triste nécessité de faire couler le sang des Français pour les soustraire à un gouvernement qui faisait le malheur de la France tout autant que celui de l'Europe. Ce langage était reçu, accepté avec satisfaction par l'immense majorité de la capitale. On se donnait la main en signe de réconciliation et d'amitié. Tous les regards se portaient de préférence sur l'empereur Alexandre, prince doué d'une taille avantageuse, de manières nobles et aisées, d'une figure ouverte, prévenante et

Digitized by Google

même séduisante; on croyait voir un Français. Il se confiait lui-même à la population de Paris, ne prenait aucune précaution de sûreté; des hommes du peuple lui parlaient familièrement et en recevaient des réponses pleines d'affabilité et d'intérêt; quelques-uns même lui touchèrent la main. On criait : *Vive Louis XVIII!* et l'on arborait le drapeau blanc en sa présence. A ceux qui redoutaient le retour de Napoléon, il disait : « Mes » amis, soyez tranquilles, n'ayez aucune crainte de vo» tre empereur; il ne peut revenir, toutes les mesures » sont bien prises pour cela. » Une foule immense assista à la revue qu'il passa aux Champs-Elysées, et tout le monde contempla ce spectacle comme s'il se fût agi d'une armée française. Quand Alexandre se rendit à l'hôtel de Talleyrand, qu'il avait choisi pour sa demeure, il traversa la foule avec autant de sécurité que s'il eût été dans la capitale de son empire.

Le lendemain, 1er avril, le prince de Schwartzenberg fit afficher une proclamation pour rassurer Paris : « Le » but de la marche des armées alliées vers Paris est » fondé sur l'espoir d'une réconciliation sincère et dura» ble avec la France. Depuis vingt ans l'Europe est inon» dée de sang et de larmes; les tentatives faites pour met» tre un terme à tant de malheurs ont été inutiles, *parce* » *qu'il existe, dans le pouvoir même du gouvernement qui* » *vous opprime, un obstacle insurmontable à la paix :* » *les souverains alliés cherchent de bonne foi une auto*» *rité salutaire en France, qui puisse cimenter l'union* » *de toutes les nations et de tous les gouvernements; c'est* » *à la ville de Paris qu'il appartient, dans les circons*» *tances actuelles, d'accélérer la paix du monde. Son*

Digitized by Google

» *vœu est attendu avec l'intérêt que doit inspirer un si* » *immense résultat.* Qu'elle se prononce, et l'armée qui » est devant ses murs devient le soutien de ses déci- » sions. »

L'empereur Alexandre publia une déclaration bien faite pour rassurer la nation : « Les armées des puis- » sances alliées ont occupé la capitale de la France. Les » souverains alliés accueillent le vœu de la nation fran- » çaise :

» Ils déclarent:

» Que si les conditions de paix devaient renfermer de » plus fortes garanties, lorsqu'il s'agissait d'enchaîner » l'ambition de Bonaparte, elles doivent être plus favo- » rables lorsque, par un retour vers un gouvernement » sage, la France elle-même offrira l'assurance de ce » repos.

» Les souverains alliés proclament en conséquence » qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni » avec aucun de sa famille; qu'ils respectent l'intégrité » de l'ancienne France, telle qu'elle a existé sous ses rois » légitimes. Ils peuvent même faire plus, parce qu'ils » professent toujours ce même principe que, pour le » bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande » et forte ; qu'ils reconnaîtront et garantiront la consti- » tution que la nation française se donnera. *Ils invitent* » *en conséquence le Sénat à désigner un gouvernement* » *provisoire qui puisse pourvoir aux besoins de l'admi-* » *nistration* et préparer la constitution qui conviendra » au peuple français. »

L'une des causes de l'exclusion absolue de la famille de Napoléon, fut Talleyrand-Périgord, le vieux diplomate

Digitized by Google

de tous les régimes; deux jours auparavant, ministre de l'Empire, feignant de vouloir suivre à Blois l'impératrice, à laquelle il jurait une fidélité perpétuelle, il se faisait arrêter aux barrières pour se lier au gouvernement auquel il trouverait le plus de chances de succès. Il ne lui fut pas difficile de faire comprendre à Alexandre que la cause de Napoléon et de sa famille était perdue. Il n'y avait personne à Paris pour la défendre. L'empereur d'Autriche était loin de notre capitale; tous les grands Corps inclinaient pour un nouvel ordre de choses; toutes les démonstrations étaient hostiles à l'empereur, et les souverains alliés étaient persuadés qu'ils ne pouvaient traiter avec Napoléon sans s'exposer à voir recommencer les guerres quand il se présenterait une occasion favorable de lutter de nouveau. Ils pensaient qu'ils se devaient à eux-mêmes, à l'Europe, dont le repos leur était cher, de ne point laisser la couronne de France à un souverain cause de tant de troubles. Son fils présentait presque les mêmes inconvénients, parce que ne pouvant gouverner par lui-même, son père aurait toujours la plus grande autorité sur la direction des affaires, et un conseil de régence eût été trop faible dans les circonstances présentes.

Le duc de Vicence qui soutint, timidement il est vrai, devant Alexandre la cause de l'empereur et de l'impératrice, comprit qu'elle était perdue. Alexandre ne la repoussait pas, mais il se contentait de s'en rapporter à la volonté de la nation.

Le lendemain, le Sénat, qui était regardé comme le régulateur suprême dans les grandes occasions, et que l'empereur Alexandre avait invité à proclamer un gou-

Digitized by Google

vernement provisoire, se hâta d'en constituer un composé de Talleyrand, Beurnonville, Jaucourt, Dalberg et Montesquiou. Il rendit en même temps un sénatus-consulte ainsi conçu :

« Considérant que Napoléon Bonaparte a déchiré le » pacte qui l'unissait au peuple français, en levant des » impôts autrement qu'en vertu d'une loi, en ajournant » sans nécessité le Corps législatif, en rendant illégale- » ment plusieurs décrets portant peine de mort, en » anéantissant la responsabilité des ministres, l'indé- » pendance judiciaire, la liberté de la presse, etc.; con- » sidérant que Napoléon a mis le comble aux maux de » la patrie par l'abus qu'il a fait de tous les moyens qu'on » lui a confiés en hommes et en argent pour la guerre, » et en refusant de traiter à des conditions que l'intérêt » national exigeait d'accepter; considérant que le vœu » manifeste de tous les Français appelle un ordre de choses » dont le premier résultat soit le rétablissement de la » paix générale, et qui soit aussi l'époque de la réconci- » liation solennelle entre tous les Etats de la grande fa- » mille européenne; le Sénat décrète : Napoléon Bona- » parte est déchu du trône; le droit d'hérédité est aboli » dans sa famille; le peuple français et l'armée sont dé- » liés envers lui du serment de fidélité. »

Tous les grands Corps de Paris suivirent le Sénat : la Cour de cassation, la Cour des comptes, le Clergé, l'Université se rallièrent à l'acte émané du Sénat. La Municipalité de Paris les avait même précédés, et dès le 1er avril, au matin, elle avait tracé le chemin dans une célèbre proclamation. « Vos magistrats seraient des traîtres » s'ils comprimaient plus longtemps la voix de leur cons-

Digitized by Google

» cience. Elle nous crie que vous devez tous les maux » qui vous accablent à un seul homme. C'est lui qui » chaque année, par la conscription, décime vos familles. » Qui de nous n'a perdu un frère, des parents, un ami, » un fils? Pourquoi tous ces braves sont-ils morts? Pour » lui seul, et non pour le pays... C'est au nom de nos » devoirs mêmes, et des plus sacrés de tous, que nous ab- » jurons toute obéissance envers l'usurpateur, pour re- » tourner à nos maîtres légitimes. »

Les actes relatifs au rappel de la maison de Bourbon seront rapportés dans le livre suivant. Ici nous devons raconter ce qui se passa à Fontainebleau. Napoléon, qui se rendait à marches forcées sur Paris, espérait être aux portes de cette ville le 2 avril. Pendant que son armée s'avançait et se réunissait à Troyes, il était accouru à Fontainebleau. Bientôt il apprit que la capitale était au pouvoir des alliés. Caulaincourt, envoyé pour plaider sa cause auprès d'Alexandre, revint le 2 avril, lui fit connaître qu'il n'y avait rien à espérer pour lui, que le moyen de salut pour sa dynastie serait de reporter ses droits sur son fils. L'empereur se trouva alors livré à une grande agitation. S'il consultait les soldats et les jeunes officiers, on acclamait ses désirs et il retrouvait le plus grand enthousiasme; mais quand il interrogeait ses vieux généraux, leur silence ou leurs réponses lui apprenaient qu'il n'avait rien à attendre, que ses tentatives n'auraient d'autre résultat que de répandre des flots de sang. Le découragement le pénétra lui-même, et le 4 il reconnut la nécessité de signer l'acte d'abdication suivant :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empe-

Digitized by Google

» reur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement » de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à » son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du » trône, à quitter la France et même la vie pour le bien » de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux » de la régence de l'impératrice et du maintien des lois » de l'empire.

» Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril » 1814.

» NAPOLÉON. »

Le duc de Vicence, le prince de la Moskowa et le duc de Tarente, chargés de porter ce message aux souverains réunis à Paris, furent traités avec une extrême froideur par le gouvernement provisoire, qui ne cessa de circonvenir Alexandre de peur qu'il ne cédât à un mouvement de cette affection qu'il avait eue pour Napoléon. On leur répondit que les alliés ne traiteraient avec Napoléon que quand il aurait abdiqué pour lui et pour son fils.

A cette déclaration Napoléon voulut réunir ses soldats pour se retirer au-delà de la Loire, appeler à lui Eugène, Soult, Augereau, espérant former un corps de deux cent mille hommes et marcher sur la capitale, où sa présence eût produit de l'agitation. Cette résolution fut accueillie avec un silence glacial; quelques-uns de ses maréchaux le quittaient pour se rallier à une autre cause, et ceux qui demeuraient auprès de lui montraient l'impossibilité de réunir une armée : « Où irons-nous » chercher les débris d'armées sur lesquels on semble » compter encore? Ces différents corps de troupes sont » tellement dispersés que les généraux les plus voisins

Digitized by Google

» sont à plus de cent lieues les uns des autres; quel en-
» semble pourra-t-on jamais mettre dans leurs mouve-
» ments? Et nous qui sommes ici, sommes-nous bien
» sûrs de pouvoir en sortir pour aller les rejoindre? »

On lui fit un sombre tableau des malheurs de la guerre civile, conséquence d'une tentative dont le succès était impossible. « Eh bien, puisqu'il faut renoncer à défen-
» dre la France, s'écria Napoléon, l'Italie ne m'offre-t-
» elle pas une retraite digne de moi? » Cette proposition fut accueillie par un profond silence. Enfin, il consentit à signer l'abdication suivante :

« Les puissances ayant proclamé que l'empereur était
» le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe,
» l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce
» pour lui et pour ses enfants aux trônes de France et
» d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de
» la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la
» France. »

Ce papier était à peine remis aux souverains alliés que Napoléon aurait voulu le reprendre, mais il n'était pas en son pouvoir de le faire. Dans la nuit du 12 au 13 il essaya de se suicider à l'aide d'un narcotique dont il s'était muni en partant pour la campagne de Russie, afin de se faire mourir s'il venait à tomber entre les mains de ses ennemis. Dieu ne voulut pas qu'il perdît la vie, il devait la conserver pour servir de leçon au genre humain.

Enfin le 13 il signa le traité qui lui donnait l'île d'Elbe pour honorable prison. Le 20 avril il fit ses adieux à ses soldats dans la cour de Fontainebleau, il embrassa ses aigles et partit accompagné des commissaires des souverains alliés, Dans les provinces du centre il fut accueilli

Digitized by Google

avec respect, mais dans la Provence il fut outragé et obligé de se déguiser pour échapper aux mauvais traitements dont on le menaçait. Arrivé à Saint-Raphaël il mit à la voile pour l'île d'Elbe. Nous verrons renaître l'Empire aux Cent-Jours; alors nous en connaîtrons mieux le véritable caractère, et nous essaierons d'en apprécier la valeur.

Digitized by Google

LIVRE IV.

LA RESTAURATION (1814-1830).

Un gouvernement ne peut avoir de durée qu'autant qu'il possède une complète intelligence du peuple qu'il est appelé à gouverner, qu'autant qu'il s'assimile à lui et qu'il cherche à satisfaire les besoins qui le tourmentent. S'il ne le connaît point, s'il ne sait pas démêler ce qu'il y a de bon ou de subversif dans les tendances particulières à chaque époque, il court un extrême danger de marcher au hasard et de tomber. La légitimité revenant avec ses anciennes traditions, devait naturellement se présenter comme l'héritière et la continuatrice de cette grande monarchie qui, pendant tant de siècles, avait fait le bonheur et la grandeur de la France. Mais elle ne retrouvait plus les éléments sur lesquels elle s'était appuyée autrefois : les lois si favorables à la royauté avaient cédé la place à un code civil où l'égalité était absolue pour tous et inaugurait la démocratie la

Digitized by Google

plus entière; la noblesse, cette vaillante et fidèle garde de nos rois, avait à peine l'intelligence des nouveaux services qu'elle était appelée à rendre et le discernement des nouveaux ennemis qu'elle avait à combattre; d'ailleurs, ou elle avait disparu dans la tourmente révolutionnaire, ou elle se trouvait sans priviléges, placée au même niveau que le peuple, peu d'années auparavant son serviteur. Le peuple pouvait facilement recevoir des préjugés contre la monarchie restaurée qui, malgré son bon vouloir, ne pouvait s'empêcher de porter son regard en arrière pour contempler les ruines amoncelées autour du vieil édifice. Mais réparer la vieille monarchie, c'était rendre à la noblesse, au clergé leurs biens et leurs priviléges, et l'on disait au peuple qu'on portait la plus rude atteinte aux deux plus grands mobiles de l'humanité, l'intérêt et l'amour de la liberté.

Ces difficultés, était-il impossible de les vaincre? Comment devait se présenter la Restauration pour en triompher? Elle devait être la restauratrice *de la monarchie très chrétienne,* parce que les deux grandes bases de la société française, l'autorité et le catholicisme, avaient été violemment attaquées.

Napoléon, qui avait eu une si belle mission à remplir et qui avait donné de si grandes espérances à toute la nation, avait mal compris le véritable principe d'autorité et avait changé la puissance en despotisme, ce qui l'avait entraîné par une nécessité logique, à sacrifier la justice, la religion et l'humanité. La Restauration, appelée à refaire l'autorité, à reconstituer le pouvoir royal dans toute son intégrité et dans la plénitude de ses droits, avait deux grands buts à atteindre pour se faire accep-

Digitized by Google

ter de tous et imposer silence à ses plus grands ennemis : éviter le despotisme, dont le Français est l'ennemi implacable, et détruire les principes révolutionnaires, cause de tous nos bouleversements.

Pour échapper à ce double écueil, la Restauration devait se présenter comme *le ministre de celui à qui appartient toute souveraineté* et à qui tous doivent une égale obéissance. C'est ainsi que, suivant la belle expression de M. de Bonald, « la révolution, commencée par » la déclaration des droits de l'homme, eût été terminée » par la proclamation des droits de Dieu. » En conséquence, la constitution française eût été l'Evangile interprété par l'Eglise, et les peuples aussi bien que leur chef y auraient vu leurs devoirs. Prenant en main l'Evangile, la Restauration eût dégagé la monarchie de tout ce cortége d'abus, de vanités, de misères qui l'ont perdue; on eût bientôt accepté le roi comme *le ministre de Dieu* pour le bien, ne devant compte de l'exercice de sa souveraine puissance qu'au roi suprême; chargé de faire respecter par tous ce que la loi divine, connue de tous, nomme bien, obligé de poursuivre de son animadversion ce qu'elle appelle mal.

Que les hommes de peu de foi ne croient point que dans notre pensée le zèle catholique eût dû se faire sentir d'une manière excessive et fâcheuse dans les hautes régions du pouvoir. Non; l'esprit de l'Eglise est un esprit de sagesse, de prudence, d'indulgence et de douceur, comme il est un esprit de force, d'ardeur et de courageuse audace pendant la guerre. Avec cette haute sagesse, il eût été facile de rétablir l'union entre la prospérité religieuse et morale et la prospérité matérielle,

Digitized by Google

Tous les genres de progrès auraient pu prendre ainsi de magnifiques développements, sans arrêt et sans secousse, et la France se fût placée au premier rang des nations du monde.

Je sais que pour assurer le succès de ces grandes idées il eût fallu des institutions, il était même nécessaire de les annoncer pour rassurer des consciences alarmées par la triste expérience du despotisme et de l'anarchie; mais il fallait aussi prendre le temps de s'éclairer, de consulter les hommes les plus justement vénérés de la nation, de connaître les vrais besoins du peuple; en agissant ainsi, on n'eût pas pris pour guides les hommes les plus scandaleux, les révolutionnaires les plus éhontés, et l'on n'eût pas construit cette Babel parlementaire, qui acclamée sous la Restauration par tous les ennemis de l'ordre, a eu pour adversaires les hommes les plus éminents et les plus dignes de respect.

CHAPITRE PREMIER.

Rétablissement du gouvernement légitime (2 avril 1814 - 20 mars 1815).

§ I. *Gouvernement provisoire.*

Il n'y a peut-être point d'époques plus remarquables pour l'historien que les époques de transition. L'obser-

Digitized by Google

vateur saisit alors le caractère de l'homme avec sa grandeur et sa faiblesse; c'est dans ces circonstances que se développent les passions basses, les haines, la cupidité, la jalousie; c'est alors que se montre le véritable courage, l'amour sincère de l'ordre, l'attachement obstiné aux mauvais principes. Jamais plus grand cataclysme n'avait atteint une puissante nation que celui qui inondait la France en 1814. Après avoir commandé à l'Europe entière, après avoir vu tous les souverains à ses pieds, la France, vaincue, domptée, était réduite à se demander si elle conserverait sa nationalité. Lorsque l'empereur Alexandre était entré à Paris, il s'était, il est vrai, trouvé le véritable souverain de la France. Cependant il n'avait pas voulu prendre en main les rênes de l'Etat; il avait laissé se former à côté de lui un gouvernement provisoire qui administrait sous ses inspirations.

Une des premières questions que s'était posées le gouvernement provisoire était celle-ci : Quel devait être le gouvernement définitif de la France? L'empereur Alexandre, après avoir repoussé Napoléon et avoir laissé la nation libre de se choisir le gouvernement qu'elle voudrait, même celui de la régence de Marie-Louise, finit par admettre le principe de la Restauration, regardé comme le seul qui pût sauver notre pays. Non content d'avoir accepté le gouvernement provisoire et la Restauration en principe, le Sénat se chargea de jeter les bases d'une constitution, et nomma une commission à cet effet.

Dans le sein de la commission il se passa d'assez vives discussions sur le principe de l'autorité royale qu'on

Digitized by Google

voulait rétablir : les uns n'y voyaient qu'un acte de la nation appelant Louis XVIII au pouvoir, comme elle avait appelé Napoléon. L'abbé de Montesquiou attaqua ce principe et soutint que si Louis XVIII remontait sur le trône, c'était en vertu de son antique droit, contre lequel *les faits ne peuvent rien*. Talleyrand et les grands faiseurs de l'époque, commencèrent à redouter l'effet que ces discussions produisaient sur l'esprit des étrangers; craignant qu'Alexandre, amené par eux à l'idée constitutionnelle, ne vînt à l'abandonner et ne livrât à la Restauration la révolution et les révolutionnaires sans garantie, ils se hâtèrent d'intervenir auprès de ce souverain et des royalistes; ils persuadèrent au premier qu'une constitution libérale était nécessaire, et ils épouvantèrent les seconds par la crainte d'une régence. Aussi l'abbé de Montesquiou céda après avoir dit ces paroles pleines de vérité : « Qui vous a donné le droit de faire une consti-» tution? Qui me donne le droit de parler au nom du » roi? Où sont vos pouvoirs? Où sont les miens? Une » constitution sans le roi et sans la nation, voilà, je crois, » la chose la plus étrange qui se soit jamais faite. »

Et cependant, malgré cette protestation d'une si haute raison, le Sénat osa déclarer que « le peuple français appelait librement au trône de France Louis-Stanislas-Xavier de France, frère du dernier roi, et, après lui, les autres membres de la maison de Bourbon dans l'ordre ancien. » C'étaient soixante-six sénateurs qui parlaient au nom de la nation et usurpaient un pouvoir qui ne leur appartenait point. Mais ils avaient cru acheter ce rappel dont Louis XVIII n'eût probablement pas eu besoin par cette stipulation égoïste : « Les sénateurs ac-

Digitized by Google

tuels, excepté ceux qui renonceraient à leur qualité de citoyens français, sont maintenus; la dotation actuelle du Sénat et des sénateurs leur appartient. »

L'acte constitutionnel, voté par le Sénat et proclamé par le gouvernement provisoire, causa du reste partout et chez tous la plus vive satisfaction. On regardait la rentrée des Bourbons comme marquant une ère nouvelle et la clôture définitive de la révolution. Ce qui montre le mieux l'enthousiasme produit à cette époque, ce sont moins les adhésions chaleureuses faites au gouvernement légitime que les applaudissements des républicains. On est plutôt humilié que consolé, quand on voit des officiers supérieurs, qui devaient tout à Napoléon, faire assaut de bassesse pour saluer la Restauration. Dans de pareilles circonstances, tout bon citoyen devait sans doute se rattacher au pouvoir nouveau, mais il devait le faire avec dignité, et sans abdiquer toute espèce de souvenirs. M. de Ségur, colonel au 3e régiment des gardes d'honneur, fit ainsi son adhésion au roi :

« J'offre aujourd'hui mes seize cents gardes et moi au » successeur ou descendant des rois de mes pères.

» Je lui jure fidélité au nom de mes officiers, de tous » mes gardes, et en mon nom qui répond de mes *ser-* » *ments.* »

Les républicains, qui avaient eux-mêmes tant souffert du despotisme impérial, assurés de pouvoir respirer à l'aise sous un gouvernement paternel, virent aussi avec bonheur le retour d'une famille qui ne savait que pardonner à ses plus implacables ennemis.

Cependant le gouvernement provisoire continuait à administrer les affaires sans difficulté sérieuse, quoique

Digitized by Google

ses embarras, sous plusieurs rapports, fussent assez grands. En quittant Paris la régente avait transporté tout l'argent à Blois et avait laissé les caisses de l'Etat entièrement vides; le gouvernement provisoire donna aussitôt commission à Dudon de se rendre auprès de l'impératrice Marie-Louise pour en obtenir tous les diamants de la couronne et les deniers appartenant à l'Etat. On dit que Dudon poussa l'exigence jusqu'à enlever à l'impératrice sa fortune particulière, ses propres bijoux, sa vaisselle, les habits de l'empereur, et que cette infortunée princesse, qui avait été reçue quelques jours auparavant au son de toutes les cloches, se vit obligée d'emprunter à l'évêque d'Orléans des couverts pour le service de sa table.

Une mission semblable, à l'égard de la reine de Westphalie, fut confiée à un homme dont le nom pourrait figurer parmi ceux des plus grands criminels, si ce qu'on raconte de lui est vrai. Des historiens assurent que Marie-Armand de Guerry, comte de Monbreuil, marquis d'Orvault, qui avait, le 31 mars, attaché sa croix de la Légion-d'Honneur à la queue de son cheval, avait reçu du prince de Talleyrand la mission d'assassiner Napoléon.

Après avoir demandé à réfléchir, Monbreuil aurait consenti à remplir la mission qui lui était confiée : « J'accepte, aurait-il dit à Roux-Laborie, mais je dois » ajouter que je ne me regarde pas comme suffisamment » autorisé par votre parole; j'ai besoin que les promesses » que vous me faites soient plus solidement garanties. » Je veux voir M. de Talleyrand et recevoir directement » de lui sa mission. — On dirait que vous avez peur,

Digitized by Google

» répliqua Roux-Laborie en frappant sur la poitrine de » Monbreuil, reprenez votre courage, et s'il vous faut » absolument la garantie du prince, vous allez être sa- » tisfait. »

Cette mission ne fut pas exécutée, parce que, a-t-on écrit, la défection des troupes la rendit inutile. Il enleva les caisses que Catherine de Wurtemberg, reine de Westphalie, emmenait à sa suite.

Presque toutes les sommes rassemblées alors ayant disparu, les membres du gouvernement provisoire en rejetèrent la faute sur des agents subalternes; ceux-ci de leur côté en firent tomber la responsabilité sur les plus grands personnages. Voilà le spectacle que présentait la haute société au moment où les membres de l'antique famille royale de France venaient reprendre leur rang et leur pouvoir. Quel dégoût ne font pas naître dans l'esprit de pareils actes!

Lorsqu'un pouvoir aspire à quelque durée, il faut qu'il ait en lui-même ses conditions d'existence, et qu'il puisse agir selon ses convictions. Lorsqu'il n'est pas lui-même, qu'il se voit forcé d'accepter des principes qui ne sont pas les siens, il doit s'attendre à être bientôt emporté. Telle est pour l'œil attentif à suivre les événements, la position faite à la Restauration. Les faiseurs du temps, les hommes du jour qui s'étaient emparés de l'esprit de l'empereur Alexandre, avaient à l'avance arrangé une forme de gouvernement qu'ils prétendaient imposer au monarque légitime.

Le comte d'Artois, arrivé le 11 avril aux portes de Paris, se vit tout à coup enveloppé par une multitude de personnes qui voulaient l'obliger à engager la parole

Digitized by Google

royale. Le gouvernement provisoire consentait à le recevoir comme le représentant de la royauté, mais à condition qu'il romprait entièrement avec le passé.

Malgré la sage déclaration du prince de ne vouloir prendre aucun engagement, on ne cessa de le harceler. Dans les discours qui lui furent adressés à son entrée à Paris et dans la présentation des différents Corps, le comte d'Artois répondit d'une manière fort vague et eut cependant quelques mots heureux. Voici comment il répondit aux membres du gouvernement provisoire :

« Messieurs, plus de divisions : la paix et la France. » Je la revois et rien n'y est changé, si ce n'est qu'il s'y » trouve un Français de plus. »

Ce dernier mot surtout fit fortune. Cependant il n'était point un engagement conforme aux désirs des hommes qui craignaient pour leur somptueuse existence. Talleyrand et ses amis obsédèrent de nouveau l'empereur Alexandre, qui pria le prince français de faire une sorte de déclaration qu'une charte constitutionnelle serait accordée à la nation. Pour satisfaire aux désirs du czar, le frère du roi donna de vagues espérances, que sa position ne lui permettait pas de rendre plus explicites.

Un des premiers effets de la présence du comte d'Artois à Paris fut la substitution de la cocarde blanche à la cocarde tricolore, et ce changement s'effectua sans ordre précis du gouvernement, par la vue seule de cette cocarde portée par le prince et par les grands qui l'environnaient. Le maréchal Jourdan, commandant des troupes de la Seine-Inférieure, se hâta de l'arborer; tous les officiers supérieurs l'imitèrent et leurs soldats suivirent leur exemple.

Digitized by Google

Afin de séparer son administration de celle du gouvernement provisoire, le comte d'Artois nomma temporairement, et jusqu'à l'arrivée du roi, un conseil d'Etat composé de quelques royalistes fermes et des hommes qui avaient été chargés du gouvernement provisoire. Un des premiers soins des nouveaux ministres fut d'envoyer des commissaires dans les principales divisions militaires pour y répandre les idées royalistes, y exercer une autorité presque absolue, et rendre à la liberté tous ceux que le régime impérial avait fait emprisonner pour opinion politique.

Cet acte, blâmé comme réactionnaire, était cependant un des besoins de la situation. Nous ne connaissons, en effet, aucun gouvernement qui, en prenant en main les affaires dans une situation toute nouvelle, ne se soit hâté d'envoyer de semblables commissaires pour infuser ses idées, ses principes et ses vues.

La matière des finances, toujours si délicate pour toute espèce de gouvernement, le fut bien plus encore pour celui qui se formait; il se trouvait dans l'indispensable nécessité de faire face à une multitude de besoins sans avoir de ressources, car des millions amenés d'Orléans, il en restait à peine cinq ou six, qu'on enlevait lorsque, par un reste de pudeur, l'abbé Louis (baron Louis), ministre des finances, accourut : « Ces fonds appartiennent » à l'Etat, dit-il aux pillards; le gouvernement seul peut » en disposer. — Ils étaient la propriété privée de l'u- » surpateur, lui répondit-on, c'est le produit d'une con- » fiscation. »

Le comte d'Artois, que l'on instruisit de ce qui se passait, ordonna aussitôt de transporter à la Trésorerie les

Digitized by Google

cinq ou six millions restants, somme bien insuffisante pour subvenir à tous les besoins jusqu'à l'arrivée du roi. Le comte d'Artois se hâta d'émettre des bons du trésor pour dix millions, ce qui permit au gouvernement de pouvoir subsister pendant quelque temps.

Quoique la guerre fût terminée en effet, comme il n'y avait cependant encore aucun traité pour régler la suspension d'armes, les alliés et le comte d'Artois en signèrent un par lequel les alliés devaient nous laisser le territoire français tel qu'il était au 1er janvier 1792; mais, de leur côté, les Français devaient remettre aux alliés toutes les places qu'ils possédaient en dehors de ces limites.

Il faut convenir que, sous le titre de simple armistice, on faisait des concessions énormes, que tous les historiens ont blâmées. Il semble, en effet, qu'on ne devait pas abandonner avec une telle légèreté « cinquante-trois places fortes, toutes occupées par nos troupes au moment du traité; douze mille cinq cents bouches à feu, dont onze mille trois cents en bronze; des arsenaux pleins d'armes et de munitions, des fonderies avec un immense matériel, des ports avec de nombreux bâtiments de guerre du plus haut rang, à flot ou en construction; des magasins remplis d'effets d'équipements et d'approvisionnements, propriétés exclusivement françaises. »

Afin de dégager leur responsabilité d'un pareil acte, Talleyrand et ses amis ont essayé de le reporter entièrement sur le comte d'Artois. Mais ce prince à peine arrivé en France, forcé, par le peu de connaissance qu'il avait de la situation des affaires, de s'en rapporter aux

Digitized by Google

renseignements que son entourage lui donnait, pouvait-il par lui-même décider une si grave affaire? Non, ce n'est point sur lui qu'en doit retomber la responsabilité, mais sur ses ministres. Il y avait dans ces concessions énormes un égoïsme épouvantable, qui masquait à peine les cupides desseins de Talleyrand, de s'enrichir aux dépens de l'Etat et d'obtenir une indemnité des trois cent mille francs qu'il touchait pour ses différentes places.

Le traité d'armistice, un décret sur les droits réunis, le fâcheux état de nos finances, tout faisait désirer la prompte arrivée de Louis XVIII, dont la sagesse était vantée par tous les partis. Ce prince était en effet doué des facultés naturelles les plus remarquables, une intelligence rare, des sentiments élevés, une perspicacité et un tact peu ordinaires. Le spectacle des révolutions, les rudes leçons de l'histoire, arrivées pour lui dans l'âge où l'homme peut réfléchir avec plus de fruit, auraient dû le conduire dans les voies de la plus haute sagesse. Mais, malheureusement, il avait été imbu des principes de la philosophie du XVIII^e^ siècle; il ne voulait point d'un catholicisme sans entraves ; la religion était d'ailleurs à ses yeux un instrument de règne qu'il voulait avoir entre ses mains. Le prince que la Providence ramenait sur le trône et qui semblait destiné à restaurer en France la monarchie et la religion, n'avait donc pas les dispositions nécessaires à une telle œuvre.

L'un des premiers grands personnages de la France que le roi rencontra après son débarquement à Calais, le 24 avril, fut le général comte Maison, qui venait recevoir cette même dynastie qu'il devait, en 1830,

Digitized by Google

reconduire sur le bord de la mer pour un nouvel exil. L'arrivée de Louis XVIII en France causait de vives inquiétudes au Sénat et aux membres du gouvernement provisoire, dont la conduite avait été loin de répondre aux vues d'un sage. Aussi se hâtèrent-ils d'envoyer au-devant du monarque pour l'obséder et lui imposer une contrainte morale.

Le roi semblait sourd à toutes les insinuations, et on s'apercevait qu'il n'aimait point les intrigants; que, s'il eût été libre, il eût préféré les allures franches et loyales des militaires. Il reçut à Compiègne les maréchaux avec la plus grande affabilité. Un jour, ne pouvant se lever à cause de la goutte qui le tourmentait, il prit le bras de deux maréchaux et leur dit : « C'est sur » vous, messieurs les maréchaux, que je veux toujours » m'appuyer; approchez et entourez-moi. Vous avez » toujours été bons Français; j'espère que la France » n'aura plus besoin de votre épée; si jamais, ce que » Dieu ne veuille, on nous forçait à la tirer, tout goutteux que je suis, je marcherais avec vous. »

Ces belles paroles produisirent le plus grand effet sur les assistants. On les répétait dans tous les salons, et on pensait que Louis XVIII chercherait ainsi sa force dans l'armée. Mais les politiques, les artisans de la ruine de Napoléon ne voulaient pas abandonner la partie sans avoir arraché au vieux monarque une constitution qu'il ne semblait pas disposé à accorder alors. Le Sénat ayant envoyé une députation pour adresser ses félicitations au roi, et surtout pour lui démontrer la nécessité d'accepter l'acte constitutionnel fabriqué par le Sénat, Louis XVIII s'était contenté de répondre : « Je reçois avec la plus

Digitized by Google

» vive satisfaction l'assurance de vos sentiments. Ils me » sont d'autant plus précieux que j'y vois le gage d'une » union parfaite entre moi et les représentants de la na- » tion. De cette union seule peut naître la stabilité du » gouvernement et la félicité publique, unique objet de » vos vœux et de ma constante sollicitude. »

Effrayés d'une réponse qui ne renfermait aucun engagement, pas même une promesse indirecte, les sénateurs, dont la grande existence semblait menacée et les espérances détruites, recoururent à l'empereur Alexandre et le déterminèrent à se rendre à Compiègne, auprès de Louis XVIII, afin de lui arracher une constitution. Alexandre fit en effet le voyage de Compiègne, où il eut, avec Louis XVIII, un entretien dont voici les détails :

« Alexandre demanda quels pouvaient être les scrupules du roi. Le droit divin était-il compris de son peuple? Avec les idées de l'époque, les mots : *Par la grâce de Dieu,* ajoutaient-ils quelque chose à la grandeur de la royauté ? Pourquoi antidater son règne ? L'histoire ne dira-t-elle pas que la Convention, le Directoire, le Consulat et Napoléon ont régné sur la France? Pourquoi ne pas reconnaître ce qu'on doit au Sénat? N'avait-il pas prononcé la déchéance de Bonaparte et rappelé les Bourbons ?

» Louis XVIII répondit que les membres du Sénat ne pouvaient, à aucun titre, disposer de la couronne de France ; que ce ne serait pas à lui, dans tous les cas, qu'ils l'auraient offerte, s'ils avaient été réellement les maîtres de la décerner selon leur bon plaisir ; que le droit appelé divin par l'esprit religieux de l'ancienne monarchie, n'était que la conséquence naturelle de la loi

Digitized by Google

du pays, loi faite pour le bien général de la société, qui avait déjà donné à la monarchie française plus de huit cents ans d'une glorieuse existence, et en vertu de laquelle, depuis la mort de Louis XVII, il était roi de France. « Si mon droit au trône, poursuivit le roi, n'é-» tait pas tout entier dans cette loi, quel serait mon titre » pour y prétendre? Que suis-je hors de ce droit? Un » vieillard infirme, un malheureux proscrit, réduit à » mendier, loin de sa patrie, un asile et du pain. Tel » j'étais encore il y a peu de jours ; mais ce vieillard, ce » oscrit était le roi de France. Ce seul titre a suffi pour » que la nation entière, éclairée enfin sur ses véritables » intérêts, le rappelât au trône de ses pères. Je reviens à » sa voix, mais je reviens roi de France. »

Malgré l'extrême répugnance qu'il éprouvait à se laisser imposer la loi, Louis XVIII consentit à donner une charte constitutionnelle à ses sujets, mais à condition qu'il conserverait le titre de *roi de France et de Navarre*, qu'il ferait remonter son règne à la mort de Louis XVII, enfin que la charte serait octroyée.

Comme une charte ne pouvait pas se fabriquer en un jour, il voulut, avant de la publier, s'engager envers ses sujets par la fameuse déclaration de Saint-Ouen, dont voici la teneur :

« Rappelé par l'amour de notre peuple au trône de nos » pères, éclairé par les malheurs de la nation que nous » sommes appelé à gouverner, notre première pensée est » d'invoquer cette confiance mutuelle, si nécessaire à » notre repos et à son bonheur.

» Après avoir lu attentivement le plan de constitution » proposé par le Sénat, nous avons reconnu que les

Digitized by Google

» bases en étaient bonnes, mais qu'un grand nombre » d'articles portant l'empreinte de la précipitation avec » laquelle ils ont été rédigés, ne peuvent, dans les formes » actuelles, devenir lois fondamentales de l'Etat. Résolu » d'adopter une constitution libérale, voulant qu'elle soit » sagement combinée, et ne pouvant en accepter une » qu'il est indispensable de rectifier, nous convoquerons » le Sénat et le Corps législatif, nous engageant à mettre » sous leurs yeux le travail que nous aurons préparé » avec une commission choisie dans le sein de ces deux » corps, et à donner pour bases à cette constitution les » garanties suivantes : le gouvernement représentatif » divisé en deux corps, l'impôt librement consenti, la » liberté publique et individuelle, la liberté de la presse, » la liberté des cultes, les propriétés inviolables et sa- » crées; la vente des biens nationaux irrévocable, les » ministres responsables, les juges inamovibles et le pou- » voir judiciaire indépendant, la dette publique garan- » tie, la Légion-d'Honneur maintenue, tous les Fran- » çais admissibles à tous les emplois; enfin, nul individu » ne pourra être inquiété pour ses opinions et ses votes. »

Cette déclaration calma les inquiétudes d'un certain parti et sembla rallier à la royauté diverses classes de la société. Les légitimistes voyaient enfin leurs vœux accomplis par le retour des Bourbons. Les constitutionnels trouvaient dans la déclaration de Saint-Ouen ce qu'ils pouvaient désirer; les généraux de l'empire étaient fatigués de la main de fer qui avait pesé sur eux; les républicains préféraient de beaucoup le régime tolérant de la royauté au despotique régime de l'empire. C'est avec une entière vérité que Carnot écrivait alors : « Le retour des Bour-

Digitized by Google

» bons produisit en France un enthousiasme universel ; » ils furent accueillis avec une effusion de cœur inexpri- » mable. Les anciens républicains partagèrent avec trans- » port la joie commune. Napoléon les avait particuliè- » rement tous opprimés ; toutes les classes de la société » avaient tellement souffert, qu'il n'y avait personne qui » ne fût réellement dans l'ivresse. »

Tous les regards étaient portés sur le roi. Chacun attendait avec impatience la composition de sa maison. Ne tenant peut-être pas assez compte des nouvelles habitudes et des mœurs, Louis XVIII voulut rétablir la plupart des charges de l'ancienne cour. Il y eut un *grand-maître de France*, un *premier maître-d'hôtel*, un *premier panetier*, un *premier échanson*, un *premier tranchant*, un *premier gentilhomme de la chambre*, un *premier portemanteau*, un *grand-maître de la garde-robe*, un *grand-prévôt*, un *grand-veneur*, etc., etc. Toutes ces créations, fort innocentes en elles-mêmes, et qui indiquaient simplement le désir de donner de la splendeur à une cour nouvelle, excitèrent la colère des révolutionnaires, qui représentèrent ces mesures comme réactionnaires et entièrement opposées à l'esprit qui dominait la France nouvelle.

§ II. *Gouvernement de Louis XVIII pendant la première Restauration.*

La mesure la plus importante de tout gouvernement, et surtout d'un gouvernement constitutionnel, c'est la nomination d'un ministère. Louis XVIII appela à la chancellerie et à la justice Dambray, qui s'était acquis

Digitized by Google

avant la révolution une certaine réputation comme avocat-général, mais qui depuis avait perdu de vue la nouvelle société; aux affaires étrangères, de Talleyrand, le grand faiseur de l'époque; à l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, honnête homme, mais ignorant dans les affaires et ayant surtout la maladresse de mépriser tous les régimes précédents, affirmant que tout le mal venait de la mauvaise administration de ceux qui l'avaient précédé; il avait deux soutiens, dans M. Guizot, très jeune alors, déjà homme d'esprit et de réflexion, et dans M. Benoît, chef de division sous l'empire, qui, n'ayant pas voulu suivre la régence à Blois, avait mérité la confiance de la Restauration; aux finances, l'abbé Louis, qui s'était fait une réputation financière un peu usurpée; à la police, Beugnot, homme qui aimait à juger tout le monde et blessait fréquemment la maison du roi; enfin à la maison du roi M. de Blacas, qui eut trop d'action sur le monarque.

La pensée de Louis XVIII de faire une fusion entre les anciens dignitaires et les nouveaux, se manifesta surtout dans le soin de ce monarque de faire prendre rang dans l'armée de terre et de mer à tous les Français qui avaient servi soit en France, soit à l'étranger. Il s'attira ainsi un blâme sévère de la part des hommes nouveaux, qui prétendaient avoir droit, eux seuls, à toutes les faveurs. Près de quatorze mille officiers, renvoyés dans leurs foyers, y allèrent porter des plaintes contre un gouvernement paternel qui ne voulait user de sa puissance que pour le bonheur du peuple.

Deux grandes affaires préoccupaient vivement le monarque, la confection de la charte constitutionnelle et le

Digitized by Google

traité de paix avec les puissances étrangères. Le roi, qui aurait voulu mettre beaucoup de maturité dans la rédaction du pacte fondamental, se sentait pressé par une volonté supérieure, par celle de l'empereur Alexandre, qui, étant décidé à retourner bientôt en Russie, voulait voir proclamer ce pacte avant son départ. La constitution se fabriqua à la hâte, et la Charte sortit telle que nous l'avons vue. Cette Charte, qui a régi la France depuis 1814 jusqu'en 1830, nous paraît assez importante pour que l'on en connaisse les principales dispositions.

La Charte remettait entre les mains de la personne sacrée et inviolable du roi, le pouvoir exécutif, qu'il exerçait par des ministres responsables. La souveraineté absolue appartenant au monarque, tout acte de souveraineté devait s'exercer en son nom; ainsi la justice émanait de lui seul, et les arrêts se rendaient au nom du souverain régnant.

Quoique possédant la plénitude de la souveraineté, Louis XVIII avait consenti à partager son pouvoir avec deux grands corps, la chambre des députés et celle des pairs. Pour l'existence d'une loi, il fallait la réunion de ces trois pouvoirs. La chambre des députés, nommée ainsi parce qu'elle était envoyée par les départements pour examiner et voter les lois en premier ressort, n'avait pas reçu le nom d'assemblée nationale, titre fastueux qui aurait fait supposer que la souveraineté réside ailleurs que dans le monarque. La chambre des pairs, bien qu'elle pût tout d'abord recevoir les projets de lois et faire elle-même des propositions à ce sujet, peut être regardée comme le second degré par où passaient les lois. La royauté était le troisième qui, par sa sanction et

Digitized by Google

la promulgation, leur donnait l'existence. La chambre des pairs pouvait aussi être constituée en cour de justice, soit pour juger les ministres, soit pour connaître des attentats contre la sûreté de l'Etat.

L'égalité des citoyens, établie en 1789, fut reconnue par la nouvelle charte, ce qui était en fait la déchéance de la noblesse, dont le nom devenait un hochet d'honneur. La même égalité existait en fait de religion, bien que la Charte reconnût que le catholicisme était la religion de l'Etat. Voilà les dispositions fondamentales de la Charte; toutes les autres en découlaient.

La Charte de 1814 a été l'objet de grands éloges et de blâmes très sévères. Les deux révolutions qu'elle a enfantées la font suffisamment juger. Nous savons que Louis XVIII, comme nous venons de le dire, céda pour cet acte à une oppression morale. Il n'en est pas moins blâmable d'avoir accepté une constitution cause de tant de malheurs. Il aurait dû en reconnaître les vices et comprendre qu'elle ne pouvait convenir à la France; car si nous avions besoin d'une constitution, nous ne devions point l'emprunter à l'Angleterre. Trois motifs surtout devaient détourner Louis XVIII d'imiter l'Angleterre sur ce point. La France est une nation catholique et conséquemment amie d'une forte autorité : pourquoi aller demander la sagesse et des institutions politiques à un peuple séparé depuis longtemps du centre de l'unité? N'y avait-il pas à craindre qu'on n'affaiblît ainsi chez nous le principe religieux qui avait eu tant à souffrir depuis 89? La France, depuis une longue suite de siècles, est la rivale de l'Angleterre; leur antagonisme repose moins sur la diversité d'intérêts que sur la diffé-

Digitized by Google

rence de caractère. Avant de nous calquer une constitution sur la charte anglaise, il eût donc fallu réformer notre caractère, nous anglicaniser, nous donner le flegme des Anglais. Le seul énoncé du problème ferait reculer d'effroi. Enfin, en France, il n'y avait pas les mêmes éléments qu'en Angleterre. L'aristocratie, le principal fondement de la constitution anglaise, était détruite chez nous, et il était impossible de la reconstituer de prime abord avec le courant d'idées qui traversait notre société. Ainsi comme catholique, comme Français, comme politique, Louis XVIII aurait dû voir que la constitution anglaise ne convenait pas à la France.

Nous sommes surpris que ces considérations si simples n'aient pas touché un esprit aussi éclairé que celui de Louis XVIII, ou plutôt nous croyons qu'obsédé par les restaurateurs de son trône, et surtout par l'aveugle empereur de Russie; que, séduit par les idées philosophiques et trompé sur les besoins réels du peuple qu'il était appelé à gouverner, il voulut donner une constitution moins mauvaise que celles qui avaient affligé la France depuis 1789. Il y eut en lui plus de faiblesse encore que d'erreur. Si seulement lui et sa famille avaient seuls subi les conséquences d'une triste tentative! mais la France devait en être la victime, car tout se trouvait combiné en faveur de la révolution.

Un acte non moins important fut la publication du traité de paix. La France rentrait dans ses anciennes limites, telles qu'elles existaient au 1er janvier 1792; seulement on lui accordait quelques cantons dans les départements des Ardennes, de la Moselle, du Bas-Rhin, de l'Ain; on lui faisait aussi la concession d'une partie de

Digitized by Google

la Savoie, de la principauté d'Avignon, du Comtat-Venaissin et du comté de Montbéliard.

La plupart de nos colonies nous étaient enlevées. Nous conservions seulement l'île Bourbon, Pondichéry, le Sénégal, la Guadeloupe, la Martinique et des droits à faire valoir sur la partie française de Saint-Domingue. L'Angleterre gardait trois de nos colonies, l'Ile-de-France, Sainte-Lucie et Tabago. Notre flotte, étant principalement dans les ports tombés au pouvoir des ennemis et destinés à être séparés de la France, nous fut presque entièrement enlevée. On ne nous laissa même qu'une partie des vaisseaux amarrés dans nos ports, des munitions et des matériaux de construction rassemblés dans les arsenaux et les ateliers maritimes. On reconnaissait là le doigt de cette jalouse Angleterre, qui n'a cessé de travailler à l'abaissement de la France. C'était seulement à Vienne que devaient se traiter les grandes questions d'équilibre européen.

Ce traité était dur; il ne tenait pas compte des conquêtes que la France avait faites depuis vingt ans, mais il était une nécessité; s'il fut accepté avec peine, du moins on le regarda comme une source de tranquillité. Chacun respirait en effet après la paix.

C'est après ces deux grands actes que le roi ouvrit, le 4 juin, le Corps législatif dans le palais Bourbon, qui devait être le témoin d'un si grand nombre d'assemblées trop mémorables. Louis XVIII prononça un discours qu'il avait lui-même composé pour la circonstance :

« Messieurs, lorsque pour la première fois je viens » dans cette enceinte m'environner des grands corps de » l'Etat, des représentants d'une nation qui ne cesse de

Digitized by Google

» me prodiguer les plus touchantes marques de son » amour, je me félicite d'être devenu le dispensateur des » bienfaits que la divine Providence daigne accorder à » mon peuple.

» J'ai fait la paix avec l'Autriche, la Russie, l'Angle- » terre et la Prusse, et dans cette paix sont compris leurs » alliés, c'est-à-dire tous les princes de la chrétienté. La » guerre était universelle; la réconciliation l'est égale- » ment.

» Le rang que la France a toujours occupé parmi les » nations n'a été transféré à aucune autre et lui demeure » en partage. Tout ce que les autres Etats acquièrent de » sécurité accroît également la sienne, et j'ai ajouté à sa » puissance véritable. Ce qu'elle ne conserve pas de ses » conquêtes, ne doit pas être regardé comme retranché » de sa force réelle.

» La gloire des armées françaises n'a reçu aucune at- » teinte; les monuments de leur valeur subsistent, et les » chefs-d'œuvre des arts nous appartiennent désormais » par des droits plus stables et plus sacrés que ceux de » la victoire.

» Les routes du commerce, si longtemps fermées, vont » être libres. Le marché de la France ne sera plus seul » ouvert aux productions de son sol et de son industrie; » celles dont l'habitude lui a fait un besoin, ou qui sont » nécessaires aux arts qu'elle exerce, lui seront fournies » par les possessions qu'elle recouvre. Nos manufactures » vont refleurir; nos villes maritimes vont renaître, et » tout nous promet qu'un long calme au dehors et une » félicité durable au dedans seront les heureux fruits de » la paix,

Digitized by Google

» Un souvenir douloureux vient toutefois troubler ma » joie. J'étais né, je me flattais de rester toute ma vie le » plus fidèle sujet du meilleur des rois, et j'occupe sa » place! Mais du moins il n'est pas mort tout entier, il » revit dans ce testament qu'il destinait à l'instruction » de cet auguste et malheureux enfant auquel je devais » succéder! C'est les yeux fixés sur cet immortel ou- » vrage, c'est pénétré des sentiments qui le dictèrent, » c'est guidé par l'espérance et secondé par les conseils » de plusieurs d'entre vous, que j'ai rédigé la charte » constitutionnelle dont vous allez entendre la lecture et » qui asseoit sur des bases solides la prospérité de l'Etat.

» Mon chancelier va vous faire connaître avec plus de » détails mes intentions paternelles. »

Ce discours fut accueilli par les vivats mille fois répétés des deux assemblées.

Le parti libéral se montra satisfait de la Charte, et il le prouva par la réponse qu'il fit au discours du trône; mais les vrais royalistes et ceux qui n'avaient point vu la nouvelle France, faisaient éclater leur mécontentement, appelaient le roi un véritable *révolutionnaire*, un *jacobin blanc*, et se demandaient de quel droit il aliénait une partie des prérogatives de la couronne. Il y eut même quelques membres des anciens parlements, qui, se ressouvenant des devoirs imposés à ceux que leur position fait les conseillers naturels du pouvoir, proposèrent de faire des remontrances au roi et de lui représenter que, dans la liberté accordée aux différents cultes, gisait une source de profonde irréligion, d'antagonisme dissolvant; que l'égalité des citoyens détruisait la noblesse et portait une grande atteinte à la justice;

Digitized by Google

que la confirmation de la spoliation révolutionnaire, par l'inviolabilité de la vente des biens nationaux, était une monstruosité digne d'un forban.

Si Louis XVIII resta sourd et conserva son œuvre, les discours des ennemis de la Charte, les réclamations des grandes familles déshéritées se répandaient, faisaient trembler les acquéreurs des biens du clergé et causaient, parmi les nouveaux riches, le regret de la chute d'un empire qui avait pesé si lourdement sur eux.

Si les royalistes, mécontents des concessions faites par le gouvernement, pressaient Louis XVIII de marcher plus franchement dans une voie de restauration, les anciens républicains et tous ceux qui avaient souffert de la chute de l'empire cherchaient, de leur côté, à lui créer de bien plus grands embarras. Il n'y avait pas une mesure qui ne devînt une cause de blâme. Un des premiers projets présentés à la chambre des députés, concerna la matière si difficile de la liberté de la presse.

Le 5 juillet, le ministère présenta une loi pour réglementer la liberté de la presse : « Tout écrit de plus de » trente feuilles d'impression (480 pages in-8°) pourra » être publié librement et sans examen de censure préa- » lable. Il en sera de même, quel que soit le nombre des » feuilles, des écrits en langue morte et en langue étran- » gère, des mandements, lettres pastorales, catéchismes, » livres de piété, mémoires sur procès signés d'un avo- » cat, etc. Les journaux et écrits périodiques ne pour- » ront paraître qu'avec l'autorisation du roi. Nul ne sera » imprimeur, ni libraire, s'il n'est breveté par le roi et » assermenté. »

L'école doctrinaire, qui devait ensuite causer tant de

Digitized by Google

bouleversements en France, attaqua vivement ce projet de loi : « Nous sommes, disaient-ils, royalistes constitu-
» tionnels, parce que nous sommes véritablement roya-
» listes et que notre amour pour le roi consiste à respec-
» ter et à faire respecter les lois fondamentales de son
» autorité suprême..... Nous demandons qu'aucun ar-
» ticle de la charte constitutionnelle ne soit abrogé, ni
» même suspendu pour quelques années, parce que nous
» prévoyons qu'une seule atteinte en ferait craindre
» d'autres, et que cette crainte ébranlerait la confiance
» si nécessaire au roi pour rendre ses sujets paisibles et
» heureux. »

Malgré la vivacité de ces attaques, malgré l'accusation d'inconstitutionnalité donnée à ce projet, la loi passa cependant avec quelques amendements proposés par le ministère.

Un autre projet de loi non moins important fut celui des finances. Il fallait régler toute la situation financière de la France, fixer la liste civile du roi, déterminer les moyens d'acquitter les dettes contractées durant les dernières années de l'empire. Les dépenses de 1814 étaient évaluées à huit cent vingt-sept millions quatre cent quinze mille francs, et les recettes à cinq cent vingt millions seulement, d'où résultait un déficit de trois cent sept millions quatre cent quinze mille francs. Le projet de budget pour 1815 offrait un excédant de soixante-douze millions qui, avec la vente de trois cent mille hectares de bois et les bons du trésor, devait couvrir le déficit impérial s'élevant à sept cent cinquante-neuf millions.

La Chambre vota aussi la liste civile du roi et de sa

Digitized by Google

famille, se montant à trente-trois millions, sans compter les châteaux, palais royaux, forêts qui en dépendaient. Elle accorda de plus un crédit de trente millions pour payer les dettes contractées par la famille royale durant son exil.

La Restauration accepta comme dette nationale toutes les créances laissées par l'empire. Personne ne s'en plaignit : et il se rencontra des hommes pour trouver mauvais que le roi légitime consacrât quelque millions au paiement de dettes qu'il avait été obligé de contracter sur le sol étranger! Telle est la justice des partis.

Le système financier présenté par l'abbé Louis avait cela de remarquable, qu'il embrassait non-seulement le présent, mais encore l'avenir. Le ministre avait formé le projet d'un amortissement assez bien combiné pour acquitter en peu de temps la dette publique : « Nous nous » serions empressé, disait-il dans son exposé des motifs, » de nous occuper d'un amortissement bien plus impor- » tant, si les ressources que nous aurions pu y consacrer » n'avaient pas été réclamées par l'urgence de l'arriéré » exigible. Mais un bon fonds d'amortissement ne peut » s'établir que sur un revenu qui excède celui qu'absor- » bent les besoins ordinaires du gouvernement, et cet » excédant, pour mériter confiance, ne peut se justifier » que par un compte. Nous avons calculé dans nos res- » sources, pour l'arriéré, l'excédant que nous offrirait le » compte de 1815. Lorsque nous vous proposerons le » budget de 1816, nous espérons qu'il nous sera pos- » sible de prévoir un autre excédant qui nous permettra » de fonder l'amortissement de la dette constituée sur » une base solide, et de l'opérer d'une manière graduelle » et continue. »

Digitized by Google

Ce beau plan était loin de pouvoir être réalisé ; de graves événements ne devaient point tarder à aggraver encore notre situation financière. Toutes les mesures du gouvernement semblaient l'entraîner vers sa ruine.

Une loi pour rendre les biens ravis, soit aux églises, soit aux émigrés, et non vendus, fut présentée aux Chambres et soutenue par Ferrand, qui se plaisait trop à frapper contre ce qui n'était pas royaliste.

On sentait qu'il n'y avait rien de plus juste que de rendre les biens ravis et non vendus ; mais on craignait que bientôt on n'inquiétât ceux qui avaient acheté les biens du clergé et ceux des émigrés. Malgré la vive opposition de quelques membres, la loi passa à la Chambre des députés.

La discussion s'agrandit à la Chambre des pairs, et trouva un noble maréchal pour exprimer une belle pensée, celle d'une réparation complète. Il demanda la création d'un fonds de rentes pour payer complétement l'intérêt des biens vendus, ce qui pouvait rendre la sécurité et faire disparaître l'inquiétude : « Oui, sans doute, di-
» sait-il, plusieurs milliers d'acquéreurs de biens natio-
» naux sont inquiets de la direction que quelques in-
» dividus cherchent à donner à l'opinion publique, et
» l'on s'est réjoui de leurs alarmes, comme si elles de-
» vaient amener des abandons volontaires. On s'est bercé
» du chimérique espoir que des craintes habilement je-
» tées dans les esprits, obtiendraient de nouveau des dé-
» placements de propriétés, contre lesquels eût échoué
» toute la puissance du gouvernement le plus fort dont
» l'histoire ait encore fait mention. Eh quoi ! les specta-
» teurs de sa chute rapide sont-ils encore assez stupé-

Digitized by Google

» faits de cette catastrophe pour n'avoir point médité » sur ses causes? Ignorent-ils que ni les constitutions, » ni les lois, ni les armées ne défendent les souverains » contre les masses des intérêts sociaux? ignorent-ils que » lorsque ces intérêts sont dans un péril imminent, les » gouvernements sont atteints les premiers? »

Cette loi, l'une des plus justes qui aient été présentées, cette loi, qui n'était que la continuation des différents actes de réparation commencés par Napoléon lui-même, rencontra un grand nombre de contradicteurs. On disait que la Restauration dépouillait l'Etat et les plus saintes institutions pour gorger des ennemis de la patrie, des hommes qui avaient porté les armes contre la France.

Une ordonnance rendue pour la sanctification du dimanche causa une vive impression sur une certaine classe. Elle interdisait les travaux en ce saint jour, défendait la tenue des marchés et ordonnait même de fermer les cafés et cabarets pendant les offices. Un épouvantable hourra s'éleva contre cette mesure. On criait à la violation de la charte, qui, consacrant la liberté des cultes, devait aussi laisser libre la manière de passer le dimanche. On disait que les Juifs, fidèles à l'observation du sabbat, allaient avoir deux jours fériés sur sept. Il est incontestable que la loi du dimanche est une grande loi morale, et que tout gouvernement sincèrement ami du peuple, doit la promulguer et la faire observer. Si le dimanche est le jour de Dieu que l'on adore, c'est aussi le jour de l'homme, du travailleur, qui retrouve dans le repos le temps de penser, et reprend les forces dont il a besoin pour recommencer son labeur. C'est le jour des

Digitized by Google

familles, qui peuvent se réunir, se voir, s'entretenir de ce qui les intéresse.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, qui avait le dernier tiré le canon contre les Anglais et qui avait été délaissé un moment dans une sorte de disgrâce, eut bientôt, par un zèle exagéré, reconquis les faveurs de la Restauration, et se fit donner le gouvernement militaire de la Bretagne. Il se mit à la tête des Bretons, ouvrit une souscription pour élever un monument à Duguesclin. Après cette souscription, il vanta les héros de Quiberon, et grâce à son impulsion, il fut résolu que deux monuments seraient érigés, l'un pyramidal, sur la presqu'île de Quiberon; l'autre dans la Chartreuse d'Auray, où les corps des émigrés avaient été inhumés.

Le zèle ardent que montrait le maréchal Soult pour les idées royalistes, détermina le roi à le donner pour successeur à l'incapable Dupont, ministre de la guerre, que nous avons vu si malheureux à Baylen, en Espagne, en 1809. Le maréchal Soult mit dans son nouveau poste le zèle dévorant qu'il apportait à toutes les affaires dont il était chargé. Son royalisme outré nuisait au roi lui-même; un fait nous le montrera. Le général Excelmans, qui tenait toujours fortement à l'empereur, ayant eu une correspondance avec Murat, roi de Naples, le gouvernement français s'occupa de cette affaire. Louis XVIII ne la jugeant pas aussi importante qu'on le supposait, pensait que, pour rendre le général plus circonspect, il suffisait de lui donner un avis. Le maréchal Soult, devenu ministre de la guerre, voulut, dans cette circonstance, lui imposer des peines disciplinaires assez sévère est obliger Excelmans à résider à Bar-le-Duc. Dans son état

Digitized by Google

d'exaltation, Excelmans demanda des juges et menaça de brûler la cervelle à quiconque oserait l'arrêter. Déféré à un conseil de guerre, il fut absous à l'unanimité.

Tout semblait donc conspirer à ruiner la Restauration; tous ses actes étaient tournés en ridicule, ses intentions faussées. S'il y eut un acte légitime et digne de l'approbation universelle, acte qui avait son modèle en Angleterre où l'on célèbre chaque année un jour d'expiation pour la mort de l'infortuné Charles I^er^, ce fut certes l'institution de la fête commémorative du 21 janvier, et la translation dans un lieu décent des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cette fête avait pour but de rendre plus chère aux yeux des peuples la personne sacrée du roi.

Cependant des esprits regardèrent cette fête funèbre si simple non comme une expiation des crimes qu'on avait commis, mais comme une pensée réactionnaire, comme une condamnation de toutes les réformes opérées par la révolution de 1789.

Châteaubriand accourait sur la brèche, voulant à sa manière éclairer la royauté et la France, et s'efforçant de conjurer l'orage amoncelé contre la légitimité : « La » charte n'est point une plante exotique, un accident » fortuit du moment; c'est le résultat de nos mœurs » présentes, c'est un traité de paix signé entre les deux » partis qui ont divisé la France, traité où chacun des » deux abandonne quelque chose de ses prétentions pour » concourir à la gloire de la patrie. L'ancienne consti- » tution de la monarchie était excellente pour le temps; » mais il faut, dans la vie, partir du point où l'on est » arrivé. Un fait est un fait : que le gouvernement dé-

Digitized by Google

» truit fût excellent ou mauvais, il est détruit; que l'on » ait avancé, que l'on ait reculé, il est certain que les » hommes ne se trouvent plus dans la place où ils se » trouvaient il y a cent ans, bien moins encore où ils » étaient il y a trois siècles. Il faut les prendre tels » qu'ils sont, et ne pas toujours les voir tels qu'ils ne » sont pas et tels qu'ils ne peuvent plus être. »

L'effet de ces paroles se perdait bientôt quand on lisait, dans une brochure publiée par Carnot, des mots comme ceux-ci : « Si vous voulez aujourd'hui paraître à » la cour avec distinction, gardez-vous bien de dire que » vous êtes un de ces vingt-cinq millions de citoyens » qui ont défendu leur patrie avec quelque courage » contre l'invasion des ennemis, car on vous répondra » que ces vingt-cinq millions de prétendus citoyens sont » vingt-cinq millions de révoltés; que ces prétendus en- » nemis furent toujours des amis. Dites que vous avez » eu le bonheur d'être chouan, ou Vendéen, ou trans- » fuge, ou Cosaque, ou Anglais, ou enfin qu'étant de- » meuré en France, vous n'avez sollicité des places au- » près des gouvernements éphémères qui ont précédé » la Restauration qu'afin de les mieux trahir et de les » faire plus tôt succomber; alors votre fidélité sera por- » tée aux nues, vous recevrez de tendres félicitations, » des décorations, des réponses affectueuses de toute la » famille royale. »

Puis on déclamait contre l'intolérance des prêtres; on forçait les portes de Saint-Roch pour y faire entrer le corps d'une comédienne à laquelle l'autorité religieuse avait refusé la sépulture ecclésiastique.

Si le comte d'Artois avait une tenue irréprochable, si

Digitized by Google

son extérieur était de nature à plaire, on le disait sans intelligence. La duchesse d'Angoulême, princesse infortunée, éprouvée par tant de malheurs, mêlant aux vertus les plus éminentes un peu de froideur, ce qui était bien naturel dans sa situation, passait pour hautaine. On représentait le duc d'Angoulême, son époux, dont on ne pouvait accuser la droiture, comme une organisation incomplète. On tournait en dérision la famille royale; on donnait au roi les noms les plus grossiers. La tenue de Louis XVIII était cependant pleine de dignité; jamais roi n'avait été plus ponctuel dans toutes ses actions. Après son lever, qui avait lieu à sept heures, il passait dans son cabinet, lisait les journaux et recevait les rapports de la police. A onze heures le déjeûner, qui durait une demi-heure. Le roi ne prenait jamais qu'un œuf frais et une tasse de thé. Deux fois par semaine il tenait conseil. Tous les jours il faisait une promenade de deux heures, et pressait son cocher afin que la course fût très rapide, moins par un motif de santé, comme on l'a dit, que pour être rentré au moment marqué, car il se plaisait à répéter « que l'exactitude est la » politesse des rois. » Louis XVIII écrivait chaque jour des billets, des lettres, et toujours avec une extrême netteté de caractère et une grande élégance de forme. Il faisait lui-même ses enveloppes et cachetait ses lettres. Un jour Decazes lui ayant offert un secrétaire pour lui épargner ces soins, il répondit : « On voit bien que vous » n'avez pas encore l'expérience du gouvernement re- » présentatif. Un roi ne doit avoir d'autre secrétaire que » ses ministres; si j'avais un secrétaire particulier, il » serait bientôt plus puissant que vous. » Le roi, grand

Digitized by Google

amateur de littérature, ne passait jamais un jour sans lire les auteurs les plus fameux de l'antiquité, et il embarrassait fréquemment ses visiteurs par des citations d'Horace.

Le duc de Berry, nature jeune et vigoureuse, affectant des allures militaires, ne pouvait acquérir sur l'armée l'autorité qu'on voulait lui donner. Tout ce que les princes faisaient, les bienfaits qu'ils répandaient, les concessions qu'ils accordaient étaient tournées contre eux. Malheureusement ils n'avaient personne pour les avertir et leur faire connaître la nouvelle société sur laquelle ils devaient agir. Le prince de Talleyrand, être corrompu, aurait puisé dans sa corruption une partie de l'expérience nécessaire pour les éclairer ; mais il était à Vienne, au fameux congrès qui lui a fait une si grande réputation.

Lorsque les souverains s'étaient ligués pour abattre Napoléon, ils avaient promis de réparer toutes les injustices, de restituer leur territoire aux anciens possesseurs, de régler les intérêts selon les principes de la plus stricte équité. Cette règle, suivie dans toutes ses conséquences, devait naturellement remettre les petites principautés dans leur existence telle qu'elle était avant la révolution. Mais les électorats d'Allemagne, les domaines ecclésiastiques sécularisés, ne devaient pas être rétablis. Les grandes monarchies allemandes se les disputaient et semblaient les mettre à l'encan comme on fait d'un vil troupeau.

Le fameux congrès de Vienne était formé des plénipotentiaires de huit puissances : de l'Autriche, de la Russie, de la France, de l'Angleterre, de la Prusse, de

Digitized by Google

la Suède, de l'Espagne et du Portugal, qui avaient chacune leurs vues, leurs intérêts, leurs réclamations. Constatons d'abord les desseins de la France.

Le prince de Talleyrand, notre principal négociateur, s'était proposé un double but : constituer une union intime entre la France, l'Autriche et l'Angleterre ; rétablir la maison de Bourbon sur le trône de Naples. Persuadé qu'il fallait faire un contre-poids aux nations du Nord, le prince de Talleyrand avait cru que le moyen d'affaiblir leur autorité et d'affermir la maison de Bourbon en France, c'était de nous unir fortement à l'Angleterre et à l'Autriche. Ces vues peuvent être sans doute approuvées sur certains points, mais sur d'autres elles doivent être condamnées; car toute alliance avec l'Angleterre nous rendra toujours les vassaux de cette nation orgueilleuse. Aucun gouvernement vraiment français ne s'alliera avec la nation anglaise, si ce n'est dans un moment de crise, afin de gagner le temps de se fortifier assez pour résister aux demandes exagérées de ce peuple despote. La reconstitution de la maison de Bourbon à Naples devait entrer dans les vues d'un congrès qui se tenait principalement pour reconstituer les nationalités sur les bases de l'équité. Avant d'aborder ce double but, notre plénipotentiaire eut une grande difficulté à vaincre, car on voulait traiter de nous et sans nous.

Le prince de Talleyrand, arrivé à Vienne, se voyait avec douleur exclu des opérations du congrès, lorsqu'il trouva appui dans lord Castlereagh, qui avait lui-même besoin du ministre français pour faire prévaloir ses vues. C'est ainsi que le plénipotentiaire français entra dans le congrès.

Digitized by Google

Une des premières et des plus grandes difficultés dans ce partage de ces *trente-un millions six cent quatre-vingt-onze mille deux cent quarante-sept têtes* allemandes concerna la Saxe. Le roi de ce petit Etat étant jusqu'au bout demeuré fidèle à la cause impériale, était regardé comme indigne de demeurer sur son trône par la Prusse qui, convoitant ses Etats, faisait valoir bien haut ce motif de déchéance et réclamait la Saxe comme l'indemnité qui lui était due pour les sacrifices qu'elle avait faits. Le ministre anglais, bien que condamnant fortement la persévérante fidélité de la maison de Saxe à l'ennemi de l'Europe, déclara cependant qu'il ne fallait pas sacrifier légèrement une antique famille.

Cette opinion, vivement soutenue par la France, amena un résultat désiré surtout par l'Autriche, qui craignait de voir la Prusse trop puissante et de la sentir trop rapprochée de ses frontières. On diminua seulement le royaume de Saxe, mais on en conserva l'existence. Cette solution convenait beaucoup à la France, qui depuis si longtemps travaillait à former et à soutenir en Allemagne de petits Etats qui maintenaient un grand peuple dans une situation d'antagonisme et l'empêchaient de porter ses forces au-dehors.

La question de la Pologne excita aussi au-dedans du congrès des débats très animés, dans lesquels Talleyrand se montra toujours opposé aux vues d'agrandissement de la Russie, ce qui engagea l'empereur Alexandre à lui adresser des reproches. Talleyrand répondit qu'il soutenait les droits de la justice et que rien ne pourrait l'en faire départir. Belle parole, si elle avait été vraie. Cette lutte devint assez dangereuse pour que la France, l'Au-

Digitized by Google

triche et l'Angleterre fissent un traité d'alliance et de secours mutuels contre quiconque oserait les attaquer.

§ III. *Retour de Napoléon.*

La division qu'on redoutait entre les puissances n'eut pas les conséquences appréhendées, sans doute à cause d'un événement qui jeta dans la stupeur tous les souverains et qui réunit ceux qui auraient voulu se diviser.

Le congrès de Vienne avait été marqué par des fêtes. Les bals masqués se succédaient les uns aux autres, moyen dont on se servait pour les intrigues de tout genre. Nous n'avons pas à rapporter ici toutes les anecdotes qui coururent le monde. Au milieu de l'un de ces bals, lorsqu'on était le plus animé, les figures se rembrunissent, on se regarde avec effroi ; ces mots sortent de toutes les bouches : *Il est en France !*

« — Je vous avais bien annoncé que cela ne durerait pas, dit l'empereur Alexandre en s'approchant de Talleyrand. »

« — Vous voyez, sire, répliqua l'empereur d'Autriche, ce que c'est que d'avoir protégé vos jacobins de Paris. »

« — C'est vrai, répondit le czar ; mais, pour réparer mes torts, je mets ma personne et mes armées au service de Votre Majesté. »

En quittant la France, Napoléon avait toujours eu le regard fixé vers ce pays : il l'avait salué avec regret et avec l'espérance de le revoir bientôt. Nourrissant l'espoir de remonter sur le trône qu'il avait abandonné, il dut essayer de tromper ses ennemis, en leur persuadant qu'il n'avait d'autre dessein que de fixer sa tente dans

Digitized by Google

l'île d'Elbe, son lieu d'exil. A peine établi dans cette île, il y fit commencer des travaux considérables; les terres furent mises en culture, les ports améliorés, les forts restaurés. Quoiqu'il parût uniquement préoccupé des améliorations réclamées par sa souveraineté, il fixait fréquemment son regard sur la France. Cependant, pour n'éveiller aucun soupçon, un très-petit nombre de passagers français se rendaient dans son île; on n'y remarquait aucun complot, aucun conciliabule, aucun projet de guerre, ce qui a fait dire à plusieurs auteurs qu'il était à peine informé de ce qui se passait en France. Il sut cependant le mouvement qui s'y préparait.

Le gouvernement de Louis XVIII avait deux sortes d'adversaires, les constitutionnels et les républicains. Voyant d'un œil jaloux la restauration sur laquelle ils ne croyaient pas pouvoir compter, les uns et les autres travaillaient à sa destruction dans l'intérêt, non de la dynastie impériale qu'ils détestaient, mais du duc d'Orléans, qu'ils croyaient toujours animé d'un libéralisme avancé. Ce prince avait en effet toujours eu soin de séparer sa cause de la légitimité. Il avait mené une vie à part chez les étrangers, et en rentrant en France, il avait tenu une conduite si équivoque, que le roi, sans pouvoir lui adresser de reproches directs, n'avait cependant pu mettre sa confiance en lui.

Ce parti avait des ramifications très-étendues sur tout le sol de la France, et comptait même dans l'armée des généraux dévoués. Les hommes qui s'attachaient à ce parti, pensaient, par la substitution de la branche cadette à la branche aînée, sauvegarder tous les intérêts créés par la révolution. On pouvait les ranger en deux classes : les

Digitized by Google

uns formalistes, attachés à la légalité, espéraient par le parlement opérer l'évolution qu'ils méditaient; les autres, hommes d'action, convaincus qu'un mouvement militaire trancherait plus facilement la difficulté, travaillaient à soulever quelques corps.

Les républicains, de leur côté, se groupaient autour de quelques vieux chefs; Fouché, que le besoin d'intrigues dévorait, essaya de réunir les membres dispersés de la République et de leur donner un drapeau qui n'était pas le leur. Nous avons toute sa pensée dans un entretien célèbre qu'il eut avec Barras. Fouché, avec sa bonhomie si bien jouée, expliqua à Barras la nécessité d'un nouvel ordre de choses: « Je sais, dit-il, que tu veux te lier aux Bourbons, mais comment peux-tu les supporter? N'as-tu pas des antécédents comme nous? — Vous êtes des coquins, répondit Barras; vous avez servi le tyran; mais moi, je ne me suis pas vautré, et je ne donnerai jamais la main à ce qu'il ressaisisse le pouvoir. — Tu as tort, Barras; tu te laisses ainsi emporter au ressentiment; il s'agit ici d'autre chose que de souvenirs et de petites passions; il s'agit des plus grands intérêts de la terre; avec nous, je te le promets, tu seras influent. Cet homme, d'ailleurs, est usé et ne sera plus à craindre. Nous ne voulons le faire rentrer que pour rallier l'armée et lui redonner ses forces; ensuite nous nous en débarrasserons. — Mais qui mettrez-vous à sa place? Cette vermine de famille, ce petit bambin? — Sois tranquille, nous trouverons bien les moyens de les annuler. »

Le parti le plus redoutable était incontestablement le parti napoléonien. Tous les vieux guerriers dispersés sur le sol de la France, se persuadant que les malheurs

Digitized by Google

de l'empire étaient une conséquence de la trahison de certains maréchaux, ne parlaient que de l'empereur, ne respiraient qu'après son retour, et ils organisèrent des soulèvements; mais, sur le point de les faire éclater, on se demandait quelle était la pensée de l'empereur, s'il arriverait pour les seconder ou s'il abandonnerait ses partisans à une perte inévitable. L'incertitude était d'autant plus grande, que personne ne pouvait citer un mot du monarque détrôné. Ses amis les plus intimes, dépositaires de ses secrets, Bassano, Rovigo et Lavalette, gardaient un silence profond et semblaient entièrement étrangers au mouvement qu'ils excitaient en secret. Aussi le gouvernement n'avait pas le moindre soupçon que le captif de l'île d'Elbe voulût rentrer pour détrôner le roi légitime. Le duc de Bassano, voyant les passions suffisamment animées contre la Restauration, envoya de Chaboulon à l'île d'Elbe pour donner avis à Napoléon d'agir dans le plus bref délai. Plusieurs motifs le déterminaient aussi à ne pas différer la levée de boucliers.

Murat, conservé roi de Naples, se sentant trop à l'étroit dans son royaume, sachant d'ailleurs que Talleyrand qu'il avait cru acheter par un don de plus d'un million, travaillait activement au rétablissement de la maison de Bourbon en Italie, commit des fautes politiques énormes. Il eut la prétention d'agiter l'Italie, de vouloir ensuite la soulever à son profit, et de faire de toute la Péninsule un seul Etat dont Rome eût été la capitale et lui le chef. Des mouvements s'étant déclarés dans la Romagne, Murat y entra avec le dessein de s'avancer jusque dans la Lombardie. Talleyrand se hâta aussitôt d'écrire à sa cour pour l'engager à former un rassemblement de quarante

Digitized by Google

mille hommes de troupes du côté de Lyon, pour être prêt à toutes les éventualités. « La réunion de cette ar-» mée, disait-il dans sa première dépêche, devra s'effec-» tuer avec le moins d'éclat possible, afin de ne pas don-» ner d'ombrage à l'Autriche et au Piémont. » Quatre jours après, le 23 février, une seconde dépêche du prince de Bénévent pressait la formation de ce corps d'armée, disant que Murat était irrité, que l'Italie fermentait et qu'il était nécessaire d'observer la frontière des Alpes et de se tenir prêt à tout événement; puis il ajoutait : « De » nouveaux aperçus et des changements survenus dans » les relations politiques, me font désirer qu'on use de » moins de circonspection. Il serait bon au contraire que » ce mouvement fût remarqué au dehors, afin de préve-» nir l'effet que l'opinion que M. de Metternich affecte de » répandre sur la nullité de nos forces militaires. »

Convaincues que Napoléon n'était point étranger au mouvement de l'Italie, si voisine de l'île d'Elbe; persuadées qu'il s'entendait avec son beau-frère pour mettre en flammes la Péninsule et ensuite la France, les puissances réunies à Vienne mirent en délibération si elles laisseraient Napoléon dans l'île d'Elbe, ou si elles ne le transporteraient pas à Malte ou à Sainte-Hélène. A ceux qui objectaient que Napoléon avait abdiqué à condition d'avoir la souveraineté de l'île d'Elbe, on répondait que sa présence étant un danger pour l'Europe, on avait le droit de lui imposer un éloignement devenu nécessaire. Bien informé des desseins des grandes puissances à son égard, Napoléon, ne voulant pas se laisser prévenir, attendait avec une extrême impatience l'arrivée d'un envoyé du duc de Bassano. Chaboulon arriva enfin.

Digitized by Google

Napoléon ne se confia à lui qu'après de minutieuses précautions. L'émissaire n'avait ni lettre ni signe distinctif; ce ne fut même qu'assez longtemps après son introduction auprès du *grand homme*, comme on disait alors, qu'il lui dévoila le mot d'ordre. Alors il lui fit le tableau de la situation de la France. Le duc de Bassano, qu'on ne désignait que par M. ***, lui avait donné ces instructions : « Vous direz à l'empereur que je n'ose » prendre sur moi une question aussi importante, mais » qu'il peut regarder comme un fait positif et incontes- » table, que le gouvernement actuel s'est perdu dans » l'esprit du peuple et de l'armée; que le mécontente- » ment est au comble, et qu'on ne croit pas qu'il puisse » lutter longtemps contre l'animadversion générale. Vous » ajouterez que l'empereur est devenu l'objet des regrets » et des vœux de l'armée et de la nation. L'empereur » décidera ensuite, dans sa sagesse, ce qui lui reste à » faire. »

A peine instruit des désirs de Bassano, Napoléon fit partir Chaboulon et lui confia une mission pour Naples, lui disant qu'il quitterait l'île seulement sur la fin de mars; mais il ne voulut pas tarder un seul jour, et il ordonna à l'instant de faire tous les préparatifs du départ. Un brick et trois petits bâtiments reçurent à l'instant neuf cents hommes dévoués, quelques officiers supérieurs, et Napoléon, qui révéla aux seuls généraux Bertrand et Drouot le but de l'expédition. On profita des ténèbres de la nuit, le 26 février, pour traverser la croisière. Lorsque Napoléon parut sur le pont de l'*Inconstant*, il jeta ces mots à ses soldats : « Grenadiers, nous » allons en France, nous allons à Paris! » A ces mots,

Digitized by Google

les cris de *vive l'empereur!* partent de toutes les poitrines, et tous, pleins du désir d'arriver le plus tôt possible en France, maudissent le vent qui ne secondait pas assez l'impatience des navigateurs.

Après avoir soufflé un moment avec assez de force, le vent faiblit tout-à-coup, en sorte que la petite flottille se trouva à peine vis-à-vis les croisières au point du jour. L'amiral voulait retourner sur ses pas, mais Napoléon tint ferme, ordonna de continuer et franchit sans obstacle la ligne des croiseurs. Vers le soir, ayant aperçu un brick ennemi, l'amiral proposa d'arborer aussitôt le drapeau tricolore pour attaquer le nouvel arrivant; Napoléon s'y refusa avec raison, disant qu'il serait encore temps de le faire si cet adversaire inconnu faisait quelque tentative contre lui. Les officiers des deux bâtiments parlementèrent; on dit même que le commandant du *Zéphyr* ayant demandé comment se portait Napoléon, celui-ci emboucha le porte-voix et répondit: *A merveille.* La navigation rencontra encore un vaisseau de ligne, qui se contenta de jeter un regard furtif sur ces bâtiments inconnus. Le 1er mars Napoléon entra dans le golfe de Juan, y débarqua sans obstacle et envoya vingt-cinq hommes pour engager le commandant d'Antibes à se soumettre et lui livrer sa ville. Le commandant s'étant emparé de ces hommes, Napoléon, sentit que la célérité seule pourrait le sauver; il ne voulut pas s'amuser à le combattre et marcha en avant.

Le départ de Napoléon avait été si précipité qu'il n'avait pas même eu le temps de composer des proclamations. C'est seulement sur le vaisseau qu'il les rédigea et en fit copier cinq cents exemplaires par les sous-offi-

Digitized by Google

ciers; il les fit imprimer à Gap. En voici les principaux passages :

Aux soldats, il disait : « Votre général, appelé au » trône par le choix du peuple et élevé sur vos pavois, » vous est rendu : venez le joindre, arrachez ces cou- » leurs que la nation a proscrites et qui, pendant vingt- » cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de » la France. Arborez cette cocarde tricolore; vous la por- » tiez dans nos grandes journées,..... Reprenez ces aigles » que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à » Friedland, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smo- » lensk, à la Moskowa, à Lutzen, à Bautzen, à Wurschen, » à Montmirail. Pensez-vous que cette poignée de Fran- » çais, aujourd'hui si arrogants, en puisse soutenir la » vue ? Ils retourneront d'où ils viennent, et là, s'ils le » veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir ré- » gné depuis dix-neuf ans.

» Vos biens, vos rangs, votre gloire, les biens, les » rangs, l'avenir de vos enfants n'ont pas de plus grands » ennemis que ces princes que les étrangers vous ont » imposés. Ils sont ennemis de notre gloire, puisque le » récit de tant d'actions héroïques qui ont illustré le » peuple français, combattant contre eux pour se sous- » traire à leur joug, est une condamnation de leur con- » duite. Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, » du Rhin, d'Egypte, de l'Ouest, de la grande armée, » sont humiliés; leurs cicatrices sont flétries; leurs suc- » cès seraient des crimes; ces braves gens seraient des » rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peu- » ple, des souverains légitimes étaient au milieu des ar- » mées étrangères. Les honneurs, les récompenses, les

Digitized by Google

» affections, sont pour ceux qui les ont servis contre la » patrie et contre nous.

» Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de » votre chef... La victoire marchera au pas de charge; » l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher » en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame; alors vous » pourrez vanter ce que vous aurez fait, vous serez les » libérateurs de la patrie. »

Il disait *à la nation :* « Français, élevé au trône par » votre choix, tout ce qui a été fait sans vous est illégi- » time. Depuis vingt-cinq ans la France a de nouveaux » intérêts, de nouvelles institutions, une nouvelle gloire, » qui ne peuvent être garantis que par un gouverne- » ment national et une dynastie née de ces nouvelles » circonstances.

» Un prince qui régnerait sur vous, qui serait assis » sur un trône par la force des mêmes armées qui ont » ravagé notre territoire, chercherait en vain à l'étayer » sur les principes du droit féodal, il ne pourrait faire » reconnaître ses droits que d'un petit nombre d'indi- » vidus ennemis du peuple qui, depuis vingt-cinq ans, » les a condamnés dans toutes nos assemblées natio- » nales. J'arrive parmi vous reprendre mes droits qui » sont les vôtres. Tout ce que des individus ont fait, » écrit ou dit depuis la prise de Paris, je l'ignorerai tou- » jours; cela n'influera en rien sur le souvenir des ser- » vices importants qu'ils ont rendus, car il est des évé- » nements d'une telle nature, qu'ils sont au-dessus de » l'organisation humaine.

» Français ! il n'est aucune nation, quelque petite » qu'elle soit, qui n'ait eu le droit de se soustraire, et ne

Digitized by Google

» se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un prince » imposé par un ennemi momentanément victorieux. » Lorsque Charles VII rentra à Paris et renversa le » trône de Henri VI, il reconnut tenir son trône de ses » braves et non d'un prince régent d'Angleterre.

» C'est aussi à vous seuls et aux braves de l'armée que » je fais et ferai toujours gloire de tout devoir. »

Persuadé que la rapidité de sa marche était la seule garantie de son succès, Napoléon ne s'arrêta point pendant toute la nuit et la matinée du 1er au 2 mars. Les paysans des villages qu'il traversait et auxquels on jetait des proclamations, regardaient le cortége avec une sorte d'indifférence, secouaient la tête et ne croyaient point à la venue de l'empereur. La ville de Grasse, forte de huit à dix mille âmes, saisie d'épouvante à la vue de ces hommes armés, qu'elle prenait pour des pirates, reconnut enfin Napoléon et poussa quelques vivats. A son arrivée à Gap, Napoléon, ému de la grande indifférence des populations, sentit la nécessité de parler à ce peuple rude des montagnes un langage qui lui plût, et essaya de réveiller le sentiment de la liberté : « Citoyens, j'ai été vivement » touché de tous les sentiments que vous m'avez mon- » trés ; vos vœux seront exaucés. La cause de la nation » triomphera encore ! Vous avez raison de me nommer » votre père ; je ne vis que pour l'honneur et le bonheur » de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquié- » tudes ; il garantit la conservation de toutes les propriété- » tés, l'égalité entre toutes les classes, et les droits dont » vous jouissiez depuis vingt-cinq ans, droits après les- » quels nos pères ont tant soupiré et qui forment aujour- » d'hui une partie de votre existence. »

Digitized by Google

Napoléon était arrivé jusqu'à La Mure sans rencontrer de soldats. C'est là seulement que sept cents hommes cherchèrent à barrer le passage à l'empereur et aux douze cents hommes qui l'accompagnaient. Au lieu de recourir au fer pour vaincre cette troupe, Napoléon, dans le dessein de la gagner et d'obtenir un plus brillant succès, s'avança à sa rencontre, se présenta la poitrine découverte et s'écria : « Soldats, tirez sur votre général, » sur votre empereur, si vous l'osez. » Tous répondirent par le cri de *vive l'empereur!* Napoléon s'approchant alors d'eux, leur dit : « Je viens avec une poignée de » braves, parce que je compte sur le peuple et sur vous. » Le trône des Bourbons est illégitime, puisqu'il n'a pas » été élevé par la nation; il est contraire à la volonté na- » tionale, puisqu'il est contraire aux intérêts de notre » pays, et qu'il n'existe que dans l'intérêt d'un petit » nombre de familles. Demandez à vos pères, interrogez » ces braves paysans; vous apprendrez la véritable si- » tuation des choses. Ils sont menacés du retour des » dîmes, des priviléges, des droits féodaux et de tous les » abus dont vos succès les avaient délivrés. N'est-il pas » vrai, mes amis? ajoutait Napoléon, en s'adressant aux » montagnards. — Oh! oui, sire! répondaient ceux-ci » tout d'une voix. On voulait nous attacher à la terre; » vous venez, comme l'ange du Seigneur, pour nous » sauver. »

Quelques troupes avaient été réunies à Grenoble pour parer aux éventualités d'un mouvement en Italie; mais la défection du corps dont nous venons de parler, la marche assurée de l'empereur, l'appel qu'il faisait à ses vieux guerriers, agissaient si vivement sur les soldats,

Digitized by Google

que quand il se présenta devant Grenoble, loin de vouloir défendre la place, ils prirent des haches et brisèrent les portes qu'ils portèrent à l'empereur au lieu de clefs.

Le gouvernement de Louis XVIII était dans la plus complète quiétude : il n'avait pas le moindre soupçon de ce qui se passait. M. de Blacas faisait au roi de magnifiques rapports sur la tranquillité publique : « Sire, depuis le retour de Votre Majesté, l'esprit religieux et » monarchique fait de notables progrès ; qui aurait vu » Paris et la France sous le tyran, et qui la verrait depuis sa chute, ne croirait plus être dans la même ville; » l'amour des Bourbons est dans tous les cœurs; peu à » peu on efface les insignes, les souvenirs de Bonaparte. » Les églises s'emplissent de fidèles. »

Le gouvernement avait reçu le 5 mars la nouvelle du débarquement, par une dépêche télégraphique conçue en ces termes : « Bonaparte a débarqué le 1er mars près » de Cannes, dans le département du Var, avec douze » cents hommes et quatre pièces de canon ; il s'est dirigé » sur Digne et Gap, pour prendre, à ce qu'il paraît, la » route de Grenoble. Toutes mesures sont prises pour » l'arrêter et déjouer cette tentative insensée. Tout annonce le meilleur esprit dans les départements méridionaux. La tranquillité publique est assurée. »

Le baron de Vitrolles, au comble de l'inquiétude, se hâta de faire connaître l'état des choses au roi qui, doutant de la réalité, se contenta de lui dire de se rendre auprès du maréchal Soult, ministre de la guerre, afin que celui-ci pût prendre les mesures commandées par la gravité des circonstances. Plus étonné qu'inquiet, Soult avait remis au lendemain à donner des ordres pour arrê-

Digitized by Google

ter l'usurpateur. Sur de nouvelles représentations, il fut résolu que le comte d'Artois partirait pour Lyon, que le duc de Berry se rendrait à Besançon, et que le duc d'Angoulême, alors à Bordeaux, se dirigerait sur Marseille.

Le 6 mars, les murailles de Paris furent couvertes d'une proclamation pour annoncer aux habitants le débarquement de Napoléon et pour convoquer les chambres. Il parut le même jour une ordonnance pour mettre Napoléon Bonaparte hors la loi.

Cependant à chaque heure le télégraphe apportait des nouvelles toujours plus alarmantes, sans que la cour fût très émue. Le roi, qui soupçonnait un complot, craignant que le duc d'Orléans n'en fût l'âme, avait dit que ce prince ne pouvait demeurer au Palais-Royal tandis que le comte d'Artois serait à Lyon. Il dut accompagner ce prince.

Les corps constitués accouraient aux Tuileries pour promettre au roi une fidélité inaltérable, que le 24 mars ils devaient aller jurer à Napoléon. C'est surtout cette versalité, cette bassesse qui saisit de dégoût quiconque lit l'histoire de cette époque.

Le maréchal Soult, encore enthousiaste pour la Restauration et ne croyant nullement au triomphe de Napoléon, publiait de son côté cette proclamation à l'armée :

« Soldats,

» Cet homme, qui naguère abdiqua aux yeux de toute » l'Europe un pouvoir usurpé dont il avait fait un si fa» tal usage, Bonaparte est descendu sur le sol français » qu'il ne devait plus revoir.

Digitized by Google

» Que veut-il? la guerre civile. Que cherche-t-il? des » traîtres. Où les trouverait-il? Serait-ce parmi les sol- » dats qu'il a trompés et sacrifiés tant de fois en égarant » leur bravoure? Serait-ce au sein de ces familles que » son nom seul remplit encore d'effroi? Bonaparte nous » méprise assez pour croire que nous pouvons abandon- » ner un souverain légitime et bien-aimé, pour parta- » ger le sort d'un homme qui n'est plus qu'un aventu- » rier. Il le croit, l'insensé! Son dernier acte de démence » achève de le faire connaître. Soldats, l'armée française » est la plus brave armée de l'Europe; elle sera aussi la » plus fidèle. »

Le comte d'Artois, arrivé le 8 à Lyon, se hâta d'y organiser la défense et essaya de stimuler le zèle de la garnison, mais il ne rencontra partout que froideur. La garde nationale à cheval montra seule quelque ardeur, encore se démentit-elle bientôt, quand elle vit la masse des troupes et des habitants se porter à la rencontre de Bonaparte. C'est à peine si le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le préfet et les autres autorités eurent le temps de fuir.

Une fois maître de la seconde ville de son vaste empire, Napoléon regarda son triomphe comme assuré et prit de grandes mesures de gouvernement. Il rendit neuf décrets pour reconstituer les tribunaux avec leurs juges comme ils existaient avant son départ, pour casser tous les officiers de la création des Bourbons, pour rétablir la cocarde tricolore, supprimer la cocarde blanche et les ordres de Saint-Louis et de Saint-Michel, pour rétablir la garde impériale, renvoyer la garde suisse, enfin pour briser les chambres et constituer une nouvelle assemblée

Digitized by Google

dite du Champ-de-Mars, essayant de rappeler ainsi les vieux temps de la liberté primitive.

Après avoir passé un jour à Lyon, afin de recevoir tous les corps et de faire la revue des troupes, Napoléon se mit en marche et vit accourir sur sa route tous les maires des villes et des bourgades qui venaient le féliciter et acclamer son retour.

Ce fut à Auxerre qu'il rencontra le maréchal Ney. Napoléon, oubliant la conduite de ce capitaine à Fontainebleau, le serra dans ses bras en l'appelant le brave des braves. Cet officier venait de lui rendre un grand service par la plus infâme des perfidies. Ney, comblé de faveurs par la Restauration, établi commandant des principaux corps de troupes, fait chevalier de Saint-Louis, nommé pair de France, était accouru auprès de Louis XVIII à la nouvelle du débarquement de Napoléon, avait de nouveau juré fidélité au roi, fait entendre les imprécations les plus amères contre l'ex-empereur, et promis de *tout entreprendre pour ramener Bonaparte dans une cage de fer*. Quand il fut à Lons-le-Saulnier, il se laissa circonvenir par les partisans de l'empire, et convia les troupes à déserter un drapeau qu'il venait de jurer de défendre : « Officiers, sous-officiers et soldats ! la cause des Bour- » bons est à jamais perdue ! La dynastie légitime que la » France a adoptée va remonter sur le trône. C'est à » l'empereur Napoléon, notre souverain, qu'il appartient » seul de régner sur ce beau pays ! Que la noblesse des » Bourbons prenne le parti de s'expatrier encore ou » qu'elle se résigne à vivre au milieu de nous, que nous » importe ! La cause sacrée de la liberté et de notre in- » dépendance ne souffrira plus leur influence. Ils ont

Digitized by Google

» voulu avilir notre gloire militaire, mais ils se sont » trompés. Cette gloire est le fruit de trop nobles tra- » vaux pour que nous en puissions jamais perdre le » souvenir. Soldats ! les temps ne sont plus où l'on gou- » vernait les peuples en étouffant tous leurs droits ; la » liberté triomphe enfin, et Napoléon, notre auguste » empereur, va l'affermir pour jamais. Que désormais » cette cause si belle soit la nôtre et celle de tous les Fran- » çais ; que tous les braves que j'ai l'honneur de com- » mander se pénètrent de cette grande vérité. Soldats, » je vous ai souvent menés à la victoire, maintenant je » veux vous conduire à cette phalange immortelle que » Napoléon conduit à Paris, et qui y sera sous peu de » jours ; et là, notre espérance et notre bonheur seront » à jamais réalisés. *Vive l'empereur !* »

Cette proclamation d'un parjure eut tout son effet : l'armée déserta le drapeau blanc pour arborer les trois couleurs.

Vivement inquiété des défections qui se multipliaient sans cesse autour de lui, Louis XVIII se persuada que son ministre de la guerre, le maréchal Soult, n'y était pas étranger ; il le remplaça par le général Clarke, duc de Feltre, qui se vantait de pouvoir en quelques jours se rendre maître de Bonaparte. Au sortir de l'audience où le roi lui avait redemandé son portefeuille, le maréchal Soult avait dit aux courtisans : « Je cesse d'être ministre » de la guerre, mais je ne suis pas moins au roi à la vie » et à la mort, » et il cria : *Vive le roi!* en agitant son chapeau.

Le nouveau ministre de la guerre, croyant sauver la royauté par de vaines proclamations, en fit répandre de

Digitized by Google

toute part pour rassurer les esprits et gagner quelques corps de l'armée par des flatteries. Il arriva dans ces circonstances un mouvement qui persuada au roi qu'il pourrait peut-être compter sur un trop fameux intrigant.

Fouché, mis en dehors des conseils de la Restauration, avait, dans le dessein de se venger, organisé une vaste conspiration orléaniste ou républicaine. Les deux généraux Lallemand, qui en étaient l'âme, ayant des relations intimes avec les commandants des troupes du Nord, les mirent en marche vers la capitale, sous le prétexte d'un soulèvement à Paris. Rappelées à leur devoir, ces troupes témoignèrent de l'indignation contre les conspirateurs qui les avaient déçues. Un ordre du jour les flatta et les présenta comme un modèle à toute l'armée; mais ces troupes ne devaient pas plus que les autres résister au nom magique de l'empereur.

Livré à un trouble inexprimable à la vue de Napoléon s'avançant sans cesse et grossissant son escorte de tous les corps envoyés pour le combattre, Louis XVIII, afin de puiser de la force dans la nation elle-même, se rendit le 16 dans le sein de la Chambre des députés, et après avoir retracé ce qu'il avait fait pour la France, il ajouta :

« Je ne crains rien pour moi, mais je crains pour la » France. Celui qui vient allumer parmi nous les tor- » ches de la guerre civile y apporte aussi le fléau de la » guerre étrangère; il vient remettre notre patrie sous » son joug de fer; il vient encore détruire cette charte » constitutionnelle que je vous ai donnée; cette charte, » mon plus beau titre aux yeux de la postérité; cette » charte que tous les Français chérissent et que je jure » ici de maintenir.

Digitized by Google

» Rallions-nous donc autour d'elle! qu'elle soit notre » étendard sacré. Les descendants de Henri IV s'y ran- » geront les premiers; ils seront suivis de tous les bons » Français. Enfin, Messieurs, que le concours des deux » Chambres donne à l'autorité toute la force qui lui est » nécessaire, et cette guerre vraiment nationale prou- » vera, par son heureuse issue, ce que peut un grand » peuple uni par l'amour de son roi et de la loi fonda- » mentale de l'Etat. »

Au milieu de l'impression causée par ce discours et des cris mille fois répétés de *vive le roi!* le comte d'Artois se lève, s'approche du roi pour déclarer que lui et toute sa famille partagent les mêmes sentiments, et jure alors de mourir pour la charte, serment que chacun répète.

A cette scène émouvante, produite au sein de la Chambre des députés, en succéda bientôt une autre. Au milieu de la garde nationale, que le comte d'Artois passa en revue, il rencontra partout la plus vive sympathie, et en entendant crier autour de lui *vivent les Bourbons! à bas le tyran!* il se persuada que tout était sauvé, que si Napoléon arrivait à Paris, il ne serait point reçu. Voisin lui dit qu'il ne doutait nullement de la sincérité de cet attachement, mais que c'était un attachement du moment, et que l'arrivée de Napoléon avec son armée imposerait silence à toutes ces bouches et changerait le cri de *vive le roi* en celui de *vive l'empereur!* L'événement vérifia cette prophétie.

La plus grande incertitude régnait à la cour : les uns voulaient que le roi se retirât à Bordeaux avec les Chambres, d'autres proposaient La Rochelle, d'autres pen-

Digitized by Google

saient qu'il fallait défendre Paris. Il était nécessaire de prendre un parti définitif, car Napoléon, déjà arrivé à Fontainebleau, allait toucher aux portes de la capitale. Louis XVIII, déterminé à quitter Paris pendant la nuit du 19 au 20 mars, rédigea une proclamation ainsi conçue :

« La divine Providence, qui nous a rappelé au trône » de nos pères, permet aujourd'hui que ce trône soit » ébranlé par la défection d'une partie de la force armée » qui avait juré de le défendre; nous pourrions profiter » des dispositions fidèles et patriotiques de l'immense » majorité des habitants de Paris pour en disputer l'en- » trée aux rebelles, mais nous frémissons des malheurs » de tous genres qu'un combat sous ses murs attirerait » sur les habitants.

» Nous nous retirerons avec quelques braves que l'in- » trigue et la perfidie ne parviendront point à détacher » de leurs devoirs; et puisque nous ne pouvons point » défendre notre capitale, nous irons plus loin rassem- » bler des forces et chercher sur un autre point du » royaume, non pas des sujets plus aimants et plus fi- » dèles que mes bons Parisiens, mais des Français plus » avantageusement placés pour se déclarer pour la bonne » cause. »

La nuit du 19 au 20 mars 1815, par un vent épouvantable qui ne permettait à aucune torche de rester allumée, Louis XVIII quitta les Tuileries sans escorte et se dirigea vers le nord, emportant avec lui les diamants de la couronne. Une heure après son départ, le comte d'Artois et le duc de Berry prenaient aussi le chemin de la Flandre. Le roi avait mis tant de précipitation à

Digitized by Google

son départ, qu'il laissa sur son bureau des papiers très importants, les lettres de Talleyrand sur les négociations du congrès de Vienne, et des rapports compromettants pour plusieurs personnages de l'empire.

Lorsque la nouvelle de la fuite du roi fut répandue dans Paris, une foule immense, tourmentée par une vague inquiétude, se porta en masse vers les Tuileries, fit entendre sans enthousiasme quelques cris de *vive l'empereur!* et fit effort pour pénétrer dans ce palais désert. Le général Excelmans, qui s'était mis à la tête des officiers en demi-solde, rallia quelques troupes avec lesquelles il occupa le palais au nom de l'empereur, et en interdit l'entrée.

Napoléon, arrivé le soir à Paris, entra dans cette capitale par la barrière d'Italie, longea le boulevard neuf, passa devant les Invalides, suivit les quais de la rive gauche jusqu'au pont de la Concorde, puis franchit la Seine et arriva aux Tuileries par la place du Carrousel. La multitude sur ce point était si compacte, que Napoléon, ne pouvant la traverser, fut littéralement porté jusqu'au palais. Napoléon avait traversé une assez grande partie de Paris pour juger quels étaient les sentiments de la population. « L'accueil fait par les Parisiens à l'empereur, » a dit une des personnes qui l'accompagnaient, en parlant de ce que l'on avait pu remarquer depuis la barrière jusqu'aux Tuileries, « ne répondit point à notre attente. Des cris multipliés de *vive l'empereur!* le saluèrent à son passage, mais ils n'offraient pas le caractère d'unanimité et de frénésie qui l'avait accompagné du golfe Juan aux portes de Paris. »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Les Cent-Jours (20 mars 1815—28 juin 1815).

On a donné le nom de Cent-Jours à l'empire éphémère que Napoléon tenta de relever. Du 20 mars, jour de sa rentrée aux Tuileries, au 28 juin, date de la réinstallation définitive des Bourbons, il y a cent jours. Les causes qui avaient préparé la rentrée de Napoléon sont la gloire dont il avait ébloui la France, la défiance contre les Bourbons, la crainte de voir enlever aux acquéreurs les biens qu'ils avaient achetés, tristes dépouilles du clergé et de la noblesse. Nous pourrions ajouter l'imprévoyance des puissances, qui, après avoir détrôné l'empereur, l'avaient placé à l'île d'Elbe et semblaient le convier à saisir la première occasion pour tenter un soulèvement dans l'Etat qu'il avait si longtemps dominé.

§ I. *Actes de l'empereur à l'intérieur.*

Pour apprécier les dispositions des différents partis à l'égard de Napoléon, il faut distinguer dans l'ensemble d'un peuple la tête qui pense, dirige, des bras qui agissent et qui, quelquefois saisis par une force musculaire, se livrent à des actes désordonnés et entraînent la volonté. On peut dire que la masse de la nation, cette partie

Digitized by Google

qui ne pense point, qui n'a pas d'idée, était tout entière à Napoléon; celle, au contraire, qui pensait, qui réfléchissait, qui voulait un progrès régulier et durable, était contre lui.

Les habitants des campagnes, trop longtemps éblouis par les bulletins de la grande armée, se persuadaient que Napoléon rendrait à la France ses grandes limites, son immense influence au dehors, en un mot toute sa prépondérance sur l'Europe. Cette partie de l'armée qui est sans intelligence, le soldat, le sous-officier ambitieux, beaucoup d'officiers inférieurs qui ne connaissaient d'autre loi que la force de leurs épées, étaient pour Napoléon. Mais la partie intelligente de l'armée, les maréchaux, les généraux, n'étaient point pour lui. « Les généraux, sur toute ma route, dit Napoléon, se montrèrent incertains et de mauvaise grâce, si même ils ne se montrèrent hostiles; ils ne firent que céder à l'impulsion de leurs soldats. » Le maréchal Macdonald et le général Maison essayèrent de le combattre. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, à Orléans, voulut aussi maintenir ses troupes dans l'obéissance; sa vie fut un moment en danger. Les événements de Grenoble étaient déjà connus lorsque les maréchaux Oudinot, Masséna et Jourdan protestaient, dans des adresses à Louis XVIII, de leur dévouement et de leur fidélité; le général Decaen les imitait le 12 mars; le 15, les généraux Rapp, Miollis et Belliard offraient leurs services à la cour; le 19, au moment même où le roi se disposait à quitter les Tuileries, il recevait une adresse semblable du général Letort, tué le 15 juin suivant en avant de Fleurus. Le même jour, un des maréchaux écrivait à Louis XVIII : « Sire, je

Digitized by Google

» suis un vieux soldat invalide, mais que Votre Majesté » me confie un mousquet et j'aurai encore assez de forces » pour marcher contre l'ennemi de mon pays. » Nous citerons encore Napoléon : « Si les Bourbons, a-t-il dit, » ont eu à se plaindre de la complète désertion du soldat » et du peuple, certes ils n'ont pas le droit de reprocher » le manque de dévouement et de fidélité aux princi- » paux de l'armée. Tous ont fait leur devoir; mais ils » ne pouvaient rien contre le torrent de l'opinion, et » personne n'avait bien calculé les sentiments de la masse » et l'élan de la nation. »

Dans l'ordre civil, Napoléon n'avait guère que les hommes sans instruction. Les royalistes constitutionnels, dont La Fayette pouvait alors être regardé comme le chef, le repoussaient, le traitaient de tyran détestable qui avait amoncelé des ruines sur notre patrie. Demeuré étranger au gouvernement pendant l'empire, La Fayette avait paru à la cour pendant la Restauration.

Lorsqu'on annonça la marche triomphale de Napoléon à travers la France, La Fayette offrit de se mettre à la tête de la garde nationale et de marcher à la rencontre de l'empereur : « Je voulais, dit-il, opposer une grande » force morale à la force physique déjà décidée par Bo- » naparte. J'ajoutai qu'il serait prudent d'écarter les ne- » veux du roi et de n'employer que son cousin, M. le » duc d'Orléans, le seul prince populaire. Mon avis n'ex- » cita que de l'effroi et du soupçon. Châteaubriand pro- » posa de nous ranger tous autour du roi pour y être » égorgés, afin que notre sang devînt une semence d'où » renaîtrait un jour la monarchie. Benjamin Constant se » mit à rire du dédommagement qu'on nous offrait. »

Digitized by Google

Les royalistes, se trouvant pris entre deux feux, entre la royauté du duc d'Orléans et l'empire, aimaient encore mieux voir l'empereur obéi un moment, que de voir le trône usurpé par la branche cadette, qui, une fois au pouvoir, pouvait y rester longtemps.

Cependant le parti constitutionnel faisait tout ce qui dépendait de lui pour abattre Napoléon. Le 20 mars, le jour même de l'entrée de Napoléon à Paris, Benjamin Constant publiait un article où il disait : « Du côté du » roi sont la liberté constitutionnelle, la sûreté et la paix ; » du côté de Bonaparte, la servitude, l'anarchie et la » guerre. »

Les royalistes purs, en minorité parce qu'on ne savait pas apprécier leurs principes, se virent bientôt débordés dans toutes les provinces. Louis XVIII, que nous avons vu quitter Paris la nuit du 19 au 20 mars, était arrivé le soir à Abbeville, qu'il fut bientôt obligé de quitter, parce qu'il courait risque d'être enveloppé par les troupes de Champagne et de Lorraine, ralliées au drapeau tricolore. Il se hâta de se retirer à Lille, ville forte, dont la garde nationale lui était parfaitement dévouée ; mais malheureusement la troupe n'ayant pas les mêmes dispositions, menaçant même de se révolter, Louis XVIII ne voulut pas s'exposer à un combat incertain pour sa personne ; il quitta la ville et gagna la Belgique, espérant de là se rendre à Dunkerque, place qu'il était plus facile de défendre. Heureusement pour lui il ne put réaliser ce dessein ; car s'il se fût trouvé à Dunkerque, il eût probablement été obligé de passer en Angleterre, ce qui eût rendu son retour en France plus difficile. Le roi se retira à Gand, et vit accourir auprès de sa personne une multi-

Digitized by Google

tude de nobles personnages et de constitutionnels modérés, qui voyaient la liberté personnifiée en lui. S'il eût été en Angleterre, il est probable que ce concours n'aurait pas eu lieu, et que certaines combinaisons que nous verrons se produire auraient réussi.

Le parti royaliste était malheureux partout; le duc de Bourbon, que Louis XVIII avait envoyé du côté de la Vendée, y avait trouvé de la sympathie, mais ce n'était pas cet élan qu'il avait espéré rencontrer. Le roi avait compté sur l'active coopération du maréchal Augereau, commandant général des troupes de l'Ouest; et cet officier supérieur qui, en 1814, avait travaillé à la défection de Lyon et avait dit de Napoléon : *Le lâche n'a pas su mourir en soldat;* cet homme que Napoléon avait qualifié de traître dans sa proclamation adressée à l'armée en rentrant en France, voulut se faire pardonner sa faute à force de bassesses.

Après quelques jours, l'Ouest ne présenta plus de difficulté sérieuse. Bordeaux, Toulouse et Marseille firent une plus longue résistance. Il y avait à Bordeaux une femme héroïque qui sut, par sa présence, exciter l'enthousiasme général. La duchesse d'Angoulême, qui avait accompagné son époux à Bordeaux, était restée dans cette ville quand le duc d'Angoulême s'était rendu, d'après l'ordre du roi, à Marseille, pour y conserver le pays à la cause royale. Elle lui avait dit : « Maintenez le Lan» guedoc et la Provence dans le devoir, je me charge de » garder Bordeaux et les départements voisins. » Elle fit en effet les plus honorables efforts pour tenir à sa parole. Le jour, elle parcourait la ville et le port, surveillait la formation et l'équipement des corps de volon-

Digitized by Google

taires; la nuit, elle prenait connaissance de tous les rapports et écrivait les réponses et les ordres nécessaires.

Le général Clausel, envoyé pour se rendre maître de Bordeaux au nom de l'empereur, vit comme partout les troupes voler à sa rencontre pour se soumettre. La citadelle de Blaye arbora le drapeau tricolore et envoya des soldats au général. Lorsque Clausel eut dans Bordeaux des relations assez fidèles, et qu'il fut sûr de la soumission de la garnison, il demanda à parlementer afin d'épargner des malheurs à la cité. De Martignac, depuis si célèbre comme ministre, lui fut envoyé : « Mes mesures, dit le général Clausel, sont prises pour occuper » Bordeaux sans tirer un coup de fusil, et j'y serais déjà » entré si je ne désirais faciliter à la nièce du roi une » retraite qui ne sera peut-être pas sans embarras et sans » danger lorsque le drapeau tricolore flottera sur la » ville. »

Afin de s'assurer par elle-même des dispositions des troupes, la duchesse voulut visiter toutes les casernes, aller dans tous les forts, interroger officiers et soldats. Partout elle rencontra un silence glacial. Convaincue alors que, loin de pouvoir compter sur les troupes, elle les aurait contre elle, elle ne voulut pas exposer Bordeaux aux chances d'une ruine certaine; elle parut enfin au milieu de la garde nationale réunie, où elle causa un vif enthousiasme qu'elle parvint à calmer :

« Je viens, s'écria-t-elle d'une voix forte, vous de» mander un nouveau sacrifice, un nouveau serment! » Jurez-vous de m'obéir dans tout ce que je vous de» manderai? — Nous le jurons!!! — Eh bien! je vous » commande de ne plus songer à combattre. D'après ce

Digitized by Google

» que je viens de voir, toute résistance est inutile. Con-
» servez au roi des sujets fidèles pour des temps plus
» heureux. »

La duchesse envoya alors au général Clausel pour lui dire que la ville lui serait remise. Pour montrer qu'il en était le maître, Clausel fit un signal auquel les différents forts répondirent. Lorsque la duchesse d'Angoulême se sépara des généraux qui l'avaient accompagnée depuis le matin, elle leur dit qu'elle comptait sur eux pour garantir les habitants contre toute réaction : « Nous le ju-
» rons! s'écrièrent les généraux en levant la main. —
» Je ne vous demande pas de serments, répliqua-t-elle
» avec un geste de pitié dédaigneux; on m'en a fait as-
» sez, je n'en veux plus. C'est un ordre que vous donne
» la nièce de votre roi : Obéissez. » Les généraux s'in-clinèrent.

La duchesse quitta Bordeaux le 1er avril et se dirigea sur la côte d'Espagne, d'où elle se rendit ensuite en Angleterre.

De Vitrolles ne fut guère plus heureux à Toulouse, dont il fit une nouvelle capitale du royaume. Il s'empara de l'administration civile et militaire, créa un *Moniteur* et correspondit avec les vingt-sept préfets qui n'avaient pas reconnu Napoléon. Il exerça ce pouvoir jusqu'au 3 avril. Le général Laborde ayant reçu l'ordre de s'avancer à la rencontre d'un corps qui marchait contre Toulouse, fit cause commune avec lui; Toulouse fut alors soumis. De Vitrolles, étant tombé entre les mains des troupes, fut transporté à Paris.

Le duc d'Angoulême, suivant le plan préparé par Vitrolles, avait réuni les troupes de Marseille et des villes

Digitized by Google

environnantes, pour se porter sur Grenoble et sur Lyon, dont on croyait pouvoir s'emparer facilement. Les généraux Ernouf et Loverdo, chargés d'occuper Grenoble, ville qui paraissait devoir être facilement subjuguée, parce qu'elle était destituée de garnison, devaient, pour y arriver, traverser des défilés avec des troupes mal disposées et des volontaires dévoués, mais peu exercés au feu. Ils furent battus et contraints de se retirer. Le duc d'Angoulême, chargé de l'opération dirigée contre Lyon, remonta sans obstacle le Rhône jusqu'à Montélimart, où il fut arrêté et de plus abandonné par une partie de ses troupes. Forcé de reculer jusqu'à Valence, il se vit bientôt obligé de capituler. Pendant qu'une multitude de volontaires sortis de la Bourgogne et du Lyonnais le poussaient en avant, le général Gilly souleva les régiments qui étaient à Nîmes et dans les places voisines et vint lui couper la retraite. Pris ainsi entre deux feux, réduit aux seuls volontaires, le duc d'Angoulême capitula. Le général Grouchy n'ayant pas voulu ratifier la capitulation, écrivit à Napoléon pour lui demander ce qu'il devait faire du prince. L'empereur répondit de le conduire à Cette et de l'y embarquer.

Napoléon était vainqueur partout, mais c'était uniquement la force matérielle qui avait triomphé. Il sentait si bien qu'il ne pouvait régner avec cette force, que toute son application fut de gagner tous les partis, les royalistes, les républicains et les constitutionnels. Tous les royalistes furent amnistiés; le général d'Aultanne, chef d'état-major du duc d'Angoulême pendant la campagne de ce prince sur Lyon, n'eut que quinze jours d'arrêts. Plusieurs légitimistes connus conservèrent des commandements supérieurs dans l'armée.

Digitized by Google

Le pouvoir de Napoléon, auparavant si grand, était alors tellement débile, que les communications avec Gand se faisaient chaque jour. On répandait dans toutes les grandes villes une multitude de proclamations pour rappeler les Français à la fidélité. Lainé pouvait impunément écrire et publier « qu'il invitait tous les citoyens, au nom de la nation, à ne pas payer l'impôt au tyran et à l'usurpateur, et qu'il restait à Bordeaux aux ordres de M^me^ la duchesse d'Angoulême, pour y conserver l'union et la liberté de la France, et qu'il ne serait jamais soumis à Napoléon. » Le comte de Kergorlay exprimait les mêmes sentiments en termes plus énergiques encore ; et tout cela se passait en présence d'un pouvoir indulgent comme la faiblesse, au mépris d'une légalité impossible dans un temps de crise.

La composition du ministère sembla se ressentir de cette prétendue conciliation. Le *Moniteur* du 21 annonça la nomination de Cambacérès au ministère de la justice, celles du duc de Gaëte (Gaudin) au ministère des finances, du comte Mollien au ministère du trésor, du prince d'Eckmühl à la guerre, du duc Decrès à la marine, et du duc d'Otrante à la police.

Les deux derniers ministres furent vus avec une extrême défaveur, surtout Fouché, dont la trahison était connue de tout le monde. Cet intrigant ayant failli être arrêté dans les derniers jours de la Restauration, s'en prévalut auprès de l'empereur et eut même l'audace de donner comme bonapartiste l'intrigue qu'il avait formée en faveur du duc d'Orléans. Le ministère de l'intérieur, refusé par Molé, fut accepté par Carnot, dont le nom était cher aux républicains. Le duc de Vicence, après

Digitized by Google

avoir refusé longtemps le portefeuille des affaires étrangères qu'il traitait de sinécure, finit par l'accepter.

Cependant les différents corps de l'Etat, présentés à Napoléon, lui faisaient quelquefois entendre de dures vérités. Le conseil d'Etat tout entier, excepté Molé, d'Hauteville et de Gérando, signèrent une adresse républicaine presque subversive de tout gouvernement sage. En voici un passage :

« L'empereur, en montant sur le trône où le peuple » l'avait élevé, rétablit donc le peuple dans ses droits les » plus sacrés. Il ne faut que rappeler à leur exécution » les décrets des assemblées représentatives sanctionnés » par la nation; il revient régner par le seul principe de » légitimité que la France ait reconnu et consacré depuis » vingt-cinq ans, et auquel toutes les autorités s'étaient » liées par des serments dont la volonté du peuple au- » rait pu seule les dégager.

» L'empereur est appelé à garantir de nouveau dans » des institutions (et il en a pris l'engagement dans ses » proclamations au peuple et à l'armée), tous les prin- » cipes libéraux, la liberté individuelle et l'égalité des » droits, la liberté de la presse et l'abolition de la cen- » sure, la liberté des cultes, le vote des contributions et » des lois par les représentants de la nation légalement » élus, les propriétés nationales de toute origine, l'indé- » pendance et l'inamovibilité des tribunaux, la respon- » sabilité des ministres et de tous les agents du pou- » voir. »

L'empereur répondit :

« Les princes sont les premiers citoyens de l'Etat; » leur autorité est plus ou moins étendue, selon l'intérêt

Digitized by Google

» des nations qu'ils gouvernent. La souveraineté elle-
» même n'est héréditaire que parce que l'intérêt des peu-
» ples l'exige. Hors de ces principes, je ne connais pas
» de légitimité.

» J'ai renoncé aux idées du grand empire dont, de-
» puis quinze ans, je n'avais encore que posé les bases;
» désormais le bonheur et la consolidation de l'empire
» français seront l'objet de toutes mes pensées. »

Napoléon courba la tête, cherchant un appui hors de son génie, comme s'il était possible à un homme d'exister en dehors de son caractère.

Toutes les têtes libérales de l'époque cherchant à lui souffler leurs idées, et lui-même se montrant disposé à les accepter, il consentit à avoir une longue conversation avec Benjamin Constant, qui nous en a conservé les traits principaux dans ses Mémoires sur les Cent-Jours.

« La nation s'est reposée douze ans de toute *agitation* politique, et depuis un an elle se repose de la guerre; ce double repos lui a rendu un besoin d'activité. Elle veut ou croit vouloir une tribune et des assemblées; elle ne les a pas toujours voulues. Elle s'est jetée à mes pieds, quand je suis arrivé au gouvernement; vous devez vous en souvenir, vous qui essayâtes de l'opposition. Le goût des constitutions, des débats, des harangues paraît revenir... Cependant ce n'est que la minorité qui le veut, ne vous y trompez pas. Le peuple, ou la multitude si vous aimez mieux, ne veut que moi. Ne l'avez-vous pas vue cette multitude se pressant sur mes pas, se précipitant du haut des montagnes, m'appelant, me cherchant, me saluant? A ma rentrée de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré... Je ne suis pas seu-

Digitized by Google

lement, comme on l'a dit, l'empereur des soldats, je suis aussi celui des paysans, des plébéiens de la France... Aussi, malgré le passé, vous voyez le peuple revenir à moi; il y a sympathie entre nous. Je n'ai qu'à faire un signe, ou plutôt détourner les yeux, les nobles seront massacrés dans toutes les provinces. Ils ont si bien manœuvré depuis six mois!... Mais je ne veux pas être le roi d'une jacquerie. S'il y a des moyens de gouverner par une constitution, à la bonne heure... J'ai voulu l'empire du monde, et, pour me l'assurer, un pouvoir sans bornes m'était nécessaire. Pour gouverner la France seule, il se peut qu'une constitution vaille mieux... Voyez donc ce qui vous est possible. Apportez-moi vos idées. Des élections libres? des discussions politiques? des ministres responsables? la liberté? Je veux tout cela; la liberté de la presse surtout; l'étouffer, c'est absurde; je suis convaincu sur cet article. Je suis l'homme du peuple; si le peuple veut réellement la liberté, je la lui dois; j'ai reconnu sa souveraineté, il faut que je prête l'oreille à ses volontés, même à ses caprices. Je n'ai jamais voulu l'opprimer pour mon plaisir; j'avais de grands desseins, le sort en a décidé; je ne suis plus un conquérant, je ne puis plus l'être. Je sais ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Je n'ai plus qu'une mission, relever la France et lui donner un gouvernement qui lui convienne... Je ne hais point la liberté, je l'ai écartée lorsqu'elle obstruait ma route; mais je la comprends, j'ai été nourri dans ses pensées... Aussi bien l'ouvrage des quinze années est détruit, il ne peut se recommencer : il faudrait vingt ans et deux millions d'hommes à sacrifier... D'ailleurs je désire la paix, et je ne l'obtiendrai qu'à force

Digitized by Google

de victoires. Je ne veux pas vous donner de fausses espérances; je laisse dire qu'il y a des négociations, et il n'y en a point. Je prévois une lutte difficile, une longue guerre. Pour la soutenir, il faut que la nation m'appuie; en récompense, elle exigera de la liberté, elle en aura... La situation est neuve, je ne demande pas mieux que d'être éclairé. Je vieillis, l'on n'est plus à quarante-cinq ans ce que l'on était à trente. Le repos d'un roi constitutionnel peut me convenir... Il conviendra plus sûrement encore à mon fils. »

Napoléon tenait surtout à rallier la France à ses idées et à se plier lui-même aux pensées des faiseurs de l'époque, parce que, sentant que l'Europe entière allait l'attaquer, il avait besoin d'un appui, quelle qu'en fût la fragilité.

Les puissances n'avaient attendu ni ses communications, ni ses agressions pour le mettre hors la loi. A peine informés du débarquement de Napoléon et des progrès qu'il faisait en France, les plénipotentiaires réunis à Vienne firent paraître la déclaration suivante :

« Les puissances qui ont signé le traité de Paris, réu-
» nies en congrès à Vienne, informées de l'évasion de
» Napoléon Bonaparte et de son entrée à main armée en
» France, doivent à leur propre dignité et à l'intérêt de
» l'ordre social, une déclaration solennelle des senti-
» ments que cet événement leur a fait éprouver.

» En rompant ainsi la convention qui l'avait établi à
» l'île d'Elbe, Bonaparte a détruit le seul titre légal au-
» quel son existence se trouvait attachée. En reparaissant
» en France avec des projets de trouble ou de boulever-
» sement, il s'est privé lui-même de la protection des

Digitized by Google

» lois et a manifesté, à la face de l'ennemi, qu'il ne sau-
» rait y avoir ni paix, ni trève avec lui.

» Les puissances déclarent en conséquence que Napo-
» léon Bonaparte s'est placé hors des relations civiles et
» sociales, et que, comme ennemi et perturbateur de la
» paix du monde, il s'est livré à la vindicte publique.

» Elles déclarent en même temps qu'elles emploieront
» tous les moyens et réuniront tous leurs efforts pour ga-
» rantir l'Europe de tout attentat qui menacerait de re-
» plonger le peuple dans les désordres et les malheurs
» des révolutions.

» Et quoique intimement persuadés que la France
» entière, se ralliant autour de son souverain légitime,
» fera incessamment tomber dans le néant cette dernière
» tentative d'un délire criminel et impuissant, tous les
» souverains de l'Europe, animés des mêmes sentiments
» et guidés par les mêmes principes, déclarent que si,
» contre tout calcul, il pouvait résulter de cet événement
» un danger réel quelconque, ils seraient prêts à donner
» au roi de France et à la nation française, ou à tout
» autre gouvernement attaqué, dès que la demande en
» serait formée, les secours nécessaires pour rétablir la
» tranquillité publique, et à faire cause commune contre
» tous ceux qui entreprendraient de la compromettre. »

Cet acte, signé le 13 mars, fut suivi le 25 du même mois d'un traité par lequel l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche stipulaient « que les alliés réuniraient toutes les forces de leurs Etats respectifs pour maintenir les dispositions du traité du 30 mai, ainsi que celles arrêtées par le congrès de Vienne, dans le but de les garantir contre toute atteinte, particulièrement contre les desseins

Digitized by Google

de Napoléon Bonaparte. A cet effet, elles s'engageaient à diriger tous les efforts contre lui et contre ceux qui se seraient déjà ralliés à sa faction, ou qui s'y réuniraient dans la suite, afin de les mettre hors d'état de troubler à l'avenir la tranquillité et la paix générale (art. 1er). Elles s'obligeaient à tenir constamment en campagne sept cent cinquante mille hommes au complet, y compris pour le moins un dixième de cavalerie et une juste proportion d'artillerie (art. 2). Elles ne devaient poser les armes que d'un commun accord, et seulement lorsque l'objet de la guerre désigné en l'article 1er aurait été atteint (art. 3). Toutes les puissances devaient être invitées à accéder au traité (art. 7). S. M. T. C. serait spécialement engagée à y donner son adhésion (art. 8). »

Six jours après ce traité (le 21 mars), les grandes puissances arrêtaient le nombre de soldats qu'elles devaient précipiter sur notre infortunée patrie. Trois armées devaient être mises sur pied : la première de trois cent quarante-quatre mille hommes, sous le commandement du prince de Schwartzenberg ; la seconde de deux cent cinquante mille hommes, commandée par le duc de Wellington et par le feld-maréchal Blücher ; la troisième de deux cent mille hommes, fournie par la Russie et commandée par Alexandre en personne. C'étaient sept cent quatre-vingt-quatorze mille soldats qui devaient se mettre une seconde fois en marche sur Paris.

Afin de se réserver l'avenir, les alliés, qui avaient d'abord déclaré ne vouloir agir que de concert avec Louis XVIII, revinrent sur ce dessein. L'Angleterre et l'Autriche publièrent des déclarations dans lesquelles

Digitized by Google

elles disaient n'avoir pas la volonté d'imposer à la France un gouvernement particulier.

La maison d'Autriche désirait en secret l'élévation du roi de Rome sur le trône impérial de France, avec Marie-Louise pour régente. C'est dans ce sens que Vincent et Boudiakin, chargés d'affaires de l'Autriche et de la Russie, retenus à Paris sans passeports depuis l'arrivée de Napoléon dans cette capitale, s'en expliquèrent dans des entretiens particuliers.

Pour prévenir une lutte qui ne pouvait être que désastreuse, Napoléon se hâta d'écrire à tous les souverains une lettre qui ne parlait que de paix.

Cette lettre, dans laquelle Napoléon s'était fait si petit, demeura sans réponse ; aucun souverain ne voulut même la recevoir. Après avoir promis que la paix ne serait pas troublée, Napoléon publia le 14 avril dans le *Moniteur* un rapport extrêmement alarmant du duc de Vicence, ministre des affaires étrangères.

« Des symptômes alarmants se manifestent de tous les » côtés à la fois. Un inconcevable système menace de » prévaloir chez les puissances, celui de se disposer au » combat sans admettre d'explication préliminaire avec » la nation qu'elles paraissent vouloir combattre.

» Il était réservé à l'époque actuelle de voir une so- » ciété de monarques s'interdire simultanément tout rap- » port avec un grand Etat et fermer l'accès à ses ami- » cales assurances. Les courriers expédiés de Paris pour » les différentes cours n'ont pu arriver à leur destina- » tion. L'un n'a pu dépasser Strasbourg ; un autre, ex- » pédié en Italie, a été obligé de revenir de Turin ; un » troisième, destiné pour Berlin et le Nord, a été arrêté

Digitized by Google

» à Mayence et maltraité par le commandant prussien. » Ses dépêches ont été saisies.

» Lorsqu'une barrière presque impénétrable s'élève » ainsi entre le ministère français et ses agents au-de- » hors, entre le cabinet de Votre Majesté et celui des au- » tres souverains, ce n'est plus, Sire, que par les actes » publics des gouvernements étrangers qu'il est permis » à votre ministère de juger leurs intentions.

» En Angleterre des ordres sont donnés pour aug- » menter les forces britanniques tant sur terre que sur » mer. Ainsi la nation française doit être de tous côtés » sur ses gardes : elle peut craindre une agression con- » tinentale, et en même temps elle doit surveiller toute » l'étendue de ses côtes contre la possibilité d'un débar- » quement.

» En Autriche, en Russie, en Prusse, dans toutes les » parties de l'Allemagne et en Italie, partout enfin, on » voit un armement général.

» Dans les Pays-Bas, un convoi de sept cent vingt » hommes et de douze officiers, prisonniers français re- » venant de Russie, a été arrêté du côté de Tirlemont.

» Sur tous les points de l'Europe à la fois on se dis- » pose, on s'arme, on marche, ou bien on est prêt à mar- » cher. »

La publication de ce manifeste avait eu surtout pour but de soulever la nation. Les agents du pouvoir appelèrent aux armes tous les citoyens capables de les porter. Beaucoup répondirent à cet appel, mais bien peu l'auraient entendu s'ils n'avaient craint d'être poursuivis. La Lorraine, citée comme l'une des provinces où le patriotisme se montra le plus ardent, eût fourni un très petit

Digitized by Google

nombre de volontaires, sans la conscription forcée. Nous avons été témoin de ce qui se passait dans ce pays, nous pouvons l'affirmer. Il y eut sans doute des démonstrations, des fédérations qui effrayèrent non-seulement les citoyens paisibles, mais le pouvoir lui-même. Vingt-cinq mille ouvriers du faubourg Saint-Antoine voulurent défiler devant Napoléon et lui présenter une adresse pour demander des armes.

Napoléon, malgré le danger auquel il se sentait exposé, ne voulut cependant pas donner d'armes à ces fédérés. Fidèle à son système, il compta sur son armée et repoussa le seul appui qui peut-être eût prolongé son pouvoir, celui de l'exaltation des passions populaires; appui dangereux, le seul cependant qu'il pût employer avec quelque chance de succès dans la situation où il se trouvait.

Tous les partis attendaient avec une extrême impatience l'acte additionnel ou la constitution qui devait modifier celle de l'empire. Lorsque Benjamin Constant présenta le projet de constitution rédigé sur les bases d'une liberté assez large, Napoléon se révolta contre la tyrannie de l'opinion et ne voulut pas céder. Aussi son acte additionnel ne fut que la constitution de l'empire, à laquelle on donna un vernis de liberté.

Malgré la promesse de soumettre l'acte additionnel à l'assemblée générale du Champ-de-Mai, Napoléon le publia le 24 avril. La publication de cet acte causa le plus vif mécontentement parmi les prôneurs de liberté. Afin de leur imposer silence, l'empereur recourut à son système, qui consistait à soumettre sa constitution à la sanction de la nation et à agir de manière qu'il y eût le moins

Digitized by Google

possible de votes négatifs. Un registre fut ouvert dans les mairies pour que chacun pût écrire *oui* ou *non*. Il y eut quatre mille sept cent quatre-vingt-douze voix contre, et un million cinq cent trente-cinq mille cinq cent trente-sept voix pour la nouvelle constitution. Si l'on retranchait le vote de l'armée, celui de tous les employés du gouvernement, obligés de voter pour l'empereur, il resterait un très petit nombre de voix indépendantes en sa faveur. La masse demeura, comme on voit, indifférente et attendit l'avenir.

Le 3 juin les Chambres s'ouvrirent. La Chambre des représentants manifesta dès le début son hostilité ou plutôt sa défiance envers l'empereur; elle choisit à une grande majorité pour son président Lanjuinais, qu'on savait ennemi de Napoléon et attaché à la maison de Bourbon. Le 6 juin, Dupin aîné, jeune avocat alors, émit la proposition de ne point prêter le serment prescrit seulement par l'acte du prince et non consenti par la nation. Boulay de la Meurthe répondit avec vivacité : « Il faut » parler avec franchise et dire la vérité. Il existe en » France deux partis : l'un qui est le parti national, car » il comprend la grande masse du peuple et ne stipule » que pour l'honneur et l'indépendance de la France; » l'autre qu'on peut appeler la faction de l'étranger. »

La motion fut écartée, mais elle ne produisit pas moins une profonde sensation. C'est le lendemain que Napoléon ouvrit solennellement les Chambres.

« Depuis trois mois, dit-il, les circonstances et la con- » fiance du peuple m'ont revêtu d'un pouvoir illimité; » aujourd'hui s'accomplit le devoir le plus pressant de » mon cœur; je viens commencer la monarchie consti- » tutionnelle.

Digitized by Google

» Les hommes sont trop impuissants pour assurer l'a-
» venir; les institutions seules fixent les destinées des
» nations. Nos constitutions sont éparses; une de nos
» plus importantes occupations sera de les réunir dans
» un seul cadre et de les coordonner dans une seule
» pensée. Ce travail recommandera l'époque actuelle aux
» générations futures.

» Une coalition formidable de rois en veut à notre in-
» dépendance; ses armées arrivent sur nos frontières.

» La frégate la *Melpomène* a été attaquée et prise dans
» la Méditerranée après un combat sanglant contre un
» vaisseau anglais de soixante-quatorze. Le sang a coulé
» en pleine paix.

» Il est possible que le premier devoir du prince m'ap-
» pelle bientôt à la tête des enfants de la nation pour
» combattre pour la patrie. L'armée et moi nous ferons
» notre devoir.

» Vous, pairs et représentants, donnez à la nation
» l'exemple de la confiance, de l'énergie et du patrio-
» tisme; et, comme le sénat du grand peuple de l'anti-
» quité, soyez décidés à mourir plutôt que de survivre
» au déshonneur et à la dégradation de la France. La
» cause sainte de la patrie triomphera. »

De telles paroles, adressées à une grande assemblée par un homme tant de fois victorieux qui allait entreprendre une périlleuse campagne, semblaient devoir lui obtenir une réponse flatteuse; mais dans les deux Chambres on s'était entendu pour lui donner plutôt des leçons que des compliments. Napoléon les subit.

Après cette audience donnée aux Chambres, Napoléon forma un conseil de gouvernement pour diriger les af-

Digitized by Google

faires pendant qu'il se trouverait sur le sol étranger. Ce conseil était composé de Joseph, président; de Lucien; des huit ministres : Cambacérès, Carnot, Caulaincourt, Davoust, Decrès, Fouché, Gaudin et Mollien, et des quatre ministres d'Etat : Boulay (de la Meurthe), Defermon, Merlin (de Douai) et Regnault (de Saint-Jean-d'Angely).

Caulaincourt aurait mieux aimé se trouver à l'armée, mais Napoléon sentant bien tout ce qu'il laissait d'ennemis derrière lui, répondit : « Si je ne vous laissais pas » à Paris, sur qui pourrais-je compter! » Il savait que dans le conseil même qu'il constituait, il avait un adversaire redoutable; c'était Fouché, dont les trahisons lui étaient manifestes, mais qu'il n'osa condamner. Il voulut attendre une victoire pour le faire disparaître au milieu du bruit de son triomphe, et cette victoire n'arriva point.

Fouché s'était, en 1814, lié d'une manière assez particulière avec Metternich. Aussi fut-on fort surpris à Vienne de le savoir ministre de la police de Napoléon. Convaincu que sa haine bien connue contre l'empereur ne lui permettrait pas de le servir fidèlement, le chef du cabinet autrichien, pour se mettre en relation avec lui, lui envoya un agent secret qui fut connu de Napoléon.

De ces intrigues il faillit sortir un ordre de choses qui eût peut-être sauvé l'empire. Werner déclara positivement à Chaboulon que le prince de Metternich acceptait le roi de Rome pour empereur des Français.

La nouvelle qu'on acceptait l'empire de son fils et la régence de Marie-Louise remplit de confiance Napoléon, et lui persuada que ses adversaires avaient déjà peur de

Digitized by Google

lui. Tous les grands qui l'environnaient, ne partageant pas sa confiance, le pressaient vivement d'agir pour obtenir ce résultat si désirable pour la France et pour la dynastie impériale. L'empereur étonné s'écria : « Quoi, » Messieurs, vous accepteriez une Autrichienne pour ré» gente! vous voudriez réduire la France à cet état d'a» baissement! Je n'y consentirai jamais, ni comme père, » ni comme époux, ni comme citoyen. Ma femme serait » le jouet de tous les partis, mon fils malheureux, et la » France humiliée sous le joug de l'étranger. »

Napoléon, voulant demeurer à la tête de l'armée française quoi qu'il en pût coûter à la France et à lui-même, repoussa la régence et alla mourir sur le rocher de Sainte-Hélène. Telle est la destinée des grandes ambitions, de périr par où elles ont péché.

Napoléon ayant repoussé la seule voie d'accommodement qui lui restât, n'avait plus que la guerre; il se disposa à la faire. Avant d'en exposer le plan, les préparatifs et les différentes phases, nous devons porter un instant nos regards sur la famille royale retirée alors à Gand.

Quand Louis XVIII avait été contraint de quitter la France, il s'était fixé en Belgique, parce qu'il était sur nos frontières, qu'il entretenait ainsi des relations faciles avec les Français dévoués à sa cause, et qu'il pouvait au premier revers de l'empereur rentrer dans son royaume et y faire reconnaître son autorité. Il avait tenu à conserver une cour, à maintenir son ministère, à se voir environné d'un grand nombre de Français.

Louis XVIII avait éloigné de ses conseils, même en exil, les hommes d'un royalisme pur; il voulait rassurer

Digitized by Google

surtout le parti constitutionnel. Un grand nombre d'hommes modérés, ennemis du despotisme, arrivèrent successivement à Gand. L'un des plus importants, quoiqu'il marquât peu alors, fut Guizot, qui cependant était demeuré attaché au ministère de l'intérieur depuis la rentrée de Napoléon. Ami sincère d'une liberté qu'il comprenait peu et qu'il croyait compatible avec le progrès, Guizot, voyant le despotisme impérial renaître aussi puissant qu'après les désastres de 1814, quitta Paris et se retira aussi à Gand, voyage qui a été dans la suite pour lui un vif sujet de blâme. Il y arriva dans un moment où la cour fugitive se trouvait divisée sur les institutions françaises. La charte, attaquée par une partie des courtisans de Louis XVIII, défendue par les autres, semblait devoir être sacrifiée. Guizot défendit la charte avec chaleur et puisa plus tard dans cette circonstance un motif justificatif de son voyage. Il dit que s'il était allé à Gand, ce n'était pas pour se mettre au service de l'étranger, mais pour défendre les libertés de cette France que quelques brouillons voulaient asservir.

Les royalistes formèrent à Gand un *Moniteur* célèbre, où les principes libéraux étaient défendus concurremment avec les droits de la légitimité. Guizot, Bertin, du *Journal des Débats*, en étaient les principaux rédacteurs. Les ministres de la petite cour correspondaient en secret avec des agents en France et avec les puissances étrangères, qui reconnaissaient toujours Louis XVIII comme le seul roi de France. Elles l'eussent bientôt abandonné si Napoléon eût triomphé. Mais ce fameux guerrier, ce puissant génie de la guerre, allait tomber sous les coups du léopard britannique.

Digitized by Google

§ II. *Waterloo.*

A peine rentré en France, Napoléon avait reporté toute son attention sur l'armée, qu'il se hâta de mettre en état de prendre la campagne. La Restauration ne voulant pas faire la guerre, sentant d'ailleurs la nécessité de donner un peu de repos à cette France qui avait tant souffert dans nos longues luttes contre l'Europe, avait réduit l'armée à deux cent mille sept cent seize hommes, officiers, sous-officiers et soldats. Napoléon savait que cette armée peu nombreuse était composée de troupes valeureuses, des meilleurs soldats et des officiers les plus renommés de l'empire. En quelques jours cette armée fut doublée par d'anciens militaires et par des enrôlés volontaires.

Afin de soutenir ces quatre cent mille hommes destinés à former l'armée active, Napoléon divisa tout le reste de la population virile en deux classes, la première de vingt à quarante ans, et la seconde de quarante à soixante ans. Les premiers, organisés en cent dix-sept bataillons, formaient un effectif de trois cent mille hommes et devaient occuper les places fortes et les défendre. Les autres, formant trois cents bataillons et un effectif de deux millions, devaient défendre chaque commune.

Il ne suffisait point d'avoir enrôlé des hommes, il fallait les armer et les équiper. Tout ce qui savait travailler le bois et le fer fut alors converti en ouvrier d'Etat, pour confectionner, les uns des voitures de transport, les autres les bois des fusils et les affûts des canons, d'autres des lances et des épées. Jamais l'activité n'avait été plus

Digitized by Google

grande. Napoléon, avec son esprit d'ordre, indiquait lui-même où se trouvaient les armes, faisait connaître combien il y en avait dans les dépôts, celles qui avaient besoin de réparation. D'autres ouvriers travaillaient en même temps aux places fortes qu'on relevait; on formait des terrassements autour de Paris et de Lyon. Et, chose étonnante, l'argent ne manqua pas. On a prétendu que Napoléon avait retrouvé des sommes très considérables qu'il avait tenues cachées dans les caves des Tuileries. Il parvint à conclure un emprunt de quarante millions; il y avait plus de cinquante millions dans les caisses de l'Etat, et toute l'argenterie de la couronne estimée plus de six millions.

Malgré sa puissante activité, sentant que tous ses préparatifs ne pourraient être exécutés avant le mois de septembre, Napoléon désirait atteindre sans combat cette époque, où il espérait avoir neuf cent mille hommes bien armés et toutes ses places fortes en état de défense. Mais ses ennemis ne devaient pas lui laisser ce loisir.

La rentrée de Napoléon en France avait produit une profonde sensation en Allemagne. Les peuples d'outre-Rhin, dans leur ardeur insatiable, avaient formé de grands projets d'envahissement, de démembrement et de division territoriale de la France. Le plénipotentiaire de Nassau, en donnant son accession à l'alliance offensive formée contre la France, avait dit :

« La France est entourée d'un triple rang de places » fortes qu'elle n'a acquises ni conquises par des moyens » légitimes, mais que ses intrigues lui ont données dans » le cours du dernier siècle; l'Alsace, particulièrement, » se trouve dans cette catégorie. La paix de Paris en 1814

Digitized by Google

» a été rédigée en des termes préjudiciables à l'Alle-
» magne; si les armées françaises sont défaites une se-
» conde fois, il ne peut plus être question d'une paix
» comme celle de Paris. »

Ce n'était pas là un sentiment personnel à ce général, tous les gouvernements d'Allemagne avaient cette opinion : « Braves Teutons ! s'était écrié le gouverneur des » provinces rhénanes, un pays ainsi livré au désordre » de l'anarchie menacerait l'Europe d'une honteuse dis-» solution, si tous les braves Teutons ne s'armaient contre » lui. Ce n'est pas pour lui rendre des princes dont il ne » veut pas; ce n'est pas dans l'intention de chasser encore » ce guerrier dangereux qui s'est mis à leur place que » nous armons aujourd'hui; c'est pour diviser cette terre » impie que la politique des princes ne peut laisser sub-» sister; c'est pour nous indemniser, par un juste par-» tage de ses provinces, de tous les sacrifices que nous » avons faits depuis vingt-cinq ans pour résister à ses » désordres.

» Guerriers ! cette fois vous ne combattez pas à vos » dépens. La France, dans sa fureur démagogique, a » vendu à vil prix des biens immenses pour rattacher le » peuple à sa cause. Ces biens, qu'on ose appeler natio-» naux, sont illégitimement acquis. Une sage adminis-» tration en ressaisira la masse, et cette masse fournira » enfin de nobles dotations à tous nos braves de tous les » rangs et de tous les mérites. »

Afin de ne pas laisser à la France le temps de se fortifier, Blücher avait traversé le Rhin dès le commencement du mois de juin, et avait rassemblé son corps d'opération en Belgique. Wellington, commandant gé-

Digitized by Google

néral de l'armée britannique, réunissait aussi ses forces composées principalement de Hanovriens, de Hollandais et d'Anglais. L'armée russe s'était, de son côté, mise en mouvement et s'avançait à marches forcées sur le Rhin. L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et l'empereur François II quittaient Vienne pour venir prendre part aux opérations de la guerre.

Dans cette extrémité, Napoléon, contraint de prendre un parti décisif sur le plan de campagne à suivre, eut à choisir entre deux opinions qui s'ouvrirent dans le conseil de guerre convoqué à cet effet. Une partie des généraux, voyant l'insuffisance de nos préparatifs militaires, pensaient que, pour avoir le temps de les compléter, il fallait réunir sous Paris et sous Lyon deux grands corps d'armée pour y attendre l'ennemi, qui, en entrant en France avec cinq cent mille hommes, serait dans la nécessité de les diviser pour envelopper les places fortes. Ils disaient qu'avec d'habiles manœuvres et la valeur des Français, on parviendrait à détruire tous les étrangers, et que peut-être pas un corps ne sortirait de notre pays.

D'autres officiers répondaient que la guerre faite sur notre territoire serait ruineuse pour un grand nombre de nos départements, qu'elle donnerait le temps aux armées étrangères de se former, qu'il était bien plus rationnel et plus politique d'attaquer nos adversaires, tandis qu'ils n'étaient pas encore entièrement réunis, et de les détruire séparément. Ils se persuadaient aussi qu'en quelques jours nous pouvions être maîtres du Rhin, barrière redoutable. Nous avions de plus l'avantage de posséder la Belgique et les provinces rhénanes,

Digitized by Google

qui allaient nous fournir de nouveaux soldats. Ces deux opinions étant appuyées sur de graves motifs, Napoléon résolut de les embrasser toutes deux dans un système de guerre qui devait nécessairement être incomplet. Il commanda des travaux de fortification autour de Paris et de Lyon, sous les murs desquels devaient se retirer nos troupes si elles se trouvaient trop faibles devant l'ennemi.

Napoléon avait divisé ses troupes en sept corps d'armée et cinq corps d'observation. Les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps étaient destinés, avec la garde impériale, à agir immédiatement sous les ordres de l'empereur. Les cinquième et septième corps, avec les quatre premiers corps d'observation, furent disséminés le long de la frontière est et sud, depuis Strasbourg, Béfort et Chambéry, jusqu'à Toulon, Bordeaux et Toulouse. Le cinquième corps d'observation, destiné à maintenir l'Ouest devenu menaçant par l'action des royalistes et des Anglais, se trouva bientôt insuffisant; il fallut détacher de la grande armée le général Lamarque, avec quinze mille hommes d'excellentes troupes. Si ce corps se fût trouvé à Waterloo, il eût probablement sauvé l'empereur.

Napoléon quitta Paris le 12 juin à trois heures et demie du matin, et arriva le 13 à Avesnes. Tous les ordres avaient été donnés avec tant de précision que l'armée, dispersée sur un assez grand rayon, se trouva réunie au moment voulu sur le point d'opération; et le secret avait été si bien gardé, que les ennemis ignoraient complétement le rassemblement de nos soldats entre Maubeuge et Philippeville. Le quatrième corps, parti de Metz, pre-

Digitized by Google

nait position à Philippeville; le premier et le deuxième, partis de Lille et de Valenciennes, s'étaient concentrés entre Maubeuge et Valenciennes. Napoléon établit son quartier général à Beaumont, avec sa garde et les autres corps. L'appel du soir constata la présence de cent quinze mille cinq cents soldats.

L'armée française avait en face d'elle, à une faible distance, mais dispersées, deux armées étrangères, l'une d'Anglo-Hollandais, commandée par le duc de Wellington, l'autre de Prussiens, sous les ordres de Blücher. La première, forte de cent deux mille cinq cents hommes, était dispersée depuis Nivelles jusqu'à la mer, et avait son quartier général à Bruxelles. La seconde, s'élevant à cent trente-trois mille quatre cents hommes, avait son quartier général à Namur, et était cantonnée autour de cette ville, de Charleroi, de Ciney et de Liége. Napoléon pouvait avoir ainsi contre lui deux cent trente-cinq mille neuf cents hommes, c'est-à-dire une armée double de la sienne.

L'empereur pouvait attaquer ses adversaires par les ailes, les déborder et s'emparer ainsi d'une partie du pays ennemi; mais considérant que, par cette opération, il facilitait la réunion des deux armées étrangères et se trouvait avoir contre lui des forces très supérieures, il résolut de se porter entre elles pour les séparer et les écraser l'une après l'autre. Il espéra même un moment pouvoir tomber sur ses adversaires dispersés et les anéantir en détail. S'il eût été bien servi, il eût incontestablement réussi d'abord dans son plan, mais il n'eût probablement fait que reculer sa chute et eût attiré de plus grands malheurs sur le monde.

Digitized by Google

Le 14 juin au matin, Napoléon adressa à son armée l'ordre du jour suivant :

« Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo » et de Friedland, qui décida deux fois du destin de » l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après » Wagram, nous fûmes trop généreux! Nous crûmes » aux protestations et aux serments des princes que nous » laissâmes sur le trône! Aujourd'hui, cependant, coa- » lisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux » droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé » la plus injuste des agressions. Marchons à leur ren- » contre! Eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes » hommes?

» Soldats, à Iéna contre ces mêmes Prussiens, aujour- » d'hui si arrogants, vous étiez un contre trois; à Mont- » mirail, un contre six.

» Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des » Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des » maux affreux qu'ils ont soufferts!

» Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats » de la confédération du Rhin gémissent d'être obligés » de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de » la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent » que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré » douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, » un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra » dévorer les Etats de deuxième ordre de l'Allemagne.

» Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. » L'oppression et l'humiliation du peuple français sont » hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y » trouveront leur tombeau.

Digitized by Google

» Soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des » batailles à livrer, des périls à courir; mais, avec de la » constance, la victoire sera à nous; les droits, l'honneur » et le bonheur de la patrie seront reconquis!

» Pour tout Français qui a du cœur, le moment est » arrivé de vaincre ou de périr. »

Si le soldat répondit à cet ordre du jour par un cri unanime de *vive l'empereur!* la plupart des officiers demeurèrent froids; on voyait que tous servaient par nécessité et non avec le désir de faire triompher la cause impériale. Napoléon l'avait si bien senti qu'il s'était proposé un moment de laisser à l'écart ses maréchaux pour ne prendre que des hommes nouveaux, des officiers dont la carrière n'était pas faite, ayant besoin de montrer la plus grande valeur pour arriver aux premiers grades. Mais comment entreprendre une campagne décisive avec des hommes sans expérience, qui n'avaient pas eu part au commandement supérieur? Il choisit le maréchal Soult pour lui servir de major-général. Cet officier du plus haut mérite était loin de valoir pour ce poste le général Berthier, dont la prévoyance était admirable, et qui ne prenait de repos que lorsqu'il avait la certitude que les ordres étaient fidèlement exécutés.

Il appela aussi en quittant Paris le maréchal Ney qui, ayant beaucoup à se faire pardonner, devait par là même chercher à réparer son passé.

Dans l'espérance d'être à Bruxelles avant la concentration des troupes ennemies et de séparer définitivement Wellington et Blücher, Napoléon intima, le 14 dès le matin, à chacun de ses corps, l'ordre de marcher en avant, afin de tomber sur les corps dispersés de l'armée

Digitized by Google

prussienne, qui ne pouvait en moins de deux jours se concentrer. Le troisième corps, confié aux ordres du général Gérard, fut abandonné au moment où il se mettait en mouvement par l'un de ses lieutenants-généraux, par Bourmont, qui devait plus tard attacher son nom à la conquête d'Alger. Ce légitimiste de famille et de conviction, après avoir servi avec talent dans les bandes royalistes de l'Ouest, était entré dans les armées impériales et était parvenu, par un mérite incontestable, au grade de lieutenant-général, et acquit l'estime des meilleurs officiers de l'empire. Il fut recommandé d'une manière tellement pressante par Ney et Gérard à Napoléon, que, contre son opinion personnelle, l'empereur lui confia un commandement dans la grande armée.

Le général Bourmont partit à cinq heures du matin, en avant de sa division, dans le but apparent de reconnaître la route; et afin de ne donner aucun soupçon, il se fit accompagner de six chasseurs à cheval, qu'il renvoya les uns après les autres, chargeant le dernier de remettre une lettre au général Gérard pour lui apprendre sa séparation de la cause de Napoléon. Il fut suivi de son chef d'état-major, le commandant Clouet, du chef d'escadron Villoutreys et de trois aides-de-camp. Bourmont fut aussitôt remplacé par le général Hulot.

Cette fuite a été souvent blâmée, moins parce que le général obéissait à ses convictions et qu'il était attaché à une cause juste et légitime, que parce qu'il n'est point permis d'user de sa position pour désorganiser un corps en présence de l'ennemi; elle eut cependant moins d'influence sur les suites de la campagne qu'on ne l'a dit. On a prétendu que Bourmont avait livré à Blücher les

Digitized by Google

secrets de l'empereur. Mais d'abord il ne les connaissait pas; il ne pouvait même les connaître, car Napoléon ne s'attendait nullement à livrer de grandes batailles avant d'être arrivé à Bruxelles. Ce dont le général pourrait être accusé, c'est d'avoir peut-être dit que l'armée était en marche et d'avoir hâté la réunion des troupes prussiennes. Cette concentration, loin d'avoir été un malheur, aurait pu être un grand bonheur, si Napoléon avait été bien servi à la bataille de Ligny.

Le premier obstacle qui se rencontra était la Sambre, que Napoléon résolut de passer sur trois points différents, à Marchiennes, à Charleroi et au Chastelet. La colonne chargée d'emporter le pont de Charleroi éprouva quelque résistance; l'action fut toutefois heureusement terminée selon le désir de l'empereur. La rivière étant franchie sur tous les points, Napoléon ordonna de pousser vivement l'ennemi sur la route de Gosselies, espérant arriver à Bruxelles le lendemain 16.

Le maréchal Ney, qui avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée, arriva le 15 au matin. Après les premiers compliments, Napoléon lui dit : « Eh bien! monsieur le ma» réchal, votre protégé Bourmont, dont vous me répon» diez sur votre honneur, que je n'ai employé qu'à votre » sollicitation, a passé à l'ennemi. » Le maréchal, confus, essaya de s'excuser en disant que Bourmont lui avait semblé si dévoué à Sa Majesté, que nul autre à sa place n'aurait hésité à se faire son garant. « Allez, monsieur » le maréchal, lui répliqua l'empereur en l'interrom» pant, ceux qui sont bleus sont bleus, ceux qui sont » blancs sont blancs. »

Ces derniers mots faisaient allusion aux opinions ré-

Digitized by Google

publicaines du général. Napoléon lui confia alors le commandement des corps placés sous les ordres des généraux d'Erlon et Reille, avec ordre de s'emparer avant minuit de la position de Quatre-Bras et de la fortifier.

Le maréchal Ney, après avoir promis que l'ordre serait exécuté, se mit aussitôt en marche et s'avança très rapidement sur Gosselies ; mais, au lieu de s'emparer des Quatre-Bras sans coup férir, comme il l'aurait pu, il se laissa distraire par une canonnade assez vive que Napoléon fit cesser ; car ayant appris que le maréchal Grouchy, se laissant imposer par un faible corps de Prussiens, était arrêté en arrière de Gilly, il ordonna d'attaquer ce corps avec force et de le repousser avec vigueur. Les Prussiens, culbutés de toute part, opérèrent leur retraite. Ney, inquiet de la canonnade de Gilly, retourna sur ses pas et vint s'établir à Gosselies, sans se préoccuper de la position des Quatre-Bras ; il la croyait d'ailleurs si facile à emporter que, la regardant comme en son pouvoir, il fit dire à Napoléon qu'il l'occupait et que ses masses campaient en arrière.

Tel fut le résultat de la journée du 15. Nous étions maîtres du cours de la Sambre, nous avions tué ou pris deux mille hommes aux ennemis. L'armée n'était cependant pas encore réunie comme l'eût désiré l'empereur ; le comte d'Erlon, à la tête d'un corps de vingt-deux mille hommes, était en retard du côté de Marchiennes, et n'avait pas rejoint le maréchal Ney comme il aurait dû le faire.

Jusqu'alors Napoléon avait commandé lui-même directement aux chefs des principaux corps ; sentant la difficulté de continuer le même système à cause de l'éloi-

Digitized by Google

gnement de ses divisions, il se détermina à partager son armée en trois corps. Il se réserva à lui-même le commandement de celui du centre, afin de pouvoir plus facilement manifester ses volontés à ses ailes; celui de gauche, fort de quarante-sept mille hommes, fut placé sous les ordres du maréchal Ney; celui de droite fut confié au maréchal Grouchy.

Voici les ordres détaillés et les vues de l'empereur, que nous trouvons dans une lettre adressée, le matin du 16, au maréchal Ney :

« Mon cousin, je vous envoie mon aide de camp, le » général Flahaut, qui vous porte la présente lettre; le » major-général a dû vous donner des ordres, mais vous » recevrez les miens plus tôt, parce que mes officiers vont » plus vite que les siens. Vous recevrez l'ordre de mou- » vement du jour, mais je veux vous en écrire en détail, » parce que c'est de la plus haute importance.

» Je porte le maréchal Grouchy avec les troisième et » quatrième corps d'infanterie sur Sombref; je porte ma » garde sur Fleurus, et j'y serai de ma personne avant » midi. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre, et j'é- » claircrai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce » qui se passera, je prendrai mon parti, peut-être à trois » heures après-midi, peut-être ce soir. Mon intention est » qu'immédiatement après que j'aurai pris mon parti » vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous ap- » puierai avec la garde qui sera à Fleurus ou à Sombref, » et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous » vous mettriez en marche ce soir même, si je prends » mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez » en être informé de jour, faire ce soir trois ou quatre

Digitized by Google

» lieues, et être demain à sept heures du matin à Bru-
» xelles.

» Vous pouvez donc disposer vos troupes de la ma-
» nière suivante : une division à deux lieues en avant
» des Quatre-Bras, s'il n'y a pas d'inconvénient; six di-
» visions d'infanterie autour des Quatre-Bras, et une di-
» vision à Marbais, afin que je puisse l'attirer à moi à
» Sombref si j'en avais besoin, elle ne retarderait pas
» d'ailleurs votre marche; le corps du comte de Valmy,
» qui a trois mille cuirassiers d'élite à l'intersection de
» la Chaussée-Romaine et du chemin de Bruxelles, afin
» que je puisse l'attirer à moi si j'en ai besoin; aussitôt
» que mon parti sera pris, vous lui enverrez l'ordre de
» venir vous rejoindre.

» Je désirerais avoir avec moi la division de la garde
» que commande le général Lefebvre-Desnouettes, et je
» vous envoie les deux divisions du corps du comte de
» Valmy pour la remplacer. Mais dans mon projet ac-
» tuel, je préfère placer le comte de Valmy de manière
» à le rappeler si j'en avais besoin, et de ne point faire
» faire de fausses marches au général Lefebvre-Des-
» nouettes, puisqu'il est probable que je me déciderai
» ce soir à marcher sur Bruxelles avec la garde. Cepen-
» dant couvrez la division Lefebvre par les deux divi-
» sions de cavalerie de d'Erlon et de Reille, afin de mé-
» nager la garde, car s'il y avait quelque échauffourée
» avec les Anglais, il est préférable que ce soit avec la
» ligne plutôt qu'avec la garde.

» J'ai adopté pour principe général, pendant cette
» campagne, de diviser mon armée en deux ailes et une
» réserve.

Digitized by Google

» Votre aile sera composée des quatre divisions du » premier corps, des quatre divisions du deuxième corps, » de deux divisions de cavalerie légère et des deux divi- » sions du corps de Valmy. Cela ne doit pas être loin de » quarante-cinq à cinquante mille hommes. Le maré- » chal Grouchy aura à peu près la même force et com- » mandera l'aile droite. La garde formera la réserve, et » je me porterai sur l'une et sur l'autre aile suivant les » circonstances.

» Le major-général donne les ordres les plus précis » pour qu'il n'y ait aucune difficulté sur l'obéissance à » vos ordres lorsque vous serez détaché, les comman- » dants des corps devant prendre mes ordres directement » quand je me trouve présent. Selon les circonstances, » j'affaiblirai l'une ou l'autre aile en augmentant ma » réserve.

» Vous sentez assez l'importance attachée à la prise de » Bruxelles.

» Cela pourra d'ailleurs donner lieu à des incidents, » car un mouvement aussi prompt et aussi brusque iso- » lera l'armée anglaise de Mons, d'Ostende, etc.

» Je désire que vos dispositions soient bien faites pour » qu'au premier ordre, vos huit divisions puissent mar- » cher rapidement et sans obstacle sur Bruxelles. »

Napoléon, qui avait cru ne rencontrer que de minces difficultés dans l'exécution de son plan, en trouva cependant de très sérieuses, et le maréchal Ney de plus grandes encore. L'empereur qui, en se portant sur Fleurus avait cru n'avoir devant lui aucun corps considérable, se trouva tout à coup arrêté par une armée. Le maréchal Blücher, dont l'audace était extrême, informé de la

Digitized by Google

marche de Napoléon, se hâta, dans la nuit du 15 au 16, de réunir ses corps les plus rapprochés, et se porta sur la position de Ligny, afin d'arrêter l'armée française, de permettre à tous ses corps d'accourir et de faire leur jonction avec l'armée anglaise. Napoléon, qui avait cru prévenir son ennemi, se trouvant ainsi prévenu lui-même, prescrivit à sa droite de faire un changement de front et de se porter sur Fleurus et Ligny; il fit en même temps expédier l'ordre au maréchal Ney d'attaquer les corps placés devant lui et de s'avancer vers le champ de bataille pour tomber sur le flanc des Prussiens et les écraser.

Afin d'être assuré de la coopération de Ney, Napoléon attendit longtemps avant d'attaquer, et le maréchal reçut du major-général un second ordre encore plus impératif que le premier : « Je vous ai écrit il y a une heure que » l'empereur ferait attaquer l'ennemi à deux heures et » demie dans la position qu'il a prise entre Bry et Som- » bref. En ce moment l'engagement est très prononcé; » Sa Majesté me charge de vous dire que vous devez » manœuvrer sur-le-champ de manière à envelopper la » droite de l'ennemi et à tomber à bras raccourcis sur » ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vi- » goureusement; le sort de la France est dans vos mains. » Ainsi n'hésitez pas un instant à faire le mouvement » que l'empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les » hauteurs de Bry et de Saint-Amand pour concourir » à une victoire peut-être décisive. »

En confiant cet ordre au colonel Forbin-Janson, l'empereur lui répéta ces mots de la dépêche : « Dites bien » au maréchal que le sort de la France est dans ses » mains. » « Il se peut que dans trois jours le sort de la

Digitized by Google

» guerre soit décidé, ajouta Napoléon en s'adressant au » comte Gérard, qui venait lui demander ses dernières » instructions; si Ney exécute bien mes ordres, il ne s'é- » chappera pas un canon de l'armée prussienne; elle est » prise en flagrant délit. »

La position adoptée par le maréchal Blücher pouvait en effet devenir le tombeau de son armée; car, par l'exécution des ordres de Napoléon, elle eût été entièrement enveloppée et obligée de se soumettre ou de périr.

En avant de Fleurus se déploie une plaine d'une demi-lieue, bornée par un coteau qui s'étend de Ligny à Saint-Amand, coteau au milieu duquel se trouve une coupure profonde pour livrer passage à un filet d'eau. Un peu au-delà se voit un plateau couronné par le village de Bry. C'est sur ce plateau que s'était posté Blücher, en s'appuyant fortement sur les deux villages de Ligny et de Saint-Amand. Napoléon commanda d'attaquer d'abord le village de Saint-Amand, qui, comme beaucoup de villages de Belgique, était environné de clos nommés *pâturages*, tout couverts d'arbres et de hautes futaies. Cachés derrière des haies et masqués par les branches d'arbres, les Prussiens attendent nos colonnes qui s'avancent bravement en chantant l'hymne du combat et en criant *vive l'empereur!* Malgré la mousqueterie et la mitraille qui les accablent lorsqu'ils sont assez rapprochés, nos soldats ne se laissent point arrêter, fondent sur les Prussiens, emportent les arbres les uns après les autres, pénètrent dans le village et se disputent un ruisseau profond de quatre pieds avec un grand acharnement. Blücher accourt alors et rejette nos colonnes dans le ravin.

Gérard, dont le corps était fort de douze mille hom-

Digitized by Google

mes, commença alors une charge d'une extrême vigueur. Le village fut pris et repris quatre fois. On se battait au milieu des rues, dans les maisons, dans les édifices livrés aux flammes, car l'incendie était venu mêler ses horreurs à celles du combat. Rien n'arrêtait la fureur du soldat.

Napoléon, demeuré en arrière avec sa garde, ayant toujours l'œil sur Bry, cherchait des yeux l'arrivée de Ney, qui avait reçu l'ordre positif de se porter sur ce point. Ne voyant rien arriver, il commandait d'ébranler sa garde pour porter le coup décisif, quand on l'informa qu'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes venait de paraître sur notre gauche. Ce corps, qui se montra, puis disparut sans que personne pût dire ce que c'était, retint Napoléon pendant une heure et demie dans une sorte d'anxiété. Ne voyant rien, n'entendant rien, il se décida enfin à marcher sur le plateau de Bry, qu'il aborda de deux côtés avec une extrême valeur. Blücher, après un combat acharné, se retira enfin à neuf heures du soir. La victoire était gagnée par les Français qui, au nombre de soixante mille hommes, avaient combattu contre quatre-vingt-dix mille.

A deux lieues et demie de Bry, Ney se battait avec courage, sans avoir l'honneur de débusquer l'ennemi de cette position des Quatre-Bras, la véritable clef du champ de bataille; position dont il avait cru pouvoir s'emparer sans difficulté; il l'eût prise facilement le 15, parce qu'elle était défendue seulement par un faible détachement. Ney, brave soldat sur le champ de bataille, sans égal devant le feu, faible hors du danger et n'ayant pas la force de prendre une décision, s'était laissé déconcer-

Digitized by Google

ter de ce qu'il n'avait pas été rejoint par le général d'Erlon. Le 16, il l'attendit encore en vain jusqu'après midi, et perdit une matinée qui lui aurait livré facilement Quatre-Bras. Mais, à midi, le faible corps d'observation posté à Quatre-Bras avait été fortifié. La marche de nos troupes avait été si rapide et si inattendue, que Wellington apprit seulement le 15, au soir, dans un bal de Bruxelles, l'entrée des Français en Belgique et leur approche de la capitale du pays. Il monta aussitôt à cheval et accourut à Quatre-Bras, où il arriva vers une heure après midi. A la vue de la faiblesse des détachements réunis sur la position, il dit au prince d'Orange : « Si l'ennemi » a plus d'une division, nous ne pourrons jamais tenir.» A quelques instants de là, examinant à l'aide d'une longue-vue les positions occupées par nos troupes, il dit de nouveau au prince d'Orange : « J'ai fait la guerre *contre* » les Français en Espagne assez longtemps *pour* con- » naître leurs habitudes et leur organisation. Ce n'est » pas un simple général de division qui commande; je » vois trop d'officiers d'état-major. C'est un maréchal, » un corps d'armée que nous avons devant nous. S'il » attaque, nous sommes perdus. N'importe, ajoute-t-il, » il faut tenir ici jusqu'au dernier. C'est la clef de la po- » sition. » Tous les officiers montés qui l'entourent, de simples cavaliers même sont dépêchés dans toutes les directions. « Dites qu'on arrive! s'écrie-t-il; que pas un » corps n'attende l'autre! Il ne s'agit pas d'avancer par » divisions ou par brigades. Faites marcher bataillon » par bataillon, compagnie par compagnie (1). »

(1) Vaulabelle.

Digitized by Google

Si le maréchal Ney eût attaqué alors, il pouvait enlever Quatre-Bras. Il attendit encore d'Erlon et ne songea à s'ébranler que vers trois heures. Mais en deux heures Wellington avait réuni sur ce point cinquante mille hommes, que Ney attaqua avec toute la fougue de son bouillant courage; il ébranla, par la violence du premier choc, les colonnes ennemies, qui, soutenues par de nouveaux corps, l'obligèrent de céder à son tour; enfin il rétrograda, livré à un sombre désespoir, cherchant en vain de l'œil le comte d'Erlon qui ne paraissait pas.

Il voulut cependant tenter un dernier effort, et commanda à Kellermann de se jeter au milieu de l'armée anglaise et de l'enfoncer. La charge fut si impétueuse que l'ennemi plia d'abord; mais sa supériorité numérique reprit bientôt l'avantage, et les Français furent obligés de se retirer à leur tour. Alors arriva l'aide de camp du général d'Erlon, annonçant que son supérieur avait reçu l'ordre de se porter à Bry. La conduite du général d'Erlon n'a jamais été bien expliquée. Il prétendit ensuite qu'au moment où il se dirigeait sur Quatre-Bras, on lui avait remis une note adressée à Ney pour marcher sur Ligny, et qu'il avait cru devoir prendre immédiatement cette direction.

Quels qu'aient été les ordres donnés, il est certain que le général n'en exécuta aucun complétement. Il se porta sur Fleurus au lieu de marcher sur Bry. Après s'être montré un moment et avoir hésité, il partit et se dirigea vers Quatre-Bras, où il arriva lorsque le feu était suspendu. Par ses tâtonnements, il fut cause que Quatre-Bras resta aux Anglais et que la victoire de Ligny ne fut pas aussi complète qu'elle aurait pu l'être. Nous

Digitized by Google

avions perdu dans cette dernière bataille six mille neuf cent cinquante hommes, et trois mille quatre cents dans la première. Les Prussiens avaient fait une perte de vingt-cinq mille hommes, et les Anglo-Hollandais une de neuf mille. Cette différence avait été produite surtout par la vivacité de notre cavalerie et la justesse de notre tir.

La conduite de Ney et d'Erlon était bien faite pour justifier les impressions fâcheuses qui planaient dans les rangs de l'armée sur la fidélité des premiers chefs, qu'on regardait comme des traîtres. Lorsque les premiers coups de fusil furent tirés à Saint-Amand, un vieux caporal de la garde s'approcha de l'empereur et lui dit : « Sire, » méfiez-vous du maréchal Soult; soyez certain qu'il » nous trahit. — Sois tranquille, lui répondit l'empe- » reur, j'en réponds comme de moi. »

Le lendemain et les jours suivants les mêmes préoccupations suivaient le soldat; il qualifiait de traîtres la plupart des officiers supérieurs. L'armée entière s'étant mise en marche fort tard, le soldat ne comprenait rien à cette inaction ; ignorant qu'elle était nécessitée par le besoin d'avoir des connaissances positives sur la situation des armées ennemies, il accusait les traîtres et perdait confiance. Napoléon, qui avait commandé à Ney d'attaquer de bonne heure Wellington, n'apprit qu'assez tard que le général anglais, informé de la défaite des Prussiens, avait opéré sa retraite pour ne pas avoir toute l'armée française contre lui, et ce fut seulement vers midi que nos colonnes se mirent en marche. Ce mouvement de retraite engagea Napoléon à réunir sous son commandement immédiat l'aile gauche et le centre de

Digitized by Google

notre armée, afin de poursuivre lui-même Wellington. Il confia l'aile droite, forte d'environ trente-cinq mille hommes, au général Grouchy, avec ordre de tenir tête à l'armée prussienne en se portant sur Wavres; il lui recommanda cependant de se tenir toujours assez rapproché de lui, pour pouvoir s'unir en quelques heures à l'armée principale s'il était nécessaire. Par une fatalité inexplicable, Grouchy ne fit que deux lieues le 17 et alla passer la nuit à Gembloux.

Quand l'empereur se mit à la poursuite de l'armée anglaise, celle-ci avait déjà une telle avance qu'il ne fut pas possible de l'atteindre, et qu'il y eut seulement quelques coups de canon échangés entre nos premiers corps et l'arrière-garde ennemie. Il était six heures lorsque l'armée anglaise s'arrêta à Waterloo devant la forêt de Soignes. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents, les soldats sur la route avaient de l'eau à mi-jambes, les terres voisines étaient tellement imbibées, qu'on y enfonçait jusqu'aux genoux. Napoléon, voyant l'ennemi s'arrêter, suspendit aussi sa marche, et, pour s'assurer si l'armée anglaise avait réellement pris position ou si ce n'était qu'une ruse pour masquer sa retraite, il envoya faire une reconnaissance. Convaincu que l'armée était là, disposée à se battre, il se décida à remettre l'attaque au lendemain. Heureux s'il eût livré bataille ce jour-là, il n'aurait pas eu à lutter contre les Anglais et les Prussiens, qui lui ravirent le sceptre avec la victoire.

Napoléon jugeait la position des Anglais tellement mauvaise, qu'il douta longtemps des véritables intentions de Wellington pour une bataille; il songea cepen-

Digitized by Google

dant à faire les préparatifs comme s'il devait y avoir un grand combat. A dix heures du soir il envoya sur Wavres un officier supérieur pour faire connaître à Grouchy « qu'une grande bataille se livrerait probablement le lendemain; que l'armée anglo-hollandaise était en position près de la forêt de Soignes, sa gauche appuyée au hameau de La Haye; qu'il lui ordonnait de détacher avant le jour, de son camp de Wavres, une division de sept mille hommes de toutes armes et seize pièces de canon sur Saint-Lambert, pour se joindre à la droite de la grande armée et opérer avec elle; qu'aussitôt qu'il serait assuré que le maréchal Blücher aurait évacué Wavres, soit pour continuer sa route sur Bruxelles, soit pour se porter dans toute autre direction, il devait marcher avec la majorité de ses troupes pour appuyer le détachement qu'il aurait fait sur Saint-Lambert (1). »

Informé que Grouchy s'était arrêté à Gembloux, Napoléon lui envoya un nouvel ordre pour lui donner connaissance de sa véritable situation. Craignant toujours que les ennemis n'eussent opéré leur retraite pour faire leur jonction sous Bruxelles, il voulut aller lui-même reconnaître, au milieu de la nuit, la situation des Anglais. Voici comment il nous raconte cette reconnaissance :

« A une heure du matin l'empereur sortit à pied, accompagné seulement de son grand maréchal (le général Bertrand). Son dessein était de suivre l'armée anglaise dans sa retraite et de tâcher de l'entamer, malgré l'obscurité de la nuit, aussitôt qu'elle serait en marche. Il

(1) Vaulabelle.

Digitized by Google

parcourut la ligne des grand'gardes. La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie; l'horizon entre cette forêt, Braine-Laleud, les fermes de la Belle-Alliance et de la Haie-Sainte, était resplendissant du feu des bivouacs; le plus profond silence régnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans un profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait éprouvées les jours précédents. Arrivé près du bois du château d'Hougoumont, il entendit le bruit d'une colonne en marche; il était deux heures et demie. Or, à cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter ses positions si l'ennemi était en retraite; mais cette illusion fut courte, le bruit cessa. La pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés, de retour à trois heures et demie, confirmèrent que les Anglo-Hollandais ne faisaient aucun mouvement. A quatre heures, des coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise allant prendre position sur l'extrême gauche, au village d'Ohcin. Deux déserteurs belges, qui venaient de quitter leur régiment, lui rapportèrent que leur armée se préparait à la bataille, et qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu.

» Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation, à l'esprit général de cette campagne et même aux règles les plus simples de la guerre, que de rester dans la position qu'il occupait; il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes; s'il était battu, toute retraite lui était impossible.

» Les troupes françaises étaient bivouaquées au milieu

Digitized by Google

de la boue; les officiers tenaient pour impossible de livrer la bataille dans ce jour; l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient manœuvrer à travers les terres, tant elles étaient détrempées; ils estimaient qu'il faudrait douze jours de beau temps pour les étancher. Le jour commençait à poindre. L'empereur rentra à son quartier général, plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi, et fort inquiet que le mauvais temps l'empêchât d'en profiter. Mais déjà l'atmosphère s'éclaircissait; vers cinq heures il aperçut quelques faibles rayons de ce soleil qui devait, avant de se coucher, éclairer la perte de l'armée anglaise. »

Un second officier avait à peine été envoyé par l'empereur à Grouchy, qu'il arriva au camp impérial un rapport du maréchal qui l'informait que les débris de l'armée prussienne s'étaient divisés en trois corps, dont l'un se dirigeait sur Namur, l'autre sur Liége et le troisième sur Wavres, pour faire sa jonction avec les Anglais; il prévenait en même temps l'empereur qu'il ferait tous ses efforts pour empêcher cette jonction. Rassuré par cette promesse, Napoléon se disposa à livrer bataille, quoiqu'il n'eût que soixante-cinq mille hommes contre quatre-vingt mille, et que ses troupes éprouvassent encore de grands besoins, car ces soldats n'avaient presque point pris de nourriture, le mauvais temps ayant empêché une partie des vivres d'arriver au camp.

Napoléon monta à cheval vers dix heures, rayonnant de joie, disant aux officiers qui l'entouraient : « L'armée » ennemie est supérieure à la nôtre de près d'un tiers; » nous n'en avons pas moins quatre-vingt-dix chances » pour nous et pas dix contre. — Sans doute, dit le ma-

Digitized by Google

» réchal Ney qui entrait, si Wellington était assez simple » pour attendre Votre Majesté ; mais je viens lui annon- » cer que déjà ses colonnes sont en pleine retraite ; elles » disparaissent dans la forêt. — Vous avez mal vu, lui » répondit l'empereur ; il n'est plus temps, il s'expose- » rait à une perte certaine : il a jeté les dés et ils sont à » nous. »

Napoléon divisa son armée en onze colonnes qui se développèrent en six lignes formant toutes un V. Après avoir parcouru leur front, il se posta sur les hauteurs de Rossomme, d'où il croyait pouvoir apercevoir le champ de bataille dans toute son étendue, jeta un coup-d'œil rapide sur le terrain ondulé qui s'étendait de l'armée française à l'armée anglaise, sans apercevoir un ravin caché et profond devant lequel les Anglais avaient élevé des barricades pour couper la route traversée dans cet endroit par un chemin creux. Sentant toute l'importance de la coopération de Grouchy, Napoléon lui envoya encore une nouvelle dépêche à dix heures pour lui recommander de diriger ses mouvements sur Wavres et de se mettre en rapport avec la grande armée.

Wellington avait placé sa droite derrière le château d'Hougoumont et le bois qui le couvrait ; sa gauche était couverte par le village de Papelotte, et son centre occupait le Mont-Saint-Jean.

Afin d'engager les ennemis à fortifier leur droite aux dépens de leur centre qu'il voulait attaquer tout d'abord, Napoléon feignit de porter ses principales forces sur notre gauche. Cette ruse réussit. Pendant que le maréchal Ney obtenait l'honneur de commander la grande attaque du centre et se disposait à ébranler ses colonnes avec sa

Digitized by Google

vivacité et sa bravoure accoutumées, l'empereur vit du côté de Saint-Lambert un corps de troupes de cinq ou six mille hommes qui s'avançait vers la gauche des Anglais. Il apprit bientôt, par une estafette prussienne, que ce corps était l'avant-garde de Bulow qui, par une lettre spéciale, demandait à Wellington la position qu'il devait prendre. Napoléon détacha Lobau avec treize mille hommes pour contenir Bulow.

Le maréchal Soult expédia aussitôt une nouvelle dépêche à Grouchy pour l'informer de ce qui se passait et lui ordonner d'opérer le plus vite possible sur le flanc du général Bulow qu'il devait écraser. On ne doutait point que cet ordre ne parvînt bientôt au maréchal, qui avait dû occuper Wavres dès la pointe du jour.

Ces événements portèrent du changement dans le premier plan de l'empereur. Il se trouva affaibli, sur le champ de bataille, de dix mille hommes qu'il était obligé d'envoyer contre le général Bulow; ce n'était plus que cinquante-cinq mille hommes qu'il avait contre quatre-vingt-dix mille; ainsi l'armée ennemie contre laquelle il avait à lutter venait d'être augmentée de trente mille hommes déjà répandus sur le champ de bataille; elle était de cent vingt mille hommes contre soixante-cinq mille. C'était un contre deux. « Nous avions ce matin » quatre-vingt-dix chances pour nous, dit Napoléon au » duc de Dalmatie; l'arrivée de Bulow nous en a fait per- » dre trente; mais nous en avons encore soixante contre » quarante, et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a » commise hier de s'amuser à Gembloux, et envoie son » détachement avec rapidité, la victoire ne sera que plus » décisive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu.»

Digitized by Google

L'attaque de notre gauche du côté du château d'Hougoumont n'était, comme nous l'avons dit, qu'une diversion pour notre centre; Napoléon n'y avait pas fait beaucoup d'attention, mais apprenant que nous y faisions des pertes assez considérables et qu'à chaque attaque, après avoir vivement poussé l'ennemi, nous nous trouvions toujours écrasés lorsque nous arrivions près des murailles du château, il ordonna d'employer le canon pour les renverser. Cet ordre s'exécuta avec bonheur, et nos troupes s'établirent dans leurs positions.

Ney s'avançait dans ce moment sur trois colonnes avec son artillerie formidable, balayait les hauteurs occupées par les Anglais et contraignait, par la vivacité de cette attaque et la justesse de son feu, plusieurs régiments ennemis à lâcher pied un moment; ce fut avec peine que leurs officiers les ramenèrent au combat.

Afin de profiter de ce mouvement d'hésitation et de retraite, Ney ordonna de cesser le feu des douze fortes pièces et commanda au colonel Chaudon de les traîner sur le plateau du Mont-Saint-Jean, qu'il espérait emporter. Les pièces, conduites en un instant dans le ravin, s'enfoncèrent dans la boue. Wellington, placé à cheval au pied d'un arbre, suivant de l'œil tout ce mouvement, prescrivit de faire boire de l'eau-de-vie à un régiment de grosse cavalerie et de le pousser sur nos canonniers qui, malgré leur bravoure, laissèrent couper les traits des chevaux attachés à leurs pièces, et furent eux-mêmes tués. Indigné de cet excès d'audace, Ney commanda alors une charge de cavalerie très vigoureuse, arriva sur le Mont-Saint-Jean et y causa tant de ravages, que plusieurs corps anglais prirent la route de Bruxelles et je-

Digitized by Google

tèrent l'épouvante dans cette capitale. On dit même que la terreur se communiquant jusqu'à Gand, fit prendre des mesures de fuite à Louis XVIII, et que si Wellington avait eu des moyens de retraite, il l'eût opérée à l'instant même. Napoléon s'écria alors que la bataille était gagnée et se disposait à soutenir Ney par un corps de la garde, lorsqu'une vive canonnade se fit entendre sur notre droite. C'était le général Bulow qui entrait alors en action. Obligé, par la présence de ce nouvel ennemi, de renoncer au projet d'envoyer du renfort à ses colonnes d'attaque, Napoléon commanda à Ney de se tenir sur la défensive et de s'attacher uniquement à défendre sa position. Mais emporté par le succès d'une charge brillante qui avait repoussé l'ennemi, le maréchal Ney se porta une seconde fois en avant, fut bientôt maître de la hauteur et attaqua avec la plus grande vivacité les carrés des Anglais; il paraissait devoir tout anéantir. Napoléon qui, dans un autre moment, aurait applaudi au brillant fait d'armes de Ney, en fut mécontent; il dit au major-général : « Voici un mouvement prématuré qui pourra » avoir des résultats funestes sur cette journée. » Le duc de Dalmatie s'emporta contre son collègue : « Votre Ma- » jesté a raison, répondit-il; il nous compromet comme » à Iéna. »

Ney ayant été obligé de se retirer derrière ses premières lignes, Napoléon, dans la crainte qu'il ne rétrogradât davantage, lui envoya deux régiments de grosse cavalerie commandés par Kellermann, avec recommandation de ne faire plus de charge téméraire. Emportés par une ardeur que rien ne peut modérer, ces cavaliers n'écoutent plus la voix de l'empereur qui leur

Digitized by Google

ordonnait de s'arrêter; il envahissent le Mont-Saint-Jean une troisième fois. Une bande de loups affamés ne ferait pas plus de ravage dans un troupeau que ces braves n'en font dans les rangs ennemis. Wellington tient ferme malgré le massacre de ses troupes : « Mon Dieu, » s'écrie-t-il avec désespoir, me faudra-t-il donc voir » tailler en pièces tous ces braves gens! » Un aide de camp lui annonce que la cinquième division, réduite de quatre mille à quatre cents, ne peut plus tenir ses positions : « Il faut pourtant qu'elle reste avec moi sur le ter- » rain jusqu'au dernier homme, répond le duc; il n'y a » que la nuit ou Blücher qui puisse nous tirer d'ici. »

Il ne fallait plus qu'un faible effort, et la victoire était à nous sur tous les points. Bulow, écrasé par le comte Lobau, opérait sa retraite. Un faible appui donné à Ney, c'en était fait, le triomphe était complet. S'il se fût même trouvé un général de cavalerie du mérite de Murat, qui eût pu faire manœuvrer nos cavaliers avec ensemble, c'en était fait des Anglais avant l'arrivée d'un nouvel adversaire qui devait nous faire perdre tout le fruit des plus brillants efforts.

Sur notre droite, une colonne apparaît aussitôt; on se persuade que c'est enfin Grouchy, et qu'avec lui va disparaître la faible résistance que nous rencontrons encore. C'était Blücher... Ce général audacieux, d'une activité dévorante, s'était retiré à la hâte sur Wavres après la journée de Ligny, avait réorganisé ses légions et avait envoyé Bulow, dont les troupes étaient fraîches, pour prendre notre armée en flanc. Il partit enfin lui-même, et il était en route pour se porter sur notre aile droite, lorsqu'on accourut lui dire que le corps laissé à Wavres était attaqué; « mais le feld-maréchal, ajoute le rappor

Digitized by Google

que nous venons de citer, ne fut pas inquiet de la nouvelle. C'était sur le lieu où il se trouvait et non ailleurs que l'affaire devait se décider, et si on pouvait l'emporter sur ce point, tout revers du côté de Wavres était de peu de conséquence. C'est pourquoi les colonnes continuèrent leur mouvement. »

Et il marcha toujours en avant. Lorsqu'il arriva sur le champ de bataille, les Anglais avaient perdu tout espoir. « Tout le monde se croyait perdu, a dit l'un des aides de camp de Wellington ; le général espagnol de Ricardos de Alava et lord Hill s'approchèrent du duc et lui demandèrent ce qu'il ordonnait : « Rien, répondit-il. — » Mais vous pouvez être tué, et il est important que celui » qui vous remplacera connaisse votre pensée. — Je n'en » ai pas d'autre que de tenir ici tant que je pourrai ! » répliqua le duc. « L'armée anglaise n'avait pas un seul homme disponible, ajoute à son tour le général Jomini ; tout était ébranlé, abîmé ; si une troupe fraîche se présentait, la bataille pouvait être gagnée. » Encore quelques instants et cette troupe fraîche allait intervenir. La vieille garde avançait.

La colonne de la garde gravissait la montagne pour donner le coup de grâce, lorsque Blücher entra en bataille. Wellington replie aussitôt sa gauche sur son centre et culbute toutes nos colonnes. Un *sauve qui peut*, échappé de je ne sais quelles bouches, met un tel désordre dans nos rangs, que toute l'armée française prend la fuite. La garde seule se défend avec une telle vaillance, que c'est avec justice qu'on lui attribue plus pour ses actes que pour ses paroles cette noble devise : *La garde meurt et ne se rend pas.*

Il serait difficile de peindre une fuite semblable à celle

Digitized by Google

des Français. Il n'y avait plus deux hommes en rang; ils jetaient leurs armes comme un poids inutile, on ne reconnaissait pas de chefs. L'empereur désespéré avait voulu se jeter au milieu des bataillons ennemis pour y périr; il fut arrêté par le maréchal Soult qui lui cria : « Ah ! Sire, ils sont déjà trop heureux. »

La responsabilité de cette affreuse journée retombe principalement sur le maréchal Grouchy. D'après ses instructions, il devait le 17 suivre les Prussiens d'assez près pour arriver sur leurs derrières, et il s'arrêta à Gembloux, qu'ils avaient quitté dès dix heures. Au lieu de partir le lendemain dès le matin pour marcher sur Wavres, contre les avis de ses officiers il ne se mit en marche que sur une colonne et assez tard. Arrivé à Saint-Remy, le canon se fait entendre. Le maréchal demande à un nommé Holloaert d'où ces décharges effroyables lui semblaient venir. Holloaert indique la forêt de Soignes, distante d'environ trois lieues et demie : « Il faut marcher sur-le-champ au canon, Monsieur le maréchal, » dit le général Gérard; il faut nous mettre promptement en rapport d'opérations avec l'empereur. » Le maréchal objecta ses ordres. Il devait, disait-il, suivre l'ennemi et ne pas le quitter. « Eh bien, répliqua Gérard, » permettez-moi d'exécuter le mouvement avec mon » seul corps et la division de cavalerie du général Valin; » vous suivrez les Prussiens avec le reste des troupes. » Ce que vous avez devant vous ne saurait vous inquiéter, puisque le général Excelmans vous a informé » que Blücher a franchi la Dyle dans la nuit avec la majeure partie de ses troupes; dans tous les cas, la jonction de mon corps avec l'armée de l'empereur ne peut » qu'être utile à vous et à S. M. »

Digitized by Google

Informé que la distance n'était que de trois lieues, et qu'à l'aide du génie il serait facile de rendre le chemin praticable pour l'artillerie, il refusa de se diriger où le combat était si violent. Par un mystère incompréhensible, les dépêches adressées à Grouchy ne lui étaient point parvenues. C'est seulement fort tard qu'il reçut celle qui lui prescrivait de se diriger sur Wavres et de se mettre en communication avec l'armée principale. Il eut encore la sottise de ne comprendre que la première partie de sa dépêche, et il dit que les ordres de l'empereur étant positifs, il devait marcher sur Wavres et non sur un autre point. Si sa marche avait été plus rapide et qu'il eût précipité le mouvement, il aurait pu arrêter Blücher et l'empêcher de s'éloigner ; mais non, il n'arriva que fort tard sur ce point et n'y dirigea qu'une faible attaque.

Tout paraît inexplicable dans cette journée : les courriers s'égarent et font de longs détours pour arriver à un lieu très rapproché ; les ordres ne sont pas communiqués à temps. Wellington, qui semblait avoir pris une détestable position pour s'y faire écraser, doit précisément à cette faute ses plus brillants succès. Trois fois dans cette journée l'armée anglaise aurait opéré sa retraite, si la retraite lui eût été possible. Ce qui devait la perdre finit par la sauver. « Journée incompréhensible ! Concours » de fatalités inouïes ! a dit encore Napoléon. Y a-t-il eu » trahison ? N'y a-t-il eu que du malheur ? Et pourtant » tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli. Sin» gulière campagne, où j'ai vu trois fois s'échapper de » mes mains le triomphe assuré de la France ! Sans la » désertion d'un traître, j'anéantissais mes ennemis en » ouvrant la campagne ; je les écrasais à Ligny si la

Digitized by Google

» gauche eût fait son devoir; je les écrasais à Waterloo » si ma droite ne m'eût pas manqué. Singulière défaite, » où, malgré la plus terrible catastrophe, la gloire du » vaincu n'a point souffert, ni celle du vainqueur aug- » menté; la mémoire de l'un survivra à sa destruction; » la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son » triomphe. »

Telle fut la fin d'une campagne commencée sous les plus brillants auspices et au milieu des chants prématurés de victoire. Le lendemain du départ de Napoléon le *Moniteur* annonçait pompeusement la fin de l'insurrection vendéenne. Le retour de Napoléon avait produit sur cette terre de la fidélité au roi légitime une profonde impression, qui cependant ne se traduisit pas d'abord en révolte ouverte. Il fallait un peu de temps pour disposer le peuple à se soulever. Louis de La Rochejaquelein, dont le nom rappelait l'héroïsme de la Vendée, était sorti de France après le 20 mars et avait sollicité du gouvernement britannique des armes et des munitions pour soulever les Vendéens et leur fournir les moyens de se défendre. Informé de son arrivée sur les côtes de la Vendée, Auguste de La Rochejaquelein, de Suzannet et d'Autichamp amenèrent, le 13 mai, sept ou huit mille hommes pour protéger le débarquement des armes et des munitions. Grâce à cette intervention, deux mille quatre cents fusils et huit cent mille cartouches furent remis aux mains des partisans des Bourbons.

A la nouvelle de ce mouvement, Napoléon avait dirigé deux régiments de sa garde sur ce pays, avait réuni toutes les troupes du voisinage, de nombreux pelotons de cavalerie, et mis à la tête de ces forces le général Tra-

Digitized by Google

vot, qui parvint à dissiper le premier rassemblement. Il se hâta d'annoncer ce résultat à l'empereur et de lui dire que, dans sa conviction, le moyen le plus sûr de pacifier le pays, c'était d'employer les mesures de conciliation. Son conseil fut approuvé, et aussitôt de Malartic, de la Béraudière et de Flavigny, anciens chefs vendéens, reçurent la mission d'aller pacifier le pays où leur nom jouissait de quelque crédit. Ils essayèrent, en effet, de persuader au pays que la levée de boucliers serait inutile pour la décision définitive de la grande question qui divisait les esprits; ils disaient que tout se déciderait sur le champ de bataille entre l'empereur et les alliés. Ce conseil avait une grande apparence de vérité; cependant, sans la levée de boucliers de la Vendée, le général Lamarque se fût trouvé sur le champ de bataille de Waterloo avec les quinze mille hommes à l'aide *desquels il* maintenait les provinces de l'Ouest, et qui pourrait dire alors quel eût été le résultat définitif du combat? Si Napoléon eût été vainqueur, les destinées de la France eussent-elles été ce qu'elles devinrent?

Quoique le mouvement vendéen n'eût point l'élan de la fameuse insurrection de 1793, qu'il eût même été apaisé par le premier échec, cependant comme le comte Louis de La Rochejaquelein renouvelait l'agitation, que de temps en temps venaient de l'Angleterre des armes et des munitions pour réchauffer le zèle des royalistes, Napoléon ordonna d'agir avec vigueur. Les chefs vendéens n'étaient pas d'accord entre eux et refusaient de donner la suprématie à Louis de La Rochejaquelein. Aussi n'y eut-il que quelques faibles engagements. La fameuse bataille de Waterloo, et surtout la rentrée de Louis XVIII

Digitized by Google

devaient rendre inutile tout mouvement insurrectionnel.

Sur un autre point nous avions aussi remporté quelques avantages. Le général Suchet, chargé de tenir tête aux Autrichiens qui s'avançaient sur la France par le midi, avait maintenu ses adversaires.

§ III. *Chute définitive de Napoléon* Ier. — *Sainte-Hélène.*

Les regards de la France entière étaient tournés vers le nord, où devait se terminer le grand drame qui se jouait dans le monde. Le premier bulletin arrivé de l'armée à Paris était daté de Charleroi, le 15 juin au soir, et rendait compte du combat de Gilly. Seulement à la fin des nouvelles militaires on lisait que l'empereur venait de remporter une grande victoire à Ligny. Le *Moniteur* du 20 n'ayant point de rapport sur cette brillante affaire, on attendait avec impatience le *Moniteur* du 21. Il ne disait rien de l'armée. Cependant une grave nouvelle s'était répandue dès la veille dans la ville; on annonçait un horrible désastre et la rentrée de Napoléon, pendant la nuit, dans la capitale de ses Etats. Cette nouvelle était malheureusement vraie; Napoléon, arrivé le 20 à Paris, à onze heures du soir, était allé se loger à l'Elysée, n'osant rentrer aux Tuileries.

L'empereur, comme nous l'avons dit, voyant tout perdu, avait voulu se jeter au centre du carré de sa garde pour combattre et périr avec elle. Mais, arraché de ce lieu, il avait commencé une retraite précipitée. Il avait à peine franchi la ferme du Caillou, que les Prussiens de Bulow barrèrent la route, et rien ne put plus passer. Après avoir essayé à Genappe de mettre un peu d'ordre

Digitized by Google

parmi les fuyards, l'empereur voyant tous ses efforts inutiles pour rallier des soldats qui se précipitaient pêle-mêle sur le pont de la Dyle et traversaient cette rivière à la nage, se hâta de continuer lui-même sa route vers Laon, qu'il avait indiqué comme point de ralliement. Il communiqua au maréchal Grouchy l'ordre d'opérer à la hâte sa retraite vers ce lieu, et fit prescrire à tous les commandants des places fortes situées le long de la Meuse de les mettre aussitôt en état de défense. Arrivé à Philippeville, il écrivit deux lettres : l'une destinée à être livrée au public, où il cachait la grandeur de ses désastres; l'autre pour Joseph, où, après avoir avoué l'étendue de ses malheurs, il disait :

« Cependant tout n'est pas perdu; je suppose qu'il me » restera, en réunissant mes forces, cent cinquante mille » hommes. Les fédérés et les gardes nationaux qui ont » du cœur me fourniront, en outre, cent mille hommes; » les bataillons de dépôts cinquante mille hommes; j'au- » rai donc trois cent mille soldats à opposer de suite à » l'ennemi. »

A son arrivée à Rocroy, l'empereur mit en délibération le parti qu'il devait prendre. Labédoyère voulait qu'il partît tout d'un trait jusqu'à Paris, et qu'à l'exemple de Philippe-Auguste, il déposât sa couronne et demandât qu'elle fût remise au plus digne; résolution que de Flahaut combattit comme téméraire; Napoléon la repoussa aussi. A Laon, où il fut reçu avec enthousiasme au cri de *vive l'empereur!* ses irrésolutions recommencèrent. Informé, peu après son arrivée, qu'un corps de trois mille fuyards français touchait à la place, il ne douta point que dans les vingt-quatre heures il ne pût

Digitized by Google

réunir douze mille soldats, avec lesquels il pensait pouvoir arrêter les colonnes ennemies et donner à la France le temps de prendre les mesures nécessaires pour son salut. Il dit alors qu'il allait s'arrêter à Laon, et ordonna d'y ramener tous les fuyards. Cette résolution fut vivement combattue par plusieurs généraux, qui lui persuadèrent que, s'il ne reparaissait dans la capitale, cette grande ville abandonnerait sa cause.

Vaincu par cette dernière considération, il se détermina à se rendre à Paris, voulant y rester à peine quarante-huit heures pour arranger toutes les affaires les plus urgentes de l'Etat, et accourir ensuite à la tête de son armée pour arrêter ses ennemis et entreprendre un système de guerre défensive. Il lut à ses généraux le rapport préparé sur la bataille de Waterloo, corrigea les passages où ils jugèrent des modifications nécessaires, et prit ensuite la route de Paris où il descendit à l'Elysée à onze heures du soir.

Reçu par le duc de Vicence, il lui dit, la poitrine oppressée : « L'armée avait fait des prodiges, une terreur » panique l'a saisie, tout a été perdu. Je n'en puis plus. » Il me faut quelques heures de repos pour être à mes » affaires. » Il ajouta en portant la main sur son cœur : « J'étouffe là. » Après quelques instants de silence il reprit : « Mon intention est de réunir les deux Chambres » en séance impériale. Je leur peindrai les malheurs de » l'armée, et je leur demanderai les moyens de sauver la » patrie; ensuite je repartirai. — Sire, lui répondit Cau- » laincourt, la nouvelle de vos malheurs a déjà trans- » piré; il règne une grande agitation dans les esprits; » les dispositions des députés paraissent plus hostiles que

Digitized by Google

» jamais. Je regrette, sire, de vous voir à Paris; il eût » été préférable que vous ne vous fussiez pas séparé de » l'armée. — J'espère pourtant que les Chambres me se- » conderont et qu'elles sentiront la responsabilité qui va » peser sur elles. La majorité est bonne, elle est fran- » çaise. Je n'ai contre moi que La Fayette, Lanjuinais, » Flaugergues et quelques autres; je les gêne; ils vou- » draient travailler pour eux. Je ne les laisserai point » faire; ma présence ici les contiendra. »

Le lendemain, à huit heures du matin, le conseil des ministres fut réuni pour délibérer sur la situation. Après avoir fait donner lecture du bulletin de la bataille de Waterloo, Napoléon dit : « Nos malheurs sont grands! » je suis venu pour les réparer, pour imprimer à la na- » tion, à l'armée, un grand et noble mouvement. Si la » nation se lève, l'ennemi sera écrasé; si, au *lieu de le-* » vées, de mesures extraordinaires, on dispute, tout est » perdu. L'ennemi va entrer en France. J'ai besoin, » pour sauver la patrie, d'être revêtu d'un grand pou- » voir, d'une dictature temporaire. Dans l'intérêt de la » patrie je pourrais me saisir de ce pouvoir, mais il se- » rait utile et plus national qu'il me fût donné par les » chambres. »

Un morne silence suivit ces paroles. Pour savoir ce que pensaient ses ministres, Napoléon fut obligé de les interroger les uns après les autres. Interpellé le premier, Carnot dit qu'il fallait déclarer la patrie en danger, appeler aux armes tous les fédérés et les gardes nationaux, mettre Paris en état de siége et se défendre à outrance; le duc de Vicence insista sur la nécessité d'un accord complet entre le pouvoir exécutif et la représentation

Digitized by Google

nationale; Fouché s'empara des dernières paroles et insista vivement sur la nécessité de s'appuyer principalement sur la Chambre des représentants. Après avoir dit qu'il ne fallait pas trop compter sur la représentation nationale, Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) ajouta qu'il craignait qu'un grand sacrifice ne fût nécessaire.

« Parlez nettement, lui dit l'empereur, c'est mon abdication qu'ils veulent, n'est-ce pas?

» Je le crois, sire, répondit Regnault; quelque pénible » que ce devoir soit pour moi, je dois éclairer Votre » Majesté sur sa véritable situation. J'ajouterai même » qu'il serait possible, si Votre Majesté n'abdiquait pas » de son propre mouvement, que la Chambre osât lui » demander ce sacrifice. — Je me suis déjà trouvé dans » des circonstances bien difficiles, répliqua Lucien avec » vivacité, et j'ai toujours vu que plus les crises sont » fortes, plus on doit déployer d'énergie. Si la Chambre, » mise en demeure de seconder l'empereur, refuse son » concours, il faut que l'empereur sauve la France à lui » seul. Pour lui, commme pour nous tous, le salut de la » patrie doit être une suprême loi. »

La parole pleine de fermeté de Lucien dut faire comprendre à tous ceux qui voulaient le maintien de l'autorité des Chambres qu'ils devaient agir avec une prudente fermeté. Napoléon dut cependant les rassurer : « La pré- » sence de l'ennemi sur le sol national, dit-il, rendra » aux députés, je l'espère, le sentiment de leur devoir. »

Il fit ensuite l'énumération de toutes les ressources que la France pouvait avoir en hommes et en préparatifs, et démontra qu'on pouvait avoir une armée de cent cinquante mille hommes sous Paris, une autre respectable

Digitized by Google

encore devant Lyon, et des gardes nationaux dans les places fortes. Le Conseil semblait unanime dans l'acceptation des mesures proposées par l'empereur, lorsqu'on reçut des nouvelles alarmantes de la Chambre des représentants. Pour bien caractériser cette Chambre, il est nécessaire de rappeler ses actes pendant la courte absence de Napoléon.

L'assemblée, se regardant comme l'expression de la nation, prétendait être supérieure à l'empereur lui-même. On a déjà pu juger ses tendances, elles se manifestèrent surtout pendant que Napoléon était en Belgique. Le 16, le jour marqué par la victoire de Ligny, les ministres ayant lu à l'assemblée des rapports adressés à l'empereur sur la situation intérieure et extérieure, Jay demanda pourquoi ce rapport n'avait pas été adressé à la Chambre elle-même. Roy, qui fut ministre de la Restauration, dit que la constitution de l'an VIII était violée, puisque la guerre venait d'être entreprise sans le consentement des Chambres. Fouché avait aussi fait un rapport sur son département. Voyant que les idées démagogiques n'avaient plus de chances de succès, il condamna les excès de la révolution, et cependant il exalta assez la liberté pour se montrer l'ennemi du despotisme impérial.

Il y avait donc évidemment dans la Chambre des représentants une tendance à une grave opposition, qui ne cherchait qu'une occasion pour se manifester. Elle arriva avec la défaite de Waterloo. Fouché, ennemi implacable de l'empereur, profitant de sa position de ministre pour lui nuire, trouva un double moyen de s'imposer et de faire crouler la puissance impériale. Il envoya un de ses affidés à Wellington, le chef le plus fameux parmi les

Digitized by Google

coalisés, pour obtenir des assurances de paix et pouvoir s'en attribuer à lui-même toute la gloire. En même temps, plusieurs de ses amis allèrent trouver les membres les plus influents de l'Assemblée pour les effrayer sur leur situation et leur persuader que s'ils ne prenaient leurs mesures à la hâte, l'empereur s'emparerait de la dictature et les renverrait.

Le 21, la séance fut à peine ouverte, que La Fayette fut appelé à la tribune pour une motion : « Messieurs, dit-il, » lorsque pour la première fois, depuis bien des années, » j'élève une voix que les vieux amis de la liberté recon- » naîtront encore, je me sens appelé à vous parler des » dangers de la patrie que vous seuls à présent avez » le droit de sauver.

» Des bruits sinistres s'étaient répandus : ils sont » malheurensement confirmés. Voici l'instant de nous » rallier autour du vieux étendard tricolore, celui de 89, » celui de la liberté, de l'égalité et de l'ordre public; » c'est celui-là seul que nous avons à défendre con- » tre les prétentions étrangères et contre les tentatives » intérieures. Permettez, Messieurs, à un vétéran de » cette cause sacrée, qui fut toujours étranger à l'es- » prit de faction, de vous soumettre quelques résolu- » tions préalables, dont vous apprécierez, j'espère, la » nécessité.

» Article 1^er^. La Chambre des représentants déclare que l'indépendance de la nation est menacée.

» 2° La Chambre se déclare en permanence. Toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison. Quiconque se rendrait coupable de cette tentative, sera traître à la patrie et sur-le-champ jugé comme tel.

Digitized by Google

» 3° L'armée de ligne et les gardes nationales qui ont combattu et combattent encore pour défendre la liberté, l'indépendance et le territoire de la France, ont bien mérité de la patrie.

» 4° Le ministre de l'intérieur est invité à se réunir à l'état-major général et aux commandants et majors des légions de la garde nationale parisienne, afin d'aviser aux moyens de lui donner des armes, et de porter au plus grand complet cette garde citoyenne dont le patriotisme et le zèle éprouvé depuis vingt-cinq ans offrent une sûre garantie à la liberté, aux propriétés, à la tranquillité de la capitale et à l'inviolabilité des représentants de la nation.

» 5° Les ministres de la guerre, des relations extérieures, de la police et de l'intérieur, sont invités à se rendre sur-le-champ dans le sein de l'Assemblée. »

Cette audacieuse proposition, flagrante violation de la constitution qui avait été jurée quatorze jours auparavant, fut admise. Lorsque Napoléon en eut connaissance, il en mesura toute l'étendue et vit la profondeur de l'abîme dans lequel on voulait le faire tomber. Défense ayant été faite par lui aux ministres de se rendre à l'appel de l'Assemblée, Fouché sortit un moment et écrivit à Jay d'insister vivement et d'obtenir de la Chambre un commandement formel de la comparution des ministres.

Regnault de Saint-Jean-d'Angely, envoyé pour ramener l'Assemblée à de meilleurs sentiments, dit : « Sa Ma» jesté est venue à Paris pour conférer avec ses ministres » sur les moyens de rétablir le matériel de l'armée ; son » intention est de conférer également avec les Chambres

Digitized by Google

» sur les mesures législatives exigées par les circons-
» tances. S. M. s'occupe en ce moment des propositions
» qu'elle doit leur soumettre. »

Ces paroles, écoutées avec un froid glacial, furent immédiatement suivies d'une proposition de Félix Desportes qui demandait la nomination d'une commission administrative de cinq membres pour protéger l'Assemblée. Jay prit ensuite la parole et dit : « Il n'est aucun » de nous qui n'ait juré dans son cœur de mourir à son » poste plutôt que d'abandonner les grands intérêts qui » lui sont confiés. Vous avez appelé les ministres, vous » les avez invités à paraître devant vous; ils ne parais-» sent pas : nous avons le droit de connaître la cause de » ces retards que l'on ne peut s'empêcher de redouter. Je » demande donc que la Chambre adresse aux ministres » un second message qui leur fasse connaître qu'elle les » attend et qu'elle met l'exécution de cet ordre sous leur » responsabilité personnelle. »

« Procédons avec vigueur, mais avec sagesse, dit aus-» sitôt un des membres de la nouvelle commission admi-» nistrative; la garde nationale est une armée de ci-» toyens : c'est pour les citoyens que nous allons délibé-» rer; je demande donc que les chefs de cette garde » soient convoqués et qu'elle s'arme. Périr n'est assuré-» ment pas un mal que redoute un cœur français, mais » la gloire de mourir en aveugle est commune, et les » hommes qui comme nous ont la patrie à sauver, se-» raient impardonnables s'ils ambitionnaient un pareil » sacrifice; la patrie ne l'exige pas; loin de là : elle ré-» clame impérieusement notre conservation, puisque » c'est sur ses intérêts les plus chers que nous avons à

Digitized by Google

» délibérer. Appelons les ministres, rien de mieux; mais » assurons avant tout les moyens de délibérer sans avoir » à craindre pour notre sûreté. »

« La commission d'administration vous demande d'as- » surer la sûreté de vos délibérations, ajouta Deniè- » res; mais vous savez que l'empereur s'est réservé le » commandement en chef de la garde nationale, et que » le commandant en second, le général Durosnel, est » sous ses ordres. Il faut que la Chambre elle-même » nomme le commandant supérieur de cette garde; nous » venons de faire demander un certain nombre de ba- » taillons; le commandant en second peut se refuser à » cette réquisition. »

Cette dernière proposition parut trop audacieuse; l'Assemblée n'osa pas encore prendre l'offensive. Cependant elle fit expédier des lettres aux ministres pour qu'ils comparussent en personne et vinssent rendre compte de leurs actes à la Chambre. Le général Sébastiani, devenu l'ennemi de l'empereur depuis que le puissant monarque avait tourné en ridicule ses bulletins, insista vivement pour que tous les chefs de la garde nationale et les commandants des légions missent chacun un bataillon sous les armes, *afin de veiller à la sûreté de la représentation nationale.*

Si les passions s'agitaient dans l'Assemblée, d'autres poussaient Napoléon à dissoudre la Chambre. Il l'eût pu sans difficulté, car la classe ouvrière de Paris, compatissant à ses malheurs, était allée auprès de l'Elysée faire retentir ces mots : *Vive l'empereur!*

Mais, abattu par ses malheurs, n'ayant plus la fermeté nécessaire pour prendre une mesure dont il s'exagérait

Digitized by Google

les conséquences, Napoléon s'arrêta à l'un de ces demi-moyens qui perdent tout sans grandeur. Il adressa un message aux Chambres et le fit porter par son frère Lucien accompagné des ministres. La présence de Lucien à la tribune rappela la scène de Saint-Cloud; aussi les poitrines des opposants étaient oppressées quand il commença à parler. Mais quand on l'eut entendu dire que l'empereur se résignait, les ennemis de Napoléon reprirent courage. Jay prit la parole sur la situation. L'énumération qu'il fit des différents actes de l'empire, prouva qu'avec un chef militaire on ne pourrait avoir ni paix ni liberté; puis, se tournant vers Lucien, il lui dit :

« Et vous, qui avez montré un noble caractère dans » l'une et dans l'autre fortune, retournez vers votre » frère, dites-lui que l'Assemblée des représentants du » peuple attend de lui une résolution qui lui fera plus » d'honneur dans l'avenir que toutes ses victoires; dites- » lui qu'en abdiquant le pouvoir il peut sauver la France ; » dites-lui enfin que sa destinée le presse; que dans un » jour, dans une heure peut-être, il ne sera plus temps. » Je demande, ajouta-t-il en terminant et en s'adressant » à la Chambre, la nomination d'une commission qui se- » rait chargée d'aller demander à Napoléon son abdica- » tion, et de lui annoncer qu'en cas de refus, l'Assem- » blée prononcerait sa déchéance. »

Lucien essaya d'atténuer l'impression produite par ce discours, et finit en s'écriant : « Je vous conjure, ci- » toyens, au nom sacré de la patrie, ralliez-vous autour » du chef que la nation vient de replacer si solennelle- » ment à sa tête ! Songez que notre salut dépend de notre » union, et que vous ne pouvez vous séparer de l'empe-

Digitized by Google

» reur et l'abandonner à ses ennemis sans perdre l'Etat, » sans manquer à vos serments, sans flétrir à jamais » l'honneur national. »

La Fayette ne voulut point laisser l'Assemblée sous l'impression de cette parole brûlante : « Vous nous ac- » cusez de manquer à nos devoirs envers l'honneur, en- » vers Napoléon, s'écrie-t-il en s'adressant à Lucien, » avez-vous oublié tout ce que nous avons fait pour lui? » Avez-vous oublié que les ossements de nos enfants, de » nos frères, attestent partout notre fidélité, dans les sa- » bles de l'Afrique, sur les bords du Guadalquivir et du » Tage, sur les rives de la Vistule et dans les déserts gla- » cés de la Moscovie? Depuis plus de dix ans, trois mil- » lions de Français ont péri pour un homme qui veut » lutter encore aujourd'hui contre l'Europe! Nous avons » assez fait pour lui; maintenant notre devoir est de » sauver la patrie. »

Malgré les efforts de Manuel, Henri Lacoste et Girod (de l'Ain) pour faire adopter la proposition de Jay, elle ne fut pas admise. D'après les principes constitution- nels, les propositions adoptées par la Chambre des repré- sentants devaient, pour être converties en lois, être ac- ceptées par la Chambre des pairs. Napoléon comptait surtout sur cette Assemblée, qu'il croyait avoir formée de membres entièrement dévoués à sa personne. Mais, com- posée principalement de généraux alors pour la plupart à l'armée, la Chambre des pairs n'avait plus dans son sein que des formalistes ou des hommes affaiblis par les ans ou sans caractère. Aussi quand la proposition de La Fayette lui arriva, elle l'adopta à la presqu'unanimité, avec une modification sans importance. Lorsque Lucien

Digitized by Google

rentra le soir à l'Elysée, il était attéré. « Il n'y a de » moyen de sortir de la situation que par l'abdication » ou la dissolution de la Chambre des députés, » dit-il à Napoléon. L'empereur, fatigué de la lutte, se contenta de dire qu'il réfléchirait. Puis il alla s'entretenir avec Benjamin Constant, son ancien adversaire, devenu son ami. Benjamin, qui la veille avait repoussé toute idée d'abdication, ne voyait plus que ce moyen.

Pendant que l'esprit de l'empereur flottait incertain, agité comme un vaisseau jeté sur la grande mer sans ancre ni boussole, ses ministres, les présidents et vice-présidents des deux Chambres se réunissaient aux Tuileries pour arrêter les mesures nécessaires au salut de l'Etat. La conférence avait traîné en longueur sur les divers moyens de salut pour la France, sur la levée en masse, lorsque Lucien demanda qu'on mît en principe que tous les sacrifices seraient faits par *tous*, hormis la liberté constitutionnelle et l'intégrité du territoire. Comme on lui fit observer que sa proposition pouvait impliquer l'abdication de l'empereur, il ne recula pas devant cette idée : « Si les amis de Napoléon, répliqua » Lucien, avaient cru son abdication nécessaire au salut » de la France, ils auraient été les premiers à la lui de- » mander. — C'est parler en vrai Français, s'écria M. de » La Fayette; j'adopte cette idée et je la convertis en mo- » tion. »

Il était près de trois heures du matin ; il fallait prendre un parti décisif. On s'arrêta à la résolution suivante :

« Que le salut de la patrie exigeait que l'empereur » consentît à ce que les deux Chambres nommassent une » commission qui serait chargée de négocier directe-

Digitized by Google

» ment avec les puissances coalisées, aux conditions de » respecter l'indépendance nationale et le droit qu'a tout » peuple de se donner les constitutions qu'il juge à pro- » pos ;

» Qu'il convenait d'appuyer ces négociations par l'en- » tier développement des forces nationales ;

» Que les ministres proposeraient les mesures propres » à fournir des hommes, des chevaux, de l'argent, ainsi » que les mesures nécessaires pour contenir et réprimer » les ennemis de l'intérieur. »

Il s'éleva ensuite quelques difficultés sur la manière dont le rapport serait fait. Grenier, qui en fut chargé, ne voulut pas parler de l'abdication. Sur l'observation de Dupont (de l'Eure), que si cette partie de la décision était omise, il la porterait à la tribune, il fut résolu alors que la question d'abdication serait franchement abordée. On voulait faire boire à l'empereur le calice jusqu'à la lie. Telle fut la fin de la journée du 21 juin.

L'abdication ayant un grand nombre d'adversaires dans la Chambre, Fouché fit des efforts incroyables pour les vaincre. Il donnait à tous les partis les plus belles espérances. Par ses manœuvres et par celles de quelques autres membres, l'Assemblée était décidée à en finir enfin avec l'empereur. La séance ayant été indiquée pour huit heures du matin (22 juin), les tribunes furent envahies et les banquettes couvertes en un moment. Le bureau, qui voulait entendre le rapport avant de le communiquer à l'Assemblée, était attendu avec une extrême impatience. Ce qui retenait encore le bureau, c'était la lutte qui existait au château et dont l'Assemblée était instruite. Lucien voulait que Napoléon se mît à la tête

Digitized by Google

des quelques soldats qui se trouvaient à Paris et qu'il marchât sur l'Assemblée. Fouché conseillait l'abdication en faveur du roi de Rome : « L'abdication, disait-il, » conciliait à la fois les intérêts de l'empereur comme » père, comme chef de dynastie, et les nécessités de la » situation. »

Ces considérations firent une profonde impression non-seulement sur l'empereur, mais encore sur Joseph qui, ayant l'espoir d'être régent, conseilla aussi le même parti. Tout poussait donc Napoléon à une mesure qui devait lui être fatale, mais heureuse pour la France, car la continuation de la lutte n'eût amené que de nouveaux désastres.

Cependant l'Assemblée était livrée à une extrême impatience. Ce ne fut que vers midi que le président et les vice-présidents entrèrent dans l'enceinte. Les propositions se succédèrent alors à la tribune ; chacun cherchait le moyen de pourvoir au salut de la France. Les uns voulaient abandonner tout moyen de défense et faire la paix à tout prix ; les autres proposaient des mesures héroïques comme celles de 92 et des Espagnols. Duchesne répondit : « Nous ne sommes plus en 1792 ; on nous parle » d'imiter les Espagnols, notre situation est bien diffé- » rente de la leur. On nous propose de négocier avec les » puissances alliées ; mais les pièces mêmes qui nous ont » été communiquées, donnent la preuve que ces puis- » sances ont constamment repoussé les ouvertures du » gouvernement et déclaré qu'elles ne traiteraient pas » avec nous tant que nous aurions l'empereur à notre » tête. » — « Je dois annoncer à la Chambre, dit aussi » le président en interrompant Duchesne, que je reçois

Digitized by Google

» l'assurance qu'elle recevra de Sa Majesté, avant trois » heures, un message qui pourra remplir ses vues. »

« Comment avant trois heures! s'écrie un membre. » Pourquoi aussi tard? Il est à peine une heure. — On » veut nous faire perdre le temps, ajoutèrent plusieurs » voix. »

Un tumulte inexprimable se déclara alors dans l'Assemblée. Un membre saisit un moment de silence pour dire qu'il fallait demander l'abdication. Ce mot était à peine prononcé, que des bravos éclatent sur tous les bancs.

Le général Solignac s'élance à la tribune et demande qu'on signifie à l'empereur qu'on ne lui accorde qu'une heure pour donner son abdication. Plusieurs membres trouvaient que c'était trop de temps. « Messieurs, reprit » le général Solignac, nous voulons tous sauver la pa- » trie, mais ne pouvons-nous concilier ce sentiment una- » nime avec le désir honorable pour la Chambre de con- » server l'honneur du chef de l'Etat? Si je demandais » d'attendre à ce soir, à demain, on pourrait m'opposer » quelques considérations, mais une heure! »

Quand il fut voté qu'on accordait une heure à Napoléon pour abdiquer, toutes les montres furent aussitôt tirées. Afin d'adoucir l'esprit de la Chambre, le prince d'Eckmühl se présenta avec un rapport sur la situation de l'armée.

On ne prêta qu'une oreille inattentive à son discours; les esprits étaient ailleurs. Lorsque l'heure fut écoulée, plusieurs membres s'écrièrent : « C'est différer trop long- » temps; il faut le décréter d'accusation, il faut l'arrê- » ter. »

Digitized by Google

Napoléon, instruit de moment en moment de cette frénésie, fut bientôt livré à une exaltation extraordinaire. On crut qu'il allait reprendre toute son énergie. « Comment, s'écria-t-il, de la violence! Puisque c'est » ainsi, je n'abdiquerai pas. La Chambre n'est composée » que de jacobins, d'ambitieux que j'aurais dû dénoncer » à la nation et chasser! mais le temps perdu peut se » réparer. »

« Sire, répondit Regnault, quand l'agitation de l'em- » pereur fut à demi-calmée, ne cherchez point, je vous » en conjure, à lutter plus longtemps contre la force des » choses. »

Lucien, qui jusqu'alors avait essayé de déterminer Napoléon à agir avec vigueur, lui conseilla aussi d'abdiquer, jugeant sans doute que toute tentative pour conserver le pouvoir serait désormais inutile. Après avoir de nouveau lutté contre lui-même, Napoléon apposa enfin sa signature à la déclaration suivante :

« Français, en commençant la guerre pour soutenir » l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion » de tous les efforts, de toutes les volontés, et sur le con- » cours de toutes les autorités nationales; j'étais fondé à » en espérer le succès, et j'aurais bravé toutes les décla- » rations des puissances contre moi.

» Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre » en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puis- » sent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en » avoir réellement voulu qu'à ma personne! Ma vie po- » litique est terminée, et je proclame mon fils sous le » titre de Napoléon II, empereur des Français.

» Les ministres actuels formeront provisoirement le

Digitized by Google

» conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon » fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans » délai la régence par une loi.

» Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester » une nation indépendante. »

Quelques représentants eurent la lâcheté de répondre par des applaudissements à un acte qu'ils auraient dû recevoir avec un calme plein de dignité.

Se rappelant qu'après avoir abdiqué à Fontainebleau, Napoléon avait retiré son abdication, Dupin proposa une acceptation formelle, afin que le retrait de l'acte soumis à l'Assemblée ne fût pas possible. Morgues, qui lui succéda, proposa la vacance du trône. Une vive agitation succéda à cette proposition, qui fut combattue par Regnault (de Saint-Jean-d'Angely).

Afin de montrer qu'il ne voulait rien d'exagéré pour Bonaparte et sa famille, Regnault finit par cette triple proposition :

« La Chambre, considérant que le premier intérêt du peuple français est le maintien des lois qui assurent l'organisation de tous les pouvoirs;

» Passe à l'ordre du jour sur les propositions qui ont été faites de la former en Assemblée nationale ou en Assemblée constituante.

» La Chambre arrête que le président et son bureau se retireront vers Napoléon pour lui exprimer, au nom de la nation, la reconnaissance et le respect avec lesquels elle accepte le noble sacrifice qu'il a fait à l'indépendance et au bonheur du peuple français.

» La Chambre arrête qu'il sera nommé sans délai une commission de cinq membres, dont trois seront nommés

Digitized by Google

par la Chambre des représentants et deux par la Chambre des pairs, pour exercer provisoirement les fonctions du gouvernement, et que les ministres continueront leurs fonctions sous l'autorité de cette commission. »

Après ces mesures graves, il y en avait une autre non moins importante, c'était celle qui concernait la nomination des membres du gouvernement. Il fut résolu « que trois membres seraient choisis par la Chambre des représentants et deux par celle des pairs; que les membres des deux Chambres qui en font partie ne pourront, pendant la durée de leurs fonctions, exercer aucune fonction législative; que la nomination des commissaires chargés de se rendre auprès des souverains alliés, appartiendra à la commission du gouvernement, et que ces différentes résolutions, ainsi que la déclaration précédemment adoptée sur la motion de Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), seront notifiées à la Chambre des pairs. »

Les trois membres élus par la Chambre des représentants furent Carnot, Fouché et Grenier.

La Chambre des pairs, réduite à être une simple comparse, suivant à la remorque la Chambre des représentants, eut aussi ses moments d'agitation. Carnot ayant lu aux nobles pairs le rapport sur la situation de l'armée, que le prince d'Eckmühl avait communiqué aux représentants, Ney bondit sur son banc et s'écria : « Les nou-
» velles que vient de nous lire M. le ministre de l'intérieur
» sont fausses, fausses sous tous les rapports. L'ennemi
» est vainqueur sur tous les points. J'ai vu le désordre,
» puisque je commandais sous les ordres de l'empereur.
» Après les résultats des désastreuses journées des 16 et
» 18, on ose nous dire qu'il nous reste encore sur la fron-

Digitized by Google

» tière soixante mille hommes! le fait est faux; c'est tout » au plus si le maréchal Grouchy a pu rallier dix à quinze » mille hommes, et l'on a été battu trop à plat pour » qu'ils soient en état de résister à l'ennemi. Tous les » généraux qui sont ici et qui commandaient avec moi » peuvent l'attester. Au surplus, il suffit d'être un peu » homme de guerre pour apercevoir que le rapport que » vient de nous lire M. le ministre de l'intérieur se » contredit. Il est certain que le maréchal Grouchy a » été battu le 18 aussi bien que nous; si sa division eût » été intacte, il eût pu couvrir la retraite de l'armée, il » eût pu aider l'empereur à rallier les débris, et l'empe- » reur serait resté sur la frontière au lieu de se diriger » sur Paris. Ce que je vous ai dit là est la vérité la plus » positive, la plus claire.

» Ce que M. le ministre de l'intérieur nous a lu con- » cernant la position du duc de Dalmatie, *est faux; il* » n'a pas été possible de rallier un seul homme de la » garde.

» Voilà notre véritable position : l'ennemi est à Ni- » velles avec quatre-vingt mille hommes. La plus grande » partie de l'armée prussienne ne s'est pas battue. Dans » six ou sept jours l'ennemi peut être dans le sein de la » capitale. Il n'y a plus d'autre moyen de salut public » que de faire des propositions à l'ennemi. »

Il s'éleva ensuite une discussion très vive sur la ques- tion de proclamer Napoléon II. Lucien s'écria : « L'em- » pereur est mort, *vive l'empereur!* L'empereur a abdi- » qué, *vive l'empereur!* Il ne peut y avoir d'intervalle » entre l'empereur qui meurt ou qui abdique et son » successeur. Toute interruption est une anarchie. »

Digitized by Google

« Je demande au prince, répondit Pontécoulant, à » quel titre parle-t-il dans cette Chambre? Est-il Fran- » çais? Je ne le reconnais pas comme tel. Il est prince » romain, et Rome ne fait plus partie du territoire fran- » çais. Que veut le préopinant? Qu'on proclame Napo- » léon II; je suis loin de me déclarer contre ce parti, » mais je déclare formellement, quel que soit mon res- » pect et mon dévouement pour l'empereur, que je ne » reconnaîtrai jamais pour roi un enfant, pour souve- » rain celui qui ne résiderait pas en France. »

Boissy-d'Anglas, prenant la question de plus haut, prouva que l'empire sans l'empereur était un non-sens. C'est ainsi que, deux jours après sa rentrée à Paris, Napoléon entendait sonner le glas funèbre de son empire. Depuis qu'il avait abdiqué, les salons de l'Elysée étaient restés presque déserts. Aussi, lorsque les bureaux des deux Chambres se présentèrent pour remercier Napoléon de son grand acte, ils furent étonnés de le trouver dans la solitude. Les réponses qu'il donna ne furent pas rapportées littéralement par le *Moniteur*. Il dit aux représentants :

« Je vous remercie des sentiments que vous m'expri- » mez; je désire que mon abdication puisse faire le bon- » heur de la France, mais je ne l'espère point; elle laisse » l'Etat sans chef, sans direction politique. Le temps » perdu à me renverser aurait pu être employé à mettre » la France en état d'écraser l'ennemi. Je recommande » à la Chambre de renforcer promptement les armées : » qui veut la paix doit se préparer à la guerre. Ne met- » tez pas cette grande nation à la merci des étrangers; » craignez d'être déçus de vos espérances; c'est là qu'est

Digitized by Google

» le danger! Dans quelque position que je me trouve, je » serai toujours bien si la France est heureuse. Je re- » commande mon fils à la France. J'espère qu'elle n'ou- » bliera pas que je n'ai abdiqué que pour lui. Je l'ai fait » aussi, ce grand sacrifice, pour le bien de la nation; » ce n'est qu'avec ma dynastie qu'elle peut espérer être » libre, heureuse et indépendante. »

On est profondément ému en lisant des paroles d'une telle abnégation. Il fallait que Napoléon fût bien accablé pour subir ainsi la pression d'hommes qui, peu auparavant, rampaient devant lui. Sa réponse était significative : « Je n'ai abdiqué que pour mon fils ; si les Cham- » bres ne le proclamaient point, mon abdication serait » nulle. Je rentrerais dans tous mes droits. D'après la » marche que l'on prend, on ramènera les Bourbons. » Vous verserez bientôt des larmes de sang. On *se flatte* » d'obtenir d'Orléans, mais les Anglais ne le *veulent* pas. » D'Orléans lui-même ne voudrait pas monter sur le » trône sans que la branche régnante eût abdiqué. Aux » yeux des rois de droit divin, ce serait aussi un usur- » pateur. »

Comme cette réponse indiquait que Napoléon n'avait abdiqué qu'autant que son fils serait proclamé, et avait laissé entendre que s'il n'était pas reconnu, il regardait comme nulle son abdication, il fallait le mettre dans l'impuissance de revenir sur cet acte important. Ce fut le travail machiavélique de Fouché, dont la politique tortueuse se montre ici dans tout son jour.

La commission du gouvernement, composée de Carnot, Fouché, Grenier, Caulaincourt et Quinette, s'installa le 23 aux Tuileries, et nomma Fouché pour son

Digitized by Google

président; Carnot-Feulins fut aussitôt nommé ministre de l'intérieur, Bignon aux affaires étrangères, Pelet (de la Lozère) à la police, et Boulay (de la Meurthe) à la justice; Masséna reçut le commandement de la garde nationale, et Andréossy fut placé à la tête de la première division militaire.

Bientôt les plus graves inquiétudes troublèrent le repos de Fouché. Les nouvelles de l'armée étaient moins mauvaises qu'on ne l'avait cru; informé que le maréchal Soult était parvenu, par son activité, à réunir soixante mille hommes, tant avec les débris de Waterloo qu'avec le corps de Grouchy, Napoléon regrettait son abdication et cherchait le moyen de ressaisir le pouvoir. Pour empêcher ce retour, il fallait donner une sorte de satisfaction à l'empereur, le duper par une manœuvre qui, dans l'esprit des faiseurs, n'avait rien de sérieux. Fouché, sans proclamer directement Napoléon II, travailla à obtenir des Chambres un acte qui semblait constater ses droits, mais d'une manière tellement vague, que cet acte pourrait être regardé comme un non-sens.

Les droits de Napoléon II succombant, et ce jeune enfant rencontrant fort peu de partisans dans l'Assemblée, Fouché ne cessa d'agir auprès d'un certain nombre de députés influents, et les détermina à admettre un ordre du jour qui semblait décider en faveur de Napoléon II. Manuel parut enfin à la tribune, résuma la discussion et proposa l'ordre du jour suivant :

« La Chambre des représentants, délibérant sur les diverses propositions faites dans sa séance et mentionnées dans son procès-verbal, passe à l'ordre du jour motivé :

Digitized by Google

» 1° Sur ce que Napoléon II est devenu empereur des Français par le fait de l'abdication de Napoléon Ier et par la force des constitutions de l'Empire;

» 2° Sur ce que les deux Chambres ont voulu et entendu, par leur arrêté, à la date d'hier, portant nomination d'une commission du gouvernement provisoire, assurer à la nation les garanties dont elle a besoin dans les circonstances extraordinaires où elle se trouve, pour la liberté et son repos, au moyen d'une administration qui ait toute la confiance du peuple;

» Le présent acte sera transmis à la Chambre des pairs par un message. »

Cet ordre du jour, presque le seul titre de la haute réputation politique de Manuel, fut admis par la Chambre des pairs sans discussion. Voilà ce qu'on a appelé la proclamation de Napoléon II. Comme on le voit, il n'y eut en réalité aucune reconnaissance; l'ordre du jour ne fut qu'un faux-fuyant pour se tirer d'un mauvais pas.

Fouché, dès-lors assuré que Napoléon n'aurait plus de prétexte pour ressaisir le pouvoir, s'occupa aussitôt des moyens de l'éloigner de Paris, où il était un grave embarras. Il fit valoir un motif de politique et d'intérêt personnel. L'un des motifs qui avaient déterminé l'abdication, c'était l'espoir que les alliés, voyant l'empereur hors de cause, s'arrêteraient et consentiraient à traiter avec la France.

Malgré le complet délaissement de Napoléon, quoiqu'il n'y eût plus dans son palais que quelques amis dévoués, fidèles au malheur; que les généraux, les administrateurs, tous l'eussent délaissé; qu'il y eût à peine à sa porte une sentinelle; que le peuple seul vînt le con-

Digitized by Google

soler par ses cris répétés de *vive l'empereur!* ces dernières démonstrations faisaient craindre encore que Napoléon ne fût tenté de reprendre le pouvoir. Fouché lui fit dire que sa présence à Paris nuisait aux négociations, et lui demanda, dans les intérêts de la paix et de son fils Napoléon II, qu'il quittât la capitale. Après avoir lutté quelque temps contre lui-même, Napoléon consentit à se retirer à La Malmaison, où il se fixa dans la soirée du 25 juin. Dès le lendemain 26, afin de faire disparaître ce qui aurait pu donner la moindre consistance à Napoléon II, Fouché fit rendre un arrêté ainsi conçu :

« Les arrêts et jugements des tribunaux et des cours, » les actes des notaires, seront provisoirement intitulés : » AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS. »

Une partie du gouvernement provisoire ayant montré la volonté de repousser cet arrêté : « Aucun membre de la commission, avait dit Fouché, ne saurait avoir l'intention de méconnaître Napoléon II; mais pas une seule puissance n'a encore reconnu ce prince pour notre souverain, on ne peut donc traiter en son nom avec les étrangers. La commission manquerait à tous ses devoirs si, en refusant d'agir provisoirement au nom du peuple français, elle laissait ainsi aux alliés un prétexte pour ne pas admettre nos négociateurs. » Cela ne vint à la pensée ni du général Grenier, ni du duc de Vicence (1).

Cependant Fouché, l'œil toujours tourné vers celui qu'il prévoyait devoir être le plus fort, avait, avec sa profonde sagacité, reconnu que la seule cause qui pût triompher était celle de la légitimité; lui qui avait cons-

(1) Vaulabelle.

Digitized by Google

piré pendant la première restauration contre Louis XVIII pour le duc d'Orléans, mit cette fois toutes ses intrigues au service du parti légitimiste.

Il y avait, au moment de l'installation du gouvernement, dans les prisons de l'Abbaye, le plus actif et le plus adroit des légitimistes; le baron de Vitrolles, que nous avons vu essayant de fonder, en l'absence du roi, un gouvernement royal à Toulouse, était depuis trois mois dans les prisons de la capitale. Lorsque Napoléon eut abdiqué et que le gouvernement provisoire eut été installé, Mme de Vitrolles demanda la mise en liberté de son mari au duc de Vicence, qui se hâta d'en référer à Fouché. « C'est trop juste, » dit celui-ci. Et aussitôt il ordonna la mise en liberté de Vitrolles. Le baron accourut aussitôt pour remercier son bienfaiteur, et il se fit entre eux une sorte de convention pour travailler activement à remettre Louis XVIII sur le trône.

Fouché avait à peine congédié le chef des légitimistes, qu'il se mit à écrire à Louis XVIII pour se déclarer son champion. Toutefois il suspendit sa lettre pour recevoir le chef de l'ambassade qu'on adressait aux généraux ennemis pour solliciter la paix, et avant tout une suspension d'armes. Comme cette ambassade était peu favorable au parti légitimiste, il ne parla point en sa faveur, il exclut même formellement les Bourbons, et dans une instruction verbale il se contentait de dire que, s'il le fallait absolument, on pourrait accepter comme souverain le duc d'Orléans. Les instructions écrites se terminaient par ces mots élastiques : « Toutefois, s'il était fait par » les puissances alliées des propositions qui pussent se » concilier avec nos plus chers intérêts et qui nous

Digitized by Google

» fussent offertes comme dernier moyen de salut, les plé-
» nipotentiaires, en s'abstenant d'émettre une opinion
» prématurée, s'empresseront d'en rendre compte et de
» demander les ordres du gouvernement. »

Les ennemis qu'on se proposait d'arrêter, après s'être réunis sur nos frontières, n'avaient pas osé avancer davantage avant que leurs alliés n'eussent pénétré en France du côté du midi et de l'est; ils franchirent nos frontières, quand ils furent instruits de la désorganisation de notre armée et de la chute de Napoléon. L'audacieux Blücher traîna à la remorque le prudent Wellington, qui cependant se tint presque toujours à deux journées de marche en arrière. Les alliés entrèrent en France par Cateau-Cambrésis, passèrent entre nos lignes de place, entre Saint-Quentin et Péronne, marchant sur les derrières de l'armée française qui, suivant la route de Laon, Soissons, Villers-Cotterets, ne se trouva souvent séparée des ennemis que par une distance de deux ou trois lieues. Les chefs des deux armées étrangères n'avaient qu'une seule ambition, arriver les premiers à Paris. Aussi la marche devint bientôt précipitée. On regarda comme un avantage pour nos armes, que nos colonnes aient touché à Saint-Denis quelques heures avant les Prussiens.

Les négociateurs, dupes d'une conversation qu'ils avaient eue avec des officiers prussiens, avaient écrit que la France ne serait pas gênée dans le choix de son gouvernement. Toutefois ils avouaient que le nom de Napoléon II n'avait pas même été prononcé.

Cette dépêche fit manquer une négociation entre les différents partis, qui eût peut-être épargné de grandes pertes à la France. Nous avons vu que Fouché, soit par

Digitized by Google

un reste de patriotisme, soit par un égoïsme personnel, convaincu que Louis XVIII serait remis sur son trône, s'était décidé à travailler à son rétablissement. De concert avec le baron de Vitrolles, il se mit à agir sur les principaux chefs de parti de manière à faire rappeler la légitimité par les Chambres. C'était un moyen de donner plus de force au gouvernement qui allait s'établir, et d'empêcher le reproche qui lui avait été fait de ne revenir qu'avec l'étranger. Vitrolles voyait ses salons pleins des hommes les plus illustres de l'époque : les généraux Villate, Lamothe et Dessoles, les maréchaux Oudinot et Gouvion Saint-Cyr, le Bally de Crussol, Dubouchage, Royer-Collard, Becquey, Pasquier et Molé avaient des rapports avec lui. Il lui semblait qu'avec le seul concours de ces hommes remarquables, il était facile d'amener Paris à solliciter le retour du roi légitime. Il adressait des demandes réitérées à Fouché, qui lui conseilla d'employer pour cela le prince d'Eckmühl.

Le prince d'Eckmühl était, en effet, moins éloigné de la légitimité qu'on n'aurait pu le croire. Le maréchal Oudinot vit Davoust, lui parla de Louis XVIII, lui peignit son caractère et ses intentions, et finit par l'amener à regarder comme un bien pour la France cette restauration qu'il avait tant détestée. Ce qui put encore contribuer à détacher Davoust de l'empereur, c'est qu'il voyait la plupart des maréchaux séparés totalement de la cause impériale.

Une négociation s'ouvrit alors entre le baron de Vitrolles et le prince d'Eckmühl, qui s'engageait à écrire une lettre à Fouché pour lui demander de réunir les bureaux des Chambres, afin d'arrêter avec eux et de faire

Digitized by Google

adopter les moyens de sauver la patrie. On devait dans cette conférence montrer que le salut du pays dépendait uniquement du rétablissement de la légitimité. Davoust mit à son concours les conditions suivantes : « Les alliés » n'entreraient pas dans Paris et s'arrêteraient sur leurs » positions actuelles ; Louis XVIII ne rechercherait per- » sonne pour son opinion et pour ses actes depuis le 20 » mars ; il conserverait à l'armée ses honneurs, ses gra- » des et ses pensions ; enfin il gouvernerait nationale- » ment et avec un ministère national. »

Ces conditions ne furent pas acceptées formellement par le baron de Vitrolles, qui n'avait pas de pouvoirs pour cela; il se contenta d'affirmer que Louis XVIII gouvernerait *nationalement* et avec un ministère *national.* Les bureaux furent réunis; Fouché leur donna connaissance de la lettre de Davoust qui prit la parole, et après avoir surmonté un premier sentiment d'embarras, dit avec un accent pénétré : « Que, d'après la connaissance » qu'il avait des ressources disponibles, et d'après les » rapports qu'il recevait sur la situation et l'esprit de » l'armée, il ne croyait pas qu'il fût possible de résister » à l'ennemi ; que le seul moyen d'éviter des malheurs » irréparables, de prévenir la ruine de la France, était » de rappeler les Bourbons et d'envoyer proposer au roi : » 1° d'entrer dans Paris sans garde étrangère ; 2° de » prendre la cocarde tricolore ; 3° de garantir les pro- » priétés et les personnes quels qu'eussent été leurs fonc- » tions, leurs votes, leurs actes et leurs opinions ; 4° de » maintenir les deux Chambres ; 5° d'assurer à tous les » fonctionnaires la conservation de leurs places, et à » l'armée celle de ses grades, pensions, honneurs et

Digitized by Google

» prérogatives; 6° de maintenir la Légion-d'Honneur. »

Cette proposition, qui avait d'abord jeté la majorité des hommes présents dans une grande surprise, parut ensuite moins inacceptable, et finit enfin par avoir l'assentiment général. Mais arriva dans le moment la dépêche de nos négociateurs, dépêche que nous avons mentionnée plus haut. La majorité de l'Assemblée ayant pris connaissance de cet acte, dit que, « puisque Blücher et Wellington consentaient à négocier un armistice, et que les alliés ne tenaient en aucune manière au rétablissement des Bourbons, il était inutile de se précipiter aussi vite au devant de Louis XVIII. » Fouché, vivement contrarié de ce contre-temps, dit : « Sans doute cela change » bien la face des choses; aussi est-il inutile que les pré- » sidents des deux Chambres communiquent à ces assem- » blées ce qui s'est passé au commencement de la séance; » tout ce que le prince d'Eckmühl et moi avons dit doit » être oublié. Ce qu'il y a de plus urgent maintenant, » c'est d'empêcher l'empereur de s'échapper et d'envoyer » aux généraux alliés des commissaires chargés de dis- » cuter l'armistice. »

Cependant cette réunion n'avait pas été inutile à la cause des Bourbons; d'abord ce nom avait été accepté dans une grande assemblée d'hommes du gouvernement; ensuite il avait été résolu qu'on prendrait contre Napoléon des mesures plus sévères, afin d'ôter à sa maison toute chance de retour.

Après s'être retiré à La Malmaison, l'empereur, déterminé à rompre avec son passé, adressa ses adieux à son armée.

« Soldats! quand je cède à la nécessité qui me force

Digitized by Google

» de m'éloigner de la brave armée française, j'emporte » avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par les » services éminents que la patrie attend d'elle, les éloges » que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent lui refuser.

» Soldats! je suivrai vos pas, quoique absent; je con- » nais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un » avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende justice » au courage qu'il aura déployé. »

Napoléon ne manifestait plus qu'un désir, de s'éloigner de cette France qu'il avait gouvernée et de se retirer en Amérique. De Caulaincourt le pressait de partir et l'engageait à s'embarquer sur un vaisseau américain qui se trouvait au Hâvre. Il hésitait toujours; il demanda et obtint des passeports et deux frégates françaises, et cependant ne voulut pas encore partir, tant il était attaché à la terre de France. Hélas! il rêvait encore au moyen de se saisir de nouveau du pouvoir.

Le général Becker lui ayant été envoyé pour le surveiller et le garder à vue, sous le prétexte de le protéger, fut bientôt gagné et entièrement dévoué à son ancien empereur. Napoléon s'informa alors de ce qu'on disait et de ce qu'on faisait à Paris. Le général lui répondit : « Que les partis qui s'étaient formés raisonnaient diver- » sement de son abdication et de la proclamation de son » fils; qu'une partie de la haute société se disposait à » recevoir une seconde fois les étrangers; mais que les » débris de l'armée étaient restés fidèles, et qu'une partie » de la bourgeoisie ainsi que tout le peuple de Paris pa- » raissaient déterminés à se défendre; que si une main » puissante pouvait rallier tous ces éléments et faire un » dernier effort pour maintenir la dynastie de l'empe-

Digitized by Google

» reur à la tête de la nation, rien n'était désespéré. »

Le général le blâma d'être revenu à Paris et lui dit qu'il avait commis une grande faute en ne restant pas à la tête de son armée. Cette conversation amena la conviction que Napoléon n'avait pas encore renoncé à la volonté de se mettre à la tête de ses soldats et d'essayer de ressaisir le pouvoir. Fouché dirigea alors tous ses efforts vers un but unique, faire sortir Napoléon de France. Napoléon, après avoir demandé et obtenu des passeports publics d'abord, secrets ensuite, finit par se refuser à partir, malgré la tristesse de sa situation à La Malmaison et l'abandon absolu dans lequel il vivait. Quelques serviteurs fidèles à l'infortune, des gardes pour le surveiller, des grands envoyés de Paris pour le déterminer à quitter la France, c'était là toute sa cour. La duchesse de Vicence, le duc de Bassano, le conjuraient de ne pas retarder son départ d'un moment; Chaboulon l'engageait à demeurer. Il restait, comptant toujours que les soldats et le peuple le rappelleraient.

Le 29, dès le matin, on vint prévenir Napoléon qu'il eût à se retirer s'il ne voulait être surpris, que les Anglais étaient aux portes de Paris. Il entendit bientôt le canon qui grondait, sentit son ardeur se réveiller à ce bruit qui lui avait causé tant de plaisir, résolut alors de reprendre l'épée, et fit appeler le général Becker pour le prier d'aller à Paris demander qu'on lui permît de se mettre à la tête de l'armée pour battre les alliés.

Napoléon espérant que sa demande serait agréée, avait repris toutes ses allures guerrières et comptait avoir sa revanche de Waterloo. Il n'aurait eu, en effet, à combattre que les Prussiens, car les Anglais étaient en re-

Digitized by Google

tard de deux jours. Après avoir battu les premiers, il ne lui eût pas été difficile, du moins il le pensait, de se défaire des seconds.

Quand le général Becker parut devant la commission du pouvoir exécutif, qu'il lui eut exposé la demande de Napoléon et son désir de servir comme général et de déposer tout pouvoir lorsque l'ennemi serait vaincu: « Pourquoi, lui dit le duc d'Otrante, vous êtes-vous » chargé d'une pareille mission, lorsque vous deviez, au » contraire, presser l'empereur de hâter son départ dans » l'intérêt de sa sûreté personnelle que nous ne pouvons » plus garantir? car l'ennemi marche rapidement sur » Paris, et les rapports de nos généraux, arrivés ce ma- » tin, nous annoncent une grande désertion dans l'ar- » mée. Tenez, ajouta-t-il en jetant cette correspondance » devant lui, lisez les lettres des généraux Grouchy, » Vandamme et autres, vous verrez si un plus long re- » tard n'expose pas Sa Majesté à tomber entre les mains » de l'ennemi. Dites-moi donc, continua le duc, qui » était avec l'empereur lorsqu'il vous a chargé de ce » message? » Le général désigna les notabilités, et, en entendant nommer le duc de Bassano, Fouché s'écria : « Je vois d'où est parti ce conseil. » On fit répondre à l'empereur « que ses offres ne peuvent être acceptées, et » qu'il est de la plus grande urgence qu'il parte immé- » diatement pour Rochefort, où il se trouvera plus en » sûreté que dans les environs de Paris. »

Après avoir essuyé un refus pénible, le général Becker quitta la salle du conseil et traversa les salons remplis d'une foule d'officiers de tous grades, dont les uns ne lui parlèrent pas même de l'empereur, les autres

Digitized by Google

l'engagèrent à le déterminer à hâter son départ, parce que sa présence si près de Paris nuisait à tous les intérêts.

Quelque chose de plus fort encore fut dit au général de Flahaut, qui entendit ce discours chez Davoust, ministre de la guerre, personnage qu'on disait très attaché à l'empereur. « Il paraît, dit le prince d'Eckmühl, que » votre Bonaparte ne veut point partir; mais il faudra » bien qu'il nous débarrasse de lui, sa présence ici nous » gêne, nous importune; elle nuit aux succès de nos né- » gociations. S'il espère que nous le reprendrons, il se » trompe; nous ne voulons plus de lui. »

Ne pouvant comprimer son indignation, de Flahaut répondit d'une voix ferme : « Je n'aurais pas cru, Mon- » sieur le maréchal, qu'un homme qui était il y a huit » jours aux pieds de Napoléon, pût tenir aujourd'hui un » pareil langage. »

Cet abandon, tant de preuves indubitables d'ingratitude, avaient profondément attristé l'âme de Napoléon. En apprenant les insultes de son ancien ministre : « Qu'il » vienne, répondit froidement Bonaparte, je suis prêt, » s'il le veut, à lui tendre la gorge. Votre conduite me » touche, mon cher Flahaut, ajouta-t-il, mais la patrie » a besoin d'hommes tels que vous; restez à l'armée, et, » comme moi, oubliez le prince d'Eckmühl et ses lâches » menaces. »

Au triste refus que lui apportait Becker, il dit : « Ces » gens-là ne connaissent ni l'état des choses, ni celui des » esprits en refusant ma proposition; on s'en repentira. » Donnez des ordres pour mon départ; lorsqu'ils seront » exécutés, vous viendrez me prévenir. »

Digitized by Google

Il avait à opter entre se rendre à Rochefort ou à la tête de l'armée. Apercevant alors les Prussiens qui s'avançaient du côté de Saint-Germain pour le saisir, il ordonna de faire à la hâte les préparatifs de départ pour l'exil et pour échapper à la mort, car Blücher avait juré de le faire périr: « Si je peux l'attraper, avait-il dit dans » son grossier langage, je le ferai pendre à la tête de » mes colonnes. »

S'il eût retardé son départ de quelques heures, il eût été pris; comme aussi, s'il se fût rendu à l'armée, il eût été arrêté en route; des dispositions avaient été prises à cet effet.

Le voyage de Napoléon, qui devait se terminer à Sainte-Hélène, est rempli de scènes que tout Français aimera à connaître. Nous allons les raconter afin de ne pas interrompre ensuite la narration des événements politiques. L'empereur ne voyageait point sous son propre nom, de peur qu'il ne lui arrivât quelques accidents en route. Voici la simple passe accordée pour son départ :

« La commission de gouvernement ordonne à tous les » officiers civils et militaires de laisser passer librement » M. le comte Becker, lieutenant-général et député à la » Chambre des représentants, se rendant à Rochefort » accompagné de son secrétaire et d'un domestique;

» Leur enjoint expressément de ne pas souffrir qu'il » soit apporté aucun retard, ni mis aucun obstacle à la » marche de M. le comte Becker, et de lui prêter, au » contraire, en cas de besoin, aide et assistance. »

Lorsque ce passeport fut remis à l'empereur, il dit au général Becker : « Me voici donc votre secrétaire! — » Non, répondit celui-ci, vous êtes toujours mon sou-

Digitized by Google

» verain! » Comme simple secrétaire d'un général de division, il ne fallait pas donner au voyageur un éclat qui pût élever les soupçons. Aussi les voitures de l'empereur et de sa suite se divisèrent en deux convois qui devaient suivre des routes différentes.

La voiture qu'occupait l'empereur était simple; elle partit la première et fut toujours à une certaine distance de celles de sa suite. Lorsque Napoléon arriva à Rambouillet il voulut y coucher, toujours poussé par cette pensée que le gouvernement ou l'armée viendrait réclamer son appui. Pendant la nuit et toute la matinée du 30 il envoya sur la route de Paris pour interroger les courriers et savoir s'il y avait quelque chose de nouveau ou si quelque soldat ne venait pas le prier de se remettre à la tête de l'armée. S'il fût encore demeuré à La Malmaison, ou bien si l'on eût connu son tardif départ et son séjour à Rambouillet, ses désirs eussent été satisfaits. Le général Excelmans, voyant l'armée dans l'abattement et en même temps frissonnant de rage, s'était dirigé vers La Malmaison avec une escorte pour enlever l'empereur; lorsqu'on lui dit qu'il était parti ce jour même dès le matin et qu'il était loin sur la route de Rochefort, Excelmans s'arrêta. Qu'eût fait la présence de Napoléon à l'armée? elle eût ajouté de nouveaux malheurs à nos désastres déjà si grands. Voilà tout ce qu'on pouvait en attendre.

La voiture de l'empereur ne partit de Rambouillet que vers onze heures, et continua sa route sans incident remarquable. A Saint-Maixent la voiture fut arrêtée, la populace se réunit, et l'empereur ne put continuer son voyage que lorsqu'il eut obtenu de la mairie un nouveau

Digitized by Google

laisser-passer. A peine arrivé à Niort, il fut reconnu; des cris de *vive l'empereur!* retentirent de toute part. Le préfet accourut et l'engagea à descendre à la préfecture, où il reçut les autorités civiles et militaires. Plusieurs officiers l'engageaient à se mettre à la tête de l'armée. Napoléon, au lieu de cette fermeté d'âme qui faisait son caractère, était dans un état de visible fluctuation, n'osait prendre la responsabilité d'un acte dont il mesurait les conséquences, et fit inutilement adresser au gouvernement provisoire une lettre dans laquelle il offrait encore ses services.

Napoléon arriva enfin à Rochefort, où il trouva prêtes à partir les deux frégates mises à sa disposition. Il voulut attendre la réponse à la lettre que le général Becker avait adressée au gouvernement provisoire, espérant toujours que la France le rappellerait. La réponse de la commission de gouvernement dut dissiper toutes ses illusions.

« Napoléon doit s'embarquer sans délai. Le succès des » négociations tient principalement à la certitude que les » puissances alliées veulent avoir de son embarquement, » et vous ne savez pas jusqu'à quel point la sûreté et la » tranquillité de l'Etat sont compromises par tous ces » retards. »

La mer était difficile, il est vrai, mais l'obstacle n'était point insurmontable. La plus grande difficulté venait de la volonté de l'empereur, qui ne pouvait se résoudre à quitter la France.

Déterminé en apparence, Napoléon reculait toujours son départ. Il y avait plusieurs moyens de transport: les frégates mises à sa disposition, des bateaux marchands partant pour les Etats-Unis, où il désirait se

Digitized by Google

fixer et où il espérait acheter des terres considérables qu'il cultiverait et sur lesquelles il appellerait des Français; mais la croisière anglaise était un danger pour le passage. C'est au milieu de ces fluctuations qu'arriva l'ordre de cesser tout retard.

Se voyant alors dans l'absolue nécessité de prendre un parti, Napoléon, après avoir essayé de tous les moyens, se détermina à envoyer le duc de Rovigo et Las-Cases sur le *Bellérophon,* principal vaisseau anglais de cette croisière, pour connaître les dispositions de l'Angleterre à son égard. Le capitaine Maitland, commandant du vaisseau, ignorait complétement les grands événements qui venaient de se passer, et croyait Napoléon combattant en Belgique. Si Napoléon avait voulu s'échapper sur un bâtiment neutre, il est indubitable qu'il l'eût fait facilement; mais quand la croisière sut Napoléon dans les eaux de la Charente, avec la volonté de passer en Amérique, elle allait incontestablement donner une nouvelle activité à ses investigations.

Les dispositions du capitaine anglais n'avaient rien de bien rassurant; aussi l'esprit de l'empereur et de ses conseillers se mit à songer à des expédients. Les uns voulaient que l'une des deux frégates attaquât le *Bellérophon* et se fît anéantir pour laisser à la frégate qui porterait l'empereur le temps de passer et de s'échapper; les autres conseillaient de se rendre dans un petit port du voisinage et de prendre place parmi les simples passagers. Mais l'esprit de Napoléon était trop incertain, et c'est cette incertitude qui faisait son malheur. Il fallut absolument se décider. Le drapeau blanc flottait déjà sur les cités voisines. L'empereur envoya une seconde fois

Digitized by Google

sur le vaisseau anglais, pour avoir de nouveaux renseignements sur les dispositions de l'Angleterre. Le commandant répondit « qu'il venait de recevoir de son gouvernement des ordres qui l'autorisaient à accueillir à son bord Napoléon et sa suite, si la demande lui en était faite, et à le traiter avec tout le respect, tous les égards dus au rang qu'il avait occupé, mais qu'il ne garantissait pas à Sa Majesté l'obtention de sauf-conduits pour son passage de l'Angleterre aux Etats-Unis. »

Quoique cette réponse ne donnât aucune garantie et que, pour un esprit clairvoyant, elle laissât percer des arrière-pensées, Napoléon, comptant sur la générosité de son implacable ennemie, espéra qu'il obtiendrait en Angleterre un coin de terre pour y fixer sa tente; il écrivit au prince régent cette lettre pleine de noblesse :

« Altesse royale, en butte aux factions qui divisent » mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de » l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, » comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple bri- » tannique. Je me mets sous la protection de ses lois, » que je réclame de Votre Altesse royale comme du plus » puissant, du plus constant et du plus généreux de mes » ennemis. »

Napoléon quitta ensuite le sol français et monta sur le vaisseau anglais, où il fut reçu avec le respect dû à la haute position qu'il avait occupée. Rien ne le fit soupçonner qu'il était prisonnier. Pendant toute la traversée, qui fut longue, parce que le *Bellérophon* marchait lentement, il fut toujours traité comme un hôte du plus haut rang. Il arriva dans la baie de Torbay le 24 juillet.

Digitized by Google

Napoléon, qui avait cru pouvoir descendre aussitôt à terre, vit le *Bellérophon* environné d'une multitude de petites embarcations qui empêchèrent toute communication avec la terre. En vain la mer se couvrait de canots chargés de curieux désirant voir l'homme extraordinaire qui avait pendant tant d'années fait trembler l'Europe. Après cinq jours de la plus cruelle attente, il vit enfin arriver un sous-secrétaire d'Etat pour lui annoncer « que Napoléon Bonaparte était prévenu qu'il serait conduit à Sainte-Hélène, et qu'il ne pourrait emmener avec lui que quatre personnes, lesquelles devront préalablement se reconnaître prisonnières du gouvernement anglais. »

Enfin Napoléon en appela à l'honneur du gouvernement britannique, et déclara qu'il ne pouvait regarder cette détermination comme irrévocable, qu'il s'était livré comme l'hôte de l'Angleterre et non comme son prisonnier; il écrivit en même temps une lettre au prince régent, mais sa missive demeura sans réponse.

Le 31 juillet il fut transporté sur le *Northumberland*. On saisit son argent, ses vêtements, son épée, en lui déclarant qu'il était prisonnier de guerre. Cette odieuse violation du droit des gens pèsera à jamais comme une honte sur la nation britannique. Napoléon la frappa aussitôt de sa lourde main par cette protestation :

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et » des hommes, contre la violation de mes droits les plus » sacrés, en disposant par la force de ma personne et de » ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon*. Je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre.

» Aussitôt assis à bord du *Bellérophon*, je fus sur le

Digitized by Google

» foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en » donnant des ordres au capitaine du *Bellérophon*, de » me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre » une embûche, il a forfait à l'honneur, il a flétri son » pavillon.

» Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les » Anglais voudraient parler de leur loyauté, de leurs » lois, de leur liberté. La foi britannique se trouverait » perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*.

» J'en appelle à l'histoire; elle dira qu'un ennemi qui » fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint libre- » ment, dans son infortune, chercher un asile sous ses » lois. Quelle preuve plus éclatante pouvait-il donner de » son estime et de sa confiance? Mais que répondit-on, » en Angleterre, à tant de magnanimité? On feignit de » tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand » il se fut livré de bonne foi on l'immola! »

Le *Northumberland* faisait voile pour Sainte-Hélène. Napoléon aperçut en passant la terre de France; il la salua pour la dernière fois. Après soixante-dix jours de traversée, le 17 octobre il aperçut dans l'immensité de la mer un point noir qui grossit peu à peu : c'était le rocher de Sainte-Hélène, où il devait se livrer encore à ses spéculations politiques, les confier à la postérité, et mourir en chrétien repentant de ses fautes.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATORZIÈME VOLUME.

Vᵉ ÉPOQUE, IIIᵉ PÉRIODE, LIVRE III (SUITE).

	Pages.
CHAP. IV. — Année 1808	1
§ I. — Affaires d'Espagne. — Capitulation de Baylen	1
§ II. — Désastres en Portugal. — Capitulation de Junot	55
§ III. — Rapports de Napoléon avec l'Autriche, la Prusse et la Russie	68
§ IV. — Succès de Napoléon en Espagne	78
CHAP. V. — Année 1809	102
§ I. — Saragosse	102
§ II. — Expédition de Soult en Portugal	115
§ III. — Opérations militaires au sud de l'Espagne. — Talavera	125
§ IV. — Intérieur	136
§ V. — Campagne d'Allemagne	150
§ VI. — Rochefort. — Walcheren. — Paix avec l'Autriche	188
§ VII. — Captivité de Pie VII	200

Digitized by Google

Pages

§ VIII. — Divorce de Napoléon..... 211

CHAP. VI. — Années 1810-1811..... 221

§ I. — Etat intérieur..... 222

§ II. — L'Eglise. — Concile de 1811..... 229

§ III. — Relations extérieures..... 239

§ IV. — Rapports avec l'Espagne et le Portugal..... 248

CHAP. VII. — Année 1812. — Guerre de Russie..... 273

§ I. — Ses causes. — Ses moyens. — Son début..... 273

§ II. — Passage du Niémen. — Wilna..... 283

§ III. — Drissa. — Witebsk..... 289

§ IV. — Smolensk. — La Moskowa. — Moscou..... 295

§ V. — Retraite de Moscou (19 octobre)..... 312

§ VI. — Rapports de la France avec les Etats-Unis. — Etat des affaires en Espagne..... 331

CHAP. VIII. — Année 1813..... 338

§ I. — Vittoria..... 338

§ II. — Préliminaires de la guerre d'Allemagne..... 342

I. Moyens employés par Napoléon pour assurer le succès de la campagne qu'il va entreprendre..... 343

II. Alexandre tente de soulever l'Europe contre Napoléon.. 353

III. Vues de l'Autriche, ses efforts pour une paix sérieuse.. 356

§ III. — Lutzen et Bautzen..... 360

§ IV. — Trêve de Pleiswitz..... 372

§ V. — Fin de la campagne de Saxe. — Dresde, Leipsig, Hanau..... 379

CHAP. IX. — Chute de Napoléon (janvier-avril 1814)..... 407

§ I. — Moyens préparés par Napoléon pour lutter contre la coalition..... 407

§ II. — Mesures des coalisés pour envahir la France..... 428

§ III. — Début de la campagne de France. — Brienne. — La Rothière..... 433

§ IV. — Congrès de Châtillon. — Champ-Aubert, Montmirail. — Château-Thierry, Vauxchamps..... 440

§ V. — Montereau..... 450

VI. — Nouvelles opérations sur la Marne et sur l'Aisne.... 459

Digitized by Google

Pages

§ VII. — Dernières opérations sur l'Aube et sur la Seine. — Opérations sous les Pyrénées..... 464

§ VIII. — Chute de Paris. — Déchéance de Napoléon. — Son abdication..... 472

LIVRE IV. — *La Restauration* (1814-1830)..... 487

CHAP. Ier — Rétablissement du gouvernement légitime (2 avril 1814 — 20 mars 1815)..... 490

§ I. — Gouvernement provisoire..... 490

§ II. — Gouvernement de Louis XVIII pendant la première année de la Restauration..... 501

§ III. — Retour de Napoléon..... 524

CHAP. II. — Les Cent-Jours (20 mars 1815 — 28 juin 1815)... 544

§ I. — Actes de l'empereur à l'intérieur..... 544

§ II. — Waterloo..... 567

§ III. — Chute définitive de Napoléon Ier. — Sainte-Hélène.. 601

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA DE MONTSERRAT
13020100028253

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT

D
Armario VIII
Estante 8°
Número 3

Digitized by Google